This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

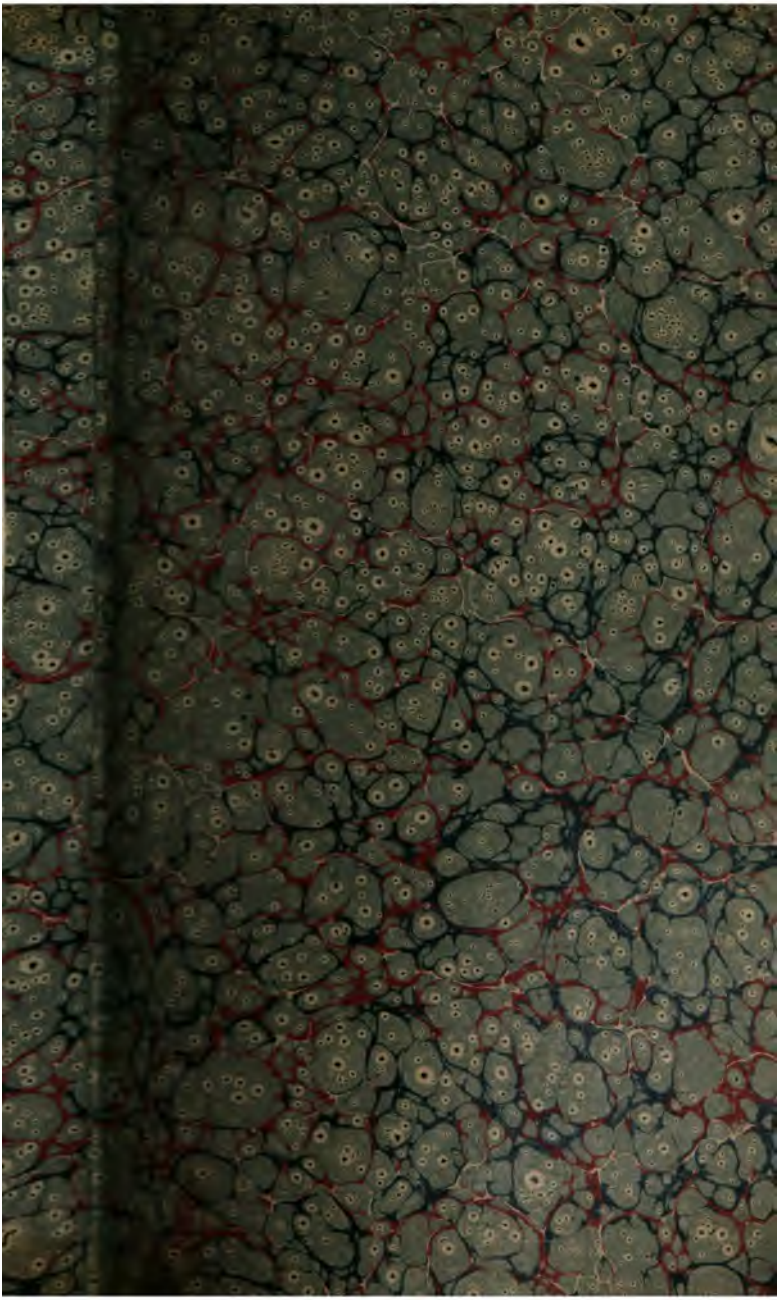
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~NS. 109 d. 8~~

Vet. Fr. III B. 372



600
55356

COLLECTION MICHEL LÉVY.

LES BOURGEOIS DE MOLINCHART

ŒUVRES DE CHAMPFLEURY

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

Les Premiers beaux jours	1 vol.
Aventures de mademoiselle Mariette	1 —
Le Réalisme	1 —
Les Excentriques	1 —
Les Souffrances du Proffesseur Delteil	1 —
Les Bourgeois de Molinchart	1 —
Chien-Caillou	1 —
L'Usurier Blaizot	1 —
Souvenirs des Funambules	1 —
Les Sensations de Josquin	1 —

PARIS. IMPRIMERIE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

LES BOURGEOIS

DE

MOLINCHART

PAR

CHAMPFLEURY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

Reproduction et traduction réservées.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

A MAX BUCHON

Acceptez, mon ami, la dédicace de ce nouveau volume, et si vous y trouvez quelques pages à votre convenance, l'auteur n'aura rien à se reprocher, et sera délassé des neuf mois qu'a demandés l'enfantement de ce livre.

CHAMPFLEURY.

LES BOURGEOIS

DE MOLINCHART

I

VISITE D'UN CHEVREUIL A QUELQUES BOURGEOIS.

Il y a vingt ans, un chevreuil, poursuivi dans la plaine par des chasseurs, grimpa la montagne de Molinchart et traversa la ville. On en parle encore aujourd'hui.

Les grosses bêtes ne sont pas communes dans cette partie de la France.

De temps en temps, dans l'hiver, on entend parler d'un loup qui a été vu dans les environs, mais le fait est rare.

Le chevreuil fit une entrée plus triomphale qu'un prince. Il se présenta aux portes de la ville au moment où le gardien de l'octroi était occupé à sonder une voiture de roulier. Comme la grosse voiture occupait tout le passage de la porte, le chevreuil fit un bond par-dessus la tête de l'employé, qui, tout stupéfait de ce bruit particulier, put à peine apercevoir les pattes de derrière du chevreuil au détour de la rue des Battoirs.

Devant la porte d'un marchand de tabac on remarque un petit grenadier de bois du temps de Louis XVI; il a un habit bleu à revers blancs, des culottes blanches, de grandes guêtres noires. Sous le bonnet à poil allongé sort une grosse tête fortement colorée, d'une nature impassible, dont les yeux ne semblent occupés qu'à regarder une longue pipe que la bouche serre avec amour. Le grenadier excite généralement l'admiration des gens de la campagne qui arrivent par cette porte de la ville. Le chevreuil ne daigna

pas lever les yeux sur le grenadier de bois qui fume la même pipe depuis une centaine d'années.

Il allait déboucher sur la place du Marché, qui conduit à la mairie, lorsque, pris de vertige, le chevreuil rebroussa tout à coup chemin. Ces maisons, ces boutiques, ne ressemblaient guère à sa tranquille forêt de Saint-Landry, qui appartient à la couronne, et où les princes de la famille royale ne pensaient guère à chasser.

— Ah! le voilà! s'écria l'employé de l'octroi, qui courut au chevreuil avec une sonde à la main.

L'animal sentait la ville, et il voulait reprendre le chemin des champs; mais déjà son entrée avait produit un effet immense; tout un atelier de couturières était aux fenêtres; les boutiquiers de la rue sortaient de leurs boutiques.

Le chevreuil avait choisi la plus mauvaise rue de la ville, car elle compte trois hôtels de voyageurs. Les trois aubergistes étaient sortis précipitamment, occupés de cet événement, les uns armés de couteaux, les autres de broches; mais les trois rivaux, en se disputant d'avance la possession du chevreuil, firent que la bête eut le temps d'enfiler une ruelle qui conduit aux remparts de la ville.

On vit alors un curieux spectacle : les marmitons, les cuisiniers des trois hôtels coururent à sa poursuite en deux bandes différentes, l'une redescendant vers la porte de la ville dans la crainte que le chevreuil ne coupât brusquement la montagne; l'autre suivant à la piste. Derrière on entendait un bruit confus de voix qui criaient : Arrêtez-le!

— Il faut aller au bas de la montagne!

— Vous ne l'aurez pas!

Les trois aubergistes gourmandaient leurs cuisiniers, leurs marmitons, donnaient des ordres, des contre-ordres, et ne savaient guère comment se terminerait l'affaire.

Au cas où le chevreuil voudrait bien se laisser prendre, un combat était presque imminent entre les gens des trois

hôtels rivaux. Le *Griffon* fit des ouvertures au *Soleil d'or*, et l'*Écu* souscrivit aux conditions suivantes, c'est-à-dire que le chevreuil serait loyalement partagé en trois parts. Le *Griffon* réclama le filet et les rognons; le *Soleil d'or* prit un quartier moins estimé, à la condition qu'on lui abandonnerait la tête pour l'exposer en montre; et l'*Écu*, qui était arrivé le dernier à la poursuite de la bête, se contenta de ce que ses rivaux voulaient bien lui laisser, c'est-à-dire des bas morceaux.

Cependant le chevreuil trompait les calculs de ses ennemis; après avoir respiré l'air du haut des remparts, haletant, effrayé des rumeurs sourdes qui le suivaient, sentant l'odeur de la cuisine, comme tous les animaux qui ont l'instinct de l'abattoir, il ne retrouvait plus sa piste et détournait encore une fois les remparts : c'était vouloir faire une seconde entrée dans la ville. Il arriva ainsi sous la voûte obscure de la mairie, où de tout temps les polissons de la ville jouent aux billes; en apercevant l'animal qui se présentait inopinément, les enfants se crurent en présence d'une bête féroce et se répandirent sur la place en poussant des cris de terreur.

Le chevreuil essaya de rebrousser chemin, mais à cent pas de lui il aperçut les tabliers blancs des gens de cuisine qui le poursuivaient; alors il continua sa course vers la mairie, qui forme un terrain très en pente, au pied duquel se trouve la vieille tour des Évêques. C'était un mercredi, jour de petit marché; il y avait plus de monde là que partout ailleurs. Le voisinage de la mairie, la grande rue de la ville, amènent toujours quelques allants et venants. Avant de tomber sur l'étalage du marchand de faïence qui fait face à la mairie, le chevreuil était signalé à l'attention du maître d'hôtel de la *Tête noire*, qui est toute la journée sur sa porte, en attendant les voyageurs.

Le maître d'hôtel appela son chef de cuisine et lui mon-

tra le chevreuil, qui, dans un élan désespéré, était tombé sur les faïences et les avait brisées. Le chef de cuisine dépêcha ses aides, et ils s'occupèrent à barrer le chemin des vignes, par où la bête pouvait encore s'échapper. Mais les gens de l'hôtel de la *Tête noire* n'étaient pas assez nombreux pour barrer entièrement la rue; un petit marmiton, qui tenta de s'opposer à la fuite du chevreuil, fut renversé dans le ruisseau; l'animal pouvait se croire encore échappé au feu de la cuisine, lorsqu'à l'extrémité de la rue il rencontra le commissaire de police, qui publiait un arrêté de la ville à son de caisse. Le bruit du tambour fut la perte du chevreuil, qui, éperdu, entra dans la boutique de M. Jageot, épicier et marchand de joujoux.

A ce moment l'épicier était en train de détailler un pain de sucre par petits morceaux. Il apportait à cette occupation un soin extrême : c'était réellement un plaisir que de le voir donner un petit coup sec de marteau et tailler des morceaux de sucre carrés avec l'habileté d'un ouvrier adroit. A chaque nouveau fragment, M. Jageot semblait se sourire à lui-même et se complimenter en dedans; cela se devinait à un certain clignotement d'yeux et à un léger mouvement des lèvres en avant; puis M. Jageot prenait délicatement son sucre du bout des doigts et l'arrangeait avec symétrie dans une espèce de montre tendue d'un papier bleu de ciel.

Quand la casse d'un certain nombre de morceaux de sucre avait produit quelques fragments sans importance, M. Jageot prenait encore le soin de les séparer de la poudre et de ranger ces fragments dans un bocal; la poussière de sucre servait aux divers besoins de la maison Jageot. C'est pendant que l'épicier enveloppait soigneusement sa poussière de sucre dans de grands cornets de papier, que le chevreuil entra et produisit un effet tel qu'il s'en voit peu dans les meilleurs mélodrames.

Le chevreuil s'embarrassa les pattes dans de petites charrettes d'enfant amoncelées par terre avec les joujoux communs. M. Jageot poussa un cri de terreur. Le chevreuil se releva et donna des cornes dans des têtes de loup, des pelottes de ficelles, des petits balais qui étaient accrochés au plafond. L'épicier prit son cornet de poudre de sucre et le brandit comme une lance : la poudre de sucre vola sur son comptoir. Le chevreuil, qui avait les cornes empêtrées de pelotons de ficelles et de petits balais, était agacé comme un taureau qui sent s'enfoncer dans son corps les mille flèches des *picadores* : il se jeta au fond de la boutique, dans une montre qui contenait une trentaine de poupées de toutes les grandeurs, depuis la grande demoiselle habillée jusqu'à l'enfant dans le berceau. Un Turc tombant dans un sérail de Françaises eût témoigné moins de désirs; car le chevreuil semblait les embrasser les unes après les autres.

M. Jageot était hébété et anéanti; il avait secoué le moulin à café pour s'en faire une arme; mais le moulin à café était fixé solidement au comptoir depuis peut-être plus de cent ans. L'épicier cherchait des armes et ne trouvait partout que des substances coloniales dont l'emploi comme machines de guerre constituait des frais énormes; il mit la main sur des pièces fausses de six livres qui étaient clouées au comptoir. S'il avait osé, M. Jageot eût jeté des gros sous à la tête du chevreuil; mais c'était vouloir casser les glaces des montres. Cependant à chaque seconde le désastre augmentait. Au-dessus des poupées était le compartiment des joujoux, des maisons, des fermes, des ménages, dans de petites boîtes de sapin, et chaque mouvement du chevreuil amenait un dégât nouveau.

Toute la boutique enfiévrée semblait atteinte de la danse de Saint-Guy.

C'étaient des pluies de polichinelles qui tombaient du

plafond sur les petits tambours d'enfant; les ballons décrochés faisaient des bonds considérables, dont quelques-uns atteignaient le chef de M. Jageot; tout était son et mouvement considérables. Les chanterelles des petits violons rouges pleuraient, accrochées par le torrent des joujoux, semblables à ces trombes de grenouilles qui effrayent les esprits ignorants.

Plus le bruit augmentait, plus le chevreuil effaré causait de dégâts; il se démenait dans la boutique comme un parchemin sur des charbons. Peut-être, sous la lisière de sa tranquille forêt, avait-il entendu par hasard le son d'un violon de ménétrier, à la tête d'une noce; mais qu'était-ce que cette musique en comparaison des aboiements des chiens à soufflets, des lapins jouant du tambour de basque, des grincements aigus des petits violons rouges, qui rendaient un dernier soupir désastreux sous ses bonds effrénés?

La tempête dans les forêts a ses horreurs particulières quand le vent, soufflant de toutes ses forces, siffle en cassant des branches, en déracinant des arbres; mais le rebondissement des ballons, des balles de gomme, la cascade de billes, ces poupées éventrées dont le son coulait, ces polichinelles aux abois qui agitaient leurs petits membres en semblant demander grâce, ces petits ménages dont toute la batterie de cuisine était mise au pillage comme par des barbares ignorants, ces sucreries gluantes sur lesquelles les pattes du chevreuil glissaient, non jamais la nature, dans ses tourmentes, n'avait autant troublé un pauvre animal.

L'épicier voulait crier, appeler au secours; mais sa langue était collée à son palais, la salive n'humectait plus les rouages de sa langue, quand tout à coup le chef de l'hôtel de la *Tête noire* entra dans la boutique, un énorme couteau à la main. A ce spectacle M. Jageot ferma les yeux, car il avait horreur du sang, et l'idée de voir convertir sa bou-

tique en abattoir fit qu'il se trouva mal. Mais le chevreuil avait flairé un ennemi dangereux, et il disparut subitement dans un petit corridor du fond, qui mène à la chambre à coucher de l'épicier. M. Jageot eut alors un spectacle qui lui parut une vision, un horrible cauchemar.

Derrière le chef de la *Tête noire* étaient accourus les marmitons, les gens de l'hôtel, en criant : — Par ici ! par ici ! Au dehors de la boutique une foule immense se collait aux vitres de la devanture, riait, montrait l'épicier du doigt, faisait de grands gestes et criait : — Il est chez M. Jageot. Il se fit un mouvement dans la foule; une seconde bande de marmitons traversa la boutique au galop : c'était le *Soleil d'or*. — Où est entré le chevreuil ? demanda un des poursuivants à l'épicier. M. Jageot, sans savoir ce qu'il faisait, montra du doigt son corridor. Une troisième bande entra, plus tumultueuse que la seconde, et continua à fouler aux pieds les joujoux étendus sur le plancher : c'était l'*Écu*. M. Jageot fit un violent effort sur lui-même pour se lever, en apercevant au milieu de la foule qui entourait la boutique le commissaire de police; mais l'écharpe blanche du commissaire disparut tout d'un coup et se perdit dans cette foule tumultueuse, qui criait : — Voilà les bouchers !

Effectivement, la nouvelle d'un animal dangereux avait couru par la ville, et les garçons de la boucherie la plus voisine étaient accourus au-devant du danger. Cinq grands gaillards, le tablier sanglant, traversèrent la boutique en suivant le chemin qu'avaient suivi les marmitons. A tout moment la foule augmentait devant la boutique, et M. Jageot crut à un acte de sorcellerie quand il vit entrer une quatrième bande habillée de blanc et coiffée de bonnets de coton, qui n'était autre que les cuisiniers du *Griffon*, postés en observation dans la montagne, qu'on alla chercher pour les prévenir que le chevreuil était entré définitivement dans

la ville. M. Jageot, dans son trouble, confondait les premiers avec les derniers, a cause de leur costume, et il ne pouvait comprendre comment des gens qu'il avait vus entrer dans sa maison pouvaient y revenir sans en être sortis.

Une douloureuse idée traversa le cerveau de l'épicier. Qu'étaient devenus ces quarante individus dont on n'entendait plus le bruit? Ils devaient être tous dans la chambre à coucher, plongeant leurs couteaux dans le corps du chevreuil; et cette chambre, si calme jusqu'alors, était témoin d'un meurtre affreux! En ce moment la foule fit craquer les carreaux de la devanture, qui offrait à l'œil des gourmands les mille bonbons en bocaux, les liqueurs fines et d'autres objets d'une valeur inappréciable et fragile.

Une fanfare joyeuse de cors de chasse éclata dans les airs.

L'émeute avec ses clairons sauvages, ses canons retentissants, ses fusillades lointaines, ses cris de mourants, ses bruits sourds de trains d'artillerie, ses chevaux au galop, n'aurait pas produit un plus sinistre effroi aux oreilles de M. Jajeot. Que pouvait être cette sonnerie de cuivre qui ne trouble jamais les calmes habitudes de Molinchart? Le reflux de la foule ne laissa rien à chercher à l'esprit inquiet du marchand de joujoux. Cinq cavaliers en habits de heval, dont deux tenaient en main des cors de chasse, s'avancèrent devant la boutique de M. Jajeot, qui fut tout étonné de ne pas voir les chevaux traverser sa boutique au galop; rien ne pouvait plus le surprendre, ni le feu du ciel, ni les pluies de grenouilles, ni les sept plaies d'Egypte. A cette heure il était rompu à toutes les émotions; sous le joug de l'hallucination il ne faisait plus partie de la vie réelle, il rêvait; il n'habitait plus Molinchart, mais un enfer. La foule redevint silencieuse devant les cinq cavaliers, remarquables par leur tournure élégante, de riches costumes de chasse et une physionomie distinguée qui ne permettaient pas de les classer dans la bourgeoisie. Les

deux sonneurs de trompe étaient deux cousins, messieurs de Vorges et de Jonquières, qui habitaient un château à trois lieues de Molinchart, près du village des Étouvelles.

Les cavaliers produisirent plus d'effet que toutes les harangues du commissaire de police; la foule se recula et fit cercle autour des chevaux. La noblesse exerce encore un certain prestige sur la petite bourgeoisie; l'élégance des manières, la politesse froide de l'ancienne aristocratie, qui a laissé des traces d'hérédité dans le sang, font baisser la tête aux bourgeois, qui se sentent laids et communs devant les nobles; et qui s'en moquent aussitôt que ceux-ci ont tourné les talons. Le comte de Vorges ayant demandé quelques explications sur la situation du chevreuil, cent voix s'élevèrent dans la foule pour lui répondre.

— Messieurs, dit le comte à ses amis, voulez-vous garder un instant les chevaux? Je vais voir à retrouver ces coquins qui s'acharnent tous après une belle bête.

Le comte entra dans la boutique, l'aspect du ravage lui indiqua le chemin, car le chevreuil avait laissé partout des traces de son passage : c'étaient mille objets qu'il avait traînés après lui, des plâtras qu'il avait détachés du mur en se cognant avec ses cornes.

— Ah! monsieur le comte, je suis ruiné, s'écria M. Jajeot, en reconnaissant dans sa boutique une figure humaine.

— Où est passé le chevreuil? demanda le jeune homme.

— Par là, dit l'épicier.

— Voudriez-vous, monsieur, me montrer le chemin?

M. Jajeot fit un signe de tête désespéré qui montrait sa profonde répugnance à suivre les traces de la bête.

— Il n'est pas au premier? demanda le comte.

— Je ne sais pas.

— Ni à la cave, par hasard?

L'épicier secoua la tête. Désespérant d'en tirer de meilleurs renseignements, le comte prit le chemin du corridor

et entra dans la chambre à coucher, où l'on ne remarquait d'autre désordre que des traces de pas boueux dont la pointe en avant annonçait, comme une boussole, que tout le monde s'était dirigé vers la fenêtre.

— Le chevreuil aura sauté par ici, se dit le comte.

Il entendit un bruit confus de voix qui le fit hâter d'arriver.

La fenêtre de la chambre à coucher de M. Jajeot donne sur une grande cour, formant terrasse, qui dépend de la maison d'un avoué, M. Creton du Coche. Justement sous la fenêtre de l'épicier, un petit appentis qui sert d'entrée à la cave avait permis au chevreuil d'échapper encore une fois au corps armé des marmitons, des cuisiniers et des bouchers. Mais, malgré la légèreté et la souplesse de ses pattes, le chevreuil avait troué le toit trop faible de l'appentis; il parcourut la terrasse avec inquiétude et comprit que la fuite était tout à fait impossible, cette terrasse étant portée par un mur très-élevé appartenant aux anciennes fortifications de la ville. Dans cette folle course le chevreuil s'était blessé à la patte en sautant sur le petit toit; il se laissa tomber de fatigue dans un coin de la terrasse, huma l'air avec son nez, et regarda avec ses grands yeux tristes l'horizon qu'il voyait peut-être pour la dernière fois.

Une jeune femme parut à la porte vitrée qui donne sur la terrasse, et fut tout étonnée de voir cet animal étendu, couvert d'une sueur fumante. Elle s'approcha du chevreuil, qui devina une protectrice; il la regarda avec des yeux pleins de larmes, et la jeune femme caressait l'animal, s'étonnant de le trouver si doux; mais une rumeur énorme lui fit lever les yeux vers la maison de M. Jajeot.

Vingt têtes rouges se pressaient à la fenêtre et regardaient avec des yeux d'envie l'animal caressé. Une discussion s'était élevée entre les cuisiniers et les bouchers, à

l'effet de savoir comment on parviendrait à descendre sur la terrasse. Le plus grand des cuisiniers, grâce à sa taille, se laissa pendre par les mains, et son corps ne se trouva guère plus éloigné d'un pied du petit toit de l'appentis. Étant arrivé sans accident dans la cour, il marcha droit au chevreuil, qui se releva subitement devant ce nouveau danger.

— Ne le tuez pas, monsieur, s'écria la femme de l'avoué en joignant les mains.

Le cuisinier n'écoutait pas et poursuivait le chevreuil sur la terrasse, pendant que tous descendaient un par un par la fenêtre, suivant l'exemple du premier. Dans un dernier élan le chevreuil se précipita contre la petite porte de la cave, qui donne sous l'appentis, et disparut en faisant entendre des bruits de bouteilles cassées. Le cuisinier de la *Tête noire*, qui était le premier poursuivant, s'élança dans la cave, malgré les prières de la jeune femme, qui s'attachait à ses vêtements.

Alors, ayant essayé inutilement d'obtenir la vie sauve du chevreuil auprès de ses nombreux ennemis, la femme de l'avoué se plaça devant la porte de la cave et essaya de résister aux vingt poursuivants de l'animal, qui se disputaient, qui criaient et qui voulaient chacun avoir droit à la dépouille du chevreuil.

En ce moment, entourée de gens grossiers qui paraissaient tous disposés à forcer l'entrée de la cave, la femme de l'avoué, émue, irritée, devait surprendre tous les regards par le feu qui brillait dans ses yeux. Elle écoutait d'une oreille attentive si l'homme au couteau qui était descendu dans la cave avait rejoint le malheureux chevreuil; en même temps elle regardait fixement en face la bandé armée de broches et de coutelas, impatiente d'être arrêtée dans sa chasse par une faible femme. Ce fut au moment où tous criaient qu'ils avaient droit à la bête, que le comte de Vorges parut à la fenêtre de la maison de Jajeot.

Déjà la femme de l'avoué perdait contenance; ses nerfs faiblissaient.

De sa main droite elle fermait convulsivement la serrure de la cave, qui n'était qu'un faible obstacle aux bras vigoureux des bouchers, lorsque le comte, qui avait également sauté par la fenêtre, changea la scène de face. Il avait compris la lutte de la jeune femme, sans se rendre compte de la scène précédente.

— Allons, s'écria-t-il en faisant siffler sa cravache en l'air, place! Que faites-vous ici?

Les cuisiniers, les palefreniers, les domestiques de la *Tête noire*, qui reconnurent le comte pour l'avoir vu quelquefois à l'hôtel, baissèrent la tête.

M. de Vorges traversait assez souvent la ville de Molinchart, soit dans un élégant équipage, soit à cheval, pour attirer les regards de curieux oisifs; tous les gens qui appartenaient aux auberges, aux cuisines, et qui sont en général de nature basse, s'écartèrent; mais les garçons bouchers ne parurent pas s'inquiéter de l'ordre du comte. Habitués au sang, à son odeur enivrante, devenus rudes et grossiers par leur état d'assommeurs, vivant moins dans le milieu des villes, les garçons bouchers semblent avoir emprunté du caractère du taureau.

Le sentiment, la délicatesse, se sont éteints chez eux par l'habitude du sanglant métier qu'ils exercent.

— Que faites-vous dans cette maison? s'écria le comte.

— Monsieur, dit l'orateur de la boucherie, on nous a appelés pour tuer une bête qui faisait du ravage dans la ville.

— Vous pouvez vous en aller; il ne s'agit pas de bœuf ni de taureau... Madame, dit le comte en saluant poliment la femme de l'avoué, veuillez indiquer, s'il vous plaît, la sortie de votre maison, car il n'est guère présumable que tous ces gens remontent à cette fenêtre par laquelle nous sommes arrivés si cavalièrement.

La femme de l'avoué fit un signe à sa femme de chambre, qui épiait depuis quelques instants cette scène par la fenêtre du salon et qui n'osait se montrer. Rassurée par la présence du comte, elle se présenta et fit passer par un corridor menant à la rue les bouchers et les cuisiniers, honteux de leur mauvaise chasse. La foule, qui attendait avec une émotion extrême la fin du combat, fut d'abord stupéfaite en voyant sortir par la maison de M. Creton du Coche la nombreuse bande, entrée par la boutique de l'épicier Jajeot.

Le premier mouvement des femmes fut d'éviter le spectacle sanglant qui devait être le couronnement de cette poursuite acharnée; le second mouvement fut une ardente curiosité pour les vainqueurs et la victime. Chacun se haussait sur la pointe des pieds. Les gens du *Soleil d'or* parurent les premiers; après eux défilèrent les cuisiniers du *Griffon*. La foule attendit impatiemment le chevreuil; et cette espèce de procession ne faisait qu'activer la curiosité.

Quand apparurent les bouchers avec leurs tabliers sanglants, il se fit une forte rumeur dans la foule. On s'imagina qu'ils laissaient l'honneur de porter le cadavre aux gens de l'*Ecu*; mais ceux-ci sortirent la tête basse, suivis des gens de la *Tête-noire*, également les mains vides. Tous traversèrent la foule, ne répondant rien aux questions que chacun leur adressait.

II

EXPLICATION DE LA SOCIÉTÉ MÉTÉOROLOGIQUE.

L'avoue se promenait alors sur les remparts, suivant son habitude, après déjeuner, loin de se douter de ce qui se passait dans sa maison. Il était sorti à midi précis, pour aller voir *les travaux*.

C'est une mission que se donnent les bourgeois de Mo-

linchart qui ont du temps à dépenser : fait-on sauter une roche à cinq heures du matin, ils y sont avant les ouvriers ; ils veulent savoir la quantité de poudre qu'on introduit dans la mine, ils comptent à leur montre les secondes qui s'écoulent entre le feu et la détonation ; ils pèsent pour ainsi dire le bruit de l'explosion, et reviennent, en disant dans la ville, d'un air grave : « Le rocher de l'année passée a pété au moins une fois plus fort que celui de ce matin. » S'agit-il de terrassements, le bourgeois ne se fatigue pas de rester une journée en contemplation devant l'ouvrier qui se sert du râteau. Il s'inquiète du prix de la corvée ; il fatigue le terrassier de questions, et meuble son cerveau de motifs de conversation sans fin. Quand, à l'automne, on ébranche les arbres, le bourgeois suit le haut échafaudage qui porte à son sommet le jardinier, et il compte combien les pauvres de la ville ont pu emporter de petites faguettes dans leurs tabliers.

Tel était M. Creton (du Coche), dont le véritable nom eût dû s'écrire entre deux parenthèses, car il provenait d'une appellation familière qui avait servi à distinguer son père, M. Creton, entrepreneur du service du coche, de M. Creton-Tatosse, le marchand de draperies. Quoique la famille des Creton fût à peu près éteinte dans Molinchart à la mort du marchand de draps, l'habitude, l'usage firent que l'avoué conserva son surnom de du Coche. Seulement l'avoué fut pris d'une faiblesse nobiliaire qui l'amena à signer sans parenthèses ses actes : *Creton du Coche*, et le surnom qui témoignait de l'origine industrielle de son père devint dès lors un titre de noblesse.

En faisant graver sur ses cartes de visite son nom de Creton du Coche, l'avoué renonça dès lors à la direction de son étude, qu'il confia aux soins de Faglain, son maître clerc. Faglain n'était pas plus maître clerc que son patron n'était noble, car s'il avait à gourmander un second clerc,

un saute-ruisseau, c'était à lui que s'adressaient les réprimandes : seul clerc de l'étude, il trouvait le moyen de s'y ennuyer les deux tiers de la journée. L'étude de M. Creton du Coche ne fut jamais une étude sérieuse ; un client passait pour une merveille, et quand Faglain allait au tribunal civil, c'était sous prétexte de s'instruire. Aussi le voyait-on généralement plus friand de la justice de paix et de la police correctionnelle, où il trouvait à exercer son hilarité.

M. Creton du Coche ne garda son étude que pour porter le titre de *maître* qui est attaché à cette profession ministérielle. Il avait recueilli de son père une fortune indépendante, gagnée dans le service du coche ; mais il tenait à diverses prérogatives, telles que celles de la noblesse, de la maîtrise, de porter un portefeuille sous le bras et de dire : « Je reviens du *palais*, » avec une telle accentuation, qu'on eût pu croire qu'il avait été embrassé par le pape. C'est ce qui expliquera peut-être combien sont recherchées les moindres charges de la magistrature, dont les fonctions sont si peu payées en France. La cravate blanche, la robe, la sévérité apparente du caractère, l'appareil de la justice, font qu'un jeune substitut, riche de quinze cents francs de traitement, croit faire une médiocre affaire en épousant quinze mille livres de rente.

En revenant par les remparts, M. Creton aperçut un étranger qui semblait fort occupé avec une longue-vue à considérer les points les plus éloignés du paysage. Un étranger est toujours un événement dans une petite ville ; d'ailleurs celui-ci était d'une allure assez parisienne pour se faire regarder. Il y avait dans ses grosses moustaches, dans son pantalon noir à larges plis, quelques symptômes militaires, mais le restant de sa physionomie, certaines manières dégagées, souples et sans façon, faisaient pencher l'esprit vers le côté civil. L'étranger salua l'avoué, qui se sentit flatté de cette avance.

— Monsieur étudie les beautés du paysage? dit M. Creton.

— Pardonnez, monsieur, je m'occupe d'observations météorologiques, répondit l'étranger.

L'avoué pinça les lèvres et secoua la tête sans dire un mot, en homme qui feint de comprendre la portée de cette science.

— Monsieur est un savant, à ce que je vois?

— Je fais des recherches pour la société météorologique, en attendant qu'elle ait nommé dans la ville un membre correspondant.

— Vous ne trouverez pas *ça* dans la ville, dit l'avoué.

— Cependant j'ai déjà parcouru une partie de la France, et j'ai pu former quelques élèves qui sont maintenant de précieux sujets pour l'avenir. Rien n'est plus attachant que cette science; sans doute il faut de l'intelligence; vous, monsieur, que je n'ai pas le plaisir de connaître, vous seriez un excellent météorologue; vous paraissez observateur...

— Oh! oh! dit l'avoué avec un petit rire de satisfaction.

— Vous êtes observateur, ces qualités-là sont peintes sur votre physionomie.

— Il est vrai, dit l'avoué, qu'on me le dit souvent; je regarde, j'aime à m'instruire; mais quelles qualités faut-il pour devenir météorologue?

— Avez-vous quelques minutes à me donner, monsieur?

— Avec plaisir, monsieur.

— Vous n'êtes pas sans avoir remarqué souvent, monsieur, combien l'état du ciel est variable; il est couvert à un moment, tantôt beau, ensuite voilé; les nuages sont épars, il y a des balayures, les nuages se rassemblent en troupeaux; puis vous voyez des pommelures, des vapeurs, enfin des cumulus. Ici, sur le plateau de votre montagne, vous avez des trésors d'observation: le vent change, les nuages courent et varient de forme à l'infini.

— Je crois bien, monsieur, dit l'avoué.

— Ces perpétuelles variations sont la mort de la France.

L'avoué regarda son interlocuteur et se posa devant lui.

— Vous allez me comprendre, monsieur. Il y a par toute la France des bois, des marais, des rivières, *et cætera*. L'homme a bouleversé la nature, qui n'en avait pas besoin; tous les jours vous verrez arracher un bois et le changer en prairie, planter un bois là où il n'y en avait pas, creuser un canal dans un endroit sec et dessécher des marais.

— C'est vrai, dit l'avoué.

— Eh bien, monsieur, c'est là que je vous attends. L'homme contrarie la nature; il va contre sa sagesse; que sait-il s'il ne fait pas un bouleversement blâmable? Qui lui a donné le droit de déboiser une montagne? L'intérêt, n'est-ce pas? Un conseil municipal a-t-il assez de science pour savoir si les émanations d'un canal ne sont pas dangereuses, et si l'humidité d'un marais qu'on dessèche n'avait pas été calculée par la Providence?

— Je n'avais jamais pensé à cela, dit l'avoué : vous me surprenez.

— Ne voit-on pas avec une secrète tristesse tomber un arbre sous la cognée du bûcheron?

— Oui, dit M. Creton, ça m'a toujours produit quelque effet.

— Si vous étiez un de ces hommes épais de petite ville, je ne vous eusse pas parlé de la sorte, monsieur, mais j'ai tout de suite vu à qui j'avais affaire, et je me suis permis de vous saluer.

— Comment, monsieur, trop flatté, en vérité; c'est un plaisir pour moi que de m'instruire avec un homme qui cause aussi bien...

— Ce n'est pas notre état de parler, monsieur; j'ai une mission plus élevée que je remercie tous les jours la so-

ciété météorologique de m'avoir conflée; nous voulons, à l'aide de quelques personnes distinguées, augmenter la vie d'un tiers.

— Vraiment! dit l'avoué; c'est beau, c'est fort beau!

— Quel est l'âge moyen de la mortalité sur votre montagne?

— Nous avons, dit M. Creton, beaucoup de vieillards de quatre-vingt-dix ans qui se portent très-bien.

— Eh bien! monsieur, avant cinq ans, si je trouve dans la ville un homme observateur et dévoué à l'humanité, les personnes d'ici dans la force de l'âge, telles que vous, par exemple, pourront aller aisément de cent dix à cent quinze ans.

— Ce n'est pas possible.

— Attendez, monsieur, je ne suis pas un charlatan qui donne des brevets de longue vie; certainement, je ne guéris pas les malades, je ne change rien à la constitution des personnes faibles, mais j'arrive presque toujours à leur faire cadeau d'une dizaine d'années de plus.

— Mais le moyen! le moyen! s'écria M. Creton enthousiasmé.

— Je le crierais en pleine place publique que je ne craindrais pas qu'on me le volât. Il y a tant d'égoïstes dans les sociétés modernes, qu'il a fallu le concours de savants, de bienfaiteurs du genre humain, pour s'associer, mettre à la disposition de la société des sommes considérables pour arriver où elle en est. La société météorologique, monsieur, est présidée par le célèbre M. de Rouillat, que vous connaissez de réputation.

L'avoué, après avoir entendu ce nom, fit le salut d'un homme poli qui veut avoir l'air de connaître les célébrités, et qui n'a jamais entendu leur nom.

— Oui, M. de Rouillat, oui, oui...

— M. de Rouillat, le plus célèbre météorologiste géne-

vois, qui a passé sa vie dans les veilles et les observatoires, à rassembler autour de lui les spécialités les plus distinguées de l'Europe. Il y a eu unanimité sur son rapport, et l'Europe savante attend avec anxiété les fruits de son génie. A la suite des séances de l'Athénée, qui ont ému tous les corps savants, un programme a été adopté, que vous me permettrez de vous faire accepter.

L'avoué prit le programme.

— Paris n'est rien, comparé à la France; c'est la province qui a été désignée pour former la base des observations. Il n'y a pas à Paris assez de météorologues pour s'installer dans chaque province, chaque département, chaque chef-lieu, chaque sous-préfecture; d'ailleurs, ces observations d'un an et plus tiendraient les savants parisiens hors de leur sphère et coûteraient trop d'argent.

— Beaucoup d'argent, dit l'avoué.

— Le comité a donc résolu de nommer, dans chaque ville, un membre correspondant qui étudie sur les lieux les variations de l'atmosphère; permettez-moi de vous offrir encore ce tableau divisé par colonnes, qu'il suffit de remplir les jours où l'on remarque quelques signes extraordinaires dans les nuages; ici est la colonne d'observations, où le véritable savant intelligent consigne des faits particuliers. Tous les mois ce bulletin doit être renvoyé à Paris, au siége de la société, rue de la Huchette, par le membre correspondant. C'est alors que les membres du comité se rassemblent, dépouillent la correspondance, comparent la situation des départements entre eux, s'adjoignent les géologues les plus remarquables de l'Institut.

— Quel travail, monsieur! s'écria M. Creton enthousiasmé.

— Au bout d'un an, quand chaque localité a été étudiée avec soin, une commission, nommée par le comité, à laquelle on adjoint le membre correspondant, parcourt toute

la France, et, pour rétablir l'équilibre dans les variations de l'atmosphère, rend aux terrains, aux bois, aux marais, la forme primitive que la nature leur avait donnée; alors l'état sanitaire reprend les proportions qu'il avait dans la plus haute antiquité, aux époques où les hommes ne s'étaient pas avisés de rien changer à la main de Dieu.

Ainsi parla Larochelle, qui n'était autre qu'un commis voyageur en baromètres, thermomètres, hygromètres, et qui joignait à son commerce l'invention de la société météorologique, dont le brevet se payait cinq cents francs. Larochelle fut un des types les plus adroits de la race des voyageurs de commerce : ayant fait longtemps la place de Paris pour une fabrique d'objets de géographie, la rage le porta vers l'astronomie, la géologie, dont il brouilla de telle sorte les éléments, qu'il en arriva à croire sérieusement à son système. Quoique rusé, Larochelle était de bonne foi, mais il avait l'esprit mis à l'envers par un vieil excentrique qui, tous les ans, se proposait de ruiner les calculs de l'Observatoire. Le commis voyageur demanda avec audace des fonds pour une société qui ne se composait en réalité que de lui et de l'astronome halluciné.

Si Larochelle était curieux à entendre développer ses doctrines, il devenait un homme de génie pour changer les cinq cents francs d'un provincial contre le fameux diplôme de membre de l'Institut météorologique. Rarement on l'avait vu manquer son coup. Les bourgeois ont toujours aimé à devenir savants sans grande fatigue, et à s'occuper des intérêts de la société, soit moraux, soit matériels, soit hygiéniques. Tous ceux qui, dix ans plus tard, devinrent fouriéristes et firent des rentes en faveur d'un phalanstère qui ne devait jamais exister, étaient, dans le principe, membres de l'Institut météorologique !

L'illustre Larochelle gardait toujours, comme dernier ressort, un moyen qui fit plus pour la société météorologi-

gique que de beaux plaidoyers : il avait trouvé, à force de génie, une sorte de signe particulier, voyant, qu'il offrait sérieusement aux bourgeois comme une décoration dont le ministère n'avait pas à s'inquiéter, et qui flattait singulièrement les manies de grandeur des provinciaux ; mais l'avoué n'avait pas besoin d'être enflammé par la décoration, la parole de Larochelle en fit immédiatement un des adeptes les plus zélés.

— Si vous en aviez le temps, monsieur Creton, lui dit Larochelle, nous pourrions passer ensemble à l'hôtel, je vous montrerais les différents statuts de notre société.

— Certainement, dit l'avoué.

— Il vous faut votre diplôme.

— Oh ! je tiens au diplôme, dit M. Creton, car je crains l'envie... Je suis certain que cette nomination fera des envieux ; mais j'aurai ma conscience... Vous savez, monsieur Larochelle, si je vous ai sollicité pour faire partie de votre société savante...

— Ne craignez rien, dit le commis voyageur. Il sera fait expressément mention sur le brevet que vous avez été choisi par moi-même.

L'avoué ne se sentait pas de joie. Il ne marchait plus, il volait, malgré la pesanteur de son ventre.

— Je pensais bien, dit-il, que j'étais un peu inoccupé, et qu'il me fallait appliquer à des travaux sérieux mon esprit exact.

— Dites votre haute intelligence, reprit Larochelle ; vous avez mieux que l'esprit exact.

— Vous allez trop loin, monsieur Larochelle.

— Non, dit celui-ci, je me connais en hommes ; vous serez un des plus précieux membres correspondants de la société météorologique.

— Vous me confondez, vraiment...

— Vous êtes jeune encore, monsieur Creton, vous avez

de l'activité, votre esprit travaille, votre œil est vif...

— J'ai toujours eu une bonne vue, dit l'avoué, et cette qualité doit être importante pour les observations.

— Si vous n'aviez qu'une bonne vue! répondit Larochelle; mais on sent que votre regard va pénétrant au delà des choses connues... C'est votre regard qui m'a fait vous accoster. Je me suis dit : Voilà un homme qui serait d'un prix inestimable pour la société météorologique; il faut se l'attacher par des sacrifices d'argent même, s'il en est besoin.

— Je ne tiens pas à être payé; l'honneur d'appartenir à la société météorologique me suffit.

— Vous comprenez, monsieur Creton, que, dans certains pays, je me trouve en face de deux personnes capables de remplir la mission dont je les charge. Dernièrement, en Touraine, il y avait un arpenteur assez pauvre qui me paraissait offrir plus de capacité qu'un personnage riche de la même ville; je n'ai pas hésité : j'ai donné immédiatement la préférence à l'arpenteur, et la société lui fait un traitement annuel. Rien ne nous coûte.

En descendant un sentier qui conduit des promenades au faubourg où logeait Larochelle, M. Creton saluait tous ceux qu'il rencontrait et les interpellait de façon à se faire remarquer, car il se sentait glorieux d'être en société de Larochelle, et il pensait qu'on ne manquerait pas de lui demander plus tard : — Avec qui donc vous promeniez-vous l'autre jour? — Avec un homme très-savant, répondrait naturellement l'avoué. — Ah! dirait-on. — Oui, il m'a fait l'honneur de me choisir pour représenter sa société dans le pays. — Et M. Creton pouvait ainsi annoncer naturellement sa nomination.

Près de la porte de la ville étaient assis sur un banc des vieillards qui se réchauffaient au soleil.

— Voilà pourtant des hommes, monsieur Larochelle, qui

vous devront une existence de quelques années de plus.

— L'honneur en reviendra à vous seul... C'est de la justesse et de la conscience de vos observations que dépend le sort de ces vieillards.

— Mais c'est une mission fort délicate, dit l'avoué, je comprends maintenant que vous ne vous adressiez pas au premier venu.

— Nous sommes arrivés, dit le commis voyageur, qui introduisit M. Creton du Coche dans la chambre garnie qu'il occupait à l'hôtel.

— Recevez cette décoration, lui dit-il en lui mettant en main une petite boîte verte qui brûlait les mains de l'avoué.

— Une décoration? s'écria M. Creton.

— Oui, mon cher monsieur, et permettez que je vous donne l'accolade de la confraternité scientifique.

— Vraiment, c'est trop, dit l'avoué qui crut qu'il allait s'évanouir.

Abreuvé de compliments, nageant dans une mer de joies, l'orgueil lui montant à la tête, M. Creton du Coche signa, sans vouloir le lire, un brevet, fait en double sur papier timbré, par lequel il était nommé membre correspondant de la société météorologique; en même temps il se reconnaissait redevable d'une rente de cinq cents francs, payable par trimestre, pour fournir aux frais de bureaux de ladite société; mais l'avoué était trop ravi pour entendre parler d'affaires d'argent, et, le cœur plein d'émotions nouvelles, il quitta Larochelle, qui partait le soir même.

III

UNE JEUNE FEMME EN PROVINCE.

Vers quarante ans, l'avoué s'était senti porté vers les ordres du mariage, et il épousa mademoiselle Louise Tilly, jeune fille dont la beauté faisait grand bruit dans le monde

de Molinchart, mais qui n'avait pour dôn que sa beauté. Cette jeune femme, dévorée bientôt par les ennuis du mariage, allait aux soirées de la sous-préfecture, aux grands bals par souscription de la mairie, et recevait une fois par semaine les amis de son mari; mais elle se trouvait isolée depuis la mort de son père. Quand venaient les longues soirées d'hiver, M. Creton du Coche, les pieds sur les chenets, racontait les nombreux travaux qu'il avait *surveillés*.

Depuis dix ans il ne varia jamais son thème de conversation.

La femme de l'avoué, pendant ces dix ans, se condamna à un dévouement absolu; elle écoutait ou feignait d'écouter son mari; elle s'était même habituée à lui donner des répliques sans l'entendre. De quart d'heure en quart d'heure, elle plaçait un *ah!* un *vraiment!* un *est-ce possible!* qui faisaient croire à l'heureux avoué que sa femme s'intéressait extraordinairement à son récit. Quelquefois, cependant, les réponses ne correspondaient pas tout à fait aux demandes. Ainsi M. Creton du Coche disait à sa femme : « Veux-tu venir demain matin voir arpenter au bas de la montagne? » et Louise répondait : — « Vraiment! » sans que l'avoué s'en inquiétât. Il n'avait jamais surpris de traces de mauvaise humeur dans les réponses de sa femme, et il se contentait d'être écouté.

La société de M. Creton du Coche n'offrait rien de satisfaisant à la jeune femme : elle se composait, entre autres curiosités, d'un avocat plaisant, âgé de cinquante ans, qui ne pouvait résister à la manie de faire un calembour. On l'avait entendu plaider pour un assassin qui pouvait être condamné à mort, et terminer sa plaidoirie par un jeu de mots adressé au jury, qu'il suppliait de se montrer *juri-dique*.

Depuis vingt ans il se servait des mêmes calembours, et il ne les trouvait point ébréchés. Deux fois la semaine

Louise allait passer la soirée avec son mari chez sa sœur, mademoiselle Creton, vieille fille défiante et hargneuse comme toutes les personnes dont on attend la succession. Ursule Creton, âgée de cinquante-cinq ans, porteuse de bannière à la confrérie de la Vierge, ne put pardonner à son frère d'avoir épousé une jeune fille douce et belle, qu'elle appelait une étrangère. Le célibat, soit qu'il provienne de la volonté de l'individu, soit qu'il ait été conservé par force majeure, amène souvent ses servants à regarder le mariage comme une immoralité. La vieille fille employa mille moyens perfides pour empêcher l'avoué de se marier; elle demeurait avec son frère avant les noces, mais elle quitta la maison brusquement quand M. Creton du Coche lui eut annoncé que le contrat était signé.

Telles étaient les seules relations de famille que Louise eût dans la ville; peut-être eût-elle rompu ouvertement avec la vieille fille si l'avoué ne l'eût priée de la ménager, mettant sur le compte de l'âge les aigres paroles dont sa sœur ne manquait jamais de régaler l'arrivée des deux époux. Mademoiselle Ursule avait un merveilleux flair pour deviner le plus pétit ruban neuf que portait Louise; c'étaient alors des récriminations sans fin sur les toilettes d'à présent mises en regard des toilettes d'autrefois.

La coquetterie moderne, à l'entendre, dévorait des fortunes; les hommes étaient des niais de ne pas mettre ordre à de pareilles profusions. Dieu sait où l'amour de la toilette entraînait les femmes. Tout en faisant des généralités, la vieille fille parlait de telle sorte que la femme de l'avoué en prit une bonne part. Ce moyen de conversation épuisé, la vieille fille ne parlait que de prêtres et d'affaires de sacristie. Se croyant une mémoire prodigieuse pour retenir les sermons, elle mêlait dans sa tête cinq ou six phrases nageant dans une mauvaise sauce latine, et les débitait au coin de son feu, un poing sur la hanche, assise dans

son fauteuil, qu'elle prenait réellement pour une chaire.

Louise baissait la tête devant ces plaidoyers, et son caractère finit par s'assoupir en entendant soit son mari, soit sa sœur. Vive et spirituelle dans sa jeunesse, elle devint mélancolique à l'excès et courba la tête sous le joug de la vie bourgeoise.

Pendant dix ans le mari n'eut pas l'idée des ennuis secrets de sa femme; il se croyait le modèle des maris, car toute la ville le félicitait de son heureux ménage. Peut-être Louise se fût-elle jetée dans la religion, si l'exemple de la vieille fille ne lui eût montré le ridicule qu'amènent les pratiques religieuses mal comprises. Mademoiselle Ursule Creton aurait en effet chassé les fidèles du temple plutôt que d'y amener des prosélytes. La première fois que Louise l'entendit, la vieille fille s'était levée de son fauteuil et s'appuyait sur un écran vert qui servait à la protéger contre le grand feu de la cheminée. « Chers frères et chères sœurs, s'écriait Ursule Creton en s'adressant à l'avoué et à sa femme, nous avons tous de grands devoirs à remplir, comme le dit l'apôtre saint Paul, *sanctus Paulus;* observons-nous donc, afin que l'âme, du jour où elle s'échappera de notre vulgaire enveloppe, l'âme puisse s'envoler dans les régions célestes... » Ah! comme M. de la Simonne a bien dit cela! Nous n'avons jamais eu de prédicateur pareil à Molinchart. Dimanche dernier il a parlé de l'enfer à faire frissonner : « L'enfer, mes frères et sœurs, est un lieu de flammes ardentes, une fournaise, un brasier incandescent où brûleront perpétuellement les pécheurs endurcis. » Et il est bien fait, M. de la Simonne, il a une voix douce et terrible par intervalles; c'est un jeune homme, les cheveux frisés... et honnête! Il m'a demandé si la bannière ne me fatiguait pas... Me fatiguer, moi, de porter cet emblème de la pureté!... Je ferais plutôt trois fois le tour de la montagne.

Si Louise, la première fois, comprima un sourire, quand

elle entendit sans cesse les mêmes motifs de conversation et qu'elle sentit entrer dans son cœur les griffes de la vieille fille, elle trouva ces visites si pénibles qu'elle ne se présentait plus chez mademoiselle Ursule Creton qu'en tremblant. Elle fut nommée dame de charité; mais elle retrouva dans ces associations de bienfaisance mille jalousies de femmes, mille commérages qui faisaient que les secours n'allaient pas toujours aux plus pauvres ou aux plus honnêtes. Elle résolut alors de chercher elle-même ses pauvres, et de ne plus recevoir sa direction des bureaux de bienfaisance, où les meilleures intentions sont trop souvent paralysées.

Une des pointes de la montagne de Molinchart, celle qui regarde Paris, et dont l'horizon bleu est borné à dix lieues par les plaines du Soissonnais, est habitée par de pauvres gens qui demeurent dans ce qu'on appelle des *creuttes*, mot évidemment corrompu de *grottes*. Ce sont des rochers creux qui ont formé naturellement des abris pour protéger contre la pluie et le vent. Il y a des creuttes riches et des creuttes pauvres; les unes ont été maçonnées avec soin, de façon à former une chambre carrée. Une cheminée y a été établie; l'humidité en a été chassée petit à petit. Un jardinet est au-devant de la creutte; des fleurs communes égayent l'entrée; quelquefois un petit pêcher se trouve exposé au grand vent de la montagne. Les creuttes valent aujourd'hui cent cinquante à deux cents francs; mais l'ancienne creutte, la véritable, ne se reconnaît que par un filet de fumée qui sort tout à coup de la crevasse d'un rocher. On s'étonne d'où vient cette fumée, et en cherchant, on aperçoit, à travers des broussailles épaisses, une ouverture basse et étroite par laquelle on ne peut entrer qu'en rampant. Quelquefois il en sort un marmot, curieux comme un lézard, qui passe sa tête par l'ouverture pour se chauffer au soleil, et qui rentre aussitôt qu'il aperçoit un étranger.

Des pauvres habitent ces creuttes. Quelques bottes de

paille forment le lit de toute la famille; des haillons de toutes couleurs, l'habillement des enfants; des morceaux de pain dur, la nourriture de ces pauvres. De grands chardons, symbole de la misère et de la paresse, se dressent devant l'entrée de ces creuttes, où l'on retrouve à deux pas d'une petite ville non pas riche, mais où l'existence est facile et médiocre, ces familles de bohémiens qui ont été jetés là on ne sait quand, qui viennent on ne sait d'où.

En se promenant dans ce bel endroit, peu fréquenté, mais qui offrirait aux enthousiastes de grands paysages un des plus beaux motifs de la France, Louise oubliait qu'elle était prisonnière dans la petite ville de Molinchart. De ce côté de la montagne il arrive des bourrasques sauvages qui donnent au pays de secrètes harmonies avec le grand spectacle de la mer. Au pied de la montagne à droite, on aperçoit une grande étendue de terrain sauvage et désolé, sur lequel quelques plants de pomme de terre essayent de percer la terre qui forme la base du terrain. C'est le mont Blanc, appelé par inversion *Blamont* dans le pays. Quelquefois un cadavre de cheval se dessine sur le sable du mont Blanc, car on conduit là les vieux chevaux pour les abattre.

Sur la partie la plus élevée du Blamont se dresse un moulin à vent désolé, qui a les ailes cassées et dont le vent enlève tous les jours une côte. Cet endroit infertile sert de contraste aux riches pâturages, aux grands prés verts qui s'étalent en carrés longs, encadrés d'une bordure de peupliers élancés. De jolis villages, jetés à droite, à gauche, au milieu, montrent la richesse du pays. Louise suivait souvent des yeux la lourde diligence descendant bruyamment la montagne de Molinchart, qui aussitôt enlève le gros sabot de fer enrayant les roues de devant, et s'élance joyeusement dans la vallée qui mène à Paris. Une chaumière, un bouquet d'arbres masquent tout à coup la diligence, mais elle reparaît, laissant derrière elle un panache de pous-

sière. La femme de l'avoué suivait cette diligence, qui va tous les jours à Paris.

Ce n'était pas le vulgaire désir du provincial qui conduisait son esprit sur la route de Paris, mais, du haut de la montagne, sa vue s'élançait au delà des horizons lointains, et, perdue dans des rêveries aussi vagues que la forme des nuages, la jeune femme oubliait momentanément sa vie rapetissée, et elle s'en revenait le plus lentement possible vers la ville, en jetant un regard en arrière sur ses beaux rêves qu'emportait le vent.

Quand Louise allait en soirée, elle répondait généralement par un sourire complaisant qui prenait de la mélancolie de ce qu'il n'était pas sincère. Aux bals, elle n'eût jamais dansé, si M. Creton du Coche ne lui eût amené des messieurs qui trouvaient, disait-il, grand plaisir à « faire un tour de valse avec madame. » L'avoué, *délivré* de sa femme, se hasardait a parier a l'écarté, et n'allait jamais au delà d'une perte de dix francs.

Au bout de huit ans de mariage, Louise renonça à ce monde; elle déclara formellement à son mari qu'elle avait horreur des danses, des toilettes, des propos de petite ville, et qu'elle n'accepterait plus aucune invitation. L'avoué, qui jusqu'alors n'avait pas entendu sa femme manifester si énergiquement sa volonté, essaya de la dissuader de ses idées de solitude, mais il accepta la retraite de sa femme sans déranger rien à sa vie. Deux fois par semaine il allait à des soirées de célibataires, et l'hiver il ne manquait pas un bal ni une soirée particulière. L'absence de sa femme lui fournissait d'ailleurs des conversations toutes faites.

C'était : — On ne voit plus madame Creton. — Est-elle souffrante ? — Le bal la fatigue peut-être, elle a l'air si délicat. — Quel dommage que vous n'ayez pas amené avec vous madame Creton du Coche ! — Vous témoignerez beaucoup nos regrets de n'avoir pas à notre soirée la belle mu-

dame Creton. — L'année prochaine j'irai prendre de force madame Creton. — Ah! monsieur Creton, vous faites le garçon, pendant que madame est à la maison.

Il serait facile de remplir dix pages de ces formules de politesse avec lesquelles une maîtresse de maison accueillait l'avoué, qui partait en disant à sa femme : « Je m'en vais donner un coup d'œil, et je reviens. » Le coup d'œil de M. Creton du Coche durait la moitié de la nuit, et quand il rentrait, sa femme était depuis longtemps endormie.

Celui qui aurait étudié l'avoué pendant la soirée se serait dit avec raison : « Voilà un gros homme gêné dans ses habits noirs, dans sa cravate blanche, dans ses gants paille, qui n'a rien à faire ici. Il a l'air de regarder la foule et il ne voit rien, son œil ne cherche pas à surprendre le serrement de main d'un jeune homme et d'une jeune fille qui dansent ensemble; sa grande oreille rouge et massive n'entend pas ces jolis mots mystérieux qui se chantent en reconduisant la danseuse à sa place. Il n'a pas les violentes passions qui secouent le joueur, qui font que le sang afflue au cœur, qui amènent d'invisibles gouttelettes de sueur sur les pores de son front. La musique de la valse ne lui révèle pas ses secrètes langueurs. Comment comprendrait-il ces avertissements, ces conseils harmonieux qui font que la danseuse se laisse entraîner sur la poitrine du jeune homme? »

Cependant M. Creton du Coche aimait le bal; mais il l'aimait à la façon des gens de son espèce, que l'ensemble occupe plus que les détails, que le mouvement général intéresse, qui s'inquiètent de l'éclairage, qui vont de temps en temps au buffet, qui se demandent combien la soirée a pu coûter.

Sorti de ce système d'observations, l'avoué était bouché aux drames, aux comédies, aux coquets proverbes qui se jouent le plus souvent entre deux personnages, avec un éventail pour décor. Louise s'intéressa la première année

à suivre ces petites scènes; elle avait l'esprit fin, observateur, peut-être un peu trop réfléchi. D'un coup d'œil, si elle l'avait voulu, elle eût fait jouer ces comédies à son profit; mais elle n'avait pas trouvé cette âme sœur, qui, suivant Lavater, existe quelque part et finit toujours par se rapprocher. Étudier les vices de chacun était trop facile dans une petite ville où chacun laisse lire dans ses actions et ses pensées. A ce jeu de critique maligne, Louise sentait qu'il était facile de devenir méchant, et, pour se garer de ce défaut éminemment provincial, la femme de l'avoué se condamna à une retraite absolue.

L'évenement du chevreuil vint changer quelque chose à son programme. Quand il eut chassé la bande qui s'était introduite dans la maison de l'avoué, le comte de Vorges, voyant Louise toute tremblante, lui offrit son bras (elle en avait grand besoin, car en entrant dans le salon elle se laissa tomber sur un fauteuil, de telle sorte que le comte crut à un évanouissement). La femme de chambre suivait.

— Des sels, dit le comte, vite, votre maîtresse se trouve mal. Et il lui prit les mains, qu'elle avait d'une merveilleuse finesse.

Madame Creton du Coche, que ses amis appelaient plus généralement Louise, pour lui épargner l'humiliation du nom bourgeois de son mari, était d'une beauté remarquable.

Petite, les membres fins, la démarche souple, avec son teint d'orange et de grands yeux noirs couronnés par d'épais sourcils noirs, on aurait pu la croire d'origine espagnole.

Quoique le comte fût du meilleur monde, il ne se rappelait pas avoir jamais touché de mains si douces, si souples et montrant un peu leurs veines; car malgré que la peau en fût un peu brunie, comme la figure et tout le corps, mille petites veines bleues s'y jouaient et s'y entremêlaient capricieusement. Les grands yeux noirs de Louise formaient la partie la plus appelante de sa figure; cependant,

étant fermés, ils offraient le charme particulier d'un or plus bruni qui colorait les paupières. La bouche entr'ouverte montrait un évanouissement sans douleur, et laissait passer un souffle aussi pur qu'un petit vent qui aurait traversé un rosier. Tout en désirant entendre de nouveau la douce et mélancolique voix de Louise, le comte était heureux de rester encore quelques instants auprès de la jeune femme évanouie, et il eut un moment de dépit en voyant reparaître sa femme de chambre tenant un flacon de sels. Avant qu'on en eût fait usage, la poitrine de Louise, qui se soulevait doucement, sa bouche qui s'ouvrit un peu, annoncèrent qu'elle revenait à elle.

— Comment vous trouvez-vous, madame?

— Mieux, monsieur, je vous remercie.

— J'ai été un moment inquiet.

Louise sourit.

— Quelle faiblesse! dit-elle; mais tous ces gens m'avaient épouvantée avec leurs tabliers sanglants; j'ai cru qu'ils entreraient de force dans la cave... Ce pauvre chevreuil! Ah! monsieur, qu'il est cruel de tuer ces animaux; on dirait qu'ils pleurent.

— Je ne saurais vous dire, madame, combien je dois de reconnaissance à ce chevreuil : sans lui je n'aurais pas eu le plaisir de vous revoir... Si je vous disais, madame, que j'ai été heureux de votre évanouissement!

Louise sourit d'abord et rougit ensuite considérablement.

Déjà elle avait rencontré le comte de Vorges dans une soirée, un an auparavant; elle avait valsé avec lui, et aux sensations particulières qui la troublèrent, elle se promit de ne plus danser avec le comte; mais elle ne put l'empêcher de venir s'asseoir auprès d'elle, et elle se serait crue de mauvaise grâce de ne pas écouter un jeune homme spirituel, aimable et d'excellentes manières. Certaines femmes

ont le courage de fuir le danger aussitôt qu'elles le soupçonnent, de même que les soldats qui arrachent la mèche enflammée d'un obus avant qu'il éclate. Louise jugea la conversation du comte trop attrayante : il y avait dans l'accent de sa voix, dans ses moindres paroles, des petites fleurs de galanterie cachées comme la violette, mais qui se trahissaient par leur parfum. Louise eut peur, car elle venait de rencontrer un homme dans Molinchart : les autres danseurs n'étaient pas des hommes pour elle, c'étaient des clercs d'avoués, des professeurs, des employés du gouvernement, des avocats, des habits noirs et des cravates blanches, des gens en favoris ou en moustaches, des têtes chauves, enfin des personnages de province qui marchaient, dansaient et se promenaient grotesquement; mais dans la marche du comte, dans ses moindres gestes, dans son regard, le charme était attaché, et la femme de l'avoué, pour cacher cette impression, prit un masque et essaya de paralyser ses sensations sous une parole moqueuse.

Un an s'était passé depuis que Louise avait valsé et causé avec le comte de Vorges; mais à plusieurs occasions, occupée à broder à sa fenêtre du premier étage, donnant sur la rue, elle fut étonnée de tressaillir sans motif, et un moment après de voir arriver à cheval le jeune homme, qui ne manquait pas d'envoyer un regard dans sa direction. Aussi rougit-elle d'être restée pendant quelque temps sans connaissance, seule avec le comte; et son trouble fut extrême quand il reprit la conversation du bal telle qu'il avait été obligé de l'abandonner un an auparavant.

— Mais le chevreuil! s'écria Louise, qui jugea à propos de rompre ce tour de conversation.

— Madame, dit la femme de chambre, qui rentra, il est toujours dans la cave.

— Il est vrai, dit la femme de l'avoué, j'ai la clef dans ma poche. Monsieur le comte, me promettez-vous la grâce

du chevreuil? Je veux, dit-elle d'un ton charmant, qu'il soit reconduit près d'un bois, et que là on le lâche.

— Madame, nos domestiques veilleront maintenant à protéger la fuite du chevreuil autant qu'ils ont contribué à sa poursuite.

— Monsieur le comte, je vous remercie.

— A mon tour, madame, j'ai une faveur à solliciter, une très-grande faveur.

— Monsieur, le sauveur du chevreuil peut demander beaucoup.

— Madame, me permettrez-vous, quand je passerai à Molinchart, de venir savoir de vos nouvelles?

— Monsieur le comte, je ne reçois pas, je vois seulement quelques amis de mon mari; il paraîtrait surprenant, dans une petite ville où tout est remarqué, que mon salon, vous voyez quel salon, monsieur! fût ouvert à des personnes d'une condition tout à fait au-dessus de la nôtre.

— Du moins aurai-je l'honneur, madame, de vous rencontrer cet hiver dans le monde?

— Guère plus, monsieur, je ne sors pas, je vis à l'écart.

Le comte alors plaida longuement sa cause; il s'étonnait que la seule femme du département se condamnât à la réclusion; d'ailleurs, rien ne l'empêcherait désormais de voir la femme de l'avoué : il viendrait à Molinchart deux fois la semaine; il chercherait à la voir à la fenêtre; il ferait mille démarches pour la rencontrer. Enfin il termina son discours de la sorte :

— Madame, c'est en chassant à une lieue d'ici, que nous avons fait arriver par hasard le chevreuil dans la ville, il est entré par hasard dans votre maison, je vous ai rencontrée par hasard, ou plutôt la Providence l'a voulu; mais si vous ne voulez plus que je vous voie, je me rends maître du hasard, je chasserai un loup et je m'arrange de telle sorte que le loup entre dans votre maison, qu'il mange votre

bonne, votre mari même, peu m'importe, mais j'arriverai à temps pour tuer le loup et avoir le plaisir de vous voir.

Cette façon de parler, moitié galante, moitié railleuse, embarrassait Louise, qui évitait les réponses en rougissant, lorsqu'un incident vint à propos changer les termes de la conversation. On entendit un certain bruit qui venait de la cour et qui provenait de la porte de la cave refermée avec violence.

— Madame, s'écria la femme de chambre, qui entra à ce moment, le chevreuil va casser la porte.

Mais en même temps, une voix d'homme qui criait : Ouvrez-moi ! ouvrez-moi ! rappela à la femme de l'avoué qu'un des poursuivants de l'animal était entré dans la cave avant qu'elle eût le temps de s'y opposer.

— Allez donc voir, Marie, dit-elle, ce qui se passe. Mon Dieu, monsieur, je frémis maintenant; la pauvre bête doit avoir été tuée par ce boucher.

— Je prie le ciel que vous vous trompiez, madame, dit le comte; car je n'aurais plus rien à vous demander.

— Il est mort, madame, s'écria la femme de chambre, il est mort; voilà qu'on l'emporte.

— Oh ! je ne veux pas le voir, s'écria la femme de l'avoué en se cachant la tête dans les mains.

En ce moment rentrait M. Creton du Coche, qui ouvrit la porte du salon et qui montra une figure toute bouleversée.

— Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il. La ville est en révolution, il y a deux mille personnes sur la place; tout le monde inspecte ma maison; chacun me regarde avec curiosité. L'épicier Jajeot me dit, les larmes aux yeux : « Ah ! si vous saviez ! » Je croyais que le feu était dans la maison. Je rentre par le corridor, un homme tout sanglant, qui porte un cadavre sur les épaules, manque de me renverser, et vous, Louise, vous semblez consternée.

— Pardon monsieur du Coche, dit le comte, qui eut

l'adresse de supprimer le mot roturier de Creton, si je suis la cause innocente de ce trouble.

En reconnaissant M. de Vorges, l'avoué fit un profond salut, flatté de l'honneur que lui faisait le comte en lui rendant visite; puis il écouta avec un grand ébahissement les nombreuses aventures du chevreuil et la perturbation qu'il avait apportée en ville.

— C'est le cuisinier de la *Tête noire*, dit M. Creton, qui est le vainqueur; je l'ai reconnu.

— Alors, monsieur, dit le comte, vous me permettrez bien de vous envoyer un quartier de chevreuil pour vous faire oublier les tracas que j'ai apportés, sans le vouloir, dans votre maison.

En apprenant l'évanouissement de sa femme, le complot qui avait été fait de rendre le chevreuil à la liberté, l'avoué plaisanta Louise.

— Elle est trop sensible, monsieur le comte, un rien l'affecte. Pourquoi ne tuerait-on pas un chevreuil comme on tue un mouton, un bœuf?

— Bien certainement, dit Louise, je ne mangerai pas de ce chevreuil.

— Voilà bien les imaginations de femme, dit l'avoué.

— Je l'ai vu pleurer, monsieur.

— Mais tu ne le connaissais pas, ma femme, ce chevreuil; tu ne l'avais pas fréquenté assez longtemps, il ne t'était pas attaché. Si tu me disais : J'ai une poule favorite que j'ai élevée avec peine, à qui tu aurais donné tous les matins de la mie de pain, je comprends ça; c'est ta poule, elle ne t'aime pas, mais tu l'aimes..... Monsieur le comte, j'accepte avec plaisir votre quartier de chevreuil, nous l'arroserons d'un petit vin de mes vignes; et si vous voulez me faire cet honneur et rendre le chevreuil hors de prix, c'est de vouloir bien accepter demain d'en venir manger un morceau sans façon.

— Ce serait avec le plus grand plaisir, monsieur du Coche, dit le comte; mais je repars demain matin.

— Oh! dit l'avoué, vous retarderez bien d'un jour.

— Et je ne voudrais pas contrarier madame, dit le comte, en la voyant subir l'aspect de ce chevreuil.

— Vous nous restez, monsieur le comte! dit l'avoué.

— Ma mère sera bien inquiète.

— Monsieur, dit Louise à son mari, vous ne faites pas attention que vous gênez M. le comte.

Le jeune homme lança un regard à la femme qui voulait l'empêcher d'accepter l'invitation.

— Après tout, dit-il, je peux envoyer aujourd'hui mon domestique prévenir ma mère que je ne la verrai qu'après-demain.

— Ah! s'écria l'avoué en prenant la main du comte, voilà une bonne idée...

Quand le comte fut sorti, Louise dit à son mari :

— Je ne vous comprends pas, monsieur : pourquoi insistez-vous à garder à dîner M. de Vorges? Vous avez dû cependant remarquer que cela me déplaisait.

— Alors madame, dit M. Creton, notre maison va donc être convertie en prison? Ayez la complaisance de me dire en quoi vous gêne cette invitation.

— Monsieur, vous êtes avoué; M. de Vorges est d'une grande noblesse et d'une grande fortune; vous ne pouvez l'égaler en rien : malgré votre bonne volonté, vous lui offrirez un repas misérable, nous n'avons pas un train de maison convenable.

— Vraiment, madame, on dirait que nous attendons le roi; vous avez vu combien les manières du comte sont simples et sans affectation; ce jeune homme me plaît beaucoup,

— Cependant, monsieur, vous m'aviez permis de me laisser vivre à ma guise. Si je reçois le samedi vos amis, c'est pour vous faire plaisir, c'est parce qu'ils sont vos égaux.

— Eh bien! madame, M. le comte descend à la *Tête noire*; il y mange d'ordinaire : j'aurai soin de faire venir le repas de la *Tête noire*.

— Ce n'est pas tant le repas, dit Louise, que...

— Quoi! quel mystère encore? Je vous le répète, je connais M. le comte; dernièrement, j'étais près de la porte de la ville, faisant le calcul combien les âniers amènent de cruches d'eau par jour du bas de la montagne. M. le comte de Vorges s'en retournait en voiture; il m'a salué le premier. Je soutiendrai partout que c'est un homme bien élevé.

— Et parce qu'il vous a salué, vous prétendez le connaître?

— Vous le voyez bien, madame, il me rend visite, il daigne m'offrir un quartier de chevreuil; il faut pourtant savoir vivre dans le monde.

— Quel homme singulier vous êtes! vous voilà hors de vous parce qu'un comte a daigné vous saluer... Il poursuit un chevreuil, entre dans votre maison par escalade, et vous dites qu'il vous rend visite; il vous offre un quartier de chevreuil par la plus simple politesse, car il a mis la maison à l'envers, et vous voilà aussi fier que si vous aviez été décoré! Avez-vous bien pensé, monsieur, que demain vos amis viennent dîner, suivant leur habitude, ici?

— Tu as raison! s'écrie l'avoué, ils ne comprendraient pas M. de Vorges; je m'en vais les faire prévenir de ne venir que dimanche.

— Toute la ville va savoir que vous traitez M. de Vorges; vos amis en seront instruits les premiers; ils diront que vous rougissez d'eux. Vos mamies de grandeur courront la ville, et chacun plaisantera sur vous.

— Madame, dit l'avoué, je suis au-dessus des cancans de Molinchart : que les malins de café disent ce qu'ils voudront, ce n'est pas dans ces endroits-là que je vais consulter le jugement public. Ma position dans le barreau m'élève à une

hauteur qui empêche les brocards de m'atteindre..... J'ai invité à dîner M. le comte de Vorges, et plus j'y réfléchis, plus je me trouve avoir raison. Je pense que vous voudrez bien faire une toilette en rapport avec la condition de la personne que nous recevrons.

— Une toilette ! dit Louise en souriant. Quant à ceci, monsieur, vous permettrez que je m'en rapporte à mon goût.

IV

UN GRAND DINER.

M. Creton s'était donné une peine immense pour le dîner; il avait dressé des listes sans fin, contenant les notabilités de la ville, ses amis et ses parents. Cette combinaison produisit une liste de cinquante couverts. En voyant ce chiffre, l'avoué fut effrayé et se mit à raturer certains noms pour les remplacer par d'autres : il hésitait entre ses amis, ses parents et les notabilités, car les trois combinaisons se combattaient. Inviter les fonctionnaires de Molinchart, c'était donner un dîner officiel, c'était faire croire que l'avoué cherchait des honneurs; les amis et les parents de l'avoué n'étaient pas tous gens du meilleur monde; l'avoué finit par restreindre sa table à vingt couverts, mêlant les trois combinaisons qui devaient offrir aux yeux du comte de Vorges la crème de la société molinchartaise.

Louise s'était chargée de mille petits détails destinés à faire oublier certaines habitudes bourgeoises dont l'avoué ne pouvait se séparer. Elle mit en réquisition toute la serre d'un jardinier du faubourg pour remplir sa salle à manger de fleurs. Elle fit enlever des tableaux qui provoquaient l'admiration perpétuelle de son mari; elle veilla de son mieux à l'exécution du repas, qui était servi moitié par l'hôtel de la *Tête noire* et moitié par un célèbre pâtissier de la rue des Battoirs.

Entre cinq et six heures du soir, la société arriva et fut émerveillée à l'aspect qu'une femme avait donné, en moins d'une journée, à des appartements construits sans art et décorés sans coquetterie. Louise portait une robe qu'on croyait blanche au premier aspect, et qui offrait, dans les plis, la couleur mourante de la rose-thé. Cette nuance délicate s'harmonisait merveilleusement avec le ton doré de la jeune femme; au milieu de l'agitation que produit toujours une telle réunion, les grands yeux noirs de Louise avaient perdu leur résignation. Elle devint, au dîner, ce qu'elle était avant son mariage, une belle jeune fille souriante, heureuse de vivre et laissant le bonheur sortir par tous les pores de son visage.

Le comte de Vorges fut placé auprès d'elle. Quoique âgé de vingt-cinq ans, il conservait le charme de la première jeunesse. Une petite moustache, qui ressemblait à un peu de fumée qui sort de la cabane d'un pauvre, contribuait sans doute à le faire paraître plus jeune qu'il n'était réellement. Vers vingt-trois ans il était revenu de Paris, à la suite d'une passion violente pour une comédienne; depuis, il ne sortait plus de ses terres. On l'avait vu arriver un jour à Molinchart, maigre, pâle, triste, et telle était la tradition qui courait le pays. La santé lui revint, mais il conserva toujours un sourire fin et triste, un regard inarrêté qui provoquait la sympathie. On racontait de lui des faits prodigieux, presque incroyables, qui jetaient les esprits dans la surprise.

La montagne de Molinchart forme cinq coudes qui ont permis de tracer à peu de frais une montée accessible aux voyageurs; au milieu de cette montagne est un chemin roide, escarpé, raboteux, qui coupe au court et qui sert aux piétons à gagner une bonne moitié de temps : on appelle, dans le pays, cette route *grimpette*, car il faut presque l'escalader pour arriver en haut. Les enfants adorent ce

chemin et le préfèrent naturellement à la voie régulière. Cependant, dans les temps d'hiver, il est impossible d'en descendre, ainsi que pendant le dégel. Un jour de marché, les paysans qui apportent leurs légumes par la grande montagne furent plus effrayés que s'ils avaient vu le diable. Un homme à cheval descendait au grand galop la *grimpette*. Le comte de Vorges, ayant entendu dire qu'en 1814 un officier russe avait tenté l'aventure (fait qu'il regardait comme impossible), essaya de le renouveler cependant, au risque de se tuer mille fois, la tête broyée contre les arbres.

Il n'en fallait pas tant pour exciter dans la ville une vive curiosité : mais l'audacieux cavalier ne rentra pas dans Molinchart à la suite de ce défi, ayant le bon goût de ne pas se poser en écuyer et ne voulant pas se donner en spectacle à la foule. Si le comte de Vorges eût été d'une nature fanfaronne, se plaisant à troubler par bravade le calme des habitudes réglées d'une petite ville, il eût passé, à la suite de cette action, pour un fou ; mais il y avait une telle froideur sur sa figure, qu'on ne sut qu'en penser. Avec quelques traits de cette nature, en continuant de vivre à l'écart dans le château de sa mère, presque toujours à cheval ou à la chasse, le comte de Vorges pouvait devenir un héros de chronique un peu mystérieuse. L'avocat Grégoire, qui ne doutait de rien et qui s'était promis de faire parler à table le jeune comte, passa la moitié du repas à chercher une entrée en conversation. Quand il croyait avoir trouvé une phrase et qu'il se tournait vers M. de Vorges pour lui adresser la parole, l'air froid de grand seigneur avec lequel il était regardé l'empêchait d'arriver à son but, et lui faisait demander tantôt du sel, tantôt du poivre, tantôt de la moutarde, car il se sentait deviné dans ses pensées.

M. Creton avait écrit lui-même les noms des convives sur de petits morceaux de papier glissés dans les serviettes en triangle et grosses d'un petit pain. Il avait pour voisin

de droite M. Lebailly, bourgeois riche, un des meilleurs écouteurs de province. M. Lebailly, homme grave, aurait entendu parler les langues les plus savantes qu'il eût fait un signe d'assentiment consistant en une étrange grimace. Les yeux se fermaient, le nez s'allongeait, la bouche rentrait en dedans. Il semblait avaler un trésor et ne comprenait rien à ce qu'on lui disait. Il passait pour un homme très-intelligent: on ne le consultait pas, parce qu'il était connu qu'il ne répondait pas; mais quand quelqu'un voulait s'asseoir dans une opinion, s'entendre dire oui, il allait en référer à M. Lebailly, qui ne manquait pas sa grimace affirmative.

— Il me faudra beaucoup de girouettes, lui disait M. Creton : j'en place une sur le grand toit, une autre sur le petit pavillon qui fait retour sur la terrasse, une troisième sur le mur de la terrasse... Vous concevez, monsieur Lebailly, pourquoi. Je n'aurai pas toujours besoin de me déranger pour aller voir la situation du vent. Si je suis au premier étage, de ma chambre à coucher j'aperçois la girouette du petit pavillon, et dans le salon, tout en vaquant à mes occupations, la girouette du mur de la terrasse joue sous mes yeux... C'est une grave commission que j'ai acceptée, et je veux la remplir avec dévouement... N'est-ce pas heureux, monsieur Lebailly, si j'allonge votre existence d'une dizaine d'années : voilà pourtant à quoi j'arrive en ne quittant pas de l'œil mes girouettes.

— Monsieur, ne me parlez pas de la république, disait une demoiselle d'Autremencourt, qui était à la gauche de l'avoué, et qui répondait à M. Chotat, grand maître de la loge franc-maçonnique de Molinchart; non, monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que la république. Ma mère l'a vue, monsieur, et elle frémissait encore des excès qui s'y sont passés...

— Cependant, mademoiselle d'Autremencourt, vous ad-

mettrez bien qu'il y avait quelques honnêtes gens parmi les conventionnels ?

— Non, monsieur, ils étaient tous plus abominables les uns que les autres... Ce Saint-Just, cet exécrable monstre, savez-vous ce qu'il a fait dans Molinchart ? Eh bien, monsieur, la famille de M. Delamour existe encore ici...

— Plaît-il, mademoiselle d'Autremencourt ? s'écria M. Delamour, qui entendait son nom mis en question.

— Oh ! pardon, monsieur Delamour, si je rappelle à vos souvenirs un événement fâcheux : je parlais de Victoire Delamour, qui était une jeune personne douce, bien élevée, sortant du couvent, et toujours maladive, lorsque cet ogre de Saint-Just arriva à Molinchart. Il connaissait la famille de mademoiselle Delamour ; il fait l'homme complaisant, dévoué, le scélérat ! Il offre de conduire mademoiselle Delamour à Paris, dans une maison de santé, afin qu'elle fût traitée avec soin. Les parents le croient et lui laissent emmener la jeune fille. Savez-vous ce qu'il fait ? En arrivant à Paris, il ne perd pas une minute, il la fait guillotiner.

La discussion s'engagea alors sur l'ancienne révolution, que mademoiselle d'Autremencourt n'avait pas mise sur le tapis sans motif : elle voulait donner une leçon à M. Chotat, chef de la réunion des francs-maçons, qu'on accusait, en 1823, de tremper dans les conspirations de carbonari. M. Chotat profita de cette attaque pour faire un plaidoyer en faveur des idées révolutionnaires, et une partie de la table se lança dans la discussion.

— Combien vous devez souffrir, madame, dit, en s'adressant à Louise, le comte de Vorges, d'être obligée d'entendre tous ces beaux raisonnements !

— Hélas ! j'en ai pris mon parti, monsieur, dit-elle.

— Pas gaiement, du moins, dit le comte ; quoi que vous fassiez, les secrètes mélancolies qui sont en vous apparaissent à la surface et viennent voiler votre beau regard. Je

vous comprends, madame, et je sens combien vous souffrez des gens qui vous entourent.

— Mais, monsieur, dit-elle d'un ton froissé, je vis le plus souvent seule auprès de mon mari.

— Sans doute, poursuivit le jeune comte, M. Creton est un honnête homme; il est incapable de chercher à vous peiner, et cependant à chaque minute de la journée il vous froisse, il vous brise... Quand on a souffert comme moi, madame, quand on a le cœur brisé, on devient savant dans ces matières.

— Vous avez autant souffert, vraiment? dit Louise d'un ton légèrement ironique.

— Riez, madame!

— Monsieur, je ne me moque pas, croyez-le bien; mais, à votre âge, il me semble difficile de croire à de pareils tourments. Vous êtes libre, dit-elle d'un ton mélancolique.

— Les femmes sont singulières, dit le comte; tout à l'heure, madame, vous ne vouliez pas avouer la mélancolie qui est peinte sur vos traits, et maintenant vous venez de parler de liberté avec l'accent d'un prisonnier.

— Et il est bien prouvé, dit Louise en rompant ce dialogue et en s'adressant à mademoiselle d'Autremencourt, que Saint-Just a commis ce crime uniquement pour le plaisir de commettre un crime?

— Voilà bien ma femme, dit M. Creton, il lui faut une heure pour réfléchir à la conversation; on ne parle plus de Saint-Just, maintenant, c'est fini. Monsieur le comte, ne faites pas attention si ma femme ne vous répond pas immédiatement, elle est très-réfléchie.

Louise baissa la tête sous les sarcasmes de son mari, tandis qu'un sourire imperceptible se dessinait sur les lèvres du comte. Il laissa la conversation reprendre son cours et ne voulut pas profiter de la fausse situation où M. Creton

avait mis sa femme. Louise d'ailleurs affectait de causer avec son voisin de gauche, M. Janotet, qui lui détaillait la maladie de sa femme. M. Janotet, juge suppléant au tribunal de Molinchart, ne siégeait jamais, et se contentait du titre. On craignait son intelligence, car il eût pu lui arriver de confondre les témoins avec l'accusé. C'était un homme aux yeux pâles, au teint blanc, ayant quelque ressemblance avec de la porcelaine transparente. Il souriait fréquemment, s'intéressait aux détails les plus simples de la vie, aurait passé une journée à s'inquiéter des nouvelles de la santé. Avec un « Comment vous portez-vous ? » il tirait des motifs de conversation pour toute la soirée. M. Janotet délayait sa conversation dans une eau fade, et, pour mieux se faire entendre de ses interlocuteurs, car il avait une voix blanche et insaisissable, il se penchait à leur oreille comme s'il avait à leur confier des choses secrètes. Louise subit tout au long l'indisposition de madame Janotet, qui n'avait pu venir au repas.

— Elle a attrapé un coup d'air, disait son mari, en se promenant avant-hier soir sur les remparts. Nous avons appelé immédiatement le médecin, qui lui conseille de prendre des ménagements. Elle boit beaucoup de guimauve très-peu sucrée, parce que le sucre est échauffant, ce qui ne convient pas au tempérament de madame Janotet; mais, avec un peu de patience et de repos, ma femme ne peut tarder à se guérir.

— Madame Janotet est souvent prise d'indispositions, dit Louise.

— Très-souvent, madame; elle est délicate sans en avoir l'air, un rien la met hors d'elle-même : une porte ouverte, une fenêtre sans tampons, un peu d'humidité, trop de chaleur... elle craint surtout beaucoup les chaleurs...

— Et monsieur votre fils grandit tout les jours, dit Louise en regardant le petit Janotet, qui remplaçait sa mère

à table et qui rougit considérablement, en baissant les yeux aussitôt qu'il entendit qu'on s'occupait de lui.

Le petit Janotet était le décalque affaibli du juge suppléant; il semblait un souffle, tant il était pâle, malingre et timide à l'âge de quinze ans. Il ne quittait jamais son père et suçait les principes de son imbécillité. Il ne parlait qu'avec une vieille bonne qui l'avait élevé et qu'il appelait encore *Radédé*. La grosse paysanne semblait seule faire plaisir à son jeune maître en lui parlant ce langage enfantin composé de redoublements de syllabes identiques dont se servent les nourrices avec les enfants au berceau. Quoiqu'il prît de l'âge, tous ceux qui le connaissaient l'appelaient encore *Toto*, et il semblait pris d'effroi quand il s'entendait appeler par son véritable nom. On le voyait partout suivre son père, le tenir par le pan de l'habit, et quand le juge suppléant entrait dans un salon, immédiatement entrait sur ses talons Toto, qui serait mort de frayeur s'il avait été séparé de son père par une porte.

— Eh bien! Toto, dit Louise, est-ce que je te fais peur?

— Il est bien doux, mais un peu timide, dit le juge suppléant en regardant son fils avec complaisance.

Pendant ces conversations, le comte donnait les signes d'une vive impatience; Louise entendait raisonner le parquet de petits coups secs qui annonçaient une colère mal dissimulée. Elle eut pitié de son hôte et se tourna vers lui.

— Ne suis-je pas, dit-elle, forcée de faire les honneurs de chez moi?

— Mais, madame, je n'ai rien dit qui pût vous empêcher de faire la conversation avec vos convives.

— Je vous demande pardon, monsieur, je croyais avoir surpris quelques marques d'impatience de votre part.

— Je l'avoue, madame, je vous écoutais et je vous plaignais de dépenser votre jolie voix pour de tels voisins.

— Le monde n'a-t-il pas ses exigences? dit Louise. Re-

marquez, monsieur, que vous laisserez chez nos invités une impression fâcheuse; vous ne leur avez pas encore dit un mot, et ils en seront d'autant plus blessés, que votre titre leur fera croire à de la fierté de votre part.

— J'en serai réellement désolé, dit le comte, mais ma fortune modeste et ce titre de comte, sans importance, ne m'ont jamais tourné la tête à ce point. Je parle très-peu d'ordinaire, et je ne parle surtout qu'aux personnes qui me sont sympathiques.

— Les personnes qui sont ici ne vous connaissent pas intimement, monsieur; vous dites que vous parlez peu, mais on vous a vu, presque tout le dîner, causer avec moi.

— Auprès de vous, madame, je ne me sens plus en province, et je crois retrouver les femmes jeunes, distinguées et sans prétentions, que j'ai rencontrées quelquefois dans les salons parisiens.

— Essayez, monsieur, de vous souvenir que nous sommes en province.

A partir de ce moment, le comte changea de façon d'agir: il sourit au dernier calembour que venait de faire l'avocat Grégoire, qui en profita pour lui dire qu'il avait beaucoup connu son père, et qu'il lui avait fait gagner jadis un procès très-important. La vieille demoiselle d'Autremencourt se laissa prendre à un salut affectueux du comte de Vorges, et se mit à entamer l'éloge de la noblesse; la discussion sur les variations de l'atmosphère continuait entre M. Creton du Coche et son voisin, M. Lebailly; le comte en profita pour inviter l'avoué à venir faire des comparaisons entre le climat de la vallée et celui de la montagne, et à s'installer quelques jours au château de Vorges, où il trouverait tout ce qui lui serait nécessaire pour faire ses observations scientifiqnes.

— J'ai un de mes parents, dit le comte, qui est président de l'Académie de Reims. Je crois, monsieur du Coche, qu'il

serait très-intéressant de communiquer vos travaux à cette société savante et de vous en faire recevoir membre.

— Comment donc, monsieur le comte! s'écria l'avoué, qui voyait avec joie les honneurs scientifiques fondre sur lui.

— Cette société, dit le comte, s'occupe assez peu d'art et de belles-lettres; cependant on y compose quelquefois des morceaux de poésie fort remarquables pour une ville industrielle, mais les efforts de la société académique se tournent plutôt vers les questions d'utilité pratique, et je suis certain qu'on accueillerait votre demande avec le plus grand plaisir.

— Jusqu'à la fin du repas, le comte s'occupa tour à tour des différents convives, et entra dans la conversation avec des paroles flatteuses pour chacun, Il trouva même le moyen de causer avec Toto et de s'inquiéter de sa bonne Radédé.

— Je vous remercie, monsieur, dit Louise en acceptant le bras du comte, qui la conduisait de la salle à manger au salon. Vous avez gagné le cœur de tout le monde.

— Bien vrai, de tout le monde? dit le jeune homme. Ah! que je suis heureux!

— Il ne vous reste plus, dit la femme de l'avoué, qu'à mettre de côté un reste de raillerie parisienne, que personne ici ne devine, mais que je comprends parfaitement. Il est trop facile de plaisanter de pauvres provinciaux qui ne sont jamais sortis de chez eux.

— Vous voulez me rendre parfait, dit le comte; si je pouvais vous voir plus souvent, madame, je crois que vous finiriez par me faire adorer tous vos invités.

— Adorer, dit Louise, c'est beaucoup; supportez-les, ayez l'air de vous intéresser à leurs faibles.

— Et vous me permettrez de venir plus souvent vous rendre visite?

— Je ne l'ai pas entendu de la sorte, monsieur. Quel intérêt trouveriez-vous à la maison?

— Quel intérêt ! madame ; vous voir, vous parler, vous écouter, n'est-ce pas là le plus grand bonheur ?... Je suis sûr que ma mère ne me reconnaîtra pas ; je me sens tout changé au dedans ; il est impossible que ma figure n'en témoigne pas quelque chose.

— Assez, monsieur, dit Louise avec un petit ton de commandement ; on va nous faire de la musique.

Dans ce moment une note perçante d'instrument à vent venait de se faire entendre dans l'appartement. M. Janotet avait tiré de sa poche une petite flûte, et soufflait dedans pour l'échauffer.

— Monsieur le comte, dit l'avoué, ces messieurs nous ont préparé une surprise après le café. M. Janotet va nous jouer le *Duel*, un fort beau duo, avec M. Pector, le meilleur basson du département.

Le comte, qui avait quelque teinture de musique, se leva, regarda la musique sur un des pupitres, et fut tout étonné de voir sur le frontispice : *Duo pour deux violons.*

— Nous le jouons pour basson et petite flûte, dit M. Janotet, et même divers artistes de la capitale, qui nous ont entendus l'exécuter, trouvent que le morceau y gagne, à cause de la différence des timbres.

— Oui, dit le comte, deux violons seraient trop uniformes.

— Précisément, dit M. Janotet. Voyons, Toto, tu ne peux cependant pas rester dans mes jambes pendant que je jouerai... Veux-tu tenir la musique ? tu seras tout près de moi.

L'enfant prit la musique, quoiqu'il tremblât à chaque son du basson qui s'échappait de l'instrument de M. Pector.

— Vous allez voir, dit M. Creton du Coche au comte, il y a une petite comédie, au commencement, qui est fort intéressante quand on ne la connaît pas.

M. Creton se frottait les mains et faisait asseoir ses invi-

tés dans des fauteuils qui formaient cercle autour des deux amateurs...

— Vous ferez le combat, surtout, disait-il à M. Pector, qui ajustait les diverses pièces de son instrument, et qui dirigeait son basson en avant comme une mince couleuvrine.

— Je ne demande pas mieux, dit M. Pector, si M. Janotet y consent.

L'avoué courut au-devant de M. Janotet, qui donnait ses instructions à son fils.

— Toto, fais bien attention à retourner la page ; tu me ferais manquer ma variation.

— Allons, Janotet, un beau combat, dit l'avoué.

— C'est bien connu, dit le juge suppléant, qui aimait à se faire prier.

— M. le comte de Vorges ne se doute pas de ce qui va se passer, dit M. Creton ; je suis certain qu'il sera très-curieux de ce divertissement... Mesdames et messieurs, je vous demanderai un peu de silence pour entendre le duel qui va avoir lieu devant vos yeux par deux adversaires musiciens.

Il se fit alors un grand calme dans le salon. Les deux instrumentistes étaient placés en face l'un de l'autre ; ils se regardaient fixement. A un signe de tête du juge suppléant, M. Pector fit avec son basson un salut croisé que la petite flûte lui rendit comme s'il s'était agi de battre la mesure. M. Janotet se fendit, tenant droit son petit instrument : on eût dit qu'il voulait percer son adversaire, qui, le basson en arrêt, jouissait de suprêmes avantages, à cause de la longueur de l'instrument.

— Que prétendent faire ces deux messieurs ? demanda le comte à Louise.

— Ils veulent imiter un combat à l'épée.

— Il faut, madame, que je vous aie juré d'être sérieux...

— Vous n'êtes encore qu'au début ; patience, dit Louise.

En ce moment les deux instrumentistes parcouraient le cercle en sens inverse et faisaient mine de se poursuivre; Toto tenait son père par le bras et semblait terrifié du long basson qui marchait derrière lui.

— Très-bien! s'écria M. Creton du Coche, c'est parfait; n'est-ce pas, monsieur le comte; ne jurerait-on pas un véritable duel?

— Oui, monsieur Creton, sans doute, mais les armes ne sont pas égales.

— Qu'importe! on se figure un combat et on oublie qu'on est en présence de musiciens. Tenez, mademoiselle d'Autremencourt se cache les yeux, tant elle a horreur des duels... Pschtt! voilà le basson qui commence...

M. Pector venait de lancer les premières notes du *Duel*, qui est un morceau imitatif du temps du directoire. Au début on entendait une sorte de querelle entre deux individus. Le basson, avec sa voix grave, semblait une sorte de personnage grave qui a été insulté dans un endroit public par un être d'un caractère léger et pointu, représenté par la petite flûte. L'exécution de la dispute marcha avec quelque ensemble; mais quand les propos s'envenimèrent, quand la colère fut représentée par des roulades aiguës sans fin, la petite flûte se troubla et laissa seul le basson continuer ses arpéges mélancoliques.

— Pardon, monsieur Pector, s'écria M. Janotet, arrêtez-vous, vous ne m'attendez pas...

M. Pector continuait sa partie gravement, s'inquiétant peu si des batteries et des arpéges sans fin pouvaient avoir quelque intérêt pour la société. M. Janotet sauta si brusquement sur l'instrument, que M. Pector fit une grimace.

— Eh! monsieur Janotet, dit-il d'un ton courroucé, vous avez failli me faire avaler l'anche; on ne se précipite pas avec autant de vivacité sur un instrument que vous savez fragile.

— Monsieur Pector, j'avoue que j'ai été un peu vif; mais je vous prierai de recommencer l'*allegro*.

— C'est impossible, monsieur Janotet; mon anche est brisée, et je n'en ai pas de rechange dans ma boîte...

Comme la discussion se prolongeait et que la passion qui avait inspiré le compositeur du *Duel* semblait être passée dans le sang des deux musiciens, le comte en profita pour prier Louise de le recevoir.

— Comment, monsieur, vous voulez quitter vos habitudes de sauvagerie et vous frotter au milieu de tous ces provinciaux, dont vous pensez tant de mal?

— Si vous y êtes, madame, il n'y a plus de province; que m'importe ce qui se dira autour de moi, je n'entendrai que votre voix; tout disparaît, et je ne vois que vous, que vous seule.

— Je m'en vais prier M. Creton d'être un peu jaloux, dit Louise. Savez-vous que s'il vous entendait il pourrait perdre un peu de sa superbe tranquillité?... Monsieur, vous pouvez me rendre un grand service. Mademoiselle d'Autremencourt regarde de côté et d'autre, elle cherche un quatrième pour faire une partie de boston.

— Et vous m'enverriez gaiement, madame, sous le feu d'un aussi terrible ennemi?

— Vous aurez une amie dévouée dans mademoiselle d'Autremencourt; sachez qu'elle est très-mauvaise langue.

— Heureusement pour moi, madame, je ne connais pas le boston.

— Alors, monsieur, vous me permettrez de vous quitter; une maîtresse de maison doit se dévouer.

— Est-ce que je ne pourrai pas le jouer en face de vous, madame? dit le comte.

— Ah! dit Louise en souriant, vous savez le boston, maintenant?

— Oh! très-peu, madame; je ne joue jamais. Réellement,

ou je me ferai moquer de moi, ou je mettrai mon partenaire en fureur, et j'arriverai à un résultat tout contraire à celui que vous prétendiez, madame, en faisant la partie de mademoiselle d'Autremencourt.

— Vous êtes sauvé, monsieur, dit Louise; M. Pector fait un quatrième!

— Nous sommes sauvés, dit le comte.

— Je n'accepte pas cette association, dit Louise.

L'avoué rôdait dans son salon et vint vers le comte.

— Ne vous êtes-vous pas ennuyé, monsieur le comte?

— Oh! monsieur du Coche!

— Quelquefois on ne connait pas tout le monde, on est mal à son aise. Je crains que ma femme ne puisse soutenir la conversation. As-tu offert du vespétro à M. le comte?

— Je vous remercie bien, dit le jeune homme.

— C'est un vespétro merveilleux, il a un arome particulier. Ma femme, sonne Marie.

La bonne entra.

— Marie, apportez-nous le vespétro, vous savez qu'il est en haut de l'armoire.

— Vraiment, monsieur du Coche, vous me comblez; mais je ne bois jamais de liqueurs.

— Il est d'une douceur!... Janotet! un petit verre de vespétro.

— Je veux bien, dit la petite flûte.

— Toto boira bien aussi un peu de vespétro; vous allez le sentir, monsieur le comte, le parfum vous décidera; je l'ai acheté à la vente d'un vieux curé; il s'y connaissait, le brave homme... Personne, dans Molinchart, ne vous ferait boire de pareille liqueur, excepté M. le sous-préfet, à qui j'ai fait hommage de trois bouteilles.

— Monsieur du Coche, dit le comte, je vous demanderai la permission de me retirer; demain, avant mon départ, je

viendrai prendre congé de madame et de vous, et j'espère que nos bonnes relations n'en resteront pas là.

— Certainement, monsieur le comte, dit l'avoué.

Le jeune homme donna la main au mari et à la femme et sortit, laissant Louise sous le coup d'idées nouvelles. Elle resta jusqu'à la fin de la soirée au coin du feu, regardant fixement la plaque de la cheminée, la flamme, la sueur qui sortait à bouillons des bûches, les mille étincelles qui couraient et sautillaient dans la cheminée. Quand on pense, le feu est un monde; les moindres incidents poussent à la rêverie.

— Eh bien! dit l'avoué en surprenant sa femme dans cet état.

Louise tressaillit comme si elle revenait à la vie.

— Tout le monde s'en va, dit M. Creton du Coche, et on demande après toi pour te souhaiter le bonsoir.

V

LA VIEILLE FILLE.

Mademoiselle Ursule Creton demeure à l'angle de la rue Basse, dans une maison à deux étages, qui donne sur la petite place. Il n'est pas d'enfant dans Molinchart qui ne se soit arrêté en sortant de l'école devant la fenêtre du rez-de-chaussée, toujours ouverte. C'est le plus singulier musée que puisse concevoir l'imagination d'une dévote. Là sont entassés, les uns sur les autres, des cadres remplis d'ossements de saints, cachés dans des profondeurs de petits papiers dorés et roulés; un fragment de sainte Perpétue repose à côté d'un petit morceau du métacarpe de saint Victorien; sainte Véronique a laissé une parcelle de tibia à côté d'une miette de métatarse de saint Fructueux. Dans de grands cadres de bois noir se voient certains arbres symboliques sur les feuilles desquelles le graveur a inscrit

les noms des péchés mortels, assez restreints, et les titres plus nombreux des péchés véniels. Deux Enfants Jésus de cire, ornés de perruques en coton, sont de chaque côté de la cheminée, sous de petits globes de verres carrés.

On distingue peu d'objets profanes au milieu de ce singulier musée; cependant il faut citer le tableau des assignats sous la révolution, qui représente les nombreux assignats de divers prix, posés les uns sur les autres, au centre desquels se voit le fameux gueux de Callot, qui, appuyé sur son bâton, s'arrachant les cheveux de désespoir, semble prendre le parti de fuir ce maudit pays des assignats; mais la pièce la plus importante, sans contredit, du musée de la vieille fille, est la fameuse Passion en bouteille, qui veut une explication satisfaisante.

Notre-Dame de Liesse est un bourg important près de Molinchart, qui attire une foule considérable de visiteurs, de curieux et de pèlerins par la nature de son commerce et la croyance aux miracles d'une Vierge noire, dont la vie a tenté plus d'une plume pieuse. Toute la semaine les chemins des alentours sont remplis de paysans à pied qui viennent de dix et vingt lieues à la ronde, afin d'intercéder auprès de Notre-Dame de Liesse pour que cesse le règne des foulures, des bras cassés et des entorses.

La vue de la sacristie de l'église est d'un aspect consolant : on n'y voit pour ornement que des béquilles de toutes grandeurs suspendues aux murs; le sacristain explique que ce sont les béquilles des boiteux, des paralytiques qui, après quelques prières, s'en sont retournés avec des jambes de quinze ans. Une armoire vitrée fait face aux béquilles : c'est le trésor de l'église, renfermant les nombreux dons laissés par les croyants. Montres d'argent, bagues d'or, forment le plus considérable du trésor, qui a quelque analogie avec la devanture d'un petit orfévre.

Le commerce de Liesse, en se pliant au goût des pèle-

rins, devient une source de fortune pour les habitants. Tout y est pieux : là se fabriquent mille objets à bon marché, qui prennent leur plus grande valeur d'être touchés par la Vierge noire. Un pauvre paysan ne manque jamais de s'en retourner avec un gros bouquet de fleurs artificielles à son chapeau; ce sont des fleurs rouges et des feuilles vertes, entremêlées de clinquant, qui flattent les goûts des campagnards pour les choses voyantes. Arrivé dans sa cabane, le paysan accroche au-dessus de sa cheminée le bouquet de Notre-Dame de Liesse, et on trouve rarement en Picardie une cheminée dépourvue de cet ornement. En outre, le paysan emporte, soigneusement enveloppées dans sa poche, une quantité de bagues de plomb qui lui ont coûté un sou la douzaine, et qu'il offre en souvenir à ses amis et connaissances.

Les pèlerins riches emportent encore dans leur famille la bouteille de la Passion, qui à elle seule constitue un drame plein de curiosité, destiné à occuper les soirées d'hiver. Les clous, l'éponge, la croix, l'échelle, le vase à vinaigre, Jésus-Christ, le marteau, les tenailles, la scie, la Vierge noire, de petites médailles de cuivre, plongent dans l'eau enfermée dans une bouteille. La moindre agitation fait remuer tous ces objets, qui constituent pour le paysan un mystère religieux aussi puissant aujourd'hui que les mystères du moyen âge pour le peuple. Ces divers objets, exécutés en verre colorié, sont suspendus dans la bouteille par de petits globules de verre creux. La bouteille, sans ouverture, a été fermée par l'industrie du verrier. Cette petite danse religieuse, enfermée dans l'eau tranquille d'une bouteille transparente, continue à entretenir dans l'esprit des paysans naïfs l'idée de miracles.

On ne sait pas de quelle époque date l'invention de cette Passion, qui doit remonter à des temps assez reculés, quand on examine la façon simple et grossière dont sont soufflés

les personnages et les objets coloriés. L'ouvrier ne s'inquiète pas précisément de la beauté des types; il crée un Jésus-Christ avec la vitesse qu'il met à des objets matériels, et il en résulte une représentation souvent plaisante, qui n'a plus de reconnaissable que la croix de la Passion.

La Notre-Dame de Liesse, à la figure noire, est également massacrée; le manteau qui servit à enfoncer les clous au Calvaire est quelquefois aussi grand que Jésus-Christ; les clous sont aussi gros que le marteau. La coloration est employée avec une brutalité de sauvage; mais le paysan retrouve dans ces objets une image de la Passion; il n'en détaille pas les défauts, il n'en saisit que l'ensemble; il s'étonne toute sa vie de la bouteille formée comme par miracle, et il commence l'éducation religieuse de ses enfants en leur montrant sur sa cheminée l'objet qui a été touché par Notre-Dame de Liesse.

Mademoiselle Ursule Creton tenait à la fameuse bouteille de Liesse plus qu'à la vie; peut-être eût-elle sacrifié tout son musée à la Passion en bouteille; les petites villes sont devenues sceptiques et ne croient plus à ces objets dont la forme est trop grossière; mais la vieille fille avait conservé, à cinquante-six ans, le goût des choses pieuses de sa jeunesse. Tous les matins elle époussetait son musée avec un soin particulier et levait même les globes qui recouvraient les Enfants Jésus de cire, afin de s'assurer que la poussière ne s'était pas introduite dans les boucles de coton blanc qui faisaient si bien ressortir la cire rose de leur figure. La vie de mademoiselle Creton était ainsi remplie : elle allait entendre la messe basse, se confessait deux fois la semaine et attendait des visites l'après-midi.

Après la messe, elle ne manquait pas de passer à la sacristie, sous le prétexte de voir si la bannière de la Vierge n'avait pas besoin d'entretien; mais c'était matière à causer avec le suisse, le bedeau, et se fournir d'une provision de

nouvelles pour les soirées qu'elle passait chez les dévotes. Le curé montrait une patience angélique à écouter la vieille fille qui, en qualité de porteuse de la bannière, recueillait les moindres actions des jeunes enfants faisant partie de cette congrégation. Elle fatiguait également les sœurs de la Providence, qui tenaient une école gratuite de jeunes filles, et ne voulait pas perdre l'autorité qu'elle avait conquise sur elles pendant les processions.

C'étaient de nouveaux cantiques qu'elle apportait chez les sœurs et qu'elle entonnait avec un accent de tabatière neuve. On l'eût mise dans une violente colère si on eût douté de sa façon de chanter; seuls, les polissons de la rue qui la surprenaient chantonnant pendant qu'elle époussetait son musée, lui répondaient par des accents nasillards, et prenaient la fuite en la voyant arriver armée d'un pot d'eau. Mademoiselle Ursule Creton, longue et maigre, portait habituellement à la ville un chapeau vert clair doublé de jaune; sous cette coiffure de perroquet elle redressait la tête, et peut-être quelques idées de coquetterie, qui n'étaient jamais sorties, sommeillaient-elles encore. Ainsi que beaucoup de femmes laides et vieilles, elle ne pardonna jamais à Louise sa beauté. A partir du mariage, elle évita même de rendre visite à son frère.

Elle prit l'habitude de parler à sa belle-sœur à la troisième personne, afin de ne pas l'appeler ma sœur. Les relations entre la vieille fille et Louise laissaient dans l'opinion de celle-ci un tel sentiment de crainte, qu'elle restait quelquefois cinq minutes devant la porte avant de sonner, espérant, ainsi que tous les esprits timides, retarder le plus possible une entrevue désagréable.

— Madame Creton a donné hier un très-beau dîner, dit-on dans la ville. Je suis étonné vraiment de n'y pas avoir été invitée, dit la vieille fille à sa belle-sœur, à la première visite qu'elle lui rendit.

Louise rougit extrêmement, car son mari avait fait lui-même les invitations, et négligea d'en instruire sa sœur, sachant bien qu'elle ne viendrait pas : elle exposa le fait dans toute sa vérité.

— N'importe, madame Creton devait connaître la politesse avant tout. J'excuse à peine mon frère, quoique je sache que dans ces occasions la maîtresse de la maison fait tout ; mais madame Creton aurait pu m'en faire part... Peut-être voudrait-on me séparer de mon frère.

— Oh ! madame, s'écria Louise.

— Depuis le mariage de madame Creton, mon frère a changé visiblement de manières avec moi : plus d'empressement, de ces petits soins auxquels j'étais habituée et que mon âge fait bien comprendre ; madame Creton a de l'empire sur son mari, toute la ville le sait. Qui aurait invité à dîner ce M. le comte de Vorges, qui sans doute, fait meilleure mine à table qu'une pauvre dévote ?

— Mademoiselle Ursule, dit Louise, M. Creton a tellement insisté pour admettre M. de Vorges à sa table, que je n'ai pu poliment lui tenir tête plus longtemps. Vous pouvez le lui demander.

— Les maris seront toujours les mêmes. Madame Creton est assez fine pour faire croire à mon frère qu'il veut depuis un siècle des choses qui ne lui entraient pas dans la pensée une minute auparavant.

Alors la vieille fille s'emporta contre le luxe moderne, contre la manie de dépenser de l'argent, contre les gens qui tiennent table ouverte, et cita un sermon sur la pauvreté, et finit par montrer M. Creton du Coche sur un fumier, comme le Lazare. Cette lutte avait quelque chose de poignant pour Louise, qui, une fois assise sur une chaise basse de paille, recouverte d'un mauvais coussin dont la taie était évidemment sortie d'un jupon de la vieille fille, semblait une accusée écoutant un réquisitoire de procureur général. En présence

de la vieille fille, Louise se sentait accablée par une multitude d'émotions. Les meubles secs et froids étaient contre elle; une certaine odeur de renfermé, qu'on subissait en entrant, lui portait à la tête; les pieuses antiquités faisaient mal à regarder. De temps en temps on entendait sortir sous la chaise de la vieille fille une toux rauque et asthmatique qui provenait du gosier d'un vieux chien gras qui avait à peine la force de se lever de la boîte où il se tenait.

Les carreaux d'une grande croisée qui donne sur la rue avaient dû être fabriqués peu après les carreaux en culs de bouteille qui se voient encore dans d'anciennes maisons de province. Quoique propres, ils ne laissaient passer qu'un jour vert et triste, froid et glacial, même en été. Un seul portrait attirait les yeux, le pastel de la mère de M. Creton; mais la mère était la ressemblance exacte de la vieille fille, avec un menton pointu et de grandes lunettes d'acier qui protégeaient des yeux propres à fouiller au fond des consciences.

Le portrait de sa mère servait aussi de thème de conversation à mademoiselle Ursule, qui se prévalait surtout d'une grande aiguille menaçante qui sortait des cheveux gris de la mère; une pelote de coton, qu'elle tenait à la main, montrait qu'elle avait suspendu momentanément son ouvrage pour regarder le peintre qui faisait son portrait.

— Ce n'est pas madame Creton, disait la vieille fille, qui ferait au tricot les fameux bas de laine que je garde encore par respect pour ma pauvre mère, qui s'est usé les yeux après.

A entendre Ursule Creton, le tricot était le soutien des ménages, un échelon de fortune, une garantie de tranquillité pour les maris.

— Si ta femme avait voulu, disait-elle à son frère, je lui aurais appris le tricot; mais elle aime mieux rester oisive de ses dix doigts et regarder par la fenêtre.

L'avoué répondait que Louise faisait de la tapisserie.

— Où la voit-on, disait la vieille fille, cette fameuse tapisserie? Si encore, à la procession de la Fête-Dieu, je voyais ta maison tendue d'une tapisserie faite par elle : mais jamais elle ne fera rien pour l'église... C'est bientôt dit, un meuble de salon; en seras-tu plus avancé d'avoir un meuble de salon en tapisserie? A la bonne heure, une belle statue de sainte avec des anges, comme on en faisait anciennement... Ah! le monde devient bien égoïste! s'écriait-elle en pensant que Louise ne s'occupait pas du culte.

Une autre fois, elle ne l'avait pas rencontrée le dimanche à la grand'messe, et elle exécutait ses aigres variations sur l'irréligion moderne.

Toute sa vie M. Creton avait subi l'ascendant de sa sœur, qui, plus âgée que lui, conservait les traditions sévères qu'elle tenait de sa mère. L'avoué avait un de ces caractères faibles qui, trouvant un certain bien-être à se courber sous l'autorité, se dispensent de penser et d'agir, et la volonté s'envola à tire-d'ailes d'un esprit timide pour n'y rentrer jamais. La vieille fille avait senti juste le moment du départ de la volonté de son frère et s'en était emparée. Il était arrivé que M. Creton n'eut rien à désirer, à souhaiter dans la vie, tant qu'il vécut avec sa sœur. Il trouva un ménage pour ainsi dire sans connaître les souffrances matrimoniales.

Dans la ville on citait à tout propos l'union des deux célibataires comme un modèle de bonheur, quoiqu'il y eût au fond de la pensée de chacun l'idée pénible et chagrine qu'entraînent toujours un vieux garçon et une vieille fille. Mademoiselle Creton oubliait seulement devant son frère les admonestations catholiques qui lui emplissaient le cerveau. Ayant été à même d'étudier l'avoué depuis son enfance, elle le reconnaissait incapable de scepticisme. La grossière intelligence de M. Creton ne pouvait se plier à comprendre ces esprits douteurs qui ont de tous les temps soulevé le pour-

quoi et le *peut-être* dans les grandes questions catholiques.

La vieille fille s'occupait de la maison, réglait les dépenses, tenait les clefs de toutes les armoires, et l'avoué n'aurait pu mettre son habit neuf sans sa permission; une femme de ménage, qui venait le matin et le soir, était chargée de laver la vaisselle : c'était tout le domestique de la maison. Mademoiselle Creton avait ainsi épongé ses envies de mariage en regardant son frère comme un époux; sans doute, de vingt-cinq à trente-cinq ans, elle eut de beaux rêves et des réveils amers, en ne trouvant pas à ses côtés l'idéal des ses songes, qui n'était autre qu'un Creton un peu plus jeune, un peu mieux dégrossi, tenant un langage amoureux et se laissant mener; car le principe d'autorité était pour ainsi dire scellé dans l'esprit de la vieille fille, et rien n'aurait pu l'en détacher.

Le frère, qui menait alors la vie des jeunes gens de l'étude où il fut premier clerc pendant trente ans, ne soupçonna pas les rêves insensés qui agitaient le corps d'Ursule Creton pendant la nuit. Ayant toujours trouvé sa sœur plutôt hargneuse que revêche, il l'entendit médire du mariage en général, et des mariages en particulier qui se formaient de temps en temps dans Molinchart.

Il n'est pas difficile, en suivant l'ordre de conversation d'une personne, en étudiant ses comparaisons surtout, de connaître ce qui lui trotte dans l'esprit. Un hypocrite n'a dans la bouche que la grande morale, et il se sert, pour rendre son idée, d'images prises dans des sujets de débauches; cet homme est un débauché, il n'y a pas besoin de le suivre, ses paroles vous disent ses actions cachées.

Mademoiselle Creton ne manquait jamais, au déjeuner, de régaler son frère d'histoires matrimoniales; elle savait le jour où le jeune homme avait été présenté chez les parents; elle n'oubliait pas les réponses de la jeune fille; elle connaissait la première le futur qui demeurait hors la ville, sa for-

tune, son état, son âge; elle ne manquait pas un mariage à l'église, jouissait d'une place réservée dans les bas-côtés, d'où elle pouvait étudier les rougeurs de la mariée, ses vagues tristesses, les sourires du jeune homme, l'émotion des époux quand ils se tenaient la main.

Un observateur qui aurait entendu sa conversation se serait dit: « Voilà une vieille fille qui crève d'envie de se marier; » mais M. Creton retrouvait chez sa sœur divers motifs de conversation qui alimentent les petites villes, et il ne vit dans la figure de sa sœur, qui se tirait, dans son teint de plus en plus couperosé, dans sa parole vinaigrée, qu'une légère modification apportée par l'âge. S'il avait eu une nature un peu plus sympathique, peut-être mademoiselle Creton lui eût-elle montré l'élan de son cœur et lui eût-elle lancé ce cri : « Trouve-moi un mari, n'importe lequel; » mais la vieille fille savait que dessous sa flanelle l'avoué portait en outre un gilet et un caleçon en égoïsme.

Il y a chez les gens égoïstes des signes certains qui font qu'ils n'ont pas besoin d'attouchements franc-maçonniques pour se reconnaître : c'est une froideur dans l'œil qui terrifie ceux qui croient encore à quelque chose dans la vie. On peut dire des yeux d'un égoïste qu'ils sont morts, aussi effrayants que les yeux de verre étalés à la porte d'un oculiste. C'est ce qui explique l'intérêt qui s'attache à certaines figures dévorées par la passion, où toute la vie s'est réfugiée dans les yeux; c'est ce qui fait qu'une femme de cinquante ans peut encore être belle à voir, et c'est ce qui fait qu'un aveugle aux paupières fermées a plus de *regard* qu'un homme égoïste.

La vieille fille se sentait plus égoïste que son frère, et ne l'en craignait pas moins; aussi elle rentra en dedans ses désirs de mariage, les fit taire, et finit par croire elle-même à ses médisances antimatrimoniales, comme un avocat peut croire, à l'audience, à la vertu d'une femme adultère qu'il

défend. L'avarice prit le dessus dans le panier qui contenait les passions de mademoiselle Creton. Elle vécut en faisant perpétuellement des additions de tête. Comme elle dépensait à peine huit cents francs par an pour elle, ses rentes se grossissaient d'année en année; elle en arriva à peser la part de son frère et à la joindre à la sienne, ce qui formait un avoir de près de deux cent mille francs.

Peu à peu l'idée suivante, qui s'était montrée d'abord comme une flammèche, gagna son esprit comme un incendie, et se traduisit de la sorte : Si mon frère mourait le premier ! Ces sortes d'idées, qui semblent monstrueuses et antinaturelles, sont cependant très-communes. Au premier abord chacun les repousse avec indignation, les croyant envoyées par le démon, mais le démon revient tellement souvent et en employant de si astucieux raisonnements, qu'on oublie ses cornes.

Quand mademoiselle Creton faisait son tricot et semblait appliquer toute son intelligence à une maille, personne ne l'eût soupçonnée d'écouter une voix intérieure qui lui criait : Si ton frère mourait le premier !

Quand, mêlant un peu de miel à sa voix de vinaigre, tout en époussetant l'appartement, elle disait à l'enfant de cire : « Mon petit Jésus ! » il ne serait venu à l'idée du pire misanthrope qu'elle continuait ainsi la phrase : « Si mon frère mourait le premier ! »

Les cloches lui semblaient sonner perpétuellement l'enterrement de son frère.

C'était une obsession, une manie, une idée fixe; la vieille fille se surprenait quelquefois à regarder les grosses oreilles rouges de M. Creton, qui malheureusement pronostiquaient une heureuse constitution. Sous le : « Bonjour, Creton, comment vas-tu ? » qu'elle lui adressait chaque matin, étaient cachés des désirs d'apprendre qu'il avait passé une mauvaise nuit, qu'il avait attrapé un courant d'air,

froid aux pieds, mal à la gorge, et mille petites indispositions; mais l'avoué était fort et robuste, sans maladies, sans passions, par conséquent sans goutte ni rhumatisme. Il apportait la plus grande indifférence aux maladies de ses amis, n'ayant jamais passé par le moindre état de souffrance.

Mademoiselle Creton, à force de réfléchir, pensa à une donation au dernier vivant. Rien n'était plus simple et rien n'était plus difficile. L'avoué ne parlait jamais succession, il n'aimait pas son art, bien loin de ces gens qui ne trouvent de conversation que dans les choses de leur profession. Comment faire pour aborder la question? Le hasard pouvait seul amener ce sujet.

Le hasard fit que M. Creton épousa une jeune fille sans fortune, belle à rendre jalouses toutes les femmes de Molinchart. En un clin d'œil, les projets de mademoiselle Ursule tombèrent à l'eau, et la nouvelle épousée ne put se douter de la haine que peut recéler le cœur d'une bigote.

VI

CONVERSATION ENTRE AMIS.

Le comte de Vorges retournait au château de sa mère avec son cousin Jonquières, tous deux à cheval. Il faisait une belle journée de commencement d'automme.

—Iras-tu aux bals de Molinchart, cet hiver? dit Julien à son ami.

—Au bal! je préfère rester aux Étouvelles; peut-être d'ailleurs passerai-je trois mois à Paris.

— J'aurais préféré t'avoir auprès de moi.

— Si tu le désires, dit Jonquières, je resterai: mais les journées d'hiver sont bien longues à la campagne, et les soirées encore plus longues que les journées; que ferons-nous?

Julien resta quelque temps sans répondre.

— J'aime, dit-il tout à coup... Ne ris pas, Charles, car j'ai besoin d'être encouragé. J'aime follement une femme que j'ai vue pour la première fois il y a un an, que j'ai revue ce matin et qui ne s'en doute pas.

— L'aimes-tu bien réellement ?

— De toutes mes forces ; aussitôt que je l'ai vue j'ai oubliée cette Carolina qui m'a tant fait souffrir.

— Alors sois bien certain qu'elle sait que tu l'aimes; il y a des signes certains, le son de la voix, le regard; jamais une femme ne se trompe là-dessus.

— Elle est mariée! s'écria tristement le comte de Vorges.

— Et bien! Julien, si tu es un homme, nous partirons demain pour Paris.

— Pour Paris ? dit le comte.

— Oui, même plus loin si tu veux. Nous irons faire un voyage, n'importe où. J'essayerai de t'amuser, de te distraire; mais ne pense pas à une femme mariée. Tu as bien souffert, n'est-ce pas, pour cette fille de théâtre ? Cependant tes chagrins passés ne sont rien en présence de ceux que tu te prépares. Ah! les femmes mariées, mon ami, les femmes mariées qui vous aiment vous ouvrent les portes de l'enfer. J'ai passé par là, tu le sais; si je n'y ai pas laissé ma vie, c'est une faveur toute spéciale de la Providence. Tu me connais assez pour un homme qui ne craint pas le danger ; cependant quand j'ai rencontré à ma porte un mari qui m'attendait avec un pistolet, j'ai faibli, je me suis dit : Cet homme est dans son droit; je lui ai pris son bien, il a le droit de se venger. Heureusement le mari était plus ému que moi; il a tiré, et il ne m'a fait qu'une balafre à la joue. Cela n'est rien; il m'aurait tué sur le coup qu'il n'y aurait pas de mal; mais, mon ami, c'est la femme, une femme que j'adorais, qui a été surprise sortant de chez moi, qui n'a pu nier. Qu'est-elle devenue ? Je sais que son

mari l'a ramenée chez lui, et que depuis elle ne sort plus. Personne ne la voit, pas même sa domestique. Pense quels terribles drames le mari a joués depuis deux ans entre quatre murs! N'est-ce pas affreux? Une coupable perpétuellement devant son juge! Une femme faible sans cesse en présence d'un homme qu'elle a trompé! Et le mari n'était pas un méchant homme!

Si tu avais été à ma place, Julien, tu verrais par quelles tourmentes j'ai passé. On s'illusionne à tel point, qu'on ne comprend plus ni les lois du monde ni les lois de la société. Tout ce que je faisais était pour moi la chose la plus naturelle; j'aimais, j'étais aimé, et je n'admettais pas qu'un mari pût venir me demander compte de son honneur; j'arrivais à oublier que la femme que j'aimais était mariée; elle aussi pensait comme moi tant qu'elle était avec moi; jamais nous n'avons soupçonné que nos relations pussent cesser, tant il nous semblait juste de nous voir le plus souvent possible et de nous aimer. Il est étonnant combien on ne pense plus qu'entre deux personnes, et combien le reste de la société vous devient indifférent; d'ailleurs cet état de choses est si commun dans le monde qu'on ne fait qu'augmenter d'un le nombre des généralités; les exceptions ne sont pas les maris trompés, mais les maris jaloux. On en rit partout, dans les livres, au théâtre; on les regarde comme ridicules, impossibles, et puis un jour le mari apparaît, déchire les voiles de votre beau rêve, et vous vous trouvez d'autant plus désenchanté, que votre illusion a été douce et longue.

— Je ne crains pas les suites, dit le comte, et je saurais qu'en revenant d'un rendez-vous je trouverais, comme toi, un mari avec un pistolet, que je n'hésiterais pas : j'irais.

— Je n'en doute pas, reprit Jonquières; qu'est-ce qui peut arriver de pis, après tout, d'un coup de pistolet? la mort. C'est une mort douce quand elle est prompte. Mais, cher

Julien, tu parles un peu en égoïste : si tu ne t'inquiètes pas de ta vie, d'autres y tiennent plus que toi. Ta mère vit de ton existence ; elle serait frappée du même coup que toi ; qui sait si la nature ne lui a pas donné assez de forces pour résister à ce coup, et pour traîner longtemps dans les larmes une existence malheureuse ? Et ta sœur, qui n'a plus que toi pour guide, à qui on ne pourrait cacher toute la vérité, tu n'y as donc pas pensé ?

Le comte de Vorges resta quelque temps sans répondre, trouvant sans doute trop justes les conseils de son ami.

— Tu aimes, dit Jonquières, mais on ne t'aime pas encore ; oublie la femme que tu as remarquée tranquille dans sa petite ville avec son mari... Les femmes se laissent envelopper par cette vie bourgeoise qui éteint toute espèce de passion..... c'est un sacrifice que tu feras... Crois-moi, renonce à cette passion, cela t'est facile ; tu arraches avec la main un chêne d'un an ; cinquante ans après il faut des bûcherons et des haches pour l'entamer.

Julien ne répondait pas et semblait préoccupé.

— Tu es encore un croyant en amour, mon pauvre Julien, et c'est ce qui me fait peur. Si tu aimais les femmes, j'en rirais avec toi, et je te laisserais trahir, tromper, jeter de côté les malheureuses que tu rencontrerais ; mais, avec ton caractère, tu aimes une femme, tu en fais ta vie, ton présent, ton avenir ; tu es même capable de l'ennuyer, tant tu l'aimeras et le lui diras : c'est ainsi qu'on se prépare des déceptions mortelles, des abattements qui durent des années.

— Ah ! si tu avais vu Louise !

— Je l'ai vue, dit Jonquières.

— Où ? s'écria le comte de Vorges.

— Elle est comme toutes les femmes adorées dont on se laisse dire : « Ah ! si vous la connaissiez. » Je n'ai pas besoin de la voir ; je sais qu'elle est aimée et je me rends

compte du portrait que tu en as dans ta tête. Où cela te mènera-t-il, mon pauvre cousin ?

— Je n'en sais rien.

— Si encore tu avais affaire à une femme parisienne, je n'y verrais pas grand mal. Beaucoup de maris sont las de leurs femmes ; ils ont eux-mêmes une liaison d'un autre côté. Tu te fais l'ami de la maison, personne ne s'en inquiète; vous pouvez vivre heureux l'un et l'autre jusqu'à ce que l'un des deux se fatigue; mais en province, à Molinchart, comment est-ce possible ? Tout le monde se connaît; il suffira qu'on te voie souvent dans la ville pour que chacun pèse les motifs qui t'y amènent. Vous occuperez plus de la moitié de l'année les langues du pays; la femme sera encore la victime, car toi, tu ne restes pas dans la ville. L'homme n'est jamais coupable, d'ailleurs.

— Je te dis que je l'aime; tu t'emportes, tu vois je ne sais quelle conclusion... Je respecte Louise, et je ne lui demanderai jamais qu'une faveur immense; mais c'est un beau rêve qui ne se réalisera pas... Si tu la voyais, mon ami! elle a de grands yeux noirs encadrés dans des paupières d'or... Mon rêve est de baiser ses paupières. Quand je devrais faire deux fois par jour le chemin de Vorges à la ville pendant un an, je n'hésiterais pas si Louise voulait m'accorder cette faveur.

— Je n'ai plus rien à dire, Julien, tu aimes cette femme, je resterai cet hiver avec toi.

— Mon bon Charles, dit le comte en lui pressant la main, jamais je ne pourrai reconnaître ton dévouement.

— Si... à une condition, c'est que tu me feras la même morale que je t'ai faite le jour où tu me verras devenir amoureux.

— Et, dit le comte, tu ne m'écouteras pas davantage que je ne t'ai écouté.

— C'est bien possible.

La conversation tomba sur ce mot; les deux jeunes gens sentaient leur jeunesse se réveiller à cette discussion d'amour, et les femmes passées défilaient dans leur cerveau au bruit du trot égal des deux chevaux. Un paysan déguenillé, qui fumait sa pipe, ôta son bonnet de coton en voyant arriver les jeunes gens.

— Bien le bonjour, monsieur le comte, dit-il.

— Ah! te voilà, Gambier; et ta femme, comment va-t-elle?

— Monsieur le comte est bien bon, la pauvre femme est dans son lit. Les marais la tuent.

— Pourquoi y restes-tu?

— Monsieur le comte, j'ai bâti ma cabane avec beaucoup de peine; et puis les marais ont du bon, nos légumes sont meilleurs.

— As-tu de la monnaie, Charles? demanda le comte à son cousin.

— Je n'ai que des louis.

— Tiens, voilà pour toi, dit Julien en lui jetant une pièce de vingt francs.

— Tout ça pour moi? s'écria Gambier, qui n'avait jamais vu de pièces d'or de sa vie.

— Certainement.

— Ah! monsieur le comte, je vous remercie bien pour moi et ma pauvre femme; elle ne manquera pas de prier pour vous.

— Si j'avais ma fortune en or, dit le comte à son cousin, je crois que je serais heureux de la semer ainsi... On est meilleur quand on aime... Je donnais vingt sous à ce paysan chaque fois que je passais; aujourd'hui, il me semble que ce n'est pas assez que de lui donner vingt francs.

— Les personnes, dit Jonquières, qui s'occupent de soulager les pauvres à domicile, et qui y apportent souvent de la mesquinerie, devraient être choisies parmi les gens reconnus amoureux.

— Comment les reconnaîtrait-on ?

— Oh ! cela est facile, mais je choisirais les amoureux qui ne sont pas encore heureux.

Les deux cousins arrivèrent en causant à la maison de campagne de madame de Vorges, qui remarqua la joie de son fils.

— Vous vous êtes bien amusés à la ville, messieurs ? dit la comtesse, qui aimait entendre la jeunesse raconter ses folies.

— Ne parle de rien à ma mère, dit Julien à son cousin.

Alors le jeune homme raconta dans le plus grand détail les aventures qui lui étaient arrivées en poursuivant un chevreuil, et la panique qu'il avait occasionnée dans la ville.

— Mais, dit la comtesse, vous avez causé bien des dégâts dans la maison de ce M. Creton, que je connais un peu.

— Ah ! vous le connaissez, ma mère ! s'écria Julien; tant mieux, car j'avais invité M. Creton à venir passer quelques jours à la campagne, pour tâcher de lui faire oublier, ainsi qu'à sa femme, les terreurs et le trouble que j'ai causés en forçant, pour ainsi dire, le chevreuil à se réfugier chez eux; vous ne m'en voulez pas, ma mère, d'avoir disposé de votre maison de la sorte ?

— Tu as bien fait, Julien.

— La femme est charmante, bien élevée, une sorte de Parisienne égarée dans Molinchart ; je suis certain qu'elle vous plaira.

— Et quand les as-tu engagés à venir ?

— J'ai voulu m'entendre d'abord avec vous, ma mère, afin d'être sûr de ne pas vous déplaire.

— Quand tu voudras, Julien.

Le comte ne se le fit pas dire deux fois, et écrivit immédiatement à M. Creton une lettre par laquelle il le priait de venir dans la semaine même s'installer au château avec sa

femme. Un petit pavillon leur était réservé, dans lequel ils auraient toute liberté. L'avoué pourrait facilement transporter ses instruments d'astronomie, et se livrer dans la vallée à ses importantes observations.

Le lendemain Julien dit à son cousin :

— Je suis inquiet de ne pas avoir de réponse; j'aurais dû envoyer le jardinier porter la lettre plutôt que de la faire mettre à la poste.

— Mais, mon cher ami, il n'y a qu'un jour, dit Jonquières.

— Quand on aime... dit le comte.

— Si je n'avais pas peur de te mécontenter...

— Eh bien ?

— Je te dirais que je ne suis pas bien sûr que tu aimes autant...

Le comte fit un signe d'impatience.

— Autant que tu le crois ; tu as une blessure qui t'a fait souffrir, qui se cicatrise, mais qui te démange justement parce qu'elle guérit. J'ai toujours remarqué le même fait chez les gens qui avaient souffert violemment d'un premier amour ; ils espèrent hâter la guérison dans la tranquillité, et la tranquillité ne revient jamais aussi pleine et entière que dans l'état d'innocence. Alors mes gens se jettent à la tête de la première femme qui leur plaît un peu, persuadés qu'ils vont oublier leurs souffrances en retrouvant des jouissances nouvelles.

— Ah ! mon cousin, tu ne saurais me fâcher en raisonnant ainsi... J'aime Louise ; la Carolina est bien morte, morte à jamais... Il me restait quelques brimborions, quelques nœuds de rubans, trois ou quatre chiffons sans orthographe que je gardais précieusement et que je n'osais revoir sans pleurer, je les ai brûlés cette nuit avant de me coucher, car il ne faut pas de souvenirs impurs quand je penserai à Louise, cette femme si résignée et si à plaindre.

— Est-elle réellement à plaindre ? demanda Jonquières.

Le comte pâlit, prit la main de son cousin, et d'une voix brève et tremblante :

— Charles, lui dit-il, nous avons toujours été liés d'une amitié sans nuages; après ma mère et ma sœur, tu es l'être que j'aime le plus. Ne me dis jamais de ces mots-là, si tu tiens à me revoir.

— Comme il te plaira, Julien. Je n'ai pas songé à te blesser; désormais je m'abstiendrai de toute réflexion, et je veillerai sur toi.

— Laisse-moi seulement, mon cher ami, te dire ce qui me passe par la tête; rien ne saurait me guérir en ce moment. Écoute-moi tranquillement; aie l'air de m'écouter si je t'ennuie. Quand je te parlerai d'elle, ne détourne pas la tête, ne pince pas les lèvres; n'aie pas l'air de douter ni de sourire : voilà ce que j'ai à te demander. Est-ce trop?

— Ce n'est pas assez, dit Jonquières, tu le sais bien.

Là-dessus les deux cousins se donnèrent une poignée de main énergique et se mirent à parcourir les champs sans rien dire; mais ils conversaient par l'esprit et ils parlaient mystérieusement.

Au dîner la comtesse de Vorges dit à son fils :

— Tu ne m'as pas donné de nouvelles de ta sœur; comment l'as-tu trouvée?

Julien rougit légèrement.

— Je ne l'ai pas vue, ma mère... je n'ai pas eu le temps.

— Ah! Julien, dit la comtesse en secouant la tête, tu passes deux jours à la ville, tu aurais pu aller simplement savoir à la pension comment va ta sœur : tu sais que tu m'aurais rendue heureuse...

— Chère tante, dit Jonquières, qui vint au secours de son ami, vraiment Julien n'est pas aussi blâmable qu'il le paraît... Moi-même d'ailleurs je partage sa faute et j'en demande la moitié, comme je demande la moitié de votre pardon. Mais nous sommes arrivés au pied de la montagne

de Molinchart par le plus grand des hasards. En poursuivant le chevreuil au moins pendant deux lieues, nous avons occasionné une telle émeute dans la ville, qu'il y avait de quoi en perdre l'esprit; Julien a fait de son mieux en honorant de sa présence la table de M. Creton du Coche, pour lui faire oublier l'embarras que la chasse et la mort du chevreuil avaient causé dans sa maison; quant à moi, retiré tranquillement à l'hôtel de la *Tête noire*, je comptais repartir immédiatement, lorsqu'on est venu m'annoncer la visite de M. Jajeot. C'est le malheureux épicier que l'aubergiste m'envoyait, et qui réclamait une indemnité pour le dégât qu'a causé le chevreuil dans sa boutique... Il m'a laissé une petite note détaillée des avaries apportées à son commerce; elle m'a paru assez amusante pour être conservée.

Le jeune homme tira de son portefeuille une facture contenant l'estimation des objets fracturés par le chevreuil, ainsi conçue:

1° Avoir jeté à la tête de l'animal un cornet contenant la valeur d'une demi-livre de sucre en poussière, qui ne l'a nullement arrêté dans ses bonds. . . . . » 50

2° L'animal a piétiné et brisé trois petites charrettes en bois blanc, modèle moyen, qui me reviennent, au prix de facture, rue Grenétat, à 1 fr. 25 c. la pièce. 3 75

3° Sept petites poupées communes à ressort, entièrement perdues, dont le prix, rue Thibautodé, est à raison de 50 c. l'une. 3 50

4° Deux boîtes de sapin, dites à ménage, contenant fourchettes, plats, verres en étain, à 1 fr. 50 c. . . . . 3 »

5° Trois poupées de moyenne grandeur, dont la figure est entièrement souillée, et qui demanderaient autant pour être remises à neuf que des nouvelles; ce sont des poupées d'Allemagne, fournies par la maison d'Eschewaille, à 2 fr. 35 c. 7 05

6° Un régiment de soldats en plomb dans leur boîte, bien conditionnés, avec un vernis nouveau, inventé par M. Dufourmentelle, à Paris. . . . . 6 »

7° Un lapin qui bat du tambour lorsqu'on le fait rouler, le seul que j'avais dans mon magasin, fourni par M. Schanne, rue aux Ours. . . . . 40 »

8° Encore de M. Schanne, un troupeau de vaches de forte dimension, avec peau en laine. . . . . 75 »

9° Une superbe poupée, nouveau genre, ce qu'il y a e mieux, qui, en tombant, a eu les yeux perdus et le nez fracassé, que je mets au plus bas prix, espérant qu'elle pourra être réparée. . . . . 26 »

10° Ma devanture fracassée en plusieurs endroits par la foule qui se pressait devant et qui a cassé trois carreaux; le dommage estimé par les hommes de l'art. . . 588 »

11° Sucreries glacées sur lesquelles sont tombés des morceaux de vitres cassées, et que je suis obligé de retirer de la montre, six livres à peu près. . . . . 24. »

12° Dégâts causés au mur du corridor par le chevreuil en se sauvant, et mise en désordre de ma chambre à coucher. . . . . 180 »

— Assez, Charles, dit la comtesse.

— Ma tante, j'allais avoir fini; mais vous comprenez quel temps m'a pris cette longue visite de l'épicier, qui réclamait dix-sept cent soixante-dix-sept francs et quatre-vingt centimes, pour l'honneur que lui avait fait le chevreuil en visitant sa boutique.

— L'as-tu payé? demanda Julien.

— Je n'avais pas mille francs sur moi; mais nous sommes sous le coup d'un procès très-compliqué. Ce M. Jajeot a été trouver l'aubergiste de la *Tête noire* pour se faire payer, l'aubergiste me l'a renvoyé; voilà un homme qui me lisait sa note et qui s'arrêtait à chaque article en versant des larmes. Les poupées semblaient ses enfants chéris,

et encore l'épicier me disait qu'il voulait bien me faire grâce de la vente qu'il avait manquée à cause de la foule qui entourait sa boutique. D'abord j'ai pensé à payer pour m'en débarrasser; mais comme il m'a semblé que la note était un peu exagérée, je suis allé chez ce M. Jajeot, demandant à visiter les victimes du désastre. Mon homme a paru troublé; déjà tout était remis en ordre dans sa boutique, il n'a pu me montrer que deux ou trois écorniflures à de mauvaises poupées... Je ne demande pas mieux que de payer, mais je n'aime pas être trompé... Voici ce qui se se présente : nous chassons un chevreuil, d'autres s'en emparent, très-bien; mais alors c'est à ceux-là qu'il appartient de payer les dommages causés par la bête. L'aubergiste de la *Tête noire* nous fait payer ce chevreuil cinquante francs, par la raison que son chef l'a tué; donc c'est lui qui doit solder les dégâts faits par ce même chevreuil chez l'épicier. Quand je lui ai dit que M. Jajeot nous réclamait près de dix-huit cents francs, il a paru vouloir abandonner la propriété du chevreuil, et il ne demande plus que les frais de cuisine.

— Quelle histoire! dit la comtesse.

— Ce n'est pas tout, dit Jonquières, est-ce que les trois hôteliers rivaux du *Soleil d'or*, de l'*Écu* et du *Griffon* ne prétendent pas aussi avoir une forte part de propriété dans la personne du chevreuil, parce que, disent-ils, ils ne sont pas étrangers par leurs poursuites à sa prise.

— Mais, dit la comtesse, M. Creton du Coche peut réclamer aussi, puisque le chevreuil a été tué dans sa cave.

— Il ne réclame rien, dit Julien.

— Oui, je l'oubliais, dit Jonquières; donc, avec les quatre aubergistes, Julien et moi, M. Creton, l'épicier Jajeot et les garçons bouchers, nous sommes une quinzaine à tirer chacun le chevreuil. Comme ce Jageot nous menaçait d'un

procès, je n'ai plus voulu payer, voulant me donner le plaisir d'entendre plaider cette affaire.

— Vous auriez dû prendre arrangement, Charles, dit la comtesse; il n'appartient pas à la noblesse de se laisser poursuivre pour une malheureuse somme de dix-huit cents francs.

— Je n'aurais pas mieux demandé, chère tante; mais cependant je n'aime pas à me sentir dévorer la laine sur le dos par ces intraitables marchands, qui abusent d'une particule nobiliaire devant un nom pour nous traiter en ennemis.

— Je suis un peu de l'avis de Charles, dit Julien. M. Creton est avoué, il connaît l'affaire à fond. Puisque le drame s'est dénoué dans sa maison, et qu'il doit venir ici, nous le consulterons là-dessus.

— Comme il vous plaira, messieurs, dit la comtesse; si vous trouvez quelque amusement à plaider, libre à vous.

— Oui, dit Julien, M. Creton sera mon conseil, et je choisirai un avocat plaisant que j'ai rencontré au dîner pour nous défendre.

Le lendemain, l'avoué n'étant pas arrivé dans la matinée, le comte, impatienté, se promenait à pied sur la route qui conduit à Molinchart, espérant découvrir plus tôt la voiture qui amenait Louise et son mari. Il craignait que Louise n'eût exigé de l'avoué qu'il renonçât à venir à la campagne; peut-être M. Creton du Coche avait-il déjà quelques soupçons de l'amour du jeune homme!

Mille idées traversaient l'esprit de Julien sans qu'il pût s'arrêter à une seule. Il revenait au château lorsqu'il rencontra son cousin, qui lui dit :

— L'avoué est arrivé!

— C'est impossible, je n'ai pas quitté la route

— Il a pris le chemin de traverse.

— Ah! s'écria Julien... Tu as vu Louise?

— Non, il est seul.

— Comment, monsieur! dit-elle; et elle s'arrêta brusquement, comme si elle avait voulu retenir cette exclamation; mon mari est à la campagne.

— Je le sais, dit Julien, et je enais savoir de vos nouvelles, madame, craignant que vous ne fussiez indisposée, puisque vous deviez accompagner M. du Coche.

— Non, monsieur, je n'ai jamais promis de suivre mon mari... Et c'est lui, dit-elle, qui vous envoie?...

— Je suis venu, madame, de mon proprè mouvement.

— Mais, monsieur, dit Louise, il n'est pas convenable que je vous reçoive en l'absence de mon mari...

La femme de l'avoué était fort émue et ne savait comment se tirer de cette visite inattendue; elle se leva, alla vers le cordon de la sonnette, près de la cheminée; mais le comte s'empara de sa main, qu'il pressa violemment.

— Vraiment, madame, il est inutile d'appeler votre femme de chambre... je repartirai plutôt immédiatement.

— Oui, monsieur, vous avez raison... Que va penser mon mari de votre fuite?

— Madame, il ne m'a pas vu et je ne l'ai pas vu; je suis censé venir au-devant de lui.

— Parlez moins haut, monsieur, dit Louise, on pourrait vous entendre... Partez, monsieur; tenez, j'ai déjà l'air d'être du complot.

— Eh bien, madame, je vous obéis, dit le comte en se levant; je vous ai vue et j'emporte du bonheur pour quelques jours... Mais pourquoi, madame, n'avoir pas accepté notre invitation? car ma mère eût été enchantée de vous recevoir.

— Je vous l'ai dit, monsieur, je ne sors pas, je vis seule, je ne demande qu'un peu de tranquillité.

— Vous auriez trouvé, madame, dans ma mère une femme excellente qui, elle aussi, vit dans l'isolement, mais qui vous aurait porté beaucoup de sympathie.... Je lui ai parlé

de vous ; j'ai annoncé votre arrivée ; elle se faisait une fête de vous avoir quelques jours.

— Remerciez beaucoup pour moi madame la comtesse, monsieur ; mais vous savez qu'il m'est impossible d'aller à Vorges.

— Je le vois, madame, vous craignez de vous ennuyer avec nous.

— Ah ! monsieur, mon existence d'ici est-elle si gaie ? Je resterai pendant l'absence de mon mari telle que vous m'avez trouvée ; je ne recevrai aucune visite, et je n'en rendrai aucune.

— Ce n'est pas vivre, madame, dit Julien ; vraiment, M. Creton a réalisé dans son ménage la vie orientale. Est-ce que, par hasard, il vous aurait empêchée de l'accompagner?

— Du tout, monsieur, ne le croyez pas, M. Creton me laisse parfaitement libre, et il n'insiste jamais quand je manifeste le moindre désir. Je lui ai dit que je ne me souciais pas d'aller à la campagne, il est parti fort tranquille et fort insouciant ; il reviendra sans me demander l'emploi de mon temps.

— Alors, madame, il y a un motif caché qui vous retient ici.

— Un motif caché ? dit Louise en souriant ; si vous étiez de la ville, monsieur, vous sauriez bien que je n'ai pas de motif caché.

— Madame, nous ne nous entendons pas, et je crois m'apercevoir que vous donnez à mes paroles une couleur à laquelle je ne pense guère...

Comme Louise allait sonner, le comte lui reprit encore la main.

— J'aurais été si heureux, madame, entre vous et ma mère...

Louise essayait de retirer sa main.

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas parti comme vous le disiez tout à l'heure.

— Madame, je vous en conjure, je ne vous parlerai pas de mon amour.

— De votre amour ! s'écria la femme de l'avoué en se levant brusquement.

— Oui, madame, depuis trois jours je ne vis plus, je ne songe qu'à vous, je vous ai perpétuellement devant les yeux, je ne saurais plus me passer de vous voir, de vous regarder, d'entendre votre voix.

— Monsieur ! s'écria Louise, voulant sortir et clouée près de la cheminée.

— Je vous en prie, madame; ayez pitié de moi; je ne vous demande rien que de ne pas vous cacher; ne restez pas enfermée pour moi.

— Monsieur, je suis mariée !

— Quel mal y a-t-il, madame, à vous laisser regarder; est-ce ma faute si vous êtes belle ? Je vous ai aimée dès la première minute, et rien ne saurait m'empêcher de vous aimer jusqu'à la fin de ma vie; il n'y a ni lois, ni mari qui sauraient aller contre mon amour. Vous voulez vous enfermer, je vous verrai malgré vous; si vous ne me parlez pas, vos yeux parleront pour vous.

— Voilà ce que je craignais d'entendre en allant à la campagne, dit Louise.

—Vous n'êtes pas venue, madame, et cependant je vous ai dit ce que j'avais sur le cœur. Pourquoi, madame, voulez-vous que mes paroles meurent en moi ? L'impression a été trop vive et l'impression pousse mes paroles; je savais que je trouverais toujours une heure pour vous forcer à m'écouter; si l'occasion n'était pas venue aujourd'hui, je l'aurais saisie demain, dans huit jours, dans un mois, dans un an, n'importe quand; mon amour n'est pas de ces affections légères qui s'envolent au moindre vent... J'ai cru avoir aimé dans ma vie, mais je m'étais trompé; depuis que je vous ai vue, madame, j'ai senti en moi de nouveaux

sentiments inconnus qui m'ont prouvé que j'aimais pour la première fois.

— Par pitié, monsieur, dit Louise, laissez-moi. Retournez à la campagne; oubliez moi, si réellement vous m'aimez, car je ne peux vous rendre une pareille affection; tout au plus pourrai-je vous offrir en échange une amitié sincère.

— Vrai! s'écria le comte, vous me donneriez votre amitié?... Que je suis heureux! Dites-le-moi encore, madame, et je ne demande qu'une preuve, une seule.

— Ah! monsieur, vous demandez déjà?

— Laissez-moi vous appeler Louise; si vous aviez un frère, vous ne seriez pas blessée de vous entendre appeler par votre nom, n'est-ce pas? Dites que vous m'autorisez à vous appeler Louise?

— Est-ce possible, monsieur, devant le monde... devant mon mari? L'amitié n'a pas besoin de preuves.

— Eh bien! Louise, je jure de vous le dire si bas que personne ne l'entendra; ce sera un simple mouvement des lèvres; vous seule le devinerez plutôt que vous ne l'entendrez. Et maintenant vous viendrez à la campagne, n'est-ce pas?

— J'ai refusé mon mari, cela ne paraîtrait pas naturel, d'autant plus qu'il saura que vous êtes venu.

— Je ne lui dirai pas.

— Au contraire, il faut le dire: y pensez-vous, monsieur? Ma bonne, les voisins, toute la ville qui vous a vu; dites à mon mari que vous êtes venu.

— Oui, Louise, et je dirai que vous m'avez refusé aussi; je parlerai à ma mère, et elle fera tant qu'elle décidera votre mari à vous écrire; elle vous écrira elle-même, et vous ne pourrez plus refuser de passer quelques jours avec elle.

— A une condition, dit la femme de l'avoué, c'est que vous ne me parlerez pas d'amour.

— J'accepte, dit le comte.

— Au premier mot d'amour, je reprends le chemin de Molinchart.

— Alors j'espère vous garder toute l'année.

Pendant cette conversation, le maître clerc Faglain avait manifesté la plus grande inquiétude : il ne comprenait pas où était passé l'étranger qui avait sonné à la porte, car il n'était pas dans les habitudes de la femme de l'avoué de recevoir les clients de l'étude.

La mise en scène du maître clerc était perdue ; ses dossiers étalés, ses écritures, ses plumes, l'encre qu'il avait versée dans l'encrier vide, firent qu'il chargea trois feuilles de papier d'immenses parafes à la plume, qu'il interrompit seulement en entendant refermer la porte de la rue.

VII

DIVERSES AVENTURES DE L'AVOUÉ SAVANT.

M. Creton du Coche était parti de Molinchart dans l'intention de s'écarter un peu de la ligne droite, afin de traverser divers petits villages qui sont dispersés dans la campagne, et qui, situés, les uns sur des versants de collines, les autres dans des vallons, doivent subir par leurs positions les modifications de la température.

L'avoué portait à sa cravate la fameuse décoration inventée par Larochelle, qui consistait en un petit thermomètre d'une dimension déjà fort respectable en comparaison des épingles qu'il était d'habitude alors d'afficher en pareil endroit.

Ce petit thermomètre, ainsi que les habits neufs pour un enfant, occupait extraordinairement M. Creton du Coche, qui s'arrêtait au moins deux fois par quart de lieue pour regarder sa décoration.

Malheureusement le thermomètre était situé un peu trop près du menton, et l'avoué ressemblait à ces person-

nes qui, voulant se rendre compte de la longueur de leur nez, louchent en forçant les yeux à s'arrêter sur un point trop rapproché.

L'ordre du thermomètre donnait une nouvelle physionomie à l'avoué, qui marchait plus droit que de coutume, la tête plus en arrière, et qui respirait plus librement et avec plus de délices.

Quand M. Creton voyait au loin sur la route soit une charrette, soit un berger conduisant son troupeau, soit un paysan, il ralentissait le pas et s'arrêtait même, afin que le passant pût considérer la décoration du thermomètre; mais il s'aperçut avec chagrin que les paysans passaient leur chemin et ne paraissaient pas remarquer cet insigne.

Quelques-uns même ne le saluaient pas; aussi l'avoué prit-il le bon moyen de dire le premier: « Bonjour, l'ami, » ce qui est contre toutes les règles du village, où le paysan, dans cette partie de la France, a conservé l'habitude de saluer les bourgeois avant que ceux-ci aient manifesté l'intention de répondre.

Mais on a vu et on voit encore dans Paris des nouveaux décorés qui, s'apercevant qu'un factionnaire a la tête tournée, s'ingénient à le coudoyer, à se moucher d'une telle force que le factionnaire, rappelé à l'attention, est obligé de porter les armes.

Depuis qu'il faisait partie d'un corps savant, M. Creton du Coche prit une singulière manie, celle de déguster l'air, ainsi que d'autres dégustent le vin. Il reniflait le vent, car il fermait la bouche exactement et aspirait l'air dans le nez, en faisant entendre un petit bruit singulier produit par les narines.

De temps à autre, il s'arrêtait et se rendait ainsi compte de l'air qu'il appréciait par aspiration. La science amène souvent de ces tics.

A Landouzy, une petite ville près de Vorges, l'avoué

entra dans une auberge sous le prétexte de se rafraîchir; mais il avait vu quelques buveurs attablés, et il désirait se rendre compte de l'effet que produirait sa décoration, en même temps qu'il voulait constater dans une glace l'importance que le thermomètre apportait dans son habillement. Malheureusement il n'y avait pas le plus petit miroir dans le cabaret, et les buveurs, qui étaient lancés dans d'interminables questions de terres à louer, ne levèrent même pas la tête.

La femme qui apporta à boire à l'avoué, et qui tenait un petit enfant dans ses bras, n'eût pas remarqué le thermomètre, si l'enfant n'eût allongé ses bras vers l'avoué.

C'était un petit drôle mal débarbouillé, d'une laideur de singe, et qui fit reculer M. Creton du Coche, ne se souciant pas de donner une embrassade à un si vilain marmot.

Comme l'aubergiste s'en allait après avoir apporté de la bière à l'avoué, l'enfant poussa des cris aigus et se retourna du côté du nouvel entrant, autant que pouvait le permettre son emmaillottement.

— Qu'est-ce que t'as? s'écria la mère.

Pour toute réponse, l'enfant étendit les bras du côté de l'avoué, en agitant ses doigts dans la direction du thermomètre; alors seulement la mère aperçut l'objet.

— Eh! quel drôle de bijou vous avez là, monsieur, dit-elle.

M. Creton fit un petit rire de satisfaction. L'enfant continuait toujours à crier en se lançant en avant pour pousser sa mère à s'approcher de l'objet de sa curiosité; la mère approcha, et l'enfant put promener ses mains sur toutes les parties du thermomètre et meubler son cerveau de l'idée de formes nouvelles.

— N'ayez pas peur, il est gentil, dit la mère, qui voyait l'avoué reculer, car les mains de l'enfant avaient touché mille objets de différente nature qui laissaient des traces

trop positives, et M. Creton du Coche était hésitant entre le plaisir qu'il éprouvait d'avoir attiré l'attention d'un esprit innocent et la crainte que cet esprit innocent ne souillât sa cravate d'attouchements sans délicatesse et sans propreté. Après avoir flatté le thermomètre par de nombreuses caresses, l'enfant poussa plus loin ses désirs; son instinct l'avait amené à comprendre qu'il ne faisait pas partie de la personne de M. Creton, et il cherchait à le détacher violemment.

— Petit, petit! s'écria l'avoué défendant la décoration contre les attaques de l'enfant; mais celui-ci s'était penché, et tout en essayant de se rendre maître de son thermomètre avec sa main et sa bouche, il avait laissé sur la cravate divers résidus de confitures.

— En voilà assez, monsieur, dit l'avoué, croyant en imposer à son jeune admirateur en le traitant respectueusement.

Le *monsieur* poussa des cris tellement perçants qu'un des buveurs leva la tête.

— Qu'est-ce qu'il a donc, le mioche?

— Il s'amuse, dit la femme à son mari.

— S'il continue à nous ennuyer, donne-lui la schlague.

— Allons, monsieur, voulez-vous lâcher? C'est assez, monsieur, s'écria M. Creton du Coche, luttant contre l'enfant, qui avait fini par s'emparer de la décoration.

La mère qui était un peu complice de l'enfant, se recula de telle sorte que l'avoué, séparé par la table, ne put atteindre l'enfant; celui-ci s'était mis immédiatement à fourrer le thermomètre dans sa bouche.

— Arrêtez! s'écria l'avoué; il va casser le verre: c'est du poison.

A ce mot, l'aubergiste se leva de table.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? dit-il en jurant.

— Du poison! s'écriait M. Creton du Coche.

L'aubergiste s'empara du thermomètre, qui apparaissait et disparaissait dans la bouche de l'enfant, et qui avait dû passer en cinq minutes par tous les degrés de chaud et de froid. Il donna un soufflet à sa femme.

— Tiens, voilà pour t'apprendre, dit-il, à donner à manger des baromètres à ton enfant. Et vous, maladroit, dit-il à l'avoué, vous n'avez donc pas le sens commun, à votre âge, de laisser traîner cette machine que j'ai envie de casser ?

— Permettez, monsieur, s'écria l'avoué, qui frémit à l'idée de voir sa décoration détruite, votre fils me l'a pris de force.

Les paysans regardaient de travers le bourgeois, la femme pleurait, l'enfant criait; M. Creton profita du moment où l'aubergiste prenait vingt sous qu'il avait déposés sur la table, pour rentrer en possession de son thermomètre et s'échapper de l'auberge où il avait failli être victime de la science.

En sortant, il huma l'air avec une satisfaction indéfinissable; le ciel eût été chargé d'orage et de tempête, qu'il eût trouvé la température fraîche et paisible, en comparaison de la scène qui venait de se passer à l'auberge.

Ayant nettoyé sa cravate, salie par les attouchements de l'enfant, et rattaché son petit thermomètre à l'aide de l'épingle qui y était fixée, l'avoué, au bout de dix minutes de marche, arriva au château de la comtesse de Vorges, où il débuta par raconter son accident, afin de fixer immédiatement l'attention sur le fameux thermomètre.

Ce fut seulement au dîner que Julien revint de Molinchart.

— Je suis bien fâché, lui dit l'avoué, d'avoir pris la traverse; autrement, nous nous serions rencontrés, et je vous aurais évité la peine d'aller à Molinchart.

Le comte dit qu'il n'y avait pas de peine.

— Eh bien, reprit M. Creton, vous avez vu ma femme;

elle ne veut pas venir, elle est entêtée; mais je la laisse faire ce qu'elle veut.

— Tu aurais dû insister, mon ami, dit la comtesse à son fils.

— Madame, dit l'avoué, c'est inutile.

Les hommes sont maladroits, dit la comtesse; je veux essayer moi-même. Dans quelques jours, j'irai à la ville voir ma fille à sa pension, et je rendrai visite à madame Creton. J'aurai ma voiture et j'espère la ramener. Peut-être madame Creton n'était-elle pas enchantée de faire deux lieues à pied pour vous suivre dans vos explorations. D'un autre côté, il n'était pas convenable qu'elle vînt avec Julien.

— Aussi, ma mère, n'ai-je pas voulu trop presser madame Creton.

L'avoué remercia la comtesse, et dit qu'il ne pensait pas que cette démarche fût utile, car sa femme n'aimait pas la société et trouvait son bonheur à vivre seule.

Jonquières avait feint une curiosité violente pour les expériences de l'avoué, et il se posa, dès la première soirée, en écouteur avide et dévoué.

— Je remplis là une mission pénible, dit-il à son cousin, mais je ne te demande pas de remercîments. J'ai cru nécessaire de flatter la manie de M. Creton du Coche, car nous ne savons guère ce qui va arriver. Si par hasard sa femme se décide à passer quelques jours ici, il est bon que dans le principe j'aie l'air de m'occuper du mari, afin que tu ne sois pas forcé de lui faire les honneurs de la campagne.

— Viendra-t-elle? dit Julien. Tu peux à peine t'imaginer combien je suis inquiet; je voudrais lui écrire, je crains de la blesser.

— Ma tante est du complot sans le savoir; madame Creton n'osera la refuser.

— Oui, dit Julien, mais peut-être ma mère n'ira-t-elle pas à Molinchart avant huit jours, et huit jours sont si longs!... Je n'ai plus de motifs pour revoir Louise.

— Eh bien! dit Charles à son cousin, prepare-la à la visite de ta mère.

— Oh! mon ami, dit Julien, tu me sauves; je vais écrire.

Aussitôt il se renferma et il écrivit à Louise une lettre par laquelle il lui annonçait l'arrivée de madame de Vorges. Dans cette lettre Julien avait su faire passer les troubles secrets de son cœur, tout en les voilant de façon à ne pas trop alarmer la femme de l'avoué.

La comtesse de Vorges, pressée de revoir sa fille, partit bientôt pour Molinchart, où l'appelaient les vacances et la distribution des prix, laissant M. Creton du Coche aux soins de son fils et de son cousin.

L'avoué fatiguait les deux amis de ses observations météorologiques et les entraînait dans des courses lointaines et accidentées; car il accomplissait sa mission avec un rare dévouement. Aussitôt qu'il se trouvait dans une vallée, il avait hâte de la quitter pour gravir une montagne; à peine arrivé au haut de la montagne, tout couvert de sueur, il la descendait précipitamment, afin de saisir plus vivement la différence qui existait entre la température des lieux bas et celle des lieux élevés.

Ces observations conduisaient l'avoué à faire une gymnastique perpétuelle dont il ne se doutait pas; mais il était soutenu par un orgueil secret qui prenait sa source dans la décoration du baromètre.

Si dès le début la société météorologique lui avait conféré une récompense déjà glorieuse, que lui réservaient par la suite ses travaux, qu'il couchait consciencieusement chaque soir dans un journal? Jonquières ayant affecté une sorte de respect pour le petit baromètre, fut victime de ses propres sarcasmes, car M. Creton du Coche entreprit de le convertir à la science nouvelle et d'en faire un missionnaire dévoué.

Les deux amis eurent à soutenir des théories sans fin,

filles des discours du commis voyageur Larochelle, mais qui, empreintes de l'esprit de l'avoué, atteignaient des proportions académiques et grotesques.

Ces discours, comiques à écouter une fois, devenaient insupportables à la troisième audition.

— Je n'y tiens plus, dit Charles à son cousin, l'avoué me rendra fou.

— Il est insupportable, dit Julien.

— Encore, dit Charles, tu es avec moi, mais quand je serai seul avec lui, jamais je n'aurai la patience de l'écouter. Il m'agace...

— J'y pense beaucoup, dit Julien, et je cherche un remède violent.

— Il faudrait essayer de détourner le cours de ses idées et lui donner une autre passion; s'il avait une seconde manie en tête, elle livrerait un combat acharné à la première; peut-être se détruiraient-elles l'une par l'autre.

— Une manie n'est pas si facile à trouver; c'est comme si tu voulais inventer un huitième péché capital.

— N'avons-nous pas notre procès? dit Jonquières.

Le soir le comte pria l'avoué de lui prêter la plus grande attention: car il avait besoin, disait-il, de ses lumières; et il exposa l'affaire du chevreuil dans les moindres détails, en priant M. Creton du Coche de rédiger un mémoire sur cette affaire.

— Un mémoire! s'écria l'avoué; que me demandez-vous là, à moi, qui ai désormais consacré ma vie aux sciences naturelles? J'ai assez de l'atmosphère des paperasses, de l'odeur des dossiers. C'est la Providence, monsieur, qui m'a fait connaître ce jeune savant, M. Larochelle; en m'initiant aux mystères de la météorologie, il m'a tiré de cette vie processive pour laquelle je n'étais pas né. Ma femme, qui est une personne froide et de bon sens, serait plutôt capable de vous comprendre que moi. Mais vous n'êtes pas

ront, l'un grimpera sur l'autre; si d'ici à une heure il se dessine encore d'autres nuages dans la même couleur et avec des fores pareilles, je ne réponds de rien pour demain.

— Très-bien, Jacques; mais tu doutes encore trop, il faut affirmer et ne jamais hésiter dans tes jugements; ne manque pas de dire: *cela est positif*, ou *j'en suis sûr*, ou *je gage*, ou *je ne m'étais pas trompé*, quand même les faits iraient contre tes paroles. C'est seulement avec ce langage que tu plairas à M. Creton du Coche; écoute-le avec la plus profonde attention, montre une grande surprise de ses jugements, applaudis avec tact à ses paroles.

Jacques fut présenté à l'avoué, qui regarda avec attention le paysan, dont il ne songea pas à mettre en doute la naïveté.

— Allez, monsieur, dit Jacques, puisque vous vous occupez du vent, je vous ferai faire la connaissance d'un fameux du pays, le malin des malins pour ce qui se passe dans l'air. Il ne bouge de sa chambre, et il sait tout, grâce à ses Cosaques.

— Les Cosaques! s'écria M. Creton du Coche, ne se rendant pas compte de ce fait.

— Cadet Bossu est tailleur, dit Jacques; il a gagné sa bosse en raccommodant des habits et des pantalons, et il n'en est pas plus fier pour ça, quoiqu'il soit diablement malin, allez.

— Allons le voir tout de suite, dit l'avoué.

La maison de Cadet Bossu est la dernière du village, qui, de ce côté, subit une pente rigoureuse; on la reconnaît à un balcon de bois qui forme une saillie très-prononcée sur le rez-de-chaussée.

— Voyez-vous, monsieur, dit Jacques à l'avoué, la foule amassée devant sa maison?

En effet les enfants du village, groupés en désordre, regardaient en levant la tête vers le premier étage, comme si un événement curieux se passait chez le tailleur.

— C'est que les Cosaques donnent leur consultation, dit

Jacques. Ah! ils sont fins, les Cosaques, et ils ne vous font pas payer leurs paroles.

M. Creton, étonné, courait plutôt qu'il ne marchait, afin d'avoir par lui-même une explication satisfaisante des Cosaques. Arrivé à quelques pas de la maison du tailleur, il aperçut seulement alors deux statues de bois grossièrement coloriées et qui représentaient des Cosaques sauvages, ivres de sang, l'œil rouge, la moustache hérissée. Ces deux Cosaques, séparés par la largeur du balcon, avaient des bras mobiles et reposaient sur un pivot tournant. Suivant la direction du vent, ils tournaient avec rapidité, brandissaient l'un contre l'autre leurs longues piques et semblaient prêts à se massacrer.

Cette idée ingénieuse, suggérée par les girouettes, était sortie du cerveau du tailleur Cadet Bossu, qui, à moitié impotent et ne pouvant jouir au dehors de la société de ses concitoyens, avait imaginé cette mécanique pour amener tous les paysans de Vorges devant sa porte. Le Cosaque, qui a laissé dans tous les esprits une tradition cruelle, avait été choisi par le tailleur comme devant piquer vivement la curiosité des paysans. Alors tous les matins, et surtout les jours de grand marché à Molinchart, les jardiniers passaient par là et ne manquaient pas d'interroger le tailleur sur la conduite des Cosaques.

— Eh! Cadet, qu'est-ce qu'ils disent de bon, les Cosaques?

Le tailleur ouvrait sa fenêtre :

— Ils m'ont laissé dormir tranquille cette nuit. Ce qui voulait dire qu'il n'avait pas venté. Les vieillards du canton insultaient les Cosaques en souvenir des dégâts qu'ils avaient commis en France. Ils les traitaient de *guerdins* (pour *gredins*), une des plus violentes injures du pays. Comme il y avait un banc de bois en face de la maison du tailleur, c'étaient des souvenirs de guerre de l'empire et

des événements de 1814 qui semblaient de la veille, tant les vieillards en parlaient avec colère.

— Qu'ils reviennent un peu, les Baskirs! disaient les vieillards en montrant leur poing aux innocents Cosaques de bois, qui, si le vent était calme, écoutaient sans sourciller ces effrayantes menaces.

A Molinchart même les Cosaques faisaient loi sur la place du marché. Quand une fermière avait reçu une *boussée* (une forte pluie subite) :

— Voilà ce que c'est, disait une grosse commère abritée sous un large parapluie de cotonnade rouge; si vous aviez consulté les Cosaques, ils vous auraient dit de prendre votre parapluie.

Les enfants du village, aussitôt qu'ils avaient un moment, couraient du côté des Cosaques, non pas pour connaître l'état du temps à venir, mais pour admirer l'ingénieux mécanisme qui les faisait combattre avec un rare acharnement; mécanisme d'autant plus ingénieux pour de jeunes esprits, qu'ils étaient hors de portée, et que jamais main étrangère n'avait pu en étudier les ressorts, cent fois plus étranges, suivant les connaisseurs, que ceux d'une horloge.

Ainsi, grâce à son invention, Cadet Bossu jouissait de la vue et de la conversation des vieillards, des paysans, des filles, des garçons, et plus d'un drame se joua devant ses fenêtres. Souvent une mère surprenait ses enfants en muette contemplation devant les Cosaques; et cette contemplation durait des heures entières. L'école, le dîner, les Cosaques faisaient oublier tout. Cadet Bossu, d'ailleurs, avait su trouver le moyen de raviver perpétuellement l'attention en enlevant momentanément ses Cosaques : diplomate perdu sur un établi de tailleur, Cadet Bossu avait assez la connaissance des hommes pour savoir raviver leur curiosité, en faisant disparaître capricieusement l'objet de leurs désirs.

— C'est excessivement intéressant, s'écria l'avoué, qui ne quittait pas du regard les figures de bois grossièrement enluminées.

— Je vous le disais bien, monsieur, dit Jacques.

Le vent, qui descendait avec force de la montagne, donna en ce moment une forte impulsion aux Cosaques, qui tournèrent avec une merveilleuse rapidité.

— Et c'est un tailleur, s'écria M. Creton du Coche, qui a inventé cette machine?

— Oui, monsieur; ne le voyez-vous pas, derrière ses carreaux, qui nous regarde?

Effectivement Cadet Bossu était flatté de voir admirer les Cosaques par un bourgeois en habit noir et en cravate blanche.

— Voilà un homme, dit l'avoué, à signaler à la société météorologique. Combien y a-t-il de ces intelligences perdues qui, faute d'un peu d'éducation, ont laissé s'éteindre en eux des découvertes importantes... Je lui commanderai un pantalon. Il faut savoir récompenser le génie, n'importe où il se trouve... Si nous allions lui rendre visite?

— C'est facile, dit Jacques, nous n'avons qu'un étage à monter.

Le tailleur, qui était accroupi sur son établi devant la fenêtre, ne parut ni surpris, ni honoré de la visite de l'avoué; on eût dit qu'il avait entendu la conversation et qu'il s'y attendait.

— Voilà monsieur qui est de Molinchart, dit Jacques, et qui est flatté d'avoir vu manœuvrer les Cosaques.

— C'est qu'on n'en voit point de pareils tous les jours à la ville, dit Cadet Bossu.

Et il poussa vivement un des battants de la fenêtre qui était ouvert, comme s'il eût voulu mettre une barrière entre les visiteurs et les Cosaques.

— Une belle invention, monsieur, dit l'avoué, et j'en

écrirai certainement à Paris; seulement, j'aurais voulu étudier le mécanisme de plus près.

Cadet Bossu regarda fixement l'avoué et poussa une barre de bois qui servait à assujettir la fenêtre.

— Ah! bien, monsieur, c'est le plus grand mal que vous puissiez me faire que d'en parler aux Parisiens; ce sont des roués, je les connais; il en est déjà venu plus d'un pour s'occuper de mes Cosaques; moi, sans être sorti de notre village, je les comprends, et il fera chaud avant que les Parisiens aient seulement la queue d'un de mes Cosaques.

— Monsieur est de Molinchart, je te dis, Cadet; il n'est pas Parisien.

— Est-ce bien sûr que monsieur est de Molinchart? demanda le tailleur, qui avait dans le caractère une certaine défiance misanthropique.

— Oui, mon ami, dit l'avoué; je veux seulement vous commander un pantalon.

— Ah! ah! dit le tailleur, vous voulez m'éprouver, je le vois bien; monsieur sait bien que je ne pourrai pas approcher de la coupe des tailleurs de Molinchart.

— Je ne demande pas un pantalon habillé, dit l'avoué; au contraire, je veux un pantalon pour courir les champs.

— Ah! monsieur va rester quelque temps chez nous?

— Oui, dit Jacques, monsieur s'occupe d'astronomie.

— C'est comme qui dirait magicien, astrologue, n'est-ce pas? demanda le tailleur.

— Pas précisément, dit l'avoué, blessé de se voir confondu avec un berger.

— Qu'est-ce que c'est donc? dit Cadet Bossu, qui voulait connaître le fond des choses.

— Monsieur, dit Jacques, est comme tes Cosaques, quoi, il est pour le vent.

— C'est bon, dit le tailleur, c'est bon à savoir; et vous

croyez que je coupe dans votre pantalon? Toi, je te connais, Jacques, tu es du pays; tu viendrais me dire : Voilà un gilet à retourner, je te retourne ton gilet, tu me payes la façon, et tout est dit; mais monsieur, qui arrive ici en étranger, et qui tombe me commander un pantalon d'homme de campagne, je ne le crois pas; je vous fais excuse, monsieur, je dis tout. Vous avez peut-être cru que j'étais simple et qu'on me ferait accroire qu'il y a des étoiles en plein midi? Non, monsieur. Quoique vous soyez de Molinchart, je ne vous ferai pas de pantalon; celui-là que vous avez peut encore marcher longtemps; vous n'avez pas besoin de culottes, c'est Cadet qui vous le dit.

— Il est extraordinaire, dit l'avoué; mais les savants sont tous ainsi.

— Comme tu te montes la tête, dit Jacques, à propos de rien. Est-ce que ce n'est pas naturel?

— Non, dit le tailleur, qui s'était acculé contre sa fenêtre.

— Monsieur est de Molinchart, qu'on te dit.

— M. Creton du Coche, avoué près le tribunal de Molinchart! s'écrie le bourgeois avec importance.

— Bon, dit le tailleur; tout à l'heure il était astrologue et puis il est juge en même temps. Tu penses bien, Jacques, que messieurs les juges de Molinchart ne viendraient pas sans motifs, commander une culotte à un pauvre tailleur de Vorges... Voilà la première fois que je vois un juge. Mon père, qui était tailleur aussi, ne m'a jamais dit qu'il avait habillé les juges de Molinchart. Il y a un complot là-dessous; Jacques, je te croyais meilleur que ça. On t'a payé pour me trahir ou tu ne vois pas clair.

— Ne faites pas attention, disait Jacques à l'avoué, il a quelquefois ses humeurs noires.

Mais le tailleur, que son isolement forcé rendait hypocondriaque de plus en plus, éclata tout à coup.

— En voilà assez, Jacques, j'ai d'autres habits à faire que la culotte d'un juge, et je n'ai pas le temps de vous répondre.

— Je voudrais vous faire revenir, monsieur, sur mon compte, dit l'avoué.

— Ah! s'écria d'un ton de colère le tailleur, emmène monsieur, Jacques, que je te dis.

— Allons-nous-en, dit Jacques; mais tu es devenu diablement mal élevé depuis que je ne t'ai vu.

— Ça me regarde, dit Cadet.

— Je ne te dis pas au revoir, dit Jacques.

— Le plus tard que nous nous reverrons sera le meilleur, dit le tailleur.

L'avoué sortit fort confus de sa visite à l'inventeur; à peine étaient-ils sur le pas de la porte, qu'ils entendirent un certain bruit qui leur fit relever la tête. Le tailleur enlevait précipitamment ses Cosaques et fermait sa fenêtre avec fracas.

— Demain, dit Jacques, son accès sera passé, et il aura honte de sa conduite. C'est un drôle d'homme; il se tient en garde contre les nouvelles figures, mais quand il vous aura vu passer une dizaine de fois sous ses fenêtres, il sera avec vous comme avec les gens de Vorges.

— J'achèterais bien cette machine-là, disait l'avoué.

— Peut-être, par la suite, Cadet Bossu ne sera-t-il pas éloigné de vous en construire une pareille.

VIII

LA DISTRIBUTION DES PRIX.

La comtesse de Vorges, qui était allée chez l'avoué, fut surprise de rencontrer une jeune femme distinguée et qui offrait tant de dissemblance avec M. Creton du Coche. La vie des petites provinces, comme la vie des casernes, des

prisons, des hôpitaux, imprime son cachet mesquin à tout individu, dans ses actions, dans ses démarches, dans ses habitudes, dans ses vêtements. Les habitants de la province ne sont pas coupables de cette tache d'huile qui les gagne petit à petit, et qui les envahit tout d'un coup au moral comme au physique. Une Parisienne ne résistera point à cette vie prolongée cinq ans; son goût si fin s'envolerait en même temps que ses caprices, la comparaison lui ferait défaut; elle arriverait à être une femme citée dans la ville, mais il lui serait impossible de reparaître dans Paris et d'y être remarquée.

La femme de l'avoué avait peut-être échappé à l'ornière provinciale en vivant retirée, en ne s'inquiétant pas des autres *dames* de l'endroit et en renonçant à toute toilette. La simplicité l'avait sauvée; et elle eût été perdue en voulant *suivre les modes*. D'un coup d'œil, la comtesse de Vorges, qui avait été une des beautés du faubourg Saint-Germain, fut frappée de cette distinction qu'elle avait perdue de vue depuis vingt ans qu'elle vivait retirée dans son château.

Il y eut immédiatement un commencement de sympathie entre les deux femmes. Quoique timide, Louise ne se sentit pas embarrassée devant la comtesse; il est vrai que celle-ci avait dans ses manières, dans sa conversation une exquise délicatesse qui charmait ceux qui l'écoutaient. D'une grande taille, la comtesse pouvait à certains moments relever la tête, regarder fixement, et imposer par une dignité naturelle qui n'était pas sans dédains; mais elle ne se servait de ces airs que vis-à-vis des êtres mal élevés et curieux; même avec ses gens elle se montrait affectueuse à l'excès.

Louise, dans la ville, était intimidée par l'inquisition des regards des bourgeoises, qui la déshabillaient pour ainsi dire en public, inquiètes de connaître comment une jeune

femme sans toilette, sans coquetterie, pouvait offrir ce charme. Mais le charme ne s'apprend ni ne s'analyse; il est quelquefois dans un coup d'œil de côté, quelquefois dans un geste de la main, dans la démarche, dans l'ensemble d'une figure sans traits remarquables; chacun le sent, l'éprouve et se laisse entraîner à son influence.

Louise ne fit aucune difficulté de suivre la comtesse au pensionnat : elle se sentait en sûreté avec madame de Vorges, et elle ne craignait plus autant la folle passion de son fils. Quand toutes deux traversèrent la ville en voiture, plus d'une langue remua par jalousie. La femme d'un avoué dans la voiture d'une comtesse! Sur ce simple thème, la jalousie jouerait des variations pendant un an.

— Pourquoi madame Creton du Coche est-elle avec madame de Vorges?

— Comment cela se fait-il?

Les provinciaux feraient d'excellents commentateurs, s'ils appliquaient à des travaux sérieux la millième partie de ce qu'ils dépensent d'inductions pour la connaissance des pas et démarches de leurs concitoyens. La curiosité était d'autant plus excitée, qu'il s'y mêlait de la jalousie; la comtesse de Vorges venait rarement à Molinchart, et elle ne fréquentait pas les personnes de petite noblesse qui y vivent isolées : aussi jusqu'alors cette espèce de fierté aristocratique lui avait-elle valu une sorte d'admiration, qui tomba quand le bruit courut qu'elle avait été vue en voiture avec une bourgeoise. Certaines personnes, qui eussent été heureuses de lui baiser la main, furent les premières à la dénigrer; sa promenade avec la femme de l'avoué fut comme une mésalliance; on en dit autant de mal que si la comtesse s'était remariée à un petit bourgeois.

Les deux dames arrivèrent à une heure à la pension de madame Legoix, qui fut une institutrice célèbre à six lieues à la ronde. Partout, dans la ville, on ne rencontrait que

jeunes filles en blanc, avec un ruban bleu, un ruban rose ou un ruban violet à la ceinture, dont la couleur indiquait qu'elles appartenaient à la classe des grandes, des moyennes ou des petites. Les mères accompagnaient leurs filles à la solennité de la distribution des prix : c'étaient des étalages de robes prétentieuses, de bonnets à fleurs criardes, de tours de cheveux extravagants qui faisaient honneur aux coiffeurs de l'endroit. La bourgeoisie femelle se rengorgeait, portait la tête haute, avait la figure gonflée d'orgueil et l'œil brillant d'enthousiasme. Dans trois ou quatre circonstances de l'année, la bourgeoisie décroche ces airs importants, qui semblent accrochés dans un porte-manteau avec les grandes toilettes.

La façade de la pension de madame Legoix était tendue de draps blancs ornés de guirlandes de lierre, comme pour la Fête-Dieu. Des pots de fleurs, qui partaient de la porte et se continuaient jusqu'au ruisseau, annonçaient l'entrée de la maison, sablée d'un sable fin et jaune mélangé de fleurs des champs. Dans le vestibule étaient rangés divers hommes d'un âge mûr, portant au bras une petite écharpe d'un bleu céleste avec franges d'argent : c'étaient MM. Delamour, Janotet et un jeune surnuméraire des contributions indirectes qui, par sa bonne conduite, partageait avec des hommes d'un autre âge l'honneur des fonctions de commissaire. Le petit Janotet, en costume de garde national, suivait chacun des mouvements de son père et s'accrochait aux robes des dames que le juge suppléant était chargé de conduire à leurs places.

La comtesse de Vorges entra avec la femme de l'avoué; et, sans accepter le bras d'un commissaire, elle se rendit immédiatement dans une des premières salles, d'où sortaient des murmures particuliers, des cris d'enthousiasme qu'arrachait la vue de dessins à l'estompe, de broderies rehaussées par du papier vert tendre et de modèles d'écri-

ture. On entendait dans tous les coins voltiger les mots ; *parfait! délicieux! admirable!* et nombre d'autres épithètes. Jamais, cependant, on ne vit pareil massacre des grands hommes grecs et romains : les uns avaient la bouche de travers, les autres étaient louches, et le fameux nez grec voyait sa pureté de lignes outragée par des courbes indignes. Chacun trouvait les Romulus *ressemblants, prêts à parler;* il eût été imprudent de glisser un mot de critique au milieu de ces mères enthousiastes.

La broderie était principalement représentée par des bretelles, des blagues à tabac, des pantoufles, des bonnets grecs en tapisserie, destinés à prouver aux pères que leurs filles avaient reçu une brillante éducation ; mais, ce qui frappait le plus après les exemples d'anglaise, de ronde et de bâtarde, était certaines peintures de fleurs obtenues par le *genre oriental.* Le fondu des feuilles de roses, les nervures des feuilles étaient atteints par des procédés mécaniques qui mettaient l'esprit des bourgeois aux abois. Des plateaux en tôle noire vernissée étaient chargés de fleurs en reliefs, d'une couleur vive que donnait le *genre chinois,* et les heureuses mères ouvraient leurs plus grands yeux pour tâcher de reconnaître dans ces chefs-d'œuvre le coup de pinceau filial.

Aussi ce musée était-il plein d'un bourdonnement enthousiaste que seule put rompre l'annonce de la distribution des prix. Alors toutes les dames de la ville se pressèrent les unes contre les autres, oubliant la splendeur fragile de leurs toilettes, afin d'assister plus vite au triomphe de leurs filles. La grande salle d'étude avait été décorée par un tapissier ingénieux, afin de cacher la nudité des murs ; de grands rideaux de calicot rouge flottaient aux fenêtres : on avait encadré soigneusement les estampes les plus fortes de dessin, celles qui abordaient le *sujet,* tels que *Mazeppa,* des morceaux d'après Girodet et Guérin.

Au fond était une vaste estrade où siégeait un jury composé du conseiller municipal faisant fonctions de maire, M. Pector, de mademoiselle Ursule Creton, désignée à cet honneur en sa qualité de porteuse de bannière à la confrérie de la Vierge, de M. Bonneau, secrétaire de la société académique rémoise, et de diverses autres personnes recommandables par leur science et leurs vertus. Devant ces personnages étaient entassées des montagnes de couronnes et de livres qui luttaient par le vernis de leur clinquant.

Aux pieds de l'estrade, de chaque côté, étaient placés deux pianos, devant l'un desquels étaient assis déjà un vieux professeur entièrement chauve, un peu sourd, il est vrai, mais qui, par son âge, offrait des garanties de moralité certaines dans une institution de demoiselles. En voyant arriver la comtesse de Vorges, la maîtresse de pension fendit la foule pour se rapprocher d'elle et lui offrir une place sur l'estrade; mais la comtesse, qui n'avait rien de pédant dans l'esprit, et qui détestait se donner en spectacle, refusa et se contenta, ainsi que la femme de l'avoué, de se confondre dans les rangs des mères de famille.

Les pensionnaires occupaient dix grands bancs de bois, et se retournaient soit par curiosité, soit pour voir plus vite leurs parents. Quelques-unes, plus impatientes, se levaient, faisaient des signes dans la salle et appelaient avec un petit sifflement de lèvres, malgré les recommandations des sous-maîtresses, qui perdaient la tête dans cette solennité, ne sachant où placer tout le monde, craignant de faire des jaloux, et, par-dessus tout, désireuses d'appeler l'attention sur leurs toilettes. Cinquante conversations se croisaient dans la salle, auxquelles madame Legoix était obligée de répondre. La maîtresse de pension était suivie d'une petite femme au nez pointu, qui à tout moment lui parlait bas à l'oreille.

— Est-ce parce que nous sommes de la campagne, disait

une fermière, qu'on ne nous place pas mieux que ça?... Eh bien, nous verrons si l'année prochaine je remets mes demoiselles ici!

— Mon Dieu! madame Legoix, j'entends des personnes se plaindre... Au moins leurs filles sont-elles bien traitées pour les prix?

— Quelles personnes? demanda madame Legoix.

Et elle se faisait indiquer les fermières.

— La seconde n'a rien, dit-elle.

— Il faut absolument, dit la petite femme au nez pointu, lui donner un prix.

— Alors, arrangez cela, dit madame Legoix.

Mademoiselle Ursule Creton, de son fauteuil qui dominait l'assemblée, avait vu entrer la comtesse de Vorges.

— N'est-ce pas madame Creton, demanda-t-elle à son voisin M. Pector, qui accompagne cette dame?

— Oui, mademoiselle, c'est madame la comtesse de Vorges.

La vieille fille fit la grimace, nettoya de grandes conserves doublées de chaque côté d'un petit rideau de taffetas vert, et se recueillit en se demandant quels rapports pouvait avoir sa belle-sœur avec une dame de la noblesse des environs.

M. Janotet montait les différentes pièces de sa petite flûte; car il devait jouer une ouverture avec le vieux pianiste de la pension, et il essayait de donner une occupation à son fils Toto, qui, effrayé de ce grand tumulte, avait envie de pleurer.

— Sauras-tu retourner les pages de la musique? lui demanda-t-il. Surtout fais bien attention, je te ferai signe quand il sera temps.

Les bourgeoises s'impatientaient et demandaient après qui on attendait. En effet la salle était remplie depuis près d'une demi-heure; il faisait une chaleur accablante; les

bancs étaient chargés outre mesure; quelques maris avaient été obligés de prendre leurs femmes sur leurs genoux; les marches de l'estrade étaient garnies de pensionnaires qui avaient dû céder leur place aux invités. A chaque instant les domestiques apportaient des chaises qu'on avait été emprunter aux voisins et qui encombraient l'estrade, au grand dépit des membres du jury, qui perdaient ainsi de leur isolement majestueux.

Quelques jeunes gens de la ville, frères des élèves, étaient montés dans les embrasures des fenêtres; d'autres, sans retenue, s'étaient assis sur le piano et n'en bougeaient pas, malgré les cris du vieux musicien. Le petit Janotet avait fini par se loger sous le piano et tenait la jambe de son père. La maîtresse de pension commençait à perdre la tête; car la foule entrait toujours, et, par certains craquements de la porte de la grande salle, on pouvait juger que l'antichambre était pleine de spectateurs mécontents de ne pouvoir jouir du spectacle.

Tout à coup les sous-maîtresses claquèrent un livre de bois qui servait à rappeler les élèves au silence, et ce fut le signal du commencement : chacun se tassa une dernière fois, et, à part les quelques murmures de certains êtres mal élevés qui ne se trouvent jamais bien dans les foules, le silence se fit petit à petit. Madame Legoix ayant fait signe à M. Janotet, celui-ci chercha son fils.

— Comment! lui dit-il, tu es sous le piano? Est-ce ainsi que tu retourneras ma partie?

Mais Toto était convenablement assis, et l'on ne l'eût pas fait sortir de son trou pour un empire.

— Madame Legoix! s'écria M. Janotet, jamais je ne pourrai jouer ainsi...

— Ah! monsieur Janotet, un peu de complaisance...

— Mais, madame, le morceau est coupé juste par la moitié sur un *sol dièze* qui saute au *mi naturel* sur un *coulé*.

— Voyez notre embarras, mon bon monsieur Janotet.

— Bast, dit le pianiste, vous devez savoir par cœur l'air du *Point du jour ;* vous l'avez joué dix fois.

— Allons, mon bon monsieur Janotet, dit madame Legoix.

Ayant pris son courage et sa petite flûte à deux mains, le musicien souffla trois fois de toutes ses forces dans le petit instrument de bois, qui renferme en lui, malgré son peu de volume, les cris les plus perçants de la nature.

Le silence se fit à cet appel redoutable, et M. Janotet essaya de faire passer dans son tube de bois noir tout ce qu'il avait de douceur pour chanter le *Point du jour ;* malheureusement, comme il l'avait prévu, il fut obligé de s'arrêter à l'endroit le plus pathétique pour retourner la romance. Le vieux maître de piano, qui avait l'oreille dure, croyant que M. Janotet était seulement en retard d'une mesure, continua son accompagnement sans s'inquiéter du chant ; il en résulta entre le piano et la petite flûte des discordances qui, ailleurs qu'à une distribution de prix, eussent pu mettre les plus courageux en fuite : des applaudissements nombreux n'en vinrent pas moins témoigner à M. Janotet combien les assistants étaient heureux de l'ouverture.

Le conseiller municipal Pector, qui présidait l'assemblée, et qui fit entendre pendant tout ce morceau divers accompagnements de bouche imitant le basson, ne fut pas un des moins enthousiastes.

Aussitôt après le *Point du jour,* madame Legoix se leva et fit un petit discours d'adieu à ses élèves. Brisée par les fatigues de l'enseignement, et désirant jouir d'un peu de repos sur la fin de sa carrière, elle présentait pour lui succéder madame Chappe, fille de M. Chappe, ancien chef d'institution à Paris, et frère de Chappe fils, qui avait suivi la carrière de son père. « Adieu, chères élèves, dit-elle en portant son mouchoir à ses yeux, loin de vous je conser-

verai votre souvenir, et j'espère que mes leçons ne seront pas perdues. »

Madame Chappe, qui excitait une vive curiosité, apparut alors par une petite porte de derrière : elle était vêtue d'une robe de soie noire; ses cheveux en bandeaux aplatis sur ses joues faisaient ressortir un nez excessivement pointu. Elle se posa hardiment sur l'estrade et parla en improvisatrice pédante.

« Jusqu'ici, dit-elle, l'enseignement des demoiselles a été trop restreint. Ayant étudié à fond les diverses méthodes de la capitale, je m'appliquerai à introduire dans ce pensionnat les éléments nouveaux que d'illustres professeurs ont jugé à propos d'enseigner aux femmes. Les sciences et les arts doivent tenir une grande place dans mon programme, que je ferai connaître sous peu.

« La vie de famille aussi bien que la vie du grand monde ne peut se passer de ces éléments divers de sciences dont la civilisation a donné soif à chacun. Mes plans sont combinés de telle sorte que la jeune fille qui sortira de mon pensionnat, fût-elle ménagère, fermière ou fille de duchesse, trouvera désormais, dans l'éducation qu'elle aura reçue, des occupations sérieuses qui, aux jours de malheur ou de chagrin, empêcheront son esprit de s'arrêter à de trop tristes pensées. Du reste, mesdames, je dois remercier madame Legoix des excellentes préparations qu'elle a semées dans ces jeunes esprits; il ne s'agit plus maintenant que d'en hâter la maturité. Fille et sœur de parents voués à l'instruction dans la capitale, je me tiendrai plus que personne au courant des développements de la science, et j'espère que votre sympathie ne me manquera pas plus qu'elle n'a manqué à mon prédécesseur. »

Peut-être madame Chappe eût-elle continué son discours si un craquement violent ne s'était fait entendre du côté de la porte d'entrée; il se fit un mouvement dans la foule des

bourgeoises, qui poussaient des cris perçants en voyant remuer les deux battants de la porte. Toute la salle s'était levée, et on n'entendait que des plaintes et des signes de terreur.

— Messieurs, s'écria madame Legoix en s'adressant aux jeunes gens qui étaient grimpés sur les embrasures des fenêtres, ouvrez vite la porte du jardin pour empêcher un malheur.

Quelques-uns sautèrent; on entendit casser des carreaux et le bruit d'une porte forcée. Aussitôt une avalanche de curieux fit irruption dans la cour qui donnait dans la grande rue; comme les grands rideaux de calicot rouge gênaient la vue, les nouveaux arrivés les tirèrent en dehors et les arrachèrent audacieusement, sans s'inquiéter si un soleil ardent, pénétrant par les fenêtres, n'allait pas convertir la salle de prix en une étuve.

Il est certain que la curiosité était motivée en ce que cette solennité dépassa toutes celles connues jusqu'alors. Madame Chappe, qui avait acheté le pensionnat avant la fin de l'année, jugea bon de débuter par un coup d'éclat. Ce fut elle qui inventa de faire jouer sur deux pianos à la fois un grand morceau à quatre mains; elle tripla le nombre de prix et de couronnes pour cette année, et elle introduisit une narration en anglais, récitée par dix élèves à la fois. A la fin de la séance dix jeunes personnes s'avancèrent sur l'estrade, et dirent en chœur un chapitre en anglais du *Vicaire de Wakefield*.

Élisa de Vorges, qui était une jeune fille de dix ans, revint chargée de couronnes et de prix; mais elle commit à la distribution une de ces fautes qui ont plus tard de graves conséquences. Suivant l'usage, à chaque nomination, les jeunes filles se font couronner et embrasser par leurs parents. Élisa avait porté triomphalement ses couronnes à sa mère, ainsi qu'à madame Creton qui l'accom-

pagnait; ayant encore de nouveaux prix, et regardant du haut de l'estrade si elle ne connaissait pas dans la foule une personne amie qui pût partager sa joie, madame Legoix confia la couronne à mademoiselle Ursule Creton pour lui faire honneur; mais l'enfant eut peur de la vielle fille, de sa figure jaune, de ses lunettes vertes; elle descendit de l'estrade sans avoir reçu l'accolade obligée. Les enfants ont souvent de ces secrets sentiments qui les mettent en garde contre la méchanceté. Elle frissonna de coller ses lèvres roses à la peau morte et ridée de la vieille célibataire, et celle-ci lui lança un coup d'œil que personne ne remarqua dans la salle.

Madame Chappe était allée vers M. Bonneau, membre de la société académique rémoise :

— On compte beaucoup sur vous, lui dit-elle, pour nous lire un morceau, vous, monsieur, qui avez la réputation du plus savant homme du département!

— Madame, vous êtes trop obligeante, vraiment; mais...

— Je vous en serai particulièrement reconnaissante, je vais l'annoncer à l'assemblée.

— Pas encore, je vous prie, dit M. Bonneau; l'émotion... la chaleur...

— Pendant que vous prononcerez votre discours, dit madame Chappe, nos demoiselles auront le temps de s'habiller pour une petite comédie préparée.

— Je n'y avais pas songé, véritablement...

Et l'archéologue déroula un énorme cahier. Madame Chappe envoya ses sous-maîtresses chercher un verre d'eau sucrée pour M. Bonneau; en même temps elle annonça que, sollicité vivement par l'assemblée, l'archéologue daignait lire un court fragment historique.

Sous le titre du *Molincharterium* des anciens, M. Bonneau tint l'assemblée pendant deux heures d'inquiétudes et de colère mal dissimulées. Il s'agissait de reconnaître si

le *Molincharterium* cité par des commentateurs du moyen âge était le Molinchart actuel.

La langue française entrait pour une minime proportion dans ce terrible discours, où les textes nombreux d'un latin du moyen âge tenaient la plus grande place. Une chaleur étouffante régnait dans la salle, et des battements de pieds annonçaient clairement que le discours de M. Bonneau n'obtenait aucun succès.

Il se trouva quelques êtres assez mal élevés pour crier : *Assez!*

— Ne pourriez-vous glisser ? souffla madame Chappe à l'oreille de M. Bonneau, qui la regarda d'un œil inquet, et continua bravement, sans remarquer la mauvaise influence antipathique des auditeurs.

— Dans cinq minutes, dit madame Chappe à M. Bonneau, il est absolument nécessaire que la comédie commence.

On voyait apparaître derrière l'estrade certaines figures bizarres de jeunes filles grimées et habillées d'étranges costumes. M. Bonneau continuait toujours avec son impassibilité ordinaire la lecture de ses commentaires sur *Molincharterium*. Des conversations particulières s'étaient établies parmi les assistants, qui ne savaient comment vaincre la parole tenace de l'archéologue.

Sur un signe de madame Chappe, un chœur de jeunes filles se fit entendre et couvrit entièrement la voix de M. Bonneau, qui resta debout, sans doute à continuer la lecture de son mémoire, car ses lèvres remuaient et il ne paraissait nullement s'occuper du chœur qui étouffait sa voix.

Le chœur fini, on entendit avec surprise la voix de M. Bonneau succéder à celle des jeunes filles, et le mot de *Molincharterium*, quoique accueilli par des éclats de rire dérisoires, n'en continua pas moins à revenir à chaque phrase.

Ne sachant comment délivrer l'assemblée d'un orateur si dangereux, madame Chappe, en traversant la tribune, renversa comme par hasard les feuillets nombreux qui restaient à lire du manuscrit; ce seul fait parvint à mettre un terme au flux de paroles de M. Bonneau, qui, hors de lui de voir son précieux manuscrit voler de côté et d'autre, courut après les feuillets, et disparut de la tribune.

La distribution des prix se termina par une comédie jouée par les grandes élèves de la classe : la jeune personne qui jouait le rôle de *miss Rhétorique* fut particulièrement remarquée, ainsi que celle qui représentait le personnage de *miss Syntaxe*. Cette pièce, semée de plaisanteries grammaticales, donna une idée de l'esprit de madame Chappe, car le bruit se répandit qu'elle en était l'auteur. Les dames de la ville ne regrettèrent pas la presse qu'elles subissaient depuis le commencement de la séance, en riant aux larmes de la colère de *M. Subjonctif*, qui se plaignait vivement de rester trop souvent inoccupé. Une petite fille de six ans, à qui on avait collé des favoris sur la joue, et qui était perdue dans une longue houppelande marron, disait avec sa voix juvénile les plaintes graves de *M. Subjonctif*.

Si une minorité intelligente s'accordait à louer les beautés de cet ouvrage dialogué, la majorité n'en saisissait pas facilement les allusions délicates. Il y avait une scène dans laquelle *Prétérit-Passé* et *Prétérit-Indéfini* se disputaient vivement avec M. *Que-Retranché*; puis tout finissait par des chansons en chœur sur les différents temps des verbes, arrangés en musique sur des airs de cantique qui faisaient balancer la tête de mademoiselle Ursule Creton, que ces mélodies reportaient à la confrérie de la Vierge.

La classe des petites ayant été aussi bien partagée que celle des grandes, la distribution fut terminée, et chacun se retira, une bonne moitié fatiguée du tumulte qu'entraîne toujours une grande assemblée, l'autre moitié heureuse

d'avoir puisé dans cette solennité des motifs de conversation propres à remplir quelques soirées.

Louise pria la comtesse de Vorges d'attendre un peu que le flot de la foule fût passé: elle venait d'apercevoir sa belle-sœur descendre l'estrade, et elle voulait lui présenter ses compliments; mais mademoiselle Ursule Creton, quoiqu'elle reconnût la femme de l'avoué, eut l'air de s'avancer vers elle et lui tourna brusquement le dos. Louise ne pouvait avoir une vive sympathie pour la vieille fille, qui lui était hostile, et dont chaque parole contenait une méchanceté; cependant ce dédain la froissa à tel point que la comtesse s'en aperçut; mais elle attribua l'air contrarié de la jeune femme à la fatigue de cette longue séance.

— Ce n'est rien, madame, ne faites pas attention, dit la femme de l'avoué; et elle essaya de donner le change à ses idées en embrassant la petite Élisa, qui lui fit oublier par ses gentillesses la méchanceté de la vieille fille.

IX

PEINES D'AMOUR.

Pendant que ces scènes se passaient à Molinchart, Julien était dans des angoisses inexprimables. Viendra-t-elle ? se disait-il. Et il amassait toutes les raisons en faveur de l'arrivée de la femme de l'avoué; puis les raisons contraires se rangeaient en face comme une partie ennemie, et le jeune comte ne tirait de ces raisonnements que le doute. De sa chambre, située au second étage du château, il apercevait au loin la montagne de Molinchart, et il pouvait suivre pendant une demi-lieue la route blanche qui tout à coup fait un coude, se cache dans les arbres, reparaît encore jusqu'à un petit pont et disparaît derrière des cabanes de paysans. La solitude n'amène pas la tranquillité; le comte était dans une indécision cruelle, se demandant s'il devait

aller au-devant de sa mère ou rester à l'attendre. Au cas où Louise viendrait, la comtesse ne remarquerait-elle pas le trouble qui s'emparerait de son fils, seul sur la route, tandis qu'au château, quand tout le monde serait réuni, l'attention serait moins portée sur lui?

Ce jour-là, il faisait un petit vent frais qui se jouait dans les feuilles des arbres et les agitait; au loin, on voyait les blés baisser leur tête dorée et la relever doucement; certains arbres à feuilles jaunes et douces subissaient le passage du vent en ployant leurs fines branches dans mille contours capricieux, tandis que d'autres, à la feuille sèche et vernie, miroitaient aux rayons du soleil et faisaient entendre un petit bruit métallique tant que durait la brise. Quelques sapins, au contraire, fiers, chagrins et anguleux, restaient immobiles dans leur tristesse. Julien ne pouvait quitter sa vue de ces arbres qui étaient sous sa fenêtre, et le bruit monotone du vent qui soufflait dans les feuilles endormait un peu ses inquiétudes.

Dans la cour, un petit chat rompait la tranquillité en sautant tout à coup d'un arbre, avec la vivacité d'un tigre, pour se jeter à la poursuite de petits poussins qui, à quelques pas d'une poule et d'un coq, picotaient l'herbe des pavés. Un gros chien attaché à sa chaîne, accroupi sur le ventre, près de sa niche, regardait cette scène avec mélancolie. Les petits poulets accouraient en poussant un léger cri sous l'aile de leur mère, et le chat s'en retournait sournoisement se tapir sous un massif de rosiers, étudier d'un œil brillant, tout en frétillant de la queue, les moindres mouvements des plus jeunes membres de cette famille dont il rêvait la destruction.

Quand l'esprit est tyrannisé, ces tableaux reposent. Julien oublia un moment l'arrivée de sa mère en regardant les mille folâtreries du petit chat, dont le corps frémissait d'inquiétude et qui, par la couleur de sa robe luisante

noire et grise rayée, ressemblait à un serpent annelé qui semble s'avancer vers sa proie par une succession de cercles vivants.

Julien fut tiré de ses observations par un faible bruit lointain qui le fit tressaillir. C'était le roulement lointain d'une voiture sur la route récemment empierrée. A cette heure, la comtesse seule pouvait arriver au château. Aussitôt le jeune comte redevint inquiet et se promena dans sa chambre, ne pouvant encore distinguer la voiture. La voiture se rapprochait de plus en plus; enfin, Julien put distinguer un point noir qui grossissait à vue d'œil, et il ferma les persiennes de sa fenêtre afin de pouvoir regarder Louise sans en être vu et de se composer une physionomie pour paraître devant sa mère.

La voiture approchait, mais il était impossible de découvrir les personnes qui étaient dedans, car la comtesse avait pris une voiture couverte, à cause du temps incertain; et les émotions graduées que le comte se promettait s'évanouissaient. Il avait pensé reconnaître d'abord de loin les habits de Louise, puis l'ovale de sa figure; puis chaque tour de roue lui ferait distinguer chaque trait, et il se trouvait en présence d'une machine carrée et vernie qui ne laissait rien connaître de ce qu'elle renfermait.

Mais une petite main qui sortit tout d'un coup de la lourde boîte pour s'appuyer sur la portière fit battre le cœur du comte. Ce n'était pas la main calme et aristocratiquement grasse de la comtesse; ce n'était pas la main à peine formée d'Élisa; la main qui se laissait voir sur les galons jaunes de la portière était légèrement dorée, et un petit bracelet d'ambre, qui entourait le poignet excessivement délié, en faisait ressortir la couleur. Julien se retira brusquement de la fenêtre, descendit précipitamment l'escalier et arriva juste dans la cour en même temps que la voiture.

— Ah! madame! s'écria-t-il d'une voix qui contenait

beaucoup de paroles et que la comtesse ne pouvait regarder que comme une marque de politesse. Comme il aidait à descendre de la voiture d'abord sa mère, puis Louise, il eut le droit de serrer un peu plus fort que l'amitié ne le permettrait la jolie main au collier d'ambre; mais la petite main ne répondit pas vivement à ces protestations; elle fit la rétive, s'allongea et essaya de gagner en longueur pour échapper à une étreinte trop significative. Quoique ce petit combat muet restât inconnu aux yeux de la comtesse, Julien fut obligé, bien à regret, de lâcher cette main, que les convenances ne lui permettaient pas de garder plus longtemps emprisonnée.

— Et mon mari, où est-il? demanda Louise.

Cette question, prononcée avec une légèreté moqueuse, rendit le jeune comte soucieux. Louise avait dans l'esprit quelque chose de malicieux; la question qu'elle adressait à Julien n'était qu'un simple rappel à l'ordre, une petite vengeance de femme qui trouve qu'on a serré trop vivement sa main. Le comte ne comprit pas cette malice féminine et fut cruellement blessé d'entendre la femme qu'il aimait s'inquiéter si vivement de la présence de son mari. Il répondit que M. Creton du Coche explorait les environs, et qu'à cette heure sans doute il était occupé à ses recherches scientifiques. Il fallut à Julien beaucoup de courage pour ne pas médire de l'avoué et pour ne pas faire sentir à sa femme l'opinion qu'il avait de ses expériences; mais il se contint, attendant de la suite des événements la conduite à tenir.

Le mari revint à l'heure du dîner.

— Ah! te voilà, dit-il à sa femme.

Il n'en dit pas davantage et se mit aussitôt à raconter à la comtesse son expédition de la journée. Quoique Louise n'aimât pas son mari, elle fut blessée de la réception sans façon de M. Creton; elle y était habituée chez elle et ne s'en plaignait pas, mais la présence de la comtesse et de son fils

lui fit remarquer plus vivement une pareille indifférence. Être traitée si légèrement devant un homme qui vous aime, constitue un crime pour la femme, qui ne veut jamais paraître dédaignée. N'est-ce pas donner à l'amant une mauvaise opinion de soi que de paraître occuper si peu de place dans l'affection d'un mari? Une femme avoue volontiers que son mari ne prend pas garde à elle, qu'il s'occupe de toute autre chose, qu'il a d'autres passions en tête, le jeu, la table; elle forcera même la peinture, elle montrera son mari moins aimant qu'il n'est, mais elle ne lui pardonnera pas de le prouver en public par des faits.

Aussi, petit à petit, elle amasse des faits dans sa tête, elle les groupe, elle les classe; ces faits se grossissent, se colorent, forment des montagnes qui accableront la tête du mari, toutes sortes de détails minuscules qui échappent au condamné quand il apprend sa terrible sentence.

Un ami observateur eût fait remarquer plus tard à M. Creton du Coche qu'il avait pour ainsi dire attisé le feu des colères de sa femme, qu'il eût pu se casser la tête sans se rappeler la phrase qui avait blessé Louise.

La comtesse prit la défense de la femme de l'avoué, et fit remarquer à son mari qu'il la recevait au moins froidement.

—Ne faites pas attention, madame, dit M. Creton du Coche; ma femme y est habituée, elle me connaît; n'est-ce pas, Louise?

Le malheureux semblait vouloir hâter l'heure de sa condamnation. Les tribunaux, qui ne prononcent de séparation de corps qu'à la suite de violences bien constatées, sont impuissants à connaître ces mille petites causes qui amènent les plus grands troubles dans les ménages et qui font que de pareils faits sont beaucoup plus violents que des brutalités. D'ailleurs il faudrait, pour les expliquer et les mettre en lumière, des esprits fins, délicats et analyti-

ques, facultés que beaucoup d'avocats ne semblent pas avoir en partage.

— La façon dont j'ai connu M. Julien, dit le mari, est au moins singulière; mais je l'avais remarqué il y a longtemps et je désirais faire sa connaissance, sans me rendre compte pour quels motifs. Savez-vous, madame la comtesse, combien les habitants de Molinchart boivent de cruches d'eau par jour?

— Non, monsieur, dit la comtesse en souriant,

— J'ai toujours aimé à m'instruire, dit l'avoué, et c'est justement M. Julien qui m'a empêché d'arriver à mes calculs. Nous avons à Molinchart des fontaines publiques, des puits et des citernes; mais l'eau n'est pas aussi bonne que celle du bas de la montagne; il y avait longtemps que je voulais savoir combien les ânes en transportent de cruches par jour..... J'étais un jour sur la promenade, depuis le matin, à compter les ânes, qui portent chacun huit cruches dans leurs paniers..... Vous ne croirez peut-être pas que j'avais oublié d'aller déjeuner..... Tu dois te rappeler, ma femme, le jour où je n'ai pas été déjeuner; si je ne déjeunais pas, c'est que j'avais peur de manquer un convoi d'ânes. Vous me direz, madame, qu'il était facile d'interroger les femmes qui conduisent les ânes, et de leur demander: Combien êtes-vous qui faites ce commerce, et combien de fois par jour montez-vous la montagne? Mais j'ai reconnu qu'il vaut mieux faire ses observations soi-même, voir et calculer au lieu d'interroger. D'ailleurs, les femmes de la campagne, qui ne savent pas quel intérêt vous apportez à ces questions, n'y mettent aucune complaisance.

— Connaissez-vous M. Bonneau? demanda le comte à l'avoué.

— Non, dit M. Creton du Coche.

— C'est notre voisin, un savant fort distingué, qui ap-

porté la même conscience que vous dans ces sortes de travaux. Il faudra que je vous le présente.

— Il était à la distribution des prix, dit la comtesse; mais il n'a pu terminer un morceau qui roulait sur des matières fort délicates d'archéologie.

— Ah! dit l'avoué, vous avez pour voisin un archéologue!

— Il s'inquiète des moindres vestiges de monuments, dit la comtesse, et il les recueille avec le plus grand soin; les personnes qui prétendent s'y connaître trouvent son musée fort curieux.

— J'y mènerai M. du Coche, dit Julien.

— Je suis enchanté de faire la connaissance des personnes qui se dévouent à la science; cependant j'avoue que le petit tailleur n'a pas montré une grande complaisance à mon égard.

— Est-ce que monsieur du Coche a été rendre visite à Cadet Bossu? demanda la comtesse.

— Oui, madame, Jacques m'y a mené; je trouve l'invention du tailleur fort ingénieuse; ses Cosaques sont parfaits; mais le tailleur semble avoir puisé dans leur contemplation quelque chose de leur férocité... Pour en revenir au volume d'eau que la fontaine du bas de la montagne fournit aux habitants de Molinchart, j'étais, comme je vous le disais, depuis le matin sur la promenade, mon carnet à la main, inscrivant chaque fois le nombre des ânes qui passaient sous mes yeux, lorsque M. le comte arriva tout d'un coup à cheval et traversa un groupe d'ânes... A partir de ce moment, mes calculs ont été dérangés. Je vous regardais, j'admirais votre façon de monter à cheval, et jamais je ne me suis rappelé si j'avais inscrit, avant votre arrivée, sur le carnet, les ânes qui se trouvaient sur votre passage.

— C'est fâcheux, dit Jonquières.

— Toutes mes observations précédentes étaient inutiles.

— Si j'avais su, dit Julien, j'aurais passé par un autre côté.

— Oh! dit l'avoué, j'aurais pu recommencer le lendemain; mais ces calculs m'absorbaient trop.

Pendant tout le dîner, M. Creton du Coche ne parla que de ses ânes et de l'eau qu'ils portaient dans les cruches, au grand déplaisir de Louise, qui ne voyait pas sans peine son mari étaler sa sottise avec complaisance.

Après le dîner on fit un tour dans le jardin; Jonquières donnait le bras à la comtesse; M. Creton du Coche marchait seul, ruminant ses observations; la petite Élisa courait en avant et en arrière, cueillait des fleurs, faisait des bouquets, allait de l'un à l'autre, tandis que Julien, qui donnait le bras à Louise, marchait à pas lents pour mettre quelque intervalle entre sa mère et lui.

— Que vous êtes bonne d'être venue! lui disait-il.

— J'aurais bien dû ne pas venir, dit Louise, après cette lettre.

— Qu'y avait-il dans ma lettre? Rien autre chose qu'une invitation.

— Je l'ai apportée pour la déchirer devant vous, dit Louise. Vous ne savez pas à quel danger vous m'exposez. Si par hasard mon mari était revenu et qu'il eût trouvé cette lettre, si elle s'était égarée, si elle était tombée en d'autres mains, que sais-je? la malignité aurait pu en tirer parti... Tenez, la voici, et je vous en prie, monsieur, ne m'écrivez jamais, n'importe dans quelle circonstance.

Julien profita de ce que Louise lui passait la lettre pour s'emparer de la petite main rétive. Le soir était venu; il régnait une grande tranquillité dans la campagne; la comtesse était à quinze pas en avant, causant avec son neveu. Julien ne répondit pas et garda la main de Louise dans la sienne. Rien ne porte au silence comme la campagne; le

comte avait le cœur plein de paroles, et cependant il se taisait, espérant faire passer dans une pression de mains les sentiments qui l'agitaient. Quoiqu'elle eût la main gantée, Louise se sentait gagner par un trouble inexprimable; ses pas qui ne résonnaient pas sur le gazon, la tiédeur de l'atmosphère, cette conversation muette, lui faisaient battre le cœur, et elle en arrivait à craindre encore plus le silence du comte que ses paroles.

— Laissez-moi, monsieur, lui dit-elle.

Elle fit un violent effort pour dégager son bras; alors Julien lui lâcha la main.

— Pourquoi ne peut-on toujours vivre ainsi? s'écria Julien. Quel beau rêve, Louise! mais quel triste réveil quand vous serez partie!

Heureusement pour la femme de l'avoué, Élisa accourait en poussant des cris de joie; elle avait trouvé deux vers luisants, les avait posés sur les bords de son chapeau de paille, et se faisait une fête de montrer à chacun ces deux petits diamants bleus qui étincelaient comme du phosphore. Louise voulut la prendre par la main, afin d'avoir un protecteur, mais la petite fille déclara qu'elle voulait marcher en avant pour servir de phare aux promeneurs.

Tout à coup Julien fit un mouvement de dépit que comprit Louise. La voix de M. Creton du Coche venait de se faire entendre à peu de pas; ayant pensé quelque temps à ses découvertes scientifiques, il s'était senti isolé en pleine nuit, et il avait été faire « un bout de conversation » avec la comtesse, qui s'était prêtée de bonne grâce à écouter des propos bourgeois sur la brièveté des jours d'automne, sur la disparition du soleil, sur le calme de la température. Après avoir épuisé la conversation de ce côté, l'avoué, qui se servait assez souvent des mêmes motifs, venait retrouver sa femme et le comte, et recommençait pour de nouveaux auditeurs ce qu'il venait de débiter ailleurs.

Julien, quoiqu'il souffrît d'être troublé dans sa conversation muette, fut obligé d'écouter l'avoué. Encore M. Creton poussa-t-il la méchanceté jusqu'à faire des questions sur les récoltes de l'année, questions auxquelles le comte répondait malgré lui, tout en pestant contre le fâcheux.

— Mais, monsieur, dit Louise à son mari, ce que vous dites là n'est pas intéressant.

Si la nuit avait permis d'étudier la figure de l'avoué, on eût été frappé de sa comique surprise en entendant cette parole qui tenait d'un esprit révolté.

— Ce n'est pas intéressant! s'écria-t-il; voilà bien les femmes! Tu crois sans doute qu'une conversation sur les modes, sur les chapeaux, sur la tapisserie, plairait davantage à M. le comte. Ce que c'est pourtant qu'une femme qui n'est jamais sortie de la ville: elle ne sait pas distinguer le seigle du froment, le blé de l'avoine; elle croit volontiers que tout cela est de l'herbe, et elle vient me dire que cela n'est pas intéressant... Ah! monsieur le comte, madame votre mère a eu bien tort, je le crois, d'amener ma femme à la campagne.

— Au contraire, monsieur du Coche, dit Julien, ma mère est enchantée d'avoir fait la connaissance de madame.

— Oh! oh! dit le mari d'un air de doute, c'est la politesse seule qui vous fait parler ainsi.

— Vraiment, dit en souriant Louise, à entendre mon mari, on me prendrait pour une ignorante.

— Non, non, dit l'avoué, tu n'es pas ignorante, tu brodes parfaitement, tu fais également bien de la tapisserie, mais tu n'entends rien aux productions de la terre.

On arriva bientôt au château, et cette vie, calme en apparence, se continua pendant quelques jours; cependant Julien, quoiqu'il vît réaliser ce qu'il avait tant souhaité, la présence de Louise, devenait triste, et ses anciens accès de mélancolie le reprenaient. Quelquefois il fallait l'ordre

de sa mère pour qu'il l'accompagnât à la promenade avec Louise : il inventait des indispositions qui le retenaient dans sa chambre, disait-il, et qui le faisaient souffrir sans qu'il en résultât de maladie bien grave. Son cousin vint à son secours et l'alla trouver, un matin qu'il n'était pas encore levé à dix heures.

— Je ne te dirai pas, dit Jonquières, que je t'avais prédit ce qui t'arrive, mais tâche de prendre un peu de courage et de combattre ta passion, non pas pour toi, mais pour ta mère.

— Ma mère ! s'écria Julien.

— Sans doute ; elle ne m'a rien dit, parce qu'elle me sait trop ton ami pour que je ne te répète pas les moindres choses qui te regardent, mais j'ai cru comprendre qu'elle avait deviné l'état dans lequel tu te trouvais.

— Tu crois ! dit le comte de plus en plus attristé.

— Je ne l'affirmerais pas, mais elle s'en doute.

— Il ne faut pas qu'elle le sache, dit Julien.

— Je le pense comme toi ; ma tante ne souffrirait pas qu'on trompât chez elle ce M. Creton ; elle ne fermerait pas les yeux complaisamment sur une intrigue, et si elle avait un commencement de certitude, elle ferait tout pour éloigner l'avoué et sa femme.

— Peut-être le préviendrait-elle, dit Julien.

— Il faut donc, mon cher ami, que tu joues un peu la comédie pendant quelques jours ; tâche de paraître gai, et chasse ces airs mélancoliques qu'elle a trop appris à connaître quand tu revins de Paris. Sois empressé, galant même, mais d'un air dégagé. Au contraire, tu es gêné auprès d'elle, tu ne parles pas, tu soupires...

— Vraiment ! s'écria le comte un peu confus.

— Eh bien ! il n'y a pas de mal, tu l'aimes et tu soupires ; il y a manière de soupirer ; tu soupires bien, et tu n'as pas l'air encore d'un chanteur de romances.

— Suis-je assez malheureux! s'écria Julien. Je vois la femme que j'aime toute la journée, mais je ne puis lui parler tranquillement sans qu'aussitôt le mari n'arrive, ou Élisa, ou ma mère.

— Je crois, dit Jonquières, que si vous étiez seuls toute la journée, tu n'en serais pas moins malheureux.

— Moi! dit Julien.

— Tu demanderais autre chose; où est-il l'amour qui laisse l'esprit tranquille?

— Quel mari cette pauvre femme a rencontré! s'écria Julien.

— Tu vas souhaiter peut-être qu'elle soit mariée à un homme de bonnes manières, aimable et spirituel.

— Tu te moques..... Charles. Mais il m'est permis de plaindre Louise d'être liée pour la vie à un homme qui l'humilie journellemet et qui ne la comprend pas.

— Il est bien rare, dit Jonquières, qu'au bout de dix ans une femme trouve que son mari la comprenne.

— Enfin, tu as été témoin de la manière dont l'avoué traite sa femme, avec quel sans-façon il lui répond, et les moindres occasions qu'il saisit pour l'humilier.

— Cela se comprend; par cette goguenardise, le mari croit montrer sa supériorité. J'ai connu beaucoup de maris ainsi bâtis : leurs femmes leur servent de compère sans s'en douter; ce sont comme les paillasses des arracheurs de dents, qui reçoivent à un moment donné les soufflets du maître, pour bien faire comprendre à la foule l'autorité de celui-ci.

— Pauvre Louise! dit Julien. Je la plains, et c'est moi qui suis à plaindre, car je l'aime et elle ne m'aime pas.

— Elle ne t'aime pas! dit Jonquières. Serait-elle venue chez ta mère si elle n'avait pas au moins un commencement d'amour?

— Je ne sais rien démêler à sa conduite; elle me fuit le

plus qu'elle peut; quelquefois, quand nous allons promener, elle prend le bras de son mari, qui ne s'en soucie guère; elle me refuse les plus légères marques d'amitié... Enfin, le croirais-tu, elle me fait l'éloge des qualités de ce Creton.

— Elle lutte, dit Charles.

— Oh! c'est indigne! Quand je l'entends ainsi parler de son mari, je me sens révolté, j'ai honte d'aimer une femme qui a des sentiments si vulgaires, car je n'apporte aucune rancune vis-à-vis du mari. Il m'est indifférent, je n'ai pas de haine contre lui, ni d'amitié; si je rencontrais dans la vie un être pareil et qu'on me demandât mon opinion, je répondrais : C'est un homme borné, qui vit et qui respire comme un animal grossier, et qui n'a même pas au fond la tendresse de mon chien Tom... J'aime mieux mon Tom...

Jonquières se mit à rire.

— Est-ce que tu le peins de la sorte aux yeux de sa femme?

— J'ai essayé, mais elle ne me laisse pas continuer; elle dit qu'elle s'est trouvée longtemps heureuse...

— Ah! longtemps n'est pas toujours.

— C'est ce que je lui ai répondu; mais alors elle parle d'abnégation, de dévouement, de vie paisible, d'intérieur tranquille, et ces sortes de raisons m'empêchent de répondre... Nous restons sans nous parler, emportant chacun de notre côté des impressions douloureuses... Pourquoi le hasard ne nous fait-il pas rencontrer, au début de la vie, des femmes telles que celle-ci, dont on serait fier, qu'on serait si heureux d'aimer; au contraire, nous nous jetons dans les bras de coquines qui savent développer notre passion au plus haut point, et qui nous laissent retomber brutalement dans un bourbier où l'on reste pris de nausées, en se demandant : Est-ce l'amour? Quelquefois nous sortons de ce bourbier avec beaucoup d'efforts, et toute la vie

se passe à douter de l'amour, à le craindre... Au contraire, des jeunes filles pures, chastes, à peine entrent-elles dans la vie, on leur attache au pied un boulet, un mari tel que ce Creton, qui, s'il n'est pas usé, est imbécile... Ah! on n'est jamais heureux sur cette terre!

— Il faut être excessivement curieux, dit Charles, pour être heureux; mais dans ce moment tu parles comme un homme désespéré; demain tu seras pris d'une gaieté folle, tu trouveras la vie un cadeau inappréciable.

Julien secoua la tête.

— Qu'est-ce qu'il te faut pour te rendre fou de bonheur? un seul coup d'œil de la femme que tu aimes, et ce coup d'œil viendra.

— Le crois-tu, Charles?

— Je vois dans la conduite de Louise des combats, des soubresauts d'opinions qui n'ont que toi pour objet. Qu'elle te le montre ou qu'elle te le cache, qu'elle soit réservée ou émue, il n'y a que toi dans la nature, toi et toujours toi. Elle fait l'éloge de son mari, mais c'est pour t'éprouver. Lui reconnût-elle quelques qualités, à ce mari, qu'à l'intérieur, sur les plateaux de cette petite balance que chaque femme a dans le cœur, elle mettrait d'un côté les pièces de six liards du mari, et de l'autre les monceaux de trésors, de bijoux et de pierreries qui sortent par la bouche d'un jeune amant. Vas, à l'heure qu'il est, M. Creton du Coche est bien bas, et il ne pèse pas lourd, comme on dit.

— Ah! que tu me fais de bien, mon ami, dit Julien; depuis ce matin, je n'ai fait que regarder mes pistolets.

— Que les amoureux sont difficiles à mener! Mais, comme tes matinées sont mauvaises en général, que tu n'as rien à faire ici, en ma qualité de médecin, je t'ordonne beaucoup d'exercice, et nous allons nous remettre à la chasse tous les jours. Est-ce convenu?

— Me permettras-tu de parler d'elle?

— Un médecin, dit Jonquières, doit flatter les manies de ses malades.

X

DELIRIUM ARCHEOLOGICUM TREMENS.

Un matin l'avoué courait les champs, suivi de Jacques, qui s'ingéniait à fournir chaque jour de nouvelles promenades. Tous deux arrivèrent près d'un monument délabré qu'on appelle dans le pays le château des Templiers.

La course avait été longue et l'avoué se reposait sur le gazon, lorsqu'il aperçut un petit homme vêtu de noir, cravaté de blanc et porteur d'un immense parapluie fermé, dont il se servait comme d'une pique pour gravir la montagne. Sous ces habits noirs, larges, on pressentait un savant, et sans avoir de vastes connaissances physiognomoniques, l'avoué flaira quelque être extraordinaire. Le petit homme s'arrêtait de temps en temps, regardait le château des Templiers et brandissait son parapluie avec des airs de satisfaction. Il n'aperçut pas, dans sa préoccupation, l'avoué et Jacques, qui étaient étendus sur le gazon, le premier sur le dos, le second sur le ventre.

L'archéologue se flaire de loin à la façon dont il regarde un monument. Il semble qu'il lui appartient, qu'il a été construit exprès pour sa satisfaction personnelle, et que les ruines sont destinées à être commentées par lui. L'archéologue n'est pas seulement curieux à être étudié en public; il se pose devant un édifice d'une certaine façon théâtrale; il sait qu'on le regarde et que les curieux disent de lui: Voilà un savant. Dans ces circonstances, l'archéologue n'est pas sérieux et manque de naïveté; il est sur un théâtre; il fait l'homme important. Mais il faut surprendre l'admirateur des monuments quand il se croit seul et quand il se laisse aller à ses sensations intimes; son œil ne s'illu-

mine pas, comme on pourrait le croire, l'enthousiasme ne se peint pas sur ses traits, car l'archéologue n'aime pas l'architecture pour l'architecture, il l'aime pour l'honneur qu'elle lui rapportera devant une société savante. Un monument, pour un archéologue, représente un mémoire in-quarto de deux à trois feuilles, qu'il lira à un moment donné en séance publique. Les beautés du monument ne le séduisent guère; s'il les étudie, c'est pour en faire une analyse pénible dans une langue particulière et scientifique.

L'homme à l'habit noir s'avança vers un grand mur qui restait encore entier et mesura le mur avec son parapluie comme il l'eût fait avec un mètre, puis il tira de sa poche un petit carnet et y inscrivit quelques notes.

— Jacques, dit M. Creton du Coche, qu'est-ce que fait donc ce monsieur?

Jacques, qui commençait à sommeiller, leva la tête et dit:

— Pardi! c'est M. Bonneau avec son parapluie.

— Le savant M. Bonneau qui demeure à Vorges?

— Lui-même, monsieur.

— Je vais lui parler.

— Ne vous en avisez pas, monsieur: quand on le rencontre avec son parapluie, c'est un signe qu'il ne veut pas être dérangé... il travaille, et alors il est bien pire que Cadet Bossu.

M. Bonneau était un de ces bourgeois qui furent attaqués, quelque temps avant 1830, d'une maladie tout à fait nouvelle, connue sous le nom de *delirium archeologicum tremens*. Il est permis d'appeler cette manie une maladie, car il en souffrait violemment et versait plus de larmes sur la démolition de la moindre vieille baraque que s'il eût perdu un membre. L'avocat Grégoire répétait souvent avec complaisance que M. Bonneau était attaqué de la pierre. La mode était alors aux cathédrales. M. Bonneau,

riche rentier de Vorges, et qui ne savait à quoi occuper son temps, se jeta avec fureur dans les bras de l'archéologie. Il entreprit, dans sa petite sphère, une besogne qui demandait plus de démarches que d'intelligence; ce fut de mesurer tous les monuments de sa province. Très-jeune, M. Bonneau avait eu l'esprit tourné vers ce genre d'observation; il ne montait pas un escalier sans compter le nombre de marches du rez-de-chaussée au grenier. Les personnes auxquelles il allait rendre visite et qui le recevaient au bas de l'escalier n'étaient pas peu surprises de s'entendre dire:

— Permettez-moi, je vous prie, de monter jusqu'au haut de votre maison, j'aurai l'honneur de vous présenter ensuite mes hommages.

— Mais, monsieur...

— Vous devez avoir au moins soixante marches dans vos deux étages. Oh! je m'y connais, j'ai regardé attentivement la façade, je me trompe bien rarement, soixante marches tout au plus; je serais bien étonné s'il y avait moins de cinquante-cinq marches.

On n'avait pas le temps de répondre que M. Bonneau était déjà monté au grenier, ne s'inquiétant pas si la personne l'attendait ou non.

— Cinquante-huit marches, s'écriait-il en entrant dans le salon d'un air triomphant; j'en étais sûr, et encore vous avez un pas de porte, ce qui fait cinquante-neuf marches.

Avec cet esprit d'exactitude, M. Bonneau savait combien il lui fallait de ses petites enjambées pour mesurer la longueur d'une rue, et nécessairement combien d'enjambées nécessitait le tour de la ville. Tout cela était noté avec grand soin sur un petit carnet; ce ne fut que plus tard qu'il appliqua son intelligence pleine d'exactitude à la mesure des monuments du département. Mais, dédaignant les anciennes mesures et ne se souciant pas des nouvelles, il

avait inventé un moyen terme qui aurait pu troubler les habitudes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Tout était soumis à son parapluie. Pour lui, un monument avait tant de parapluies de longueur, tant de largeur; il ne comptait que par parapluie, n'étant jamais sorti sans ce meuble prudent. Le caractère distinctif de M. Bonneau était le parapluie, en hiver, au printemps, en été, en automne; qu'il fît grand soleil ou grande pluie, neige ou grêle, on ne se rappelait jamais l'avoir rencontré sans son parapluie, et il se l'était tellement assimilé dans les gestes, dans les mouvements, qu'on aurait juré qu'il était venu au monde avec un parapluie, et que mieux eût valu priver un boiteux de ses béquilles que lui de son parapluie.

La société académique rémoise avait admis cette singulière mesure et chaque membre savait à quoi s'en tenir quand M. Bonneau annonçait qu'il avait relevé la hauteur, la largeur, la longueur, la profondeur d'un monument, et que le tout représentait tant de parapluies. La parfaite conscience de M. Bonneau dans ces sortes de travaux était tellement connue, que l'académie préférait cette mesure au métrage souvent équivoque d'un architecte, qui, n'apportant pas toujours l'aplication voulue, peut commettre des erreurs déroutantes pour la science.

Jacques expliqua du mieux qu'il le put à M. Creton du Coche la haute estime que les gens sérieux du pays professaient pour M. Bonneau, et l'avoué attendit avec impatience que l'archéologue reparût, car il était occupé à relever la façade de derrière du château des Templiers, et on l'avait perdu de vue; mais bientôt on put le voir manœuvrant avec beaucoup d'agilité son parapluie, le faisant pirouetter sur lui-même du manche à la queue, en arpentant avec rapidité le côté nord du monument. L'avoué n'avait pas assez d'admiration pour ce petit homme en habit noir qui escaladait des murs, s'accrochait dans les interstices des

pierres et courait certainement des dangers pour donner des calculs plus qu'approximatifs de l'élévation du monument.

Quand il fut arrivé au premier étage, M. Bonneau recommença ses calculs sur les quatre côtés du monument, pour vérifier la justesse de ses mesures, que des contre-forts inclinés avoient peut-être empêché d'inscrire dans toute leur intégrité. Ayant contrôlé sur son carnet ses opérations, il descendit du vieux château avec le même sang-froid, se servant de son parapluie comme appui.

— C'est au savant monsieur Bonneau que j'ai l'honneur de parler? s'écria l'avoué.

— A lui-même, monsieur, dit l'archéologue, qui regarda en clignotant la décoration barométrique que portait à sa cravate M. Creton du Coche.

L'avoué déclina son nom, sa profession, son séjour au château de la comtesse de Vorges, et dit qu'il ne paraîtrait sans doute pas impoli en se présentant lui-même; mais qu'heureux d'avoir rencontré l'archéologue, il n'avait pu modérer son vif désir de faire sa connaissance.

Il se joua alors entre les deux savants une comédie qui n'avait que Jacques pour spectateur: M. Creton du Coche, heureux d'être mis en rapport pour la première fois avec un homme célèbre dont tout le pays parlait, avait le plus vif plaisir de déployer ses connaissances météorologiques; il voulut prouver que lui aussi s'occupait de matières hors de la portée du vulgaire; mais M. Bonneau ne savait pas écouter, à peine s'écoutait-il lui-même. Il ne voyait dans la vie que des monuments à mesurer avec son parapluie, et il était incapable de suivre une discussion étrangère à ce sujet. Il n'y avait pas de place dans son cerveau pour les idées des autres, et tout homme qui ne s'adonnait pas à l'archéologie lui paraissait un être d'une nature inférieure. Son amour-propre extrême lui faisait croire qu'il avait inventé l'art de mesurer les monuments.

— Croiriez-vous, monsieur, dit-il à l'avoué, qu'avant mes opérations les habitants de Reims ne connaissaient pas l'étendue de leur collégiale?... A la dernière séance du congrès académique, je m'avisai d'appliquer mon parapluie contre le monument, et j'obtins immédiatement la longueur du monument. C'était un résultat précieux. J'entre au congrès et je demande à un de ses membres combien avait de pieds la collégiale en longueur; il ne s'en doutait pas... On prononçait un discours sur un sujet d'agriculture d'une faible importance; je me dis que si je laisse entamer la discussion sur cette matière, ma découverte peut être remise à une nouvelle séance; alors j'écris sur un petit papier : Y a-t-il un des membres présents qui puisse déterminer la longueur exacte de la collégiale? Mon petit papier circule autour de l'assemblée, et me revient sans réponse. Monsieur, les habitants de la ville eux-mêmes l'ignoraient.

— Il en est de même, dit M. Creton, de Molinchart, où...

— Permettez, monsieur; aussitôt le discours sur l'agriculture terminé, je monte à la tribune; je fais part de ma découverte, et elle est inmédiatement transcrite sur le registre de la société, à mon nom, bien entendu, afin que ce fait ne soit pas perdu pour l'avenir.

— A Molinchart, dit l'avoué, nous sommes dans les mêmes conditions relativement à...

— Oh! je n'ai pas fini, monsieur, il faut que je vous montre tout ce que j'ai fait pour le département. Je ne perds pas de temps, mais ma vie est réellement trop occupée; je ne pense qu'aux intérêts artistiques du pays... Vous connaissez maintenant Vorges, monsieur, puisque vous y êtes depuis quelque temps; eh bien! vous allez voir ce que j'ai fait pour Vorges : d'abord, j'ai créé dans ma maison un musée tel qu'il n'y en a pas de pareil dans le département... J'ai des fragments des monuments des Romains; une partie de ma cour est pavée en briques ro-

maines ramassées une à une, quelquefois à vingt lieues de distance l'une de l'autre. J'ai dans ma cuisine des couteaux, vous jugeriez qu'ils ont été fabriqués hier; eh bien! monsieur, ce sont des couteaux trouvés dans des tombes du pays, et je me suis fait signer des certificats par les autorités locales, constatant que mes couteaux de cuisine proviennent de l'invasion des Gaules... C'est en m'entourant d'objets d'une autre époque, en les faisant servir à mes besoins journaliers, en vivant avec eux en perpétuelle contemplation, que j'ai puisé ce vif amour des monuments qui m'a conduit à de si importantes découvertes.

Chemin faisant, M. Creton du Coche essaya à diverses reprises d'interrompre le plaidoyer de l'archéologue; mais il ne put placer un mot sur ses études favorites; d'ailleurs Jacques lui faisait signe de se taire, et après avoir essuyé le feu du tailleur aux Cosaques, l'avoué commençait à prendre garde d'irriter les savants. On arrivait dans le village: M. Bonneau ayant invité son écouteur à venir voir sa maison, Jacques disparut.

La maison de l'archéologue était excessivement curieuse par la prodigieuse quantité d'antiquités qui servaient de manteau aux murailles. Le petit mur était protégé par des tessons de pots romains remplaçant les culs de bouteilles que cimentent les maçons pour empêcher l'escalade des voleurs. La porte avait deux battants ou plutôt n'en avait qu'un, provenant d'une armoire de la renaissance à figures sculptées, tandis que l'autre battant était formé d'un fragment de grille en fer tellement dénaturé, qu'il eût été impossible d'en reconnaître l'origine si, par une conscience de collectionneur, M. Bonneau n'eût accroché à chacun des objets de son musée des écriteaux explicatifs indiquant la date et le lieu où ils avaient été trouvés. Des cornes de cerf, des ossements de morts, un ancien serpent de cathédrale, des chapiteaux cassés, des statuettes gothiques sans

têtes et sans mains, des serrures délabrées, des morceaux de bahuts, des armes rouillées; des pierres sculptées où il n'y avait plus de sculpture, de vieilles chaînes de fer: tout était scellé dans du plâtre contre la muraille, et portait une petite inscription en gros caractère sur des morceaux de bois. Le *delirium archeologicum tremens* éclatait sur la façade de la maison et laissait dans l'esprit une impression triste, semblable à celle qu'on emporte de la visite d'un hôpital. Une espèce de tourelle avait été transportée à grands frais dans un coin de la cour; et chacune des pierres numérotées fut replacée soigneusement comme elle l'avait été dans le principe. La manie de la restauration, le culte du passé, la fièvre du bric-à brac, avaient empli cette habitation de tapisseries trouées, de meubles boiteux, de pots égueulés, de mauvais tableaux éraillés.

M. Creton du Coche prit pour de l'admiration ce qui n'était chez lui qu'un sentiment pénible, en voyant entassés dans l'intérieur de la maison tant d'objets disparates et qui n'offraient d'autre curiosité que de loger des monceaux de poussière depuis des siècles. Une petite salle mystérieuse ne recevait presque pas de jour, à cause des vitraux fêlés et plombés qui avaient été ajustés avec beaucoup de peine aux fenêtres. M. Bonneau recommanda le silence à son hôte, et disparut un moment, le laissant en proie à une certaine inquiétude respectueuse qui l'avait pris en entrant dans la maison.

—Je m'en vais vous faire voir, lui avait dit l'archéologue, un morceau précieux que les musées royaux m'envieraient.

Pendant que M. Bonneau était sorti, l'avoué se recueillit et repassa dans sa mémoire les différentes observations climatériques qu'il avait faites; il les mit en ordre, pour ainsi dire, les groupa, afin, quand il aurait vu la collection, d'en donner une idée à l'archéologue. Jusque-là il n'avait pu placer que des demi-phrases: mais il espérait pouvoir, à

son tour, donner cours à ses idées. M. Bonneau reparut tenant en main une vieille lampe à mèche qui n'était pas inutile dans cette salle obscure; alors M. Creton put remarquer dans un coin un grand coffre de bois portant cet écriteau: *Coffre égyptien de l'époque de la seconde dynastie.* Ce coffre vulgaire pouvait avoir été construit par un emballeur moderne; tous les jours les voitures de roulage en transportent qui ont des formes aussi intéressantes; mais la foi, qui a fui notre époque inquiète et sceptique, semble s'être réfugiée dans l'esprit des archéologues. M. Bonneau ouvrit avec soin le grand coffre: dans ce coffre était renfermé un coffret, dans le coffret une boîte. Il fallait un objet d'une immense importance historique ou d'une grande valeur pour nécessiter cet appareil de clefs, de serrures; aussi M. Creton ouvrait de grands yeux.

— Voyez et admirez! s'écria M. Bonneau, en montrant du doigt une chose informe qui gisait au fond de la troisième boîte.

Tout disposé qu'il était à une violente admiration, l'avoué ne sut d'abord que penser, et il était embarrassé de faire éclater son enthousiasme pour un objet inconnu.

— Comment trouvez-vous ce morceau? s'écria M. Bonneau.

C'était la première fois qu'il adressait une question à l'avoué, et celui-ci ne savait qu'y répondre. Seulement il tendit la main dans la direction du coffre, en manifestant, sans parler, le désir de palper la chose mystérieuse.

— Permettez, dit l'archéologue, je ne laisse toucher à personne ce fragment précieux.

Alors il le prit avec précaution, l'approcha de la lampe et le tourna dans tous les sens comme pour en faire admirer les délicatesses. C'était un lourd morceau de fer d'une forme grossière et qui ressemblait aux *boulons* de fer que les marchands passent le soir dans des trous pour assu-

jettir leurs volets. La rouille s'était arrêtée avec complaisance sur ce morceau de fer, où elle trouvait sa pâture. L'avoué, qui craignait de mécontenter l'archéologue, fit une grimace de complaisance qui n'avait pas de signification positive et qui pouvait au besoin simuler une admiration sans bornes.

— C'est un morceau de l'éperon de Charlemagne, s'écria M. Bonneau.

M. Creton du Coche s'inclina et fit entendre un cri prolongé destiné à remplacer le langage quand les mots ne suffisent plus à rendre les sentiments violents qui agitent l'enthousiaste. Puis, peu à peu, reprenant ses sens, il s'écria :

— Diable !

— N'est-ce pas ? s'écria M. Bonneau.

— Ah ! bigre ! dit l'avoué.

M. Bonneau faisait toujours tourner son *boulon* de fer autour de la lampe.

— Oh ! dit M. Creton.

— Ah ! ah ! reprit avec un son de voix enchanté l'archéologue.

Ces conversations entre les amis des arts, les collectionneurs et tous les admirateurs de profession, n'ont quelque valeur que par les différentes inflexions qui colorent chaque interjection. Elles ne peuvent guère être comprises que notées ; mais ce dictionnaire admiratif a un défaut ; il est restreint, et les collectionneurs ont le tort de laisser trop longtemps le même objet devant les yeux, car alors les exclamations, qui n'existent tout au plus qu'au nombre d'une douzaine, sont usées avec trop de facilité. Il en arriva ainsi à l'avoué, qui, malgré son respect pour ce monument d'une autre époque, trouva qu'un quart d'heure de contemplation était peut-être un peu fatigant.

— Je vois, dit M. Bonneau, que vous comprenez bien.

— C'est délicieux, s'écria l'avoué, se forçant pour donner une bonne mesure de son intelligence.

— Je ne montre pas l'éperon de Charlemagne au premier venu, dit M. Bonneau.

— Je le crois bien, répondit l'avoué.

— Un joyau, n'est-il pas vrai? s'écria M. Bonneau.

— Curieux! curieux! curieux! reprit l'avoué, qui prenait au fond l'archéologue en pitié.

— Voilà un bijou, dit M. Bonneau en lançant un léger regard méprisant sur le thermomètre de la cravate de M. Creton, qui ferait une jolie épingle de fantaisie.

— Oui, certainement...

— Il est malheureusement un peu lourd, dit M. Bonneau; sans quoi je le porterais il y a longtemps.

Pendant que le collectionneur refermait avec soin ses différentes boîtes, M. Creton pensa que l'air de la campagne et surtout la tension d'esprit qu'il apportait à comprendre M. Bonneau lui avaient donné un grand appétit. Il se leva, brossa son chapeau de sa manche et prépara sa sortie. Mais le collectionneur lui prit la main.

— Asseyez-vous, je vous prie; vous me faites l'effet d'un homme de tact, je veux vous faire entendre le mémoire que je prépare pour le congrès de Château-Thierry.

M. Creton s'assit avec résignation, éprouvant une certaine terreur au mot de mémoire; mais il ne voulut pas blesser l'archéologue qui lui montrait tant de confiance.

— Il s'agit, dit M. Bonneau, d'une affaire très-importante pour notre cité, et dont on me saura à peine gré. Les paysans passent devant ma porte, et ils ne se doutent pas que je veille à leurs intérêts et que cette lampe, souvent allumée la nuit à des heures avancées, annonce un penseur qui sacrifie son sommeil à des questions d'une haute portée historique. Et d'abord je vais vous lire la correspondance nombreuse, dont voici le dossier copié en double,

heureusement, car l'incurie des administrations est telle, que, de la mairie de Vorges, de la sous-préfecture de Molinchart, du ministère de l'intérieur, on n'a pas encore daigné me répondre. Voici la lettre au ministre, celle qui est le plus explicative, et pour laquelle j'attendais une nomination de membre correspondant des monuments historiques.

M. Bonneau, qui portait les investigations de son esprit dans les choses les plus minimes, s'était réveillé un matin avec l'idée que le mot de Vorges avait un S de trop à la fin de son nom. Cet S le blessait, l'irritait, était devenu sa bête noire; il courut d'abord le pays en annonçant partout sa découverte, à savoir que Vorges devait s'écrire sans S; mais les fermiers et les propriétaires de l'endroit ne comprenaient pas l'intérêt d'une lettre de moins dans un nom. N'étant pas secondé par ses concitoyens, M. Bonneau fit à chacun des membres du conseil municipal en particulier des visites qui ne furent pas plus heureuses. Le budget de l'année, la question des chemins vicinaux étaient la grande affaire du conseil municipal.

En voyant ce volumineux dossier et un énorme cahier qui représentait le fameux mémoire, l'avoué sentit sa faim redoubler et il essaya, avant que la lecture ne fût commencée, de faire entendre qu'on l'attendait au château; mais M. Bonneau avait trouvé un auditeur, et il ne l'aurait pas plus lâché qu'une araignée une mouche. Ne sachant comment décider les habitants de Vorges à supprimer l'S du nom de la ville, M. Bonneau en écrivit au préfet du département; mais les bureaux restèrent muets devant cette pétition. Alors l'archéologue irrité en référa au ministre de l'intérieur; il disait que sa réclamation était fondée sur les motifs les plus graves, et qu'il espérait fournir les documents les plus précis et les plus irréfragables.

Sans doute certains historiens avaient écrit Vorges avec

un S; mais c'étaient des personnes étrangères à la localité et qui copiaient l'S de leurs prédécesseurs, sans vérifier si l'orthographe du nom était exacte. « Les véritables savants, monsieur le ministre, écrivait M. Bonneau, désirent faire disparaître cet S de notre commune. C'est pour nous un devoir que de ne pas laisser altérer le nom d'une petite ville dont il est question dans les *Commentaires de César*. Monsieur le ministre rendrait à la commune un véritable service en ordonnant qu'à l'avenir, dans les actes administratifs, le mot *Vorge* sera orthographié conformément aux chartes historiques où il est parlé de Vorge. Si on laissait se propager cette erreur plus longtemps, les habitants s'habitueraient à cet S, ne voudraient plus s'en séparer, et consacreraient une orthographe contraire à la vérité. Le premier S qui ment effrontément à l'histoire apparaît dans la minute d'un notaire de Vorge du dix-septième siècle; cette faute provient évidemment d'un clerc ignorant. Là encore cet S, source de l'erreur moderne, est-il contestable; on ne sait que penser. Est-ce un caprice de la plume, qui s'est arrondie tout à coup après la formation de l'*e*? J'ai étudié longuement cette minute à la loupe, monsieur le ministre, et j'ose affirmer qu'aucun expert ne se prononcerait sur cet S douteux. Il est très-désirable, monsieur le ministre, que vous vouliez bien appuyer de votre haute autorité mes humbles efforts. Vorge avec un S est un mensonge impudent. Que l'administration supérieure arrête cet S, et l'archéologie ne pourra qu'applaudir à la protection que monsieur le ministre accorde aux efforts de quelques savants modestes de la province. »

Cet S troubla la tête de M. Creton du Coche par sa fréquente répétition. Il se remuait sur son fauteuil, croisait et décroisait les jambes avec des marques d'impatience; mais M. Bonneau ne le lâchait pas et relisait sa volumineuse brochure en lui signalant de temps en temps certains

passages à effet. Le malheureux avoué ne pouvait même sauter une page du mémoire, car M. Bonneau ne le quittait pas de l'œil et cherchait à surprendre sur la figure du lecteur quelques marques de satisfaction. Enfin, après trois grandes heures de lecture assidue, M. Creton parvint à s'échapper; mais il passa une mauvaise nuit, ayant des cauchemars où des S nombreux, semblables à des sangsues, s'avançaient en grouillant vers lui et lui suçaient le sang.

XI

LA COMÉDIE SOUS LA TABLE.

Quelque temps après la distribution des prix, madame Chappe, la nouvelle institutrice, rendit visite aux principaux personnages de Molinchart. Ayant longtemps séjourné à Paris, elle en avait pris les manières polies, la conversation pleine de caresses, et elle pouvait d'un instant à l'autre changer adroitement de caractère. Elle n'alla pas seulement chez les personnes qui avaient des filles à élever, elle se présenta dans les maisons les plus considérables et les plus influentes.

Sentant surtout de quel poids était la religion dans l'éducation, elle en affecta les semblants, et ne tarda pas à entrer en relations avec les personnes pieuses qui avaient des rapports directs ou indirects avec le clergé.

Entre autres dont elle tenta de se faire des protectrices mademoiselle Ursule Creton ne fut pas oubliée. La vieille fille était quinteuse à l'excès, et la dévotion outrée ne la menait pas à chérir son prochain; au contraire, elle oubliait les qualités des gens qu'elle fréquentait pour tomber sur leurs défauts les plus minimes; des moindres défauts elle faisait une montagne; mais madame Chappe savait combien ces natures hargneuses sont faciles à séduire et le parti qu'on en peut tirer.

Elle alla exprès à l'église les jours où elle savait que mademoiselle Creton s'y trouvait; elle lui offrait son bras, portait son parapluie, et avait à son service des trésors de flatteries énormes que la vieille fille avalait avec la voracité d'un poisson. La paroisse Notre-Dame, disait l'institutrice, devait être fière de compter dans son sein une demoiselle si respectable par ses vertus. Madame Chappe savait admirer le chapeau vert doublé de jaune de mademoiselle Creton; elle poussait l'audace jusqu'à parler de la beauté de la vieille fille, dont, disait-elle, les traces étaient visibles encore.

Ursule Creton n'avait jamais entendu parler de sa beauté; sa figure était si refrognée, si jaune et si ridée, que le miroir si trompeur ne rendit jamais de reflet satisfaisant.

La première fois qu'elle entendit ce langage, la vieille fille devint confuse, et son sang eut encore assez de force pour colorer légèrement ses joues; elle sourit à la seconde fois, et il ne fallut pas que la maîtresse de pension le répétât quatre fois pour que la vieille fille crût avoir été une beauté accomplie.

Tout ce que faisait *mam'selle* Ursule était parfait, car madame Chappe attrapa immédiatement cette prononciation de *mam'selle*, qui prenait dans sa bouche une nuance de bonhomie et de familiarité. La maison de mam'selle était la mieux située de la ville; il n'y avait que mam'selle pour avoir d'aussi jolis petits Jésus en cire; qui est-ce qui oserait porter la bannière après mam'selle? Mam'selle avait de jour en jour une mine plus florissante: enfin l'*Amour* à mam'selle était le plus beau de tous les Amours.

L'*Amour* était le vilain chien gras dont le ventre caressait le plancher quand il essayait de marcher. Il eut sans doute conscience des compliments de la maîtresse de pension, qui les lui faisait passer sur un morceau de sucre, car il quitta pour elle seule le grognement enrhumé qui se pro-

longeait tout le temps que durait une visite. Madame Chappe avait été dans une grande partie des familles de Molinchart, et partout, disait-elle, on faisait l'éloge de mam'selle, on l'honorait, on la glorifiait. La vieille fille put se regarder dès lors comme une sainte Ursule, avec les avantages de la virginité et sans les souffrances du martyre. Madame Chappe avait appris à Paris quelques secrets de cuisine inconnus à la province, elle savait confectionner certaines délicatesses sucrées qu'elle portait à la vieille fille; les compliments acharnés de la maîtresse de pension, ses chatteries, en firent une amie indispensable désormais à la vie de mademoiselle Ursule Creton.

Le bruit de cette liaison, du reste, se répandit dans la ville. Jusqu'alors personne n'avait pu s'emparer du cœur de la vieille fille; on en conclut que madame Chappe avait un caractère d'une douceur évangélique, et que bien certainement elle était confite en pratiques religieuses, pour que la porteuse de la bannière voulût bien l'admettre dans sa familiarité. Ursule Creton, que l'âge commençait à gagner, se fût peut-être démise de ses fonctions à la confrérie de la Vierge en faveur de madame Chappe, si la profession de celle-ci ne l'eût empêchée d'accepter des honneurs qui pouvaient la détourner de l'enseignement.

Ayant solidement bâti les fondements de sa réputation, madame Chappe songea à doubler au moins le nombre de ses élèves; elle pensa qu'un voyage aux alentours, chez les fermiers, pouvait être d'une grande utilité, et elle vint un jour chez mademoiselle Creton, les larmes aux yeux, feignant une violente douleur d'une séparation de quatre jours; en même temps elle lui demandait quelques conseils sur les personnes à voir, car la vieille fille connaissait les environs aussi bien que la ville. Madame Chappe espérait encore tirer quelques mots de recommandation pour de hautes familles.

— Je m'en vais commencer par Landouzy, dit l'institutrice; de là je pense aller à Vorges.

En entendant ce nom, mademoiselle Creton sauta sur sa chaise, et sa figure se tira comme par mille ressorts invisibles; son nez se pinça, son menton s'allongea; madame Chappe fut effrayée du changement subit qui s'était opéré sur la physionomie de la vieille fille.

— A Vorges ! vous allez à Vorges! s'écria-t-elle.

— Qu'avez-vous donc, mam'selle? est-ce que vous vous sentez mal?

— Non, non, dit mademoiselle Creton; ah! vous allez à Vorges!

— Je compte présenter mes respects à madame la comtesse en passant.

— Ah! la comtesse, celle qui reçoit chez elle M. et madame Creton.

— Ne sont-ce pas vos parents ? demanda la maîtresse de pension, qui, depuis son arrivée, n'avait pas encore entendu la vieille fille parler de son frère.

— Ce sont nos parents, comme vous dites, madame, mais je les renie... Ah! vous allez à Vorges, au château, eh bien! j'en suis fort aise, vous pouvez me rendre un grand service.

— Vraiment, mam'selle; que je suis heureuse! moi qui me jetterais dans le feu pour vous...

— Écoutez : j'avais un frère, car je n'appelle plus M. Creton mon frère; il s'est rendu indigne de mon amitié en épousant je ne sais quelle femme de rien, sans fortune et sans tournure, une espèce de bohémienne, ma parole; elle en a la couleur, et elle a eu l'art d'ensorceler M. Creton, qui avant de l'avoir vue ne songeait pas au mariage, vivait en paix auprès de moi; je voulais lui laisser mes économies... Qu'il y compte maintenant! je laisserai plutôt tout à des étrangers; je m'arrangerai de telle sorte qu'il n'aura

rien, et je n'oublierai pas, dit la vieille fille en regardant la maîtresse de pension, les personnes qui m'ont été dévouées !

— Bonne mam'selle ! s'écria madame Chappe. Je déteste déjà ce M. Creton. Il ne sait pas le trésor qu'il a perdu en vous quittant, vous, un ange de douceur.

— Comment il se fait que cette femme a attiré chez elle un jeune mirliflor qui est le fils de cette comtesse, je l'ignore. Ce que je sais, c'est que M. Creton et sa femme mènent maintenant un train au-dessus de leur fortune; ils reçoivent comme des princes, ils ont table garnie à tous venants, ils donnent des fêtes. On dirait qu'ils ne savent pas ce que coûte l'argent.

— Ce sont des dépensiers, dit madame Chappe. Comme vous voyez juste, mam'selle !

— Tout Molinchart en parle; chacun me plaint d'avoir un frère prodigue qui, quand il sera sur la paille, retombera chez moi avec sa coquette de femme, ce que je suis bien décidée à empêcher par n'importe quels moyens. D'ailleurs est-ce la place à un avoué d'aller chez la noblesse ? Les révolutions ont tout changé. Jamais, de mon temps, on n'eût vu le fils d'un ouvrier viser plus haut que lui; car M. Creton a beau dire, il est fils de Marianne Létannée, femme de Jean Creton, notre père, charpentier de son état, qui avait amassé à la sueur de son front de bons écus, et qui a fait la sottise de vouloir que son fils entrât dans la magistrature. Ah ! si notre chère mère Marianne pouvait revenir dans ce monde, elle croirait être éborgnée en voyant son fils fréquenter des marquis. Il faut laisser les nobles entre eux et les vilains entre eux; c'est le seul moyen que les affaires marchent bien. Comment voulez-vous que M. Creton soutienne le train de ces nobles de Vorges ? Tout avoué qu'il est, ce n'est pas avec les affaires qu'il fait qu'il nourrira des chevaux et qu'il entretiendra

des carrosses pour lutter avec les équipages des gens de Vorges. Non, ce n'est pas possible, et il y aura une fin... Comprenez-vous que voilà plus de trois semaines que monsieur et madame vivent à la campagne chez des gens au-dessus de leur condition ?... Nécessairement il faudra qu'ils leur rendent la pareille, et il en sautera, de l'argent par les fenêtres !

— Dieu ! que vous avez de bon sens, mam'selle, dit madame Chappe.

— Je me demande ce qu'ils font là-bas et dans quel but ils y restent si longtemps... Comprenez-vous bien, madame Chappe, que j'aie encore la faiblesse de m'inquiéter d'eux, les ingrats, qui ne sont seulement pas venus me rendre une visite avant de partir ?

— Est-il possible?

— Il y a là-dessous un mystère ; cette petite femme, madame Creton, est une fine mouche, une intrigante. Elle m'a toujours déplu. Je disais à mon frère : « Prends garde, réfléchis bien avant de te marier à une femme plus jeune que toi et qui n'a rien pour elle. » Mais les hommes sont tous de même. Il s'est marié sans mon consentement; malgré ma froideur, madame Creton venait me caresser de temps en temps et faire l'innocente; mais ce sont des mensonges d'héritiers auxquels je ne me laisse pas prendre.... On en voulait à ma succession. Quand je la voyais entrer, je me disais : « Allons, en voilà une qui vient voir si je sortirai bientôt de chez moi les pieds en avant... » Ils n'auront rien, madame Chappe, ils n'auront rien, soyez-en sûre !

La maîtresse de pension feignit une grande bonté en essayant d'atténuer les torts d'une jeune femme qui pouvait n'être que légère; mais elle le faisait de telle sorte, qu'elle poussait de plus en plus la vieille fille dans la voie des ressentiments.

Chargée de la mission d'étudier la conduite de M. et ma-

dame Creton à Vorges, madame Chappe partit l'esprit plein de pensées nouvelles. La succession de mademoiselle Creton se dessinait dans un lointain doré; avec quelque adresse et un grand esprit de conduite, il était facile de s'emparer complétement de l'esprit de la vieille fille. Le principal était fait : déjà les deux seuls héritiers étaient écartés par leurs propres fautes; il ne s'agissait plus que d'empêcher une réconciliation entre le frère et la sœur. De ce côté madame Chappe était un peu tranquille, les haines des vieilles gens étant égales à leur entêtement. Mais mademoiselle Ursule Creton pouvait changer d'avis et oublier la maîtresse de pension; car elle n'avait jeté que quelques paroles en l'air relativement à une donation, et les vieilles filles sont aussi capricieuses que les jolies femmes. Il était nécessaire, avant tout, de se faire faire un legs par testament, ou plutôt une donation de la main à la main serait plus positive. Madame Chappe roulait cette idée dans son esprit en ne sachant comment entamer cette question délicate de la donation. Elle espérait la déguiser sous la forme d'un prêt sans conditions. Tout le long du chemin se passa à ruminer ces projets, dont la réussite faisait sortir madame Chappe de l'enseignement, qu'elle haïssait, mais dont il fallait se servir.

La maîtresse de pension était à quatre heures à Landouzy, séparé seulement d'une demi-lieue de Vorges; elle entra dans un hôtel, non pour se reposer, mais pour y passer une heure; car elle voulait arriver au château à l'heure précise du dîner, afin d'être certaine d'être invitée à rester au moins jusqu'au lendemain. Madame Chappe avait remarqué à la distribution des prix la comtesse de Vorges, et elle était à peu près certaine que la grande dame ne s'enthousiasmerait pas d'elle facilement. Une grande bienveillance était répandue sur la physionomie de la comtesse; mais madame Chappe connaissait assez le monde

pour savoir combien ces natures sympathiques à la sincérité deviennent tout à coup défiantes et réservées vis-à-vis des personnes rusées. La maîtresse de pension se savait l'esprit louche; malgré tout son art, il lui était difficile de faire passer la franchise sur sa figure; elle s'était assez étudiée devant son miroir à se donner l'air ouvert, les traits calmes, l'œil honnête, mais la rusée comédienne ne put y parvenir.

Pour étudier M. et madame Creton, le séjour au château était indispensable, et il fallait plaire à la maîtresse de la maison. Il en arriva ainsi que madame Chappe l'avait pensé; elle sonnait au château à six heures précises; un domestique lui dit que la comtesse étant à dîner, si elle voulait attendre, on préviendrait madame de Vorges immédiatement après.

— Je viens seulement embrasser ma chère Élisa, dit madame Chappe, feignant une grande familiarité pour la petite fille qu'elle n'avait vue qu'une fois.

Le domestique se laissa prendre à ces paroles et introduisit madame Chappe, dans la salle à manger au moment même où on allait se mettre à table. La maîtresse de pension courut à l'enfant, l'embrassa à deux ou trois reprises avant de saluer la comtesse, qui ne la reconnaissait pas.

— Pardonnez-moi, madame, de ne pas vous avoir présenté mes respects, mais je ne connais que mes élèves... Vous ne me remettez pas... j'ai pourtant eu l'honneur de vous voir à notre distribution des prix... Je n'ai pas voulu passer par ici sans voir cette chère petite Élisa.

La comtesse engagea à dîner madame Chappe, qui se fit prier : elle avait déjeuné fort tard; elle était si fatiguée, disait-elle, qu'à peine pourrait-elle manger un morceau.

La maîtresse de pension, assise entre Louise et la comtesse, n'aperçut d'abord rien de remarquable. Le jeune comte feignait d'être gai, son cousin parlait beaucoup, afin

d'empêcher M. Creton du Coche de prendre la parole, et les gentillesses d'Élisa, placée près de sa mère, occupaient tous les convives. La mélancolie de Louise avait laissé place au sourire doux de la femme qui se sent aimée; mais madame Chappe, la voyant pour la première fois, ne pouvait y attacher aucune importance. La maîtresse de pension joua parfaitement son rôle, qui était double : celui de s'assurer le retour à la pension d'Élisa, et celui d'étudier les convives; mais, ayant pris pied dans la maison, elle chercha plutôt à se poser en institutrice, laissant au hasard le soin de lui apprendre ce qu'elle avait à savoir. Elle parla longuement de son institution, des nombreuses élèves dont elle était sûre et de la direction qu'elle voulait donner au pensionnat, de sorte que la comtesse ne vit dans madame Chappe qu'une maîtresse de pension intelligente, qui courait un peu après les élèves, il est vrai, mais qui paraissait s'occuper de sa mission avec conscience.

Madame Chappe fut frappée en entrant de la beauté de Louise, et plus encore de la douceur de sa voix : elle parlait peu, elle ne cherchait pas à produire d'effet, et cependant on se sentait pris d'une vive sympathie pour elle en l'entendant. M. Creton du Coche se faisait connaître aussi rapidement par un *oui* ou un *non* jetés dans la conversation. Après avoir écouté le mari et la femme, madame Chappe se dit que la vieille fille lui avait fait un portrait bien noir de son frère et de sa belle-sœur, et cela lui inspira une certaine défiance contre Ursule Creton; car Louise paraissait d'une nature si douce et si aimante, qu'il avait fallu de mauvais procédés de la part de la célibataire pour éloigner d'elle sa belle-sœur. L'avoué n'inspirait aucune curiosité à la maîtresse de pension, qui d'un coup d'œil le jugea ce qu'il était. Quant aux relations entre la comtesse et Louise, elles étaient toutes naturelles : deux femmes au cœur simple et bon s'étaient rencontrées, com-

prises, d'où une liaison passagère qui avait pris le caractère d'une amitié durable. Il n'était pas besoin d'une grande diplomatie pour connaître cette intimité. Ainsi le pensa madame Chappe, qui vit tomber en peu de temps une à une les nombreuses récriminations de la vieille fille, qui voyait son frère sur la paille, pour être lié avec des grands de la terre.

La maîtresse de pension put faire ces réflexions pendant que M. Creton racontait pour la sixième fois les merveilles du musée Bonneau, lorsque tout à coup elle fut troublée dans ses observations par un léger frottement de pied qui avait touché le sien, qu'elle retira naturellement, croyant que Louise l'avait frôlé par hasard; mais son second mouvement fut de le laisser à la même place. Le pied étranger, loin de se retirer, s'établit commodément côte à côte de celui de la maîtresse de pension. Les émotions des personnes artificieuses ne paraissent guère sur leur figure, mais se donnent carrière au dedans : la haine, la joie, la tromperie, la colère, qui nous ont été données pour paraître à la surface, sont des passions d'autant plus dangereuses qu'elles sont *rentrées*. C'est ce qui explique comment les hypocrites jouissent rarement d'une physionomie claire et saine; la tension qu'ils apportent à empêcher leurs passions d'apparaître au grand jour fait que les sensations, jouant au dedans, agissent contre la nature et affectent trop vivement des organes qui ne sont destinés qu'à conduire des impressions et non à les ressentir.

La maîtresse de pension, sans laisser rien paraître dans ses traits, s'assura de la position du pied qui était à l'inverse du sien, le talon frottant les doigts et les doigts le talon. En face d'elle était le comte; lui seul pouvait se livrer à un tel manége... mais dans quel but? Si madame Chappe avait eu quelque coquetterie dans l'esprit, elle l'eût pris pour une avance de la part du jeune homme. Elle se laissa aller une

seconde à cette idée, qui lui rappelait sa jeunesse, et la rejeta aussitôt. Puis elle voulut s'assurer qu'il n'y avait pas seulement hasard; car il pouvait exister trois motifs qui faisaient agir ainsi le comte : le premier était un manque de sensation, le second motif était une malhonnêteté, l'acte d'un homme qui ne se gêne pas et qui reste où il se trouve, sans s'inquiéter s'il est désagréable; mais il semblait plus probable que le pied étranger pouvait se tromper au point de croire qu'il touchait un coussin, un pied de table ou de chaise.

La maîtresse de pension retira doucement son pied, sans le placer toutefois hors d'atteinte, et elle attendit ainsi dans l'inquiétude le pied mystérieux, qui ne tarda pas à la suivre dans sa retraite. Il se joue ainsi entre amants des comédies charmantes et muettes qui ont tout l'attrait du mystère et de la chose défendue : ce sont de muettes conversations et des baisers sans fin en face d'un public qui ne voit rien. Pendant ces caresses interminables et ces dialogues éloquents, il est permis de paraître froid ou de causer de choses indifférentes. Le meilleur observateur ne saurait se rendre compte de ce qui se dit sous la table.

Madame Chappe regarda le comte, qui paraissait tellement naturel dans ses moindres actes, qu'elle crut un moment s'être trompée; mais la forme du pied, sa taille, quoique petite, indiquaient nécessairement un pied d'homme, et sa position ne permettait pas de croire qu'il appartînt à M. Creton du Coche, placé à l'autre extrémité de la table, ni à Jonquières, séparé de la maîtresse de pension par la comtesse et Louise. Madame Chappe, résolue à connaître la vérité, joua de sa bottine plus délicatement qu'une marquise de sa pantoufle; elle apporta dans cet art difficile des finesses que n'eussent pas trouvées les grandes coquettes du Théâtre-Français. Il se passa alors sous la table un petit drame amoureux, complet, qui pouvait s'appeler la

séduction, commençant à la déclaration et finissant par un abandon complet.

A peu près certaine que ce manége venait du comte et qu'il s'adressait à Louise, madame Chappe chercha à se rendre compte si ce commerce secret durait depuis longtemps, ou si Julien entamait pour la première fois une déclaration. Là était le point difficile; mais la maîtresse de pension montra dans le combat qu'elle livra qu'elle avait été savante dans l'art de ces savantes coquetteries. Son pied eut l'air d'abord de fuir devant l'ennemi, mais il était rattrapé bien vite, et l'ennemi en profita pour lui arracher une sorte de baiser. Madame Chappe écoutait les jolis propos de l'étranger et tout d'un coup reprenait la fuite : c'est là que la maîtresse de pension put juger du degré d'intimité qui existait entre Louise et Julien; car le pied du comte se plaignait de toutes ces fuites, s'en étonnait. Il parut clairement à madame Chappe que ces entretiens ne dataient pas de son arrivée : aussi abandonna-t-elle son pied, qui reçut mille caresses, qui couraient depuis le talon jusqu'à l'exrémité des doigts. Julien n'était plus le même à la fin de ce combat muet: ses yeux brillaient, quoiqu'il affectât de les baisser pour qu'on ne remarquât pas leur trouble; l'amour se lisait sur sa figure. Le comte était rayonnant de jeunesse.

Satisfaite de sa découverte, madame Chappe ne pensa plus qu'à se dégager. Afin que la fraude ne fût pas découverte, de son pied libre elle alla caqueter auprès de celui de Louise, et manœuvra avec une telle adresse, qu'elle amena celle-ci à la remplacer auprès du comte. Car elle craignait que Julien ne parlât à la femme de l'avoué de l'état d'extase dans lequel l'avait plongé la possession de son joli pied; maintenant le pied de Louise n'eût-il été frôlé qu'une seconde, que ce fait suffisait pour expliquer le bonheur dont Julien ne devait pas manquer de parler.

Avec de tels indices, la maîtresse de pension put suivre comme un spectateur de parterre la comédie qui se jouait presque pour elle seule; les doutes de l'institutrice étaient envolés. M. Creton du Coche, quand il n'eût pas été aveuglé par son état de mari, était trop occupé et trop peu jaloux pour se douter de l'attachement de sa femme. C'était peut-être encore de l'amitié qui existait entre Julien et Louise, mais une amitié bien fragile. Ayant adopté ce moyen de conversation mystérieux si plein de charme, ils agissaient devant tous comme deux personnes gaies et polies. Leur amour passait quelquefois dans un mot, dans un regard, mais rapide comme l'éclair. A l'exception de Jonquières, madame Chappe seule jouissait de ces éclairs; elle les constatait, les enregistrait, et ne pouvait cependant se dissimuler qu'il se passait un grand combat entre la tête et le cœur de Louise. Si quelquefois elle se laissait aller à un allanguissement plein de délices, la tristesse venait immédiatement succéder à cet état. La maîtresse de pension tenta de se couler dans les bonnes grâces de la jeune femme; elle espérait ainsi forcer les confidences, et, au besoin, souffler sur la flamme de cet amour naissant, que la raison pouvait éteindre. Le lendemain de sa découverte, ayant rencontré Louise, qui s'était levée de bonne heure pour se promener dans le jardin, madame Chappe entra en conversation et passa en revue toutes les personnes de la maison avec lesquelles elle avait dîné; elle eut des éloges pour chacune d'elles, et les poussa même jusqu'à l'exagération, dans l'espérance de faire croire qu'elle avait des trésors de bonté. Son but était d'arriver à faire le portrait du comte, qu'elle accabla de toutes les qualités qui peuvent plaire aux femmes; mais Louise, tout en répondant poliment à ces paroles, ne laissa pas échapper un mot qui amenât madame Chappe sur le terrain de l'intimité. La maîtresse de pension ne se tint pas pour battue; elle était

bien certaine qu'au bout de quinze jours elle arriverait à être la confidente de la passion de Louise; mais elle ne pouvait rester longtemps au château, quoique la comtesse de Vorges l'eût engagée à y passer quelques jours.

Le hasard fit qu'elle rencontra, dans la même journée, Julien qui se promenait seul avec ses pensées. D'abord le comte parut contrarié d'être dérangé et de ne pouvoir tracer avec sa canne sur le sable des lignes qui lui rappelaient peut-être le souvenir de Louise. Vis-à-vis de Julien, la maîtresse de pension se servit des mêmes moyens qu'elle avait employés le matin avec la femme de l'avoué, et le comte se laissa prendre aux paroles artificieuses de madame Chappe. Elle paraissait si enthousiaste de la beauté de Louise, elle détaillait ses qualités avec tant de feu, elle la jugeait si digne d'être aimée, elle faisait un portrait si ridicule de M. Creton du Coche, elle plaignait Louise avec tant de compassion, que Julien se sentit pris d'une vive estime pour une femme qui savait comprendre les charmes de celle qu'il aimait, et lui avoua sa passion. Une femme est une si douce confidente, qu'une vieille qui écoute un jeune homme avec complaisance arrive à se rajeunir à ses yeux.

Julien se mourait de trouver un cœur dans lequel il pût décharger le poids de ses secrets; la nature, l'isolement de la campagne, lui faisaient paraître encore plus lourd son amour. Il ne se sentait pas la force de le porter à lui seul; quelquefois il était pris de l'idée de tout avouer à sa mère et de lui dire : *J'aime*, avec un tel accent, que la comtesse le consolerait au lieu de chercher à briser sa passion; mais il sentait que la comtesse ne pouvait entendre cette confidence, et il courait après son cousin, à qui il aurait voulu parler de Louise toute la journée. Il y avait chez Jonquières un fond de bon sens et de scepticisme qui désolait Julien, et il comprenait lui-même qu'il était fatigant d'entretenir son ami de mille détails toujours semblables à ceux de la veille.

Aussi madame Chappe recueillit-elle les bénéfices du trouble où se trouvait Julien. Pour mieux jouer son rôle, elle feignit d'abord de donner des conseils au comte, et lui fit un tableau un peu chargé des souffrances qui l'attendaient; mais le comte, ainsi que tous les amoureux, entrait armé de sa passion, et tous les obstacles, loin de l'arrêter, ne faisaient que doubler son amour. S'il lui restait un fond de mélancolie, c'est que bientôt l'avoué et sa femme allaient s'en retourner à Molinchart. Désormais il était reçu dans la maison, mais il ne lui était pas permis, par égard pour la réputation de la jeune femme, d'aller la voir aussi souvent qu'il voudrait. Comment la verrait-il? comment pourrait-il lui parler, en présence de son mari, de sa femme de chambre? Madame Chappe témoigna une vive pitié pour ces jeunes gens si malheureux, et aborda les questions positives.

— Cette jeune dame m'intéresse beaucoup, dit-elle; si elle voulait, je ne demanderais pas mieux que de lui être utile... Elle pourrait venir voir de temps en temps notre chère Élisa à la pension, et vous, monsieur, vous arriveriez également ces jours-là.

— Il n'y a que les femmes, s'écria Julien, pour vous témoigner une telle sympathie!... Comment saurais-je m'acquitter jamais de ce service?

— N'est-ce pas tout naturel? dit madame Chappe..... Et même, si vous avez besoin de lui écrire, il vous sera facile d'écrire à mon adresse, sous enveloppe; je pourrai plus qu'une autre lui faire passer vos lettres.

Julien eût embrassé la maîtresse de pension dans le moment.

— Louise ne consentira pas, dit-il. Je serais perdu si elle savait que j'ai parlé de mon amour.

— De votre amour, vous en avez le droit, dit la maîtresse de pension, mais du sien, vous ne m'en avez pas dit un mot,

— Hélas! j'ignore si elle m'aime réellement. Un jour dé-

truit l'autre; je ne sais jamais si je la retrouverai le lendemain telle que je l'ai vue la veille.

— Elle vous aime, dit madame Chappe, j'en suis sûre... laissez-moi faire; je saurai l'amener à vous avouer son amour : une femme peut beaucoup dans les combats intérieurs tels que ceux auxquels est en proie madame Creton.

Le comte était tellement amoureux qu'il en perdait la connaissance des choses extérieures. La maîtresse de pension, qui, à tout autre moment, lui eût semblé d'une physionomie dangereuse, lui parut un ange de bonté. Avant de partir, madame Chappe fit ses compliments à la comtesse, et dit qu'elle était on ne peut plus heureuse d'avoir rencontré la femme de l'avoué; sans doute, ajouta-t-elle, madame Creton viendra quelquefois rendre visite à notre chère Élisa.

Louise, qui ne soupçonnait pas les desseins de la maîtresse de pension, accepta la mission de surveiller la petite fille et d'en donner plus souvent des nouvelles à la comtesse. Madame Chappe avait tellement montré d'adresse dans sa courte visite, qu'il n'y eut qu'une voix sur son compte quand elle fut partie : elle avait séduit tout le monde.

Quelques jours après, M. Creton du Coche annonça son départ prochain, car il devait aller avec M. Bonneau faire une tournée archéologique qui le mettrait en rapport avec les personnages les plus savants de la province, et au bout d'un mois, ses excursions archéologiques seraient assez complètes pour former un gros dossier, qu'il voulait faire passer au savant Larochelle. Quand arriva le jour de la séparation, Louise était la plus affectée; elle avait échappé à l'amour du comte, mais elle laissait à Vorges une grande partie de son bonheur, et tout en permettant à Julien de venir lui rendre visite à Molinchart, elle s'en allait le cœur triste et désolé,

XII

LE CIRQUE LOYAL.

Il n'y avait pas deux jours que Louise était partie, que Julien se mourait d'ennui; l'hiver eût remplacé l'automne en une nuit, que la campagne ne lui eût pas paru plus désolée. Sa mère, sa sœur, son cousin même, le blessaient par leur présence : il aurait voulu une solitude complète, et dès le lendemain la solitude lui pesait plus que la société. Il était devenu inquiet et irritable à l'excès, tantôt se promenant sans but, puis quittant brusquement la promenade pour rentrer dans sa chambre, où il marchait à grands pas, se jetait sur un fauteuil, reprenait du mouvement et tombait sur son lit sans pouvoir trouver de repos à son agitation intérieure.

Quand il avait ordonné de seller son cheval, il le faisait desseller aussitôt, et cela avec une telle brutalité dans la voix, que Jacques obéissait immédiatement, craignant une fureur dont il ne se rendait pas compte, mais qui se lisait clairement sur la figure de son maître. Deux minutes après, Julien sentait qu'il avait le caractère aigri et tâchait d'adoucir par des paroles douces la dureté de ses ordres. Ou bien il prenait le chemin de Molinchart et revenait tristement, car la raison l'avait arrêté en route et lui démontrait qu'il n'était pas convenable de reparaître sitôt chez l'avoué. S'il eût cru que madame Chappe fût de retour à la ville, le comte serait aussitôt parti; mais la maîtresse de pension faisait une tournée de quinze jours dans les environs, et il était inutile de songer à la revoir pour le moment.

Tant que Louise avait été à Vorges, le comte ne songea pas qu'elle devait partir un jour; aussi son cœur fut-il pris d'un vide immense après le départ de la jeune femme de

l'avoué. Le séjour d'un mois de Louise fit connaître à Julien la force de son attachement; il n'avait pas mieux demandé que de colorer du nom d'amitié la passion qu'il ressentait; maintenant qu'il pouvait sonder la profondeur de son amour, il se repentait d'avoir provoqué la visite de M. Creton du Coche. Ses regrets étaient beaucoup plus vifs que par le passé, son chagrin plus cuisant que si Louise était restée à Molinchart.

Par moments, le comte aurait donné sa fortune pour se débarrasser de cet amour qui l'enveloppait comme une flamme; il songeait à cette précieuse liberté que peu d'hommes savent conserver dans la vie et qui les maintient dans une humeur égale. Le comte sentait sa maladie et les désordres qu'elle apportait; il ne s'appartenait plus; il lui était impossible de songer à un autre pays qu'à la ville où demeurait celle qu'il aimait. Tout lui rappelait Louise; elle s'était assise sous tel arbre, elle s'était promenée sur ce gazon; à table elle avait cette place; elle avait dormi dans cette chambre : cependant il lui en coûtait beaucoup de rester au château, où chaque objet lui retraçait l'image de Louise.

Une nuit qu'il sentait devoir se passer plus agitée que de coutume, car de jour en jour ses tourments augmentaient, le comte n'y tint plus et se leva comme deux heures du matin sonnaient. Ayant ouvert la porte de l'écurie avec précaution, de peur que la comtesse ne l'entendît, il sauta sur son cheval et s'enfuit à travers la campagne, sans s'inquiéter des mouvements désordonnés du cheval, peu habitué à une pareille course, et qui semblait comprendre par son ardeur les inquiétudes de son cavalier. Le comte arriva à la principale porte de Molinchart, et jura contre le guichetier, qui, en entendant frapper à une heure indue, se croyait le jouet d'un rêve. Une pièce de monnaie que fit passer le comte par les barreaux de la porte donna quelque

empressement au concierge, qui cessa immédiatement de parlementer aussitôt qu'il eut reconnu, au poids de la pièce, que le cavalier qui attendait ne pouvait être qu'un personnage riche et distingué.

Une petite ville de province est complétement morte la nuit; le silence y est immense. Dans la famille des êtres vivants, à peine y rencontre-t-on un chat qui fuit comme une flèche, mécontent d'être troublé dans sa solitude. Il n'y a pas de sentinelles, et la ville est sous la garde du sommeil. Le comte fut d'autant plus frappé de ce calme, qu'il venait de traverser une lieue de campagne, où le vent fait parler les arbres, où la nature affecte, la nuit, des formes humaines colossales, Julien, malgré l'ardeur qui le poussait, arrêta son cheval et le força d'aller au pas le plus lent, car le galop d'un cheval, la nuit, dans une petite ville endormie, semble le tapage d'une cavalerie ennemie qui surprend un camp, et Julien craignait le scandale que produirait chez les provinciaux, le lendemain, l'arrivée à cheval d'un étranger.

Il réfléchit et enfila une petite ruelle qui donne sur les remparts, là où les cordiers ont l'habitude de tisser leurs cordes. Ayant avisé deux poteaux qui servent au métier des ouvriers, il y attacha son cheval par la bride, et lui ayant flatté le museau pour lui faire comprendre qu'il eût à rester tranquille, il suivit un chemin détourné qui sert d'enceinte à la ville et arriva à la place du Marché sans avoir été remarqué d'âme qui vive. Là était la maison de M. Creton du Coche, une maison à deux etages, tranquille comme toutes les maisons voisines. Au premier étage il y avait une fenêtre où se mariaient des rideaux de mousseline rose et blanche; la pleine lune, qui tombait sur la place, permettait de les distinguer. Le comte, abrité sous l'auvent d'un bijoutier, resta une partie de la nuit en contemplation devant les rideaux, appliquant sa pensée

avec une telle force qu'il lui sembait qu'elle devait traverser l'espace, les murs de la maison, et aller réveiller Louise.

Ceux qui aiment réellement ne doutent pas du courant magnétique qui fait que la pensée de l'un se transmet à l'autre avec plus de rapidité que la correspondance par la voie électrique. En ce moment un gros nuage passait sur la lune et une nuit complète enveloppait les maisons. Julien entendit le grincement d'une espagnolette qui le fit tressaillir des pieds à la tête; le bruit venait de la maison de l'avoué, et le comte crut qu'il deviendrait fou de bonheur, tant il avait été ému du grincement de la fenêtre; mais peu après se fit entendre un toussement masculin, dont il ne pouvait méconnaître le son, qui provenait du gosier de M. Creton du Coche. Sans doute l'avoué interrogeait les nuages, suivant sa manie, car à la campagne il avait pris l'habitude de se lever à toutes les heures de la nuit et de consulter ses instruments astronomiques.

En entendant ce bruit, l'idée du *mari* traversa le cœur de l'amoureux comme une flèche aiguë : c'est dans ces moments que l'idée d'un crime se présente avec son amertume consolante.

Pendant un quart d'heure, le comte resta immobile, cloué sous l'auvent de la boutique, en proie à de cruelles pensées; il n'entendait plus rien et ne pouvait distinguer ce qui se passait à la fenêtre d'en face. Tout d'un coup il tressaillit, car la lune apparut sous un nuage noir opaque qui la couvrait, et donna une clarté trouble qui, heureusement, ne permettait pas encore de reconnaître les formes des objets. Julien était dans une vive inquiétude, car il présuma que l'avoué attendait le retour de la lune pour se livrer à ses observations, et il ne pouvait manquer d'être découvert. Que dire dans cette singulière situation de vagabondage où l'avait entraîné l'amour? Comment expli-

quer sa présence, la nuit, dans une petite ville où il n'avait rien à faire ?

Le comte chercha à fuir en suivant la ligne de maisons qui donnent sur la grande place; mais, dans son trouble, il se heurta contre un grand bâtiment rond, en planches, qui sortait tout à coup de l'alignement, et poussa un cri. En même temps la lune se montra dans son plein et répandit une vive clarté. A ce cri, M. Creton du Coche avait dirigé sa lunette dans la direction, et il ne put s'empêcher d'y répondre par un autre cri de surprise.

— Est-ce bien vous, mon cher comte? lui dit-il par la fenêtre.

Le comte mit un doigt sur ses lèvres pour faire comprendre à l'avoué qu'il s'agissait d'un secret.

Julien et M. Creton du Coche semblaient aussi étonnés l'un que l'autre; le jeune homme, stupéfait d'avoir été remarqué à cause d'un obstacle qu'il ne soupçonnait pas, le grand bâtiment rond qui n'existait pas un mois auparavant et qui rompait brusquement la ligne droite des maisons; l'avoué, à sa fenêtre, ne comprenant pas le mystère dans lequel semblait s'envelopper le comte. Julien prit tout à coup un parti et s'avança sous la fenêtre de M. Creton.

— Demain, lui dit-il, venez à la *Tête-Noire*, je vous prie; il s'agit d'une affaire très-grave.

L'avoué fit un signe de tête.

— Surtout, pas un mot jusque-là, dit Julien.

Avant d'avoir entendu la réponse, il disparut du côté du grand bâtiment qui lui avait été si fatal. Après l'avoir suivi des yeux, M. Creton ferma sa fenêtre. Julien fut obligé de faire le tour du bâtiment en planches afin d'aller chercher son cheval, qu'il avait laissé sur les remparts; ce fut alors seulement qu'il s'aperçut qu'un cirque nomade avait dressé sa tente sur la place de Molinchart; et comme il faisait assez clair pour lire une grande affiche jaune qui

était collée près de la porte d'entrée, il reconnut que ce cirque était celui de la famille Loyal, qui parcourait les provinces. Le nom de *mademoiselle Carolina* était en immenses caractères et prenait à lui seul un grand tiers de l'affiche.

Le comte sourit un moment, reprit un air gai, et s'en alla détacher son cheval sans employer les mêmes précautions qu'en arrivant. Quoiqu'il ne fût que quatre heures du matin, et que son arrivée dans Molinchart fût aussi intempestive à cette heure qu'au commencement de la nuit, il semblait prendre plaisir à réveiller la ville. Il traversa les rues au trot, et frappa à la porte de l'hôtel de la *Tête-Noire* avec une telle force qu'il dut troubler le sommeil des habitants de la place du Marché. Julien s'étant jeté sur son lit, aurait dormi avec la plus grande tranquillité jusqu'à midi si l'avoué ne fût arrivé à l'heure dite.

— Que faisiez-vous donc, mon cher comte, cette nuit, à deux heures du matin.

Julien ouvrit la fenêtre qui donne sur la place, et montra le cirque à l'avoué.

— Faut-il tout vous dire? demanda le comte.

— Oui, dit l'avoué.

— Serez-vous indulgent?

— Certainement, mon cher comte.

— Eh bien! je suis amoureux...

— Je m'en doutais, dit M. Creton...

— Amoureux fou.

— Comme ça vous prend, dit l'avoué; vous paraissiez si tranquille à la campagne.

— Mais je ne savais pas qu'il y avait un cirque à Molinchart; j'ai vu l'annonce dans le journal, et je retrouve une écuyère que j'ai adorée à Paris.

— Une écuyère! s'écria l'avoué, plus étonné que s'il avait reçu un coup de cravache dans la figure.

— La Carolina, monsieur du Coche, une créature qui m'a déjà fait faire bien des folies... Ah! je suis bien faible!

— Comme tous les hommes, dit l'avoué avec philosophie.

— J'ai souffert le martyre avec cette créature, il y a deux ans; je l'avais presque oubliée, eh bien! rien que son nom m'a remué violemment, à tel point que je ne pourrai plus vivre à Vorges.

— Mais, dit l'avoué, comment se fait-il que vous vous trouviez sur la place à deux heures du matin?

— Parce qu'on m'a dit qu'elle demeurait chez M. Jajeot l'épicier.

— Je comprends, dit l'avoué.

— Elle est mariée, dit-on, à un des écuyers, et je ne sais ce qui me passait dans la tête, je regardais sa fenêtre. Je ne voudrais pas provoquer la jalousie du mari.

— Attendez, dit M. Creton, je puis vous être utile. De mon étude, vous pourrez communiquer avec les fenêtres du derrière de l'épicier; pendant que l'écuyer sera à son cirque, dans la journée, vous ferez la cour à votre belle. Cela me rappellera mon jeune temps.

Julien, en ce moment, se sentit pris de pitié pour le mari et il eut honte de la comédie qu'il jouait; mais ce sentiment passa vite. Il était entré dans une voie de mensonges qu'il ne pouvait plus quitter qu'en s'en tirant par d'autres mensonges.

— J'ai dressé une espèce de plan, dit-il, et je vais vous le soumettre. Vous me paraissez un homme de bon conseil en ces matières.

— Voyons, dit l'avoué.

— Je crois qu'il ne serait pas imprudent de prendre des leçons de voltige et de me lier avec tous ces écuyers, afin de connaître la véritable situation de Carolina; peut-être n'est-elle pas mariée, comme on le dit; il est à présumer

qu'elle vit avec un écuyer de la troupe, ainsi que cela se pratique entre comédiens.

— Bravo! s'écria M. Creton du Coche, cela commence à m'intéresser vivement; mais prenez garde, ces gens qui fréquentent les chevaux doivent être d'une brutalité...

— Je ne crains rien; d'ailleurs, ne suis-je pas en droit de me plaindre? j'ai aimé la Carolina le premier, c'est cet écuyer qui est dans son tort.

— Vous êtes bien heureux si vous parvenez à vos fins, mon cher comte; une écuyère doit être une créature à part; je regrette maintenant de ne pas avoir aimé d'écuyère. Tenez, quand elles passent au galop sur leurs chevaux, cette musique, cette ceinture de gaze, tout cela me fait de l'effet.

— Ah! ah! monsieur Creton, je ne veux pas vous parler plus longtemps d'écuyère, vous vous enflammez trop vivement.

— J'ai eu mon temps comme le vôtre, et j'en ai connu qui étaient aussi aventureuses que votre écuyère.

Là-dessus le comte fut obligé de subir le récit des aventures de jeunesse de l'avoué, que celui-ci racontait avec complaisance, ne se doutant guère qu'on ne l'écoutait pas, car le comte se trouvait dans une fausse position, et réfléchissait au moyen d'en sortir. La Carolina du cirque n'était pas la Carolina qu'il avait tant aimée jadis, mais il était nécessaire de paraître la connaître, pour que l'avoué ne devinât pas qu'il avait été dupe la nuit précédente. Jusque-là l'aventure avait bien tourné, et M. Creton était venu sans l'ombre d'un soupçon.

— Nous irons au cirque ce soir, dit l'avoué. Vous ne m'écoutez plus, vous songez à l'objet de vos pensées; malgré vos amours, j'espère que vous viendrez dîner à la maison?

— Comme il vous plaira, dit le comte; mais d'ici à ce

soir à peine aurai-je eu le temps de dresser mes batteries; je ne voudrais pas me faire remarquer de la Carolina pendant ses exercices; il est bon que je la voie pendant la journée.

— Vous avez tout le temps, cher comte.

— Il est possible que la Carolina ne veuille pas me reconnaître dès l'abord, si elle aime réellement son écuyer!

— Bah! dit l'avoué, elle vous reviendra.

— Alors, permettez-moi de vous quitter; je m'en vais rôder du côté du Cirque.

— A cinq heures précises, s'il vous plaît, dit l'avoué, qui s'en alla l'esprit joyeux de cette intrigue et qui entra chez l'épicier Jageot, avec lequel il causa quelques instants.

— Et ma femme, dit-il à la bonne, où est-elle?

— Monsieur, elle s'habille.

— Comment, le déjeuner n'est pas encore prêt?..... Dites-lui donc de descendre bien vite.

L'avoué se promenait à grands pas dans la chambre en souriant comme s'il eût pensé à une bonne fortune personnelle. Puis il se mit à rire aux éclats d'une idée qui venait de lui traverser le cerveau, et quand Louise entra, il changea immédiatement de physionomie et prit un air grave.

— Vous êtes bien longue aujourd'hui à votre toilette, madame, lui dit-il.

— J'ai passé, dit Louise, une nuit sans sommeil.

— Ah! dit l'avoué, il paraît que personne ne dormait... moi non plus, je ne dormais pas; j'ai ouvert ma fenêtre vers trois heures du matin, il y avait dans la rue un troisième personnage qui ne dormait pas, qui veillait même en face de notre maison, une personne que vous connaissez.

Louise pâlit légèrement, car l'idée du comte de Vorges se présenta à son esprit

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Savez-vous qu'il est fort heureux que cette personne

n'ait été remarquée que par moi? Des mauvaises langues en eussent fait immédiatement un amoureux.

— Mon Dieu, monsieur, vous étiez si pressé de déjeuner tout à l'heure...

— C'était un amoureux en effet, dit M. Creton jouant le drame. Le comte Julien de Vorges est dangereux, madame...

Louise n'osait plus lever les yeux et feignait de découper de la viande avec beaucoup de mal.

— Bien d'autres à ma place, continua l'avoué, le prieraient de ne plus continuer ses visites; moi, je l'ai invité à dîner ce soir...

Et il termina sa petite comédie par un énorme éclat de rire qui troubla Louise autant que si son mari était entré dans une violente colère. Il n'y avait pas à en douter, M. Creton savait tout; Julien avait commis la nuit quelque imprudence; mais comment expliquer cet éclat de rire qui couronnait le récit de l'avoué? En une minute Louise passa par tous les degrés de trouble et de tourmente, elle n'osait placer un mot, et sentait que son silence la condamnait.

— Ne vas-tu pas croire que le comte fait le pied de grue la nuit pour toi? dit l'avoué.

— Vos plaisanteries sont au moins déplacées, monsieur, dit Louise; si vous n'avez pas d'autres discours à me tenir...

— Allons, te voilà blessée! Écoute, ma femme, ce que ce fou de Julien faisait la nuit dernière sur la place. Il a une passion violente pour la Carolina.

— La Carolina! s'écria Louise, à qui Julien avait en effet raconté les souffrances de son premier amour.

— Elle est ici, dit l'avoué.

— Cette femme! dit Louise, qui sentit un nuage lui passer sur les yeux.

— La Carolina, continua l'avoué, est écuyère dans la troupe des Loyal, qui est arrivé pendant notre absence.

En un clin d'œil les serpents de la jalousie mordirent le cœur de Louise, qui fut plus émue qu'elle ne l'avait été en entendant son mari raconter l'arrivée de Julien.

— Ah ! dit-elle le plus froidement possible; mais sa voix était changée. On eût dit des cordes de violon mouillées par des larmes et ne résonnant plus sous l'archet.

L'avoué ne fit aucune attention à ce singulier timbre de voix.

— Oui, le comte était en contemplation cette nuit devant les fenêtres de sa belle, en véritable amoureux des temps passés. La Carolina demeure chez Jajeot l'épicier; j'ai promis à Julien de lui prêter mon étude pour se mettre en observation et pouvoir faire la conversation tranquillement avec sa belle.

— Vraiment, monsieur, dit Louise, plus je vis avec vous, moins je vous comprends. Est-il convenable qu'un homme de votre âge favorise une intrigue dans sa maison?

— N'aie pas peur, j'ai parlé tout à l'heure à Jajeot; la Carolina ne demeure pas chez lui, on avait trompé Julien. Comme l'épicier loge souvent des comédiens, on crut que, naturellement, les écuyers choisiraient sa maison, qui est près du cirque... Je suis curieux de voir cette Carolina; mais nous la verrons ce soir...

— Comment, dit Louise, vous pensez m'emmener au cirque?

— Non, dit l'avoué, tu dérangerais tout, cela ne serait pas raisonnable. Il y aura peut-être une surprise si Julien ne la voit pas dans la journée; elle peut le reconnaître, le regarder pendant qu'elle fait ses exercices, et nécessairement, tu ne peux pas être présente à cette reconnaissance.

— Je ne tiens pas, dit Louise avec un dédain affecté, à voir cette fille.

— Elle doit être fort belle; ce cher Julien a bon goût, et ne se serait pas amouraché d'une femme de rien. C'est une passion, une vraie passion; car après trois ans on ne pense plus guère à ces sortes de créatures. Eh bien! il paraît qu'en voyant son nom dans le journal, il n'a pas pu tenir à Vorges, il est arrivé cette nuit à cheval pour revoir plus vite cette Carolina..... Dans ce moment, il est à sa recherche... Ah! j'oubliais le plus important : Julien m'a recommandé le secret le plus absolu; ainsi, à dîner, ne fais pas la moindre allusion à cette Carolina. Il en parlera sans doute le premier; mais je serais désolé qu'il sût que je t'ai confié cette intrigue.

Pendant ce temps Julien était allé au cirque, à l'heure même de la répétition. Toute la troupe était réunie : le comte remarqua la Carolina, une grande fille blonde d'une physionomie singulière, en ce sens que des sourcils épais et plus foncées que ses cheveux se rejoignaient et formaient au-dessus de ses yeux gris des espèces d'ailes d'oiseau. Il n'y avait avec elle, parmi le personnel féminin, qu'une grosse femme, madame Formose, d'un embonpoint majestueux, qui paraissait être la directrice de la troupe et la mère d'une petite fille de dix ans, en ce moment occupée à faire la voltige sur un vieux cheval maigre. Les hommes, en majorité, étaient occupés les uns à tasser le sol du cirque, les autres à reclouer les toiles, que le grand vent de la montagne enlevait régulièrement chaque nuit.

— Que désirez-vous? dit avec un accent d'écurie madame Formose, étonnée de voir entrer un *bourgeois* pendant la répétition.

— Je monte un peu à cheval, madame, et je désirerais prendre des leçons d'un de vos écuyers, si vous le trouvez bon.

Madame Formose, que l'idée d'un gain rendait plus humaine, montra de son fouet la Carolina.

— Voilà, dit-elle, notre meilleure écuyère, une élève de Franconi; si elle consent à vous donner des leçons, je ne demande pas mieux.

Le comte s'avança vers l'écuyère et lui demanda si elle voudrait compléter son éducation de cavalier.

— Ça dépend, dit la grande fille en toisant le comte des pieds à la tête; si vous avez de mauvais principes, je n'ai pas de patience, et il me sera impossible de vous redresser. Tenez, dit-elle en lui montrant la rosse qui portait l'enfant, essayez un tour de cirque sur cet animal-là, je vous rendrai réponse immédiatement.

— Pas sur ce cheval, si vous permettez, dit le comte; j'ai le mien à l'hôtel, à deux pas, et je vais le chercher.

— Pour un provincial il n'est pas mal, dit la Carolina à madame Formose; mais je vous avertis que s'il ne se tient pas bien, je le renvoie à Cruker.

Cruker était le clown de la troupe; ayant moins de travail que les autres écuyers, il donnait des leçons d'équitation pendant les séjours de la troupe en province. Peu après Julien entra dans le cirque monté sur son cheval; le soin avec lequel était tenue la bête, sa pureté de race, donnèrent aussitôt aux écuyers une bonne idée du talent d'équitation du comte.

— Faites-lui faire un tour au galop, dit la Carolina.

Julien pressa légèrement les flancs de son cheval et parcourut trois fois le cirque avec une extrême rapidité.

— Je n'ai pas grand'chose à vous enseigner, monsieur, dit la Carolina; vous avez dû recevoir des leçons d'un bon maître.

— J'ai pris des leçons de Baucher.

— Cela se voit bien; on ne monte pas de la sorte en province.

— Je voudrais, dit Julien, apprendre un peu de voltige.

— Ceci n'est plus de l'équitation, dit la Carolina; mais je ne demande pas mieux.

Le comte tira un portefeuille de sa poche, en sortit un billet de banque et l'offrit à la Carolina.

— Mademoiselle, lui dit-il, je désirerais prendre deux leçons par semaine, pendant un mois.

— Très-bien, monsieur; le reste regarde madame Formose.

Julien, ayant donné son billet de banque à la directrice du cirque, revint vers la Carolina.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous offrir cette cravache, dont je n'aurai plus besoin après vos leçons.

Et il lui remit dans les mains une élégante cravache, dont la pomme avait été ciselée exprès pour lui par Feuchères, un artiste qui dépensa beaucoup de talent dans ces objets de fantaisie.

— Vous êtes trop bon, monsieur, dit la Carolina; vous ne savez pas si vous serez content de mes leçons : je suis excessivement capricieuse.

— J'adore les femmes capricieuses, dit Julien.

— Nous pouvons commencer à vous dérouiller les jambes sur ce tremplin; mais il vaudrait mieux vous servir de nos chevaux, car ils ne bougent pas, étant habitués, au lieu que votre jument peut s'effaroucher.

— Bah ! dit Julien, elle me connaît et elle ne s'étonnera de rien.

Ayant placé son cheval près du tremplin et après l'avoir caressé légèrement, le comte prit son élan en s'appuyant des mains sur le dos de la jument et sauta par-dessus avec une grande agilité.

— Eh bien, Cruker, qu'est-ce que tu dis de ça? demanda madame Formose en s'adressant à son clown, qui était resté immobile après avoir ri avec les écuyers des débuts du bourgeois. Il y avait en effet quelque étonnement à voir

un jeune homme, serré dans ses habits, parfaitement ganté, sauter avec toute la dextérité d'un écuyer rompu à ce genre d'exercice.

— Avouez, monsieur, dit la Carolina, que vous avez travaillé en public !

— Ce que j'ai fait n'est pas difficile; seulement, j'ai appris assez de gymnastique pour ne pas être embarrassé par un saut de tremplin.

— Alors que puis-je vous montrer? dit la Carolina. Vous ne désirez pas sans doute monter à cheval la tête en bas, les pieds en l'air; quand vous passerez dans des cerceaux, vous n'en serez guère plus avancé.

— Il y a beaucoup d'exercices que j'ignore, dit le comte, j'ai besoin d'assouplir mes membres, et je pense que vous serez assez bonne pour me diriger dans ces études.

Ayant pris sa première leçon, Julien s'en retourna par les promenades en attendant l'heure du dîner, car il n'osait se présenter immédiatement chez l'avoué. Chemin faisant, il rencontra M. Bonneau, orné de son parapluie, qui prenait la mesure de la cathédrale.

— C'est monsieur Bonneau! s'écria le comte. Par quel hasard êtes vous à Molinchart?

— Je dîne chez M. Creton du Coche, et je ne perds pas mon temps, comme vous voyez.

Le comte fit une légère grimace en apprenant qu'il aurait l'archéologue pour compagnon de table, mais il pensa qu'il y gagnerait, car il pourrait parler à Louise pendant les discussions des deux savants. Aussi se montra-t-il d'une grande complaisance pour M. Bonneau, et il subit avec un rare courage ses interminables discours sur sa manie favorite.

— Voyez cette belle cathédrale, s'écriait M. Bonneau, il y a une fissure à cette tour qui prend du haut et descend jusqu'en bas... la voyez-vous?

— Non, dit Julien en s'appliquant et en clignant les yeux,

— Vous ne voyez pas la fissure? Cela n'a rien d'étonnant, elle n'existe pas.

— Alors...

— Permettez, monsieur le comte, en montant ce matin en haut de la cathédrale, j'ai fait envoler une nuée de corbeaux... ils ont posé leur nid dans un trou du mur, en commençant par gratter le ciment et à déchausser une pierre; puis un jour une pierre est tombée sur un toit, c'étaient les corbeaux qui faisaient leur nid et qui préparaient la ruine de la tour. Ce trou a un quart de parapluie de profondeur; oui, monsieur, un quart de ceci, s'écria l'archéologue en dressant en l'air le fameux parapluie. Les curieux passent devant ce trou et ne voyent rien, quand le monument périclite; tirez une ligne droite dans votre imagination, monsieur le comte, du haut de cette tour au bas de la montagne, une longueur à peu près de trois mille parapluies; vous trouverez juste au bas de la montagne un grand trou d'où on extrait tous les jours du sable... Les architectes sont des ignorants, monsieur le comte. Tous les jours un peu de sable enlevé, et tous les jours le remue-mue-ménage de ces corbeaux, amènent une fissure au dedans, d'abord cachée, puis imperceptible, puis visible, enfin le monument craque, et c'est ainsi que nous avons des pleurs à répandre sur le sort des chefs-d'œuvre de pierre du moyen âge..... Regardez, voici les corbeaux qui rentrent dans leur nid, continuer leur œuvre de destruction... Ah! monsieur le comte, si j'étais seulement conseiller municipal de Molinchart, j'accorderais vingt francs par tête de corbeau qu'on prendrait dans les tours de la cathédrale, et sans être cruel, je les écraserais avec ce parapluie...

Si le comte n'eût fait remarquer à l'archéologue qu'il était l'heure de dîner, M. Bonneau eût continué à verser des larmes sur les monuments déchiquetés par les corbeaux,

la bande noire, qu'il traitait avec plus de colère que les écrivains de la fin de la restauration n'en ont dépensé contre les Auvergnats acheteurs de vieux châteaux.

Tout en saluant la femme de l'avoué, Julien fut surpris de la froideur avec laquelle elle le recevait. Il s'attendait à cette douce familiarité qui régnait à la campagne, et, tout préoccupé, il chercha les causes qui avaient refroidi Louise.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il pendant que l'avoué causait avec M. Bonneau. Mais Louise ne répondit pas, et sortit comme si elle n'avait pas entendu Julien.

Le comte se forgea toutes les raisons qui pouvaient avoir changé la conduite de la femme de l'avoué, et il ne se rendait pas compte de la véritable. Louise, froissée de la passion de Julien qui se réveillait pour la Carolina, ignorait que l'écuyère n'avait de commun que le nom avec l'ancienne maîtresse du comte, et, tout en traitant le comte avec le dépit d'un amour blessé, elle affectait de paraître aussi calme et aussi indifférente que si elle l'eût vu pour la première fois. Si Julien n'eût pas été aussi amoureux, il aurait remarqué ces nuances délicates qui faisaient que Louise gardait ses sourires et ses inflexions de voix les plus douces pour M. Bonneau. Le moyen, quoique grossier, échappa complétement au comte, qui maudissait intérieurement la coquetterie des femmes, en comparant ses relations des quinze jours précédents avec Louise à ses manières polies et glacées d'aujourd'hui. Il essaya de glisser son pied auprès de celui de la femme de l'avoué ; mais elle le retira brusquement, et, à l'air de contrariété peint sur sa figure, Julien n'osa plus recommencer ses avances. Un moment il s'efforça d'être gai et de se mêler à la conversation de M. Bonneau et de l'avoué ; mais il n'entendait pas ce qu'ils disaient et ne comprenait rien à leurs paroles. Quand Julien regardait Louise, elle abaissait aussitôt les yeux ; ne pouvant obtenir pas même de réponse du regard,

le comte fut froissé violemment. L'idée d'une vengeance cruelle se présenta à son esprit; et il essaya de faire souffrir la femme de l'avoué autant qu'il souffrait lui-même.

— Viendrez-vous avec nous au cirque? dit-il à M. Bonneau.

L'archéologue répondit que ces plaisirs grossiers convenaient peu à un homme qui avait voué sa vie aux recherches scientifiques.

— M. Creton du Coche y va bien, dit le comte.

— M. Creton n'a pas à remplir une mission aussi importante que la mienne...

Quoique cette phrase fît dresser l'oreille à l'avoué, il se contint; car il avait accepté le patronage de M. Bonneau, et devait, sur sa recommandation, être nommé membre de la société racinienne, qui se fondait alors à Château-Thierry.

Julien prolongeait le plus qu'il pouvait les dernières politesses de la conversation, espérant qu'en le voyant partir Louise changerait de conduite et lui rendrait dans un coup d'œil les joies qu'il se promettait dans cette entrevue; mais la femme de l'avoué resta froide et indifférente, et recommanda à ces messieurs de « beaucoup s'amuser. » Cette phrase banale était enveloppée de nuances vocales épigrammatiques qui déchirèrent le cœur du comte; il sortit accablé de tristesse, et profita du court trajet qui sépare la maison de l'avoué de l'endroit où était plantée la tente du cirque pour ne pas dire un mot. La salle était brillamment éclairée, et les rares spectateurs qui se tenaient sur les gradins dévoraient des yeux un spectacle sur lequel ils n'étaient pas blasés.

Julien regardait sans voir; il regardait en dedans de lui deux portraits de la même femme : l'une aimante et l'autre froide; l'une qui lui avait donné son amitié, l'autre qui la lui retirait; il cherchait la cause de cette froideur subite, et

ne l'expliquait que par le retour de Louise, qui, en revenant à Molinchart, avait puisé dans l'air de la ville un nouveau sentiment des devoirs de ménage.

Il se fit tout à coup un grand tumulte parmi les spectateurs du cirque, qui goûtaient une scène comique imprévue. Une bande de gamins avaient crevé la toile avec un couteau, et s'était introduite économiquement dans le cirque en passant sous les gradins. Le complot avait été découvert par une dame qui, ayant cru remarquer sous son banc des mouvements extraordinaires, poussa des cris d'effroi. A ces cris était accouru le clown Cruker, qui mit un terme à l'invasion en s'emparant d'une demi-douzaine de ces galopins. Il les traîna plus morts que vifs dans le cirque, en leur donnant le mouvement à grands coups de fouet. Ces gamins, parcourant l'arène avec les signes de la terreur la plus violente, mettaient en gaieté les spectateurs, qui retrouvaient, dans les envahisseurs du cirque, la population la plus dangereuse pour les sonnettes de la ville.

Sur les gradins des secondes, une mère reconnut son fils et poussa des cris de désespoir, en tendant les bras vers le clown, qui apportait dans cet exercice la froideur d'un donneur de knout; car il se sentait soutenu par les spectateurs.

L'avoué s'amusait trop à ce spectacle pour remarquer l'état de Julien; bientôt, d'ailleurs, cet intermède improvisé fut terminé, et madame Formose, en costume de bayadère, vint changer le cours des émotions de la foule. Sa poitrine énorme était tassée dans un maillot couleur de chair tout à fait provoquant pour les amateurs des beautés importantes. Une jupe de gaze ne servait qu'à allumer la curiosité des yeux, qui, partant d'un large pied solidement assis sur la selle, pouvaient se promener impunément bien au delà de la naissance du genou. Elle dansait sur un air

d'opéra connu, arrangé expressément pour les chevaux, et, malgré ses formes positives, lançait encore la jambe dans l'espace avec une certaine agilité. Madame Formose avait le calme souverain des femmes qui ont été belles et qui ne se sentent pas vieillir en présence de l'enbonpoint; car la maigreur qui vient avec les années est certainement, de ces deux tempéraments si distincts, celui qui éloigne le plus les adorateurs des femmes.

M. Creton du Coche était émerveillé de la grosse madame Formose; on eût dit qu'il fermait les yeux pour échapper à ce spectacle provoquant; mais, au contraire, il les faisait petits pour mieux voir.

— Une belle créature! s'écria-t-il en regardant Julien, qui n'aurait pu dire si l'écuyère qui venait de faire les exercices était grasse ou maigre.

— Oui, dit le comte sans prendre garde à sa réponse.

— Quel âge lui donnez-vous à peu près? demanda l'avoué.

— Je ne saurais trop vous dire.

— Elle doit aller dans les trente-cinq.

— Qui? demanda Julien.

— Madame Formose, qui vient de danser.

— Elle a donc dansé? dit le comte.

— Vous ne l'avez pas vue? s'écria l'avoué; mais à quoi pensez-vous?

— Madame Formose a cinquante ans.

— Cinquante ans! reprit M. Creton du Coche blessé dans ses admirations. Voyons, cher comte, à quoi pensez-vous?... Vous avez ce soir une si singulière physionomie, que je crois que nous ne nous entendons pas... Ah! c'est que mademoiselle Carolina tarde bien à paraître.

— Bah! la Carolina! s'écria Julien.

— Vous ne l'aimez déjà plus? dit l'avoué.

— Au contraire, monsieur Creton, dit Julien qui se rappela alors seulement le thème de son roman, je l'adore. Je

l'ai vue à la répétition... elle est belle!... Vous allez la voir tout à l'heure.

— Parce que vous avez une passion pour mademoiselle Carolina, dit l'avoué, ce n'est pas une raison pour dénigrer les autres femmes. Avouez que cette madame Formose a dû être bien belle!

— Oui... il y a trente-deux ans.

— Non, vous n'êtes pas juste, mon cher comte, Eh bien! je vous attends à votre passion, quand elle viendra; je vous avertis que j'épluche ses défauts.

— Cela vous est permis, dit Julien.

Pendant cette conversation, les exercices des écuyers continuaient. Enfin la Carolina parut, et il se fit un certain silence dans le cirque. Beauté fière, blonde et singulière, l'écuyère, quoique habillée en amazone, forçait l'attention par ses yeux impérieux et ses sourcils épais plantés résolûment sur la racine du nez. Devant cette salle aux trois quarts vide, on pouvait supposer qu'elle faisait une moue dédaigneuse; mais c'était son air habituel; et cependant cette moue prenait un charme puissant, quand elle disparaissait pour faire place à un sourire: il semblait qu'un léger brouillard s'enfuyait pour être remplacé par un rayon du soleil. Quand elle passa devant le comte, elle lui envoya un regard pour lui seul, un de ces regards qui font la puissance des femmes au théâtre. Il faut être banquier épais, homme de bourse, faiseur d'affaires pour boire avec délices ces regards intimes des actrices, qui rendent bien au delà les sommes qu'on dépense pour elles, dans un simple coup d'œil.

— C'est à moi, ce regard, se dit avec orgueil l'homme d'argent, qui, dans sa stalle d'orchestre, étalant son ventre luxurieux comme celui d'un mandarin, croit que le spectacle se joue pour lui seul, que les mots spirituels ont été inventés à son intention, et qui a la bonne foi d'imaginer

que, des deux mille spectateurs qui sont dans la salle, lui seul occupe l'imagination de l'actrice. Cependant, dans cette même soirée où l'actrice a envoyé un regard à son banquier, elle en a une demi-douzaine dans le coin de l'œil qu'elle adresse à d'autres hommes d'argent, à son journaliste, à son auteur, et, pour couronner, à celui qui la bat.

Mais la Carolina n'avait pas été élevée à ces manières des théâtres parisiens; les écuries sont moins corruptrices que les coulisses; l'art de dresser un cheval n'amène pas aux câlineries de théâtre; les exercices violents tiennent le corps moins en délicatesse que les couplets de vaudeville égrillards : une écuyère ne ressemble guère à une forte amoureuse de la Gaîté. La Carolina souriait au comte de Vorges parce que, dans cette population, il était le seul digne de la comprendre, et elle le fit si ouvertement, que M. Creton du Coche s'en apercut.

— Cette femme-là vous aime encore, lui dit-il; mais elle a l'œil cruel.

— Vous trouvez?

— Certainement. C'est une maîtresse femme; elle n'a pas le sourire de madame Formose.

Pendant que la Carolina faisait exécuter à son cheval mille caprices en apparence, mais qui étaient le résultat d'études très-pénibles, M. Creton du Coche bâillait, ne soupçonnant pas ce qu'avait d'intéressant, pour un amateur, l'art avec lequel l'écuyère dirigeait son cheval et lui faisait exécuter les changements de pied. Quand elle eut terminé, la Carolina sauta lestement à bas de son cheval, et salua l'assemblée de telle sorte, qu'elle parut ne s'adresser qu'au comte seulement; car elle s'était placée presque en face de lui. Dans d'autres circonstances, Julien eût souri de ces marques publiques que l'écuyère lui donnait; il eût arrangé cette comédie avec la Carolina qu'elle n'eût pas mieux réussi aux yeux de M. Creton du Coche. Mais

qu'avait-il besoin d'endormir les soupçons du mari, maintenant que Louise semblait lui avoir repris son amitié ?

Retiré à l'hôtel de la *Tête-Noire*, le comte se trouva seul et plus abandonné qu'à la campagne. Il n'avait même plus son confident Jonquières; cependant, ne voulant pas partir de Molinchart sans avoir eu un entretien avec Louise, et craignant d'alarmer sa mère, que sa fuite avait dû surprendre, il écrivit à son cousin de venir le rejoindre, et il le chargea de prévenir la comtesse qu'une partie de chasse le retiendrait quelque temps au dehors.

XIII

M. BONNEAU PERD SON PARAPLUIE.

Quand M. Creton revint chez lui, il fut tout étonné de trouver sa femme veillant au coin du feu.

— M. Bonneau, lui dit-elle, est resté assez tard à causer. J'ai présumé que le cirque allait fermer, alors je vous ai attendu.

Louise n'attendait guère son mari, elle attendait des nouvelles; mais contre son habitude, l'avoué se montra fort réservé, dit qu'il était fatigué et alla se coucher. Le mari avait l'imagination pleine du souvenir de madame Formose, et il craignait de dissiper son enthousiasme en paroles. Louise alluma une bougie, se leva pour sortir, et demanda, comme par une simple curiosité de femme, des détails sur la représentation des écuyers.

— Demain, demain, dit le mari impatienté et trouvant sa femme singulièrement changée, car, d'ordinaire, elle ne prêtait pas grande attention à ses discours, tandis que lui aurait désiré qu'on s'intéressât vivement à ses récits; au contraire, aujourd'hui il ne voulait rien dire, et sa femme se montrait très-avide de nouvelles. Pour la première fois de sa vie, Louise regretta de ne pouvoir faire parler son

mari; elle avait espéré qu'une conversation amènerait des détails sur la Carolina, cette femme dont elle était jalouse, et M. Creton du Coche restait muet, comme si Julien lui eût recommandé le plus profond silence. Cette idée germa dans l'esprit de Louise, qui passa la nuit à s'en labourer le cœur.

Les amoureux se lancent souvent à fond de train sur une idée sans se demander si elle est fausse ou juste, et font jaillir de cette idée plus d'arguments que n'en saurait tirer un avocat. Louise avait agencé dans son esprit les faits suivants : Le comte a retrouvé son ancienne maîtresse, dont il croyait le souvenir éteint, et son amour l'a pris d'une telle force qu'il est accouru la nuit après avoir lu le nom de Carolina dans un journal. Il m'a aimée un moment de bonne foi, ou plutôt il a cru m'aimer, mais l'ancien amour qui sommeillait a crevé le léger amour qui ne faisait que de naître et s'est rallumé plus fort que par le passé. Louise se disait que, par un reste de générosité, le comte avait empêché M. Creton d'en parler, afin de ne pas paraître abandonner si vite celle à qui, huit jours auparavant, il tenait des discours passionnés. Elle expliquait ainsi la conduite de Julien, qui, pendant le dîner, lui avait montré quelque amitié, mais qui donnait encore ces marques d'affection légère afin de ne pas paraître rompre brutalement.

Si l'idée du devoir se représentait à l'esprit de la jeune femme, heureuse de ne pas s'être abandonnée à l'amour du comte, Louise se repentait presque à cette heure de n'avoir pas à se repentir. Peut-être Julien se fût-il montré plus fidèle, peut-être le souvenir de la Carolina eût-il été effacé à jamais. Qui sait si la froideur dont elle avait accablé le comte ne l'avait pas poussé, par dépit, à se jeter dans les bras de l'écuyère! Par moments, Louise tressaillait dans son lit, prise d'une fièvre jalouse; elle voyait ensemble Julien et Carolina; elle les entendait s'aimer. Cette idée, qui s'était logée dans son cerveau, la faisait souffrir

par tout le corps comme un mal de dents. Elle se leva, fit deux ou trois fois le tour de sa chambre, et s'arrêta tout à coup devant sa glace, non par simple curiosité coquette, mais pour se rendre compte du changement que son mal intérieur avait apporté dans sa physionomie.

Alors seulement Louise s'aperçut que ses beaux cheveux noirs étaient dénoués et flottaient sur ses épaules; dans le bourdonnement d'idées qui passaient dans sa tête, elle avait jeté bas son petit bonnet, son peigne, elle avait enfoncé ses ongles sur son front comme un poëte à la recherche d'une rime impossible.

— Louise! cria M. Creton du Coche en frappant à la porte, ouvre-moi.

La femme de l'avoué, honteuse d'avoir été presque surprise dans cet état, souffla la bougie et vint se mettre au lit sans répondre.

— Louise! cria l'avoué, ouvre-moi donc.

Après un moment de silence, il reprit :

— Tu ne dors pas, je t'entends marcher par la chambre depuis plus d'un quart d'heure.

La femme de l'avoué s'était blottie sous les couvertures, espérant échapper à la voix de son mari.

— Que diable! dit-il, Louise, réponds-moi.

— Laissez-moi, monsieur, dit-elle, je suis souffrante.

— As-tu besoin de quelque chose? demanda l'avoué.

— Non, monsieur, je n'ai besoin que de repos.

Là-dessus, M. Creton du Coche redescendit l'escalier, un peu rafraîchi par la nuit des idées qui étaient venues l'assaillir à la suite de la représentation du cirque!...

Depuis quelques années M. Creton faisait lit à part; et cette tentative fit frémir Louise, qui craignait de la voir renouveler.

Si le lendemain M. Creton avait pu voir le lit de sa femme, il eût peut-être compris quelle nuit agitée Louise

avait passée. Malgré la mobilité des plis des draps et des couvertures, un lit le matin révèle les sensations de ceux qui en sortent. Les oreillers étaient entassés les uns sur les autres et indiquaient que Louise avait fait tous ses efforts pour se tenir la tête droite et chasser le sang qui affluait au cerveau. Les draps, débordés de tous les côtés, montraient assez l'inquiétude de la femme de l'avoué, qui s'était retournée plus qu'un malade, sans trouver une position convenable. En se levant, Louise eut honte de son insomnie fiévreuse et jeta sur les draps en désordre son couvre-pied, son édredon et sa robe de chambre, afin de cacher les troubles de la nuit. Elle s'étendit sur un divan, et resta longuement dans cette position horizontale, ne pensant plus, abattue, ne dormant pas, mais ayant un vague sentiment de ses souffrances nocturnes. Elle ne songea pas à se regarder dans la glace; à ce moment seulement elle eût pu constater les traces que la passion laisse en quelques heures.

Comme elle était dans cet état d'abattement, elle entendit un coup de sonnette qu'elle écouta avec attention, sans se rendre compte d'abord du motif qui faisait que le timbre lui restait toujours vibrant dans l'oreille. Peu après le coup de sonnette, des pas se firent entendre sur les dalles du corridor; aussitôt Louise se leva et courut à sa porte pour s'assurer que le petit verrou était soigneusement tiré. L'irritation névralgique donne à l'ouïe un sentiment d'une telle délicatesse de perception, que Louise avait reconnu le pas de Julien. C'était lui, en effet, qui, profitant de dix heures sonnées, avait cru le moment venu de se présenter.

Son arrivée à Molinchart était déjà connue, car, en se levant, il reçut une assignation qui lui enjoignait de comparaître devant le tribunal dans la huitaine suivante, à la requête de l'épicier Jajeot. Julien avait oublié complétement son procès, et il lut l'assignation avec plus de joie que n'en fait naître d'ordinaire le papier timbré; car cette

affaire lui permettait d'entrer presque à toute heure chez M. Creton du Coche, son avoué. Celui-ci était sorti; Julien n'osait demander à parler à sa femme; il suivit tristement la femme de chambre qui le conduisait à l'étude, au moment où Faglain était occupé à manger des pommes de terre en robe de chambre, qu'il avait fait cuire dans le fourneau du poêle. Le maître clerc, surpris, donna un coup de poing à son repas, qui était étalé sur une feuille de journal, et la joie que lui donnait la vue d'un client lui fit oublier les délices qu'il attendait de son plat de pommes de terre. Faglain, malgré toute l'intelligence dont l'avait doué son patron, parut comprendre difficilement l'affaire; car Julien, préoccupé du souvenir de Louise, s'expliquait mal

Il ressortit de ce commencement d'instruction que Faglain en conférerait avec l'avocat Grégoire, aussitôt qu'il aurait terminé un travail important dont il se vanta d'être chargé : Julien s'en retourna, descendant lentement chaque marche d'escalier en espérant que le hasard lui ferait rencontrer la femme de l'avoué; mais Louise épiait les moindres mouvements de la maison, et se donnait de garde de sortir de sa chambre. Cependant, quand elle entendit fermer la porte de la rue, elle se précipita à la fenêtre, et, à travers une fente de rideau, étroite comme le trou d'une aiguille, elle put suivre des yeux le comte, qui traversait la place. Si Louise n'avait donné trop d'importance à ses réflexions, peut-être eût-elle remarqué la démarche mal assurée de Julien, qui avait l'air, suivant un mot populaire, d'une âme en peine.

La petite maison de l'avoué, avec sa façade en pierres de taille, lui paraissait plus odieuse qu'une forteresse, puisque, avec son extérieur si simple et si paisible, elle l'empêchait de pénétrer auprès de celle qu'il aimait. Il revint à l'auberge et se mit à la fenêtre, ne s'inquiétant guère du va-et-vient des passants. Il n'avait d'yeux que pour la fenêtre

aux rideaux roses et blancs, et il ne se doutait pas qu'en ce moment la femme de l'avoué suivait ses moindres mouvements. Louise remarqua combien Julien était affecté et semblait en proie à la mélancolie, mais elle ne se rendait pas compte des motifs de cette mélancolie; l'eût-elle comprise, que l'événement qui suivit l'aurait rejetée de plus en plus dans les tourments de la jalousie.

La Carolina vint à passer sur la place; elle aperçut Julien et lui fit un petit signe de tête, auquel le comte répondit avec la main. Pour échapper à l'ennui qui le minait, Julien, pensant que l'écuyère allait à la répétition, descendit en toute hâte et la rejoignit avant qu'elle n'eût tourné l'angle de la place. La Carolina, familière avec Julien, lui tendit la main et tous deux s'éloignèrent dans la direction du cirque. La femme de l'avoué, qui avait tout vu, put croire que l'écuyère avait fait signe au comte de venir la trouver, et les petites lueurs d'espérance qui tremblotaient encore dans son esprit s'éteignirent et ne laissèrent qu'un noir désolant dans la vie de Louise. C'en était donc fait; le comte avouait hautement sa maîtresse, il s'affichait publiquement avec elle dans la ville. Il fallait un amour bien puissant pour qu'avec son éducation Julien osât se montrer en public, dans Molinchart, en compagnie d'une écuyère. En ce moment Louise regretta de n'avoir pas d'enfants, afin de se retrancher dans l'amour maternel et de s'y abriter contre les orages de la passion : à un autre homme que son mari, elle eût pu tout avouer, lui dire ses combats intérieurs, ses souffrances; mais il n'existait même pas assez d'amitié entre les deux époux pour que la femme pût se confier à son mari. M. Creton du Coche n'aurait rien compris à des tourments auxquels il était incapable d'apporter un remède.

Louise passa le reste de l'après-midi dans sa chambre, inquiète et tourmentée, ne trouvant de repos sur aucun meuble, se levant, s'asseyant, allant à la fenêtre, essayant

de travailler; mais l'ouvrage lui tombait des mains, et elle restait morne, les yeux grands ouverts, qui regardaient l'espace sans rien voir. Si sa femme de chambre ne l'eût pas appelée, elle serait restée longtemps inoccupée, sans pensées et sans action. Il lui semblait que son cerveau était vide, et cependant mille douleurs couraient comme de petits animaux aux pattes froides dans la boîte intérieure. Ses membres étaient brisés comme par une longue course. Alors Louise se révolta contre elle-même et résolut de lutter contre sa passion avec plus d'énergie pour la défense que celle-ci n'en avait mise à s'emparer d'elle. Elle se regarda dans son miroir, trouva dans chacun de ses traits la griffe de souvenirs cruels, et se composa un visage avec autant d'art qu'une actrice met du rouge. Le sourire vint remplacer l'amertume sur ses lèvres; et elle essaya un rire gracieux qui contrastait avec le ruban brun qui entourait ses paupières. Ses cheveux étaient en désordre, elle les redressa et y planta une rose qu'elle arracha violemment de la tige d'un pot de fleurs. Elle remplaça son peignoir sans taille, qui annonçait un certain affaissement, par une robe de couleur vive, et elle voulut que l'apparence trompât ceux qui ne l'étudieraient pas trop à fond.

A peine eut-elle donné quelques ordres à sa femme de chambre que Julien entra. Une vive rougeur colora les joues de Louise, qui parut aussi indignée que surprise. Le comte avait la tête pleine de questions; mais la manière froide dont il fut reçu fit que ses paroles lui restèrent dans le gosier. Tous deux restaient depuis cinq minutes dans cette situation embarrassante, lorsque Julien tira une lettre qu'il avait écrite et la remit à Louise.

— Comment, monsieur, lui dit-elle, vous osez encore!...

Elle déchira la lettre.

— Je sais, dit-elle, ce que vous m'écrivez; il est inutile...

En ce moment on frappait à la porte de la rue.

— C'est mon mari, dit-elle. Veuillez, monsieur, je vous prie, ne plus me forcer à vous recevoir...

M. Creton du Coche entra avec une lettre à la main, l'air un peu effarouché.

— Ah! mon cher comte, dit-il, quel accident! M. Bonneau a perdu son parapluie... Tu n'as pas vu le parapluie, ma femme?

— Je ne suis pas descendue de ma chambre de la journée.

— Alors il faut appeler la bonne... Julie! cria M. Creton du Coche, Julie!

La femme de chambre entra.

— Avez-vous trouvé le parapluie de M. Bonneau?

— Je n'ai pas vu de parapluie, dit-elle.

— Demandez à Faglain, cherchez, il faut absolument que ce parapluie se retrouve. Pensez, mon cher comte, combien M. Bonneau y tient; j'étais sur la place, je vois accourir à la porte un messager couvert de poussière; c'était un paysan de Vorges que M. Bonneau m'envoyait avec cette lettre que je n'ai pas eu le temps de lire; j'ai seulement vu dès les premières lignes que M. Bonneau était dans l'affliction de la perte de son parapluie.

— C'est que le messager attend, dit Julie en rentrant; il dit qu'il y a une réponse.

— Voyons, dit M. Creton du Coche, je peux vous lire cette lettre, elle montrera le prix qu'attache M. Bonneau à ce parapluie.

« Mon cher monsieur Creton du Coche, écrivait l'archéologue, si, par hasard, quand vous recevrez ces simples lignes, il pleuvait, veillez dans votre maison avec le plus grand soin à ce que personne n'en sorte avec un parapluie. Je suis certain d'avoir laissé le mien chez vous, et vous savez quelle perte immense la science aurait à regretter. Il est vert de mer, d'une bonne longueur, le manche divisé en mesures égales. Une des baleines a percé la toile, par

suite d'un accident archéologique; c'est une pierre qui s'est détachée dernièrement d'un édifice et qui a porté à faux sur la baleine... Hier encore, je mesurais la cathédrale de Molinchart, j'en ai la preuve par la consignation sur mon carnet des précieuses mesures que j'ai obtenues; mais vous comprenez combien la société académique rémoise serait privée tout d'un coup par la disparition de ce parapluie, qui sert de base à la constatation précise de la grandeur de nos monuments.

« M. le comte de Vorges pourra vous certifier qu'il m'a rencontré avec mon parapluie, que je l'ai accompagné chez vous, où vous vouliez bien me recevoir à dîner, et que, par conséquent, je j'ai laissé certainement dans votre demeure. Prenez bien garde que la bonne ne s'en serve; j'ai remarqué que ces meubles s'empruntent avec une déplorable facilité et ne se rendent jamais. S'il sortait de chez vous, malheureusement, il passerait de mains en mains, et je ne me sentirais pas le courage de recommencer le travail de toute ma vie... Vous comprenez que je n'ai dans l'esprit qu'une idée approximative de la longueur de mon parapluie, et que je ne trouverais jamais à le remplacer avec certitude.

« Je m'en servais le moins que je pouvais pour m'appuyer, car j'aurais craint de l'affaisser et de rendre ses mesures variables; il était terminé par une tige de fer longue d'un pouce et fort épaisse, afin que le frottement des cailloux n'eût aucune action sur ce métal. Je sais bien qu'il était presque deux tiers de ma taille et qu'il m'allait à peu près à la hauteur des fausses côtes; mais l'à peu près n'est pas une mesure archéologique. Si j'achetais un autre parapluie et que je continuasse mes opérations, je serais obligé d'indiquer que le monument mesuré renferme tant de nouveaux parapluies. Les académiciens de Reims dresseront l'oreille et me demanderont compte de ce nouveau para-

pluie, quels sont ses rapports positifs avec l'ancien ; c'est ce que je ne saurais définir avec précision. Tout ce que j'ai mesuré jusqu'a présent deviendrait donc inutile... J'ai dû le poser en entrant dans l'angle formé par la cheminée, je ne puis me rappeler si c'était à gauche ou à droite. Ordinairement, j'en couvre le pommeau de mon chapeau pour être plus assuré de l'emporter en me couvrant... Madame Creton, avec laquelle je suis resté après notre discussion scientifique, pourra peut-être vous donner quelques renseignements plus positifs, car je ne comprends pas comment j'ai pu l'oublier, ce serait la première fois de ma vie. C'est surtout à vous, mon cher monsieur Creton, que je confie la tâche de veiller à ce que le parapluie se retrouve, vous qui appréciez la valeur de mes recherches. Si malheureusement le parapluie était égaré, je crois que je renoncerais pour la vie à l'archéologie.

« Votre tout dévoué et désolé serviteur,

« BONNEAU. »

— Effectivement, dit M. Creton, je comprends l'inquiétude de M. Bonneau.

— Je n'ai pas remarqué, dit Louise, si M. Bonneau était entré avec le parapluie.

— Ah! s'écria M. Creton du Coche, j'avais oublié le *post-scriptum*. Et il lut :

« Tout ce que j'ai écrit ci-dessus est inutile. Réjouissez-vous, mon cher monsieur Creton, je viens de retrouver mon parapluie. »

La femme de chambre entra.

— Le messager, dit-elle, attend la réponse.

Malgré sa mélancolie, le comte ne put s'empêcher de sourire.

— Comment, dit M. Creton, il retrouve son parapluie avant d'envoyer sa lettre, et il fait partir, malgré cela, un

messager! Dites-lui qu'il fasse part à M. Bonneau de la joie que je partage à la nouvelle du parapluie si heureusement retrouvé

En ce moment un garçon d'hôtel vint prévenir le comte de Vorges que son cousin venait d'arriver et l'attendait.

— Priez-le de venir ici, dit M. Creton du Coche.

— Je vous remercie, dit Julien, heureux de trouver une occasion de sortir après la rupture de Louise.

Il la salua froidement et n'accepta pas une nouvelle invitation à dîner que lui fit l'avoué. Tant qu'il était resté en présence de Louise, Julien avait combattu pour ne rien laisser paraître de ses émotions, mais elles prirent le dessus aussitôt qu'il eut fermé la porte d'entrée. Il lui semblait qu'il fermait cette porte pour la dernière fois, et que son cœur restait emprisonné dans une maison où il ne pouvait plus entrer. Jonquières comprit la situation en revoyant son ami, car Julien, en lui donnant la main et en la pressant fortement, fit passer dans cette étreinte toutes ses souffrances accumulées.

— Elle ne veut plus me voir! s'écria Julien.

Jonquières essaya de divers palliatifs, de divers calmants moraux, qui, dans les grandes douleurs, n'ont guère plus d'action que dans les grandes maladies; mais Julien secouait tristement la tête.

— C'est une coquette, dit Jonquières, qui essaya d'un moyen brutal, et le mieux que tu pourrais faire serait de revenir avec moi à Vorges; sois certain que tu n'y serais pas huit jours, qu'elle te rappellerait.

— Je ne le crois pas, dit Julien; en supposant qu'elle ait le désir de me revoir, elle ne voudrait pas se compromettre en me faisant des avances, en m'invitant directement.

— Bah! dit Jonquières, elle trouverait un moyen, elle te ferait écrire par son mari; tu ne connais guère les femmes,

Elles trouvent des biais là où un homme amoureux n'en verrait pas un.

— Malheureusement, dit Julien, je ne la crois pas coquette, car il pourrait en arriver ainsi que tu dis, et j'aurais l'espérance de la revoir; mais il se passe en elle quelque chose qui m'échappe depuis que je suis revenu à Molinchart. Quand elle est partie, elle me laissait croire à une amitié sans bornes, qui n'était certainement pas de l'amour, mais qui me donnait à espérer pour l'avenir; elle me permettait presque de lui parler de mon amour; si elle n'y répondait pas, du moins ne s'en fâchait-elle pas. Aujourd'hui, c'est une personne froide, réservée, qui me traite comme si je l'avais insultée. Elle ne veut pas m'entendre; je lui écris, elle déchire ma lettre en ma présence. Que faire mon ami?

— Il faut attendre quelques jours, dit Jonquières, le procès que tu m'as dit commencer bientôt nous occupera un peu et nous donne le droit de voir M. Creton; ne te désespère pas, ne faiblis pas, va dans la maison comme de coutume. Un de ces matins, qui sait! tu vas trouver la glace fondue; ce ne sont que des nuages, et tu retrouveras une femme douce, aimante, telle que je l'ai vue à la campagne. Il n'y a pas besoin d'être savante en coquetterie pour jouer la petite comédie que tu prends au sérieux; les femmes apportent ces facultés en naissant. Quoi de plus ennuyeux qu'une femme qui aime trop, qui aime toujours, qui a l'humeur égale, qui vous fatigue de ses caresses! La meilleure des femmes le sent bien, et de temps en temps elle pense qu'il est utile à ses intérêts de paraître dédaigneuse des soins que lui rend un homme. Elle se fait prier longtemps, et ce n'est qu'après des luttes infinies qu'elle accorde une promesse, un rien. On travaille à te rendre heureux.

— Heureux! s'écria Julien.

— Voudrais-tu qu'elle s'abandonnât, qu'elle vînt te trou-

ver en disant : Je vous aime, me voilà. Au bout de huit jours tu fuirais ce bonheur comme un enfer.

— Que je suis aise de t'avoir, dit Julien; je ne sais si tu dis vrai, mais tu as trouvé le moyen de me rendre quelque espoir... J'étais dans des idées absurdes, folles... Croirais-tu que je pensais à devenir amoureux de la Carolina, cette fille qui me donne des leçons ? Si tu n'étais pas venu, j'allais tomber aux genoux de cette créature en lui disant : « J'aime, sauvez-moi ! » Je ne l'aime pas, je ne l'aurais jamais aimée, mais j'aurais fermé les yeux, j'aurais essayé de penser à Louise en parlant à la Carolina.

— Peut-être finirais-tu, dit Jonquières, par t'amouracher de l'écuyère, et ce n'est pas ce que tu ferais de plus maladroit; vois, mon ami, où t'a déjà entraîné ta passion pour une femme mariée. Je te l'ai dit au début. Si tu avais pu connaître cette écuyère dans le principe !... Une écuyère n'engage à rien; tu l'aurais aimée pendant la saison théâtrale, trois mois tout au plus, avec quelque chagrin à son départ, et ce beau caprice se serait envolé un matin comme il était venu. Mais, j'y pense, tu as sous la main une terrible machine de guerre; tu voulais devenir amoureux de la Carolina par vengeance; pourquoi ne feindrais-tu pas pour elle une passion subite et tout à fait publique ? Il faut que toute la ville le sache, qu'on vous voie passer ensemble dans les rues à cheval. Jette-lui des bouquets en plein cirque; cela ne se sera jamais vu à Molinchart, on en parlera, Louise finira par le connaître. Si elle t'aime réellement, elle reviendra.

— Tout est en bon train par la faute de M. Creton, dit Julien.

Alors il raconta à Jonquières son escapade de nuit, comment il avait été surpris par l'avoué, et la fausse passion qu'il avait été obligé d'inventer pour la fausse Carolina.

— Le mari le sait ? demanda Jonquières. Et tu lui as re-

commandé le silence? Ah! combien ces amoureux sont ignorants des choses de la vie! Comprends donc que son premier soin a été de raconter l'aventure à sa femme. C'est là seulement ce qui peut expliquer la froideur de ta Louise: elle est jalouse et souffre plus que toi.

— Si c'était possible, dit Julien; mais, non. Elle aurait compris que, son mari me surprenant la nuit devant ses fenêtres, j'avais été obligé de tomber dans une série de mensonges. D'ailleurs, le premier était si visiblement faux, qu'un mari seul a pu s'y laisser prendre; la Carolina ne demeure pas chez l'épicier Jajeot, et j'ai tremblé, dans le premier moment, du peu de réalité de mon invontion.

— Une femme qui aime, dit Jonquières, devient quelquefois aussi crédule qu'un mari. Elle a une foi robuste en toutes choses, de ces fois de Pierre l'Ermite prêchant la croisade; mais, par la même raison, aussitôt qu'elle entre en défiance, elle y apporte la délicatesse d'un chat qui dort, dont le moindre bruit fait ouvrir les yeux. Dès le début, tu l'as mise en défiance; elle n'a pas raisonné, j'en suis certain, et s'est cramponnée au récit de M. Creton comme si elle s'était attaché une pierre au cou.

— Je souhaite que tu aies raison, dit le comte. Tu dois avoir raison. car je me sens à moitié guéri... Comment ma mère a-t-elle pris mon départ?

— Je soupçonnais bien un coup de tête, dit Jonquières, et j'ai dit que, t'étant levé très-matin, tu n'avais pu lui dire adieu, mais que tu m'avais prévenu la veille.

— J'ai un ami précieux, dit Julien en serrant cordialement les mains de son cousin, et j'ai rencontré une femme qui m'a été bien dévouée, madame Chappe.

— Je ne l'aime pas beaucoup, dit Jonquières; elle a une de ces figures sur lesquelles on lit au moins autant de mal que de bien.

— Avoue que tu en es jaloux.

— Jaloux de madame Chappe! s'écria Jonquières.

— Je l'avais prise pour confidente à la campagne, craignant de te fatiguer sans cesse de mes récits... Ah! si elle avait été à Molinchart, je n'aurais pas tant souffert depuis deux jours.

— Une femme, certainement, est meilleure conseillère qu'un homme en ces matières, dit Jonquières; mais je me serais confié difficilement à madame Chappe.

— Elle avait tout deviné, je ne pouvais guère nier: elle me sera d'un grand service. Pense qu'au premier refroidissement de Louise, j'aurais couru chez elle, en lui disant: J'ai feint une passion pour la Carolina, détrompez Louise.

— Est-ce qu'elle est acceptée comme intermédiaire de côté et d'autre?

— Non, Louise n'en sait rien.

— La situation me semble difficile, dit Jonquières; elle ne sera pas contente de savoir son secret partagé. Prends garde à la province, mon cher Julien; tu as vécu quelque temps à Paris, où personne n'a le temps de s'inquiéter de son voisin, mais tu ne sais pas ce que c'est que la province. Si tu rencontres cinquante personnes sur la promenade, ce sont cinquante chimistes qui t'analysent des pieds à la tête, qui commencent par l'extérieur pour arriver à l'intérieur. D'abord, ce seront tes habits qui subiront l'examen, puis tes manières, ta figure, ta voix, ta démarche; jusque-là, rien de plus naturel. Mais les chimistes ne s'arrêteront pas là: ils voudront savoir à quoi tu penses.

— Oh! s'écria Julien, je les en défie!

— Ils le sauront. Un des mes amis, dit Jonquières, avait tellement peur de la province, qu'il avait inventé une grimace provinciale; aussitôt qu'il passait la porte d'une petite ville, il prenait sa grimace comme s'il avait mis un faux nez afin de se dévisager. Il n'y avait pas trois jours qu'il était en province, qu'on avait reconnu le mystère

qu'il répandait sur sa figure. Pour être sûr de madame Chappe, il faudrait qu'elle fût une effrontée coquine.

— Comment? s'écria Julien.

— Certainement, tu la tiendrais par l'argent; alors elle serait peut-être muette.

— Mais, mon ami, c'est une maîtresse de pension.

— Je crains les maîtresses de pension qui ont des museaux pareils. Donne-lui de l'argent.

— C'est excessivement délicat, dit Julien.

— Je ne laisserais pas dix mille francs dans ma redingote si madame Chappe la brossait, dit Jonquières.

XIV

CATILINAIRES DE PROVINCE.

Les tribunaux sont d'une grande ressource pour les provinciaux, qui trouvent dans les débats d'un procès le même intérêt que le peuple de Paris apporte à la représentation d'un mélodrame. Aussi, dans les villes qui ne comportent qu'une justice de paix, existe-t-il un public fidèle et assidu à écouter les harangues du commissaire de police. Quand il fut décidé que le tribunal allait juger l'affaire du chevreuil, le bruit s'en répandit dans Molinchart, et la foule ne manqua pas de se porter à l'audience. Le nom du comte de Vorges, la curiosité qui s'attachait à ses moindres actes, la publicité qu'il avait donnée à sa liaison avec la Carolina attirèrent les dames de la ville.

Le célèbre M. Quantin plaidait pour l'épicier Jajeot, et on s'attendait à un morceau curieux d'éloquence de cet avocat, cité immédiatement après les sept merveilles du pays. Toutes les fois qu'un avocat de Paris était venu plaider, à Molinchart en opposition à Me Quantin, l'avocat du clocher passait pour avoir triomphé de son ad-

versaire. Il arrivait quelquefois que Me Quantin etait écrasé sous un déluge de finesse et d'épigrammes parisiennes, auxquelles il n'avait à opposer qu'un petit dénigrement bourgeois ; mais ses concitoyens le voyaient toujours vainqueur, qu'il gagnât sa cause ou qu'il la perdît.

L'orateur Quantin gouvernait la ville; on citait ses mots, ses opinions, et quand il passait dans la ville, portant la tête haute, chacun se courbait à moitié, heureux de recevoir en échange un petit signe de tête. Le comte de Vorges avait eu la malheureuse idée, pour satisfaire aux désirs de M. Creton du Coche, de choisir pour avocat maître Grégoire : parmi six avocats de la ville, il était difficile de plus mal s'adresser. Me Grégoire, par ses grosses plaisanteries et un usage immodéré des calembours, s'était peu à peu aliéné le cœur de la magistrature, et il fallait qu'une cause fût imperdable pour qu'elle triomphât de la plaidoirie de son défenseur.

Julien et Jonquières traversèrent la foule qui encombrait la cour du palais de justice, sans se douter que l'opinion publique leur était défavorable; ils ne connaissaient que M. Creton du Coche, l'avocat Grégoire, quelques personnes qui fréquentaient la maison de l'avoué, et ils croyaient n'avoir à se défendre que d'une simple accusation de dégâts dans la boutique de l'épicier Jajeot; mais le tribunal jugea l'affaire plus importante, et grâce aux intrigues de l'avocat Quantin, qui, par son salon, disposait d'une grande influence en ville, la petite salle du tribunal civil avait été abandonnée pour la grande salle des assises. Le banc des jurés était rempli des dames les plus élégantes de la ville, qui firent des frais considérables de toilette pour cette solennité.

En entrant dans la salle et en se voyant lorgné comme un criminel audacieux, Julien se repentit d'avoir laissé aller l'affaire jusqu'au bout; l'aspect des magistrats lui parut de mauvais augure. Trois juges, auxquels il n'eût

pas pris garde s'il les avait rencontrés dans la rue, lui semblèrent terrifiants dans leurs robes noires. Jonquières plaisantait sur la mine des juges et ne se laissait pas démonter par l'habit; le président avait donné l'ordre aux huissiers de service de ne faire entrer que dix personnes à la fois, et les curieux, qui s'étouffaient à la porte, montraient le vif intérêt que la ville prenait à ce procès.

L'avocat Quantin entra par la petite porte qui mène à la chambre des délibérations du jury dans les affaires de cour d'assises. Le bonnet en arrière, la bouche dédaigneuse, les larges manches flottant au vent, qui semblaient bouffies d'orgueil, d'immenses dossiers sous le bras, un certain remuement qu'il donnait à son corps, produisirent sur l'assemblée l'effet accoutumé ce que le peuple appelle le *flafla*. Il traversa le public la tête haute, avec l'air d'un triomphateur, envoya des sourires aux dames qu'il connaissait, et montra aussitôt la familiarité qu'il entretenait avec les juges en montant les degrés du tribunal et en allant causer avec le président.

De temps en temps il jetait un coup d'œil moqueur dans la salle, et riait sans doute de certaines observations piquantes qu'il communiquait aux juges. Ou bien il envoyait de petits saluts amicaux à des dames qui le payaient en doux sourires; il se mettait aussi le poing sur la hanche et se livrait à un balancement de la jambe gauche, qui montrait le peu de cas qu'il faisait du public.

— Comment appelez-vous cet avocat? demanda Julien à M. Creton.

— C'est Me Quantin, notre adversaire.

— Je crois qu'il me regarde un peu trop, dit le comte.

En effet, depuis cinq minutes, Me Quantin clignait les yeux et cherchait dans la foule ses adversaires. Quoiqu'il connût parfaitement de vue le comte, Me Quantin affectait de ne jamais l'avoir rencontré, et, se l'étant fait

désigner par le président du tribunal, il le regardait avec une insistance provoquante, qui est un des moyens généralement employés parmi les avocats.

L'épicier Jajeot, assis sur le banc des témoins, était transformé au moral autant qu'au physique. Il avait fait une toilette particulière pour son procès, et sa confiance dans la renommée de Me Quantin faisait qu'il relevait la tête, suivant chaque mouvement de son avocat et brûlant d'impatience d'entendre l'huissier donner le signal de l'ouverture de l'audience. M. Janotet, le juge suppléant, n'avait eu garde d'emmener son fils Toto; mais il se trouvait dans une terrible situation, qui l'empêchait d'oser regarder quelqu'un de l'assemblée.

M. Janotet, victime à diverses reprises des goguenardises de l'avocat Quantin, s'empressa de lui témoigner une vive admiration qui tenait beaucoup de la crainte, et il ne savait quelle contenance tenir vis-à-vis de Julien, avec lequel il avait dîné chez M. Creton du Coche. Il baissait la tête, afin de n'être pas obligé de saluer M. Creton, car en province les relations sont si peu étendues, qu'elles s'enchaînent facilement.

Or le juge suppléant avait eu vent des machinations qui se tramaient contre Julien et, comme M. Creton du Coche était lié avec le comte, il entrait pour ainsi dire dans le nombre de ses partisans, et par contre des adversaires de Me Quantin. Tous ceux qui au tribunal paraissaient s'intéresser en faveur de Julien devenaient les ennemis de l'avocat Quantin et pouvaient s'attirer son ressentiment, car il était connu comme une langue qui ne pardonnait jamais.

La foule commençait à s'impatienter d'autant plus légitimement que le tribunal était rassemblé depuis longtemps; mais, après avoir causé avec l'avocat Quantin, le président et les juges s'étaient retirés dans une petite pièce voisine qui leur sert à s'habiller.

— Le tribunal ! messieurs ! chapeau bas ! cria l'huissier.

Alors apparurent lentement le président et les juges, chacun d'eux avec une physionomie particulièrement grave que les magistrats imaginent plus convenable à l'expression de la loi.

Quand le silence fut rétabli :

— Maître Quantin, dit le président, vous avez la parole.

Le célèbre avocat se leva, salua le tribunal et commença sur un ton qui surprit le public. L'orateur débuta par une sorte d'églogue : il voyait un jeune chevreuil dans les bois, se jouant près d'une fontaine cristalline auprès de sa mère; tout à coup on entendait au loin les sons du cor. Le chevreuil dressait la tête, sa mère inquiète le regardait avec des yeux attendris; puis les aboiements des chiens résonnaient dans la forêt; à ces accents cruels le chevreuil frissonnait.

— Nous n'avions pas de chiens, s'écria l'avocat Grégoire.

— Monsieur le président, reprit Me Quantin, si Me Grégoire m'interrompt au début de ma plaidoirie pour me contredire inutilement, je n'ai plus qu'à me retirer.

Il y eut dans la foule des mouvements en faveur de l'avocat Quantin qui dictèrent au président une admonestation sévère au malencontreux contradicteur.

— Maître Grégoire, vous avez un système déplorable de défense que vous n'employez pas aujourd'hui pour la première fois; je vous engage à respecter le discours de votre honorable confrère et à l'imiter quand il écoute plaider un adversaire; autrement le tribunal, qui veut bien pour cette fois n'employer que la réprimande, se verrait obligé d'user de moyens plus rigoureux.

— C'est pourtant Quantin qui m'a appris à interrompre, disait l'avocat Grégoire à Jonquières, qui était derrière lui, mais tout lui est permis !

Remis du prétendu trouble que lui avait causé l'inter-

ruption de son adversaire, Me Quantin reprit sa description champêtre de la forêt, les ébats des deux chevreuils, l'angoisse que leur causait l'approche d'un ennemi dangereux. Tout ce début à la manière de Théocrite fut vivement goûté par le public, étonné d'un faux semblant de poésie champêtre qui sortait d'un crâne couvert d'un bonnet noir. Les sons du cor se rapprochent, les aboiements des chiens deviennent plus distincts, le jeune chevreuil effarouché perd tout sentiment filial au point de fuir seul. Ici l'avocat Quantin fit jouer les cordes de son gosier afin de donner à ses paroles un son éraillé, mélancolique; il poussa la comédie jusqu'à se passer un mouchoir sur les yeux en parlant du chagrin de la mère du chevreuil, qui fuyait haletante et s'arrêtant dans sa marche, malgré le danger, pour voir si son fils la suivait.

En entendant cette narration, quelques dames versèrent des larmes, et l'avocat se rajusta, satisfait de son affaire. Puis, tout d'un coup, Me Quantin passe la main dans sa chevelure, donne un tour furieux à ses boucles paisibles, et s'écrie: « Des cavaliers s'avancent au galop de leurs chevaux, ils ont soif de butin; ce sont des chasseurs, et, faut-il le dire, messieurs, ce sont de jeunes hommes. »

En parlant ainsi, Me Quentin se retournait vers le comte et Jonquières, et semblait vouloir les désigner à la vengeance du public. Julien, se voyant l'objet des regards de toute une salle, fit un effort sur lui-même et releva la tête. Il rencontra alors les yeux de maître Quentin, qui ne le quittaient pas.

— Mais c'est insupportable, dit-il à l'avocat Grégoire.

— Laissez-le aller, dit celui-ci, pendant que maître Quantin faisait une tirade sur les jeunes hommes qui ont des parents, des mères, des sœurs, et qui chassent sans pitié les petits des animaux. Il assaisonnait ces réflexions de citations sur la férocité, toujours en regardant fixement Julien.

— Pardon, monsieur le président, dit le comte en se levant.

— Vous n'avez pas la parole, monsieur.

— L'avocat n'a pas le droit...

— Huissier, faites faire silence à monsieur, car, s'il continuait, nous nous verrions avec peine obligé de le faire expulser de l'audience.

— Monsieur le président! s'écria l'avocat Grégoire.

— Maître Grégoire, nous vous avertissons pour la dernière fois de ne pas troubler la majesté de l'audience.

Julien haussa les épaules.

— Il est interdit aux personnes présentes dans la salle, dit le président, de faire le moindre signe ou geste d'adhésion ou de blâme.

L'avocat Quantin s'était laissé tomber sur son banc comme brisé par l'émotion et plein de pitié pour la conduite scandaleuse de ses adversaires. Il levait les bras au ciel, regardait les juges et semblait dire : « Pardonnez à ces malheureux ! » Il se releva.

« Il est difficile, dit-il, messieurs, de reprendre le fil à l'endroit où il s'est cassé. Je veux bien croire que des personnes qui ne connaissent pas à fond les lois de la société, puisqu'elles semblent passer leur temps dans les bois, occupées à des exercices sanguinaires ; je veux bien croire que ces personnes ne m'ont pas interrompu à dessein ; autrement, je me mettrais sous la protection du tribunal, qui ne m'a jamais fait défaut, et, fort de la bienveillance du magistrat éclairé qui préside à ces débats, j'espère que ma parole sera libre et que je puis parler sans crainte des menaces qui, quoique parties de l'œil, semblent s'attacher aux paroles qui dorment encore dans ma poitrine, et qui sortiront, soyez-en convaincus, messieurs, malgré l'irritation qu'elles pourront causer.

Aussitôt après cette belle phrase, l'avocat Quantin dépei-

gnit les moissons ravagées, les champs nouvellement ensemencés piétinés, les légumes, espoir des pauvres jardiniers, foulés sous les pieds des chevaux, les barrières renversées, la course éperdue du chevreuil à travers bois et prairies, et dans le lointain le bruit des chevaux, le son du cuivre et l'aboiement des *molosses*.

Depuis que l'avocat Grégoire avait nié que ses clients eussent des chiens, Me Quantin les avait remplacés par d'énormes *molosses*. L'avocat suivait le chevreuil à la piste et traçait un plan fabuleux de son parcours; il lui faisait traverser des enclos, des vergers, de jeunes plantations dont il ne restait plus de vestiges après son passage. Selon lui, le dégât dans la campagne avait dû être d'une centaine de mille francs; de Julien et de Jonquières, il faisait une avant-garde de soldats déprédateurs. Au pied de la montagne, Me Quantin s'arrêta : il avait tellement couru avec le chevreuil que la sueur lui en était venue au front.

« Qu'est-ce que ce clocher qui s'élance dans les airs? s'écria-t-il quand il se fut remis de ses fatigues. C'est le clocher d'un chef-lieu, d'une ville libre; entendez-vous, messieurs, d'une ville libre. Nous ne sommes plus au temps où la noblesse et le clergé taillaient à corvée et à merci les serfs de la province. Chaque citoyen aujourd'hui est inviolable, sa demeure est sacrée, sa femme et ses enfants sont sous la protection de l'État. Le chevreuil gravit la montagne; il a vu le clocher au loin, il a flairé qu'il y avait là une ville libre, comme un asile. Mais les chasseurs ne respectent ni domiciles de citoyens, ni leurs champs, ni la famille, ni la tranquillité domestique.

« Allez leur parler de l'affranchissement des communes, ils en souriront. « Ce sont jeux de princes, » a dit La Fontaine. Un digne commerçant de notre cité était tranquillement dans son magasin, occupé à classer ses denrées coloniales : tout à coup le chevreuil égaré, poursuivi, haletant,

sauté par-dessus son comptoir, brise mille objets précieux et délicats, tirés à prix d'or des premiers magasins de Paris. Mon Dieu! nous ne songeons pas à accuser le chevreuil, cette pauvre bête dont la condamnation était signée avant le procès, et qui allait payer de sa tête le fruit des plaisirs de nos jeunes gentilhommes. »

Là-dessus, l'avocat Quantin, qui avait montré les champs, les plantations, les vergers, les enclos, ravagés par les chasseurs, fit un tableau terrible des dégâts du chevreuil dans la boutique. Les poupées, les animaux, les polichinelles, les petits violons, les ménages, les soldats de plomb voltigeaient comme emportés par une trombe, et sur leurs corps tombaient des grêles de bonbons, de dragées, de sucreries de toute sorte. Après la grêle venait une pluie de parfait-amour, de liqueur des braves, de ratafia, qui formait des flots gras et épais dans la boutique. La foudre tombant dans le magasin de l'épicier Jajeot n'eût pas produit des désastres comparables à ceux qu'énumérait l'avocat Quantin. Il avait surtout une façon de prononcer le mot *jouet*, qu'il appelait *joa*, qui répandait encore plus de tristesse sur son récit.

« De véritables gentilshommes de l'ancienne race, disait-il, auraient offert le double du prix des *joas* qu'ils avaient fracassés. Point. La noblesse moderne, messieurs, semble avoir hérité des vices de ses aïeux, sans en avoir les qualités. Compterez-vous pour rien, messieurs, le trouble qui s'est emparé de l'esprit de M. Jajeot en voyant ses *joas* livrés aux piétinements d'une foule cruelle? Et cependant il ne réclame rien pour le bouleversement de ses sens, qui a occasionné des visites de médecin. J'ai ici une consultation de notre célèbre docteur Dufour, à la date du 12 juillet, le lendemain de l'événement. On y lit : Langue épaisse et blanchâtre par suite d'émotion, pouls à pulsations trop rapprochées. Garder la chambre un jour et se préserver de

toute émotion, pendant que le malade prendra à petites gorgées une demi-once d'huile de ricin.

« Voici mon client, messieurs, vous le connaissez tous; il est là derrière moi, à l'audience. Jageot, levez-vous. Il n'a jamais été malade de sa vie, messieurs; il a une vie tranquille. Son commerce lui suffit et lui donne à vivre. De bonne foi, croyez-vous, messieurs, que M. Jajeot ait pris de l'huile de ricin par simple distraction? Je vous le demande, ce corps gras et huileux, d'une couleur repoussante, d'une odeur nauséabonde, n'est pas destiné à entrer dans l'économie d'un homme plein de santé.

« Il a fallu un violent bouleversement pour que le docteur l'ait ordonné; il y a donc eu incapacité de travail d'un jour, les intérêts de mon client en ont souffert. Ce fait est à joindre aux nombreux *joas* cassés, dont la perte ne peut se réparer que par des dommages-intérêts. Nous demandons à messieurs de la cour mille francs de dommages-intérêts, outre l'estimation des dégâts, et, confiants dans leur justice, nous attendons avec tranquillité leur décision, certains qu'ils ne laisseront pas notre ville troublée par des étrangers. »

Me Quantin, pendant cette dernière phrase, fit voler au vent ses longues manches gonflées d'orages, et, ayant lancé un dernier coup d'œil provocateur au comte de Vorges, il s'assit sur un banc pendant qu'un murmure enthousiaste éclatait parmi les assistants.

— Messieurs!... s'écria Me Grégoire.

— Pardon, monsieur, dit le président, nous fermons l'audience pendant cinq minutes, afin de permettre à Me Quantin de se reposer des fatigues de son beau discours.

— L'affaire tourne mal contre nous, dit Grégoire à Julien; le président a qualifié de beau le discours de Me Quantin; il est presque inutile de plaider; je vais parler pour ne rien dire.

— Comment! monsieur, dit Julien, vous abandonnez l'affaire? Oubliez-vous que ce M. Quantin nous a insultés à plusieurs reprises, et que je lui répondrai en public plutôt que de nous laisser traiter, mon cousin et moi, comme il l'a fait?

— Mais je ne demande pas mieux, dit l'avocat Grégoire; seulement, préparez-vous à payer de forts dommages-intérêts.

— Que m'importent les dommages-intérêts? s'écria le comte; ayez soin seulement d'expliquer au tribunal la note exagérée que l'épicier voulait nous faire payer.

— Je suis allé dans sa boutique, dit Jonquières; il a été fort embarrassé de me montrer ces dégâts dont on fait tant de bruit.

— Je suis à peu près certain, dit M. Creton du Coche, d'avoir vu, le lendemain, mon voisin Jajeot dans sa boutique comme de coutume; il n'aurait donc pas pris médecine... Au surplus, on peut le demander à Faglain, qui sait tout ce qui se passe; car sa fenêtre donne dans la cour de l'épicier.

Faglain, qui était dans l'enceinte, et qui n'avait pas assez de ses deux oreilles pour suivre les débats, accourut à un signe.

— Savez-vous, Faglain, lui demanda l'avoué, si réellement M. Jajeot a été malade le lendemain de l'affaire du chevreuil?

— Du tout, dit Faglain. Mais il est malin: il a envoyé chercher son médecin et s'est fait faire une ordonnance dont il ne s'est pas servi. Je suis allé chez lui par curiosité pour voir le remue-ménage, et je l'ai trouvé en train de déjeuner à neuf heures du matin. Il était gai comme un homme qui se débarrasse forcément d'un tas de vieilleries.

— Bon! dit Me Grégoire... Et vous en déposeriez?...

— Comme il vous plaira, dit Faglain.

— Messieurs, dit l'huissier, silence! les débats sont ouverts.

— L'avocat Grégoire se leva et dit :

— Messieurs, j'avoue que le plaidoyer de mon adversaire est fort beau, comme l'a dit l'honorable président qui gouverne ces débats avec tant d'impartialité; de plus, je le trouve touchant. L'histoire de *cette* chevreuil mère et de son fils m'a fortement ému; mais personne n'a vu la mère du chevreuil, pas plus Me Quantin que mon féroce client, M. Julien de Vorges, ce chasseur impitoyable. La mère du chevreuil aura sans doute été dévorée par ce fameux chien invisible qui a germé dans l'imagination de Me Quantin. Parmi les personnes qui font partie du corps de la magistrature, il y en a plus de la moitié qui se livrent à la chasse de la perdrix, du lièvre... que sais-je ?... j'en vois même un sur les bancs du tribunal.

— Maître Grégoire, pas de personnalités !...

— Pardon, monsieur le président; je voulais dire qu'on n'est pas un assassin pour rentrer dans la ville avec un carnier contenant trois perdrix, un lièvre, comme il est arrivé avant-hier à un de nos honorables magistrats.

— Pour la seconde fois, maître Grégoire, je vous avertis que, si vous entrez dans des considérations étrangères au sujet, je vous retire la parole ! Ici, au palais, les magistrats ne sont plus des hommes...

— La chasse a été en honneur chez tous les peuples, dit maître Grégoire, qui abusa un moment de ses connaissances historiques, qu'il avait puisées le matin dans l'*Encyclopédie des gens du monde*.

— De grâce, monsieur Grégoire... dit Julien qui s'impatientait de ces prolégomènes.

— Il est fort heureux que ces messieurs fussent à cheval, mon honorable adversaire aurait pu faire passer dans l'assemblée le galop de ces animaux (et l'avocat Grégoire

sauta sur un banc en imitant le *trantran* des chevaux); je comprends que le chevreuil ait été effarouché des sons du cor (ici maître Grégoire sonna une petite fanfare), et ce qui a dû le plus lui faire perdre la tête a été les furieux aboiements de ce chien, de ce molosse qui n'existait pas.

Pendant que l'avocat Grégoire s'ingéniait à rendre les aboiements d'un gros chien, Me Quantin se leva, indigné des railleries de son adversaire.

— Messieurs... s'écria-t-il.

— Permettez, maître Quantin, dit le président; je comprends votre indignation de voir transformer le banc de la défense en une sorte de parade, mais je saurai veiller à ce que l'art des Démosthènes et des Cicéron ne soit pas remplacé par de basses facéties indignes d'un homme qui porte la toge. Maître Grégoire, le tribunal vous somme de vous renfermer dans une plaidoirie plus décente et plus convenable : nous ne sommes pas à la foire, rappelez-vous-le, et songez à prendre modèle sur le discours plein de convenance de votre adversaire.

Depuis dix ans l'avocat Grégoire plaidait de la sorte, et il était de bronze contre ces avertissements du tribunal.

— Il suffit, monsieur le président; je me renferme désormais dans une discussion prudente des faits, mais je n'ai pas reçu, en naissant, le don de la période, dont a été doué maître Quantin; je sais que ses phrases ont toujours le nombre, et je ne peux m'empêcher de l'admirer en regrettant de ne pas posséder ces brillantes facultés. J'en reviens donc à l'infortuné chevreuil séparé de sa mère.

« J'ignorais réellement qu'il eût causé autant de dégâts dans la campagne; tel que l'a peint maître Quantin, c'est un véritable ouragan qui sème la désolation dans les champs. Les habitants de nos faubourgs, messieurs, ont dû pousser des cris de rage en trouvant leurs moissons ravagées pour le simple plaisir de M. le comte Julien de

Vorges et de son cousin et ami, M. Jonquières, je m'étonne que jusqu'alors ils n'aient pas porté plainte, et qu'ils n'aient pas demandé des dommages-intérêts considérables. Les paysans ne sont cependant pas endurants quand on touche à leurs propriétés; plus d'une fois, à la justice de paix, j'ai défendu des soldats, des enfants, des ouvriers qui avaient eu le malheur de vouloir s'approprier quelques fruits pendants au dehors de la haie, et qui furent d'abord roués de coups par nos paysans, quittes plus tard à être poursuivis de nouveau par eux devant la justice.

« En y réfléchissant, messieurs, je juge que ces enclos, ces plantations, ces vergers, ces champs de blé ravagés, sont de la nature de la mère du chevreuil et des fameux molosses. Le cerveau de Me Quantin est fécond : il donne naissance à des animaux, à des bois, à des prés, à des champs. Me Quantin est un créateur; il se repose à cette heure, et on ne peut guère le lui reprocher, car il a beaucoup créé. »

— Je ne saurais supporter, monsieur le président, dit Me Quantin, qu'on m'accuse de mensonges.

— Je n'ai pas dit que vous aviez menti, reprit l'avocat Grégoire.

— Vous l'avez fait entendre, monsieur.

— Pardonnez-moi, maître Quantin.

— Maître Grégoire, dit le président, je vous invite encore une fois à quitter ce ton de sarcasme et de personnalités qui fait le plus grand tort à la cause que vous défendez.

— Mon honorable adversaire, reprit l'avocat Grégoire sans s'émouvoir, a parlé de ville libre, d'affranchissement des communes, de droits du seigneur, de corvées, de vilains; et il a oublié de parler de serfs en nous entretenant du malheureux chevreuil... A quoi riment ces belles déclamations ? Est-ce que, par hasard, M. le comte de Vor-

ges, en chassant un chevreuil à une lieue de la ville, pouvait penser que l'animal grimperait la montagne et entrerait dans la boutique d'un épicier? Mais qui a poussé le chevreuil à s'y réfugier? Ce sont justement les citoyens de la ville, nos compatriotes.

« Les aubergistes de la *Tête noire*, du *Soleil d'or*, de *l'Écu* et du *Griffon* couraient tous après une proie certaine, et ne se demandaient pas si un comte leur envoyait un chevreuil à la broche. M. Julien de Vorges a-t-il poussé le chevreuil dans la boutique le l'épicier Jajeot? Point. Ce sont nos aubergistes, nos concitoyens, les habitants d'une ville libre, ne l'oublions pas, messieurs. J'admets qu'il y ait eu quelques dégâts dans une épicerie, nous ne demandons pas mieux que de les payer argent comptant; mais l'épicier s'est fait apothicaire... Oui, monsieur Jajeot, vous avez présenté une note d'apothicaire, votre commerce est connu; avec l'imagination qui le caractérise, Me Quantin a transformé une petite boutique noire, enfumée, qui détaille du café et de la chicorée aux habitants de la rue, en un splendide bazar parisien... Les fameux *joas*, qui semblent vraiment des prodiges de mécanisme, ces poupées à ressorts, ces polichinelles splendidement habillés, tout cela sort de la fabrication de Notre-Dame de Liesse, où, pour quelques francs, on a une grosse de petites chaises, de petits moulins et de *joas*, dit Me Grégoire en prononçant le mot *jouet* avec l'accentuation pompeuse de son adversaire. Il n'y avait pas pour dix francs d'objets cassés.»

— Oh! s'écria M. Jajeot en se levant.

— Silence! cria l'huissier.

— Quant à la maladie, continua maître Grégoire, je demanderai à la cour l'autorisation de faire comparaître M. Faglain, maître clerc, ici présent, qui pourra donner quelques détails sur l'indisposition de notre adversaire.

— Je m'y oppose, dit Me Quantin; le témoin n'a pas

été présent au début de l'affaire; ma plaidoirie serait à recommencer.

— Le tribunal, dit M. le président, ne juge pas à propos d'entendre le témoin que la défense avait caché jusqu'ici.

— M. Faglain, messieurs, est maître clerc de l'étude de maître Creton du Coche; il doit être assez connu du tribunal par son assiduité aux séances judiciaires. L'habitude qu'il a des débats montre avec quelle sincérité il eût déposé: il connaît les peines sévères qui atteignent les faux témoins; il ne peut pas déposer, cela est fâcheux, mais je dirai ce qu'il aurait pu dire. Le lendemain de la visite du chevreuil à M. Jajeot, il a trouvé celui-ci parfaitement calme, à neuf heures du matin, et déjeunant d'un grand appétit. M. Jajeot n'a nullement parlé au maître clerc Faglain de ce bouleversement général qui le poussait à prendre de l'huile de ricin! De l'huile de ricin! messieurs; savez-vous ce que c'est que de l'huile de ricin? Mon adversaire l'a parfaitement qualifiée de liquide nauséabond et répugnant; on voit, par l'horreur de Me Quantin à l'endroit de cette drogue, qu'il l'emploie pour chasser les biles que lui procure un travail assidu.

— Maître Grégoire, s'écria le président, je vous rappelle encore une fois à l'ordre.

— Je comprends, messieurs, qu'un bouleversement de notre être soit très-dangereux : la colère, la frayeur, amènent quelquefois des perturbations qui jettent la bile dans le sang, d'où la jaunisse, *indé jaunissa*; si le tableau du désastre avait été aussi grand dans la boutique de M. Jajeot que Me Quantin l'a peint, M. Jageot aurait fort bien fait de se purger dès le lendemain matin. Mais l'épicier ne s'est pas purgé, messieurs, nous en avons la preuve par le témoignage de M. Faglain. Que dit-il? Suivons-le pas à pas dans sa visite à M. Jajeot. M. Jajeot est calme à neuf heures du matin. Est-on jamais calme à neuf heures du

matin quand on a pris de l'huile de ricin, qui exerce une si grande tourmente dans notre pauvre corps? On me dira: M. Jajeot avait bu la drogue de bonne heure. Mettons qu'il l'ait prise à six heures du matin: comment au bout de trois heures le calme serait-il revenu? Et en supposant que l'effet de la médecine fût passé, il en reste des traces, messieurs, sur la physionomie. Il ne se passe pas de révolution intérieure sans que les yeux, le teint, la peau, ne changent d'aspect et ne témoignent des révoltes intestinales.

— Maître Grégoire, dit le président, je vous engage à abréger ces détails révoltants; l'assemblée elle-même vous condamne.

L'avocat, emporté par sa plaidoirie, ne s'apercevait pas que les dames de la ville se couvraient la figure, pendant que Me Quantin faisait une grimace de dégoût.

— Cependant, messieurs, dit maître Grégoire, on vient vous lire une ordonnance de médecin qui, après tout, est aussi explicite que ma plaidoirie. Chacun connaît les propriétés de l'huile de ricin, et généralement on ne s'en sert pas avant d'aller au bal.

— L'ordonnance du médecin, dit le président, est courte et n'entre pas dans des considérations hygiéniques et médicales sur lesquelles vous auriez pu glisser avec modération.

— Vous m'avez interrompu, monsieur le président, quand j'allais terminer. Ce que j'ai dit jusqu'alors ne serait pas encore assez probant si je ne vous montrais, après cette purgation, M. Jajeot se mettant à table immédiatement et mangeant d'un grand appétit. Or, messieurs, je veux bien qu'il y ait eu purgation, mais alors M. Jajeot ne serait pas ici à cette heure; il serait dans son lit, malade, peut-être même en terre, car on n'a jamais vu manger de grand appétit après une purgation. Qui ordonne purgation ordonne diète. M. Jajeot n'a pas fait diète, donc il ne s'est pas purgé. Non, monsieur Jajeot, vous ne vous êtes pas purgé.

« Et maintenant j'arrive à un autre ordre de choses : ayant suffisamment prouvé que si M. Jajeot ne s'est pas purgé, c'est qu'il n'a pas éprouvé cette violente commotion dont nous a parlé Me Quantin; s'il n'a pas éprouvé de violentes commotions, c'est que le désastre de sa boutique était de peu d'importance : la purgation, la commotion, iront donc rejoindre la mère du chevreuil et les cruels molosses qui, à cette heure peut-être, loin d'une ville libre, continuent à ravager les champs, les bois, les blés, les biens de la terre.

« M. Jajeot est jusqu'ici le seul plaignant; c'est lui qui a le plus souffert dans sa santé et dans son commerce; mais, messieurs, j'ai derrière moi un homme honorable, connu de toute la ville, qui a supporté bien d'autres ravages, et il ne se plaint pas; bien plus, il est devenu l'ami de mon client, à la suite de l'entrée du chevreuil dans sa maison; aujourd'hui il l'assiste à ces débats, il le patronne pour ainsi dire. Les marmitons, les garçons d'hôtel, les bouchers, sont entrés à main armée dans sa maison, ils ont troublé le repos de sa jeune femme; le chevreuil a cassé nombre de bouteilles dans la cave; on a ensanglanté son domicile en tuant l'animal qui s'y était réfugié. M. Creton du Coche n'a rien dit, rien réclamé. Il a vu un simple accident dans le fait du chevreuil; c'est lui qui devait réclamer des dommages-intérêts, et vous nous avez forcé, à notre grand regret, de plaider contre un avide voisin, M. Jajeot, épicier, qui se dit lésé dans ses intérêts, et qui nous a apporté un mémoire que messieurs de la cour reconnaîtront exagéré, ridicule, et pour lequel nous leur demandons la justice qu'on leur reconnaît depuis longtemps. »

Si le jugement avait été rendu aussitôt après le discours de maître Grégoire, peut-être eût-il été plus favorable au comte de Vorges; mais il restait à entendre Me Quantin, qui se leva brusquement en demandant à répondre. Le

célèbre avocat avait été blessé du discours de son confrère, et la colère sortait violemment de chacun de ses gestes. Le président, qui sentait que le sentiment public baissait à l'égard de l'épicier Jajeot, autorisa la réponse.

« Vous avez écouté, messieurs, dit l'avocat Quantin, ce plaidoyer digne d'être prononcé dans une officine de pharmacien; vous avez vu quelle bassesse de moyens ne rougit pas d'employer notre adversaire; je m'en vais le réfuter victorieusement en peu de mots, sans entrer dans la voie déplorable où il lui a plu d'entraîner l'affaire. Je ne discuterai pas, messieurs, les propriétés de l'huile de ricin, cela est inutile à la cause; j'ai eu l'honneur de vous lire l'ordonnance de notre célèbre praticien, le docteur Dufour, qu'on a méchamment cherché à faire un complaisant de M. Jajeot.

« La religion de M. Dufour est connue de toute la ville; chacun sait qu'il n'irait pas signer de son nom les symptômes d'une maladie qui n'existerait pas. M. Jajeot, le lendemain du jour où le chevreuil a mis sa boutique au pillage, avait la langue épaisse et blanchâtre, son pouls offrait des pulsations précipitées, le docteur Dufour l'atteste par son ordonnance écrite de sa main; certes, cette attestation vaut bien, je l'imagine, les propos de ce M. Faglain, qu'on fait tout d'un coup intervenir dans les débats. La loi qui, aux assises, fait que chaque témoin est obligé de déclarer s'il est parent ou allié ou au service de l'accusé, peut être appliquée ici, messieurs.

« M. le comte Julien de Vorges est devenu l'ami de M. Creton du Coche, toute la ville le sait depuis longtemps; on en parle assez pour qu'il fût inutile à notre adversaire de le certifier et de rendre cette amitié si publique. Nous ne rechercherons pas les causes de cette amitié; la vie privée doit être murée, et quoique les harangues de Me Grégoire nous autorisent à entrer dans cette voie perfide, nous laisserons le comte de Vorges emmener M. Creton du Coche

à la campagne et lui procurer toutes les distractions imaginables; mais M. Creton du Coche a un maître clerc qui dépend de lui. On ne peut pas dire que M. Faglain soit à son service; cependant il touche des appointements à l'étude en sa qualité de maître clerc; il subit les influences de son patron, il y est obligé même par esprit de conduite. Si le patron est ami de M. le comte Julien, le maître clerc n'est-il pas entraîné à se dévouer également à l'ami de son patron? C'est ainsi que M. Faglain, quand même il aurait vu M. Jajeot à la mort, trouverait, sans s'en rendre compte lui-même, qu'il a bonne mine, qu'il n'est pas malade et qu'il ne doit pas avoir pris médecine.

« La vie est ainsi faite, messieurs, toute d'entraînements. Mais nous sommes assuré que le tribunal ne mettra pas dans la balance de Thémis les propos d'un maître clerc avec une ordonnance émanée d'un des princes de la science de notre cité. Nos adversaires, messieurs, ne sachant sur quelles raisons s'appuyer, ont tout à coup dénigré le magasin de M. Jajeot et les *joas* qui l'emplissent. Ils disent que jamais on n'a vu à la montre que des *joas* de pacotille, issus de la fabrique de Notre-Dame de Liesse. Voici des factures, messieurs, des meilleures fabriques de Paris; en voici de l'honorable et importante maison de commission d'Eschewailles; en voici de la maison de fabrication Schanne père, rue aux Ours; en voici de la maison Dufourmentelle; elles sont acquittées, les prix sont en regard, et je prierai messieurs les membres du tribunal de vouloir bien y jeter un coup d'œil. »

L'avocat passa les factures à l'huissier, qui les porta sur le bureau du président.

— Sont-ce là ces *joas* communs, ces *joas* à un sou, ces *joas* à quelques francs la grosse? Je vous le demande, messieurs, de quel côté est la vérité? Nos adversaires ont été trop loin, nuisant à leur propre cause et se blessant comme

un enfant qui touche à une arme dont il ignore le maniement.

« On comprendrait, au besoin, que nos adversaires aient marchandé, quoique ceci sente furieusement une cuisinière qui va au marché et qui se débat tant qu'elle peut pour mieux faire sauter l'anse du panier. Nos adversaires, tout nobles qu'ils sont, auraient donc pu se faire tirer l'oreille un peu pour payer.

« Mon Dieu ! on peut être noble sans être généreux, cela se voit tous les jours ; mais nier les dégâts au point de forcer un honnête homme de marchand à vous traîner devant les tribunaux, apporter devant la justice un titre de noblesse avec l'espoir qu'il rendra votre cause meilleure, ce sont des moyens d'ancien régime, et les juges d'aujourd'hui ne se laissent plus influencer par de vains titres. Nous n'avons rien laissé d'obscur dans l'accusation ; nous avons songé à tout, à la mauvaise foi de nos adversaires, et nous voulons que chacun, en sortant de cette enceinte, puisse dire hautement : J'ai vu, j'ai touché le délit. Voici les *joas*, messieurs. »

Là-dessus, Me Quantin sortit de ses longues manches des poupées, des polichinelles, des animaux éventrés, sans tête ni queue, la bourre sortant des intestins, les robes déchirées et dans un si pitoyable état, qu'on aurait pu croire que ces joujoux avaient été piétinés pour servir la bonne cause.

« Qu'en pensez-vous, messieurs ?..... Examinez-les..... Joseph ! dit l'avocat à l'huissier, faites passer les *joas* à messieurs les jurés... Messieurs, je vous en prie, quoique cette action soit indigne de magistrats graves, tirez un peu les fils de ces pantins... rien ne va plus... Regardez attentivement ce lapin, qui battait de la caisse par un ingénieux mécanisme dépendant des roues, sur lesquelles il est fixé... le tambour est crevé, une des baguettes est perdue, le mécanisme en est entièrement délabré... M. Jajeot l'avait

confié à l'horloger son voisin; l'horloger a répondu que l'art n'y pouvait rien.

« Et je n'ai apporté que des échantillons des dégradations, messieurs; une majeure partie de la boutique est dans cet état. Nous avons jugé impossible de ramasser les sucreries pilées, les bocaux éventrés, les liqueurs nageant dans le magasin.

« Croyez-vous, messieurs, que mille francs soient une somme trop forte pour réparer ces désastres ?... Non, vous nous trouverez modestes, nous ne forçons pas les chiffres, comme les défenseurs qui demandent des sommes exorbitantes, afin d'en obtenir la moitié.

« C'est par des dommages-intérêts, messieurs, que vous forcerez à reconnaître la loi et les droits des citoyens des personnes qui ne respectent rien, qui troublent l'intérieur des familles et qui croient tout effacer par de vains titres de noblesse : ils devraient en garder la pureté avec plus de soin. »

— Je demande la parole, dit Me Grégoire aussitôt que Me Quantin fut assis.

— La cause est entendue, répondit le président du tribunal. Nous rendrons le jugement à huitaine.

— Nous sommes condamnés ! dit Grégoire à Julien, qui ne l'écoutait pas, et qui fendit la foule pour s'approcher du banc où Me Quantin recevait des félicitations sur son beau morceau d'éloquence.

— Monsieur, dit Julien à l'avocat; j'ai à vous parler tout à l'heure.

— Tout de suite, monsieur, dit l'avocat un peu effrayé du ton du jeune homme.

— Quand vous sortirez, monsieur, s'il vous plaît... je ne tiens pas à faire de scandale ici.

— Mais, monsieur, je n'ai pas le temps... j'ai affaire à la justice de paix.

— A quelle heure, monsieur, dit Julien, est-on certain de vous rencontrer chez vous?

— Je reçois mes clients de dix heures à midi.

— J'irai donc demain, monsieur, chez vous, pour une affaire importante.

L'avocat Quantin était excessivement pâle pendant que Julien lui parlait, et il ne reprit ses sens qu'en voyant le comte s'en aller froidement de la salle d'audience, donnant le bras à son cousin Jonquières, et parlant à M. Creton du Coche le plus naturellement du monde.

XV

LA MAITRESSE DE PENSION.

Après une tournée d'une quinzaine de jours, madame Chappe revint à Molinchart : sa première visite fut pour mademoiselle Ursule Creton, qui la reçut avec plus de démonstrations d'amitié qu'on ne l'en eût supposée capable; mais la vieille fille était tellement avide des renseignements qu'elle attendait sur sa belle-sœur, que, tous les jours, elle faisait une prière à ses Enfants Jésus de cire pour hâter l'arrivée de la maîtresse de pension. Au contraire, madame Chappe jeta un peu d'eau sur le feu de cette expansion en se montrant réservée et presque froide. Dans le premier moment de de la découverte de la passion de Julien pour Louise, madame Chappe fut tellement heureuse, qu'elle en écrivit deux mots à la vieille fille; mais la réflexion lui vint pendant les quinze jours qu'elle passa à visiter ses élèves, et elle pensa qu'elle s'était trop avancée en donnant par écrit un récit de ce qu'elle avait vu.

— J'ai reçu votre lettre, lui dit la vieille fille; que c'est gentil d'avoir pensé à moi.

— Il n'y avait rien dans cette lettre de bien intéressant.

— Au contraire, ma chère dame, ce sont les premières

preuves; malheureusement, vous n'en avez pas écrit assez long, et je vous attendais avec une impatience..... Comme vous devez avoir à m'en raconter... Tenez, j'ai là votre petit mot dans ma boîte à ouvrage, et tous les matins, en me réveillant, je le lis... Voyons, dites-moi ce que vous avez découvert... Croyez-vous que j'avais raison quand je prêchais mon frère de ne pas se marier, surtout avec une femme pareille... J'en ai parlé à mon confesseur, qui a bien voulu m'absoudre, quoique je me trouve plus coupable que si je trompais M. Creton.

— Ce n'est pas de votre faute, mam'selle, dit la maîtresse de pension, si madame Creton est courtisée par le comte de Vorges.

— Si, dit la vieille fille. Je n'ai pas encore assez lutté, j'aurais dû me faire couper en quatre pour empêcher ce mariage..... Mais je n'y puis rien, c'est fini, mon pauvre frère est déshonoré.

— Pas encore, dit la maîtresse de pension.

— Montré au doigt dans la ville.

— On le sait donc? demanda madame Chappe avec une certaine inquiétude.

— Tout le monde en parle, et si ouvertement, que M. l'avocat Quantin s'est cru obligé d'en dire un mot dans son plaidoyer, et que ce jeune muscadin l'a été, le lendemain, demander en duel.

— Le comte de Vorges? s'écria madame Chappe.

— Mais certainement; je connais beaucoup M. l'avocat Quantin; il me fait l'amitié de m'engager toujours à ses soirées; je n'y vais pas à cause de mon âge; ce n'est pas ma place. Dernièrement, il passait dans la rue; je l'appelle et je lui raconte l'affaire, car je sais qu'il est de bon conseil, et je lui montre votre lettre.

— Comment, madame, s'écria la maîtresse de pension, vous lui avez montré ma lettre?

A ce mot de *madame*, qui venait de s'échapper avec un accent particulier de la bouche de madame Chappe, la vieille fille regarda la maîtresse de pension avec une certaine défiance.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, n'ai-je pas bien fait?

Depuis que la vieille fille avait parlé de la lettre, madame Chappe semblait, en effet, embarrassée; elle n'écoutait pas assidûment les paroles de mademoiselle Creton, elle ne la regardait pas, son attention semblait portée ailleurs. La maîtresse de pension était en proie à une idée qui la préoccupait. A peine la vieille fille eut-elle prononcé *n'ai-je pas bien fait?* que madame Chappe se précipita sur la boîte à ouvrage, y trouva le petit mot de billet et le déchira avec une joie visible.

— Non, madame, vous n'avez pas bien fait.

La vieille fille fut effrayée de cet acte, et aussitôt que le sentiment lui revint, elle regarda la maîtresse de pension avec ces yeux irrités que prennent les vieilles chattes quand un chien étranger s'approche de la chaise où elles sont assises. Mais madame Chappe supporta cette colère sourde avec la tranquillité des chiens qui se rendent compte que la chatte est trop vieille pour commencer le combat. Quoique cette action se passât subitement, sans bruit et sans paroles, et qu'il y eût un silence de quelques minutes, on entendit, sous la chaise de la vieille fille, un grognement sourd de l'*Amour* tant aimé, qui sentait qu'on avait attenté à la propriété de sa maîtresse.

— Me direz-vous, madame, ce que cela signifie? s'écria la vieille fille.

— Cela signifie, s'écria madame Chappe, que vous avez abusé de cette lettre.

— Pourquoi me l'avez-vous envoyée, madame?

— Parce que, madame, je désirais vous montrer le soin que je prenais de l'honneur de votre famille, et qu'en la

montrant vous m'avez compromise inutilement, ainsi que vous.

— Vous, compromise ! s'écria la vieille fille, et en quoi, madame, s'il vous plaît !

— Le comte de Vorges va savoir que je vous ai écrit, et il me retirera sa confiance. Votre belle-sœur n'est pas coupable encore ; le scandale causé dans la ville va faire que M. Creton du Coche le saura, que M. Julien de Vorges quittera le pays et retournera chez sa mère... Vous voyez donc, madame, que vous avez eu tort de montrer cette lettre à un avocat qui, dites-vous, en a parlé au tribunal.

Il y eut un nouveau temps de silence pendant lequel les deux femmes ne se quittaient pas des yeux : Ursule Creton pesait les paroles de la maîtresse de pension, étudiait ses traits, et cherchait à se rendre compte des motifs qui lui avaient fait déchirer la lettre. Tout d'un coup la figure de la vieille fille se détendit, et elle chercha à parlementer, tout en se tenant sur la défensive.

— Allons, ma chère madame Chappe, rassurez-vous, dit la vieille fille ; il n'a pas été question de votre lettre à l'audience... J'ai eu tort, je l'avoue. Quel malheur si cette affaire en restait là !... Il faut que mon frère soit puni comme il le mérite... Il faut que sa femme le trompe ouvertement, à telles enseignes que cela soit bien visible et bien établi pour chacun... Le malheureux ! qui sort de sa position, qui néglige ses parents ; mais êtes-vous bien sûre que madame Creton ne se soit pas encore laissée prendre aux belles paroles du jeune homme ?

— Madame Creton partait presque en même temps que moi de Vorges, dit la maîtresse de pension ; et, d'après ce que jai pu observer de cette jeune femme, elle est encore innocente à l'heure qu'il est.

— Comme cela est fâcheux, dit la vieille fille. Cependant ce jeune homme ne quitte pas la ville ; il s'est logé sur la

place, en face de la maison de mon frère; c'est scandaleux, toute la ville le voit... Heureusement, les maris n'en savent jamais rien.

— Monsieur Creton l'ignore?

— Oui, dit la vieille fille; d'après ce que m'a dit M. l'avocat Quantin, il n'a pas paru prendre garde à son discours.

— L'affaire, dit madame Chappe, est moins compromise que je ne le croyais; vous ne m'en voulez plus, mam'selle, de ma vivacité, n'est-ce pas? d'autant plus qu'en arrivant à Molinchart, j'ai été tracassée par une affaire qui me rend de mauvaise humeur.

— Qu'est-ce qui peut donc, ma chère madame Chappe, vous contrarier de la sorte?

— Une misère, dit la maîtresse de pension; je suis un peu gênée; j'attendais des fonds d'une personne de Paris, et j'ai un payement assez important à faire pour le premier terme de mon établissement.

La vieille fille garda un silence prudent.

— Mille francs seulement me tireraient d'embarras pour le moment. Si vous saviez, mam'selle, combien il est difficile d'emprunter dans une ville où on arrive, où on n'est connu de personne!

Ursule toussa.

— J'aurais bien mieux fait, dit madame Chappe, de ne pas perdre mon temps à la campagne de la comtesse de Vorges et de m'occuper à faire rentrer mon argent de Paris,

— Si votre pensionnat était payé, dit la vieille fille, vous trouveriez facilement de l'argent sur hypothèque.

— Oh! cela est certain, dit madame Chappe, je n'aurais pas besoin de faire connaître mes embarras à des personnes qui se servent de vous à un moment donné, qui vous font les plus belles offres du monde, et qui, quand il s'agit de vous rendre un léger service, vous laissent noyer sans vous tendre seulement un fétu de paille.

— Mais, dit la vieille fille sèchement, vous ne m'avez rien dit sur ce que vous avez observé à la campagne; vous me montrez madame Creton comme un ange de vertu; il me semble que ce ne sont pas là de brillants résultats.

— Madame, dit la maîtresse de pension en se levant et en rangeant sa chaise, prenez-vous pour rien d'être entrée dans la confidence du jeune homme et de l'avoir amené à n'agir que par moi ?

— Allons, madame Chappe, vous vous enflammez bien vite; mais vous comprenez que mille francs sont une somme énorme pour une pauvre fille comme moi, qui donne le peu qu'elle a en charités; si vous arriviez avec un résultat positif, certainement je n'hésiterais pas à vous faire trouver les mille francs, je me gênerais, s'il le fallait... je ferais encore des économies. Malheureusement, aujourd'hui, il m'est impossible de vous venir en aide, et surtout j'aurais besoin de bonnes preuves, vous m'entendez bien?

— Certainement, dit la maîtresse de pension, qui sortit honteuse de cette fausse démarche; j'aurai le plaisir de vous revoir, mademoiselle, quand j'aurai des preuves positives.

Madame Chappe sortit irritée, au moins autant contre elle-même que contre la vieille fille. Toute cette affaire avait été menée avec une légèreté sans pareille; elle se reprochait surtout sa lettre, qui pouvait servir de mèche à l'incendie des propos de province. Quoiqu'elle ne connût pas dans tout son détail le procès, la maîtresse de pension se disait que Julien avait dû être douloureusement affecté des insinuations de Me Quantin, et qu'en étudiant d'où pouvaient venir ces bruits, le comte pourrait remonter aisément à la source. Si Julien concevait quelques soupçons sur la conduite de madame Chappe, elle venait de se compromettre trop ouvertement en rompant avec mademoiselle Creton.

Le temps qu'elle avait passé à l'amadouer était à peu près perdu; désormais la vieille fille se montrerait défiante vis-à-vis d'une femme qui estimait ses services, et qui les faisait payer avant de les avoir rendus.

Les méchants sont remplis de ces combinaisons embrouillées, très-difficiles à démêler, qui leur tourmentent l'esprit au moins autant qu'une invention. Tout en se reprochant sa vivacité de parole, qui l'entraînait souvent au delà du but, madame Chappe arriva à sa pension, où elle apprit avec joie qu'un jeune homme élégant était venu quelquefois prendre de ses nouvelles. Elle ne douta pas, au signalement donné par la servante, que ce ne fût le comte, et demanda quand il était venu pour la dernière fois.

— Hier, madame, dit la servante.

Madame Chappe respira plus librement; Julien était encore venu la veille, donc il ne se doutait de rien.

— A-t-il dit quand il reviendrait?

— Non, madame; mais il a beaucoup insisté pour connaître le jour de votre retour.

— Bien! dit madame Chappe.

— Je lui ai répondu que vous ne pouviez tarder, puisque les classes rouvrent après demain.

— Très-bien, ma fille, dit la maîtresse de pension, certaine de revoir bientôt l'amoureux.

Ayant donné ses ordres dans la maison, madame Chappe fit une toilette plus convenable que celle du voyage, et repartit aussitôt dans la ville; la curiosité la poussait à tel point, qu'elle voulut faire connaître son retour au comte de Vorges. Il eût été maladroit de le lui faire dire, l'intention de la maîtresse de pension étant de voir arriver Julien plutôt que de courir après lui, et elle traversa la place du Marché avec une intention marquée, s'arrêtant devant les boutiques qui font face à l'hôtel de la *Tête noire*, afin que le comte pût la remarquer, s'il était chez lui; mais une idée toute natu-

relle la conduisit chez M. Creton du Coche, où sa visite n'avait rien que d'ordinaire depuis sa rencontre avec sa femme à la campagne. M. Creton était absent; mais sur la demande de madame Chappe, elle fut introduite auprès de Louise. La maîtresse de pension fut frappée du changement qui s'était opéré dans la physionomie de la jeune femme; elle était excessivement pâle, quoique la couleur de son teint l'empêchât de paraître aussi fatiguée qu'une femme blanche; mais ses yeux allongés se noyaient dans des paupières entourées d'un ruban trop noir pour n'être pas maladif. Le sourire était triste et cachait de sourdes amertumes.

— Est-ce que vous avez été malade, madame? demanda madame Chappe.

— Non, pas précisément, répondit Louise de sa voix douce.

— Il me semble que vous êtes changée depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir à la campagne.

— J'ai eu la fantaisie d'aller un soir au cirque, dit Louise; je ne sais... le froid m'aura prise... je suis revenue atteinte d'un violent frisson, et depuis ce temps j'ai peine à me remettre; mais ce ne sera rien.

Pour ne pas effaroucher la femme de l'avoué, madame Chappe tint pendant quelque temps la conversation banale, parlant de la température sur une montagne, du danger de s'exposer aux fraîcheurs du soir, questionnant Louise sur la santé de son mari. Puis elle aborda la grande question en prenant un petit détour.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu madame la comtesse de Vorges?

Louise répondit que depuis sa rencontre au château avec madame Chappe, elle n'avait pas eu cet honneur.

— Mais vous recevez sans doute de ses nouvelles?

— Non plus, madame.

— Nous allons la voir incessamment, dit la maîtresse

pension, car il est présumable qu'elle amènera elle-même sa chère Élisa.

— Je ne sais, madame, dit Louise, qui répondit avec le plus de brièveté possible aussitôt que le nom de la comtesse fut prononcé.

— Monsieur son fils a donc eu un procès ? demanda madame Chappe.

Louise fit un signe de tête affirmatif.

— Quel charmant jeune homme ! s'écria l'institutrice.

Madame Chappe ne quittait pas Louise des yeux ; elle cherchait si la jeune femme avait un secret caché, et devant sa figure calme et maladive son inquisition échouait. La maîtresse de pension sentait combien la conversation était pénible de côté et d'autre, et combien il lui serait difficile d'arracher un mot ayant trait à ce qu'elle avait tant d'intérêt à découvrir. Il se passe quelquefois des phénomènes si singuliers en amour, que les esprits les plus observateurs se laissent égarer. Un amoureux expansif, qui conte ses plaintes et son martyre à tous ceux qui veulent l'écouter, devient souvent un amant impénétrable. Raillez son martyre, irritez-le, il restera impassible et pourra être pris pour un soupirant, quand il est passé à l'état d'amant heureux. Les femmes, naturellement, sont plus fortes à ces ruses que les hommes : plus on essaye de les étudier, plus il est difficile de connaître l'état de leur cœur.

Il faut, quand on veut arriver à la vérité, vivre au moins quelques jours avec les *prévenus*, et attendre patiemment qu'un mot, un regard, une action, en apparence insignifiante, vous donnent la clef de leurs cœurs. Madame Chappe avait assez vécu pour sonder la difficulté de son rôle de juge d'instruction en jupons ; aussi détourna-t-elle encore une fois la conversation en priant Louise de lui raconter les événements qui avaient amené le procès du chevreuil. Louise rapporta en peu de mots ce qu'elle avait vu de ses

yeux dans sa maison, et les différents incidents qui déterminèrent l'épicier Jajeot à plaider contre le comte; mais elle ne sut ou ne voulut pas dire ce qui s'était passé à l'audience.

— Me permettrez-vous, madame, dit la maîtresse de pension, de venir quelquefois vous rendre visite? J'ai vu beaucoup de personnes de la ville, mais vous êtes réellement celle qui me plaît le plus.

Après divers compliments, que Louise reçut avec quelque froideur, la maîtresse de pension prit congé d'elle.

Mais le lendemain elle fut dédommagée de son échec auprès de la femme de l'avoué par l'arrivée de Julien, qui portait aussi sur sa figure les traces de violentes émotions.

— Ah! que les amoureux sont singuliers! s'écria madame Chappe, qui, avec le comte, prenait un ton de bonhomie. Vous avez vraiment l'air renversé; que se passe-t-il donc?

— Ne riez pas, madame, dit Julien; tout ce qui m'est arrivé, depuis que je ne vous ai vue, est grave, plus grave que vous ne le croyez. Louise ne veut plus me recevoir; jugez dans quel état je me trouve, et si je ne m'étais retenu en pensant à vous, je crois que j'aurais fait plus d'une imprudence.

Alors Julien raconta son arrivée, la nuit, à Molinchart, sa rencontre inattendue sous les fenêtres de madame Creton du Coche, et les mensonges qu'il avait été obligé de trouver.

— Louise, dit-il, a cru ce que son mari lui a dit; elle est devenue jalouse de la Caroline, quoiqu'elle n'eût d'abord aucun motif; je suis allé chez elle pour essayer de me justifier; me doutant qu'elle ne voudrait pas m'entendre, j'avais préparé une lettre, qu'elle a déchirée devant moi, sans la lire. Que pouvais-je faire? Chassé de chez elle, n'osant plus me représenter, j'essayai de lui écrire de

nouveau; mais à qui me confier? Dans cette petite ville tout se sait; en pleine audience, un avocat insolent m'a fait entendre que je voulais troubler le repos d'un ménage. Je vous dirai cela tout à l'heure; maintenant j'arrive au commencement du drame singulier dans lequel je joue un rôle absurde. Un soir Louise vint au cirqué; ce n'était guère par une simple curiosité, comme vous le pensez, elle ne s'intéressait pas aux exercices des écuyers. Elle y venait par jalousie, elle voulait voir sa prétendue rivale, la Carolina, une écuyère qui me donne des leçons. Je suis allé saluer son mari, qui était avec elle, et elle ne m'a pas dit un mot de la soirée; tout à coup la Carolina entre à cheval; comme elle était liée avec moi, elle a l'habitude de me faire un petit signe de tête en entrant et en s'en allant. Je regardais Louise, je la vois pâlir et prête à se trouver mal.

— Qu'avez-vous, madame? lui dis-je; elle ne répond pas; mais je fus bien plus effrayé quand je vis les sourcils de la Carolina se froncer et une colère subite s'emparer d'elle; elle ne m'avait pas salué comme à l'ordinaire, mais elle jeta un double regard, le premier sur Louise et le second sur moi, qui me firent connaître la vérité que je ne soupçonnais pas. Dans mon désespoir d'être repoussé par Louise, j'avais eu l'idée de me détacher d'elle en m'attachant à la Carolina; mais cette pensée n'avait fait que luire une minute pour s'éteindre immédiatement. Et il s'était trouvé que, sans m'en douter, la Carolina était devenue réellement folle de moi; je vous dis cela sans amour-propre, parce que les faits de cette soirée sont là malheureusement pour le prouver. Jamais un cheval n'a été cravaché avec autant de colère que celui que montait l'écuyère; le pauvre animal supportait, sans le comprendre, la présence de Louise au cirque. A chaque tour que faisait la Carolina, elle me lançait des éclairs de haine que Louise ne pouvait

se dissimuler. Elle aussi ne voyait que trop combien la Carolina m'aimait, et elle pouvait croire que je partageais la passion de l'écuyère. Dieu sait ce que j'aurais donné pour n'être pas allé ce soir-là au cirque; je renonce à vous donner une idée du tournoiement infernal dans lequel la Carolina entraînait son cheval; les écuyers, quoique habitués à ses hardiesses, étaient effrayés; pas un d'eux n'aurait osé s'opposer au galop furieux du cheval, qui toujours tournait, emporté par les coups de cravache et les cris sauvages de cete femme. Louise était tremblante d'émotion, elle ne savait comment se terminerait cette scène. Hélas! elle s'est terminée comme je ne le soupçonnais que trop; le cheval fit un faux pas, et la Carolina fut jetée, la tête la première, contre un poteau de bois... Je cours un des premiers dans l'arène, sans me rendre compte si je n'apportais pas une preuve de plus à Louise... On transporte la Carolina évanouie hors du cirque; pendant quatre jours, on l'a crue perdue, mais maintenant elle paraît hors de danger... Comment voulez-vous que j'explique à Louise ces faits? Elle croit que je l'ai trahie, abandonnée, les apparences sont contre moi. Est-ce ma faute si la Carolina s'éprend de passion pour moi? J'allais, il est vrai, me promener à la campagne avec elle, à cheval, mais toujours en compagnie de Jonquières, et je ne me doutais pas de l'accident qui devait résulter de ces promenades innocentes. Dites, madame, que faut-il faire?

— Tout n'est pas perdu, dit madame Chappe; j'ai vu Louise.

— Que vous a-t-elle dit?

— Je l'ai vue si peu...

— Vous a-t-elle parlé de moi?

— Non, dit la maîtresse de pension, mais je lui a parlé de vous.

— Ah! s'écria Julien... Eh bien?

— Elle est au moins aussi désolée que vous.

— Elle vous l'a dit?

— Je l'ai bien compris. Elle est pâle, maladive... Comment... vous paraissez heureux; c'est mal, monsieur Julien.

— Puisque je souffre, dit le comte, je suis content qu'elle souffre.

— Est-ce que vous ne le saviez pas?

— Comment? Je vois M. Creton du Coche le moins que je peux; il me fatigue par sa sottise; il ne s'inquiète seulement pas de sa femme : il ne m'a pas dit dans quel état elle se trouvait.

— Vous souhaitez maintenant un mari amoureux de sa femme, de la femme que vous aimez; vous n'êtes pas raisonnable non plus, dit madame Chappe.

— Sans aimer sa femme, M. Creton pouvait m'en donner des nouvelles; j'aurais demandé la permission d'aller rendre visite à Louise. Je vois souvent passer le mari dans la rue; il est toujours aussi content de lui-même, et il ne se doute pas des souffrances morales de sa femme.

— C'est fort heureux, dit la maîtresse de pension; il aurait été assez difficile à Louise d'expliquer que la jalousie qu'elle a contre une étrangère la fait maigrir.

— Elle a maigri? demanda Julien avec intérêt. Pauvre femme! quand il aurait suffi d'un mot pour qu'elle se tranquillisât. Elle ne serait pas venue au cirque par dépit, afin de voir celle qu'elle croit ma maîtresse; la Carolina n'eût pas été jalouse et ne se serait pas tuée à moitié... Voyez, madame, à quoi peut mener la susceptibilité des femmes! Ah! je voudrais la revoir un moment, un seul instant; je donnerais ma fortune pour lui dire que je l'aime encore, que je l'aimerai toujours, et puis je partirais, et, si elle ne voulait plus me rencontrer, je lui jurerais de ne plus chercher à la revoir.

— Pensez-vous que je vous croie? dit madame Chappe; en ce moment, votre seul désir est de la voir une seconde, afin de profiter de cette seconde pour lui demander de la revoir le lendemain. Mais vous ne me parlez pas de l'affaire du tribunal?

— Que m'importe le tribunal! Dites-moi donc tout au long votre conversation avec Louise : vous ne sauriez croire combien je suis heureux de rencontrer quelqu'un qui lui a parlé.

Julien regardait madame Chappe avec les mêmes yeux qu'il aurait regardé Louise. Les vieilles femmes qui ont beaucoup vécu comprennent le charme qu'elles exercent vis-à-vis de l'amant, quand elles lui parlent de la maîtresse, et vis-à-vis de la maîtresse, quand elles lui parlent de l'amant. Ce ne sont plus des vieilles femmes, ce sont des anges consolateurs. Il faut être étranger à toute affaire amoureuse pour se choquer de la laideur des vieilles femmes, qui servent de trait d'union ordinaire à la jeunesse et à la beauté. La vieillesse n'existe plus pour les gens qui aiment : ils ne voient qu'un messager céleste qui calme leur tourment, dissipe leur chagrin, amène les réconciliations, et rend heureux jusqu'au lendemain.

— Vous a-t-elle permis de retourner la voir? demanda Julien.

— Certainement.

— Oh! si j'osais vous prier, ma chère dame... je serais trop heureux...

— Dites; vous savez, monsieur Julien, combien je m'intéresse à vous.

— Pourriez-vous la revoir demain?

— Demain, déjà, dit la maîtresse de pension.

— Je vous en prie.

— C'est que, reprit madame Chappe, j'ai, pendant quelques jours, à courir la ville pour une affaire d'intérêt qui

me tracasse énormément. On est d'une défiance dans ce pays! je ne sais à qui m'adresser pour réaliser un emprunt de mille francs dont j'ai le plus grand besoin.

— Comment, madame Chappe, dit le comte, n'avez-vous pas pensé à moi? Je croyais vous avoir dit que je donnerais toute ma fortune pour voir Louise... En rentrant à l'hôtel, je vais vous envoyer cette petite somme immédiatement.

— Non, non, dit madame Chappe, vous êtes trop bon, je n'accepte pas.

— Et, dit Julien, si vous aviez encore besoin de quelque somme plus importante, n'hésitez pas à recourir à moi, en me prévenant quelques jours à l'avance.

— Comment Louise ne vous aimerait-elle pas avec un cœur si généreux? dit madame Chappe. Ah! elle vous aimera, soyez-en sûr, vous, l'homme le meilleur que j'aie jamais rencontré. J'irai demain, j'irai tous les jours, et je n'aurai pas de cesse que vous ne l'ayez vue.

— Si je lui écrivais? dit Julien.

— Oui, dit madame Chappe, je porterai la lettre. Au fait, non, n'écrivez pas. Il ne faut pas que Louise se doute de notre intelligence, elle ne me recevrait plus; laissons tomber sa colère. Mais, avant tout, il s'agit d'éloigner l'écuyère.

— Elle est peut-être bien malade pour quitter la ville. Jonquières est allé la voir; je n'aurai de ses nouvelles qu'en rentrant.

— S'en ira-t-elle sans vous tourmenter?

— Ce n'est pas ma faute si la Carolina s'est attachée à moi, dit Julien; je n'ai aucunement cherché à lui plaire. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir sa maladie; je lui ai envoyé un médecin. Quand elle sera en état de partir, je m'arrangerai de telle sorte qu'elle n'ait pas à souffrir du temps qu'elle a perdu pendant sa maladie. Jonquières a mes instructions, car je n'ose la voir.

— Tel que je vous connais, dit madame Chappe, je suis sûre que l'écuyère ne s'en ira pas les mains vides.

— N'est-ce pas tout naturel ? je suis la cause indirecte de l'accident de cette pauvre fille... Quand vous verrez Louise, n'oubliez pas, madame Chappe, de lui parler de moi.

— J'en parlerai avec adresse; ne craignez rien, je lui raconterai vos aventures avec la Carolina sous le jour le plus favorable, et je suis sûre que vous serez pardonné avant d'avoir dit un mot.

— Je pars ce soir pour Vorges, dit Julien, j'ai reçu une lettre de ma mère, qui me prie d'aller chercher ma sœur.

— Nous allons donc revoir cette chère enfant ?

— Demain, madame Chappe, je vous ramènerai Élisa, et j'espère avoir de bonnes nouvelles.

— Oui, bon jeune homme, dit la maîtresse de pension, vous serez heureux, foi de madame Chappe !

XVI.

LA SOCIÉTÉ RACINIENNE.

Depuis quelque temps, Jonquières était aussi tracassé que s'il eût aimé lui-même; il avait été trouver l'avocat Quantin seul, afin d'éviter toute rencontre entre Julien et l'avocat. Tel qu'il connaissait Julien, et tel que l'avait rendu son amour contrarié, il était facile de prévoir une suite fâcheuse à l'entrevue; dans n'importe quelle condition, le comte n'eût refusé un duel; mais en présence des rigueurs de Louise, il recherchait avec avidité les occasions dangereuses, et se serait fait tuer sans regrets. Le lendemain de l'affaire du tribunal, Jonquières se rendit de grand matin chez Me Quantin, et il remarqua un agent de police qui semblait en faction devant sa maison. L'avocat avait juste la bravoure qui consiste à insulter un adversaire à l'audience et à recevoir avec calme sa réponse; mais en dehors

du palais, il se croyait hors d'atteinte, et ce fut avec un étonnement simulé qu'il reçut Jonquières, car les paroles de Julien, à la fin de l'audience, semblaient lui promettre un visiteur plus redoutable.

— Monsieur, lui dit Jonquières, il vous est échappé dans votre plaidoirie des paroles dont mon cousin désire avoir l'explication.

— Je comprends, monsieur, dit l'avocat, que M. le comte de Vorges ait pu se trouver froissé des attaques que j'ai dirigées contre la noblesse.

— Il ne s'agit pas de noblesse, dit Jonquières.

— Pardonnez-moi, monsieur, vous allez comprendre que je ne pouvais traiter la question sous un autre jour : d'un côté, un épicier, un brave homme, mon client, se trouve lésé; de l'autre, un jeune homme fort distingué, je me plais à le reconnaître, ne veut pas payer les dégâts commis par lui; ne fallait-il pas plaider la cause d'un roturier aussi énergiquement que celle d'un noble? Mettez-vous à ma place, monsieur?

— Je venais pour une autre affaire, dit Jonquières.

— Ah! vraiment, dit l'avocat feignant de croire qu'on lui proposait une cause à défendre; je serai heureux, monsieur, de défendre vos intérêts, j'y mettrai l'ardeur que vous m'avez vu déployer dans ma dernière plaidoirie.

— Nous ne nous entendons pas, monsieur, dit Jonquières.

— Le métier d'avocat, continua Me Quantin, est excessivement délicat.

— Oui, monsieur, et...

— On nous attaque de tous les côtés bien injustement; nous ne nous faisons pas des amis de nos clients, mais nous avons pour ennemis acharnés ceux que nous avons eu le malheur de faire condamner.

— M. le comte Julien de Vorges m'envoie vous deman-

der une rétractation des paroles prononcées par vous en public, monsieur Quantin, dit Jonquières, impatienté d'entendre l'avocat se servir de faux-fuyants.

— Rétracter ma plaidoirie, monsieur, s'écria Me Quantin; que me demandez-vous là? Puis-je changer les faits? En vérité, songez à l'impossibilité...

L'avocat Quantin ressassa de nouveau les faits de la cause et essaya d'imposer un nouveau discours à Jonquières.

— Si, monsieur, vous vous obstiniez à soutenir les paroles que vous avez prononcées en plein tribunal, M. le comte de Vorges serait obligé, à son plus grand regret, de vous envoyer ses témoins.

— De quoi s'agit-il donc, monsieur? dit l'avocat Quantin devenant un peu troublé à mesure que l'affaire prenait une tournure plus sérieuse.

— Il y avait dans votre plaidoirie, monsieur, une phrase ambiguë, qui a particulièrement mal sonné aux oreilles de mon ami; vous donniez à entendre que M. Julien de Vorges troublait la paix des ménages.

— Comment, monsieur, vous vous arrêtez à une semblable phrase qui n'est qu'une formule oratoire!... Le chevreuil ne s'est-il pas introduit chez M. Jajeot, de là chez M. Creton du Coche; n'a-t-il pas dilapidé dans sa folle course le mobilier de ces familles?... Qui est-ce qui poursuivait le chevreuil? M. Julien de Vorges. Quelle en a été la conséquence? Des ménages ont été troublés... Et c'est là ce qui a le plus blessé M. le comte!

— N'aviez-vous pas d'autre intention en appuyant sur cette phrase? dit Jonquières, car vous l'avez dite lentement, sur un ton particulier, et moi-même, qui suis étranger à ce débat, j'ai été froissé.

— Quelle intention? demanda Me Quantin.

Jonquières regarda l'avocat en face, car sa question venait de l'embarrasser. Il était à peu près certain que Me Quantin

avait voulu faire allusion à la passion de Julien pour la femme de l'avoué; mais il était difficile et même dangereux de faire intervenir le nom de M. Creton du Coche dans ce débat. C'est à quoi avait songé Jonquières, qui, pour cette raison, supplia Julien de le laisser conduire cette affaire, tant il craignait qu'un duel ne rendît l'histoire encore plus publique.

— J'ai voulu, monsieur, vous épargner une rencontre avec M. Julien, qui était fort mal disposé pour vous, dit Jonquières; je me contenterai de cette explication, à une condition : vous voudrez bien me donner par écrit l'explication de votre phrase, qui nous a paru ambiguë.

— Comme il vous plaira, monsieur, dit l'avocat, heureux d'échapper à un duel.

Il se mit aussitôt à son bureau et écrivit à Julien une lettre par laquelle il lui expliquait le sens de sa phrase.

— Maintenant, monsieur, dit Jonquières, prenez garde à votre conduite à l'avenir; je me fais fort que M. le comte de Vorges oubliera votre parole imprudente; mais songez à ne plus vous occuper de la conduite de mon ami Julien, car il ne serait sans doute pas d'humeur à supporter des bavardages de petite ville, dont peut dépendre l'honneur d'une personne.

Me Quantin salua Jonquières jusqu'à terre, et ne respira librement que quand il vit celui-ci traverser sa cour.

Quoique Jonquières pensât qu'il était impossible d'arrêter les paroles que l'avocat avait prononcées si perfidement à l'audience, il espéra que sa démarche empêcherait désormais Me Quantin de donner suite à ses insinuations dans la ville; mais à peine cette affaire terminée, l'accident arrivé à la Carolina vint mettre de nouveau à contribution le dévouement de Jonquières, qui veilla pendant quatre jours l'écuyère en danger de mort. Le premier mot de Carolina, en revenant à la vie, fut de crier : Julien! C'est ce qu'at-

tendait Jonquières avec une certaine terreur. Il était plus facile de triompher de l'avocat que de l'écuyère, qui habituée à ne garder aucun ménagement, pouvait se mettre en tête de poursuivre Julien de son amour et le forcer de quitter la ville.

— Julien est parti, dit Jonquières.

— J'irai le retrouver à la campagne, dit l'écuyère.

— Mais il n'est pas à la campagne, dit Jonquières; il voyage.

— Ah! s'écria Carolina, pourquoi l'ai-je rencontré!

Et elle fondit en larmes.

— Il va sans doute se marier, dit Jonquières, qui porta de grands coups afin qu'il ne restât plus d'espoir à l'écuyère.

— Il va se marier? dit-elle, tant mieux... il oubliera l'autre... il l'abandonne... la pauvre femme doit être bien malheureuse.

— Quelle autre, demanda Jonquières.

— Cette femme qui était à côté de lui au cirque; je ne sais qui elle est, mais il l'aimait, j'en suis persuadée.

— Détrompez-vous, mademoiselle, dit Jonquières.

— Oh! les femmes ne se trompent pas, et elle aussi l'aime... J'aurais mieux fait de mourir. Mais votre ami se soucie bien de l'amour d'une Carolina, une écuyère; il a pensé : c'est une femme comme un autre, elle ne vaut pas la peine qu'on fasse attention à elle... Eh bien! monsieur Jonquières, je vous estime, vous; vous m'avez soignée comme un frère; promettez-moi de dire à Julien que je ne suis pas celle qu'il croit... Avant lui, je n'avais jamais aimé; je ne me doutais pas du bonheur qu'on peut éprouver et des tortures que je ressens encore, et qui sont plus dures que le coup que j'ai reçu à la tête... Quand vous le reverrez, vous lui direz que je n'ai jamais aimé que lui, et que ne pouvant l'avoir, je n'en aimerai pas d'autre... Et aussitôt rétablie je ne durerai pas longtemps, dit-elle. Vous

entendrez dire qu'il y a quelque part, je ne sais où j'irai, une célèbre écuyère, une femme intrépide qui fait des choses impossibles. C'est moi. Et puis un jour on annoncera qu'elle s'est tuée, et son cheval... Oui, dit-elle en s'animant, car elle avait toujours la fièvre, je ne veux pas que ma pauvre Betty soit montée par personne après moi; elle crèvera et moi aussi du même coup.

— Allons, mademoiselle, dit Jonquières, ne vous montez pas, le médecin vous a défendu de parler; écoutez-moi, j'ai des nouvelles à vous donner de Betty; mais, si vous m'interrompez, je serai obligé de vous laisser... J'ai pris soin de votre jument; elle est un peu triste et étonnée de se trouver à l'écurie sans sortir.

— Elle m'aime, ma Betty, dit tristement Carolina, ce n'est pas comme Julien.

— Oui, elle vous aime; eh bien! il faut vous rétablir vite pour la revoir, pour lui faire plaisir... Et maintenant vous voilà abattue d'avoir parlé si vivement; je vous quitte, tâchez de vous reposer un peu, je viendrai savoir de vos nouvelles après le dîner.

En sortant de l'hôtel, Jonquières rencontra Julien, qui se promenait devant la porte.

— J'allais monter savoir des nouvelles de la Carolina, dit Julien.

— Si tu avais fait une pareille imprudence, je partais et je te laissais seul dans la ville. Tu n'es pas raisonnable, Julien.

— Comment va cette pauvre fille?

— Le coup qu'elle s'est donné à la tête pour toi n'a fait qu'augmenter sa passion; aussi j'ai cru devoir dire que tu étais parti...

— Pourquoi? demanda le comte.

— Parce que demain, j'espère que tu seras loin d'ici.

— Partir demain, moi! s'écria Julien, c'est impossible.

— Il le faut, dit Jonquières.

— Mais je m'attends tous les jours à revoir Louise. Madame Chappe me le fait espérer.

— Tu verras madame Chappe, tu lui diras que tu t'absentes pour quelques jours, et tu prendras d'autres dispositions.

— Mais tu ne sais donc pas que M. Creton du Coche quitte la ville pour une huitaine? Il va en compagnie de M. Bonneau à un congrès archéologique. Je veux m'introduire auprès de sa femme pendant son absence; il faut qu'elle m'écoute.

— Tu n'as pas encore assez compromis cette femme, dit Jonquières, et la divulgation de ton secret en plein tribunal ne t'a pas servi de leçon !...

— Je tuerais celui qui oserait dire un mot sur le compte de Louise.

— Et le sauras-tu, celui qui aura parlé?... Toute la ville est complice; ce n'est pas une bouche qui parle, ce sont toutes les bouches; tu veux tuer tout le monde. Quand tu rencontrerais le bavard et que tu le tuerais, — d'abord on ne tue jamais un bavard, — on voudra savoir le motif de cette grosse querelle... Depuis quelque temps tu ne vas plus chez M. Creton du Coche; tu t'introduirais chez lui pendant son absence... pour que tous les voisins le remarquent. Le lendemain, Louise serait affichée aux yeux de toute la ville. Il faut t'en aller quelques jours; la malignité finira par te lâcher; en agissant prudemment, tu reverras Louise sans qu'elle soit compromise. Tu ne penses pas à la Carolina non plus; sous peu, quand la fièvre aura cessé complétement, je la fais partir rejoindre les écuyers; mais, si elle apprenait que tu es ici, que tu n'es pas en voyage, que je l'ai trompée, jamais elle ne quitterait la ville; elle voudrait te revoir; elle a déjà des soupçons sur Louise, ses soupçons se confirmeraient; avec le caractère que tu lui connais, elle courra chez M. Creton, fera une scène de jalousie... Il faut tout craindre de cette femme.

— Que faire ? dit Julien.

— Partir.

— Où ?

— N'importe où, dit Jonquières... Mais ne me disais-tu pas que M. Creton s'en allait à un congrès avec M. Bonneau ?

— Oui.

— Tâche de le revoir, et pars avec lui ; s'il restait quelques doutes dans le public, ils tomberaient devant ton départ avec l'avoué ; car, entre nous, tu as eu tort de le délaisser depuis l'affaire du tribunal. On peut croire que les insinuations de l'avocat Quantin ont porté coup et qu'une brouille est survenue entre vous.

Julien se rendit à ces sages raisons. Le soir même il partait, en compagnie de M. Bonneau et de l'avoué, ivre de joie d'entrer enfin dans une société savante dont la fondation faisait grand bruit. Un grammairien intrigant de Paris, M. Vote, avait conçu le projet de fonder une académie en l'honneur de Racine. Le but était de produire une réaction en faveur du poëte du dix-septième siècle, qu'une école nouvelle tendait à amoindrir. Le grammairien avait inventé une méthode pour lire Racine, qui consistait à noter pour ainsi dire musicalement chaque mot du poëte. Le livre n'eut aucun succès ; mais le grammairien, entiché de son idée, profita de la réprobation qu'inspiraient à la vieillesse les attaques véhémentes de jeunes gens exaltés, pour décider un pair de France à accepter la présidence de l'académie Racinienne.

On avait réuni un groupe composé des débris de diverses académies boiteuses, de quelques athénées sans disciples, de congrès littéraires célèbres sous l'empire, et le noyau des admirateurs de Racine se trouva au grand complet. En même temps le professeur de grammaire fit un appel à tous les savants, archéologues ou lettrés, de la province qui avait donné naissance à Racine. C'est ainsi que M. Bon-

neau fut appelé à faire partie de l'académie. Il n'eut aucune peine à y entraîner l'avoué, qui se trouvait alors à la tête de plusieurs gros volumes d'observations météorologiques.

Grâce à la faveur publique dont jouissait l'archéologue, M. Creton du Coche eut l'honneur d'assister à une séance préparatoire de la société Racinienne, qui faisait pour ainsi dire une sorte de répétition dans une des maisons les plus considérables de Château-Thierry. Julien fut stupéfait de la société qui était réunie. On ne voyait, en entrant, que crânes chauves, irréguliers et mal construits, qui reluisaient, frappés par la lueur des bougies allumées. C'était un monde appartenant à une autre génération, et un sentiment pénible jaillissait de ces vieux crânes dépouillés. Aussi l'entrée de Julien fut-elle remarquée, et tous les regards envieux des vieillards se portèrent sur l'audacieux qui osait entrer dans le sanctuaire d'une académie les cheveux sur la tête.

Il n'y eut qu'une personne qui fit un aimable accueil au comte, l'illustre Prudence Breteau, née Pichery, une célébrité poétique de la province, maigre, sèche, avec une peau parcheminée collant aux joues, mais qui avait une si belle chevelure qu'on se prenait à douter de sa véracité. En souriant au comte, la muse montra de si pures dents blanches, longues et larges, que Julien se crut devant une figure de cire. On rencontre beaucoup de femmes qui offrent des mélanges de vieillesse si nettement accusés, que tout ce qui est jeune ne peut appartenir qu'à l'intrigue de l'art.

— Ça va bien, ça va bien, nous sommes au grand complet, dit un homme à grosses moustaches qu'on appelait *capitaine*, et qui n'était autre qu'un propriétaire du pays, appelé Chamberlin, ancien maréchal des logis au huitième régiment de hussards.

— Messieurs, s'écria M. Vote en agitant sa sonnette, il faudrait s'entendre cependant sur les morceaux à lire.

L'heure nous gagne; nous nous réunissons demain en assemblée générale.

Mais il régnait dans le salon une grande confusion: c'étaient de petits groupes au milieu desquels un homme, déroulant un gros cahier, commençait une lecture intime avant de la rendre publique; chacun se faisait force compliments, on se serrait les mains, on se distribuait des éloges bruyants et pompeux.

— Messieurs, je vous en prie, un peu de silence, s'écriait M. Vote, chacun aura son tour. M. Bonneau, M. Prudhommeaux jeune, M. Larson, un peu moins de bruit... Il courait d'un membre à l'autre, prenant la main à tous, tâchant de les apaiser et s'efforçant inutilement d'atteindre M. Bonneau, qui arpentait rapidement le salon, traînant son parapluie et le présentant à tous les académiciens.

— Madame Prudence, dit-il à la femme célèbre, je vous en prie, montez avec moi au bureau; peut-être ces messieurs s'inclineront-ils devant une dame.

Il entraîna ainsi la muse et la força de s'asseoir dans le fauteuil du président, tout en continuant à sonner la cloche.

— Messieurs, dit-il, un peu de silence; au moins taisez-vous par respect pour une dame.

Le calme ayant été obtenu à grand'peine, madame Breteau se leva et demanda que le spirituel président voulût bien ouvrir la séance par son remarquable travail sur les fureurs d'Oreste.

— Plus tard, dit M. Vote avec une feinte modestie... N'est-ce pas à vous, belle académicienne, de commencer?

— Pardonnez-moi, mon cher président, je ne le souffrirai pas; je pense, du reste, que c'est l'avis de l'académie.

Le silence ayant été obtenu, M. Vote s'inclina :

— Je suis confus, messieurs, dit-il, de tant d'honneur. Plusieurs parmi vous pouvaient briguer l'honneur d'ouvrir la séance. Et d'abord madame Breteau, dont la poésie

est si maternelle qu'elle a pour ainsi dire des entrailles; et le fin et délicat Prudhommeaux jeune, qui a recueilli l'héritage de Voltaire dans la confection si difficile de l'épigramme; et M. Fauvel, qui emploie ses veilles à faire de si consciencieux travaux rétrospectifs sur l'art de l'artificier; et M. Chamberlin, qui a enrichi la science hippique de livres d'un intérêt profond sur l'exposé des cas rédhibitoires, et surtout sur le farcin, le choléra du cheval; et M. Creton du Coche, l'un des plus dignes soutiens de la société de météorologie, que la société de géographie appelait hier encore dans son sein, et qui sera à la place qu'il mérite quand la société de géologie lui aura ouvert ses portes; et l'illustre Bonneau, à qui, dès ce jour, on peut retrancher le *monsieur*, certain que la postérité ratifiera cette impolitesse.

— Bravo! bravo! s'écria l'assemblée pendant que M. Vote buvait un verre d'eau.

— Les fureurs d'Oreste!... s'écria M. Vote. Art de la diction... Où sont, messieurs, les Monvel, les Saint-Prix et les Duval-Cadet, ces tragédiens qui traduisaient noblement, avec art et simplicité, nos chefs-d'œuvre; où sont-ils? La tragédie est morte, parce que les acteurs modernes l'ont tuée sous le coup de leur déclamation insensée. Nous avons vu dernièrement, dans cette ville, le dernier représentant de cet art, M. David, ex-sociétaire de la Comédie française. Il me fit l'honneur de venir dîner chez moi. Et il me comprit, le grand tragédien! Il me dit ces paroles, que ma modestie m'empêche de répéter dans cette enceinte...

— Nous engageons M. le président, dit M. Bonneau, à ne rien nous céler.

— Puisque M. Bonneau m'y invite, dit le président, ma modestie se trouve à couvert. David me dit : Si vous veniez à Paris avec votre méthode, vous renverseriez non-seule-

ment le Conservatoire, mais encore le théâtre moderne... Sans plus de commentaires, je commence :

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance.

Oreste a été un moment anéanti par la nouvelle de la mort d'Hermione ; il reprend peu à peu l'usage de ses sens, mais c'est pour faire éclater la douleur la plus profonde. *Grâce aux dieux,* voix sombre, lente ; sentiment de douleur et d'ironie prononcé ; *mon malheur,* comme plaintes étouffées par la souffrance ; *passe mon espérance,* prolongement des syllabes *pa* et *ran* dans le ton du premier hémistiche.

Oui, je te loue, ô ciel ! de ta persévérance.

Amplification des sentiments précédents ; *ô ciel !* plus appuyé ; *persévérance,* bien articulé dans chacune des syllabes, en prolongeant sur *ran,* cependant sans affectation.

Appliqué sans relâche au soin de me punir.

Ton d'énumération, avec reproche.

Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.

Au comble des douleurs, désespoir intérieur ; le second hémistiche gradué jusqu'à la syllabe *nir.*

Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;

Ta haine, appuyé ; *a pris plaisir,* avec amertume et ironie ; *à former ma misère,* dans un sentiment douloureux.

J'étais né pour servir d'exemple à ta colère ;

J'étais né, ton de tristesse et de reproche ; *pour servir d'exemple,* en renchérissant avec ampleur ; *à ta colère,* appuyé et accentué.

Pour être du malheur un modèle accompli.

Pour être du malheur, accentuation profondément triste ; *un modèle accompli,* augmentation de gravité et d'impor-

tance. Messieurs, je n'abuserai pas plus longtemps de la parole, et je laisse à de plus dignes que moi la faculté de me remplacer à cette tribune.

— Il faut publier ces études, dit M. Bonneau en applaudissant; il faut que la société les fasse imprimer...

— Vous êtes trop bon, mon estimable confrère, dit M. Vote; j'ai laissé par testament ce soin à mes héritiers.

— Pourquoi priver la France de vos travaux? dit madame Prudence Breteau; pourquoi priver notre académie de l'honneur qui doit rejaillir sur elle en la personne de son président?

— Il y a dans ces études trop de novations, trop d'opinions à froisser, dit M. Vote. On m'attaquerait violemment... Mon âge, mes habitudes, me défendent d'y songer.

Il s'éleva alors dans l'assemblée un de ces sourds murmures approbateurs qui suivent les bravos bruyants et qui sont encore plus chers que ceux-ci à l'orateur; cependant dans l'embrasure des fenêtres se tenaient les Zoïles nécessaires au triomphe; le capitaine avait pris M. Creton du Coche par un bouton de son habit.

— Eh! monsieur, que pensez-vous de cela?

— Ce morceau me paraît fort beau, répondit timidement l'avoué.

— Je ne comprends pas bien, dit l'homme aux grosses moustaches, tous ces grands mots, énumérations sans reproches, accentuations d'importance, et le reste... Vous entendrez tout à l'heure mon discours sur l'amélioration de la race chevaline.

— En effet, dit M. Creton du Coche, ce doit être très-curieux.

— Silence, messieurs, dit M. Vote en agitant sa sonnette, la parole est à M. Prudhommeaux jeune.

M. Prudhommeaux, appelé jeune pour le distinguer de son père, avait soixante-cinq ans. C'était un de ces célibataires

taires cités pour leur esprit dans la province; il excellait surtout dans les petits vers, et on ne manquait pas, aux dîners d'apparat, de l'avoir, afin de lui faire remplir des bouts-rimés.

— Épigramme! s'écria Prudhommeaux jeune, en lançant un regard satirique à l'assemblée. Aussitôt un sourire général se posa sur les lèvres de chacun, et quelques vieillards firent claquer la langue comme s'ils allaient goûter un petit vin agréable. On entendait même à l'avance de petits rires étouffés, annonce certaine d'un plaisir goûté par anticipation, comme ces paysans qui, allant au spectacle pour la première fois, trouvent une immense jouissance à contempler la toile.

— Épigramme! répéta Prudhommeaux jeune, et il récita :

Le long d'une garenne un médecin chassait.
— Hé! hé! dit un plaisant qui près de là passait :
Pourquoi prendre un fusil durant vos promenades,
En est-il donc besoin pour tuer vos malades?

A ces vers, dits du bout des lèvres, l'académie ne put contenir sa gaieté; le président agitait sa sonnette avec enthousiasme; les rires et les applaudissements se combinèrent, et Prudhommeaux jeune, avec un profond sérieux, recueillit un hommage public qui lui semblait dû.

— C'est bien fâcheux que le docteur Prevot ne soit pas ici, disait-on.

— Comme c'est lui!

— Est-il bien dépeint en quatre mots!

— Je ne conseille pas à Prudhommeaux jeune de se faire soigner par le docteur Prevot.

— Voilà le modèle de la fine plaisanterie, disait M. Vote.

— Oserais-je prier M. Prudhommeaux jeune, dit madame Breteau, de vouloir bien redire sa charmante épigramme?

Le poëte remonta à la tribune sans se faire prier, et

répéta son quatrain aux applaudissements unanimes. Le maréchal des logis Chamberlin lui succéda.

— Messieurs, dit-il, j'ai un grand travail...

— Permettez, monsieur Chamberlin, dit M. Vote, ce n'est pas encore votre tour.

— Et quand donc? demanda brusquement celui-ci.

— Mon cher confrère, dit le président, madame Prudence Breteau n'a pas encore parlé, et vous comprenez que les dames avant tout.

— Bah! dit Chamberlin, de la *poasie*, toujours de la *poasie;* j'en ai assez moi, de la *poasie*, et vous, monsieur Creton?

L'avoué, qui débutait dans une société savante, salua son interlocuteur en souriant de façon à laisser croire qu'il partageait les récriminations de l'ancien sous-officier de hussards.

— Messieurs, s'écria M. Vote, madame Prudence Breteau, née Pichery, veut bien consentir à nous lire une de ses nouvelles et fraîches productions.

— Mes chers confrères, dit la muse, je vous demande un peu d'indulgence pour des vers que vous avez bien voulu trouver passables quelquefois. La pièce est intitulée : *Nésilda, la pauvre mère.*

Et après s'être recueillie, elle dit d'une voix pleine de sanglots :

Dans son bercelet l'enfant dort.
Elle a des yeux bleus, l'enfant blonde.
Nésilda veille et l'enfant dort :
Beau lis sur qui l'orage gronde.

Soudain il rouvre sa paupière;
Sa bouche a des sourires d'or.
Elle s'ouvre en criant : « Ma mère!... »
Pauvre mère!... L'enfant est mort!!!...

— Quelle âme! quel cœur! s'écria le président.

— Ce n'est pas gai comme votre petite *machine*, dit Chamberlin à Prudhommeaux jeune, qu'il trouva moyen de froisser par cette parole.

Quelques membres feignaient de verser des larmes, tandis que madame Breteau, étendue sur le fauteuil, paraissait brisée par la douleur poétique.

— Remarquez, messieurs, dit le président, l'heureux choix du nom de Nésilda, qui indique déjà un ton général de douleur. Ce vers surtout m'a frappé :

Beau lis sur qui l'orage gronde...

d'autant plus que notre grande artiste, madame Breteau, y mettait un sentiment de bienveillance troublée, et qu'elle allait en renchérissant sur le mot *gronde*. M. de Lamartine serait jaloux de

Sa bouche a des sourires d'or !...

Enfin, je fais des compliments personnels à notre chère académicienne sur l'onction et la foi qu'elle a mises dans ce petit chef-d'œuvre.

Le capitaine Chamberlin s'était précipité à la tribune.

— Messieurs, dit-il, l'heure se passe et j'ai un grand travail sur l'amélioration de la race chevaline.

— La commission, dit le président, en a-t-elle eu connaissance ? Lui avez-vous soumis votre manuscrit ?

Chamberlin répondit que non.

— Il est impossible, dit le président, que nous écoutions votre rapport aujourd'hui.

— Comment ! s'écria d'un ton menaçant le maréchal des logis.

— Le règlement ! lisez le règlement ! s'écrièrent deux académiciens.

M. Vote lut l'article 307, par lequel tout travail d'un membre, soit adjoint, soit correspondant, devait être étudié

par une commission de quatre membres, renouvelée tous les mois, qui, dans une analyse rapide, déclarait si le travail présenté n'était pas contraire aux mœurs ou s'il était empreint d'une couleur politique.

— Sacrebleu ! dit Chamberlin, j'attaque le ministère.

— Mais vous voulez donc faire fermer notre académie ! dit M. Vote.

— N'est-ce pas indigne, s'écria Chamberlin, de voir la cavalerie faire sa remonte avec des mecklenbourgeois ?

— Qu'importe ? dit le président.

— Qu'importe ! reprit Chamberlin hors de lui... Déclamateur, vieil Oreste !

— Je vous en prie, dit madame Breteau en se penchant vers M. Vote, faites une infraction à nos règlements en faveur de M. Chamberlin, il est si violent !...

— Mes chers confrères, dit le président, en présence de la situation, je vous prie de voter par assis et levé si nous pouvons entendre la lecture du travail de M. Chamberlin. Que ceux qui sont d'un avis contraire se lèvent.

L'ex-maréchal des logis promena un regard si foudroyant sur chacun des membres, qu'ils restèrent tous cloués sur sur leurs bancs.

— J'ai une simple observation à faire, monsieur le président, dit Prudhommeaux jeune, qui se leva.

— Quoi ? s'écria Chamberlin en allant à lui.

— Oh ! monsieur Chamberlin, dit Prudhommeaux en retombant terrifié sur sa chaise, c'était dans votre intérêt.

— A la bonne heure, dit le maréchal des logis. Je commence. Messieurs, c'est quand les nations sont plongées dans la paix la plus profonde qu'il faut songer au fléau de la guerre. La France en particulier...

— Nous ne pouvons laisser l'orateur continuer sur ce ton, dit M. Vote ; il sait bien que la politique, cette pomme de discorde, est exclue de notre sein.

— Eh! nom d'un chien, laissez-moi finir ma phrase, dit Chamberlin. Ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, nous jouissons d'une paix profonde, nos armées sont dans l'inaction; seulement en Afrique...

— Monsieur Chamberlin! monsieur Chamberlin! s'écria le président.

— C'est un peu fort, dit timidement Prudhommeaux jeune.

— Voulez-vous me laisser dire, oui ou non? dit Chamberlin... J'abandonne l'Afrique... Il y a deux mois j'envoyai un mémoire à la société des haras; mais ces messieurs n'ont jamais mis le pied dans une écurie, ils dorment dans leurs fauteuils et méconnaissent les idées supérieures...

— Monsieur Chamberlin, nous ne pouvons laisser engager la discussion sur ce terrain...

— Cependant, dit l'ex-maréchal des logis, la société des haras n'est pas de la politique...

— Pardonnez, monsieur Chamberlin; si nous critiquons nos confrères, si nous attaquons la société des haras, à quelles terribles représailles ne serons-nous pas exposés?

L'ex-maréchal des logis poussa alors tous les jurements qu'il avait recueillis dans diverses casernes, et interpella l'assemblée d'une façon si provoquante que madame Prudence Breteau tomba dans des attaques de nerfs. Heureusement les bougies touchaient à leur fin, et le président, pour conjurer l'orage, leva la séance.

XVII

UNE VISITE A L'OBSERVATOIRE.

La solennité avait été annoncée par tous les journaux de Paris et de la province; ce fut une véritable fête pour la petite ville de la Ferté-Milon, qui jusqu'alors n'avait pas tenu à grand honneur d'avoir donné naissance à Racine.

Il fallait un tel mouvement à Julien pour lui faire oublier les événements par lesquels il venait de passer.

A la séance d'ouverture, le vieux pair de France, homme sourd et goutteux, fit un long discours dont le but était de prouver aux académiciens, ses collègues, qu'il serait bon d'emprunter au grand siècle ses traditions; selon lui la meilleure manière d'honorer Racine consistait en grandes perruques à la Louis XIV, que les membres du bureau devaient porter dans les séances publiques. Cette motion ne fut adoptée qu'après une longue discussion.

Le grammairien à qui revenait l'idée de l'académie Racinienne récita *Britannicus* tout entier, en exposant les principes de sa méthode, et il déclama la tragédie en l'accentuant avec force, avec onction, avec un accent guttural, du bout de la langue, en soupirant, en aspirant.

Un tableau allégorique montrait le châtiment qui attendait les adversaires du poëte : c'étaient des jeunes gens à la grande barbe et en gilets blancs à la Robespierre, lançant des pierres contre la statue de Racine, et blessés eux-mêmes par les pierres, qui, loin d'attaquer la statue du poëte, revenaient sur ses ennemis.

Un membre de la section de peinture fournit ce tableau, qu'on voit encore à la mairie de la Ferté-Milon; la séance ne dura pas moins de dix heures, attendu qu'il fut permis à quelques savants de lire des travaux qui n'avaient pas de rapport avec l'hommage rendu à Racine, mais qui témoignaient du culte de la province pour les arts et les lettres.

Après avoir expliqué son parapluie, en avoir signalé les propriétés, M. Bonneau fut invité, par le pair de France qui présidait l'assemblée, à vouloir bien l'ouvrir en public, et un tonnerre d'applaudissements témoigna à l'archéologue la part que chacun prenait à son système d'étude des monuments.

M. Creton du Coche lut ensuite ses observations sur la

température, et il fit part à l'assemblée des résultats que la société météorologique se proposait pour agrandir la durée de la vie.

Un orateur succéda et plaignit vivement Racine d'avoir vécu à une époque où cette science n'était point encore découverte, car quelques années de plus auraient pu favoriser le grand siècle d'une tragédie de plus.

La séance fut terminée par la lecture d'un mémoire de M. Chamberlin sur une maladie commune aux chevaux, le farcin, sujet peu racinien; mais il avait été décidé que tout savant de la province ayant donné le jour à Racine aurait le droit de lire une production de n'importe quelle nature.

Il y eut le soir grand bal à la mairie, et le sous-préfet délivra à tous les membres de l'académie une médaille de Racine, que chacun tint à honneur d'accrocher à sa boutonnière. La fête dura deux jours; après quoi M. Creton du Coche, jaloux de recueillir d'autres hommages, pria Julien de vouloir bien l'accompagner à Paris, où il se rendait au siége de la société météorologique.

Julien brûlait d'envie de reprendre la diligence et de retourner à Molinchart, quand même il n'y eût pas rencontré Louise; mais il était tenu par sa parole, et n'osait reparaître devant son cousin, qui lui avait donné de sages conseils; d'ailleurs, il comprenait qu'il était plus prudent d'attendre le départ de la Carolina.

Après avoir lutté, la raison l'emporta, et il accepta la proposition de l'avoué. Mais avant de partir il écrivit à madame Chappe un mot par lequel il lui demandait une réponse à Paris.

« Je ne vis plus loin de Louise, lui disait-il; au moins, dans la ville, je respire l'air qu'elle respire, et il me semble qu'il y a entre nous quelque rapport mystérieux, quoique je ne la voie pas. Allez-y, je vous en prie, parlez-lui de

moi, toujours de moi. Quelle cruauté elle a montré quand je suis parti avec son mari ! Elle a feint une indisposition pour ne pas me recevoir. Aussi, j'ai passé une nuit terrible dans la diligence, pendant que mes deux compagnons ronflaient en rêvant à leurs discours. Quel calme donne la science et même cette apparence de science dont sont frottés ces deux êtres ! Ils n'abandonneraient pas une heure de leur archéologie pour un peu d'amour, et moi, je donnerais tous les monuments du moyen âge et de la renaissance pour que Louise voulût bien m'aimer un peu.

« Je pars pour Paris ; mais je n'y serai pas deux jours, que je maudirai chaque minute qui s'écoule sans me rapprocher de Louise. Voyez-la tout de suite, n'est-ce pas, madame ? Ecrivez-moi plus vite encore comment vous l'avez trouvée, son air, sa figure, la façon dont elle vous aura reçue, l'effet que produira mon nom ! Ah ! si vous ne me l'aviez pas tant recommandé, comme je profiterais de l'absence de son mari pour lui écrire ! Une lettre est si peu compromettante... Je n'y tiens plus, je lui écris, et quoique je vous désobéisse, je vous obéis encore. Vous trouverez cette lettre dans la vôtre ; si vous jugez imprudent de la lui remettre, jetez-la à la petite poste ; si vous croyez la petite poste dangereuse, déchirez-la. Mais songez que j'attends votre réponse par le retour du courrier ; d'ici là, je ne vais plus comprendre M. Creton du Coche ; il est maître de ma personne, il peut me faire faire ce qu'il veut, aller où je ne veux pas ; mais il ne saura tirer de moi un seul mot raisonnable, car je n'ai qu'une pensée, et je l'ai laissée sur la montagne. JULIEN DE VORGES. »

En arrivant à Paris, M. Creton du Coche décida, quoiqu'il fît encore presque nuit, qu'il serait bon d'aller immédiatement au siége de la société météorologique, où demeurait le célèbre Larochelle. Julien essaya inutilement de lui démontrer qu'il était peu convenable d'aller chez les

gens à six heures du matin; M. Creton du Coche prit un fiacre, emmena le comte et se fit conduire rue de la Huchette. La maison où le commis voyageur avait donné son adresse est une de ces maisons borgnes de Paris pour lesquelles le propriétaire n'a pas même fait les frais d'un portier. Une petite allée noire et mal éclairée se prolonge jusqu'à ce qu'un obstacle avertisse les visiteurs qu'ils se trouvent en présence d'un escalier. Le rez-de-chaussée est occupé par un cordonnier strasbourgeois qui était parvenu à prononcer en français les mots relatifs à son état, à son entretien, à sa nourriture, mais qui, une fois sorti de ce petit dictionnaire, ne parlait qu'un baragouin capable de faire frissonner un Allemand lui-même.

En entendant M. Creton du Coche lui demander le siége de la société météorologique, le savetier le regarda avec inquiétude; jamais il ne put comprendre le renseignement que l'avoué désirait de lui, et il envoya M. Creton du Coche au premier étage, où demeurait une blanchisseuse de fin, qui, employant beaucoup d'ouvrières curieuses, devait nécessairement, suivant les idées du savetier, connaître la personne qu'il importait à M. Creton du Coche de trouver; mais la blanchisseuse n'était pas encore levée, et l'avoué dut attendre dans un café voisin une heure plus convenable pour se présenter.

— Êtes-vous bien certain de connaître l'adresse véritable? lui dit le comte. Cette maison me semble peu convenable pour recevoir une société savante.

— Au contraire, dit l'avoué; ces messieurs ne font pas de vains sacrifices au luxe, et je ne les en honore que davantage d'avoir fondé ici le siége de la société. N'est-ce pas ici d'ailleurs le quartier savant? Je brûle de les voir en séance et d'entendre cette série de rapports partis de tous les points de la France, et qui vont révolutionner la climatérique...

Là-dessus, M. Creton du Coche se livra à ses considérations sans fins que Julien n'écoutait pas, son esprit voyageant ailleurs.

— Si vous retourniez dans cette maison, lui dit le comte, pendant ce temps je ferais préparer le déjeuner.

— Vous avez raison, dit l'avoué, et si vous le permettez, j'invite à déjeuner avec nous M. Larochelle. Vous verrez quel homme instruit, comme il raisonne bien; je n'ai pas eu besoin de l'entendre un quart d'heure, qu'il m'avait développé clairement son système, et que je connaissais la science à fond. Ne croyez pas qu'il ait la mine renfrognée des vieux savants; au contraire, M. Larochelle est jeune encore et nullement pédant.

— Amenez donc M. Larochelle, dit le comte.

Après une demi-heure de recherches dans la maison sans portier, l'avoué, arrivé au cinquième étage, poussa un cri de joie en lisant le nom de Larochelle écrit à la craie sur une méchante petite porte. Il frappa discrètement, et une voix de femme lui répondit :

— Entrez.

Quoique un peu surpris de ce qu'une société savante fût logée si haut, M. Creton tourna la clef et se trouva en présence d'une ouvrière, dans une pauvre chambre mansardée, dont le principal ameublement était représenté par du linge pendu sur des ficelles.

— Pardon, mademoiselle, je me trompe, dit l'avoué en se retirant.

— Que demandez-vous, monsieur?

— J'aurais désiré parler à M. Larochelle. Je venais ici croyant m'adresser au siége de la société météorologique.

— Monsieur, dit l'ouvrière, la société ne tient plus dans la maison.

— Ah! s'écria M. Creton sous le coup d'une violente émotion.

— Quant à M. Larochelle, si vous voulez lui laisser votre adresse, il ira vous trouver.

L'avoué laissa sa carte avec l'indication de l'hôtel où il était descendu, et revint trouver le comte, qui fut étonné de l'air soucieux de M. Creton du Coche.

Sans avoir de soupçons défavorables contre la société météorologique, l'avoué ne pouvait comprendre comment Larochelle lui avait donné une adresse rue de la Huchette, quand il n'y demeurait pas. Ayant raconté à Julien la singulière façon dont il avait été reçu :

— Il y a un moyen, dit le comte, de connaître la vérité. Garçon, apportez-moi l'*Almanach des* 25,000 *adresses*... Vous y trouverez, dit Julien, toutes les sociétés savantes de Paris.

M. Creton du Coche saisit avec empressement l'almanach et le feuilleta près d'une heure dans tous les sens.

— Il n'y a pas de trace, dit-il en soupirant, de société météorologique.

— Eh bien! dit Julien, il faut aller à l'Observatoire; vous demanderez à parler à un des secrétaires, et s'il ne connaît pas votre société, personne ne la connaît à Paris.

— Oh! mon cher Julien, comme vous vous intéressez à la science! je le vois maintenant...

La journée se passa tristement pour Julien, qui trouvait une médiocre satisfaction à accompagner M. Creton dans ses courses; mais le lendemain matin il reçut deux lettres dont l'écriture le fit tressaillir. L'une était de Jonquières, l'autre de madame Chappe. Jonquières ne demandait plus à son ami qu'un peu de courage; dans deux jours, la Carolina partait; le départ de Julien avec l'avoué était assez connu dans la ville pour que le bruit en fût venu jusqu'aux oreilles de l'écuyère.

Certaine que Julien n'était plus à Molinchart ni aux environs, elle s'était résignée à son sort et attendait même

avec une éertaine impatience que sa maladie lui permît de s'éloigner d'une ville qui lui rappelait des souvenirs douloureux.

Quoique le comte fût touché de la malheureuse passion de la Carolina, il lui sembla que cette lettre lui enlevait un grand poids; l'écuyère partie, il pouvait reparaître sans danger à Molinchart; il reverrait Louise, et l'avenir se présentait sous des couleurs favorables. Madame Chappe écrivait à Julien :

« Monsieur le comte,

« Je réponds immédiatement à votre honorée lettre, et j'ai exécuté vos intentions. Notre Louise est toujours triste et dévorée par le mal inconnu que vous avez fait naître, et dont vous obtiendrez prochainement une cure miraculeuse. Elle me cache encore ses secrets sentiments, et si je ne connaissais pas les jeunes femmes, je lui dirais : Confiez-vous à moi, dites-moi vos tourments, ils seront à moitié diminués quand je les partagerai. Mais notre jolie Louise n'est pas une femme comme les autres; elle mourrait plutôt que de dire son secret. Je comprends, monsieur le comte, la passion qu'elle vous a inspirée.

« C'est un ange de patience et de résignation; elle est jalouse de l'amour qu'elle vous inspire, elle craindrait de l'éventer en le mettant au jour. Ne vaut-il pas mieux qu'elle se taise : si elle se confiait à moi, elle pourrait se confier à d'autres; vous ne savez pas combien elle a d'ennemis acharnés, à commencer par la sœur de son tyran. Il faut montrer une extrême prudence, sans quoi tout est perdu.

« On parle beaucoup de vous dans la ville : on raconte vos amours avec cette étrangère que je ne connais pas; on va même jusqu'à dire qu'elle a voulu se tuer pour vous. J'ai été contente de ces bruits que vous avez eu l'adresse de répandre et je vous trouve d'une sagesse de Mentor

dans cette circonstance. Il y aura après-demain une soirée magnifique à laquelle je suis engagée; j'ai l'espérance d'y rencontrer notre Louise, car je l'ai fort engagée à y aller. Mais je suis bien embarrassée, on ne trouve rien dans ce maudit pays; il me fallait absolument un châle cachemire carré, et les magasins de la ville n'ont que de petits méchants châles qui ne me conviennent pas.

« Seriez-vous assez bon, monsieur le comte, vous qui avez tant de goût, pour passer à *Malvina*, le grand magasin de nouveautés de la rue Saint-Denis, près du boulevard, et d'y choisir un châle tel qu'il vous plaira; je laisse le choix du dessin à votre tact si fin. Cependant, je préférerais de grandes palmes de couleur sur un fond jaune. En le mettant à la diligence ce soir, je le recevrai demain, et je pourrai faire figure à cette soirée où je verrai notre belle Louise, bien certainement, autour de laquelle tous les galants du pays vont papillonner; mais ils auront beau faire et beau dire, elle a fixé dans le cœur, avec une épingle qui la fait un peu souffrir, un jeune papillon qui s'appelle comme vous, monsieur le comte, et qui n'y laissera pénétrer personne.

« Dites que je suis bavarde, je vous entends; mais quand je vois des jeunes gens s'aimer de toutes leurs forces, dont l'affection est traversée par des êtres ridicules et méchants, je ne peux m'empêcher de m'intéresser à eux et d'essayer de lutter en leur faveur. Les dames de la ville vont être jalouses de mon châle; mais les hommes seraient bien autrement jaloux s'ils savaient quelle belle conquête vous avez faite. Est-ce que vous ne vous ennuyez pas de traîner après vous dans Paris ce boulet de mari? Notre pauvre Louise l'a traîné encore plus longtemps que vous; mais maintenant vous allez être deux compagnons de chaîne, et le boulet sera moins lourd. Adieu, homme sage, jeune et prudent... Revenez bien vite, je vous attends avec impa-

tience, et je suis sûre qu'*on* ne vous attend pas moins impatiemment.

« Votre toute dévouée servante, Femme CHAPPE. »

M. Creton du Coche ne trouva plus le Julien de la veille ; les deux lettres avaient changé la physionomie du comte, qui, au déjeuner, se montra d'une humeur plus aimable.

— J'ai quelques courses, dit-il à l'avoué; permettez-moi de vous laisser à vos affaires. Faites-les promptement, afin que nous puissions quitter Paris le plus tôt possible.

M. Creton du Coche, poursuivant sa grande affaire, se rendit à l'Observatoire, où il fut reçu par un secrétaire du bureau des longitudes.

— Pardon, monsieur, dit l'avoué, si je vous dérange, mais vous devez connaître M. Larochelle?

Comme le secrétaire ne répondait pas :

— Le célèbre Larochelle, reprit l'avoué; il est de votre partie.

— Serait-ce, monsieur, un employé de l'Observatoire?

— Précisément, dit M. Creton du Coche; il est peut-être bien maintenant de l'Observatoire. Je venais lui apporter mes observations météorologiques, dit l'avoué en présentant un énorme dossier.

— Ah! monsieur s'occupe d'observations astronomiques?

— Météorologiques, monsieur... Je les ai faites à Molinchart depuis près d'un an... Vous n'êtes peut-être jamais venu à Molinchart?

— Non, monsieur, je ne connais pas Molinchart.

— Vous avez tort, monsieur. Molinchart est la ville la mieux située en France pour les études en météorologie... une jolie ville d'ailleurs... on y jouit d'une vue admirable... sa situation est très-élevée; M. Bonneau se décide à en donner la hauteur précise au moyen de son parapluie.

— De son parapluie! s'écria le secrétaire de l'Observatoire.

— Vous ne connaissez pas M. Bonneau, l'archéologue?

— Voilà la première fois, monsieur, que j'entends prononcer son nom.

M. Creton du Coche fit un imperceptible mouvement d'épaules qui signifiait : « Ces gens de Paris ne connaissent rien; ils ignorent jusqu'aux noms de Bonneau et de Larochelle. » Alors l'avoué entreprit de donner une idée du parapluie au secrétaire de l'Observatoire, qui, à partir de ce moment, jugea qu'il avait affaire à un de ces nombreux excentriques qu'on rencontre sur tous les chemins de la science; cependant il fit demander, par simple politesse, si on connaissait M. Larochelle dans les bureaux. Le garçon de service revint apporter la nouvelle que le nom de M. Larochelle était tout à fait inconnu à l'Observatoire.

— Ah ! dit l'avoué, j'ai eu tort, monsieur, je l'avoue, de venir ici... Je me rappelle maintenant que M. Larochelle m'avait prévenu qu'il y avait une sorte de dissidence, de lutte entre la société météorologique et l'Observatoire... C'était une société rivale; si vous me permettez de dire la vérité, j'ai été frappé, en arrivant, de la situation de l'Observatoire; vous êtes trop bas : c'est à Molinchart qu'il faudrait transporter l'Oratoire.

Ainsi que beaucoup d'habitants de petites provinces, l'avoué rapportait tout à sa ville; il n'y avait qu'un Molinchart au monde; même en admettant que Paris jouît de quelques avantages, Molinchart avait des qualités particulières qu'il était impossible de trouver ailleurs. Le secrétaire écouta d'abord avec assez de patience la description de Molinchart et de ses environs; mais quand l'avoué en fut arrivé à l'explication de la société météorologique, il tomba de son haut en apprenant qu'il avait été pris dans les filets d'une sorte d'aventurier.

— En dehors des corps académiques reconnus par l'État, lui dit le secrétaire, il existe nombre de petites sociétés

savantes qui se réunissent le plus souvent par gloriole, mais dont les travaux n'ont aucun poids auprès des savants.

M. Creton du Coche avait la honte peinte sur les traits, et il murmurait : « Ah! le scélérat que ce Larochelle! » quand un jeune homme entra, tenant à la main un papier qu'il apportait à signer au secrétaire. Il ne put s'empêcher de sourire en entendant les exclamations de dépit et de colère qui agitaient l'avoué.

— Bernard, je vous laisse avec monsieur, dit le secrétaire, qui s'était levé plusieurs fois pour congédier M. Creton du Coche, et qui ne savait comment s'en débarrasser.

Bernard resta sans que l'avoué s'aperçût que son premier interlocuteur était parti. Sans faire le moindre mouvement, l'employé étudia à loisir les lourdes imprécations de M. Creton du Coche, qui, en une heure, était tombé du fauteuil académique de la société Racinienne, et qui craignait surtout d'être livré aux risées des Molinchartais quand ils apprendraient ses malheurs scientifiques.

Bernard était un tout jeune vaudevilliste qui vivait d'un médiocre emploi à l'Observatoire. Il avait obtenu cette place plutôt comme une sinécure que pour le travail qu'on attendait de lui; à cette époque, il faisait plus de vaudevilles pour le théâtre du Luxembourg que d'expéditions. D'ailleurs il était très-spirituel, divertissant les bureaux de ses saillies, jouissait d'une faveur marquée à l'Odéon, aux théâtres du Panthéon, de Bobino, et régalait ses confrères les employés de billets de spectacle.

— Que vous a donc fait ce Larochelle, monsieur? demanda-t-il à M. Creton du Coche.

En entendant une voix inconnue, l'avoué leva la tête, parut surpris; mais Bernard lui expliqua que son chef de bureau avait été mandé à l'instant et qu'il le remplaçait. M. Creton du Coche raconta une fois de plus ses malheurs, comme il arrive aux personnes accablées de douleur, qui

s'en déchargent à tout venant. Bernard consola l'avoué autant qu'il le put : il connaissait Molinchart, il connaissait M. Bonneau, il connaissait Larochelle. L'avoué faillit sauter à son cou; enfin il trouvait un homme qui admettait que Molinchart était une des plus remarquables villes du royaume.

— Eh bien, monsieur Bernard, dit l'avoué, je vous en prie, donnez-moi des nouvelles de Larochelle.

— Il est mort, dit Bernard.

— Mort ! s'écria M. Creton du Coche.

— Hélas ! oui ! le pauvre garçon, il n'est que trop vrai, était monté sur une falaise dans les environs du Havre, lorsqu'une trombe subite l'a enlevé, lui et un monsieur qu'il initiait à la science.

— C'est une belle mort, dit l'avoué; et moi qui insultais ses mânes il n'y a pas cinq minutes ! Mais votre chef de bureau me faisait entendre que j'étais victime d'un intrigant...

Bernard se pencha à l'oreille de l'avoué :

— Ici, dit-il, on est jaloux de tout innovateur... N'en parlez pas, vous me feriez destituer.

— Ne craignez rien, dit M. Creton du Coche. Cependant je ne ne comprends pas que, rue de la Huchette, on m'a fait déposer ma carte pour la lui remettre... Une blanchisseuse m'a parlé.

— C'était son amante, monsieur Creton... On lui a caché la mort du malheureux Larochelle.

— Je vous remercie, monsieur; vous m'expliquez bien des choses.

En effet, Bernard n'était jamais embarrassé d'expliquer ce qu'il ne savait pas. Molinchart, M. Bonneau et Larochelle lui étaient tout à fait inconnus; mais il avait pour habitude de susciter d'innocentes farces dont il se récréait à lui seul. Une mauvaise journée pour Bernard était celle

qui se passait sans l'avoir mis à même de rire aux dépens d'autrui.

— Je vais faire un rapport et une notice nécrologique pour la société Racinienne.

— Je vous donnerai des notes, monsieur Creton, dit Bernard.

Comme l'avoué prenait son chapeau :

— Vous seriez peut-être curieux, lui dit le vaudevilliste, de visiter l'Observatoire ?

— Je n'osais vous le demander, dit l'avoué; vous comprenez, une académie rivale pourrait s'en formaliser... Je respecte les convenances... Cependant, je serais curieux de voir leurs instruments là-haut.

— Eh bien, monsieur Creton, suivez-moi.

Bernard descendit un étage, accompagné de l'avoué, qui manifesta son étonnement de ne pas monter sur la coupole qu'il avait aperçue du jardin du Luxembourg.

— Vous êtes un honnête homme, lui dit le vaudevilliste, un savant consciencieux comme il ne s'en trouve malheureusement pas à Paris... Vous croyez tout bonnement que ces messieurs de l'Observatoire montent là-haut pour observer les astres... Peuh ! ils sont tous vieux et ont les jambes cassées... Jamais ils ne mettent le pied dans la salle d'observations... C'est le concierge de l'hôtel qui passe les nuits; il a six cents francs, le logement, et il fait tout.

M. Creton du Coche était indigné et déblatérait contre l'Académie.

— Ce pauvre Larochelle avait raison de s'insurger contre l'Observatoire, s'écriait-il... Mais il me semble que nous descendons à la cave, monsieur Bernard ?

— Précisément. Je ne vous dirai pas que ces messieurs observent les astres à la cave, quoiqu'ils en soient capables; mais les nuits qu'ils devraient être occupés à veiller, il les passent dans leur lit... C'est le concierge qui supporte

toute la fatigue... Il y a bien des inspecteurs du gouvernement; mais le concierge a une lunette excellente qui permet de voir jusqu'au commencement de la rue d'Enfer. Sitôt qu'il aperçoit la voiture d'un inspecteur, il tire une sonnette qui communique à la chambre à coucher de ces messieurs, qui se lèvent aussitôt. L'inspecteur arrive, leur trouve les yeux battus, et leur fait encore des compliments de se fatiguer pour la science... Et je ne parle pas des gratifications, qui passent devant le nez du véritable travailleur, le concierge.

— C'est affreux! s'écria l'avoué.

— Toutes les administrations sont menées de la sorte, continua Bernard; les affaires sont conduites ainsi par les concierges, les garçons de bureaux. C'est ce qui explique comment l'administration marche si mal en France. Ensuite, étonnez-vous que l'Observatoire annonce pour telle date des comètes qui n'arrivent pas, et qu'il n'annonce pas celles qui arrivent. Notre concierge n'a l'œil que sur la rue d'Enfer, dans la crainte de voir arriver des inspecteurs à l'improviste, et pendant ce temps il se passe dans les nuages des symptômes très-significatifs dont il ne peut tenir compte.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria M. Creton du Coche, je tombe de mon haut.

— Touchez cela, dit Bernard en prenant la main de l'avoué, qui frôla un objet froid et qui lui parut être un tuyau de pompe; c'est un des mille instruments de précision que la science moderne enfante, et que l'Observatoire cache immédiatement dans la cave, afin de ne pas se donner la peine de l'étudier et d'en faire l'objet d'un mémoire.

— C'est un assassinat! dit l'avoué.

— Ils ne peuvent pas enterrer l'inventeur, ils enterrent l'invention, dit Bernard... Regardez ce puits, monsieur Creton; je suis persuadé qu'il y a au fond plus de quatre

cents instruments nouveaux qui auraient fait la gloire du siècle... Maintenant prenons garde qu'on ne vous voie remonter de la cave; on me soupçonnerait de vous avoir montré les objets.

— Mon voyage ne sera pas perdu, dit M. Creton du Coche; mais je retournerai à Molinchart la mort dans l'âme... Il n'y a donc d'honnêteté qu'en province?

— Et de science également, monsieur Creton.

— Que vais-je faire maintenant sans ce pauvre M. Larochelle?

— Continez vos travaux, faites-en part à la société Racinienne; le bruit ne peut manquer d'en venir aux oreilles de nos savants; et un jour, monsieur Creton, la renommée saura bien triompher de l'inertie des corps académiques.

— Vous êtes honnête, monsieur Bernard, dit l'avoué en lui serrant les mains; mais le portier qui observe les astres, cette cave où on enterre les instruments... J'avoue que je m'en retourne bien désillusionné.

XVIII

LA MAISON DES DAMES JÉRUSALEM.

Un matin Louise, qui était à sa toilette, fut avertie que la servante de madame Chappe désirait lui parler.

— Madame Chappe, dit cette fille, vous présente ses hommages, madame, et vous fait prier de passer chez elle pour rendre visite à mademoiselle Élisa de Vorges, qui est un peu indisposée.

— Je serai à la pension entre midi et une heure, dit la femme de l'avoué. Si je n'attendais pas mon mari pour déjeuner; je partirais immédiatement; mais il va sans doute rentrer, ou plutôt, continua Louise, veuillez rester ici quelques minutes, et s'il revient, je vous accompagne aussitôt.

D'après le rapport de la bonne, Élisa n'était pas gravement malade; mais depuis quelque temps elle était triste, elle ne mangeait presque pas, ne jouait plus avec ses compagnes, et avant de prévenir la comtesse de Vorges, qui pouvait s'affecter trop vivement de cette nouvelle, madame Chappe avait jugé plus prudent d'en avertir une amie; elle espérait que la vue de Louise pourrait améliorer l'état de la jeune fille.

Si madame Creton ne pouvait venir dans la matinée, la maîtresse de pension se croyait obligée d'en écrire dans l'après-midi à la comtesse, et elle craignait qu'une maladie sérieuse ne fût annoncée par cette mélancolie sans motifs.

Comme il arrivait quelquefois à l'avoué de s'attarder dans la ville, Louise prit le parti de suivre la servante; elles longèrent les remparts, et en passant près de la cathédrale, Louise ne remarqua pas que mademoiselle Ursule Creton en sortait et la suivait des yeux.

La vieille fille commençait à marcher difficilement, mais la curiosité lui rendit l'usage de ses jambes, et elle suivit de loin le chemin que prenait sa belle-sœur.

Louise et la bonne avaient une forte avance sur mademoiselle Creton, qui n'en remarqua pas moins que les deux femmes entraient chez madame Chappe.

En face de l'institution est la maison des dames Jérusalem, deux sœurs qui se sont retirées dans une partie écartée de la ville, après avoir ramassé quelques rentes dans le commerce de la mercerie.

Les dames Jérusalem forment à Molinchart le tribunal de l'opinion: quand une nouvelle se répand dans la ville, et que quelqu'un fait un signe de doute, si on lui dit: « Je le tiens de ces dames Jérusalem, » il est d'usage alors de s'incliner et de regarder la nouvelle aussi pure que de la bijouterie contrôlée à la Monnaie.

Mademoiselle Ursule Creton entretenait commerce d'ami-

tié avec les dames Jérusalem, chez lesquelles il était du bon ton d'avoir entrée et de recueillir une fois par semaine la chronique scandaleuse de la ville. Louise entra dans le pensionnat et fut conduite par la bonne dans un petit salon, avec la prière d'attendre cinq minutes qu'on pût prévenir Élisa et la maîtresse de pension. Ce salon tenait plutôt de la physionomie du boudoir, grâce à un demi-jour qui pénétrait difficilement d'épais rideaux de damas de laine.

Louise, ayant entendu des pas qui se dirigeaient du côté de la porte opposée à celle par laquelle elle était entrée, se leva pour recevoir plus vite dans ses bras la jeune fille qu'elle venait visiter. Mais elle resta anéantie en voyant Julien devant elle.

— Vous ici, monsieur, dit la jeune femme stupéfaite; on me trompe donc?

— Non, Louise, dit Julien, on ne veut pas vous tromper.

— Monsieur, laissez-moi, je veux sortir, dit Louise.

Mais le comte tenait Louise par la main et l'empêchait d'aller à la porte.

— C'est bien mal, monsieur, dit-elle en faisant un brusque effort et en se rejetant à un coin de l'appartement vers la porte qu'elle essaya d'ouvrir.

La porte était fermée en dehors.

— Quelle infamie! s'écria-t-elle; et vous avez cru triompher de moi par des moyens semblables?

— Écoutez, Louise, dit Julien d'un ton sérieux, sans doute nous nous revoyons aujourd'hui pour la dernière fois; mais laissez-moi vous expliquer ma conduite depuis votre retour de la campagne. Vous me connaissez assez pour savoir que je n'emploierai jamais la violence vis-à-vis d'une femme; je me croirais dégradé, et je vous donnerais le droit de me regarder comme l'homme le plus vil qui soit sur la terre. Il m'a donc fallu agir de ruse; vous ne vouliez pas me recevoir chez vous, vous ne m'écoutiez plus,

j'ai tenté de vous donner une lettre, vous l'avez déchirée... Que faire ? Il y a des moments où j'ai été tenté de dire à votre mari : Vous n'aimez pas votre femme, vous ne la comprenez pas, elle ne vous intéresse en rien... Eh bien! je l'aime, je crois pouvoir la rendre heureuse, laissez-moi l'emmener loin d'ici... que vous importe! C'était de la folie, n'est-ce pas, Louise? mais vingt fois pendant notre voyage à Paris, cette idée me revenait à la tête.... Que serait-il arrivé ? Nous serions partis à l'étranger, vous auriez porté mon nom : on peut vivre si heureux dans quelque coin quand on s'aime... Il n'y a plus besoin de société... J'étais fou; j'ai dit mes chagrins à madame Chappe, j'ai pleuré, je l'ai suppliée de venir à mon secours; ne lui en veuillez pas, Louise, d'avoir été trop bonne, d'avoir consenti à m'être utile... Si vous saviez combien j'ai dû la fatiguer de mon amour; tous les jours j'étais chez elle, et je l'envoyais chez vous, afin d'avoir de vos nouvelles..... J'ai su que vous aviez été maladive... j'aurais voulu vous voir malade, parce qu'alors vous auriez perdu toute volonté, la souffrance eût brisé vos forces, et je me serais installé près de votre lit, ne vous quittant ni nuit ni jour; de la part d'un ami, votre mari l'eût permis; j'aurais montré tant de dévouement, tant de soins! j'espérais faire passer mon amour dans chaque parole, dans chaque geste, dans chaque regard... Vous auriez été bien ingrate de ne pas me le rendre un peu... Vous ne me répondez pas, vous ne croyez pas à ce que je vous dit, et cependant il me semble que ma parole est vraie, que vous devez l'entendre.

— Après ce qui s'est passé ? dit Louise; après votre passion scandaleuse pour cette écuyère?

— Ah! je suis heureux, dit Julien, de vous entendre parler avec quelque amertume de cette femme... Je le pensais bien, que votre froideur venait de là... Mais comment avez-vous pu croire, Louise, que j'aimais une autre femme

deux jours après vous avoir quittée... Est-ce possible? N'est-ce pas pour vous que je suis revenu la nuit, et que votre mari m'a surpris devant votre fenêtre, me contentant de vous savoir reposer en paix non loin de moi?.... N'est-ce pas pour éteindre d'avance les soupçons qui pouvaient s'allumer chez votre mari que j'ai feint cette violente passion pour l'écuyère? N'est-ce pas désespérée de me voir un soir auprès de vous qu'elle est entrée dans cette furie qu'elle fit partager à son cheval, et qui faillit amener sa mort? Oh! Louise, vous devez bien m'aimer un peu pour me faire oublier les tourments que j'ai supportés depuis qu'il ne m'est plus permis de vous voir.

— Et moi, dit Louise, croyez-vous que je restais calme?...

Julien prit la main de Louise et la pressa longuement dans la sienne.

— Je ne devrais pas vous pardonner, dit-elle, de m'avoir fait tomber dans un piége.

— Si vous aviez voulu me recevoir chez vous, m'écouter....

— Et madame Chappe qui connaît ce secret. Quelle imprudence!

— Elle est si dévouée!

— C'est une grande faute, dit Louise. Et cette fille?...

— La servante ne m'a pas vu entrer, tout était arrangé d'avance.

— Mais votre sœur n'est donc pas malade?

— Élisa est assez souffrante pour que madame Chappe ait aggravé sa maladie devant la domestique.

— Je veux voir Élisa.

— Pas encore, Louise, dit Julien; une demi-heure ne peut pas remplacer un mois. Il y a un mois que je ne vous ai vue; laissez-moi vous regarder sans rien dire; vous êtes une nouvelle femme depuis notre séparation. Il me semble que je ne vous ai jamais vue, et je ne saurais trop

vous regarder.... Ah! que j'ai souffert, et qu'un peu d'amour me fait oublier ces désastres! Ce soir, j'irai chez vous, demain, après-demain, toute la semaine. Je deviens gourmand de vous voir.

— Qui sait ce qui nous est réservé? dit-elle tristement.

— Je vous en prie, Louisè, que ce vilain mot d'avenir ne sorte plus de votre bouche; qu'importe demain, si nous sommes heureux aujourd'hui?

— Puis-je vous recevoir à la maison aussi souvent qu'il vous plaira d'y venir? Certainement mon mari n'y trouverait rien à redire; mais les gens de la ville sont si méchants, tout se sait... je crains...

— Eh bien! dit Julien, maintenant que votre grande colère est passée, et que je vous ai avoué que madame Chappe était ma confidente, ne pourriez-vous venir ici de temps en temps, une fois par semaine, sous le prétexte de voir ma sœur? Rien de plus naturel : l'endroit est écarté, personne ne passe dans ce quartier, jamais on ne vous verra; j'arriverai au moins une heure avant vous.

— Ouvrez la porte, dit Louise, je vous répondrai quand je serai libre.

Le comte tira une clef de sa poche et ouvrit la porte.

— Et vous partez ainsi, dit Julien, sans un mot?

— Voyez, dit Louise, combien vous êtes exigeant; je vous ai déjà pardonné, et vous ne trouvez pas la récompense suffisante.

Julien étreignit Louise dans ses bras.

— Je ne reviendrai plus, dit-elle.

— Méchante, dit le comte, puis-je à peine vous serrer la main chez vous?

En sortant Louise tressaillit, car madame Chappe n'était qu'à quelques pas de la porte, et sa présence donnait à supposer qu'elle venait d'écouter l'entretien.

— Ah! ma chère dame, dit la maîtresse de pension, que

je suis heureuse de vous voir! Quel beau jeune homme! lui dit-elle plus bas en la prenant familièrement par le bras. Vous pouvez être certaine d'être bien aimée.

Louise rougissait et se sentait confuse.

— Il est aussi bon que beau, continua madame Chappe; la première fois que je l'ai vu, il m'a semblé qu'il était fait tout exprès pour vous!...

— Madame... dit Louise, que cet entretien blessait.

— Ce n'est pas, dit madame Chappe, comme votre mari, ce gros vilain loup, qui mérite bien ce qui lui arrive.

— Je vous en prie... madame...

— Moi, dit la maîtresse de pension, je suis contre les maris, c'est plus fort que moi; est-ce qu'il est de votre âge? je vous le demande. Est-ce qu'il songe à vous être agréable? Tandis que ce cher Julien vous aimera à passer toute la journée à vos genoux.

— Madame, de grâce, dit Louise, voici Élisa, prenez garde qu'elle ne vous entende.

En voyant la jeune fille, Louise l'embrassa à plusieurs reprises et lui montra une affection dont la comtesse de Vorges eût pu être jalouse.

— Avez-vous vu mon frère? dit Élisa sans s'apercevoir du trouble que cette question jetait dans l'esprit de la femme de l'avoué, qui ne répondit pas et cacha son émotion en embrassant l'enfant de nouveau. Madame Chappe s'était éloignée, et Louise put se retremper dans la conversation d'Élisa. Cet entretien lui fit beaucoup de bien, car il lui servit à oublier l'impression fâcheuse des paroles de la maîtresse de pension. Louise, sans s'en rendre compte, avait toujours ressenti une certaine répugnance pour madame Chappe, et le court entretien qu'elle venait d'avoir avec elle n'était pas de nature à faire paraître l'institutrice sous un meilleur jour.

Au fond de sa conscience, la femme de l'avoué ne se re-

prochait rien; elle était venue à la pension sans se douter du complot qui existait entre Julien et madame Chappe; elle avait pu pardonner au comte lorsqu'elle eut entendu sa justification; mais les exhortations de la maîtresse de pension, les éloges qu'elle faisait de Julien, entraînaient dans une sorte de complicité cette âme délicate. Aussi se promit-elle d'abord de ne plus revenir dans cette maison dangereuse, et Julien eut longtemps à triompher de la répugnance de Louise, qui sentait le lien qui l'unissait au comte en lui accordant un rendez-vous hors de chez elle. Beaucoup de femmes ne se trouvent pas fautives de recevoir dans leur salon des adorateurs qui ne cessent pas leurs déclarations; leur politique leur fait trouver des milliers de raisons : elles ne peuvent pas empêcher les hommes de leur faire la cour; il faudrait chasser tout le monde, ne recevoir que des vieillards, s'enfermer dans un couvent. Mais ces coquettes, qui se laissent aller aux enivrements de paroles complimenteuses, ne donnent un rendez-vous qu'avec la volonté d'être vaincues. Dans leur esprit le raisonnement a prévu la défaite. Louise n'avait aucun point de ressemblance avec ces femmes; les faits l'atteignaient sans qu'elle les eût raisonnés; elle aimait Julien parce qu'elle ne pouvait s'en empêcher, et cependant elle se trouvait malheureuse de ne pouvoir vaincre cet amour, qu'elle regardait comme condamnable. Souvent il lui arrivait de prendre sa vie depuis le jour où elle avait juré fidélité à l'avoué, et d'en égrener les incidents un à un comme un chapelet. Elle étudiait M. Creton du Coche à la manière d'un peintre qui fait un portrait, et ne trouvait pas dans ses actions, depuis son entrée en ménage, ces *crimes* nombreux dont ne manque pas de charger la tête d'un mari la femme qui veut le tromper. Une fois le mari convaincu de culpabilité, la femme marche la tête haute, la conscience en repos; mais Louise n'avait pas une de ces consciences complaisantes qui se prêtent

souvent sur le moment aux transactions les plus étranges, et qui paraissent s'endormir sur les plus grandes fautes, sauf à revenir plus tard sous la forme du remords vengeur, ce fantôme des nuits sans sommeil. Louise se trouvait coupable parce qu'elle ne voyait pas son mari coupable : l'égoïsme de M. Creton du Coche, la parfaite indifférence qu'il témoignait à sa femme, ne semblaient pas des motifs absolus de condamnation.

Cependant Julien revenait tous les jours chez l'avoué, et il pressait Louise de lui accorder un nouveau rendez-vous.

— Vous ne verrez plus madame Chappe, ma chère Louise, lui disait-il ; je lui ait fait comprendre combien la présence d'un tiers vous gênait, vous pouvez venir sans crainte. La bonne elle-même n'en saura rien ; comme la porte de la rue est toujours ouverte, vous passez et vous entrez immédiatement dans ce petit salon, dont j'ai fait faire une clef pour vous.

Louise se défendait d'aller à ce rendez-vous ; mais il arriva dans la conduite de M. Creton du Coche un changement qui fit triompher Julien des refus de celle qu'il aimait.

M. Creton du Coche n'avait jamais eu aucun souci, aucune maladie ; il jouissait d'une de ces robustes santés bourgeoises qui sont le privilége de ceux qui pensent peu ; mais tout à coup son caractère s'assombrit, il perdit son humeur égale ; au lieu de sortir comme par le passé et de s'intéresser aux travaux d'embellissement de la ville, il resta dans son cabinet et inquiéta son maître clerc Faglain, qui était obligé d'avoir l'air de travailler. Louise remarqua ce changement et lui en demanda les raisons ; mais il répondit qu'il était comme par le passé. Son humeur égale fut remplacée par des airs de froideur qui étonnaient également Julien.

— Votre mari serait-il jaloux ? demanda le comte à Louise.

— Je ne le pense pas, dit-elle ; il n'est pas seulement

froid avec vous, il l'est avec tout le monde : avec moi, avec ses amis.

Cependant, comme l'avoué devenait de plus en plus sombre, Louise conseilla à Julien de ne pas venir de quelques jours.

— A une condition, dit Julien, c'est que je vous verrai chez madame Chappe.

Louise se fit longuement prier, et enfin accorda un rendez-vous au comte.

Le surlendemain elle se rendit à l'institution, et fut rassurée de ne pas rencontrer madame Chappe : elle resta deux heures avec Julien, heureux de pouvoir causer en toute liberté avec celle qu'il aimait.

— Quand finiront mes arrêts? lui dit-il en la quittant et en faisant allusion à la défense de venir pendant quelque temps chez l'avoué.

— Le jour où vous pourrez venir, dit-elle, je mettrai des fleurs à ma fenêtre.

Ils se quittèrent ainsi, pleins de rêves de bonheur. Louise sortit de la pension, comme elle y était entrée, sans avoir rencontré personne dans les corridors; mais à peine eut-elle dépassé la rue qu'elle poussa un cri.

Son mari était devant elle.

— Venez, madame, dit-il en lui serrant le poignet et en l'entraînant vers la maison des dames Jérusalem; venez, on vous attend.

Louise avait perdu le sentiment des choses extérieures; il lui semblait qu'elle venait d'être frappée par un coup sourd qui l'empêchait de voir et d'entendre; tout son sang s'était réfugié au cœur, le reste du corps était froid et mort; elle sentait à peine une légère pression au bras, quoique plus tard elle trouva sa chair meurtrie par son bracelet. Elle entra, plutôt traînée que marchant, dans une maison qu'elle ne connaissait pas, et le sentiment ne lui revint

qu'en se trouvant dans un petit salon en face de mademoiselle Ursule Creton, assise dans un fauteuil, qui avait fait une grande toilette comme pour une cérémonie. Une joie cruelle était peinte sur les traits de la vieille fille.

— Ah! vous voilà, madame, dit-elle; il faut vraiment des circonstances extraordinaires pour qu'on puisse vous rencontrer. Vous préférez rendre visite à des étrangers, à une madame Chappe, plutôt qu'à votre belle-sœur. Il faut avouer que cette maîtresse de pension exerce un joli métier depuis qu'elle est arrivée, et qu'elle doit donner une singulière éducation aux jeunes filles.

— Malheureuse! dit M. Creton du Coche, avouez votre faute.

— Laissez-la, mon frère, si elle ne veut pas parler; tout à l'heure ce monsieur de Vorges va parler pour elle.

— Un ami! s'écria l'avoué. Le lâche!

— Eh! mon frère, vous croyez encore à l'amitié des jeunes gens? Si vous aviez cru à l'amitié de votre sœur, cela ne serait pas arrivé. Louise ne répondait pas; elle était attérée et baissait la tête. Par une porte vitrée du fond, on voyait apparaître aux coins des rideaux les yeux curieux des deux dames Jérusalem, qui épiaient cette scène avec une ardente attention.

— Le voilà! le beau monsieur, s'écria mademoiselle Ursule Creton, qui ne quittait pas Louise de vue et qui trouvait encore moyen de voir ce qui se passait dans la rue.

Julien sortait du pensionnat de madame Chappe et causait avec l'institutrice, qui se confondait en politesses.

— Oui, s'écria Ursule Creton en s'adressant au comte, comme s'il avait pu l'entendre, ris, beau jeune homme, donne des poignées de main à cette intrigante, fais l'aimable dans la rue; nous verrons si tu chanteras toujours le même air.

— Mon frère, dit-elle à M. Creton du Coche, ne sortez pas; je vous le défends.

Mais l'avoué ne paraissait guère disposé à réaliser les craintes de sa sœur; il ne regarda même pas dans la rue. En passant devant les fenêtres des dames Jérusalem, Julien vit d'un coup d'œil la figure haineuse de la vieille fille qui l'observait avec attention; il n'eut pas la pensée du drame qui se jouait dans cette maison, et dont il était le principal acteur. Un silence profond régnait dans le salon où allait se décider le sort de Louise. L'avoué n'osait regarder sa femme; Louise pleurait en se cachant la figure de son mouchoir. Seule, la vieille fille triomphait: cette scène la rajeunissait; elle était plus fière qu'un acteur qu'on rappelle après la pièce.

— Venez, madame, dit-elle en allant ouvrir la porte du petit escalier, où les dames Jérusalem s'étaient cachées, venez, il est bon que je ne sois pas le seul témoin de cette scène; mon malheureux frère ne compte pas, plus tard il serait capable de dire que j'ai inventé tout ce qui est arrivé depuis ce matin... Vous avez bien remarqué le comte de Vorges qui est sorti de chez madame Chappe?

— Oui, mademoiselle, dit l'une des dames Jérusalem; j'étais montée au premier étage, et là, derrière mes persiennes, j'ai tout vu et tout entendu.

— Ah! ah! s'écria mademoiselle Creton; et que se disaient ces deux honnêtes personnages?

— M. de Vorges remerciait madame Chappe avec effusion comme du plus grand service qu'on eût pu lui rendre, et il annonçait son retour dans une huitaine.

— Qu'il y compte, dit la vieille fille; dans une huitaine, nous nous arrangerons à ce qu'il n'y ait plus de madame Chappe à la maison.

— Il est de fait, dit l'aînée des dames Jérusalem, qu'une

pareille conduite de la part d'une femme qui a de jeunes enfants à élever est vraiment répréhensible.

— C'est scandaleux pour le quartier, reprit la seconde des sœurs.

— Monsieur Creton, dit Ursule, vous commencerez par adresser un rapport au maire, au sous-préfet, sur la conduite de madame Chappe.

— Mais, ma sœur, vous voulez donc me déshonorer publiquement ?

— Croyez-vous que toute la ville ne va pas le savoir? dit la vieille. Quand même ces dames Jérusalem ne parleraient pas, ni moi, est-ce que vous ne savez pas que les jeunes gens se vantent toujours des passions qu'ils n'inspirent pas? Dieu merci, cette fois, celui-ci peut se vanter sans mentir: il n'a pas besoin d'afficher madame, elle s'affiche bien toute seule.

— Monsieur, dit Louise en relevant la tête, vous êtes dans votre droit en me chassant de chez vous : j'ai de l'amitié pour M. Julien de Vorges, je ne le cache pas; mais je n'ai pas à subir un interrogatoire fait par une parente qui m'a toujours regardée comme une ennemie, dès que je suis entrée dans la famille. Réfléchissez-y; je peux paraître coupable, mais je n'ai pas violé mes devoirs d'épouse, quoique les apparences soient contre moi... Si vous croyez que la vie commune vous soit impossible, si ma présence vous rappelait un souvenir fâcheux, je partirai aujourd'hui, et jamais vous n'entendrez parler de moi.

— Non, Louise, dit M. Creton du Coche.

— Comment, lui dit mademoiselle Ursule Creton, vous faiblissez déjà ?

— Me promets-tu, dit l'avoué, de rentrer chez moi, en revenant à tes devoirs, à ta conduite passée ?

— Je ne sortirai pas, je m'enfermerai pendant aussi longtemps qu'il vous plaira, je ne parlerai à personne, dit

Louise, qui fondait en larmes à l'idée du sacrifice qu'elle s'imposait.

En voyant une réconciliation s'opérer si facilement, mademoiselle Creton fit une grimace, car elle avait compté sur une rupture brutale et définitive.

— Mon frère, dit-elle, en changeant de figure et en essayant de donner à ses traits et à sa voix quelque chose de conciliant, vous avez raison. Le mieux est de pardonner... car j'espère que ma belle-sœur ne m'en voudra pas de l'irritation que m'a causée cet événement.

— Oh ! ma sœur, s'écria Louise en se jetant dans les bras de la vieille fille, je vous jugeais mal; c'est moi qui vous méconnaissais jusqu'ici. Quels trésors de charité avez-vous pour oublier aussi facilement ma conduite ?

— La religion, ma fille, dit Ursule Creton, nous enseigne à pardonner aux plus grands pécheurs. Nous allons donc ne plus faire qu'une seule et même famille, tous unis, c'était mon seul désir; le mariage de mon frère nous avait séparés, le malheur nous réunira.

— Que vous êtes bonne, mademoiselle Ursule ! s'écrièrent les dames Jérusalem, qui feignaient la plus vive émotion et qui allèrent répandre le soir, dans la ville, le bruit de cette aventure.

XIX

MISÈRES D'INTÉRIEUR.

Dès le même soir Julien fut frappé d'une certaine activité qui régnait à la porte de M. Creton du Coche : un commissionnaire traînait sur une brouette des malles, des meubles, et les déposait dans la maison de l'avoué. Le comte, qui était à sa fenêtre, crut à l'arrivée d'un étranger; de temps en temps des personnes de la ville passaient sur la place et se montraient du doigt les fenêtres du premier

étage. Julien attendit la nuit; car d'ordinaire Louise ne manquait pas, à l'heure où elle se couchait, d'ouvrir sa fenêtre et d'envoyer au comte un signe d'adieu.

La fenêtre ne s'ouvrit pas comme de coutume, et Julien passa une nuit agitée en pensant à cet emménagement extraordinaire et à l'absence de Louise. Le lendemain matin le domestique de l'hôtel lui apporta un petit billet qui ne contenait que ces simples mots : « Tout est découvert; je suis perdue. Ne manquez pas de venir à la nuit tombante par la porte du jardin. — Femme CHAPPE. »

Ce fut un coup de foudre pour le comte, qui courut à la chambre de son ami Jonquières.

— Tiens, lis, lui dit Julien.

— Le mari sait tout, pensa Jonquières en regardant la figure défaite du comte. Cela devait finir ainsi... Mon pauvre Julien !

— Je veux enlever Louise ! s'écria le comte ; je ne peux plus vivre sans elle.

Jonquières poussa une exclamation.

— Tu ne m'approuves pas ? dit Julien. Je t'en prie, mon ami, aide-moi; ne me laisse pas seul avec mon chagrin, je ne sais pas ce que je ferais pour m'en débarrasser...

— Il faut voir madame Chappe, dit Jonquières ; il faut connaître à fond ce qui est arrivé.

— Mais ne le dit-elle pas ? Tout est découvert.

— Tu vas sans doute recevoir la visite du mari ?

— Si je savais qu'il fît souffrir Louise, je le tuerais, dit Julien.

La journée se passa ainsi pour les deux amis, qui cherchaient à creuser le sens de la lettre de la maîtresse de pension.

— Il me semble qu'on te regarde, disait Jonquières à Julien, en voyant se retourner quelques vieux promeneurs

bourgeois qui, aussitôt qu'ils avaient dépassé le comte, croyaient pouvoir l'étudier des pieds à la tête avec une vive curiosité.

A peine le jour commençait-il à tomber que Julien se rendit à la petite porte du jardin de madame Chappe. La maîtresse de pension portait avec affectation son mouchoir à ses yeux.

— Déshonorée! monsieur le comte, déshonorée! s'écria-t-elle, perdue dans l'esprit public pour vous avoir montré trop de bienveillance!

Et elle sanglota.

— Et Louise? dit Julien, qui oubliait les pleurs de madame Chappe.

— Louise, aussi perdue comme moi!... Nous sommes victimes de mademoiselle Ursule Creton!... Ah! pourquoi ai-je eu le cœur si sensible?

Alors la maîtresse de pension raconta, en coupant son récit de sanglots exagérés, tout ce qui était arrivé depuis la veille; elle appuya longuement sur le dommage que ce scandale allait apporter à sa réputation. Son établissement était perdu; déjà, depuis le matin, trois élèves de la ville avaient été retirées par leurs parents, et madame Chappe s'attendait à voir partir une à une ses pensionnaires, à mesure que le bruit de l'aventure serait répandu dans la campagne; car mademoiselle Ursule Creton ne manquerait pas de faire agir contre la maîtresse de pension par tous les moyens possibles. Madame Chappe dit au comte combien était grande la colère de la vieille fille, qui n'avait pu tirer d'elle les renseignements désirables pour convaincre la femme de l'avoué de culpabilité.

— Je m'intéresse à la jeunesse, dit madame Chappe, parce que j'ai le cœur jeune, et voilà comme j'en suis récompensée, par une ruine complète.

— Je vais partir pour Paris, dit Julien, quand il eut

écouté, froidement en apparence, le récit de la maîtresse de pension.

— Ah! mon Dieu! s'écria madame Chappe, je ne connaissais ici qu'une personne bienveillante et je ne vais plus la voir... Monsieur le comte, je me suis perdue par l'intérêt que je prenais à vos amours... Mon pensionnat n'est pas payé, mes élèves s'en iront une à une, je ne remplirai pas mes obligations... Si au bout d'un an je n'ai pas payé la moitié du prix d'achat, je peux être renvoyée, saisie et mise sur la paille... Et pourquoi? parce que deux jeunes gens s'aimaient et que je n'ai pu voir d'un œil sec leurs malheurs.

— Rien ne vous arrivera de fâcheux à cause de moi, madame, dit le comte, et je réparerai, autant qu'il sera en ma puissance, le dommage que j'ai pu vous causer indirectement. Je vais partir pour Paris, il me serait impossible de vivre tout près d'ici; je connais les effets de la solitude, elle me rendrait fou de désespoir... Voici mille francs en attendant: restez tranquille; ne vous affectez pas des bruits de la ville, quand même vous n'auriez plus qu'une élève... Je veillerai à ce que vous soyez largement récompensée de vos sacrifices... Mais il est évident que vous ne pourrez plus pénétrer chez Louise; à tout prix, il faut que vous trouviez une femme qui arrive jusqu'à elle et qui lui remette mes lettres. Vous seule connaîtrez mon adresse à Paris, et vous aurez soin de me faire tenir régulièrement, chaque semaine, des nouvelles de Louise.

Madame Chappe fondit en larmes.

— Si on ne se jetterait pas dans le feu pour un homme comme vous!... dit-elle. Oui, vous aurez des nouvelles de votre Louise, je vous le jure, foi de madame Chappe, et je tenterai l'impossible pour triompher de son tyran de mari.

— Ne ménagez pas l'argent, madame Chappe, dit Julien.

— Brave jeune homme, dit-elle. Je peux bien dire qu'il n'y en a pas deux comme vous sur la terre.

A la suite de cet entretien, Julien alla chez son cousin.

— Mon cher Jonquières, lui dit-il, je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi, et je t'en aurai toute ma vie une profonde reconnaissance. Maintenant tu peux reprendre ton existence tranquille que j'ai troublée... Je pars.

— Tu as l'air si tranquille et si froid, dit Jonquières, que tu dois couver quelque projet fou.

— Non, je vais embrasser ma mère, lui faire mes adieux, et je pars pour Paris.

— Et Louise ? dit Jonquières.

— Louise reste ici ; je ne pense plus à l'enlever.

Julien ayant rapporté à son cousin les renseignements qu'il tenait de madame Chappe :

— Si tu as jamais besoin de moi, dit Jonquières, fais un signe, et je suis à toi.

— Oui, dit Julien en se jetant dans ses bras, je sais quelle rare amitié j'ai trouvée en toi; mais je vais vivre seul pendant un an, deux ans, que sais-je ? Ne m'en veux pas si je ne te donne pas signe d'existence... Un jour viendra où nous nous retrouverons.

— Jure-moi, dit Jonquières, que tu n'as pas de mauvais projets... Tu me parles de l'avenir de telle sorte que tu me fais trembler.

— Je te jure, dit Julien, que je veux vivre et que je veux vivre heureux.

En apparence résigné, Julien emportait en lui une douleur froide et muette qui ne se trahissait pas sur son visage, mais qui lui servait de masque pour mieux tromper sa mère.

La comtesse, habituée aux fantaisies de son fils, ne trouva rien d'extraordinaire à son départ pour Paris ; mais à peine le comte fut-il en voiture et à une lieue de la ville,

qu'il se trouva seul, sans son ami Jonquières, sans rien qui lui rappelât directement le souvenir de Louise. Il se sentait comme privé de son âme et se trouvait vide; il ouvrait de grands yeux en se surprenant à ne rien voir; il était privé de pensée, son corps le fatiguait comme s'il eût porté un fardeau inutile.

Quant à Louise, le séjour de mademoiselle Ursule Creton lui fit oublier dans les premiers jours la scène scandaleuse du pensionnat; frappée du pardon de son mari et croyant s'être méprise sur le véritable caractère de la vieille fille, elle essaya de se plier à ses exigences et de mener la vie pieuse que lui prêchait mademoiselle Creton; mais à chaque instant les ongles de la vieille fille reparaissaient et déchiraient le cœur de Louise.

On commença par lui enlever sa bonne, une fille de campagne fort simple, soupçonnée d'avoir servi les intrigues de Julien. Louise se résigna à subir une femme de ménage de la ville, mademoiselle Chevret, que mademoiselle Creton employait depuis longtemps à préparer sa chétive cuisine. Louise comprit qu'elle avait une surveillante de plus dans cette femme de ménage; mais, décidée à se sacrifier pour rétablir la tranquillité domestique, elle ne craignait aucune espèce d'inquisition.

Elle demanda comme une grâce à son mari d'habiter une chambre sur le derrière de la maison, afin qu'on ne supposât pas qu'elle pût regarder dans la rue.

Le départ de Julien fut connu dans la ville, et les amis de M. Creton du Coche vinrent l'en avertir en lui faisant compliment; c'était tourner le fer dans la plaie.

L'avoué n'était pas de nature jalouse; mais l'idée qu'il servait de conversation à tout un pays le rendait misanthrope à l'excès. En un mois il changea complétement de physionomie, et les années s'abattirent sur lui comme une grêle subite.

Mademoiselle Ursule Creton remarquait ces perturbations avec un intérêt marqué, quoiqu'elle eût échoué dans l'ensemble de son projet. Elle eût préféré une séparation absolue à cette paix réplâtrée; la douceur, la complaisance, les soins de Louise, loin de la désarmer, ne faisaient que l'irriter; et elle s'en vengeait en rappelant sans cesse à son frère l'événement qui avait donné lieu à son retour dans la maison.

Quelquefois, au coin du feu, le soir, quand Louise travaillait et que M. Creton regardait tristement les étincelles s'enfuir par la cheminée :

— Qui aurait dit, il y a un mois, s'écriait Ursule, que nous pouvions vivre heureux? Allons donc, Creton, ne t'assoupis pas; c'est un bien pour un mal. Il y en a tant qui trouvent un mal pour un bien.

L'avoué ne répondait pas.

— Ne trouvez-vous pas, ma sœur, continuait la vieille fille, qu'une réunion en famille, tranquille, vaut bien la société de cette mauvaise créature qui vous entraînait malgré vous, n'est-ce pas? Il ne faut pas rougir; ce qui est passé est passé... Je ne vous en fais pas de reproche; au contraire, tout le monde de la ville me parle de vous et admire votre conversion; j'en suis un peu flattée, car j'y suis pour quelque chose; pas vrai, ma sœur?

Puis, satisfaite d'avoir montré à Louise qu'elle conservait un souvenir implacable, mademoiselle Ursule Creton se taisait, laissant son frère et sa femme livrés chacun à de tristes réflexions; et elle entamait avec son chien un monologue de vieille fille, plein de caresses, de petits gestes les plus affectueux qu'elle pût trouver dans son cœur desséché.

Les dames Jérusalem venaient de temps en temps, sous le prétexte de rendre visite à mademoiselle Creton, étudier les drames qui se jouaient à l'intérieur entre la vieille fille et sa belle-sœur.

Elles affectaient de combler la femme de l'avoué de politesses plus poignantes que des insultes; car, sous l'intonation câline de leurs paroles, il était facile à Louise de sentir une intention aiguë. La causerie des dames Jérusalem semblait du lait empoisonné. Vivre seule, enfermée dans sa chambre, eût été pour Louise le plus grand bonheur, en comparaison de la répugnance qu'elle avait à se trouver vis-à-vis de ces trois terribles inquisiteurs, dont le chef était mademoiselle Creton.

— Ma belle-sœur, ces dames Jérusalem viennent vous souhaiter le bonjour, criait mademoiselle Creton du bas de l'escalier. Ne viendrez-vous pas un peu?

C'était surtout l'hypocrisie de la vieille fille qui faisait le plus souffrir Louise; car sous ces paroles d'invitation se cachaient des ordres. Dans le principe Louise avait refusé de voir les dames Jérusalem, dont la présence lui rappelait trop cruellement sa surprise en sortant de l'institution.

— Comment, madame, lui dit mademoiselle Creton, vous ne voulez pas descendre auprès de ces dames; en voici bien d'une autre... Ces dames ne vous font-elles pas honneur en voulant bien oublier le scandale que vous avez causé dans leur quartier? Madame préférerait peut-être recevoir la visite de comtesses... Allons, madame, descendez avec moi, afin qu'on sache par la ville que je vous ai pardonné; et, une fois pour toutes, je vous avertis de ne pas me faire monter quand je vous appelle.

Louise descendait recevoir les compliments des dames Jérusalem, qui feignaient de la traiter comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé. C'étaient alors des compliments sans fin.

— Madame Creton a meilleure mine *maintenant*.

— *Depuis quelque temps* madame Creton gagne.

— *La vie tranquille* convient à madame Creton.

— On se conserve plus longtemps en vivant *dans son intérieur*.

Les dames Jérusalem ne parlaient qu'en soulignant les mots, pour ainsi dire; elles avaient toujours eu la réputation dans la ville d'être des personnes spirituelles, et cette réputation leur avait donné le vice de peser sur les mots les plus ordinaires, de parler lentement, de s'arrêter à chaque membre de phrase, et de n'ouvrir la bouche qu'avec la persuasion qu'il n'en sortait que des mots à effet.

Cette conversation était plus fatigante que la manie des auteurs qui, abusant de l'italique, séparent chaque mot par un trait, et semblent dire au public: « Faites attention, je vais être très-spirituel. » Il en est de même pour certaines personnes qui parlent du bout des lèvres, dont la bouche s'arrondit avec complaisance, comme pour faire sortir d'un moule un bijou infiniment précieux.

Mais il eût été dangereux dans Molinchart de paraître douter de l'esprit des dames Jérusalem, qui faisaient loi par leur dénigrement, et que chacun craignait. En présence de Louise, elles jouissaient de leur adresse dans ces méchancetés, car d'ordinaire elles ne pouvaient pas juger de l'effet de leurs coups.

Retranchées dans leur petite maison, au rez-de-chaussée, elles envoyaient de là leurs traits comme des assiégeants envoient des boulets dans une ville ennemie, sans se rendre compte toujours des effets produits; mais, en présence de Louise, les dames Jérusalem pouvaient suivre les ravages de leurs paroles: rougeurs subites, larmes dans le gosier, yeux humides; un tel spectacle était intéressant pour des femmes jalouses de la beauté de leur victime.

Devant les dames Jérusalem, la vieille fille se taisait; se trouvant inférieure, non pas en méchanceté, mais du moins en paroles, mademoiselle Creton semblait juger les coups, et son œil, dans lequel passait encore de temps en temps

une flamme, remerciait ses alliées de la jouissance qu'elle prenait à leurs discours. Les dames Jérusalem avaient un art merveilleux à se servir de paroles ambiguës, de mots à double entente, qui accablaient Louise sans défense. On eût dit un de ces pigeons de fête de campagne, attaché par une patte, et vers lequel les garçons du village s'avancent tour à tour, les yeux bandés, avec un sabre, pour lui couper le cou.

Louise recevait ainsi nombre de blessures sans se récrier; s'il lui arrivait de jeter les yeux sur son mari pour chercher un défenseur, elle ne rencontrait qu'un homme assoupi, ne songeant à rien, n'écoutant pas même la conversation du logis. Fréquentant beaucoup la société de Molinchart, les dames Jérusalem savaient tout ce qui se passait, et surtout tout ce qui devait se passer. Elles arrivaient presque quotidiennement chez mademoiselle Creton avec une provision de scandales d'une nature particulière à être agréables à cette dernière. Elles faisaient sans doute des triages avant de venir; car leurs motifs de conversation ne roulaient guère que sur des tromperies de maris, de femmes séduites et d'amants suborneurs. Me Quantin leur passait en sixième main la *Gazette des Tribunaux*, et comme il est rare de ne pas trouver dans ce journal quelque fait d'adultère, les dames Jérusalem n'avaient jamais éprouvé autant de satisfaction de leur sous-abonnement. L'une racontait l'acte d'accusation, l'autre lisait les dépositions des témoins, les plaidoiries des avocats, et les commentaires venaient à la suite.

Louise semblait réellement l'accusée : assise sur sa chaise basse, elle redoutait de plus en plus les attaques incessantes des dames Jérusalem; loin d'y être accoutumée, de jour en jour elle les sentait plus vivement.

La rencontre imprévue de M. Creton du Coche avait porté le désordre dans le systeme nerveux de la jeune

femme : elle était devenue craintive à l'excès, le moindre incident la froissait, comme la fine oreille d'un chat se contracte au moindre bruit. Elle essayait de tromper les souffrances que lui causaient les amies de mademoiselle Creton en s'appliquant à une broderie; mais les trois femmes avaient inventé des châtiments plus cruels que ceux dont fut victime, dit-on, le Dauphin à la tour du Temple. Quand elle baissait les yeux :

— Que faites-vous là, ma belle ? lui demandait une des sœurs Jérusalem, qui craignait que Louise ne fût absorbée par son travail.

Et elle lui prenait des mains la broderie ou la tapisserie, et la forçait de lever les yeux sur ses juges. Les persécutions prenaient mille formes; car les trois femmes devaient passer les jours et les nuits à en créer de nouvelles.

Un jour, mademoiselle Creton invita sa belle-sœur à rendre visite aux dames Jérusalem.

— Il n'est pas convenable, dit-elle, que ces dames viennent aussi souvent sans que vous leur rendiez leur politesse... A la fin, elles s'en formaliseraient.

Louise refusa.

— Je n'entends pas, dit mademoiselle Creton, que, par votre faute, je perde l'amitié de ces dames. Si vous étiez libre, madame, vous auriez le droit d'être mal élevée et d'agir comme il vous semblerait convenable; mais ces dames viennent autant pour vous que pour votre mari et moi. Une politesse en vaut une autre.

Louise refusa de nouveau; elle comprenait l'épreuve douloureuse à laquelle on se disposait à la soumettre. Retourner, en présence de son mari et de sa sœur, dans le petit salon des dames Jérusalem, traverser la rue où elle avait été surprise, revoir cette fatale porte du pensionnat, et surtout se montrer aux gens de Molinchart, c'est ce que Louise ne pouvait supporter, à moins d'y être traînée. Cette fois elle

combattit avec tant de résolution, que la vieille fille, craignant de la pousser à bout, laissa tomber son idée, en se promettant de la remplacer par une autre non moins cruelle.

Six semaines après avoir quitté la ville, Julien reçut une lettre de madame Chappe. Jusqu'alors la maîtresse de pension n'avait écrit au comte que des lettres sans intérêt; car Louise se tenait si strictement renfermée, qu'il était difficile d'avoir de ses nouvelles. D'un autre côté, madame Chappe, mal vue dans le pays, avait perdu la majeure partie de ses relations; mais ayant un grand intérêt à servir la passion du comte, la maîtresse de pension eût trompé la surveillance de dix geôliers. Il était difficile de lutter avec mademoiselle Creton, que la haine, la jalousie, la cupidité rendaient le plus redoutable des argus; seulement, la générosité manquait à cet argus, qui oubliait de se servir de l'argent. Après avoir pris ses informations avec prudence, madame Chappe sut que la femme de ménage était pauvre. Il ne fut pas difficile de la séduire : le loyer payé, un habillement d'hiver et un pot-au-feu par semaine amenèrent la femme de ménage à se rendre. Madame Chappe annonçait cette bonne nouvelle au comte. La femme de ménage se contentait jusqu'alors de regarder et d'écouter, et chaque soir elle apportait à madame Chappe des nouvelles de ce qui se passait dans ce ménage. A en juger par la dernière scène qui s'était passée entre mademoiselle Creton et sa belle-sœur, une rupture ne devait pas tarder à éclater. Malgré sa douceur et l'empire qu'elle prenait sur elle-même, Louise, froissée d'entendre mademoiselle Creton lui rappeler toujours la scène du pensionnat, et démêlant ce qu'il y avait d'hypocrite et de dangereux dans ces souvenirs en apparence amicaux, mais qui redoublaient l'hypocondrie de M. Creton du Coche, Louise s'était ouverte à ce sujet à sa belle-sœur et l'avait priée de ne plus revenir sur ce sujet.

Autant les paroles de la jeune femme étaient empreintes de supplications, autant la vieille fille montra de colère et de haine. Elle éclata en reproches à un déjeuner auquel la femme de ménage assistait, et dit à sa belle-sœur que de pareils faits ne s'oubliaient jamais; qu'elle était trop heureuse qu'on eût bien voulu la garder dans une famille honorable dans laquelle elle avait jeté la honte; que si Louise oubliait sa faute, cela témoignait de la légèreté de son caractère; qu'au contraire il fallait qu'elle l'eût à toute heure devant les yeux, afin de se repentir et de devenir meilleure, sans quoi l'oubli amènerait inévitablement une rechute. Mademoiselle Creton prit à partie son frère, et lui demanda s'il avait oublié, lui dont le caractère était méconnaissable, lui qui couvait un mal intérieur dont il ne se relèverait jamais. Cette scène violente dura pendant tout le déjeuner, et Louise profita de ce que la femme de ménage desservait la table pour aller s'enfermer dans sa chambre et pleurer en paix.

Madame Chappe était heureuse de ces nouvelles; elle avait le même intérêt que la vieille fille à introduire le trouble dans le ménage. Par ses ordres, la femme de ménage montra pour Louise une pitié qu'elle ressentait réellement; car il était impossible de ne pas être ému de sa douleur et de ne pas prendre parti contre mademoiselle Creton, qui tous les jours inventait de nouvelles acrimonies contre sa belle-sœur. La femme de ménage devint peu à peu la confidente de Louise, à mesure que les scène se renouvelaient plus désagréables dans l'intérieur de la maison.

— On vous plaint dans la ville, ma pauvre dame, lui disait-elle.

Et comme elle répéta plusieurs fois, Louise voulut savoir quelle personne cachait ce *on*.

— Tout le monde, dit la femme de ménage, qui avait ordre de ne pas dévoiler madame Chappe.

Au bout de trois mois, il fut impossible à Louise de sortir de sa chambre, tant la vieille fille était devenue exigeante. Louise avait plus répandu de larmes en trois mois que dans toute sa vie; elle n'avait qu'une jouissance, c'était de s'entretenir avec sa femme de ménage.

Mademoiselle Chevret était une pauvre créature, séduite dans sa jeunesse, qui vivait pauvre, ne se plaignait jamais, et avait conservé un sentiment violent d'amertume contre tous les hommes. Dès les premiers jours de son entrée elle avait pris en pitié la femme de l'avoué, et elle croyait que mademoiselle Creton n'agissait que d'après les ordres de son frère. C'en était assez pour prendre parti contre le mari et la vieille fille; aussi ne fut-elle pas difficile à séduire, et quand vint le moment où elle entendit Louise parler de la mort comme du plus grand bonheur espéré, elle comprit que la coupe d'amertume était pleine, et qu'il était temps d'agir suivant les instructions de madame Chappe.

— Ah! ma pauvre dame, disait-elle à Louise pendant qu'elle faisait sa chambre; vraiment vous me faites pitié de vous laisser ainsi traiter par votre belle-sœur... Si vous vouliez avoir la paix!...

— C'est impossible, dit Louise. Telle que je connais mademoiselle Creton, je n'ai plus qu'à me résigner.

— Il vaudrait mieux vivre dans un désert, madame.

— Oui, dit Louise.

—Vous n'êtes pas adroite non plus, madame; vous recevez tranquillement des insultes comme un bœuf à l'abattoir... ça les encourage, soyez-en sûre... Ah! si j'étais à votre place...

— Eh bien! dit Louise.

— Je voudrais les tenir; oui, avant qu'il soit deux jours mon mari et ma sœur seraient à mes pieds... D'abord vous ne vivrez pas en paix tant que cette méchante femme mènera la maison; elle dehors, peut-être votre mari deviendrait-il plus humain.

— J'ai accepté cette situation, dit la femme de l'avoué.

— Vous ne saviez pas non plus ce qui vous attendait ici, madame; vous n'étiez pas fautive et vous croyiez qu'on allait oublier une simple imprudence... Ah! les hommes n'oublient rien ou ils oublient trop, dit la femme de ménage en songeant à son passé. Enfin, madame, votre vie n'est pas tenable dans ce moment; toujours malade, toujours en pleurs, maigre à faire pitié, ça me fait bien du chagrin de vous voir changer à vue d'œil. Voulez-vous obtenir la paix?

— Est-ce possible? s'écria Louise.

Alors mademoiselle Chevret lui dit qu'elle avait une parente à dix lieues de la ville qui la recevrait à merveille, si elle voulait s'y réfugier. Éloignée momentanément de sa belle-sœur, elle écrirait à son mari et obtiendrait d'être mieux traitée de lui.

Peut-être M. Creton du Coche reconnaîtrait-il que la vie à trois était impossible, et Louise pouvait encore espérer de goûter quelque tranquillité. La jeune femme se laissa aller à ce projet, confiante dans l'affection que lui montrait la femme de ménage, et elle organisa un plan de fuite, sans se douter que madame Chappe était l'âme du complot. Au lieu de trouver une parente de la femme de ménage, Louise tomba dans les bras de Julien, qui attendait à l'arrivée de la voiture.

XX

LE BONHEUR.

Louise, saisie par l'émotion, se laissa entraîner; avant qu'elle eût le temps de se reconnaître, elle était dans une petite voiture qui l'emmenait au galop, sans qu'elle sût où elle était enlevée avec une telle rapidité.

La route se passa sans que les deux amants pussent dire un mot; ils avaient trop à se dire, et l'excès du bonheur

faisait qu'ils ne trouvaient pas de paroles pour rendre leur émotion.

Depuis qu'ils s'étaient vus pour la première fois, enfin ils se trouvaient ensemble, entre eux, sans crainte, libres. En un moment le passé était oublié, et tout autour d'eux disparaissaient la nature, le monde, les lois, la société. Il n'y avait plus qu'eux sur la terre. Ils n'étaient même plus des humains, des êtres vivants; c'étaient des âmes qui se rencontraient dans des étreintes célestes. Ils n'avaient plus conscience de leur corps, de leurs mouvements; ils obéissaient à leurs sensations sans s'en rendre compte, comme l'enfant qui agit instinctivement remue les bras, essaye d'ouvrir les yeux et prononce des paroles inconnues. Ils buvaient leur haleine, s'enivraient de regards et se sentaient mourir doucement, pour reprendre à chaque instant une nouvelle vitalité.

La voiture roulait toujours; au dedans, c'étaient des étreintes poignantes et fiévreuses à briser des barres d'acier. Leurs âmes s'étaient fondues en une seule et faisaient sentinelle autour d'eux pour en chasser les souvenirs, les chagrins, les craintes de l'avenir. Rien n'aurait pu les séparer en ce moment, ni périls ni dangers; ils se sentaient forts et libres.

La nuit était venue et ne faisait qu'ajouter à leur extase; des larmes coulaient des yeux de Louise; mais Julien sentait que ce n'étaient pas des larmes amères et qu'elles tombaient lentement des paupières sans les blesser.

Les souffrances d'une année chargée d'inquiétudes s'envolaient sans bruit, et ne laissaient plus de traces dans leur esprit noyé d'immenses félicités.

Le grand calme de la nuit, la solitude de la campagne, le repos de la nature, la fraîcheur tiède de l'atmosphère, tout les portait au silence.

Ils semblaient avoir quitté leur ancien corps, celui qui

avait tant souffert, pour entrer dans une nouvelle enveloppe tranquille, fraîche et embaumée.

La voiture roulait toujours, et ils ne se sentaient pas en mouvement. Lui comprenait qu'il était à côté d'elle; elle se rapprochait de lui.

Ils étaient plongés dans cet ineffable égoïsme de l'amour qui rend indifférent à l'amitié, à la haine, à la joie, à toutes les passions, à tous les vices, à toutes les misères de l'humanité.

On leur aurait dit : « Vous allez mourir, » ils auraient répondu : « Nous mourrons avec joie, si nous mourons ensemble dans un dernier embrassement. »

Qu'importe alors la vie? ces extases renaîtront-elles jamais plus grandes? Le bonheur est si rare qu'on craint toujours de le voir suivi de son éternel serviteur, le malheur, qui est attaché à son manteau comme dans les anciennes peintures symboliques la mort est à cheval derrière le médecin.

Aussi tous deux faisaient-ils fête à ce bonheur inattendu, et s'en gorgeaient-ils avec l'imprudence d'un convalescent à qui il est permis de manger pour la première fois. . .

. . . . . .

Une secousse de la voiture les tira de leur beau rêve; une voix humaine les rappela à la réalité.

Le postillon, arrêté devant une auberge, appelait les servantes, plongées dans le sommeil.

On était arrivé au petit village où Louise comptait s'arrêter chez la parente de mademoiselle Chevret.

Les deux amants, en voiture depuis cinq heures, croyaient qu'il y avait tout au plus cinq minutes.

Le réveil de cette auberge endormie, l'allée et venue des garçons et filles qui s'inclinaient devant une chaise de poste, les préparatifs du souper, le grand feu flambant à hauteur d'homme dans une immense cheminée, la conver-

sation du postillon et des filles, permirent à Louise de cacher son émotion. Cependant elle baissait les yeux devant Julien et craignait de rencontrer ses regards amoureux. De légers et tardifs remords couraient en elle, comme de petits nuages qui cherchent à se rejoindre et qui finissent par se dissiper.

Le souper était préparé et fumait sur la table.

— Je ne mangerai pas, dit-elle.

— Ni moi... dit Julien. Pourquoi détournez-vous la tête, Louise?

Et il la regarda en face; mais elle baissa la tête et tint un silence absolu. Julien lui parlait, la questionnait, et elle ne répondait pas. La pourpre pudique de sa figure répondait plus éloquemment que toutes les paroles. Il y avait dans la pose abandonnée de Louise, dans ses gestes, dans sa physionomie, un doux abattement qui rendait Julien plus heureux que s'il l'avait entendue parler.

Maintenant, seul avec elle, il pouvait se jeter à ses genoux, lui prendre les mains, dénouer ses beaux cheveux noirs ; et elle se laissait faire, à moitié plongée dans la contemplation de cette idolâtrie et du souvenir des heures qui s'étaient écoulées aussi vite que chaque tour de la roue de la voiture.

Elle pouvait savourer aujourd'hui cette passion qui, depuis un an, s'était si souvent offerte à ses lèvres et qu'elle avait toujours repoussée, subissant ainsi volontairement un supplice de Tantale. Dans le fond de son imagination apparaissait, un peu trouble et flottant, le fantôme bourgeois et grossier de sa première année de mariage; mais le mari rêvé était là, à cette heure, devant elle, lui parlant, l'adorant, et dans le miroir du cerveau de Louise se reflétait l'idéal époux, le seul et véritable et unique, qui faisait de l'autre une chimère grimaçante, l'ombre de la lumière, le repoussoir obligé du bonheur.

Toutes ces pensées, Julien pouvait les suivre, les voir naître, grandir, mourir, remplacées par d'autres, comme la vague succède à la vague.

Une paupière languissante, un mouvement des yeux, une ombre de sourire, une pulsation du cœur, des moiteurs subites, des lèvres qui s'ouvraient pour laisser s'échapper trop de félicités accumulées, une narine tressaillante, n'étaient-ce pas des pensées plus éloquentes que toutes les paroles? Dans chaque pore de cette peau ambrée Julien pouvait suivre une nouvelle vitalité courir dans le corps de Louise. Après ces longs souvenirs qu'il respecta, le comte put jouir de la félicité que maintenant Louise laissait lire sur sa figure, sans essayer de l'affaiblir.

— Comme je veux te faire oublier tout ce que tu as souffert pour moi, ma chère Louise, j'essayerai de te payer en honheur les inquiétudes que tu as subies si longtemps dans cette petite ville. Demain la diligence passe de grand matin; nous partirons pour Paris.

— A Paris! s'écria Louise en tressaillant. Mais mon mari...

— Je t'en conjure, Louise, ne dis jamais : Mon mari. Il n'est plus ton mari; regarde-le comme un homme mort... Tu es veuve, tu jouis d'une nouvelle vie; tu renais d'une autre existence; tu n'as jamais habité Molinchart... N'est-ce pas que tu ne me parleras plus de cet homme?

Le lendemain ils arrivèrent à Paris, et Julien se fit conduire à la place de la Madeleine, où il avait loué un appartement élégant, car il était prévenu depuis longtemps, par madame Chappe, de se tenir prêt à recevoir Louise.

En se réveillant dans une jolie chambre à coucher qui donnait sur la place, en entendant le grondement des voitures qui se pressaient sous ses fenêtres, Louise se crut le jouet d'un rêve.

C'était bien en effet une nouvelle vie qui commençait

pour elle; depuis dix ans elle ouvrait les yeux et se trouvait au milieu de ce calme de province qui endort l'esprit et le laisse flotter dans des nuages gris et calmes, tandis qu'aujourd'hui elle allait goûter de la vie parisienne, qui apparaît si féerique à ceux qui ne la connaissent pas. Cependant Louise soupirait. On ne reste pas impunément dans une atmosphère calme sans être effrayé du tumulte de Paris; les cœurs qui ont vécu tranquillement en province jusqu'à trente ans ne savent pas s'accommoder de la vie fiévreuse parisienne.

Le bonheur agitera-t-il longtemps ses ailes bleues au-dessus de cette maison? se demandait Louise. Heureusement, le souvenir de la vieille fille vint se placer devant ses yeux et l'empêcher de penser plus longtemps à l'avenir.

Bientôt, d'ailleurs, une femme de chambre entra et rompit les rêves de la jeune femme, en lui demandant si elle voulait recevoir divers fournisseurs envoyés par le comte.

Une élégante robe de chambre était préparée, et Louise se sentit pénétrée des mille attentions du comte avant son arrivée.

Le cabinet de toilette n'eût pas été mieux meublé par une coquette, et se trouvait garni des mille objets à l'usage des femmes. Quand Louise fut prête, la marchande de modes, la lingère, la marchande de nouveautés, furent introduites, car Louise n'avait pu emporter de Molinchart qu'une petite malle contenant les objets les plus nécessaires à sa toilette.

Après le déjeuner, Louise parcourut son petit logement et montra une joie d'enfant en regardant ces petits meubles élégants, ces frivolités d'étagère qui encombrent les cheminées, et dont Paris a le secret. Tout avait été commandé par le comte, qui apporta dans le choix de l'ameublement un tact exquis. Une autre femme que Louise se serait crue transportée dans un monde féerique en comparant son mo-

bilier d'acajou, ses meubles lourds, disgracieux, incommodes, à ces chaises fines, élégantes, à ces larges fauteuils étoffés, à ces petites tables en bois de rose rehaussées de cuivreries dorées, qui annonçaient, par leur délicatesse, qu'ils ne pouvaient servir qu'à une femme; mais Louise n'avait pas de ces étonnements hébétés d'une bourgeoise qui foule des tapis moelleux pour la première fois de sa vie; elle était heureuse de cette coquetterie luxueuse et la comprenait aussitôt en la voyant.

Julien jouissait de la joie de celle qu'il aimait, et la regardait ouvrir, avec une curiosité naïve, les portes des chambres, des armoires, les tiroirs des meubles.

Un élégant balcon donnait sur la façade de la Madeleine; à deux pas du salon on pouvait, sans sortir de chez soi, se mêler pour ainsi dire au Paris fortuné des équipages.

— Quelle vie! dit Louise; on croirait presque que tout le monde est en fête journellement. Est-ce ainsi tous les jours?

— Tous les jours, dit Julien, qui était ravi des questions enfantines de Louise.

— On ne s'en fatigue jamais? demanda-t-elle. J'ai peur, ami, de cette vie; le croyez-vous? Il me semble que ma tête n'est pas assez forte pour supporter tout ce bruit; il n'y a qu'une chose dont je ne me fatiguerai jamais, c'est de vous aimer. Nous resterons ensemble le plus possible, n'est-ce pas, seuls?... Je deviens jalouse, même d'un homme qui serait en tiers avec nous... Avez-vous beaucoup d'amis?

— Je connais quelques personnes au club, que je rencontre avec plaisir; mais ce ne sont pas des amis. Mon seul ami était Jonquières.

— Celui-là, je l'aime aussi, dit Louise, depuis que tu m'as dit combien il avait été bon et dévoué pour toi, pendant que j'étais si méchante.

— Oh! tu n'étais pas méchante... Je l'ai oublié et j'ai

bien mieux compris mon amour en étant séparé de toi.

— Est-ce que nous ne verrons pas M. Jonquières à Paris?

— Je ne sais, dit Julien; Jonquières est enterré maintenant dans sa campagne. Il se fait ermite. Il a peur des passions qu'il a éprouvées vivement : moi aussi, j'aurais voulu le voir entre nous deux, cet hiver, au coin de notre feu, et il eût été heureux de notre amour.

Ainsi les deux amants parlaient sur le balcon, s'occupant plus de leur affection mutuelle que de ce qui se passait dans la rue; mais le comte, en voyant la place de la Madeleine encombrée d'équipages, jugea que le moment était venu de conduire Louise aux Champs-Élysées, et il envoya chercher une petite voiture couverte qui permît à Louise de tout voir sans être vue.

De la place de la Concorde à l'arc de triomphe de l'Étoile, la chaussée était sillonnée de voitures qui se croisaient en sens inverse; les équipages les plus divers étaient représentés, depuis les voitures à quatre chevaux, blasonnées, jusqu'au simple fiacre, mystérieux, clos par des stores de calicot rouge; les omnibus, les charrettes, les voitures de déménagement figuraient à côté des voitures des ambassadeurs.

Quelques femmes du monde, en amazone, subissaient les regards des promeneurs du trottoir et des curieux assis sur des chaises; on voyait passer par les portières des omnibus les figures émerveillées des provinciaux; dans des coupés élégants étaient étendues négligemment des actrices, des lorettes, des femmes entretenues de parage, qui jouaient de la prunelle devant les cavaliers, afin de payer le soir le prix de leur équipage loué.

Dans d'autres voitures se tenaient des femmes à la mode, escortées à la portière de cavaliers qui ne les quittaient pas et les accompagnaient au bois. C'était un mouvement sans fin d'aller et de retour, où chacun semblait plus empressé

de parader que de jouir de l'air et de la lumière; c'étaient des étalages de toilette, de sourires, de compliments, de saluts, qu'on ne saurait trouver en aucun lieu de l'univers. Louise ne parlait pas et regardait; Julien la laissait tout entière à sa curiosité. En ce moment Louise pâlit, jeta un cri et se laissa retomber dans le fond de la voiture.

— Qu'y a-t-il, mon amie? s'écria Julien.

— Rien, dit-elle.

— Tu souffres?

Louise avait porté ses mains à sa figure et se la cachait; le comte chercha à s'en emparer et à la démasquer; mais Louise :

— Laisse-moi, je t'en prie... Attends...

— Pourquoi as-tu poussé ce cri? Ce n'est pas naturel...

Louise abattit une main et montra un de ses yeux humides où se reflétait une vive émotion; puis une larme embrassa la prunelle et vint se pendre aux cils, pendant qu'une rougeur subite faisait place à la pâleur habituelle de Louise.

— Tu m'inquiètes, dit le comte; dis-moi ce qui t'a fait éprouver cette émotion.

Louise ne répondait pas; la figure de Julien se rembrunit; ce fut à son tour d'être livré à des réflexions pénibles dont la nature se lisait dans ses yeux. Louise le regarda, et la vue de ces inquiétudes fit taire les siennes.

— Et toi aussi? dit-elle.

— Laisse-moi, dit le comte.

— Regarde, dit Louise, je n'ai plus rien, il n'y paraît plus... Allons, monsieur...

Julien tenta de sourire.

— Je ne veux pas te voir triste, dit-elle.

— Mais pourquoi ce cri? demanda le comte.

— Tu ne m'en voudras pas, si je te le dis?

— Au contraire, je t'en voudrais de me le cacher,

— Eh bien, dit Louise, j'ai rencontré le regard d'une personne de Molinchart.

— N'est-ce que cela? dit Julien.

— Sans doute : je n'ai pas été maîtresse de moi, et j'ai poussé un cri.

— Es-tu certaine que cette personne t'a remarquée?

— Je ne sais.

— Te connaît-elle?

— Elle me connaît comme chacun se connaît dans une petite ville... Mais tu m'avais défendu de te jamais parler de Molinchart, voilà pourquoi j'ai essayé de te le cacher.

Louise avait été singulièrement frappée à la vue de certaines femmes au regard hardi, à la toilette retentissante, qui se faisaient remarquer par une beauté apprêtée.

Julien lui expliqua la position de ces créatures, qu'il connaissait pour la plupart, malgré son absence de Paris pendant quelques années. Mais il en est de la véritable femme entretenue comme de l'homme de génie : elle résiste et prospère là où cent autres sont mortes épuisées.

Louise avait pour ces femmes la vive curiosité dont sont éprises toutes les femmes du monde cherchant le secret de cette force et de cette puissance qui font que les véritablement trempées conservent leur beauté à un âge avancé, malgré le trouble de leur existence.

Elle pressait Julien de questions, ignorante de ce monde si particulier dans lequel le comte avait vécu dans sa jeunesse, et, sans lui donner leur vie comme une généralité, Julien lui racontait l'histoire de celles qu'il retrouvait et les hommes qu'elles avaient ruinés, et les amants qu'elles avaient trompés, et ceux qu'elles avaient entraînés dans le mal. La vie parisienne est tellement remplie de vices, que ce qui ferait l'étonnement d'une certaine classe de la société serait la vertu. Une grande partie de la jeunesse riche, noble, tombe dans les bras des femmes vicieuses, s'y habi-

tue et rirait de l'étonnement d'un Franklin qui viendrait prêcher le rétablissement des mœurs ; mais Louise, malgré les explications de Julien, ne pouvait comprendre cette vie et devenait de plus en plus triste. Elle voulut rentrer immédiatement et pria le comte de la laisser seule jusqu'au dîner. En la revoyant, Julien fut étonné du changement qui s'était opéré en elle : elle paraissait avoir pleuré ; sa figure était pleine d'une expression particulière que le comte ne soupçonnait pas ; elle avait repris les habits modestes avec lesquels elle était partie de Molinchart. Le comte tressaillit, car il crut lire dans cette physionomie toute nouvelle, dans ce costume, que Louise le quittait pour toujours.

— Mon ami, dit-elle, ce soir je ne serai plus ici.

Julien pâlit et tomba sur une chaise, ne trouvant pas de paroles pour rompre une détermination si ferme en apparence.

— J'ai commis une faute, dit-elle, en me laissant conduire dans cette maison, en m'habillant de ces étoffes, en me parant de ces bijoux. Tout est tel que je l'ai reçu ; je ne veux plus les porter. J'ai eu un moment où je ne raisonnais pas, pendant lequel mon amour m'a entraînée.

Julien fit un mouvement pour parler.

— Laissez-moi vous dire, mon ami, tout ce que cette promenade aux Champs-Élysées vient de me révéler... Quelle heureuse idée nous y a conduits ! J'ai vu ces femmes, vous m'avez dit leur vie, je ne veux pas leur ressembler ; en restant ici plus longtemps, en acceptant vos dons, vos cadeaux, chacun a le droit de me désigner de la sorte... Il faut que ma vie présente fasse oublier ma fuite... Depuis que vous m'avez fait connaître la manière de vivre de ces femmes, j'ai frissonné d'avoir été rencontrée avec vous dans une toilette qui ne m'est pas habituelle et qui a pu me faire confondre avec elles... J'ai des goûts simples, vous le savez, il y a longtemps que vous êtes prévenu ; vous

m'avez aimée ainsi ; ce n'est pas la liberté qui doit changer mes goûts. Tout ce luxe me mettait mal à l'aise, et je ne m'en rendais pas compte. Ce n'est pas là le bonheur... Si vous m'aimez véritablement, Julien, comme vous le dites, vous me laisserez vivre à ma fantaisie, travailler ; vous m'aiderez à me procurer des moyens de m'occuper...

— Vous êtes la meilleure des femmes, Louise, dit Julien, qui tomba à ses pieds ; mais pourquoi vous comparer à ces créatures ? Ne sommes-nous pas unis pour toujours ?

— Pour toujours !... dit Louise d'un ton mélancolique.

— Vous en doutez ?

— Qui sait ? reprit-elle.

Malgré les preuves d'affection de Julien, Louise resta fixe dans ses projets : le comte devait conserver son appartement de la place de la Madeleine ; et s'il était possible de trouver une petite chambre dans la même maison, Louise l'habiterait, afin d'être plus rapprochée de son amant ; mais, à partir de ce jour, elle ne voulut plus continuer à vivre de la vie luxueuse des femmes sans fortune.

Ses paroles étaient tellement convaincues que Julien s'abstint de combattre ses idées plus longtemps.

— Ne sortons plus, dit Louise ; de cette façon on ne me rencontrera plus ; nous resterons toute la journée ensemble. Tout ce monde m'effraye ; il me semble que nous ne sommes plus aussi intimes au milieu de la foule... Je travaillerai chez moi, tu me feras la lecture pendant ce temps ; le soir seulement, pour varier un peu, nous sortirons et nous irons nous promener dans les endroits où la foule ne va pas.

Ce programme se réalisa pendant un mois ; les deux amants ne voyaient et ne recevaient personne ; les journées s'écoulaient roses et sans souci. Le mois, d'ailleurs, avait été rempli par la nouvelle installation de Louise, qui s'occupait de mettre en ordre sa petite chambre.

Un matin, il arriva un homme de mauvaise physiono-

mie, qui demanda à parler au comte de la part de madame Chappe. Julien fut blessé de ce que la maîtresse de pension lui envoyait un tel messager; mais étant en correspondance avec elle et tenant à connaître les événements qui se passaient à Molinchart, il fit introduire l'inconnu, qui dit être le frère de l'institutrice.

Dès l'abord, la physionomie de l'homme déplut à Julien; mais cachant cette prévention sous une exquise politesse, il lui demanda à quoi il pouvait lui être utile. Le frère de madame Chappe tendit une lettre qu'il tira d'un mauvais portefeuille.

« Cher comte, écrivait l'institutrice, ne me trouvez-vous pas importune de vous prier de me rendre un service dont la nature est bien délicate. Mon frère a perdu malheureusement sa fortune dans l'instruction, en rendant service à des gens qui ne lui en ont pas tenu compte. Cette générosité tient de tamille, et vous savez que je me jetterais dans le feu pour vous, cher comte.

« A force de me casser la tête pour sauver mon frère de la détresse, voici à quoi j'ai pensé :

« En attendant que vous puissiez procurer à mon frère un emploi quelconque, grâce à vos relations dans Paris, ne pourriez-vous pas lui dire que, n'ayant pas le temps de surveiller exactement les biens que vous avez à Vorges, il vous ferait bien plaisir de vous y aider un peu?

« Comme je suis bien persuadée, cher comte, que vous n'avez besoin de personne, je vous ferai remettre d'avance pour trois mois ce que vous désirez que nous lui offrions pour rétribution. Si vous me rendiez cet important service et que vous ne lui donniez que le temps de faire ses préparatifs de départ, je vous ferais tenir cinquante écus. Il pourrait vivre au moins frugalement à la campagne. Proposez-lui cela de manière, je vous prie, qu'il accepte.

« Quoique mon établissement n'aille guère, je serai exacte

à vous remettre, et je vous aurai une grande obligation de vous prêter, de la manière dont je vous prie, à me rendre cet important service. Ce sera, hélas! je gémis de le dire, une des fortes épines que vous me retirerez du pied.

« Ah! cher comte, que vous me rendrez heureuse si mon frère m'apprend que vous lui avez fait la proposition que je vous prie de lui faire. Ce secret serait à nous deux. Dieu veuille que vous sentiez ma position et que vous soyez assez bon pour l'alléger! »

Malgré l'habitude qu'il avait de cacher ses impressions, le comte put à peine dissimuler la surprise que lui causait cette lettre. Il ouvrit son secrétaire, en tira les cent cinquante francs que demandait madame Chappe, et congédia l'homme, en lui disant qu'il allait écrire à sa sœur.

Depuis quatre mois que Louise avait fui la maison de son mari, madame Chappe ne s'était pas fait faute d'écrire régulièrement deux fois par semaine; le facteur apportait des lettres timbrées de Molinchart, tantôt à l'adresse de Julien, tantôt à l'adresse de Louise. Les lettres adressées au comte contenaieut des demandes d'argent incessantes, que le jeune homme acquittait comme des dettes sacrées. Louise était plus spécialement chargée de la toilette de madame Chappe, qui, à en juger par ses demandes, devait maintenant éclipser les dames les plus à la mode de Molinchart. La maîtresse de pension avait, du reste, une correspondance très-variée qu'elle appliquait suivant la nature des services qu'elle attendait; quelquefois elle semblait prise d'immenses remords en pensant à la fuite de Louise du domicile conjugal.

« Oui, écrivait-elle, ma conscience me force à ne rien vous cacher; lorsqu'on blâme mon amie, je me reproche ma faiblesse d'avoir adhéré à ses désirs. »

Et Louise se prenait à ces faux remords et les partageait réellement. Dans d'autres circonstances, le pauvre M. Cre-

ton du Coche portait à lui seul les noms de toute une ménagerie : c'était un tigre, un loup, un Cosaque, une hyène, un monstre amphibie. « Barbe-Bleue a été dimanche de Pâques à la grand'messe, à vêpres et au salut, » écrivait madame Chappe; « incessamment il fera son jubilé, je n'en serais pas étonnée, afin de pouvoir dire à ceux qui voudront le croire que vous l'avez toujours empêché de faire sa religion. »

Madame Chappe avait l'art de faire saigner le cœur de Louise à chaque trait de plume; elle lui rapportait les moindres propos de Molinchart relatifs à sa fuite, et quoique Louise se trouvât heureuse dans son intérieur, elle ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle servait de fable à une petite ville, que son nom était cité à tout propos, et qu'elle passait pour une femme déshonorée. Ces réflexions la tenaient plus vivement le soir, où elle restait souvent seule, car le comte avait pris l'habitude de retourner à son cercle.

Six mois passés presque sans sortir n'avaient pas affaibli la passion de Julien; mais il craignait que la satiété vînt d'un côté ou de l'autre, et il avait essayé de conduire Louise en société; mais Louise préférait vivre seule. L'été étant arrivé, Julien se décida à faire un voyage en Allemagne et en Suisse, et cette nouvelle combla Louise de bonheur : elle allait donc échapper à ce Paris bruyant qui lui pesait.

XXI

TRAITÉ DE PAIX ENTRE DEUX MÉCHANTES FEMMES.

En apprenant la fuite de sa belle-sœur, Ursule Creton ne sut contenir sa joie; ses projets de vengeance se réalisaient, et elle réussissait dans l'exécution de ses plans, qui étaient de s'emparer complétement de l'esprit de son frère. Cette aventure fit du bruit à Molinchart : les événements qui l'avaient amenée, l'aventure du chevreuil, qui était, sans s'en douter, l'innocent instrument du malheur de l'avoué.

firent créer un proverbe à l'usage des maris malheureux.

De même qu'au théâtre un bois de cerf, deux doigts placés au-dessus de la tête d'un mari sont compris immédiatement du spectateur comme le symbole comique d'une union mal assortie, toutes les fois qu'un mari passa désormais pour trompé, chacun se disait : « Un chevreuil est entré dans sa maison. »

La ville s'était partagée en deux camps : une faible minorité plaidait en faveur de Louise et du comte. Quant à M. Creton du Coche, la curiosité dont il devint victime, les doléances maladroites de ses amis ne lui firent ressentir que plus vivement le côté faux de sa situation. L'amour-propre, qui joue un si grand rôle dans ces questions, et qu'on appelle tantôt amour, tantôt jalousie, se réveilla avec une telle force chez l'avoué, qu'il devint presque hypocondriaque. Il osait à peine sortir, sachant que sa vue seule entretiendrait chez ses concitoyens le souvenir de la fuite de Louise ; il se sentait défait, et il comprenait que l'altération de ses traits provoquerait des condoléances douloureuses plus que le mal lui-même.

Sa sœur l'entretenait à tout moment du jour sur ce chapitre ; en déblatérant contre l'épouse infidèle, elle avait le secret de ficher de nouvelles épingles dans le cœur du mari, qui en était déjà tout garni. Par moments, une cruelle joie se dessinait sur la bouche pâle de la vieille fille, qui torturait son frère goutte à goutte, comme certaines femmes font manger à leurs maris de l'arsenic en petites proportions. C'en était fait, la fuite de Louise avait résolu mieux que par tout autre moyen une séparation absolue : elle eût voulu revenir que mademoiselle Ursule était assez forte pour s'opposer au pardon de M. Creton. Désormais la vieille fille pouvait compter sur l'héritage de son frère ; au train dont il allait, à la façon mesquine et ennuyée dont il se nourrissait, au désordre survenu dans sa personne, l'avoué

devait nécessairement rendre mademoiselle Creton unique héritière. Cependant il restait dans l'esprit de la vieille fille un mystère dont elle eût voulu connaître le fond, c'était de savoir la résidence de sa belle-sœur et les événements qui avaient suivi sa fuite. On parlait alors beaucoup dans la ville du train brillant que menait madame Chappe : quoiqu'elle fût entièrement déconsidérée depuis le scandale propagé par les dames Jérusalem ; quoique les trois quarts de ses élèves eussent quitté son pensionnat, l'institutrice faisait figure. Elle avait rempli ses charges, payé au terme voulu les sommes dues sur sa maison, et elle offusquait réellement les personnes honorables de la ville par une mise exagérée et d'un goût douteux ; elle portait des toilettes trop jeunes et trop voyantes pour une femme déjà âgée, et plutôt laide que belle ; mais l'argent, qui fait taire bien des consciences, lui avait amené un cercle de femmes d'une réputation douteuse : les petits fournisseurs, qui craignaient de perdre une bonne pratique, fréquentaient ses soirées, et ils ne s'inquiétaient pas d'où provenait sa vie facile et aisée. Ceux qui le pensaient, du moins, n'en faisaient rien paraître. Mademoiselle Ursule, avec son instinct de vieille fille, croyant au mal, le dévidant toute la journée dans sa tête, se dit : « Cette femme vit des libéralités du comte de Vorges. » Après la demande d'emprunt fait à la vieille fille dès l'arrivée de madame Chappe, après la désertion de ses élèves, il n'en pouvait être autrement, à moins que la maîtresse de pension n'eût trouvé un trésor. La vieille fille attendit une occasion de rencontrer par hasard l'institutrice et de relier connaissance avec elle.

Mademoiselle Creton agissait comme un heureux diplomate à qui tout réussit. Neuf mois après la fuite de Louise, madame Chappe fit prier par une tierce personne la vieille de la recevoir. Mademoiselle Creton bondit de joie sur sa chaise et troubla le sommeil de son vieux chien, qui n'était

pas accoutumé à ces manifestations. Il était arrivé dans cet intervalle que Julien, fatigué de ces demandes d'argent sans cesse renouvelées, partit de Paris avec Louise sans répondre à la dernière lettre de madame Chappe; celle-ci, attendant une réponse, fut stupéfaite de ne rien recevoir, et fit agir son frère, qui vivait également de la générosité du comte.

En apprenant son départ, madame Chappe comprit alors qu'elle avait trop vivement pressuré la bourse de Julien; elle espéra encore que cette absence serait de courte durée, et qu'en y mettant de la modération, en variant les formules de ses demandes, elle arriverait sans doute à des donations déguisées du nom d'emprunt. Ce qui la confirmait dans l'idée que Julien et Louise ne s'absentaient que momentanément, c'était que le comte gardait son logement et n'avait rien dit en partant à son concierge.

Le frère eut soin de se présenter deux fois par huitaine à la maison de la place de la Madeleine, afin d'avertir immédiatement sa sœur du retour du comte; mais trois mois se passèrent de la sorte et laissèrent madame Chappe dans la gêne; car elle s'était habituée à de folles dépenses, à des prodigalités. L'idée de ce grand coffre qu'elle avait à Paris, et dans lequel il lui suffisait d'une simple lettre pour puiser, l'empêchait de songer que ce coffre pouvait se fermer un jour. Enfin elle reçut la nouvelle que le comte était revenu; elle lui écrivit alors une longue lettre touchante sur sa position actuelle, l'immense gêne dans laquelle elle se trouvait; elle n'oubliait pas de faire un pompeux étalage des services qu'elle avait rendus au comte dans des circonstances difficiles, et la fuite de Louise lui coûtait tant de têtes de pensionnaires. Le comte ne répondit pas; à l'ordinaire, madame Chappe entretenait en même temps une correspondance avec Louise, qui était chargée d'acheter des étoffes, des robes, des chapeaux et les mille objets de toilette qu'une

femme seule peut choisir. Madame Chappe écrivit donc à Louise une lettre pleine de larmes et de remords; elle la priait d'intercéder pour elle auprès du comte, qui se montrait bien ingrat pour une pauvre femme dévouée pour lui. Louise supplia vainement Julien, qui donna des ordres pour que le frère de madame Chappe ne fût plus introduit.

Se regardant comme abandonnée, comme trahie, madame Chappe forma des projets de vengeance et trama la perte de Louise; elle ne pouvait s'adresser mieux qu'à mademoiselle Creton. Du premier coup d'œil les deux méchantes femmes s'entendirent, et elles ne perdirent pas de temps à récriminer sur le passé.

— Vous avez bien voulu, mademoiselle, m'offrir vos services dans un temps, si je parvenais à découvrir l'intrigue qui existait entre le comte de Vorges et madame Creton, dit madame Chappe. Depuis, les événements ont mal tourné pour monsieur votre frère, mais il est temps encore de faire cesser une liaison scandaleuse; si vous étiez encore, mademoiselle, dans les mêmes idées, je suis toute disposée à vous donner les moyens d'arriver à connaître un scandale dont je gémis.

— Vous savez donc où ils sont? demanda mademoiselle Creton.

— Après ce qui est arrivé contre mon gré dans mon établissement, dit madame Chappe, je me suis trouvée leur complice, bien innocente, il est vrai; j'avais des remords de ce qu'on trompait un aussi honnête homme que M. Creton du Coche; mais je n'y pouvais rien. M. le comte a voulu me payer le dommage causé à mon pensionnat par son scandale; hélas! on ne répare pas le dommage causé à l'honneur. Perdue de réputation, je ne pouvais songer à conserver mes élèves; effectivement, elles sont parties une à une, et je me trouve aujourd'hui dans la dure nécessité d'emprunter une somme destinée à payer un billet qui va échoir

dans la huitaine... Après l'éclat, je devais quitter le pays, mademoiselle; mais pouvais-je laisser un pensionnat pour lequel j'avais déjà fait de si grands sacrifices? Si j'avais pu le céder! Personne n'en voulait, car il faudra un certain temps pour faire oublier les scènes qui s'y sont passées... Ah! mademoiselle, je suis bien malheureuse de n'avoir pu arrêter le malheur qui planait sur votre famille si respectable!

Mademoiselle Creton, qui n'était pas la dupe de ces repentirs, joua l'attendrissement, le pardon, et les deux femmes s'embrassèrent. Ces marques d'amitié n'étaient point ce qu'attendait madame Chappe, qui poussa de nouveau en avant la question d'argent. Après de nombreux débats, il fut convenu que la maîtresse de pension livrerait la correspondance du comte et de Louise; qu'elle ferait connaître leur domicile à Paris, et qu'une somme de deux mille francs lui serait délivrée en échange de ces preuves. Il était nécessaire toutefois que M. Creton du Coche consentît à cette transaction. La maîtresse de pension sortit doublement heureuse d'avoir paré à ses embarras financiers et d'avoir assouvi sa vengeance.

— Tu es triste, mon pauvre Creton, dit au dîner Ursule à son frère; sais-tu pourquoi? c'est de ne pas t'être vengé de cette malheureuse.

Alors elle lui confia l'entretien qu'elle avait eu avec la maîtresse de pension, et la manière dont il fallait agir désormais avec Louise, qui serait maintenant facile à retrouver, grâce aux indications de madame Chappe. La vieille fille mettait un tel feu dans ses propos, que M. Creton du Coche sentit percer en lui l'aiguillon de la vengeance; désormais sa vie allait être occupée, elle avait un but : punir la perfide Louise. L'avoué sortit de cet assoupissement maladif auquel il était en proie depuis la fuite de sa femme, et il entra dans les projets de sa sœur avec plus d'énergie qu'elle ne lui en supposait. Sa colère éclata contre Louise

et le soulagea comme les larmes qui, en tombant des yeux des malheureux, laissent couler avec elles une partie des chagrins jusqu'alors concentrés; cependant Ursule Creton, quoique avec les apparences d'avoir pardonné à la maîtresse de pension, ne pouvait se dépouiller de la rancune qu'elle nourrissait contre la femme qui avait favorisé la passion de sa belle-sœur et du comte.

— Tu tiendras prêts mille francs pour madame Chappe, dit-elle; mieux encore, tu les lui porteras. N'ayons pas l'air de nous défier d'elle, et n'attendons pas ses confidences pour les payer. Et quand tu seras certain de connaître l'adresse positive de cette malheureuse, quand tu auras des preuves certaines, que tu seras sur les lieux prêt à agir, n'hésite pas à sacrifier une nouvelle somme de mille francs. Ne crains rien, ces deux mille francs ne seront pas perdus; je ne veux pas les perdre; mais tu auras soin, par Faglin, de faire racheter les billets de madame Chappe qui courent dans Molinchart, et, à un moment donné, nous la ferons chasser honteusement de la ville. Ah! elle s'imagine que je lui ai pardonné! Elle aura de nos nouvelles, n'est-ce pas, Creton?

Le plan de la vieille était conçu habilement; deux mille francs ne pouvaient servir à éteindre les obligations de la maîtresse de pension, qui n'avait guère payé que sept mille francs sur un établissement de vingt mille francs. L'affaire de Louise avait été colportée dans la ville avec tant de méchanceté et de calomnies, que madame Chappe ne pouvait remonter son pensionnat sur l'ancien pied. Quoique malicieuse, elle s'était trompée en croyant rentrer dans les bonnes grâces de mademoiselle Creton ou en espérant, par son influence, recouvrer la bonne opinion des Molinchartais. Il est facile de perdre l'estime des habitants d'une petite ville, il est presque impossible de la faire renaître. Si, sur de simples propos, un homme perd la faveur de ses concitoyens, que devait-il arriver pour madame Chappe,

dans la maison de laquelle des faits trop positifs, trop palpables, avaient été recueillis par des témoins tels que les dames Jérusalem ?

Les gens dans l'embarras se donnent avec tant de facilité au diable, qu'on ne s'imagine pas ce que le diable peut faire d'une si nombreuse clientèle. Madame Chappe se donna à pis qu'au diable en se livrant à la vieille fille, car la correspondance de Louise et du comte, qu'elle remit entre les mains de M. Creton contre un premier payement de mille francs, la compromettait assez pour être accusée de complicité dans la fuite de Louise.

Les cadeaux un peu forcés qu'elle tirait constamment de Paris, les sommes envoyées par le comte, étaient accusés dans cette correspondance, où il était facile d'y saisir les traces de demandes. Madame Chappe, égarée par le silence de Julien à ses dernières lettres, livrait des armes empoisonnées contre elle. Mademoiselle Ursule Creton, en lisant ces lettres, passa une journée aussi heureuse que peut le comprendre la lectrice d'un roman intéressant. Jamais une méchanceté ne causa autant de joie à la vieille fille, qui donna cette correspondance à copier à Faglin, et qui, pour plus de sûreté, fit descendre le maître clerc dans la chambre où elle se tenait. Poussant la prudence à ses dernières limites, la vieille fille, devenue défiante, dicta cette correspondance au maître clerc, qui souriait, peu habitué à transcrire de pareils actes. C'est muni du double copié de cette correspondance que M. Creton du Coche partit pour Paris, après avoir reçu de longues instructions de son aînée.

XXII

JULIEN A JONQUIÈRES.

« Combien tu dois m'en vouloir, mon ami, depuis si longtemps que je ne t'ai écrit. Je te l'avoue, j'étais froissé

de tes conseils, que je trouvais trop sages. Maintenant tu pourrais t'applaudir de ma situation si tu n'avais le cœur excellent; tout ce que tu m'avais prédit est arrivé, et plus encore que tu n'avais prédit. Laisse-moi donc te faire une longue lettre qui me servira de confession, et après laquelle tu me pardonneras, je l'espère. Prévenant le scandale qui allait résulter dans la ville, je ne voulus pas que ma mère pût m'écrire; tout ce qu'elle avait à me dire, je me l'étais dit; mais la passion était plus forte que la raison, et je ne me confiai qu'à madame Chappe, qui, jusqu'alors, avait paru nous protéger avec tant de bonté.

« Te dire la joie que j'éprouvai en retrouvant Louise libre m'est impossible; ces beaux temps sont déjà bien loin. Après six mois, nous décidâmes que nous partirions immédiatement de Paris, afin de dépister les gens qui voudraient nous inquiéter; nous avons été en Belgique, en Allemagne, et nous ne nous sommes arrêtés qu'en Suisse. Là j'ai goûté le bonheur le plus pur de ma vie pendant cinq mois; nous ne nous quittions pas d'un instant, nous étions libres en pays étranger, vis-à-vis d'une belle nature. Retirés dans un petit village de l'Oberland, combien de journées avons-nous passées sur la balustrade de notre chalet, les mains l'une dans l'autre, sans nous quitter des yeux! Jamais je n'ai rencontré une femme comme Louise, douce, aimante, empressée, égale de caractère, et n'ayant conservé de son mariage qu'un air de résignation que je tâchais de faire disparaître. Elle n'avait que le seul défaut de n'être pas assez capricieuse; elle allait au-devant de mes désirs et me récompensait des souffrances qu'elle m'avait causées jadis. Nos voisins les paysans étaient tout étonnés de voir une Française aussi douce. Il en passe quelquefois par là qui transportent en Suisse leurs petites manières parisiennes, et qui s'en vont devant la *Yung-Frau* comme à l'Opéra, dans des toilettes extravagantes, regar-

dant la montagne avec une lorgnette; c'est tout au plus si elles ne crient pas *bravo* à la *Yung-Frau*.

« Pour nous, nous nous gardions bien de nous mêler à ces touristes; nous parcourions souvent les montagnes; Louise marchait bravement avec son bâton ferré. Elle m'aurait suivi ainsi jusqu'à Milan si j'en avais eu le désir. Les soirs, quand nous ne faisions pas d'excursions dans les environs, nous prenions un petit batelet, et un paysan nous conduisait sur le lac, où nous restions de longues heures sans parler d'autre chose que de notre amour. Vers la fin du cinquième mois, je craignis que Louise ne se fatiguât de cet isolement, et un matin je lui dis :

« — Nous partons aujourd'hui pour Paris; on a perdu nos traces, et nous pouvons y vivre tranquilles maintenant.

« Pour toute réponse, elle m'embrassa, et se mit immédiatement à faire ses malles.

« En chemin, le souvenir de la Carolina, qui m'a rendu si malheureux, me revint, et je repassai dans mon esprit les raisons qui m'avaient tant fait souffrir. Je crois réellement que cette fille m'a aimé dans le principe, mais qu'elle s'est dégoûtée de moi parce que je la fatiguais de mon amour. On ne se doute pas dans la jeunesse combien peut être fatiguant un homme qui, de neuf heures du matin à minuit, chante à la femme la même litanie : Je vous aime! L'homme s'étonne un beau jour de rencontrer de la froideur, puis de l'indifférence; il devient de plus en plus aimant, et la froideur augmente chez la femme. Elle s'ennuie, elle vous connaît à fond; vous vous battriez les flancs que vous seriez incapable de trouver quoi que ce soit d'*imprévu*. La femme vous abandonne. Alors l'amant se désespère; il parle d'ingratitude; il conte ses chagrins à qui veut les entendre; il veut revoir l'ingrate, la supplier, mourir à ses pieds. Il trouve une femme froide qui n'a aucune pitié de lui; rien ne saurait l'attendrir; cet homme,

qu'elle a vu au début plus spirituel, plus beau que les autres, est devenu tout à coup un être vulgaire, qu'elle s'étonne d'avoir pu aimer cinq minutes. L'amant chassé devient alors moins intéressant qu'un bossu, car le bossu est inconnu à la femme, et a plus de chance, à ce moment, de s'en faire aimer. Je pensais à ce qui m'était arrivé avec la Carolina pour que le même fait ne se reproduise pas avec Louise.

« Certainement, elle n'a rien de commun avec cette comédienne, mais elle est femme, elle pouvait se fatiguer de moi, et je mis à profit la science que j'avais puisée dans mes chagrins passés. Il fut décidé que nous ne demeurerions pas ensemble à Paris; je donnai à entendre à Louise des motifs de convenance, mais, dans le fond, je craignais la satiété de sa part. Par prudence, je lui choisis un appartement dans les environs du Luxembourg, quoique j'eusse préféré les Tuileries; mais comme elle aime beaucoup à se promener, je craignais une rencontre avec des provinciaux, et d'après ce que m'écrivait madame Chappe, les colères de notre pays n'étaient pas encore éteintes.

« Combien tu avais raison, mon cher Jonquières, de me dire de prendre garde à cette femme. J'ai longtemps été pour elle un banquier; il n'y avait pas de demandes de toute espèce qu'elle ne me fît; un jour elle avait envie de s'établir à Paris, un autre elle me faisait prendre des renseignements sur une maison de commerce; chacune de ses lettres était un mandat à vue tiré sur moi. A Louise elle écrivait en secret, et se faisait envoyer des robes, des chapeaux, que sais-je? en la priant de ne m'en rien dire. Et je ne sais si, par une sorte de perfidie, elle ne troublait pas la tranquillité de Louise, en lui répétant ce qui se disait sur son compte : tous les méchants propos de la ville et la colère perpétuelle de M. Creton du Coche suspendue sur sa tête. Quelquefois je rentrais et je trouvais Louise triste,

préoccupée; je lui demandais ce qu'elle avait, et elle m'embrassait en pleurant. Cela me blessa et jeta d'abord quelque froideur entre nous, jusqu'à ce que je fusse arrivé à connaître la vérité : alors j'écrivis à madame Chappe en lui envoyant les derniers mille francs qu'elle devait recevoir de moi, car je l'engageais à cesser de correspondre. Nous a-t-elle trahis depuis ? je ne sais ; toujours est-il qu'un soir, rentrant dans ma maison, j'aperçus un homme dans la rue qui semblait observer ma fenêtre avec curiosité.

« Mon concierge me dit qu'on était venu peu de temps avant s'informer si je restais dans la maison, si je vivais seul et si je ne recevais pas une jeune dame.

« Dès le soir même, je pris un parti et j'allai m'établir en hôtel garni à quelques rues de distance de la maison où logeait Louise. Ce fut là que je fus pris d'un sentiment inconnu, affreux, que je ne connaissais pas, qui n'est pas de la jalousie et qui cependant s'en rapproche beaucoup. Je me figurais que Louise me trompait. Pourquoi ? Rien ne me le faisait croire, excepté une sorte d'indifférence que je surprenais sur sa physionomie. Regretterait-elle sa petite ville et la maison de M. Creton du Coche ? Tu ne saurais croire combien je souffrais sans oser le lui dire. Il me revenait sans cesse en tête : « Si elle a trompé son mari, elle « peut aussi bien te tromper. »

« Et cette raison, toute déplorable qu'elle soit, reparaissait toujours avec l'insistance d'un importun. Cependant mon amour diminuait, je le sentais, je le constatais, je m'étudiais ; je ne le voyais pas fuir, pas plus qu'on ne voit marcher les lentes aiguilles d'un cadran. Pourquoi suis-je jaloux ? Si je n'aime plus Louise, que m'importe ?

« En même temps reparaissaient les idées de devoir, de famille, et de même que la nuit fuit devant l'aurore, l'amour est faible quand les idées de famille sont dominantes. J'ai sacrifié ma mère à une folle passion, je n'ai plus de ses nou-

velles ; elle doit pleurer mon ingratitude, mon absence. Lâche que j'étais ! une vingtaine de lieues me séparent d'elle, et je n'ai pas le courage de me séparer pour quelques jours de Louise. Elle aussi semblait se douter de ce qui se passait en moi, car elle reflétait mes propres sensations.

« Si je la trouve indifférente en apparence, c'est qu'elle me sentait indifférent au dedans. Elle a été trop douce, trop aimante ; je suis entré dans la vie, cravaché par une femme qui m'a fait supporter toutes les tortures que sait trouver la coquetterie, et quand j'ai été broyé, elle m'a laissé étendu sans même me donner le coup de la mort, comme ces martyrs penseurs que l'inquisition broyait et laissait privés de sentiment pour la vie.

« Un jour, la jalousie m'a repris plus fort que jamais, j'ai décidé que je ne pouvais vivre plus longtemps éloigné de Louise, et nous sommes allés nous installer ensemble dans le quartier du Jardin des Plantes : j'avais loué sous un faux nom et nous vivions ensemble comme un simple étudiant et sa maîtresse. Dès six heures du matin j'étais levé et j'allais dans le jardin des Plantes, où je rencontrais quelquefois des grisettes qui venaient accompagner leur amant jusqu'à l'hôpital de la Pitié. Croirais-tu que je me surprenais à envier le sort de ces jeunes gens libres, qui s'attachent et se détachent sans remords ? Je craignais tant que Louise ne se fatiguât de moi, et c'était moi qui étais fatigué d'elle ; je n'osais me l'avouer, me trouvant froid et réservé quand je rentrais, comme autrefois la Carolina vers la fin de nos amours.

« J'ai aimé Louise passionnément ; je me serais fait tuer pour obtenir un regard d'elle ; j'ai tant fait qu'elle a quitté pour moi son mari, et j'en suis déjà lassé après un an et demi. Ce sont de ces situations douloureuses par lesquelles il faut avoir passé pour s'en faire une idée. Les combats

intérieurs sont plus pénibles que ceux d'un homme qui aime encore et qui est repoussé. On arrive à se faire horreur à soi-même. Et plus on se dit : Il faut que j'aime, moins on aime.

« Tu ne sais pas, mon cher ami, quel mal on a à se composer une figure pour avoir l'air aimable comme par le passé; et si la figure ne vous trahit pas, la manière d'écouter, les réponses à des paroles qu'on n'a pas entendues sont là qui témoignent de l'état secret de votre cœur. J'arrivai à ne plus oser regarder Louise, tant j'avais peur qu'elle ne lût la vérité dans mes yeux. Vois comme l'homme est singulier ! si elle avait deviné ce qui se passait en moi, si un soir en entrant je ne l'eusse pas trouvée, si elle m'avait quitté, j'aurais été très-malheureux.

« Avant-hier, dès le grand matin, un commissaire de police est venu frapper à notre porte et nous a présenté un mandat d'arrêt du procureur du roi. Louise s'est trouvée mal ; je l'ai quittée avant qu'elle reprît ses sens, pour éviter une nouvelle scène douloureuse : on m'a conduit à la Conciergerie.

« Il y a quinze jours !... — Je l'aime plus que jamais maintenant que j'en suis séparé. Mon avocat me conseille de faire faire des démarches auprès de M. Creton, afin d'éviter la prison préventive. Cela dépend du mari ; en payant un cautionnement je serais libre jusqu'au jour de ma condamnation, car elle est certaine, le flagrant délit étant constaté. Je préfère ne demander aucune grâce à M. Creton. Plus tard je retrouverai Louise.

« Mais ensuite !...

« JULIEN DE VORGES. »

Janvier à novembre 1853.

FIN.

TABLE

—

			Pages
Chapitre	Ier.	Visite d'un chevreuil à quelques bourgeois...	3
—	II.	Explication de la société météorologique	15
—	III.	Une jeune femme en province	25
—	IV.	Un grand dîner.....	41
—	V.	La vieille fille	56
—	VI.	Conversation entre amis.....	67
—	VII.	Diverses aventures de l'avoué savant.....	86
—	VIII.	La distribution des prix.....	102
—	IX.	Peines d'amour.....	116
—	X.	Delirium archeologicum tremens.....	130
—	XI.	La comédie sous la table	143
—	XII.	Le cirque Loyal.....	159
—	XIII.	M. Bonneau perd son parapluie.....	181
—	XIV.	Catilinaires de province.....	196
—	XV.	La maîtresse de pension.....	218
—	XVI.	La société Racinienne	233
—	XVII.	Une visite à l'Observatoire.....	250
—	XVIII.	La maison des dames Jérusalem.....	265
—	XIX.	Misères d'intérieur.....	278
—	XX.	Le bonheur.....	292
—	XXI.	Traité de paix entre deux méchantes femmes.	306
—	XXII.	Julien à Jonquières.....	313

FIN DE LA TABLE.

Paris. Imprimerie Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES SENSATIONS

DE JOSQUIN

ŒUVRES DE CHAMPFLEURY

Parues dans la Collection Michel Lévy

LES PREMIERS BEAUX JOURS. . . . . 1 vol.

AVENTURES DE MADEMOISELLE MARIETTE. . . . . 1 —

LE RÉALISME. . . . . 1 —

LES EXCENTRIQUES. . . . . 1 —

LES SOUFFRANCES DU PROFESSEUR DELTEIL. . . . . 1 —

LES BOURGEOIS DE MOLINCHART. . . . . 1 —

CHIEN-CAILLOU. . . . . 1 —

L'USURIER BLAIZOT. . . . . 1 —

SOUVENIRS DES FUNAMBULES. . . . . 1 —

LES SENSATIONS DE JOSQUIN. . . . . 1 —

Paris. — Typographie Le Normant, 10, rue de Seine.

LES SENSATIONS

DE JOSQUIN

PAR

CHAMPFLEURY

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1859

Reproduction et traduction réservées

PRÉFACE

On m'a souvent demandé quel était le *Josquin* mystérieux qui semblait connaître à fond le Paris actuel et que personne ne connaissait. J'avais cru répondre suffisamment au désir du public en faisant précéder, en 1856, la publication des premières *Sensations* de la note suivante :

Mon ami Josquin, dont les aventures et les voyages vont se dérouler de mois en mois dans cette *Gazette*, est mort tout récemment, brisé par des sensations trop délicates. Il avait souffert énormément de l'amour, de l'amitié ; pour se consoler il se dépensait en toutes sortes d'amourettes sans conclusions, qui l'intéressaient extraordinairement. Si la plus grande sincérité ne régnait dans les nombreuses pages qu'il a laissées, on aurait peine à comprendre l'intérêt de pareilles aventures : l'explication est facile à en donner.

Jusqu'à vingt-cinq ans Josquin vécut sans aimer réellement ; il avait une certaine terreur des femmes, les regardait comme des êtres d'une essence supérieure, craignait surtout d'être repoussé, et n'osait montrer les trésors d'affection qu'il avait dans le cœur. Plus tard, Josquin eut beaucoup d'aventures ; mais il lui resta jusqu'à la mort un fond de timidité que rien ne pouvait rompre, sinon des avances.

C'était un singulier caractère, composé de comique et de mélancolique ; on le voyait dans la même journée gai, triste, expansif, sombre,

baguenaudant, réfléchi, plein de joie ou d'abattement; il allait d'un extrême à l'autre et ne put jamais conserver son sang-froid. Il se jetait à corps perdu dans des folies extrêmes et s'abandonnait ensuite à des tristesses amères. Ceux qui l'aimaient l'aimaient beaucoup, mais par son *humeur* il s'est fait de nombreux ennemis.

Je reviendrai du reste sur lui quand des éclaircissements se feront sentir, et de temps en temps j'expliquerai le décousu de ses notes et de ses aventures.

L'heure est arrivée, au moment où la publication des *Sensations* est en bon train, de dire quelle fut la vie modeste de mon ami, quelles ses aspirations littéraires et le motif qui le poussait en toutes choses.

Ardent en tout (et c'est ce qui l'a tué), il ne put jamais voir dans la littérature un gagne-pain, et, sans être de l'école de Jean-Jacques, il eût volontiers demandé à une profession quelconque des loisirs pour coucher sur le papier ses sensations, ses chères sensations, mélancoliques, gaies, amères, joyeuses, qui étaient toute sa vie. Josquin ne comprenait pas qu'un auteur pût songer un instant à enchaîner des faits sans y avoir été mêlé : pour décrire une passion il fallait l'avoir éprouvée; un chagrin, il fallait en avoir été mordu. Josquin démontrait par la physiologie à combien d'erreurs énormes de détail de passion s'exposait un romancier qui, aimant une *brune*, aurait fait de son héroïne une *blonde*.

Sa religion était la sincérité. A tout propos le mot *sincérité* revenait dans sa bouche; c'était une manie, et ceux qui le voyaient pour la première fois, et qui ne pouvaient plonger dans ses délicatesses infinies, le trouvaient certainement fatigant. Il ne disait pas dix paroles que le mot de *sincérité* ne revînt. Falsifications de mots, falsifications

de denrées, falsifications de sentiments le remplissaient de tempêtes.

— On devrait pendre à leur enseigne les marchands de vins qui vendent du poison, s'écriait-il.

Sa colère n'était pas moins grande au théâtre quand il entendait les étalages de *pauvres mères*, etc. Pour les livres, il les jetait avec fureur quand il rencontrait de ces faux semblants de sentiments et il ne permettait plus de prononcer devant lui le nom de ces auteurs qu'il traitait d'hypocrites. Il tenait du *Misanthrope* de Molière, qu'il admirait infiniment, quoiqu'il sortît vivement impressionné à chaque représentation. Il sentait son mal et tâchait de le combattre par quelques grosses plaisanteries pour ne pas rester sous une triste impression.

Sa lecture favorite était celle des *Mémoires*, souvent mensongers, mais qui renferment, à l'insu de leurs auteurs, certains morceaux significatifs. Avec deux lignes vraies, Josquin reconstruisait le personnage réel, et c'était plaisir que de l'entendre refaire, par cette méthode, le personnage tel qu'il avait été, et non pas tel qu'il se peignait.

Poussant à bout ce système, il fut atteint de la même maladie que les auteurs de *Maximes*, qui font entrer des trésors d'observations, de faits, de détails, dans deux lignes concises et qui sont bridés toute leur vie par cette fatale concision.

Josquin en était arrivé à n'étudier que lui et à croire que la fine observation dont il était doué, ne pouvait s'appliquer qu'à l'étude extérieure de ses actions et au ramonage intérieur de ses propres sensations. Aussi passait-il dans la foule absorbé, n'étant distrait par rien, ne regardant plus,

n'entendant plus, arrivant peu à peu à une sorte d'état excentrique dont il ne se doutait pas, en raison surtout des gens qu'il voyait fréquemment.

C'étaient certains comédiens, musiciens, peintres, tous enthousiastes de l'art, mais semblables à ces beaux vases de la Chine dont une imperceptible fêlure enlève tout le prix. Pas un des amis de Josquin n'avait le sens entièrement droit : toujours l'imperceptible fêlure qui les jetait hors du commun et les rendait quasi impossibles dans la vie habituelle !

Josquin avait trop de regard pour ne pas s'apercevoir de la légère fêlure de ses amis; il a décrit très-exactement ces détournements d'intelligence appliqués au théâtre, à la peinture, à la musique; mais il n'eut pas le courage de se passer de ses chers camarades, et c'est ce qui lui fit partager une partie de leurs fiévreux enthousiasmes et de leurs fiévreuses amertumes.

Toujours battus par la tempête, ces hommes en arrivaient à des orgueils singuliers qui seuls pouvaient les soutenir dans la vie; mais ils avaient la *sincérité*, et c'est ce qui les rattachait à Josquin.

L'amour se jeta heureusement à la traverse de ces fréquentations, et Josquin redevenait souriant pour une quinzaine. Je devrais dire l'amourette. Josquin, étrillé jadis rudement par l'amour, se sauvait dès qu'il voyait le dieu fouiller dans son carquois; mais il entamait, suivant l'occasion, des aventures qu'il savait rendre piquantes par la tournure de son caractère et les précautions de chat qui ne veut pas être mouillé.

En morale, en politique, il avait des idées très-arrêtées;

je n'oserais en dire autant en matière de religion, que Josquin, nourri de Montaigne, voyait avec les lunettes d'un scepticisme railleur (1).

Si l'époque actuelle n'avait pas remplacé l'extrême *gaieté* par toutes sortes d'études prétentieuses de *passions*, Josquin eût publié un volume de *Propos salés* dont il a laissé quelques fragments curieux. Les vieux auteurs le ravissaient par leur naïveté, leur franchise, leur style facile et amusant, mais tous nous avons peur, et je n'oserais en reproduire quelques fragments. Quatre fois la semaine on joue *Molière* à la Comédie-Française ; il semble un prédicateur couvert de vices qui s'écrierait en chaire : « Mes frères, ne m'imitez pas ! » C'est ce que répétait souvent Josquin, toujours émerveillé des hardiesses du grand poëte comique. — Nous ne pouvons pas le suivre dans cette voie, disait-il ; à quoi bon le donner en spectacle ?

CHAMPFLEURY.

Février 1859.

(1) Dans de futurs *Sensations de Josquin*, je m'appliquerai à donner des fragments significatifs de sa manière de sentir dans ces importantes matières. De même j'essaierai de mettre en ordre la fin du *Voyage à Montbéliard*, dont les feuillets égarés et confiés à un ami viennent seulement d'être retrouvés.

LES

SENSATIONS DE JOSQUIN

I

LUDIVINE ET SYLVIE.

A une époque déjà éloignée de ma vie d'étudiant ou d'à peu près étudiant, j'entrevois le profil d'une vieille servante, nommée Rosalie, que je demande la permission de crayonner. J'occupais à cette époque, dans le pâté savant des maisons noires qui entourent la Sorbonne, une sorte de logement difficile à qualifier. Ce n'était pas un appartement, ni une chambre d'étudiant, ni un grenier de poëte ; on aurait pu comparer cette pièce à un entre-pont de bateau à vapeur par sa longueur, son étroitesse, l'arrondissement des angles du plafond et les deux petites fenêtres qui donnaient de chaque côté sur deux gouttières. Hélas ! ces jolis logements de la jeunesse n'existent plus ! Les étudiants et les poëtes de l'avenir ne connaîtront pas ces bizarres chambres qui laissent plus de souvenirs que la façade du Louvre. Nous sommes dans une période d'alignement et de régularité, qui, je le crains, déteindra sur les habitudes de la jeunesse.

Au-dessus de mon entre-pont, les intervalles de cette

singulière construction avaient laissé place à un endroit assez noir, bon à servir de débarras pour les malles, et auquel on arrivait extérieurement par une petite échelle de meunier donnant sur le palier. C'était un lieu de divertissement pour les rats et les souris, à en juger par les fêtes nocturnes qui s'y donnaient, et dont le bruit venait jusqu'à l'entre-pont. Le plafond étant très-mince et construit en croisement de lattes recouvertes de plâtre, j'entendais chaque nuit les courses au clocher de mes voisins du dessus, leurs luttes, leurs grignottements et leurs repas splendides. Qui leur procurait ces grosses nourritures? C'est ce que je n'ai jamais pu deviner. Un peintre logeait sur le carré en face de moi, et dans son atelier on entendait plus d'éclats de rire que de bruits de fourchette. Au second demeurait une blanchisseuse, vis-à-vis un petit tailleur, et au premier un relieur, toutes sortes d'industriels dont les bénéfices n'étaient pas considérables, à en juger par leur logement. Enfin, de quelque côté que vînt leur butin, les rats vivaient mieux que tous les locataires.

Ce fut peut-être un peu de jalousie qui m'amena à leur donner congé, car Rosalie vint un jour prendre leur place. Mon voisin le peintre avait eu la singulière idée de posséder une servante, et, comme il ne se sentait pas assez riche pour subvenir à ses besoins, il me mettait de moitié dans la possession de Rosalie, pourvu que je la logeasse. Il me fit entrevoir les bénéfices d'une vie régulière, la considération dont nous jouirions dans le quartier en associant Rosalie à notre destinée, et mille raisons qui me décidèrent d'autant plus vite que le logement était tout trouvé, et qu'en en prenant possession, Rosalie me rendait déjà le service de

me débarrasser des courses furibondes des grignotteurs nocturnes. J'acceptai, et Rosalie fut installée pompeusement dans son *appartement*, dont elle trouva d'abord l'escalier un peu roide; mais ce n'était pas une femme à s'effrayer de si peu. On s'étonnera peut-être de ce qu'une servante consentît à entrer en maison chez des gens aussi mal logés que le peintre et moi. Il est bon de dire que Rosalie n'était pas une servante ordinaire; elle savait faire beaucoup de choses, excepté celles que font les autres servantes. D'abord elle causait beaucoup, et en cela elle se rapprochait du penchant propre à sa race; elle s'intéressait extraordinairement aux dessins du peintre et fouillait sans cesse dans ses cartons. Chez moi elle lisait les livres, et je regrette encore les temps où elle arrivait chaque matin pour faire le ménage, s'asseyant dans un vieux fauteuil en tapisserie, nettoyant ses grandes lunettes, les assujettissant avec lenteur sur son nez, et finalement faisant la lecture quotidienne pendant que mes habits attendaient un coup de brosse.

J'en pris mon parti. Rosalie m'amusait, car elle avait un talent remarquable; elle possédait la science du grand Eteila et tirait admirablement les cartes. Or, comme mon avenir à cette époque était inéclairci, chaque matin, après sa lecture du journal, Rosalie me tirait les cartes. Chez moi, elle remplissait donc les fonctions de dame de compagnie, de lectrice et de cartomancienne. Je ne sais ce qu'elle faisait chez le peintre : à force de soins et de conseils, il était parvenu, si je m'en souviens bien, à dresser Rosalie à faire cuire des œufs sur le plat; mais la cuisine ne fut jamais son côté brillant. Quand l'argent se faisait rare dans l'entre-pont, et que, couché, j'appelais des rentrées imprévues, Rosalie ne manquait

pas de me consoler en me faisant entrevoir à l'horizon un certain *homme d'argent* qui réjouissait mon cœur. Si de certaines lettres chargées n'arrivaient pas à l'heure de la poste, grâce à sa seconde vue, Rosalie signalait sur des routes lointaines un *porteur de bonnes nouvelles*, et je me frottais les mains en l'attendant.

Avec Rosalie, le réveil était toujours gai ; elle ne me laissait pas le temps de penser aux choses tristes. Elle me racontait tout ce qu'avait fait la veille mon ami le peintre, qui, plus paresseux que moi, n'ouvrait sa porte qu'à midi. Je connaissais tous les intérieurs de la maison comme si j'en avais été l'hôte. Rosalie servait de Moniteur officiel aux différentes actions de la blanchisseuse, du petit tailleur et du relieur. Comme nous la nourrissions d'une manière un peu spartiate, Rosalie, l'après-midi, s'en allait rôder chez les grisettes des alentours, auxquelles elle tirait les cartes. A ce métier, sans doute, elle n'amassa pas de rentes, mais elle pouvait vivre plus largement que ses maîtres.

Si Rosalie n'eût pas commis quelques fautes graves, difficiles à mettre sur le compte de la naïveté, peut-être serait-elle encore avec moi. Pour commencer, il est bon de dire que l'entre-pont commençait à me sembler étroit, et que j'avais résolu de trouver un vaisseau plus splendide. Après de nombreuses recherches, je fus séduit par un septième étage pas trop élevé qui donnait sur un jardin. L'air n'y manquait ni le jour, et, suprême avantage ! par une fenêtre, je voyais l'heure au clocher de Saint-Étienne-du-Mont, aussi bien qu'à une pendule sur ma cheminée. En jetant un coup d'œil dans le jardin, j'aperçus une jeune fille qui se promenait en lisant, et qui, au bruit de la fe-

nêtre, jeta un regard en l'air. La jeune fille, quoique très-éloignée, me parut charmante, et immédiatement je devins amoureux du logement. Une espèce de cuisine était attenante à la grande pièce, dont l'alcôve était flanquée de deux cabinets. Dans cette cuisine, j'installerai Rosalie. Les portes de l'alcôve fermées, la pièce pouvait passer pour un salon, dont l'horloge de Saint-Étienne-du-Mont devait nécessairement faire le plus bel ornement.

Le logement ne coûtait que 200 fr. de location par an, ce qui était peut-être lourd pour mon budget d'alors ; mais la vue du jardin et la vue de la jeune fille, voilà ce qui me séduisait. Je rentrai, plein de projets, pour envoyer Rosalie donner un dernier coup d'œil à l'appartement, dans la crainte que mon enthousiasme ne m'eût fait passer sur certains défauts peu apparents au premier coup d'œil. Vis-à-vis de Rosalie je démontrai la commodité de cette magnifique horloge, qui ne nous coûterait jamais de réparations ; j'insistai sur l'avantage d'avoir sans cesse l'heure sous les yeux ; je parlai aussi des arbres, du bon air, sans dire un mot de la jeune fille, car j'avais remarqué que notre servante n'aimait pas que la femme se glissât dans son ménage, et elle ne manquait pas d'accabler le peintre de reproches quand il s'agissait de quelque amourette. Rosalie alla donner *son coup d'œil* au logement ; elle revint en disant que *cela* ne me convenait pas. Comme je me récriai, elle ajouta que le concierge n'était pas bien disposé en ma faveur. — C'est impossible ! dis-je. — Pourquoi demande-t-il un terme d'avance ?

Pourquoi le concierge demandait un terme d'avance, c'est ce que je ne connus que plus tard par mon ami le peintre,

quand il m'exposa une longue liste de griefs contre notre servante. Rosalie avait vu le logement et s'était écriée : — Oh ! c'est trop beau pour monsieur ! c'est trop cher pour monsieur ! monsieur ne payera jamais !

Devant cette affirmation donnée par la propre servante d'un locataire futur, le concierge avait frissonné de la menace de non-payement, et ce fut ainsi qu'il exigea ce dur terme d'avance, désir impossible à satisfaire. Je n'ai jamais compris, plus tard, pourquoi Rosalie m'avait posé en si mauvais débiteur, et je ne me le suis expliqué que par l'amour de son trou, le nid à rats, auquel elle tenait sans doute ; ou bien la question d'argent, qui roulait perpétuellement à l'horizon chaque matin entre nous, et qui ne se réalisait que rarement, lui donnait-elle une piètre idée de mon industrie.

Je restai donc dans l'entre-pont par la faute de Rosalie, et je m'en consolai grâce aux gouttières sur lesquelles donnaient mes fenêtres, et qui nous servirent désormais de Petite-Provence au peintre et à moi. Le peintre avait suspendu entre deux cheminées une sorte de hamac, dans lequel on passait les plus gaies journées du monde. Le troisième étage de la maison d'à côté était occupé par un atelier de brocheuses. Un délicieux *far niente* dans le hamac, joint à la vue des brocheuses, la jeunesse n'en demande pas plus. De leur côté les brocheuses n'avaient pas vu sans une certaine joie la distraction que devait leur apporter l'installation de ce hamac suspendu entre deux cheminées. Nous entendions leurs éclats de rire, nous voyions leurs gestes qui nous désignaient ; dès lors un nouveau soleil brilla dans l'entre-pont : il n'y a rien de plus puissant que le voisinage de jolies filles pour faire oublier la pauvreté. Si de beaux

tableaux se dessinaient dans l'esprit du peintre, pour moi c'étaient de beaux poëmes.

Nous donnions la comédie aux brocheuses, et elles ne se montraient pas trop farouches aux agaceries des comédiens. Si elles étaient payées à la journée, la maîtresse dut perdre à ce spectacle, car les couteaux de bois s'arrêtaient quand la représentation commençait dans les gouttières. Mon ami le peintre y avait transporté un vieux mannequin habillé en gendarme, qu'on rossait à tour de bras, à coups de bâton, qu'on roulait par terre, qu'on condamnait à la potence, qu'on suspendait par une corde jusque sous les fenêtres des brocheuses, et cette pantomime obtenait à chaque fois un grand succès.

Entre les trois ou quatre ouvrières nos voisines, j'en distinguai une jeune, brune, aux jolies couleurs, qui ne regardait qu'en rougissant et qui baissait aussitôt la tête sur son ouvrage quand elle voyait les regards arrêtés sur elle. Les autres n'avaient pas précisément la timidité en partage : c'étaient celles-là que préférait le peintre. Moi je me sentais attiré vers la timide, peut-être par analogie ; car, quand elle levait ses jolis yeux, c'était à mon tour de rougir et de me retirer en arrière. Ce manége dura près d'un mois. J'aurais bien voulu voir de près la jolie brocheuse, lui parler, mais je n'osai. Ma première audace fut de me rendre compte de la fin de la journée des ouvrières et de la porte par laquelle elles sortaient. Quand elles m'aperçurent, trois d'entre elles se mirent à rire à gorge déployée ; la plus jeune baissa la tête. Je fus étourdi sur le moment, et en sortant de cet étourdissement la rue était vide. Les brocheuses avaient continué leur chemin d'un pas alerte.

La comédie n'en continua pas moins le lendemain, avec des variantes qui obtinrent le plus grand succès. Sous les gouttières demeurait un vieux maniaque comme il en existe beaucoup dans le quartier latin. C'était un de ces fous qui suivent en même temps les cours du Collége de France, ceux de la Sorbonne, ceux du Jardin-des-Plantes, sans compter les leçons de l'école de Droit et de l'école de Médecine. Le bonhomme rentrait avec d'énormes dossiers de notes, et il lui restait à peine de rares quarts d'heure pour mettre en ordre les leçons d'histoire naturelle, de chimie, d'histoire, de physique, de droit civil, de physiologie, de géométrie, de théologie, toutes les sciences du monde, qui se débattaient, Dieu sait comme, dans son cerveau étroit. Une après-midi que mon savantasse suait sur ses notes, il aperçoit avec terreur deux énormes bottes à l'écuyère qui descendent le long de sa fenêtre en s'agitant comme celles d'un pendu. Le savant crie au secours; les brocheuses, qui d'en face se rendaient compte de son effroi, poussent de tels éclats de rire que leur maîtresse accourt; tous les voisins se mettent aux fenêtres; la maison est en révolution sans que nous puissions comprendre l'effet singulier produit par le mannequin. Cependant, sur la plainte du maniaque, notre concierge nous invita de la part du propriétaire à cesser nos représentations, et le mannequin rentra dans l'atelier; mais nous étions libres de lézarder dans nos gouttières, et les brocheuses nous encourageaient à tenter de nouveau exercices. Il faut si peu de chose pour amuser les grisettes pendant leur journée que nous devions passer pour les hommes les plus spirituels de Paris. C'étaient un jour des exercices à la sarbacane contre les malheureux oiseaux perchés sur les

toits, un autre jour des bulles de savon, un autre jour un cerf-volant avec des dessins fantastiques sur le ventre.

Au milieu de tous ces divertissements, elle et moi avions perdu un peu de notre timidité; quand elle n'osait pas regarder, ses compagnes la poussaient du coude, et nous devinions aux gestes leur langage : « Tiens, regarde ce que ces fous viennent d'inventer. » J'arrivais ainsi à une sorte d'intimité fort éloignée; nous nous disions bonjour par signe, ainsi qu'adieu, et, aux gestes plus prononcés du lundi, on voyait bien que la séparation du dimanche avait été sentie de côté et d'autre. Les jours de pluie amenaient également une séparation forcée, et je me demandais s'il n'y avait pas moyen, le soir, de remédier à ces séparations. Le moyen était simple : il ne s'agissait que d'attendre la jeune fille à la porte, de lier plus ample connaissance avec elle, et de demander la faveur d'être reçu chez elle. Pour les plans, je n'étais jamais embarrassé; mais l'exécution ! Cependant je tentai un soir une nouvelle embuscade, et, caché derrière le cheval de renfort qui attend l'omnibus pour les hauteurs du Panthéon, j'attendis la sortie des brocheuses. Comme de coutume elles s'en allaient toutes quatre ensemble, et je les suivis de loin, sans que personne m'eût aperçu. Deux d'entre elles se séparèrent au carrefour de la rue de la Harpe et de la rue de l'École-de-Médecine; celle que je poursuivais continua son chemin jusqu'à la rue du Paon, où elle entra dans une maison de modeste apparence, après avoir causé quelques minutes avec sa camarade.

Elle demeurait rue du Paon, dans un des plus jolis quartiers de Paris. J'entends *joli* à mon point de vue, qu'il me faut expliquer. La rue du Paon, à partir de la rue de l'École-

de-Médecine jusqu'à la rue Hautefeuille, va se perdant dans un centre de maisons toutes particulières qui s'arrêtent à la place Saint-André-des-Arts. C'est un coin tranquille du Paris bruyant; beaucoup de jardins ont été conservés par là dans cette epèce d'îlot, où demeurent spécialement marchands de papiers, libraires, brocheurs, imprimeurs et fabricants d'imagerie. Les corporations, qui jadis se groupaient dans le même quartier, ont laissé par là une sorte d'échantillon du Paris bourgeois et provincial. Les constructions n'ont guère varié depuis deux siècles; des maisons à petites tourelles flanquent encore quelques coins de rue. Il n'y a rien d'analogue sur la rive droite de la Seine.

J'aimais et j'aime encore ce quartier, peut-être à cause de la jolie brocheuse; mais, quand j'eus longtemps considéré la maison où elle venait d'entrer, je ne fus guère plus avancé. Après différents détours qui me ramenaient sans cesse à cette porte, je pris le parti d'y revenir le lendemain de bonne heure, car les brocheuses arrivaient, l'été, à sept heures à l'atelier. Ce qui étonna vivement Rosalie de ne pas me trouver au lit à cette heure; mais elle devait passer par d'autres étonnements. Pendant quinze jours, j'allai chercher le matin et reconduire le soir la petite ouvrière, sans qu'elle s'en doutât. Je l'attendais à l'angle d'une rue, et, quand par hasard elle tournait la tête, je frémissais. Les gens expéditifs en amour ne peuvent comprendre les vives émotions d'un homme timide, en qui il se passe des petits drames inconnus, d'une délicatesse émouvante. Je n'étais pas malheureux, mais je n'étais pas complétement heureux, et je confiai mes tourments au peintre, qui se moqua de moi et jura que dès le même soir il fallait que j'offrisse mon bras à

la petite ouvrière. Mon cœur, suivant lui, devait suivre mon bras. Ce plan m'effraya, et je suppliai mon ami de me laisser continuer tranquillement mon petit chemin.

— Alors, pourquoi te plains-tu ? dit-il.

Et il avait raison.

— Viens dans la gouttière, ajouta-t-il ; tu verras qu'on n'attend que ta déclaration.

Connaissant son audace en de pareilles matières, je ne voulus pas l'accompagner, effrayé de la rapidité qu'il entendait donner à ces conférences.

— Après la spirituelle invention du gendarme, dit-il, s'il y avait cinquante ouvrières, elles se disputeraient toutes les cinquante le droit d'être courtisées par nous. Nous sommes bien vus ; tu n'as qu'à te présenter. Ce soir tu les attends ; tu leur dis : Bonjour, mesdemoiselles, et tu prends le bras de ton adorée. Veux-tu que je te présente ? Je parlerai d'abord si tu crains la première rencontre.

— Non, non, lui dis-je.

— Alors tu ne veux pas lui faire la cour ; tu ne l'aimes donc pas ?

— Pas beaucoup ; c'était une idée qui me passait.

— Si ce n'est qu'une idée...

— Tout bien résolu, dis-je, je ne veux pas perdre mon temps avec cette petite.

— Tu as raison, dit le peintre.

— Pourquoi ai-je raison ?

— Parce que tu t'attacherais trop sérieusement, et que ce sont ensuite des chaînes qu'on ne brise pas facilement.

— Eh bien ! j'en resterai là. Il faut que je travaille, et, si

je devenais amoureux réellement, je sais que je ne ferais rien.

— Moi aussi j'ai à travailler, dit le peintre ; je ne suis pas amoureux, et cependant je flâne toute la journée.

— Voilà assez de temps que nous flânons ; travaillons, dis-je résolûment.

— Oui, travaillons, répondit mon ami.

— Eh bien ! il est deux heures ; va à ton atelier, j'irai te chercher à cinq heures pour dîner.

— Bon ! dit le peintre plein de courage, en s'en allant.

A peine était-il parti, que je retirai la clef de ma serrure et que je grimpai dans ma gouttière, où, caché derrière la cheminée, je pus regarder à loisir le joli profil de la brocheuse, qui pliait ses feuilles de papier en jetant, de quart d'heure en quart d'heure, un regard du côté de mon toit, inquiète de ne pas voir les comédiens par ce beau soleil. Je passai là des heures charmantes sans me douter du temps qui s'écoulait, et j'y serais resté jusqu'à la nuit si un bruit infernal qui se faisait à ma porte ne m'eût fait descendre. Je frémis en entendant la voix de mon ami qui m'appelait de façon à troubler toute la maison, en battant des roulements prolongés sur ma porte. Je n'avais rien fait, et je ne savais comment expliquer l'emploi de mon après-midi.

Pour me donner une contenance, je me frottai les yeux et j'ouvris d'un air ahuri.

— C'est ainsi que tu viens me prendre pour dîner ! dit le peintre. Sais-tu quelle heure il est ?

— Non.

— Sept heures... Diable ! quand tu pioches, tu pioches

ferme... Qu'est-ce que tu as fait de bon pendant ces cinq heures?

— Je t'avouerai que j'ai dormi.

— Moi aussi, dit le peintre.

Voilà comment je trompai mon ami, mécontent cependant de ne pouvoir attendre le même soir la brocheuse.

Après un court repas, aussi modeste que court, nous projetâmes d'aller faire un tour de promenade dans le jardin du Luxembourg. Ç'a toujours été le jardin des philosophes, des amoureux et des peintres. Toute la jeunesse de France a aimé sous les ombrages des marronniers et y a fait les plus beaux projets du monde. Mon ami le peintre dessinait sur le sable avec sa canne les futurs tableaux si faciles à raconter, si difficiles à exécuter. Je l'écoutais à moitié, gardant mon attention, pour les couples d'étudiants et de grisettes qui s'en allaient joyeusement dans la direction de l'Observatoire. Je pensais à la petite brocheuse et je me disais combien je serais heureux de pouvoir la promener ainsi à mon bras. Tout à coup mon ami :

— Voilà nos voisines! s'écria-t-il.

Je sens un trouble inexprimable. C'était vrai.

— Quel singulier animal promènent-elles? dit le peintre en s'élançant de leur côté.

Je le suis à quelques pas, au comble de l'émotion. Il venait de s'emparer d'un petit chat, âgé d'un mois tout au plus, à qui les brocheuses venaient faire respirer l'air.

— Enfin, mesdemoiselles, on vous voit de près, et je ne me trompais pas quand je répétais chaque jour à Josquin que vous étiez très-jolies. Vous venez vous promener avec

votre chat; c'est une drôle d'idée. Est-ce que les gardiens ne vous ont rien dit?

Voilà le peintre parti, riant, chantant, embrassant le chat, causant toujours, et me laissant fort empêché de ma personne. Les deux brocheuses répondaient à peine, souriaient de temps en temps, et paraissaient intimidées des libertés de mon compagnon.

— Vous n'allez pas au bal? leur dit-il.

— Non, monsieur, nous rentrons tout de suite.

— Comment! vous n'allez pas au bal?

— Jamais, monsieur.

— Ainsi vous ne connaissez pas la Chartreuse?

C'était alors un bal fort à la mode parmi les étudiants.

— Non, monsieur.

— Ni la Chaumière?

— Non plus.

— C'est incroyable! A quoi pensez-vous?

— Nous nous couchons de bonne heure.

— Mais si je vous priais de venir faire un tour à la Chartreuse?

— Merci, monsieur.

— Merci oui?

— Non, vraiment, monsieur.

— Rien qu'entrer et sortir?

— Non, monsieur.

— Pour entendre la musique?

— Merci, monsieur.

— Allons, Josquin, prends le bras de mademoiselle, dit mon ami en s'emparant sans façon du bras de sa camarade.

Mais la brocheuse résista et finit par dégager son bras;

car, de mon côté, je n'avais pas obéi à l'invitation du peintre.

— Nous sommes à la grille du Luxembourg, il n'y a plus qu'un pas, disait mon compagnon.

— C'est impossible, monsieur.

— Eh bien ! dit-il, si vous ne voulez pas venir avec moi, vous viendrez bien avec votre chat.

Et d'un bond, tenant toujours le petit chat dans ses bras, il traversa la chaussée et s'élança dans le bal.

— Oh !... s'écrièrent les brocheuses terrifiées par cet excès d'audace.

En même temps elles jetaient un regard suppliant vers moi.

— Venez, mesdemoiselles, leur dis-je; ne craignez rien pour le petit chat : mon ami n'est pas méchant.

— Non, dirent-elles en regardant les toilettes splendides de quelques lorettes qui descendaient de leur coupé.

Je compris la coquetterie qui les empêchait d'entrer au bal.

— Eh bien ! je vais courir après mon ami, et je vous jure que je vous rapporterai votre chat.

— N'est-ce pas, monsieur? s'écria la petite brocheuse, qui avait presque envie de pleurer.

Je n'eus pas de peine à rejoindre mon ami; mais il se montra inexorable malgré toute mon éloquence : il consentait à rendre le chat à la condition que nos voisines viendraient le reprendre elles-mêmes. Je remontai au contrôle et je leur fis part de l'insistance du peintre, tout en les priant de ne pas me regarder comme son complice. Pendant mon ambassade il était entré beaucoup de monde au bal,

du monde de toutes couleurs, des étudiants habillés comme des membres du Jockey-Club, et d'autres, plus nombreux, à la mode de la rue de la Harpe. Si quelques voitures attendaient à la porte les lorettes aristocratiques, combien de petits bonnets venus à pied! Ce spectacle avait sans doute chassé la coquetterie des brocheuses, car, après s'être fait un peu prier, elles se décidèrent à m'accompagner dans cette Chartreuse redoutable, dont la réputation était aussi mauvaise que répandue. Le peintre se montra généreux, offrit aux grisettes de la bière et des croquets dans un petit bosquet, rendit l'otage et tâcha de faire oublier, par mille galanteries, son coup de main audacieux. Après quoi les brocheuses s'en retournèrent seules, sans trop de courroux.

Dans la soirée : — Sais-tu qu'elle est charmante? me dit mon ami.

— Qui?

— Ludivine, quoiqu'elle ait un singulier nom.

— Oui, un nom étrange, repris-je un peu jaloux.

— On ne s'appelle pas Ludivine ; tout le monde doit rire à Paris quand elle le prononce ; je lui ferai changer de nom.

— Comment! m'écriai-je, inquiet de ces droits qu'il semblait déjà prendre.

— Puisque tu ne veux pas lui faire la cour, je me présenterai... Elle me plaît beaucoup. Est-ce que cela te tracasse? me demanda-t-il.

— Non, répondis-je du bout des lèvres; car je n'osais lutter avec un vainqueur si audacieux ; mais depuis cette courte entrevue mon amour avait pris racine. Ludivine était si jolie qu'elle faisait oublier l'étrangeté de son nom ;

elle avait le droit de s'appeler Ludivine, et, quand on la voyait, le nom ne donnait plus à sourire.

Nous quittâmes le bal bientôt après, et je passai une nuit des plus tourmentées, pensant à elle et craignant les entreprises de mon ami. J'étais devenu jaloux pour la première fois et je connaissais d'affreux tourments.

Je voyais ma situation en noir : le peintre s'était déjà tellement mis en avant que j'avais été remarqué à peine. L'audace ne déplaît point aux femmes, et la tyrannie avec laquelle Ludivine s'était laissée entraîner au bal devait la prévenir en faveur de mon rival. Encore si j'osais lutter fermement, peut-être toute espérance n'était-elle pas perdue ; mais ma timidité redoublait en face des assauts de mon ami, et je me disais que le résultat de la lutte ne pourrait pas tourner en ma faveur. Cependant, sur le matin, j'eus l'idée de faire servir Rosalie à mes projets. Je me levai au petit jour ; je courus au quai aux Fleurs à l'heure où les jardiniers déchargent leurs voitures, j'achetai un bouquet, et je rentrai chez moi, plein d'espérance, griffonner un petit billet par lequel je priais mademoiselle Ludivine d'oublier la scène de la veille, l'enlèvement du chat, auquel j'avais été étranger, et je l'invitais à accepter ce bouquet et à le porter sur elle en signe de pardon. Si tous ces désirs étaient remplis, je me présenterais à elle à la sortie de l'atelier. A travers tout cela, je glissai quelques paroles d'un amour timide, et j'attendis Rosalie d'un pied ferme, après avoir fait un certain sabbat dès six heures du matin à la porte de son trou. La vieille servante entra chez moi, un peu étonnée de ce remue-ménage.

— Voici une lettre et un bouquet, lui dis-je ; vous allez

porter cela rue du Paon, nº 8. Vous demanderez mademoiselle Ludivine au concierge, et vous ne remettrez la lettre et le bouquet qu'à elle-même.

— Fallait-il me réveiller pour cela ! s'écria Rosalie.

— Partez vite, il n'est que temps.

La servante voulait entrer en de nombreuses explications.

— Nous causerons quand vous reviendrez, lui dis-je.

Jamais Rosalie n'avait été commandée sur ce ton ; elle tournait dans la chambre, poussant des *si* et des *mais* pour en savoir davantage.

— Partez vite, lui dis-je, partez. Dans cinq minutes vous en saurez davantage.

Au bout d'une mortelle demi-heure, Rosalie revint.

— Eh bien ? m'écriai-je.

— J'ai vu la petite demoiselle.

— Bon ! Vous lui avez remis la lettre et le bouquet ?

— Oui, monsieur.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a dit : « C'est bien. »

— Pas autre chose ?

— Non ; elle a paru étonnée.

— Et puis ?

— C'est tout. Elle est descendue avec moi et m'a accompagnée jusqu'auprès de la porte. Elle a dit qu'elle venait travailler.

— Avait-elle le bouquet ?

— Je ne sais pas.

— Comment ! vous ne savez pas ! repris-je, irrité.

— Dame ! Monsieur m'avait recommandé de donner un bouquet et une lettre ; j'ai fait ma commission.

— Vous n'avez pas remarqué si elle emportait le bouquet ?

— Non, monsieur.

— Vous ne savez rien faire.

— Bien obligé, monsieur.

— Vous n'êtes bonne qu'à lire les journaux ou à tirer les cartes.

— J'ai offert à la petite demoiselle de les lui faire, mais elle a dit qu'elle n'avait pas le temps, qu'elle était en retard, et que ce serait pour un autre jour.

J'avais envie de sauter immédiatement dans la gouttière, afin de m'assurer de la présence de mon bouquet ; mais une pluie d'orage venait de se déclarer, et la fenêtre des brocheuses était fermée. Je tremblais que le peintre ne se levât et ne voulût monter sur ce que nous appelions notre balcon, afin de commencer à faire sa cour ; mais, pour écarter mon rival, je dis à Rosalie que j'avais à sortir pour une affaire pressante qui me retiendrait toute la journée dehors, et qu'elle en prévînt le peintre quand il se réveillerait. Après quoi j'enlevai ma clef, et j'attendis, patiemment enfermé, que la pluie voulût bien faire place à des rayons de soleil plus propices à mes amours. Le soleil fut docile et ne tarda pas. J'allai à mon observatoire, d'où, armé d'une lorgnette, je pus bientôt voir la fenêtre de mes voisines s'ouvrir, et, sur la table de travail, devant Ludivine, mon bouquet, qui me fit pousser un soupir de joie. Elle l'avait accepté; elle pardonnait l'offense de la veille ; elle ne me repoussait pas !

Après l'audace du bouquet, le courage me vint. Talonné par la crainte des entreprises du peintre, j'attendis le soir la sortie de Ludivine. Elle était seule ; je la rencontrai. Je

ne sais trop ce que je lui dis, mais je conjuguai le verbe *aimer* autant de fois qu'un pensum, et je crus m'apercevoir que Ludivine ne me voyait pas d'un mauvais œil.

— Ah bah! s'écria mon ami quand, faisant le pied de grue dans la rue, il me rencontra donnant le bras à la brocheuse. Il n'en dit pas plus et se retira, plein de discrétion, trouvant l'herbe coupée sous son pied.

— Pour un homme timide, me dit-il le soir, tu as été vite en besogne.

Le jour où Ludivine voulut bien accepter une petite fête que je donnai en son honneur dans l'entrepont :

— C'est gentil ici, dit-elle; je ne l'aurais pas cru.

— Pourquoi?

— Quand votre bonne m'a apporté le bouquet et la lettre, tu ne sais pas ce qu'elle m'a dit?

— Non.

— Elle a poussé un soupir et s'est écriée : Oh! mademoiselle, si vous saviez comme monsieur est pauvre!

— Et cela ne t'a rien fait?

— Mais ta chambre est un palais à côté de la mienne, et je n'aime pas les gens riches.

Cependant, le lendemain matin j'interpellai vertement Rosalie.

— Qui est-ce qui vous a chargé de dire à Ludivine que j'étais pauvre?

La vieille servante, me voyant irrité, ne sut que répondre.

— Pauvre, qu'en savez-vous?

— Dame, dit-elle en tremblant, je croyais que monsieur n'était pas riche.

— Non, je ne suis pas riche, mais cela ne vous regarde

pas. Si vous n'êtes pas contente de moi, vous pouvez vous en aller.

— Je suis très-contente de vous servir, monsieur.

— Et de ne rien faire, n'est-ce pas? Enfin, dans quel intérêt parliez-vous ainsi à Ludivine?

— Dans son intérêt, monsieur.

— Ainsi vous vouliez lui faire connaître ma position?

— Mon Dieu, monsieur, il y a des femmes qui aiment l'argent, les toilettes, les beaux logements, et je savais que monsieur ne voulait pas tromper une jeunesse.

— A l'avenir faites attention, Rosalie, à ne plus faire de commentaires sur mon compte.

— Monsieur a vu que cela a bien tourné.

En effet, Ludivine n'avait pas été séduite par des promesses dorées; c'est ce qui sauve les amours de jeunesse et rend leur souvenir durable. Nul calcul de part et d'autre, tout est sacrifié au caprice; on s'aime, on se l'avoue jusqu'à ce qu'on ne s'aime plus et qu'on se quitte. L'imprévu est la base de ces amourettes pour lesquelles les gros serments sont laissés de côté. Ludivine remplit l'entre-pont de gaieté pendant six mois; elle n'était pas sans quelque teinture de belles-lettres, grâce à son état de brocheuse. Quand l'ouvrage ne pressait pas, les ouvrières jetaient un coup d'œil sur l'ouvrage qu'elles brochaient, et, s'il s'agissait d'un roman, chacune en lisait des feuilles, de telle sorte qu'à huit elles pouvaient se raconter l'ouvrage tout entier. Elles emportaient en secret chez elles quelques feuillets qu'elles rapportaient le lendemain, et ces lectures diverses leur ouvraient l'intelligence. Ludivine n'avait qu'un défaut, celui de ne pas être assez coquette; tout ce que je

voulais, elle le voulait; elle se pliait trop à mes caprices : elle n'était pas assez femme. Après six mois, l'ouvrage manquant chez sa maîtresse, elle entra dans un atelier très-éloigné de là, et fut obligée de quitter la rue du Paon pour aller du côté de Montmartre.

Cette séparation amena un certain vide dans mon cœur. L'entre-pont me parut triste. J'aurais dû changer brusquement de logement; mais Rosalie tenait à son trou, et la leçon qu'elle m'avait donnée lors de nos projets de déménagement n'était pas oubliée. Je restai près de trois mois le cœur en jachère, mélancolique, sans pouvoir m'égayer, et je résolus de faire un petit voyage, afin de secouer ce vague ennui. La veille de mon départ, je me promenais dans le Luxembourg, lorsque j'aperçus, assise au pied d'un arbre, une femme qui me frappa par l'accent étrange de sa beauté : une figure allongée très-régulière, de grands yeux noirs, des cheveux épais et abondants, séparés par une raie sur le côté, qui, jointe à la couleur bistrée de sa peau, lui donnaient quelque ressemblance avec certains portraits espagnols. Entourée dans un grand châle imitant les dessins de l'Inde, elle était caressée par les rayons du soleil sans paraître en être gênée. Sa chaise penchée contre l'arbre, cette femme représentait à la fois la langueur de l'Espagne et de l'Italie. Si cette raie sur le côté lui donnait quelque chose de provoquant, ses yeux noirs mélancoliques, qui ne se levaient sur aucun des promeneurs, chassaient toute idée de coquetterie. Je l'étudiai attentivement comme si j'avais regardé un beau portrait du Titien ou de Vélasquez, et je fus frappé d'une certaine nonchalance pleine de fierté qui n'appartenait en rien au quartier latin.

Divers promeneurs passèrent devant elle, la regardèrent ; elle ne semblait pas y faire attention.

Pour mes adieux au Luxembourg j'avais du bonheur. J'emportai en voyage une image singulière qui ne me quitta pas. Partout je me représentais cette femme qui me troublait par sa pose, sa beauté et sa raie de côté sur la tête. A quelle classe elle appartenait, il m'était impossible de le définir. Ce n'était ni une grande dame, ni une lorette, ni une bourgeoise. J'aurais donné tout au monde pour connaître son nom et sa position, car elle tenait autant du sang étranger que du français. Cet inconnu plein de charmes me donna à travailler et me fit revenir de voyage plus vite qu'à l'ordinaire. J'avais soif de revoir le Luxembourg et la pépinière où je l'avais vue, assise sous un massif de lilas embaumés; mais j'eus beau arpenter le jardin dans tous les sens, y passer des après-midi entières, l'étrangère ne reparaissait plus, car, je n'en pouvais douter, c'était une étrangère conduite par hasard dans le Luxembourg, et il fallait un second hasard bien propice pour ma la faire rencontrer.

Cependant j'ai une idée enracinée : c'est que la pensée fortement appliquée à une chose ou à une personne ne se produit pas en vain. Quelques faits qui me sont arrivés m'ont encouragé dans cette voie, et quand, dans ma chambre, seul, je pensais à l'inconnue, et que je me tourmentais de ne pas la voir, je me disais : Tu n'y penses pas encore assez. Souffre, mais penses-y.

Il y avait à cette époque une galerie de tableaux espagnols, au Louvre, et j'y découvris le portrait de mon inconnue. Le catalogue donnait ce portrait comme celui de la fille du *Grcco*, un maître dont les œuvres étranges m'attiraient, mais qui,

dès lors, joua un grand rôle dans ma vie, grâce à l'étonnant portrait de femme qui, par suite des révolutions, est perdu pour la France. Cette fille du Grec *Domenico Theotocopuli*, j'allais la voir tous les jours et je ne pouvais m'en lasser. On ne le regardait pas beaucoup, parce qu'il était dans ces galeries espagnoles contre lesquelles la sotte opinion publique se prononçait. Je n'en étais que plus seul dans la galerie, et je finissais par croire que le portrait m'appartenait. Suivant les variations du temps, le portrait changeait de physionomie, et, quand le soleil donnait dans cette grande salle déserte, la fille du Greco, habituellement froide et mélancolique, se laissait aller à une sorte de sourire qui n'existait que dans mon imagination. Un portrait n'est souvent beau qu'aux yeux de celui qui le regarde. J'ai vu des vieillards émus devant de très-médiocres peintures, dont le côté vivant n'existait que dans leur cerveau; mais la fille du Greco se transformait à mes yeux : les fourrures d'un ton plâtreux dans lesquelles elle s'enveloppait étaient remplacées par le châle indien de l'étrangère du Luxembourg, dont le souvenir ne me quittait pas.

Un amant aime qu'on admire sa maîtresse.

— Je gage, dis-je à mon ami le peintre pour exciter sa curiosité, que tu ne connais pas le plus beau portrait de femme du Louvre.

— La Joconde?

— Non; c'est dans la galerie espagnole.

— Il n'y a, me dit-il, que des messieurs maigres et dédaigneux, avec de grandes moustaches en croc, et de petites infantes avec de gros chiens.

— Eh bien! je veux te le montrer.

J'entraînai le peintre au Musée, devant le portrait.

— Regarde!

— Deviens-tu fou ou est-ce pour te moquer de moi?

— Ni l'un, ni l'autre; c'est le plus beau portrait du monde!

Là-dessus mon ami se mit à discuter la qualité du ton, la sonorité de la couleur, et mille détails matériels de la peinture qui n'étaient pas ma préoccupation.

— Tu raisonnes comme un peintre, lui dis-je.

— Et toi comme un bourgeois.

— Je te parle de la physionomie.

— Ton Greco est un piètre coloriste.

— Qu'importe si cette tête de femme est belle?

— Viens dans la galerie italienne, dans la galerie flamande, et je te montrerai ce que j'appelle un beau portrait.

Mais comme Titien ni Rubens n'avaient peint l'inconnue du Luxembourg, je laissai le peintre parcourir les galeries, ne pouvant me détacher de la contemplation de la fille du Greco.

Presque tous les jours, en revenant du Musée, à travers le jardin du Luxembourg, j'allais m'asseoir sous les lilas, à l'endroit même où j'avais rencontré l'inconnue; mais elle ne revenait pas. Allons, c'est un beau rêve qui a traversé ma vie, pensai-je un matin en renonçant sérieusement à mes fréquentations du Louvre. Pour chasser mes souvenirs, j'appelai l'image de Ludivine, la singularité de notre première rencontre, l'introduction de son petit chat au bal, et ces réflexions me conduisirent le même soir à ce bal, dont la musique joyeuse invitait les promeneurs à entrer. Il y a dans la danse un charme tout particulier qui s'accroît pour

moi quand je me trouve en présence de danseurs jeunes. Si on peut ne pas être choqué des écarts violents, des brusques mouvements et de la sauvagerie de la majorité, le plaisir est grand de rencontrer deux ou trois danseuses ou danseurs qui ont de l'accent, savent faire passer leur propre tempérament dans un quadrille, en ne se pliant pas aux pas convenus. Dans ce bal d'étudiants, toutes les folies étaient permises et laissaient plus de place qu'ailleurs à l'individualité. Du haut d'un petit sentier escarpé, bordé de haies vives, je regardais les danseurs, lorsqu'à deux pas de l'orchestre j'aperçus mon inconnue du Luxembourg; elle aussi observait, enveloppée dans son grand châle, les cheveux disposés sur le côté et le regard fièrement mélancolique. Je dus pousser un cri, et mon premier mouvement fut de m'élancer vers elle; mais je ne sais quoi me retint à cette même place, afin de l'observer plus attentivement sans être remarqué.

La contredanse terminée, l'orchestre fit entendre l'introduction d'une valse. Appuyée contre un des angles de l'orchestre, l'inconnue devait appeler l'attention. En effet cinquante jeunes gens se présentèrent l'un après l'autre pour l'inviter à valser; tour à tour vinrent s'offrir des étudiants élégants et des carabins sans gêne, des créoles, des artistes aux chapeaux pointus, des Orientaux avec leur fez rouge; elle refusa tous les inviteurs par un signe de tête non équivoque qui ne laissait aucun espoir. Les uns passaient vite, les autres résistaient; prières inutiles. Devant ceux qui voulaient entrer en conversation elle se reculait, détournait la tête, et le dédain poli qu'elle montrait à tous ces danseurs faisait qu'ils se retiraient un peu étonnés, allant chercher

fortune ailleurs. Les étudiants ne sont pas habitués aux grandes manières : les plus audacieux devenaient polis en parlant à l'inconnue ; devant elle ils subissaient une sorte de respect auquel ils ne sont pas faits, et, comme ils n'aiment pas à perdre leur temps en belles manières, ils préféraient choisir des danseuses plus faciles.

Ainsi ce n'était pas une femme ordinaire. Ses manières ne démentaient pas sa physionomie. Elle pouvait se trouver par hasard dans ce bal, comme elle s'était trouvée dans le Luxembourg. Si, au premier abord, j'avais été surpris de la rencontrer dans cet endroit un peu bruyant, maintenant je la revoyais, comme dans le passé, pleine d'une distinction particulière. Me perdant dans les groupes, je pus l'examiner à souhait. Elle ne venait pas au bal pour danser, et je formai le projet de l'accompagner à la sortie,— de loin comme toujours,— car ma maudite timidité n'était pas encore partie. A la porte, un coup me fut porté des plus violents de ceux que j'aie ressentis de ma vie.

L'inconnue, toujours seule, qui n'avait parlé à personne dans le bal, s'en retournait au bras d'un jeune homme !

— Elle est comme toutes les autres, me dis-je. Et je jurai de ne plus revenir dans ce maudit endroit qui m'avait enlevé toutes mes illusions ; mais, le jeudi suivant, à peine les portes ouvertes, j'entrai le premier, avec l'impérieux désir de la revoir encore une fois. Je voulais étudier la figure de l'homme qui la reconduisait, et je mettais ma rentrée au bal sur le compte d'une simple curiosité. Une heure après j'aperçus l'inconnue, seule encore, comme précédemment, toujours dans la même toilette, avec le même regard un peu triste et sa belle chevelure sur le côté. Les danseurs se

représentèrent en foule, et elle les accueillit avec la même froideur. J'aurais voulu entendre sa voix : si elle eût parlé, je me serais glissé derrière elle, mais c'était d'un signe de tête seulement qu'elle remerciait les étudiants. Riches ou pauvres, qu'ils fussent vernis ou non gantés, elle les renvoyait sans paraître les regarder ; car il est des femmes élégantes dans les bals publics qui, d'un coup d'œil, toisent des pieds à la tête ceux qui les invitent, n'accordant leur main qu'à ceux dont une mise irréprochable annonce quelque fortune. L'inconnue n'avait pas de ces préférences ; elle refusait tout le monde.

—Monsieur veut-il un bouquet? me dit la marchande en passant près de moi.

—Oui, lui dis-je spontanément. Voyez-vous là-bas, près de l'orchestre, cette femme enveloppée dans son châle. Portez-lui ce bouquet de ma part.

Je me cachai derrière un arbre, afin d'étudier la scène qui allait se passer.

—Si elle accepte le bouquet, me dis-je, j'irai me présenter à elle.

Plein d'émotions, je suivis des yeux la marchande, qui alla vers l'inconnue, lui parla et lui présenta les fleurs. Elle parut un peu surprise, sembla faire quelques questions à la marchande et finit par prendre le bouquet.

—Allons, me dis-je, j'ai le droit de me présenter. Et j'allai du côté de l'orchestre tourner autour de l'inconnue ; mais, ainsi qu'une pierre jetée dans l'eau produit d'abord un cercle étroit, puis un autre plus large, et encore un autre qui va s'agrandissant, jusqu'à ce que l'eau reprenne son assiette, à chaque tour que je faisais je m'éloignais, effrayé

de ma hardiesse. Une réflexion me vint qui me ramena à mon observatoire. Si le jeune homme qui avait reconduit l'inconnue au bal précédent, se présentait tout à coup, que dirais-je? Il était prudent d'attendre la fin du bal et d'étudier la conduite à tenir. Pendant le dernier galop furieux qui fut l'épilogue de la soirée, je perdis tout à coup de vue l'étrangère, et, malgré mes recherches, il me fut impossible de la découvrir entre les deux mille personnes qui s'en allèrent en se poussant.

—Ce sera pour le prochain lundi, pensais-je, heureux de ce que mon bouquet était accepté et bâtissant là-dessus les plus folles illusions.

Le lundi arriva sans trop se faire attendre, ainsi que l'inconnue, qui était toujours près de l'orchestre. Elle aime la musique, pensais-je, c'est ce qui l'amène au bal. Cette fois, j'étais bien décidé à l'aborder; mais je jugeai qu'un second bouquet me rendrait son accueil plus favorable, et j'envoyai de nouveau la marchande vers l'inconnue. Il me parut que l'entretien était plus long que le premier.

— Portez ce bouquet de ma part, avais-je dit, mais, au geste de l'étrangère, je compris qu'elle demandait de quelle part. La marchande se retourna, désigna le petit sentier d'où je dominais le bal, et je n'eus que le temps de m'accroupir derrière la haie pour ne pas être vu. Chose singulière! j'avais le ferme désir de me présenter, et une force mystérieuse me poussait à me cacher. Cœur timide, me dis-je, oseras-tu te montrer!

Je me mêlai aux danseurs, et tout à coup, me trouvant près de la marchande de bouquets, je fis un brusque soubresaut pour ne pas me rencontrer avec elle. Je grillais

d'envie de connaître le résultat de la conférence ; la marchande pouvait me l'apprendre, et je me sauvais. Toute la soirée je rôdai autour de l'inconnue, cherchant à lire de loin sur ses traits l'effet produit par ces fleurs mystérieuses ; elle tenait le bouquet d'une jolie main qui avait consenti à sortir de son châle. Ce fut là le seul renseignement que je tirai. Plus j'allais et plus ma timidité s'accroissait. Enfin le bal se termina, et je pus voir l'inconnue s'en aller seule, sans que je pusse avancer d'un pas vers elle.

Rentré chez moi, je m'accablai des reproches les plus vifs, et je prononçai un serment terrible.

— Si elle accepte mon troisième bouquet, me dis-je, je jure que je me présenterai.

En effet, le jeudi suivant, armé de ma résolution, je fis signe à la marchande ; je choisis le plus beau bouquet de son étalage, et je l'envoyai en mission ; mais bientôt après elle revint.

— Monsieur, voilà votre argent ; cette demoiselle n'accepte pas mes fleurs.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— Elle prétend qu'elle ne vous connaît pas et que vous vous moquez d'elle.

— Allez lui reporter ce bouquet, et dites-lui que je vais me faire connaître.

La marchande partie, je respirai fortement ; tout sembla tourner autour de moi. J'avais une sorte de vertige ; mais je me sentais entraîné comme vers un précipice.

— C'est moi, madame, dis-je, qui vous ai envoyé ces fleurs.

Elle me regarda de ses grands yeux noirs. Je sentais mes veines battre, tout mon être en révolution.

— Ah! dit-elle; et elle attendit.

Forcé de parler : — Il y a six mois, madame, que je vous ai rencontrée dans le jardin du Luxembourg, assise sous les lilas... Je suis parti le lendemain en voyage; mais j'emportais votre souvenir, qui ne me quittait plus, qui ne m'a jamais quitté... Je vous ai retrouvée ici, je vous ai envoyé un bouquet avec l'intention de vous parler. Je n'ai pas osé. Vous ressemblez si peu aux femmes qui fréquentent ce bal, vous êtes tellement distinguée que toute votre personne m'en imposait... La façon dont vous remerciez les gens qui vous invitent me faisait rester à l'écart...

— Je n'aime pas la danse, dit-elle.

— Voulez-vous, madame, accepter mon bras et faire un tour dans le bal?

— Si vous voulez, dit-elle.

Quand elle m'eut donné le bras, je perdis la parole. Je ne me croyais plus moi. Étais-je bien celui qui depuis quinze jours baissait la tête pour ne pas rencontrer les regards de celle que j'avais à mon bras? Les étudiants nous regardaient avec curiosité l'un et l'autre, car cette belle farouche, toujours seule et remarquée, avait enfin trouvé un vainqueur. J'en étais fier, et cependant je n'osais croire à mon bonheur.

— Comment vous appelez-vous? lui demandai-je pour renouer la conversation.

— Sylvie.

— Vous n'êtes pas Française?

— Je suis de Paris.

— Et moi qui vous croyais Espagnole ou Italienne.

Elle sourit.

— C'est surtout cette raie de côté qui est singulière.

— Je veux à l'avenir me coiffer comme tout le monde, dit-elle.

— Je vous en prie, gardez-la ; vous ne ressembleriez plus à la fille du Greco.

— Greco, qu'est-ce ? demanda-t-elle.

Alors je lui racontai la rencontre de son portrait au Louvre, mes longues contemplations dans les galeries, la crainte que j'avais de ne pas la revoir. Quoique Sylvie ne parût pas comprendre la peinture, cependant mes paroles semblaient l'intéresser. Si ce n'était pas une passion violente que je lui manifestais, c'était quelque chose qu'elle n'avait peut-être jamais entendu, et cette première entrevue me fut si favorable que j'obtins dès le même soir la permission de la reconduire.

En chemin je tâtai ses goûts, qui, chez beaucoup de personnes, se traduisent en argent ou en divertissements. La fortune ne se montrait pas alors pour moi une déesse souriante. J'étais jeune, j'avais du temps à dépenser, qualités équivalentes à l'argent. La fortune, à bien l'envisager, me semble assez impartiale dans ses faveurs : elle se donne volontiers aux gens entre quarante et cinquante ans, qui ont beaucoup de ventre et pas du tout de cheveux. J'avais beaucoup de cheveux et point de ventre ; la fortune me fuyait. Pour les divertissements, comme Sylvie ne dansait pas, je parlai de spectacle, et elle accepta franchement, pour le courant de la semaine, que je la conduisisse à un théâtre amusant.

Les comédiens des Variétés jouaient à cette époque la

Vie de Bohême; et, comme cette jolie pièce cadrait avec ma situation, je chargeai Rosalie d'aller prévenir Sylvie que je viendrais la chercher le lendemain pour la conduire au théâtre, et en même temps je la priai de se coiffer comme d'habitude. C'était cette coiffure qui avait entraîné mon cœur, et je tenais à en admirer l'effet sous un lustre brillant. Si cette comédie lui plaît, me dis-je, je n'ai plus qu'à la supplier de la continuer dans la réalité.

Je n'oublierai jamais l'effet que produisit Sylvie en arrivant à la galerie du théâtre. Sa fière tournure, sa coiffure provoquante, ses regards si beaux et si mélancoliques attiraient l'attention de chacun. Des lorgnettes, impertinentes peut-être en toute autre situation, me ravissaient. Je ne m'étais pas illusionné : c'était vraiment une beauté singulière. La pièce commença; je la regardai dans les yeux de Sylvie, et je m'étonnai un peu de ce qu'elle ne riait pas franchement aux drôleries de certains personnages. — Elle n'a pas grande sympathie pour cette bohême, pensais-je; je suis perdu.

— Vous ne vous amusez pas, Sylvie? lui dis-je.

En essayant un faible sourire, elle m'assura qu'elle se divertissait infiniment.

Il faut réellement que la jeunesse ait d'immenses confiances en soi-même. J'étais habillé d'un certain habit vert à la Marat, la tête perdue dans un grand collet, tel qu'il s'en porte encore dans les montagnes du Velay; des cheveux à la façon de ceux du général Bonaparte, un chapeau de feutre à bords plats comme une feuille de papier, des joues creuses et pâles n'étaient pas faits pour inspirer une vive passion. Dans les circonstances ordinaires je devais être

passablement ridicule, mais à ce théâtre, avec mes boutons d'acier sur lesquels le gaz frappait comme sur un miroir, aux côtés de cette femme d'une beauté singulière, j'ose penser à peine à la curiosité que tous deux nous devions exciter. Sylvie elle-même, que pouvait-elle penser de ces excentricités de costume? J'avais la jeunesse et le manque de doute, cela explique tout.

Le spectacle finit tard; nous allâmes souper rue de l'Ancienne-Comédie. Sylvie ne mangea presque pas, et j'étais trop amoureux pour ne pas l'imiter. Une heure du matin sonna.

— Une heure! s'écria-t-elle; il faut que je rentre.

— Déjà!

— Mon concierge ne m'ouvrirait pas.

Le dit-elle avec intention? Mais je saisis vivement l'occasion, et j'offris une hospitalité qui ne fut refusée qu'à demi. N'ayant pas calculé la rapidité du dénoûment, rien n'était prêt dans l'entre-pont pour recevoir Sylvie. La neige tombait dans la rue, et nous arrivâmes dans la mansarde, Sylvie se plaignant du froid. C'était à la fin du mois; l'argent, le bois et le charbon faisaient complétement défaut.

— Bah! m'écriai-je, il y a dans un coin une malle qui ne sert à rien. J'arrachai les planches de la vieille malle, et elle flamba bientôt avec vivacité.

— Je croyais que vous demeuriez au premier, me dit Sylvie.

— Oh! ce n'est pas haut : un petit quatrième.

Quand elle eut embrassé d'un coup d'œil l'entre-pont :

— Ce n'est pas un appartement, dit-elle.

— Non, pas précisément.

— Et les tapis? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas besoin de tapis ici, il ne fait pas humide.

— Et le lustre?

— Un lustre dans cette petite chambre! Vous vous moquez de moi, Sylvie?

— Non, dit-elle; je croyais que vous demeuriez dans un bel appartement, orné de tableaux, recouvert de tapis, avec un lustre.

— Qui vous faisait croire un tel luxe?

— Mais c'est votre vieille bonne qui me l'a dit.

Encore un nouveau tour de Rosalie. Elle avait pris le contre-pied de sa faute précédente : après avoir prévenu Ludivine de mon excessive pauvreté, elle avait trompé Sylvie en lui parlant de ma fortune et de mes splendides appartements. J'étais atterré. Sylvie n'en dit pas plus à ce sujet; mais sa voix changea. Le lendemain matin elle prétexta une course éloignée, me quitta froidement, en promettant de revenir. Elle n'est jamais revenue!

Quand je pense à cette singulière beauté, immédiatement entre elle et moi vient se placer le profil souriant de la petite brocheuse qui n'aimait pas les gens riches. De Sylvie il ne reste qu'un beau masque dédaigneux; de Ludivine, un pastel toujours frais.

Si on me demande dans quel but sont écrites ces quelques pages, je répondrai qu'évidemment elles ne feront pas avancer l'humanité d'un pas; mais les hommes graves me comprendront. Que les notaires, avoués, médecins, avocats veuillent bien faire un retour sur eux-mêmes. Dans un coin de leurs souvenirs gisent beaucoup de Sylvie, et, peut-être, une petite Ludivine ensevelie sous les devoirs, le mariage,

l'ambition, la lutte des intérêts. Qu'une figure de grisette souriante se dresse en lisant ces lignes ; elles ne seront pas tout à fait inutiles !

II

HISTOIRE DE M. T...

Il est écrit que je ne rencontrerai jamais que des êtres singuliers, vivant en dehors des habitudes reçues, choquant les gens droits par des habitudes bizarres, choqués eux-mêmes de la rectitude d'action desdites personnes dans la société. Devrais-je me plaindre de ces rencontres? Cependant j'en subis une influence défavorable, et je me demande souvent pourquoi la destinée me pousse sur le chemin de ces individus.

Le dernier en date qui prit une chambre meublée dans mon cerveau était bien le locataire le plus tyrannique qui se pût voir. Aussitôt entré, il n'y eut plus de place que pour lui. Cet importun faisait que je ne pouvais m'occuper exclusivement que de ses grimaces ; sa personnalité était tellement accentuée, que tout se rapportait à lui. Par ses angles vifs, il froissait tous ses voisins, mes propres pensées, qui, en présence d'un nouveau locataire si incommode, s'enfuirent, Dieu sait où. A tout instant, mon homme

raisonnait, parlait, discutait, et semblait dire à mes oreilles : « Ecoutez-moi. » Puis il se livrait à mille poses allanguies, marchait, s'asseyait, se relevait et disait à mes yeux : « Regardez-moi. » Cette obsession dura si longtemps que, pour me débarrasser de ce tyrannique locataire, je lui donnai congé, c'est-à-dire qu'abandonnant travaux, plaisirs, plans commencés, je le couchai sur le papier. On verra si le personnage en valait la peine.

Comme j'étais de passage dans la petite ville de S...., on me conseilla d'aller visiter la galerie de tableaux du jeune T..., qui remplissait le pays du bruit de ses actions ; — non pas qu'il choquât la société de l'endroit par des opinions en dehors des habitudes bourgeoises : au contraire il passait pour un homme très-discret, dont on ne pouvait arracher une parole ; mais les rares individus qui avaient pu pénétrer dans sa galerie de tableaux en revenaient étourdis, ne sachant s'ils devaient s'en rapporter à leurs propres yeux.

La manie du jeune T... consistait à ne collectionner que des portraits d'après sa propre physionomie.

A l'époque où j'eus l'honneur de faire sa connaissance, il ne possédait pas moins de quarante-sept portraits de son individu ; mais les chroniqueurs de petites villes, portés à l'exagération, en accusaient trois ou quatre cents, et l'hôtelier qui me donna ces renseignements ajouta qu'à l'âge de soixante ans, si M. T... continuait à marcher dans la même voie, il arriverait certainement à plusieurs milliers de portraits de tous les âges. La vérité est que le jeune T... faisait à peu près toutes les années un voyage à Paris, et qu'il rapportait chaque fois de nouveaux exemplaires de

sa physionomie peinte à l'huile et richement encadrée.

Ce simple fait m'intéressa vivement. J'aurais du prendre immédiatement le chemin de fer et ne pas chercher à voir M. T... ; mais tout d'abord mille petits *pourquoi* suppliants se jetèrent à mes pieds pour me prier de ne pas partir sans visiter cette galerie, afin d'avoir une idée nette de l'homme. Celui qui n'a pas la force de résister à ces *pourquoi* curieux se prépare dans la vie d'amères déceptions. Pour moi, malgré les nombreux tours qu'ils m'ont joués, je m'accuse de faiblesse à leur égard, et jamais je n'ai osé répondre un *non* bien accentué à ces fantasques questionneurs.

J'allai tirer timidement la sonnette du jeune T..., et, après avoir été introduit, j'exposai le motif de ma visite.

M. T... était étendu nonchalamment sur un divan, et tout d'abord la chambre dans laquelle je fus reçu ne me sembla pas confirmer les propos qui circulaient dans la ville sur son compte. Le mobilier pouvait aller de pair avec d'honnêtes mobiliers de personnes aisées. Ce premier coup d'œil rapidement donné, je regardai l'homme en face. D'apparence normande par le blond roussâtre de la barbe et des cheveux, M. T... se faisait remarquer par un nez mince, bien dessiné et d'une certaine aristocratie ; ce nez s'élançant avec un certain développement à partir de l'arcade sourcilière, portait ombre dans des orbites un peu creusées, au fond desquelles deux yeux bleus voilés semblaient plutôt relever de sommeil que regarder. Le teint était d'un aspect d'opale; je ne saurais mieux le comparer, pour la transparence, qu'à une lampe de porcelaine éclairée par une veilleuse mourante sur la table de nuit d'un malade.

En regardant M. T..., l'idée d'une maladie lente plutôt

que d'une convalescence venait à l'esprit : sa pose allongée sur le divan indiquait quelque rouage détendu. Il y avait dans tout son être de la jolie femme qui s'ennuie, de l'attitude d'un mystique brisé par l'extase, et de l'énervement d'une personne sensuelle. Je fus surtout frappé par un détail presque imperceptible, c'est-à-dire la courbure toute particulière du petit doigt des mains, remarquables par un allongement aristocratique. Dans la conversation surtout, ce petit doigt prenait une attitude insolite.

Ce sont là de misérables détails pour certaines personnes, mais j'en suis particulièrement frappé, et le plus souvent l'ensemble d'une physionomie ne m'apprend rien, tandis que je suis mis sur la trace d'un caractère par un trait presque insaisissable. Contrairement à la majorité des hommes qui font subir mille évolutions diverses à leurs mains pendant la conversation, M. T... employait rarement ce moyen subtil; seulement son petit doigt prenait des courbes singulières de bec d'aigle, tandis que les autres doigts, moins mobiles, semblaient considérer leur petit confrère avec admiration. Le violoniste adroit qui a réussi, par une gymnastique particulière, à allonger considérablement son petit doigt sur la chanterelle (spectacle toujours pénible comme celui de tout effort) peut donner une idée de la main nerveuse du jeune T.... Les nombreuses personnes qui ont étudié les premiers principes du piano se rappelleront quels ennuis et quelles larmes leur a coûtés dans la jeunesse le jeu particulier d'un seul doigt pendant que les autres sont condamnés à une inaction forcée sur les touches d'ivoire. En nous donnant une précieuse mobilité dans cette partie du corps, la nature a fait qu'une certaine concordance résulte

du mouvement varié de la main ; il y a complète harmonie dans le jeu des doigts. Au contraire, chez M. T..., le petit doigt était en discorde avec ses camarades. Il avait des évolutions de serpent, et se livrait à de telles courbures qu'un courtisan qui salue un potentat n'arrive pas à se contorsionner davantage l'épine dorsale. Je fus d'autant plus frappé de cette singulière manière d'être, que, tout en causant avec le jeune T..., pour bien m'assurer que je ne trouvais pas extraordinaire une chose ordinaire, j'essayai de l'imiter, et je m'appliquai à faire agir mon petit doigt de la même sorte ; mais je ne réussis qu'à me donner des crispations qui de la main se répandirent par tout mon corps, et je fus certain alors, par analogie, qu'il y avait chez M. T... une sorte de surexcitation particulière qui se manifestait dans son petit doigt.

Après vingt minutes de conversation sur les arts, M. T... s'aperçut qu'il n'avait pas affaire à un profane, et m'invita poliment à visiter sa galerie.

On ne m'avait pas trompé. Tout en entrant dans la première salle, je me trouvai en présence d'une quinzaine de portraits de M. T..., les uns médiocres, les autres d'un bon pinceau, certains maniérés, d'autres avec des regards plongés dans l'infini. La seconde salle renfermait certaines fantaisies, telles que M. T... en habit de masque, M. T... surpris en Italie par des brigands, M. T... faisant une déclaration à une danseuse, M. T... admirant l'Océan. Un peintre avait imité l'ancienne manière, en dessinant tout au fond de son atelier un imperceptible M. T..., tandis que lui, le peintre, s'était placé tout au premier plan, à son chevalet, son rapin auprès de lui, un gros chat accroupi sur la poutre

de l'atelier mansardé, et un chien aboyant après le chat. C'était un véritable tableau, d'autant plus comique que le modèle qui en payait les frais y était sacrifié. Je ne sais si le peintre avait eu connaissance de l'irrespectueux chef-d'œuvre de Vélasquez, qui, pour peindre un roi d'Espagne, s'avisa de le représenter tout au loin, tournant le dos au spectateur, mais reflétant sa royale figure dans une misérable petite glace, tandis que les honneurs de la représentation sont pour deux horribles nains, mâle et femelle, qui jouent dans l'atelier avec un gros chien sur le devant du tableau. Toujours est-il que, pour la première fois, M. T... n'était guère plus grand qu'une allumette, tandis que l'artiste s'était décerné les honneurs de la grandeur naturelle.

— Un bon tableau! dis-je pour montrer enfin quelque enthousiasme, car cette représentation d'une seule et même personne m'avait bridé la langue.

M. T... répondit par un son gémissant qui ne me donna pas la véritable clef de sa pensée, mais son petit doigt se *crocha*, pour ainsi dire, encore plus étrangement que de coutume. « Deux Espagnoles à leur balcon regardant passer dans la rue M. T... » me firent croire que décidément l'homme aux portraits était un modèle de fatuité dont seuls les photographes, qui exposent à chaque coin de rue leurs airs penchés, pouvaient approcher. M. T... était le Narcisse d'une civilisation qui a donné à l'homme le moyen de se mirer sur une toile à la place d'une claire fontaine. Il se trouvait le plus beau des mortels, et n'avait jamais rencontré un peintre assez adroit pour rendre sa physionomie à l'aide du pinceau. Certainement son nez, sa bouche, sa barbe, ses cheveux et ses yeux attendaient encore un Holbein pour

être dessinés dans toute leur perfection. Après une demi-heure de contemplation, telle était à la grosse l'idée que je me faisais du musée de M. T....

C'est dans l'exécution de ces portraits que les peintres modernes montraient leur vulgarité et le peu de connaissance qu'ils ont de l'homme intérieur. A part quatre ou cinq toiles perdues dans la galerie, M. T... n'avait pas lieu d'être satisfait du masque dont l'avaient doué la majorité des artistes. Je ne sais vraiment ce que font les peintres de leurs yeux, car certains avaient pris leur modèle à rebours. Le jeune T... était représenté sémillant, chevaleresque, penseur, galant, spirituel, audacieux, profond, badin, les yeux vifs, sensuels, pétillants, despotiques, cruels, mourants, le geste pompeux, abattu, dominateur, colérique, charmant, tandis que le modèle ne possédait aucune de ces qualités. Même la couleur fauve de ses cheveux avait subi des transformations, comme si M. T... eût été se faire teindre chez une épileuse du Palais-Royal. Un peintre eut l'audace de représenter son modèle en jeune brun, aux allures provoquantes ; mais peut-être était-ce la volonté de M. T... !

Je croyais avoir passé en revue toute la collection, lorsque le propriétaire, d'un air mystérieux, ouvrit une porte que je n'avais pas remarquée, et m'introduisit dans une pièce à demi éclairée par un jour rougeâtre pénétrant à travers des rideaux de couleur pourpre. Cette salle recevait la lumière, comme un atelier, par le toit ; mais des stores d'une complication particulière me donnèrent à penser que j'allais assister à une exhibition intéressante. La décoration, d'un grand luxe, les murs tendus de velours, les barrières en

fer doré, qui ne permettaient pas d'approcher du tableau de plus d'un demi-mètre, certaines inscriptions dans des cartouches, faisaient de cette troisième salle une sorte de *tribune* imitée du musée de Florence.

Tout d'abord je fus frappé par un certain portrait crispé, d'une étrange peinture, qui ne pouvait venir que d'un célèbre peintre romantique dont on cite peu de portraits. Hamlet, Manfred, Faust, Lara, Olympio se retrouvaient par quelque côté sur cette toile remarquable par de lointains rochers verts qui donnaient une grande valeur (de ton) à la toque rouge que portait M. T...

L'illustre auteur de ce portrait, je le connais. Il est fin, spirituel, d'un commerce charmant; homme du monde, il a su par une conduite diplomatique se faire commander d'immenses travaux qui révoltaient le goût des gens du gouvernement; mais, dans son atelier, le peintre n'a jamais transigé avec son génie tourmenté : il peint ce qui lui plaît et non ce qui plaît aux autres. Incapable du moindre asservissement, pour obéir à l'idéal poétique, l'artiste n'a pas consenti plus de trois fois dans sa vie à faire un portrait. Par quel habileté M. T... était-il arrivé à posséder son image de la main d'un homme effrayé de courber sa pensée sous la volonté d'un être étranger aux arts? Ce fut là ce qui me donna la certitude de la force de l'idée fixe et de l'adresse qu'elle communique à ceux qui en sont possédés. Sans doute le jeune T... ne retrouvait pas sa propre ressemblance égarée au milieu de ces souvenirs de Byron, de Goethe, de Shakspeare, d'Hugo; mais ce n'en était pas moins un honneur que de posséder un essai de portrait du grand artiste, qui, abandonnant sa propre fantaisie, avait bien

voulu descendre jusqu'à essayer de rendre l'image d'un homme ordinaire.

Je n'étais pas au bout des bizarreries peintes de la collection. Dans cette troisième salle on voyait accrochés dix portraits qui avaient dû coûter une centaine de mille francs, car M. T... s'était adressé, pour orner sa *tribune*, à des maîtres de la plus grande réputation, même à des paysagistes. Ainsi l'homme qui a pour habitude d'envelopper de brumes la nature du matin et du soir, le peintre qui ne cherche que les effets de rosée, les légères vapeurs chassées par le soleil levant et les demi-jours provoqués par la fuite du soleil à l'horizon, le même dont les feuillages sont à demi estompés dans une atmosphère grise, avait abandonné un moment sa chère nature pour peindre M. T... ; mais aussi quel singulier portrait ! Des traits flottants, une physionomie analogue aux formes que dessine tout à coup un nuage qui passe, tel était M. T... interprété par le paysagiste.

Un autre avait fait de la figure du jeune homme une sorte de muraille pleine d'accidents, de petits ravins, d'excroissances, de roches, de vallons et de collines. C'étaient comme des râclements avec les ongles, des grattures, de vieux tons rouillés, des épaisseurs de couleurs semblables à de petits tertres ; les bitumes y dominaient, et l'aspect général faisait songer au fond d'une vieille casserole. La physionomie avait quelque chose de turc ou d'albanais, et M. T... ne pouvait se plaindre du peu de travail de l'artiste, car la peine avait passé par là.

A gauche, dans un cadre splendide, se trouvait un portrait blanc et rose, joli comme une poupée de cire. C'est

ainsi que se font peindre habituellement les souverains. Si la physononie était insignifiante, la cravate blanche, la fleur à la boutonnière et le satin luisant du drap étaient traités avec un soin sans égal. Tout était également léché et vernis dans ce portrait, et, si M. T... n'eût jamais commandé que celui-là, certainement ses compatriotes n'auraient pu manquer de l'envoyer à la Chambre en qualité de représentant du département.

Il y avait encore quelques portraits, mornes, gris, sans vie, d'un profil régulier, avec des contours exacts et des ameublements dessinés comme par le compas d'un architecte; ils ne choquaient pas les habitudes reçues, et ressemblaient un peu, il est vrai, aux figures des cartes à jouer; mais leur gravité solennelle, leur roideur donnaient au personnage représenté quelque chose d'officiel, et les bourgeois de S... ne pouvaient y trouver à redire. Malheureusement M. T... commit la maladresse de montrer à quelques personnes de la ville une certaine toile à laquelle il semblait attacher une extrême importance, à en juger par l'appareil dont il l'entourait...

Dans le fond de la galerie était une estrade à laquelle on arrivait par six marches tendues de velours noir. Sur la plate-forme, une espèce de tabernacle doré faisait croire à un autel. D'un geste M. T... m'engagea à monter les marches, et, à la singulière physionomie qu'il prit tout à coup, je me sentis saisi d'une curiosité mêlée d'angoisses. — Que puis-je voir encore? pensais-je pendant que mon hôte faisait jouer autour d'une poulie les cordons de soie qui communiquaient aux stores de la galerie.

La lumière changea de coloration à plusieurs reprises.

Les étoffes qui se déroulaient lentement sur la fenêtre du toit offraient diverses gammes tendres et affaiblies qui changeaient à chaque mètre, autant que j'en pus juger.

— J'essaye le jour, dit d'une voix faible M. T...

Après avoir déroulé des verts et des jaunes, des roses, des lilas, mon hôte s'en tint à une certaine couleur sans précision qui rappelait la cendre de cigarette. Alors il ouvrit les portes dorées du tabernacle, et j'aperçus...

— Un peu plus loin, monsieur, je vous prie, dit M. T... en me faisant un geste suppliant.

Je fis quelques pas en arrière. — Légèrement à gauche, s'il vous plaît! reprit M. T...

Sans doute le store couleur de cendre de cigarette ne parut pas tamiser la lumière convenablement, car M. T... reprit la corde de soie, et amena une sorte de tenture d'un bleu impalpable.

C'était le portrait du Christ! le Christ couronné d'épines!... Par un mouvement instinctif j'allais me découvrir, lorsque mon attention s'arrêta sur un doigt crochu qui se voyait autour de la croix portée par le Christ. Ce doigt était le petit doigt de la main de M. T... M. T... s'était fait peindre en Christ! Là devait aboutir la contemplation de sa figure. M. T... se croyait-il un nouveau Christ? avait-il été poussé à cette fantaisie par la couleur de sa barbe? Était-ce un symbole que ce dernier portrait, le *conclusum* de la galerie? Après la première pièce, où se trouvaient encadrées les équipées d'une folle jeunesse (*M. T... faisant une déclaration à une danseuse*, etc.), mon hôte en était-il arrivé à porter la croix du repentir? Je ne sus qu'en penser, même lorsque je pus lire au fond du sanctuaire ces

trois mots écrits en lettres d'or : *Travail, Amour, Liberté.*

— Encore une religion! pensai-je, car ces mots étaient disposés en triangle, forme dont abusent les dieux modernes. Dès ce moment M. T... me fut révélé. J'étais en face d'un de ces faibles cerveaux que les tourmentes sociales depuis trente ans ont encore affaiblis. Pauvres natures dans l'esprit desquelles est tombé tout à coup une graine de recherches sociales! Vingtièmes d'intelligences qui se croient propres à comprendre de gros livres pleins de négations troublantes! Chétifs estomacs intellectuels qui ne peuvent digérer des nourritures trop substantielles! Cerveaux étroits sur lesquels manquent tout à la fois les bosses de l'analyse et de la synthèse! Corps débiles qui ploient sous un fardeau trop lourd! Combien en ai-je rencontrés de ces utopistes bourgeois qui, pour leur malheur, ont appris à lire!

Je regardais M. T... en pensant de la sorte, et je me sentais embarrassé. Il m'était permis de dire mon opinion sur le tableau qui représentait *deux Espagnoles à leur balcon, regardant passer M. T... dans les rues de Madrid;* mais parler du pseudo-Christ, je ne l'osais réellement. Je craignais par un simple mot d'ouvrir les écluses du système moral et religieux inventé par M. T... Je ne sais s'il eut pitié de moi; mais, voyant mon indifférence, il referma la porte du tabernacle et le fameux portrait disparut tout à coup. Pour cacher mon trouble et empêcher l'inventeur de religions de développer ses théories, j'affectai de revenir au portrait peint à la truelle, et je me lançai dans les discussions esthétiques de glacis, d'empâtement, de rissolement, de grattures de palette, qui sont le pont-aux-ânes des esprits superficiels. En province je pouvais passer aux

yeux de M. T... pour un ami consommé des arts, et je ne craignis pas d'emprunter aux feuilletonnistes en matière de peinture les épithètes les plus truculentes qu'ils emploient avec le même enthousiasme depuis une trentaine d'années. Grâce à cette méthode facile, je pus bavarder pendant une heure sur les procédés matériels de la peinture, et j'écartai avec le plus grand soin tout ce qui touchait au sentiment intime. Je craignais d'être victime d'un dieu bavard, et j'étais tombé dans le même défaut.

Ce fut ainsi, en marchant à reculons avec précaution vers la première salle, que j'arrivai à la porte en prenant congé de M. T... le plus poliment possible. J'avais hâte de sortir de cette galerie où je me sentais mal à l'aise. Il m'est passé sous les yeux bien des tableaux ineptes, j'ai visité pour mon malheur trop de collections particulières; mais jamais je ne me suis senti plus troublé que devant cette collection de portraits.

Heureusement la maison de M. T... donnait sur un cours planté d'ormes et de tilleuls où j'allai chasser, en retrempant mes yeux avides de verdure, les tristes impressions de cette maudite galerie. « C'est bien la dernière fois, m'écriai-je, que je visite un amateur de tableaux! Que de couleurs accumulées sottement sur des toiles! A quoi bon? » Mais comme depuis dix ans je fais le même serment, et que, semblable aux ivrognes, je retourne toujours à la peinture, je songeai aussitôt que chaque chose contient son enseignement. Tout en marchant, j'oubliai la galerie pour ne penser qu'au propriétaire.

Une petite rivière borde le *cours*, de riches prairies s'étendent au loin et font des promenades de la ville de S.....

un riant endroit. Dans ces prairies pâturaient de grands bœufs qui, en apercevant un promeneur, fait assez rare sans doute pour ces animaux, s'avançèrent près de la rive en me considérant curieusement. Je m'assis sur le gazon : de mon côté je pris plaisir à regarder ces bœufs curieux ; mais M. T... n'était pas sorti de mon cerveau. L'analyse se livrait à son mystérieux travail, sans que j'y prisse part, et bientôt M. T... allait apparaître sous un nouvel aspect, comme un acide composé dans une cornue, pendant que le chimiste, occupé ailleurs, laisse l'opération se faire tranquillement.

Je ne me charge pas d'expliquer l'enchaînement des idées : que deviendraient les philosophes ? Je me borne à constater l'enfantement. Pendant que je croyais m'intéresser aux bœufs dans la prairie, la solution du problème s'était faite naturellement en moi, sans souffrances, sans efforts, j'oserai presque dire sans pensée. La nature maladive du jeune T..., cette prodigieuse quantité de portraits me donnèrent la certitude que, tout à la fois plein de respect et d'adoration pour sa propre image, plein de défiance et de faiblesse à l'idée du rôle qu'il avait à jouer dans la société, M. T... voulait à coup sûr léguer sa physionomie aux générations futures, tout en ayant la certitude de n'être ni un grand penseur, ni un grand capitaine, ni un grand savant, ni un grand poëte. Bien certainement le raisonnement suivant venait d'éclore dans sa pensée : — Je *veux* laisser quelque chose de moi sur la terre. Ma nature s'oppose à ce que je fasse quelque action d'éclat ; mon intelligence se refuse à une de ces grandes découvertes qui font que la mémoire d'un homme passe de bouche en bouche. Je *dois* comman-

der mon portrait à l'artiste le plus éminent de mon époque, afin que son génie me serve de passeport pour l'avenir. Titien a laissé le portrait de l'*homme au gant*, qui peut-être, pas plus que moi, n'avait de droit à être inscrit sur le livre d'or des chefs-d'œuvre. Pourquoi ne serais-je pas l'*homme au gant* de ce temps-ci, et ne fournirais-je pas à un Titien moderne l'occasion de se signaler?

Je regardai un des bœufs avec l'œil enthousiaste d'un joueur qui vient de faire sauter la banque, et il me parut que l'animal, avec sa physionomie candide, m'encourageait dans cette voie de déductions. Mais un léger obstacle devait se présenter naturellement à l'esprit de M. T.... Le chef-d'œuvre du Titien moderne pouvait être détruit tout à coup dans une guerre, un pillage, un incendie; alors le portrait disparaissait, et l'image du futur *homme au gant* retombait dans l'oubli. Qui prouvait que le peintre en réputation aujourd'hui serait accepté par la postérité? Les arts sont sujets à des bouleversements d'opinions aussi singuliers qu'un volcan. Tout à coup la flamme brille autour du nom d'un homme; le lendemain ce ne sont que cendres.

Pour trancher cette difficulté, M. T... avait résolu sans doute de commander une nombreuse quantité de portraits, et il s'était proposé ainsi un double but : 1° échapper à une destruction quelconque; 2° se mettre en face du chevalet de tous les meilleurs artistes modernes, afin d'en rencontrer un que la postérité accueillerait inévitablement.

Je me frottai les mains et me levai joyeusement en donnant un dernier coup d'œil aux bœufs de la prairie. — Ce ne sont pas ces grosses bêtes, pensais-je, qui auraient trouvé

dans leur épais cerveau une telle explication du catalogue des portraits de M. T...!

Quoique cette histoire date de quelques années, je me rappelle la surprise d'un honnête rentier de la ville qui me rencontra au détour d'une allée, pendant que je chantais un peu trop fort la solennelle chanson qui commence ainsi :

Quand la mer Rouge apparut
Aux yeux de Grégoire,
Aussitôt ce buveur crut
Qu'il n'avait qu'à boire...

Voilà comment on peut passer pour un ivrogne, quand l'ivresse seule causée par mes inductions faisait que je me récompensais par un petit concert personnel.

Le soir même était fixé pour mon départ, les malles faites. En rentrant à l'auberge, le premier feu de mon enthousiasme passé, les dernières bouffées d'amour-propre envolées : « Ce n'est pas tout, » pensai-je. Et un doute timide vint se greffer sur la tige de la brutale affirmation : « *Peut-être* ai-je sondé une des cases du cerveau de M. T...; mais il doit se passer quelque autre phénomène à propos de ces portraits. Le mélancolique abattement de M. T... serait inexplicable s'il était au comble de ses désirs. » Et une voix me criait : « Hardi! creuse encore, fouille toujours, ne crains pas la fatigue! »

L'homme, de sa nature, est paresseux, et j'en suis un exemple vivant. Je me révoltai contre cette voix intérieure, donnant pour raison que certainement j'avais trouvé le réel motif qui poussait M. T... à collectionner une si nombreuse quantité de portraits. De ma visite à la galerie j'avais tiré

tout ce qu'on pouvait en attendre, et je me sentais peu propre à de nouvelles inductions : quand les idées ne jaillissent pas vivement tout à coup, j'ai beau me replier sur moi-même pour en engendrer de nouvelles, je n'arrive qu'à l'abattement. Je regardais tristement mes malles prêtes pour le départ du soir, lorsque, par une résolution subite, je pris le parti de rester encore le lendemain. Une visite nouvelle au jeune T..., quelque pénible qu'elle fût, pouvait me développer d'autres horizons. Je me reprochai mon impatience du matin, car j'avais pris l'homme à rebours. Ne devais-je pas le laisser causer, l'écouter en toute humilité, subir ses dissertations symboliques avec calme? Ma lâcheté m'avait conduit à traiter des *empâtements*, des *bitumes*, et des *frottis*, mais ce n'était pas là ma mission. — N'es-tu pas condamné par ta profession à écouter les sots? reprit la voix intérieure. Tu n'es pas libre de faire ce qui te plaît. Pour analyser ceux qui t'entourent, tu dois devenir purement *impersonnel*, chasser toute sympathie comme toute antipathie, sinon tu es incapable de juger les hommes. — Allons! répondis-je, frappé de la justesse de ces conseils, je reste, et je retournerai voir la galerie, quoi qu'il m'en coûte.

Un vieux médecin original, qui aimait beaucoup les jeunes gens, ne manquait pas de les aborder avec ces mots : « Et les femmes? et l'argent? » Il avait supprimé l'inévitable *Comment vous portez-vous?* pour le remplacer par cette double question, toujours intéressante. C'est de lui que je tiens ce conseil : « Mon ami, dans toute question grave qui se présentera à votre esprit, cherchez la femme cachée dessous. » Cette indication me revint à la mémoire : j'avais oublié la femme dans l'analyse de M. T... ; mais, dans la

première chambre où je fus reçu, je n'avais pas aperçu le plus petit médaillon accroché à la cheminée. S'il y avait une femme, il était impossible, avec les nombreux peintres employés par M. T..., que la femme n'eût pas reçu l'aumône d'un simple portrait. Il pouvait arriver toutefois que seul M. T... se crût digne d'être couché sur la toile à peindre, et l'admiration pour sa propre image devait le conduire à un froid égoïsme.

Pour me distraire, j'allai le soir au cercle. On y jouait aux dominos, aux cartes, on causait politique; ce n'était pas là mon affaire. Tout en feuilletant les journaux accumulés sur une table, je jetai un rapide coup d'œil sur les habitués, et j'avisai dans un coin un vieillard qui prenait silencieusement une tasse de café. Il ne fumait pas, ne lisait pas, et à sa figure je compris qu'une petite conversation ne devait pas lui être désagréable. Aussi, après les premiers saluts échangés et les compliments habituels sur la beauté des environs de la petite ville, je déclinai ma profession de voyageur enthousiaste des arts, et j'arrivai à toucher un mot de la galerie de M. T.... Le vieillard, en entendant ce nom, me regarda d'un certain œil malin, afin de se rendre compte de mes impressions intérieures; mais j'eus la force de ne rien laisser paraître, et me traînai dans les lieux communs en parlant seulement de la curiosité que j'emportais de la contemplation des portraits de certains maîtres. — Monsieur est artiste? me dit le vieillard en voyant que je m'appesantissais sur les procédés des peintres et que ma conversation roulait plutôt sur la manutention matérielle de la peinture que sur la question psychologique.

— J'aime les tableaux, dis-je hypocritement, et il m'a été donné de vivre avec des peintres qui m'ont initié à leur langage.

— Monsieur T... vous a-t-il donné son catalogue? reprit le vieillard.

— Quel catalogue? dis-je en flairant une curiosité. Il n'y a pas besoin, ce me semble, de catalogue dans une galerie qui ne renferme qu'un seul et même portrait.

— Ah! dit le vieillard, M. T... ne vous a pas fait hommage de son catalogue... Il le cache alors, mais je l'ai gardé précieusement, moi qui vous parle.

J'aurais volontiers tenté une escalade avec effraction dans la maison du vieillard pour connaître ce catalogue mystérieux, mais je continuai froidement : — Pourquoi M. T... cacherait-il ce catalogue?

— Par un motif plus grave que vous ne le supposez.

— Ah!

— La famille de M. T..., continua le vieillard, qui ne demandait qu'à parler, n'est pas absolument enthousiaste de cette collection, qui ne semble pas avoir de fin... M. T... est maladif, d'une frêle santé, et on sait dans la ville qu'il a jeté des sommes immenses dans les ateliers de Paris pour se faire peindre... La famille craint avec juste raison que cette fantaisie ne prenne des proportions plus énormes encore. Que pourrait-on faire de tous ces portraits si M. T... venait à mourir? Ses parents en garderont un ou deux, je l'accorde; mais on ne retrouvera pas aux enchères publiques la centième partie des sommes dépensées par M. T... Moi aussi, j'aime à collectionner; j'y vais doucement.... Les belles choses me tentent, mais je laisserai des pâtes-tendres

que je paye cher, et qui sont malgré tout le meilleur placement de mon argent.

J'eus l'effronterie de témoigner au vieillard une vive admiration pour les porcelaines, quoique je n'y entende goutte, et il me fallut subir mille dissertations sur les produits de Sèvres, sans pouvoir ramener la conversation sur le compte de M. T... — Encore un maniaque! pensai-je; mais en restant dans la ville, j'avais pris une dose de patience, et j'écoutai attentivement en apparence cette nouvelle dissertation. Au bout de deux heures, à force de jeter des bâtons dans la conversation du vieillard, j'arrachai quelques lambeaux sur la vie de M. T..., et j'appris qu'il avait publié jadis une brochure si étrange sur sa galerie, que sa famille s'en était émue et avait manifesté l'intention de le faire interdire, se fondant sur certains passages bizarres de cette brochure. — Rien n'est plus tristement intéressant, dis-je, qu'une interdiction. C'est une question qui me préoccupe beaucoup.

— Monsieur est avocat? demanda le vieillard.

— Pas précisément; j'ai étudié le droit et, entre beaucoup de questions légales, celle-ci, à mon sens, est une des plus graves. Je serais fort curieux de lire cette brochure.

— Il n'y a peut-être pas dans la ville cinq personnes qui aient conservé cet imprimé. Pour moi, homme d'ordre, je l'ai rangée dans ma bibliothèque, et je comprends maintenant pourquoi M. T... ne vous l'a pas offerte : c'est que, sous le coup de cette interdiction et en connaissant le but, il aura détruit le restant des exemplaires.

— Vous croyez?

— Certainement; les parents seuls l'auront conservée.

— Ayant étudié profondément la question de l'interdic-

tion, je vous avoue que je suis très-curieux de lire cette brochure. Je connais l'état d'esprit de M. T... Rien dans ses idées, dans sa conversation, n'annonce un dérangement des facultés mentales; mais l'écriture mène souvent un homme dans des sentiers capricieux, et j'aurais voulu voir si, la plume à la main, M. T... n'offrait pas de prise à ses adversaires.

Malgré ma curiosité bien évidente, le vieillard ne semblait pas disposé à me communiquer le catalogue précieux, et je n'osai lui en faire une proposition plus directe, lorsque heureusement pour moi mon interlocuteur se prononça vivement contre M. T..., en prétendant qu'il se faisait fort de faire prononcer l'interdiction rien qu'en lisant deux lignes du catalogue devant le tribunal. Par instinct je combattis poliment cette affirmation, et je pris le parti de M. T... La discussion s'échauffa peu à peu; mais les arguments sans preuves ne suffisaient pas. — Il est onze heures, dit le vieillard; si vous aviez une demi-heure à me donner, je demeure à quatre pas d'ici, et je vous prouverais, pièces en main, que j'ai raison.

— Je vous donne toute la nuit, monsieur! m'écriai-je, enthousiasmé d'être enfin sur la piste.

Je ne m'attendais pas à une nouvelle épreuve. Le vieillard qui me tenait ne lâchait pas si facilement sa proie. Il me fallut admirer l'une après l'autre toutes les porcelaines de la collection, subir la biographie de chacune des tasses, à savoir leur origine, leur provenance, le prix qu'elles avaient coûté, le taux auquel elles devaient arriver, enfin les mille manies qu'enfante la possession. A deux heures du matin seulement nous passions dans la bibliothèque, fort

en ordre. Du premier coup le vieillard tomba sur un paquet de brochures, au milieu desquelles se trouvait le catalogue de la galerie de M. T... J'avoue que je fus pris d'un certain frémissement de joie en apercevant ce trésor, plus précieux pour moi que tous les palimpsestes du moyen âge. Je tenais mes coudes serrés au corps pour empêcher mes mains de s'élancer en avant, car le vieillard apportait dans tous ses actes une sage lenteur. Quand il tint la brochure, il lui fallut chercher ses lunettes, se moucher, prendre du tabac, se tasser dans le fauteuil, et divers autres incidents qui me faisaient bouillir le sang. Le vieillard avait deviné ma curiosité, et, pour mieux me faire goûter l'audition du catalogue, il se mettait en scène comme un acteur consommé qui aime à faire attendre son public. Pour moi, j'aurais crié : La brochure! comme au théâtre les gens du parterre crient : La toile! Après une lente lecture du catalogue, que le vieillard examina d'abord à son aise, comme s'il préparait ses inflexions de voix, le traître commença par me lire diverses nomenclatures sans importance. La première salle n'avait pas offert à M. T... l'occasion de se signaler : il gardait ses effets de style pour les portraits importants; mais tout à coup à ces explications parfaitement claires succéda une phrase un peu trouble : — Nous y voilà, dit le vieillard, qui lut : *L'exploré ne s'agitant plus, l'idée-mère appuiera nos gestes sur le fond d'un regard meilleur que n'a point fixé l'hôte ingrat.*

— Oh! m'écriai-je.

— Ceci, dit le vieillard, est une phrase tirée de la préface; mais nous allons passer à des fragments plus clairs.

— Je ne demande pas mieux.

— Voici ce que dit M. T... d'un de ses portraits : *Le profil n° 2 est très-exact surtout par la localisée blonde. Il s'y révèle déjà comme expression ce que j'appellerai le croisé de la pensée.*

— Voulez-vous me permettre? dis-je en prenant la brochure; je ne comprends pas, il faut que je lise.

M. T... analysait sa galerie tout entière : dans son *portrait au fauteuil*, il admirait « sans limites le double drame de l'homme et du spectacle pittoresque. La main seule d'en bas est sublime! » s'écriait-il. Quant au portrait en Christ, voici ce qu'il en pensait : « La tête est profonde; elle a beaucoup souffert, elle souffre encore. Une larme du sang de rédemption est prête à tomber de l'œil... » Et il ajoutait naïvement : « Le pli de la manche est inappréciable. »

A trois heures du matin, je sortis de la maison du vieillard, enchanté de mon expédition. La timidité de M. T... m'était révélée par cette menace d'interdiction qui planait sur sa tête. Un homme a commis un crime avec des complices, qui plus tard veulent le dénoncer. Il peut espérer faire taire ses complices à force d'argent, essayer de s'en débarrasser; mais l'imprimerie est le plus redoutable des complices. La moindre feuille de papier sortant de la presse couverte de caractères noirs ne peut pas disparaître. Il se trouve toujours quelqu'un qui la possède, quand même elle n'existerait plus au dépôt légal. Le sage qui recommandait de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant d'émettre son opinion n'eût pas manqué de passer sept jours et sept nuits avant de confier sa pensée à la presse. Quoique M. T... trouvât sa brochure pleine de raison, en ce sens qu'elle répondait à ses sentiments personnels, néan-

moins il jugea prudent de détruire le restant des exemplaires, afin que l'opinion publique ne vulgarisât pas les sentiments de ses propres parents. Possesseur d'une fortune considérable, il savait combien elle tentait ceux qui l'entouraient, et, en même temps qu'il voulait conserver le libre maniement de ses revenus, il ne se souciait pas de passer comme atteint de démence auprès de ses compatriotes.

Pour moi, je ne jugeai pas l'interdiction possible malgré cette bizarre brochure. Certainement M. T... avait une fuite à un certain endroit du cerveau, surtout en ce qui touchait aux beaux-arts et à la vanité attachée à sa personnalité; mais combien ne rencontre-t-on pas d'hommes sérieux, accomplissant régulièrement tous les devoirs de la société, qui s'enflamment pour quelques projets étranges, et semblent, par leurs illusions, échappés des Petites-Maisons! Pour M. T..., il s'agissait de démontrer, au cas où ses parents provoqueraient une enquête, qu'il ne jetait pas dans sa collection plus que ses revenus ne le lui permettaient.

Ce fut après avoir réfléchi à ces questions complexes que je fus pris d'un vif sentiment de pitié pour M. T..., dont la tristesse, les façons inquiètes, le parler sans audace, étaient expliqués par la lutte sordide des intérêts qui s'agitaient autour de lui. Combien sont poignantes ces souffrances dans une petite ville de province, où les moindres actions sont analysées par de trop habiles chimistes! La famille de M. T... avait de hautes relations dans le pays et pouvait disposer de nombreuses influences. M. T... vivait à l'écart, ne voyait pas le monde : autant de motifs d'accusation. Il parlait peu, riait moins encore, et concentrait ses pensées en lui-même; il était facile de l'accuser d'hypocondrie, de

le montrer sous le joug d'une idée fixe : la galerie de portraits était écrasante, et surtout le catalogue, dont la destruction seule était de nature à témoigner contre M. T...

Je résolus d'aller lui faire une seconde visite, dans laquelle il entrait autant de sympathie que de curiosité. Le lendemain, le domestique, m'ayant reconnu pour m'avoir ouvert la veille, m'introduisit sans m'annoncer dans la galerie de tableaux, où je trouvai M. T... assis dans un fauteuil, livré à ses réflexions. — Si j'étais médecin, pensai-je, je commencerais par enlever le malheureux à ces images mélancoliques, trop de fois répétées, qui ne peuvent qu'apporter du trouble dans ses idées. — Je me suis permis, monsieur, lui dis-je, de venir visiter encore une fois votre galerie avant de partir : j'ai été tellement frappé par quelques-uns de vos tableaux que j'ai désiré les revoir. Veuillez excuser mon indiscrétion.

Un pâle sourire passa sur les lèvres de M. T..., qui me tendit la main. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'ensemble de la galerie, je m'arrêtai devant le portrait des *dames espagnoles regardant de leur balcon M. T... passer dans les rues de Madrid*. — J'ai lu, dis-je, une petite notice sur ce tableau dans votre catalogue.

— Le catalogue ! s'écria-t-il, où avez-vous trouvé le catalogue ?

J'avais causé une vive émotion au pauvre homme, mais j'étais décidé à entrer en lui comme une vrille, et je ne m'arrêtai pas plus qu'un chirurgien après la première incision. — Cette notice est fort intéressante, monsieur, et je vous en fais mon compliment; elle m'a servi à pénétrer plus avant dans le sens intime de votre collection.

— Qui vous a fait tenir ce catalogue? dit M. T... en se levant tout à coup; là, ne me le cachez pas, monsieur, j'ai beaucoup d'ennemis, beaucoup, beaucoup.

— Je les connais, on m'a tout appris; mais ne croyez pas que la personne qui m'a communiqué cette brochure vous veuille du mal : une simple curiosité de ma part a amené un habitué du cercle, un homme aimable, à me faire lire le texte explicatif que vous avez rédigé d'après votre galerie.

— Quel est cet homme? comment est-il, je vous prie?

Quand j'eus décrit le vieillard et parlé de sa collection de porcelaines, M. T... respira plus librement. — Je sais qui vous voulez dire, reprit-il, et les difficultés ne viendront pas de ce côté; mais j'espérais qu'il ne restait plus trace de ma brochure.

— Je ne la trouve pas si dangereuse que vous le croyez, monsieur; chassez donc ces inquiétudes qui sont trop nettement accusées sur votre front.

— Vous a-t-on donné quelques détails sur la lutte qui me sépare de ma famille?

— Je la connais, et je la déplore.

— J'en ai souffert un moment, mais vraiment ces tourments ne sont pas les seuls; ceux-là, il était si facile de les dompter! Il en est d'autres, ajouta M. T... en se couvrant la figure de sa main gauche. Partez-vous aujourd'hui pour Paris? reprit-il en changeant de conversation.

— Oui, monsieur, répondis-je surpris.

— Je vous écoutais hier pendant que vous parliez peinture; vous êtes un homme compétent; on voit que vous avez beaucoup vu, beaucoup comparé; les combinaisons de

la palette vous sont connues, vous raisonnez comme un habile marchand de tableaux.

Ce dernier trait, qui pouvait passer pour une épigramme, me donna à penser que M. T... était plus fin que je ne le supposais.

— Il y a autre chose dans la peinture, continua-t-il.

— Oui, il y a autre chose, m'écriai-je, sentant que nos pensées étaient à l'unisson.

— Surtout dans l'art de rendre un portrait. Il semble que l'artiste a le privilége d'évoquer notre âme, car celui qui ne s'occupe que de la ressemblance brutale n'est qu'un ouvrier plus ou moins habile; mais tirer l'âme des milieux sensibles où elle habite, la faire rayonner autour de notre enveloppe matérielle, la fixer pour ainsi dire sur la toile à tout jamais,... ne craignez-vous pas, monsieur, qu'il y ait là un certain danger?

— Pour le peintre? demandai-je.

— Au contraire; l'artiste est le magicien qui, plein du contentement d'exercer sa funeste puissance, s'empare de sa proie et l'immole palpitante aux pieds de sa réputation!

Je ne pus m'empêcher de penser aux idées touffues du catalogue.

— Pourquoi, continua M. T..., les souverains confient-ils en général à des ouvriers vulgaires le soin de transmettre leurs traits à ceux qu'ils gouvernent? Ils ont une raison secrète, croyez-le.

— Historiquement parlant, je ne puis admettre cette proposition; d'illustres artistes ont peint des souverains; nous en avons des preuves existantes, à commencer par Holbein.

— Holbein ! s'écria M. T..., c'est le plus dangereux de tous ceux que j'appelais des magiciens. Savez-vous ce qui est résulté de ses rapports entre lui et le roi d'Angleterre après l'achèvement du portrait ?

— Ces détails tout intimes ne se trouvent nulle part.

— Je les connais, s'écria M. T....

— Comment ?

— Une question encore. Vous êtes-vous fait peindre souvent ?

— Une seule fois.

— Quelle impression en avez-vous reçue ?

— Je ne sais.

— Rappelez-vous, cela m'intéresse beaucoup.

— Un ennui profond, si je me souviens bien, une inquiétude nerveuse, une fatigue générale, un affaissement sur le fauteuil où j'étais assis.

— Détails purement matériels, reprit M. T.... Qu'éprouviez-vous au moral ?

— Rien. Toutes mes idées s'accordaient à plaindre mes membres d'être ainsi emprisonnés.

— Peut-être auriez-vous ressenti d'autres impressions si vous aviez été exposé de nouveau aux regards plongeants d'un grand peintre... Je peux vous dire ce qui m'est arrivé : je suis un témoin vivant et infortuné de l'action trop souvent réitérée des pinceaux, qui ont exercé sur ma vie une si fatale influence. Regardez-moi attentivement, monsieur, et dites si je suis aujourd'hui le même homme qui se faisait peindre déclarant son amour à une danseuse.

M. T... était allé se placer à côté du portrait dont il parlait.

— Plus jeune alors, n'est-il pas vrai ? plus gai, les yeux

brillants ; je crois à la passion, la femme m'attire... Le système nerveux est en équilibre parfait ; je jouis de la vie, je me réveille en chantant, des rêves dorés ont traversé mon sommeil... Je ne voyais que cette femme dans l'univers entier ; je me serais fait peindre à ses genoux, car je rêvais d'y passer ma vie tout entière... Un jour, je fus trahi odieusement : cette femme me trompait avec son coiffeur, la basse créature ! Elle eût pris un amant dans la société des jeunes gens qui m'entouraient, j'aurais souffert cruellement, mais choisir un coiffeur ! Je la quittai le jour même, et je pris le parti de l'oublier en voyageant. Ne croyez pas, monsieur, que je vais vous fatiguer de mon amour ; il est bien passé, et je range les souffrances amoureuses avec les dissensions de famille. Ce n'est pas là que gît mon mal.

M. T... passa dans la seconde salle, et d'un regard m'engagea à la suivre.

— Ici commencent les premiers symptômes, s'écria-t-il en regardant avec une certaine angoisse les portraits qui entouraient la chambre. Vous ne me comprenez pas, et je vous parais singulier, avouez-le...

Je fis un signe négatif.

— Que m'importe ? reprit M. T... ; vous êtes étranger, vous partez bientôt, et j'espère qu'après m'avoir écouté vous aurez la loyauté de ne rien révéler de ma maladie à personne de la ville.

— Je vous jure, monsieur...

— Pourquoi un serment ? J'ai confiance en vous. De ma nature je n'ai jamais été un homme joyeux ; tout enfant j'étais porté à analyser mes pensées. Cette disposition d'esprit ne fit que s'accroître avec l'âge. Si je suis malade au-

jourd'hui, vous pouvez être certain d'entendre un malade intéressant; car tout ce que j'ai pensé jour par jour depuis que je suis dévoré par la peinture est inscrit là (il se toucha le front) comme si j'avais tenu un registre exact de mes sensations. Le premier peintre que je rencontrai sur ma route, celui de la danseuse, me livra ce tableau tel que je le lui avais commandé afin de conserver un souvenir de ma folle vie de jeunesse. D'abord ce portrait me plut; j'en récréai ma vue pendant une quinzaine de jours; à la fin du mois il me fatiguait sans que j'en connusse la raison. Mon intelligence ne s'était pas encore réveillée au contact des belles œuvres; j'étais un ignorant, incapable de définir la différence du beau et du médiocre; mais mon instinct se révoltait contre cette peinture creuse et facile qui ne se sauvait par aucun détail. Comme ce portrait ne me plaisait pas, j'allai frapper à la porte d'un autre peintre, puis d'un troisième, et ainsi jusqu'à dix, les dix que vous avez vus dans la première salle. Mon goût s'épurait lentement; mais chaque peintre nouveau me donnait la clef de la pauvreté des portraits précédents, en prenant à plaisir d'en faire ressortir toute la médiocrité. Ces gens-là passent une bonne partie de leur temps à se dénigrer, et ils n'ont pas toujours tort. Leurs critiques envieuses m'ont beaucoup appris. Comme les noms des grands maîtres revenaient souvent dans leur conversation, je finis par apprendre qu'il existait des Titien, des Rubens, des Van-Dyck, des Vélasquez et des Holbein. J'allai souvent au Louvre en compagnie des peintres qui faisaient mon portrait, et j'y commençai une solide éducation, d'où vint mon mépris pour l'art appris à l'atelier, car jusqu'alors je n'avais eu affaire qu'à d'honnêtes

médiocrités qui étaient incapables de rompre les lisières de l'enseignement et se livraient à la peinture je ne sais trop pourquoi. Telle est ma première phase uniforme, monotone et sans douleur. Les peintres que j'avais employés jusqu'alors ne souffraient pas, mais aussi ne me faisaient pas souffrir. Je regrette maintenant d'avoir gravi lentement l'échelle de l'art, car j'ai été soumis aux mêmes perturbations qui attendent l'homme dont la force et l'intelligence sont occupées à creuser les pénibles sentiers du beau.

— Je vous comprends maintenant, monsieur, m'écriai-je. Sans pratiquer l'état matériellement, vous avez épousé trop vivement les inquiétudes des pauvres gens qui courent après la réputation.

— Vous saisissez seulement un des côtés de la question, dit M. T... Oui, plus tard je me suis marié avec les peintres, et ce mariage n'a pas donné les résultats tranquilles que j'en espérais; mais d'autres tiraillements plus graves m'attendaient. Voilà le premier portrait qui a fait naître en moi des sensations étranges.

M. T... me montrait le cadre où il était représenté en Albanais, avec les mille accidents cherchés par un artiste qui s'est trop complu à croire au hasard de sa palette, aux entassements de couleurs les unes sur les autres, aux caprices de la pierre-ponce. — J'ai posé peut-être treize mois pour ce portrait, dit M. T...; l'artiste n'était jamais satisfait; il attendait des miracles de la siccation des couleurs. Quand la terre est privée longtemps d'eau, elle se fend. C'est ce résultat que demandait le peintre, qui eût volontiers mis sa toile au four pour profiter des accidents produits par la chaleur. C'était un homme nerveux, inquiet,

mécontent de sa palette, cherchant l'impossible, ayant assez d'intelligence pour savoir qu'il était dans une fausse voie ; mais il y avait vingt ans qu'on admirait ses défauts, et il en tirait le meilleur parti possible. S'il avait pu revenir à la peinture simple, ses plus chauds admirateurs l'eussent trouvé corrompu.

— Rien n'est plus juste.

— Quand ce portrait se trouva en bonne voie, continua M. T..., je remarquai en moi un certain état particulier d'abattement qui ne ressemblait pas à ma mélancolie habituelle. Il y avait comme un décrochement doux, il est vrai, sans secousses, de certaines facultés ; mais je ne m'en inquiétai pas davantage, attendu que le système nerveux est exposé, lorsqu'il est délicat, à des variations aussi mobiles que celles de la température. Ce portrait fut reçu, pour mon malheur, au Salon, et y obtint un certain succès. Cependant les artistes que je connaissais me firent remarquer que je ne possédais pas mon portrait, mais celui d'un Albanais, qu'il n'y avait rien de français dans les traits, que le peintre ne pouvait se débarrasser de l'Orient, et que j'avais eu tort de me confier à un homme dont la Turquie était la spécialité. Un autre ajouta que je m'étais trompé, et que j'aurais dû demander à l'artiste le portrait de mon chien ou de mon singe, attendu qu'après les Turcs il ne connaissait pas d'autres êtres. Je ne sais réellement pas quel est l'homme qui pourrait conserver quelque croyance dans la société des peintres : aussitôt qu'un de leurs confrères est en lumière, ils ajustent sur lui leurs escopettes chargées de railleries et de sarcasmes, et personne ne saurait résister à ce jeu dangereux.

— Qu'importe? c'est ce qui aguerrit l'homme. Voudriez-vous des artistes toujours adulés? Quels dieux fainéants vous auriez alors! Il n'est pas mauvais de temps en temps de secouer leur vanité.

— Mécontent de ce portrait à l'albanaise, continua M. T..., je m'adressai à un homme plus régulier, à un de ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux mensonges de la couleur et se maintiennent dans un contour prudent. J'avais affaire à un artiste moins tourmenté que le précédent, car il s'appuyait sur une doctrine sévère, qui servait de point de ralliement aux gens graves en France. Mon portrait n'en alla guère plus vite : le contour dans sa rectitude exigeait des séances pénibles ; mais, quoique ce peintre n'eût pas les inquiétudes de l'homme voué à l'Orient, et que son extérieur rappelât celui d'un fonctionnaire officiel, les premiers symptômes qui m'avaient assailli jadis se renouvelèrent, et je sentis une nouvelle déperdition au moral. Rien ne se faisait remarquer en apparence; je buvais, je mangeais comme d'habitude, mais il me semblait qu'un adroit voleur s'introduisait dans mon être, et cherchait à ouvrir toutes mes facultés avec un rossignol. Il en prenait une parcelle de côté et d'autre, refermait les portes en homme discret et s'enfuyait sourdement, me laissant sous le coup d'une stupéfaction profonde. Après trois ou quatre portraits qui ramenèrent le même phénomène sans me causer de souffrances vives, je revins dans ma petite ville, afin de me reposer et de chercher dans l'isolement si je n'avais pas été victime d'une illusion. Paris est une singulière ville, où les nerfs de chacun sont trop en jeu, et il suffit d'en respirer l'air pour être soumis à cette étrange in-

fluence; mais ce fut ici que je pus constater les symptômes trop réels de ma maladie. Vivant à l'écart dans une quiétude parfaite en apparence, j'analysai les pertes morales que j'avais faites. Ce n'était ni la vue, ni l'odorat, ni l'ouïe, ni le toucher, ni le goût qui étaient affectés : je souffrais d'une sorte de diminution du principe vital ; mais je me gendarmai contre moi-même, et à force de volonté j'essayai de croire que j'étais le jouet d'une hallucination. Il faut renouveler l'expérience, me dis-je, afin d'être certain que le mal gît là, et non ailleurs. Il sera toujours temps de consulter la science. Je retournai donc à Paris, où, pendant cinq ans, j'ai vécu dans les ateliers de peintres de second ordre. C'étaient des gens pleins de talent, de volonté, courageux travailleurs auxquels il manquait moins que rien pour devenir des hommes de génie. Leurs portraits ne me satisfaisaient pas entièrement, ils ne paraissaient pas me comprendre; mais, quoiqu'ils ne descendissent pas au plus profond de mon être, ils s'emparaient toujours d'un peu de ma personnalité. A chaque toile nouvelle je devenais plus léger à l'intérieur, plus timide, plus humble. Si vous avez chassé quelquefois, vous avez dû remarquer le singulier vol de l'oiseau dont l'aile a été touchée par un plomb perdu. Il continue à voler, il échappe au chasseur; mais ses plumes, qui tombent en tournoyant, indiquent que, si le chasseur n'a pas été plus heureux, c'est que l'oiseau était hors de la portée de son arme. Eh bien! il semblait que les peintres enlevaient à chaque portrait quelques plumes des ailes de mon âme, qui cherchait un refuge, effrayée des tentatives meurtrières dirigées contre elle. Me comprenez-vous, monsieur?

— Parfaitement.

— Vous êtes le seul à qui j'aie osé confier ces cruelles sensations, car je ne voulais pas m'adresser à un médecin. Je crois les médecins de la famille des peintres : combien y en a-t-il qui ne regardent que l'apparence, et qui, ne trouvant nulle trace de lésion extérieure, vous renvoient avec une consultation équivoque! J'aurais voulu trouver un de ces génies au regard d'aigle, qui sondent d'un coup d'œil la profondeur du mal, ou un de ces hommes d'observation patiente qui font corps avec le malade et semblent vouloir s'inoculer ses souffrances, afin de mieux les constater.

— Un Hahnemann, par exemple, qui, dit-on, se donna soixante maladies pour essayer de les guérir par l'homœopathie qu'il venait de découvrir?

— C'est cela; mais, n'ayant aucune confiance dans les médecins, je résolus de me guérir moi-même en renonçant à me faire peindre. J'avais de quoi meubler ces deux premières pièces; je partis pour la province, et pendant quelques mois je trouvai une sorte de repos avec les architectes, les ouvriers qui me bâtissaient cette galerie. Vous allez juger, monsieur, combien la fatalité dépend d'un détail. Mes portraits étaient entassés les uns sur les autres au nombre de quarante; je donnai mes ordres à l'architecte afin d'obtenir un musée convenable pour exposer ces portraits. S'étant rendu compte des dimensions, l'architecte décida que trois salles étaient nécessaires à l'exposition de ces toiles, et je lui donnai carte blanche pour la décoration. Quand la bâtisse fut terminée, je m'aperçus que mes tableaux dansaient dans ces trois salles, c'est-à-dire qu'ils étaient beaucoup trop espacés, que l'aspect était maigre,

et que, pour parer à cette mauvaise disposition, il fallait absolument ranger ces quarante portraits dans deux pièces. C'est ce qui a causé mon malheur.

— Comment?

— Une pièce restait vide, elle semblait la mieux éclairée. Petit à petit je fus amené à chercher à en faire la conclusion de ma galerie, une réunion de chefs-d'œuvre; mais l'idée ne m'en vint que plus tard. Je crois vous avoir dit qu'un repos momentané était venu remplacer mes inquiétudes : entouré d'ouvriers, occupé à les harceler, toujours sur pied, je n'avais pas le temps de me livrer à mes réflexions. Ce fut après l'achèvement des deux salles et la pose des portraits, quand, seul avec eux, je passai des journées de méditation ici, que les angoisses primitives reprirent le dessus. Dans tous ces cadres était enfermé un peu de ma propre personnalité, dont je sentais plus vivement la diminution en moi-même. Je me demandai souvent si je n'étais pas le jouet d'une illusion en regardant ces toiles plates sur lesquelles sont accrochées quelques couleurs. Quand on les contemple longuement, toutes ces images qui vous paraissent mortes s'animent. Si vous restiez seulement un mois ici, monsieur, je vous ferais assister à ce phénomène. En même temps je n'étais pas satisfait de ces ressemblances vivantes. Ce n'est pas affaire d'amour-propre, croyez-le; mais, malgré l'habileté des peintres qui ont concouru à remplir la seconde pièce de la galerie, je me sentais autre : puisqu'ils prenaient une portion de mon être, j'aurais désiré le voir reproduit tel que je le comprends. C'est ce qui m'a ramené de nouveau à Paris, où j'ai fréquenté dès lors les artistes du plus grand mérite. Je

passe sur leurs exigences, leurs manies et les mille comédies qui ont présidé à ces nouveaux portraits; mais en deux ans j'y ai perdu le reste de ma vitalité. A chaque portrait il m'a semblé être la proie de vampires qui me suçaient le sang. Il était trop tard pour m'arrêter. Les incisions par lesquelles je m'enfuyais de moi-même ne pouvaient plus se cicatriser. Je coulais comme un homme au fond d'un précipice; le physique même s'en est ressenti. Vous devez entendre que je n'ai pas un dixième de ma voix; mes yeux sont affaiblis à l'excès. Je sais que je suis une ombre, je flotte et je ne marche plus... Ma volonté s'est enfuie : le peu qui en restait est accroché aux épines qui couronnent le dernier portrait de ma galerie. C'est une singulière existence que je mène, monsieur; je suis moins qu'un nuage ballotté par les vents, je ne pense pas davantage, et je disparaîtrai un jour comme un de ces nuages. Adieu, monsieur, dit M. T... en se laissant tomber épuisé sur un divan.

De la main il me fit signe de le laisser seul.

Telle a été ma conversation exacte avec l'homme qui ne me préoccupera plus, maintenant que j'ai jeté sur le papier un croquis qu'il faudra imprimer un jour en brochure pour l'explication de sa singulière galerie.

III

LES ORGUES DE FRIBOURG.

J'étais à Berne; on prononça devant moi le nom de Fribourg : aussitôt un souvenir de jeunesse me monta au cerveau, comme une de ces odeurs pénétrantes qu'on a respirées dans un temps éloigné, qui se représentent tout d'un coup, et qui feraient croire que l'odorat a de la mémoire. Je me souvins des orgues de Fribourg, — ainsi qu'on se souvient de ces livres merveilleux, le *Robinson Crusoé* par exemple, — qui dans mon esprit étaient notées à l'égal des grandes merveilles de l'univers. Dans quel livre de voyageur enthousiaste ai-je puisé cette admiration pour les orgues de Fribourg? Il m'était impossible de donner une forme exacte à mes souvenirs; le nom, si joli par lui-même, de *Fribourg* ne chatouillait-il pas ma curiosité?

J'irai demain à Fribourg : il y a une douzaine de lieues; mais qu'importe, si je dois entendre un instrument incomparable, tel que n'en possède pas le monde entier? La diligence qui fait le service de Berne à Fribourg est autrement disposée que nos diligences françaises du côté de l'impériale, où se logent habituellement ceux qui sont curieux de respirer et de voir la belle nature. Il y a deux impériales, une sur le devant, une sur le derrière; au milieu sont placés les paquets, malles et bagages des voyageurs. Je ne recommanderai pas à mon plus méchant ennemi de prendre

l'impériale de derrière, où je fus invité à monter. Ne pouvant me faire entendre en allemand (et, eussé-je parlé l'allemand, il en eût été de même, à cause de la langue bernoise, qui est tout à fait distincte de l'allemand de Munich), je me confiai à la probité renommée des messageries suisses. Hélas! non-seulement je pus à peine jouir de la belle nature, que je n'entrevoyais que par échappées, entre le faible espace qui sépare les paquets du cabriolet de derrière; mais, victime d'un soleil ardent particulier à ces pays de montagnes neigeuses, je fus enveloppé d'une poussière telle que je n'osais plus ouvrir la bouche, et qu'un homme qui passerait un jour et une nuit dans la halle aux farines n'en rapporterait pas davantage dans la trame de ses habits. Ceci est un des moindres inconvénients des voyages; si les touristes n'avaient pas autre chose à raconter, il serait inutile de les écouter et de les lire. Cependant, malgré cette déclaration, il ne faut pas croire que ce qui m'arriva à Fribourg fût d'un intérêt puissant; tout le monde peut éprouver ces petits désagréments de la vie de voyage.

J'avais une lettre de recommandation pour un bourgeois de Fribourg; mais je n'allai chez lui qu'après avoir acquis la certitude que seul il m'était impossible d'entendre les fameuses orgues, car voici ce que j'appris à l'auberge : l'organiste ne joue de l'instrument qu'à la condition d'être écouté d'une certaine société qui, pour se faire accorder l'entrée de l'église, paye une somme quelconque qui va sans doute à ce que nous appelons catholiquement la *fabrique*. Ce n'est pas l'organiste qui exige la rétribution, c'est le chapitre, si toutefois on peut appeler ainsi les desservants du pays fribourgeois.

Ne voyant apparaître aucune société d'Anglais, ne trouvant pas le couvert mis à l'auberge, je grimpai chez mon bourgeois, qui justement allait commencer à déjeuner ou à dîner, car les repas sont tellement nombreux par là que j'en ai oublié les titres. Je fus reçu, il faut le dire, d'une façon cordiale, grâce à ma lettre d'introduction; mais je mangeai sans grande tranquillité, préparant dans mon esprit une façon adroite de parler des orgues. Les orgues, je le prévoyais, allaient être un singulier dessert pour mon hôte, homme rouge à gros ventre et d'une santé trop parfaite. Il faisait peut-être encore plus chaud dans l'intérieur de Fribourg que sur la route de Berne. Le soleil inondait la ville, personne ne sortait, et il fallait un enthousiasme aussi prononcé que le mien pour me lancer en curieux dans une ville escarpée, en plein midi. Je frémissais pour mon hôte, qui certainement devait se proposer de m'accompagner, et qui offrait trop de prise au soleil avec son ventre considérable et ses grosses joues roses. Il était presque aussi imprudent de le mener par la ville que de faire deux lieues sur la route avec une motte de beurre : je risquais de voir fondre mon digne Fribourgeois; mais, comme les enthousiastes sont au fond des égoïstes et qu'ils ne s'inquiètent pas si leurs caprices, leurs manies, leurs admirations font tort à quelqu'un, j'ouvris dans la conversation un horizon borné par les fameuses orgues.

Heureusement pour moi je touchais une corde patriotique, suisse par excellence et cantonale au plus haut degré. Mon hôte fut touché du récit d'un homme qui se détournait de douze lieues avec une forte provision d'admiration pour une merveille locale. Il me raconta monts et merveilles de l'ins-

trument et de l'instrumentiste, qui imitait une tempête de la nature comme jamais organiste n'y avait réussi. L'orage, le tonnerre, les éclairs avaient été étudiés avec un soin tout particulier par le musicien, et il rendait ces tourmentes avec une telle vérité qu'il vous donnait le frisson. Quoique ne croyant pas un mot de certaine histoire qui court les biographies : — Serait-il comme Joseph Vernet, dis-je, qui se faisait attacher au grand mât d'un navire pendant une tempête pour en mieux saisir les effets? — Et je riais en dedans du curieux spectacle que présenterait un organiste attaché à un clocher; mais il faut toujours flatter les enthousiasmes cantonaux. D'ailleurs le Fribourgeois y mit une complaisance à toute épreuve; il ne se fit pas prier pour sortir par cette chaleur caniculaire, et vraiment il n'eût pas plus souffert dans une poêle à frire. En chemin, il s'arrêta pour me faire entrer dans un hôtel d'apparence somptueuse, où ne peuvent raisonnablement descendre que des agents de change en faillite. Au premier étage de cet hôtel est une terrasse qui donne sur les montagnes environnant Fribourg; des gorges profondes, des ponts hardiment suspendus, une verdure un peu crue, telle est la nature du lieu, mais là ne gît point l'intérêt. Pour flatter les voyageurs et piquer la curiosité blasée des Anglais, l'aubergiste du lieu a imaginé d'embellir la nature. Les fenêtres sont composées de carreaux de diverses couleurs qui permettent de saisir le point de vue sous des aspects d'une coloration variée. On peut regarder ce site sauvage d'une façon jaune, ou rouge, ou violette, ou indigo, ou verte, ou blanche, ou noire; il y a même des couleurs composées qui laissent voir le précipice *couleur de chair*. A Passy, à

Neuilly, à Aulnay, partout aux environs de Paris vous rencontrez de petits pavillons bourgeois, avec des couvertures de chaume, décorés à l'orientale à l'intérieur, dont les fenêtres laissent entrer le jour sous des colorations aussi variées. Ainsi nous n'avons rien à envier aux Suisses; la seule différence est que nos petits propriétaires ne regardent que des jets d'eau, de misérables parterres de fleurs, des imitations de grottes en roches, à travers leurs verres de couleur, tandis que l'aubergiste fribourgeois vous invite à regarder de la sorte une situation pittoresque.

Il y avait devant ces carreaux toute une famille française, père, mère, bonne et enfants, qui se croyait au Diorama, et poussait des exclamations à chaque nuance diverse qu'elle abordait.

— Oh! papa, le rouge! s'écriait avec un ton admiratif le petit garçon.

— Et le gris pâle! disait la mère, on dirait qu'il neige.

Le chef de la famille analysait les différents verres de couleur, passait de l'un à l'autre, et revenait de temps en temps vers le violet.

— C'est celui-ci, ma femme, disait-il, qui est le meilleur; ce violet est admirable!

— Justine, ôtez-vous donc de là! disait la bourgeoise à la bonne, qui, sur le balcon, devant la fenêtre, regardait la nature avec ses yeux.

— Justine, vous gênez madame, ajouta le mari; cette fille est singulière. Vous ne verrez peut-être jamais cela de votre vie, et vous ne regardez seulement pas.

La bonne rentra, mit son œil à un carreau de couleur pour obéir, et revint aussitôt s'asseoir dans l'antichambre,

comme si cette barbarie la froissait. Si les touristes bourgeois avaient pu comprendre cette leçon, ils auraient admiré le sens droit de cette paysanne française qui regardait naturellement la nature.

— Ne craignez-vous pas que nous ne soyons en retard pour les orgues? dis-je à mon hôte, sans oser lui parler de ce système de coloration baroque qui est encore une curiosité du pays. En chemin, il me pria de prêter la plus grande attention à l'orage et au talent de l'orageux organiste. J'ai bien des préventions contre la musique imitative; mais je renfermai mon raisonnement qui tendait toujours à dresser la tête. A quoi bon chagriner un hôte aimable, couvert de sueur pour moi, et qui n'avait pas approfondi les tentatives musicales modernes? Il est si simple dans la vie de dire aux gens : *Je pense comme vous*, et de sous-entendre : *Je ne pense pas comme toi*, qu'avec cet innocent jésuitisme on arrive à la tranquillité la plus parfaite dans la conversation, et qu'on est cité comme un homme charmant dans le monde. Les raisons pour lesquelles je n'admets pas en musique l'imitation des bruits de la nature, auraient demandé une heure de discussion : mon hôte n'y eût rien compris; m'eût-il compris, il serait resté convaincu que l'orage de l'organiste de Fribourg est ce qu'il y a de plus élevé, musicalement parlant.

Comme j'allais entrer dans l'église, le Fribourgeois me dit qu'il m'attendrait sur la place; malgré la chaleur accablante qui semblait augmenter, je n'insistai pas, sentant combien il devait être pénible pour un habitant de la ville de recevoir autant d'orages sur le corps, car l'organiste joue le même morceau depuis une centaine d'années de père

en fils, vu que les effets ont été combinés de façon à faire valoir les différents jeux de l'instrument, et que depuis le premier orage, qui fut exécuté en dix-sept cent et tant par le fameux M. Miroir, on a désespéré d'en inventer un plus terrifiant. — Faites bien attention, me dit mon hôte en me faisant des recommandations, l'orage est le dernier morceau. — Au fond, je n'étais pas fâché d'être délivré de mon hôte, qui, s'il eût été présent, était un de ces hommes qui vous poussent le coude à chaque instant pour vous faire partager leurs admirations : *Eh bien!* ou *Comment trouvez-vous cela?* ou *Superbe! n'est-ce pas?* L'enthousiasme est une fleur discrète qui s'épanouit au dedans de l'homme délicat, pour ensuite attacher un petit sourire particulier sur les lèvres ; du moins je ressens ainsi les beautés musicales, et pourvu que mon voisin ne m'interroge pas, je le laisse volontiers manifester de bruyants bravos ou d'énormes claquements de mains d'une sincérité douteuse.

Quand j'entrai dans l'église de Fribourg, l'organiste commençait son morceau par un début sans importance, en se servant des jeux les moins puissants, afin de conserver tout son éclat pour le final. Les orgues de Saint-Denis m'ont habitué à de plus brillants effets ; aussi mon attention vague fut-elle attirée par de petits tableaux singuliers que je voyais accrochés aux murs. C'étaient des gens malades dans leur lit, des moribonds, des animaux blessés que le pinceau a reproduits, en n'oubliant pas de faire intervenir dans un coin du tableau une sainte Vierge qui, du haut de son trône de nuages, envoie un regard favorable vers ceux qui l'implorent. On lit au bas de ces singulières peintures : *Ex-voto*. Cette coutume existe dans toute la France

sous différentes formes, soit qu'on fasse dire des messes à l'intention d'un malade, soit qu'on fasse brûler des cierges, soit que les marins accomplissent un vœu en suspendant à la voûte de la chapelle le modèle d'un petit navire, soit qu'on fasse toucher à des reliques des objets ayant appartenu à des malades; mais à Fribourg les paysans des environs croient à l'influence d'une représentation exacte de leur invocation à la Vierge. Si un de leurs parents tombe malade, ils veulent que le peintre représente l'appartement où le malade est couché; si un cheval est atteint d'une maladie épidémique, il faut l'image exacte du cheval. L'*ex-voto* qui me frappa le plus fut celui d'une femme étendue par terre sur le dos, les mains jointes en l'air; près d'elle était une charrette jaune-serin traînée par des bœufs peints en rouge-vermillon, qui se détachaient sur un fond vert-pomme. La Vierge lançait un regard sur cette femme, évidemment blessée en tombant de sa charrette.

Ces dessins étaient coloriés avec une telle grossièreté d'exécution, qu'elle leur prêtait une puissance à laquelle atteignent rarement les chefs-d'œuvre. La naïveté ne se conserve dans toute sa pureté qu'avec une certaine barbarie, et les esprits non civilisés, les enfants, les sauvages, sont bien plus vivement frappés par la brutalité des moyens que par les suaves finesses des grands artistes. Les enfants ne peuvent être touchés que par la simplicité; ainsi les sept couleurs du prisme leur paraîtront toujours plus belles que les couleurs composées; c'est ce qui explique pourquoi quelques joujoux d'un sou, les *moulins*, les *forgerons*, l'*homme à cheval*, sortis de la fabrication de Notre-Dame-de-Liesse, sont presque des œuvres de génie à cause de leur

effet infaillible sur certains sens des enfants. Le système de la coloration de ces joujoux est surtout remarquable par le choix des tons, jaune, rouge et vert, employés par les ouvriers. Les yeux de l'enfant ne sont pas élevés encore à saisir les complications de tons des grands maîtres : ils ne sentiraient pas les modulations si diverses qu'un peintre fait subir à la gamme des sept couleurs primitives. Au contraire l'enfant saisit vivement le jaune et le rouge, deux des couleurs les plus vivantes ; il les retient, il en meuble facilement son cerveau, et, avec le blanc et le noir, elles formeront désormais la base de ses idées de coloration.

Les paysans offrent par de certains côtés une grande ressemblance avec les enfants : l'art, pour être compris des gens de la campagne, doit se produire sous un jour simple et naïf. C'est ce qui me fit penser aux joujoux de Notre-Dame-de-Liesse en regardant les peintures accrochées aux murs de l'église de Fribourg. C'est le même procédé ; les peintures sont peut-être encore plus naïves que les joujoux.

Je ne saurais guère décrire les impressions produites par ces peintures, dont l'effet sur moi est toujours aussi puissant que si je n'avais pas étudié les principaux chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Je suis heureux d'avoir conservé ces précieuses sensations d'enfance qui tombent une à une comme les feuilles à la fin de l'automne, en laissant l'homme aussi désolé que les troncs noirs et humides des arbres pendant l'hiver ; mais combien est distincte l'impression des joujoux de celle des *ex-voto* ! Les joujoux excitent une douce gaieté, tandis que ces peintures d'église, avec leur représentation des douleurs et des accidents de

la vie, laissent après elles quelque chose de triste que mon esprit applique du reste à toutes les reliques.

Heureusement l'orgue faisait entendre un petit motif qui est plein de sérénité, une sorte de valse allemande dont le rhythme trouvera toujours un écho en moi. Tous ceux qui étaient dans l'église se levèrent, et je compris que la tâche de l'organiste était finie. Il n'avait pas joué l'orage, et je me félicitai d'avoir échappé à ce fameux morceau, de tradition depuis cent cinquante ans. Je sortis : mon hôte m'attendait sur la place; je ne le trouvai pas trop maigri.

— Eh bien? me dit-il.

— L'organiste est très-fort, dis-je un peu à contre-cœur; mais il n'a pas joué l'orage.

— Comment? s'écria le Fribourgeois, il n'a pas joué l'orage? C'est impossible.

— Je vous assure...

— Il est dans son tort, et certainement cela ne se passera pas ainsi. Il doit jouer l'orage par un traité; nous le payons assez cher pour qu'il joue cet orage... Cela attire beaucoup d'étrangers dans la ville.

— Croyez-vous que cet orage soit de toute nécessité?

— Certainement... Au surplus, dit le Fribourgeois, je vais donner une petite leçon à l'organiste, car je l'aperçois là-bas.

J'avais attiré sans le vouloir l'orage sur la tête du musicien. — Je vous en prie, dis-je, n'en faites rien.

Mais mon hôte ne voulait rien entendre; l'organiste venait à nous et ne pouvait nous éviter. — Comment! monsieur, dit le digne Fribourgeois d'une voix un peu émue, vous n'avez pas joué l'orage aujourd'hui? A quoi pensez-vous?

— Pardonnez, monsieur, dit l'organiste, j'ai terminé comme d'habitude par l'orage.

Et il s'éloigna. Je restai muet, certain de la mauvaise opinion qui allait germer dans l'esprit de mon hôte. — C'est singulier, murmurai-je.

— Je savais bien, dit le Fribourgeois en reprenant sa bonne humeur, qu'on avait joué l'orage.

Toute la journée je fus un peu inquiet d'avoir si mal compris la signification de la musique de l'organiste ; comment avais-je pu laisser passer le grondement du tonnerre, l'éclair, la répercussion par les échos, sans en être frappé ? Ces pensées me tourmentaient et me revenaient sans cesse. L'homme est un ruminant comme le bœuf ; qu'importe qu'il mâche et remâche des idées quand l'autre mâche de l'herbe ? Pour moi, le travail des impressions est très-fatigant ; elles montent et descendent du cerveau, c'est un va-et-vient continuel, elles changent de forme, et, avant qu'elles se soient tassées en forme de pelote, je puis dire que la digestion m'en est pénible.

Je partis le soir de Fribourg, mécontent de moi-même et toujours ruminant mon orage. Heureusement il y avait en face de moi dans la voiture une toute jeune demoiselle rose et blonde qui me faisait plaisir à regarder ; elle tenait un livre à la main, et j'avais également un livre : c'était déjà presque de la franc-maçonnerie. De temps en temps elle lisait et refermait son livre ; ma curiosité était fort éveillée. Si je pouvais seulement voir le titre sans être remarqué, car connaître le livre d'une femme, c'est connaître presque la femme ; mais rien n'était plus difficile : le cahot de la voiture, le livre qui se présentait à moi à l'envers,

la brusquerie avec laquelle la jolie personne le fermait et l'ouvrait, tous ces motifs ne servaient qu'à irriter ma curiosité de plus en plus. Je me disais que ce volume ne devait pas intéresser la jeune fille au plus haut point, puisqu'elle n'y faisait que jeter les yeux par saccades : en France, j'aurais deviné à la minute quelle était la nature du livre au papier, à l'impression, au format, à la couleur de la couverture ; mais mon séjour trop court en Suisse ne m'avait pas donné encore ces inductions bibliographiques. D'un autre côté, je surpris des regards que ma jolie voisine jetait à la dérobée sur mon volume, et qui poussaient également une sorte de reconnaissance. Bien certainement le démon de la curiosité montrait aussi ses cornes au-dessus de la tête de la jeune personne ; elle avait peut-être comme moi le sentiment qu'on connaît un homme par ses lectures. Je fis une sorte d'avance en arrangeant mon volume de telle sorte qu'il était permis à ma voisine de lire facilement le titre de *Revue suisse*, qui s'étalait majestueusement en gros caractères sur la première page du livre, et cependant je ne livrai le secret de ma lecture qu'avec une certaine crainte, celle de passer pour un Suisse ; non pas que j'aie de la répugnance pour les hommes de cette nation, mais, aussitôt hors de France, le sentiment national nous revient d'une telle force que ceux-là même qui en sont le moins doués deviennent des Français un peu *chauvins*. Les étrangers qui ont visité l'Europe, et qu'on rencontre en chemin, vous confirment dans cette bonne opinion que la France est la plus spirituelle, la plus polie, la plus complaisante de toutes les nations, et on mord avidement à cette pomme enivrante ; mais je pris le parti de ne pas m'inquiéter de cette *Revue*

suisse, comptant qu'après les premières paroles, mon accent servirait à prouver que j'étais bien réellement Français. D'ailleurs le volume que je portais me servait merveilleusement; une Revue n'engage à rien, et ne témoigne pas d'un goût particulier pour certaines œuvres de l'esprit plutôtque pour certaines autres. Une Revue contient de l'histoire, de la politique, du roman, de la poésie, des voyages, des propos de salon et de théâtre; c'est un arsenal complet de déguisements. Est-ce par une concordance d'idées que la jolie personne ferma les yeux en laissant son volume sur ses genoux, penchés de telle sorte que le livre tomba entre nous deux? Je me baissai précipitamment, et, dans une demi-obscurité qui me retint une grosse minute la tête au fond de la voiture, j'eus le temps de lire le titre; mais quel désenchantement! c'était une *Histoire romaine*. Un éclair me traversa l'esprit; j'avais pour vis-à-vis une sous-maîtresse de pension. Que de pédantisme à dépenser! car la connaissance réciproque de nos livres n'était au fond qu'un moyen certain de conversation. Que dire d'une *Histoire romaine* écrite par un Suisse tout à fait inconnu? Et même cette histoire, fût-elle composée par un des universitaires les plus pédants de France ou par l'Allemand le plus philosophe, m'amenait à la certitude d'une défaite complète; mon esprit s'est peu tourné vers les grands citoyens de Rome, à peine pourrais-je me tenir dans de pompeuses *admirations* de ces *grands caractères*. Si encore ma voisine avait eu en main un grand médecin comme Zimmermann, un grand moraliste comme Lavater, un grand philosophe comme Bonnet, un grand malade comme Jean-Jacques, même un romancier comme Toppfer,

il y a dans ces hommes des motifs de conversation pour une nuit; mais cette absurde *Histoire romaine* me coupait la parole et jetait sur la jolie dormeuse un triste vernis d'enseignement qui me déplaisait.

Elle dormait toujours, ou elle feignait de dormir; j'attendis avec impatience qu'elle voulût bien rouvrir ses yeux d'un bleu un peu pâle. C'est ce qui peut arriver de plus agréable dans un voyage qu'une liaison avec une femme du pays qu'on traverse : les musées, les palais, les cascades, les grottes, les montagnes, les précipices peuvent intéresser un moment; mais on ne connaît guère un pays si l'on n'y a pas aimé un peu. La physionomie du pays vous reste bien mieux dans la tête après un petit amour, si court qu'il soit. Oh! Lina! gentille Lina! tu feras toujours d'Anvers la ville la plus séduisante de l'univers.

En venant de Strasbourg à Bâle, j'avais fait la connaissance d'un Hollandais très-singulier, qui voyageait pour son plaisir, et qui avait la rage des renseignements poussée au plus haut degré. Tout ce qu'il voyait était écrit sur son carnet; il ne tarissait pas en questions, et chaque réponse était couchée sur le registre : les productions du pays que nous traversions, le foin, l'avoine, le colza, le tabac, il inscrivait tout, sans oublier ses dépenses. Il inscrivit aussi mon nom de Josquin, et, ce qui le frappa le plus, quand je signai sur le registre de l'église de Bâle, fut qu'il avait écrit *Gosquin;* aussitôt il corrigea cette erreur d'orthographe. Ce Hollandais aimait la littérature et m'étonna beaucoup en me récitant des vers d'Auguste Barbier. Jusqu'alors j'avais souri de son innocente manie de notes perpétuelles, lorsque nous visitâmes le musée de Bâle. C'est là une des grandes

affaires des voyageurs, le musée, la bibliothèque, la cathédrale, et, quand on a jeté un coup d'œil sur les chefs-d'œuvre sortis de la main des hommes, on s'ennuie à mourir; il n'y a plus qu'à partir. On s'ennuie parce qu'on ne sait pas voyager : n'est-il pas plus intéressant de rôder par les rues détournées, loin du centre de la ville, et de regarder en l'air si on n'aperçoit pas une tête de jeune fille curieuse? Saluez-la à la française, en souriant, et vous verrez passer sur sa figure mille émotions qui valent mieux à regarder que tous les musées de l'Europe. La belle affaire que de dire à trois cents lieues : J'ai compté tant de Raphaël, tant de Rubens! Que m'importe? Et nous nous moquons des provinciaux qui montent sur la colonne et qui vont entendre l'*écho* dans les souterrains du Panthéon!

Nous étions entrés dans le musée de Bâle, moi surtout, plein de curiosité. Il est rempli de tableaux d'Holbein, le maître que je regarde comme le roi des peintres. Ses portraits exacts et calmes meublent le cerveau de savants à physionomie accentuée qu'on n'oublie plus quand on les a vus; de tous les peintres c'est celui qui rend le mieux la physionomie de son époque. La garde du musée était confiée à une jeune fille, fraîche enfant de seize ans, qui nous conduisait à travers les salles; je traversai assez rapidement la galerie des dessins, sauf à y revenir plus tard, et j'allai me goinfrer des peintures d'Holbein dans la salle qui suivait. J'étais trop sous le coup de mon admiration pour remarquer que le Hollandais ne me suivait pas; d'ailleurs il était si minutieux qu'il devait emplir son carnet de descriptions de dessins. Quant à moi, mes sensations sont alertes et subtiles; je *vois* en une seconde, et je ne ressem-

ble guère à ces amateurs qui vont tous les jours passer des heures en contemplation devant un tableau. Il y a si peu de *pensée* dans l'exécution du peintre que je suis à peu près certain que ce n'est pas par une réflexion assidue que je la découvrirai : bienheureux sont ceux qui voient des mondes dans une peinture ! Je n'y crois guère.

Tout à coup j'entendis dans la salle voisine un bruit sur le plancher qui ne pouvait provenir que d'une course précipitée, et la jeune fille qui nous servait de guide entra un peu émue, la figure rouge, dans la pièce où je me trouvais. Évidemment elle fuyait le Hollandais. Je ne fis pas mine de m'en apercevoir, et je continuai de regarder les Holbein. Le Hollandais reparut, flegmatique comme d'habitude, tenant son cahier de notes ; il vint de mon côté et trouva le moyen de prendre la taille de la jeune fille, qui jugea à propos de n'en rien manifester, se fiant sur ma présence. Il y avait une troisième salle que j'explorai d'abord seul, et, ainsi que tout à l'heure, la demoiselle prit la fuite, toujours poursuivie par le Hollandais, que cette fois j'avais observé, et qui tentait de l'embrasser. — Cet homme-là, pensais-je, n'aime guère la peinture et se soucie fort peu des Holbein.

Cinq heures plus tard, la nuit, en diligence, j'excusais mon Hollandais et je le trouvais presque un homme de sens : en présence de peintures et d'une jeune fille, il choisissait la jeune fille. Il oubliait les tableaux pour une enfant timide : cette babiole d'aventure avec une femme laissait plus de traces dans l'esprit du Hollandais que s'il avait regardé sérieusement les portraits d'Holbein. Il faut être bien jeune pour s'intéresser aux questions

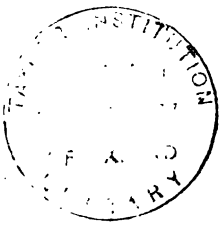
de peinture, aux questions archéologiques, dont le premier sot peut vous contester la certitude. La femme est autrement difficile à déchiffrer que la langue assyrienne, et on n'a pas trop de quarante ans pour l'étudier et arriver à l'épeler.

La petite blonde, que je supposais maîtresse de pension, dormait toujours, et je ne trouvai qu'un moyen de l'éveiller : ce fut de relever le rideau de serge qui nous garantissait de la poussière, et qui laissa entrer par la portière un soleil ardent qui commença par se jeter, comme un amant empressé, sur les joues de la dormeuse. Elle se réveilla sous ces chauds baisers ; alors je pus lui remettre son *Histoire romaine*, en lui faisant remarquer que je l'avais ramassée. La conversation s'ouvrit là-dessus. C'était une jeune demoiselle de Vevey qui revenait en vacances, et qui devait aller plus tard à Berne. — J'y demeure, lui dis-je. — Ah ! vraiment ? s'écria-t-elle ; et elle me raconta qu'elle allait souvent le soir se promener à un certain endroit, près de l'Aar. Un fat eût pris cette parole pour une sorte de rendez-vous ; mais la jeune fille causait innocemment et pour le plaisir de causer. Elle était questionneuse autant que deux Françaises, et elle voulait savoir d'où je venais. Quand elle apprit que j'étais allé à Fribourg pour entendre les orgues, elle manifesta un profond étonnement. — Comment ! dit-elle, vous demeurez à Berne, et vous allez à Fribourg pour entendre les orgues ? On ne vous a donc pas dit que les orgues de Berne sont bien supérieures ?

C'était un coup de massue. Avoir fait vingt-quatre lieues inutilement quand la merveille était sous ma main ! Heureusement j'avais entamé la connaissance d'une aimable

personne, mais il n'y avait pas cinq minutes qu'elle m'avait fait cette réponse lorsque la voiture s'arrêta à un relais, dans un village, et qu'un gros paysan se présenta pour recevoir ma jolie compagne, qui s'arrêtait dans cet endroit.

Le reste de la route me parut bien long.



IV

GRITTI.

De retour à Berne, et me promenant dans la Grande-Rue le jour du marché, je fus frappé de la physionomie singulière des paysans, des marchands, et de la foule considérable qui se pressait, plus nombreuse que de coutume, à cause de la foire aux domestiques. Tout ce peuple blond, qui a l'air indolent, maladroit au premier abord, et dont les statistiques ont démontré une moyenne de production plus grande que chez les autres nations, ces vieillards plus ridés qu'ailleurs (sans doute par l'air vif des montagnes), cette analogie dans les gestes et dans l'expression de la physionomie, cet étonnement allemand peint sur toutes les figures, cet air ensommeillé sous lequel se cache une grande finesse, ces bras ballants en apparence, qui, à un moment donné, se montrent vigoureux aux rudes tra-

vaux des champs, cette vieille ville et ces vieilles enseignes du moyen âge, ces ours de pierre habillés en chevaliers, ces galeries basses qui permettent de se promener dans presque tout Berne sans se mouiller, forment un aspect curieux pour un homme qui a peu voyagé.

L'avantage de la France sur les autres nations, c'est l'extrême diversité des tempéraments ainsi que des facultés. On a dit que la France était une nation propre à s'assimiler les qualités des différents peuples, et, par les observations qu'il m'a été donné de contrôler, je crois la remarque juste. Ces absorptions n'ont sans doute pas peu contribué à la variété des physionomies. Voilà pourquoi la femme française est si variée, non-seulement au physique, mais au moral. De même qu'il y en a de brunes et de blondes, on peut retrouver chez la Parisienne les qualités de l'Italienne et les défauts des femmes du Nord. Au contraire, hors de France, et surtout en Suisse, je retrouve chez la femme une unité de type qui, étudiée d'un peu près, offre peut-être quelques variantes peu accentuées, mais qui au premier abord déconcerte l'étranger. J'ai regardé deux ou trois cents paysannes sur le marché, et je n'en ai vu pour ainsi dire qu'une seule, la même.

J'en étais là de mes réflexions lorsque j'aperçus une petite marchande de salade qui sourit en me voyant passer. C'était une brune aux yeux noirs qui ressemblait à s'y méprendre à une grisette de la rue Saint-Denis. Comme je venais d'arborer le costume national des étudiants de l'université, en achetant chez le chapelier en renom de Berne une petite casquette blanche à galon rouge, je crus d'abord que je ne portais pas assez cavalièrement

ma coiffure de *studiosus*. Cependant le chapelier m'avait assuré qu'elle m'allait parfaitement, et j'étais sorti de sa boutique entièrement persuadé de l'élégance de cette casquette, qui mérite d'être décrite par la singulière position qu'elle occupait sur mon chef. Grimpée tout en haut du crâne, la casquette semblait aussi hardie que ces singes qui font des grimaces sur la bosse d'un chameau. Il m'était interdit d'affecter l'air sombre en l'enfonçant jusqu'à mi-oreilles, car ces casquettes, très-droites, doivent se poser sur la tête sans la protéger contre les intempéries des saisons. L'œil seul est à demi couvert par une petite visière insolente qui suit la forme du front et se rabat brutalement sur le sourcil. A cette casquette j'avais joint une paire de besicles, que la république suisse n'a point encore interdites aux étudiants, ainsi que le fit jadis le roi de Bavière pour son Université. Mes cheveux étaient suffisamment longs et plats, ma redingote boutonnée jusqu'au menton ; un beau foulard semé de coquelicots était jeté négligemment autour du cou ; ma canne à la main, je me croyais un parfait étudiant, lorsque le sourire un peu malicieux de la petite marchande de salade vint me troubler. Je m'éloignai sans rien dire, portai la main à la casquette blanche à galon rouge, et la trouvai toujours dans la position de singe malicieux que le chapelier m'avait vantée comme le suprême bon goût.

Au bout de quelques pas je rebroussai chemin, ayant au bras mon excellent ami Christen, qui me faisait les honneurs de la ville. La petite marchande de salade me préoccupait ; dans ses yeux noirs, dans sa coquetterie, j'avais retrouvé Paris, et je voulais avoir raison de son sourire. Y avait-il une sorte de provocation? Me prenait-elle réellement

pour un de ces jeunes gymnasticiens qui passent leur vie à courir la ville et les amours faciles ? Quel est le singulier ressort qui avertit une femme que l'homme qui pense à elle va venir tout à coup ? C'est encore là un des mystères inexplicables de l'amour, même de la simple galanterie. J'étais à cent pas de la petite marchande de légumes, sous les arcades du côté opposé des maisons, lorsqu'elle leva subitement la tête et sourit encore une fois à la parisienne. Mon cœur eut une légère palpitation. Je me sens rarement provoqué par une jolie personne sans éprouver une sorte de trouble ; mais, voulant être bien certain qu'il n'y avait ni hasard ni moquerie, je passai et repassai près de cinq fois devant l'étalage, au grand étonnement de mon ami, que ces allées et retours inquiétaient fortement. Au début d'une aventure, j'ai pour système de ne jamais me confier à celui qui m'accompagne, de peur de chagriner son amour-propre. Si une femme envoie un coup d'œil furtif dans la direction de deux amis, et que l'un, s'en apercevant, se confie à l'autre, il peut arriver que l'autre se gendarme, prétende que ce regard lui est adressé ; ce sont matières à brouille. Je recueillis ainsi dans cette promenade divers sourires auxquels je répondis de mon mieux, jusqu'à ce que, quittant tout à coup le bras de Christen : — Attendez-moi, lui dis-je.

Et je m'élançai à travers les étalages, cherchant une marchande de fleurs. Il est singulier que je ne pense aux fleurs que quand je suis à peu près amoureux ; alors je deviens frénétique de bouquets. Aussi le lecteur est bien averti qu'il y aura toujours quelques bouquets dans ces sortes de mémoires : je ne crains pas de me répéter ; le tout est la

façon dont on fait le bouquet. Je jetai un coup d'œil sur les étalages voisins, et n'y trouvai point ce que je cherchais, sauf des paquets de fleurs communes qui semblaient plutôt préparées pour un herboriste que pour un galant. Toujours en quête d'un bouquet, je jetai un regard en arrière, et j'aperçus Christen qui me suivait de l'œil avec les signes de la plus vive curiosité. Je lui fis signe de m'attendre, et, tout en fendant la foule des acheteurs, je revins un peu chagrin, désespéré de n'avoir pas trouvé un fleuriste convenable, sauf celui que je jugeai fournisseur en titre des herboristeries de Berne. — Bah! me dis-je, dans ces sortes de compliments, l'intention est tout. — Et j'achetai, un *batz*, un pauvre petit bouquet humide, que je sauvai peut-être des tortures de l'infusion. M'étant approché de la jolie marchande de salade, le cœur palpitant, un nuage devant mes lunettes et la voix troublée : — Mademoiselle, vous êtes charmante ; permettez-moi de vous offrir ces fleurs. — Elle rougit considérablement, sourit, répondit par un mot allemand que je ne compris pas ; mais, à la façon dont elle reçut le bouquet, je compris qu'elle n'était pas fâchée. Cependant je me sauvai immédiatement, ayant remarqué la curiosité des marchandes voisines, peu habituées à ce manége amoureux en plein marché.

— Que faisais-tu avec ton paquet de bourrache, Josquin? me demanda Christen.

— De la bourrache! m'écriai-je.

— A peu près.

— Qu'importe? elle a été bien reçue.

— Je crois qu'on te regarde, dit Christen.

— Oui?

— On détache une fleur du bouquet, on la met dans son fichu.

— Vrai! est-il possible? m'écriai-je ému et tout pâle assurément, car les petites audaces que je commets dans la vie ne durent pas plus de cinq minutes. Passé ce temps, la défaillance arrive. Je pourrais commettre des actions considérables dans les cinq premières minutes; ensuite je me trouble, je ne saurais les soutenir, et j'ai peur des hardiesses, qui ne sont pas dans ma nature. Aussi n'osais-je même plus regarder la marchande de salade; j'étais tremblant, je trouvais mes fleurs bêtes, je pensais que tout le marché bernois se moquait de moi. Mes oreilles sifflaient; il me semblait entendre un formidable éclat de rire suisse partir de toutes ces bouches placides. « Il a donné des fleurs de bourrache! » criait tout le monde d'un ton goguenard. — Allons-nous-en, dis-je à Christen en le prenant par le bras, et je l'entraînai sous les galeries de pierre sans oser jeter un regard en arrière vers ma petite marchande.

Après une course assez longue : — N'est-ce pas qu'elle est jolie? — Christen ne répondant pas, je crus qu'il était jaloux de ma conquête. — Tu ne la trouves pas jolie? Christen fit entendre une de ces exclamations douteuses qu'on a inventées pour faire plaisir aux gens et qui n'ont jamais prouvé une approbation positive. — Si elle ne parlait pas allemand, je l'aurais prise pour une Parisienne.

— Que t'a-t-elle répondu?

— Je n'en sais rien, quelque chose comme *wasmussauf*.

— Cela ne veut rien dire.

— Je suis certain que c'était un mot aimable.

— Oh! le fat!

— Pourquoi fat? N'a-t-elle pas pris mon bouquet? Toi-même as remarqué qu'elle en gardait une fleur dans son corsage.

— A Berne ces petites manœuvres n'ont pas d'importance.

— Alors je veux retourner vers la petite marchande.

— Que lui diras-tu?

— Je la verrai et je lui parlerai.

— En quelle langue?

— Tu as raison, Christen, jamais nous ne pourrons nous entendre. Cependant ce serait une bonne occasion d'apprendre l'allemand; j'ai toujours rêvé de déchiffrer l'anglais avec une Anglaise qui saurait m'inspirer une forte passion... Une fois hors du collége, toutes les femmes aimées devraient servir de grammaire et de dictionnaire.

— Ne t'avise pas d'apprendre l'allemand avec la petite marchande de salade: ce serait vouloir apprendre le français avec une chaudronnière d'Issoire; il y a peut-être plus de différence entre l'allemand de Berne et l'allemand de Berlin qu'entre le français de Paris et le français de Quimperlé.

— Eh bien! je me lancerai dans la pantomime. Quand on s'aime, on se comprend toujours. Imagine-toi, mon cher Christen, que tu as rencontré une charmante sourde et muette : son malheur ne fait que redoubler ton amour; comment lui exprimeras-tu ta passion, sinon par des gestes éloquents? La petite marchande et moi, nous ne pouvons nous entendre par le langage; je me charge de me faire comprendre par des gestes; ce n'est pas difficile.

— Rien n'est difficile à l'amour.

— Et, comme tu as l'air de te moquer de ton ami, cher Christen, je t'avertis que je te laisse aller seul chez ton tailleur, où je te retrouverai; je n'aime pas à t'avoir derrière moi à interpréter mes gestes. La petite marchande a accepté mon bouquet il y a une demi-heure; il n'en faut pas plus pour prendre racine, je veux la revoir...

— Et lui parler, dit Christen en s'éloignant.

Certain que Christen ne m'observait pas, j'allai du côté de la Grande-Rue en enfilant les galeries couvertes, et bientôt j'aperçus de loin les cheveux noirs de la petite marchande, qui tranchaient par leur couleur au milieu de toutes les chevelures blondes. Appuyé contre un pilier qui me masquait à moitié, je réfléchis au rôle que j'allais jouer dans cette comédie en plein air. C'est une langue peu variée que celle de la mimique : envoyer des baisers avec la main sent trop le commis-voyageur en goguette; l'œil enivré, mettre la main sur le cœur, cela rappelle les danseurs de l'Opéra et leurs sourires de convention. En de pareilles circonstances, tout homme qui analyse la conséquence de ses actions ne vaut pas un homme pendu. Il faut couvrir une niaiserie par une imprudence, une faute par une audace, et ainsi de suite, parler, marcher, s'étourdir soi-même sans jamais réfléchir. Celui qui s'écoute alors se sent plus ridicule qu'un homme qui se regarderait danser dans une glace : il y a paralysie morale, comme il y aurait paralysie des jambes. La vie est un ensemble d'actions ridicules entre lesquelles se glisse rarement un acte sérieux et vraiment grand. Au lieu de m'entretenir avec la petite marchande, ainsi que j'en avais l'intention, je restai contre le pilier, absorbé dans mes réflexions sur la niaiserie des

choses humaines; voilà où mènent la timidité et l'esprit d'analyse. Cinq minutes d'audace, et je devenais heureux en rencontrant le regard de la jolie brune du marché; je ne philosophais pas sur le néant de nos actions, je trouvais la vie pleine de charmes.

Ceux qui se gendarment contre la puérilité des faits et gestes des hommes en évidence ne sont-ils pas devenus pessimistes par la raison qu'ils n'ont pas eu le courage de commettre ces puérilités? Je serais parti très-triste de mon observatoire si la petite marchande de salade ne m'y eût deviné; dans son doux regard je lus: Merci pour votre bouquet! Et je m'en allai retrouver mon ami, un peu plus heureux que devant.

Je surpris Christen en train de discuter sur la façon de disposer une demi-douzaine de brandebourgs triomphants qui devaient donner un nouveau lustre à une redingote noire âgée seulement d'une saison; il apportait à ces brandebourgs une importance telle qu'elle triompha de ma timidité. — Puisqu'il s'occupe autant de sa toilette, pensais-je, je peux lui avouer combien la marchande de salade me tient au cœur. — Ayant attendu la fin de cette importante discussion:

— Où en es-tu? me dit Christen.

— Je suis gêné de ne pas comprendre ce damné bernois; la petite demoiselle ne semble pas me repousser, mais j'avoue que le langage par geste est insuffisant.

— Veux-tu de moi pour truchement?

— Ah! mon ami, quel service tu me rendras!

— Que faut-il dire à la demoiselle?

— Tout ce que tu voudras; mets-toi un moment à ma

place; tu as remarqué mon état depuis ce matin, peins-le de ton mieux.

— *Ein junger Franzose ist plotzlich auf ihrer Schœnheit verliebt worden; ihr schwarzes Auge hat ihn entflamm; für ihn seid ihr das schœnstes Mædchen von Bern, und für sie sterbe er von Liebe.* Trouves-tu cela convenable?

— Traître, tu sais bien que je ne te comprends pas.

— Eh bien! en français vulgaire, je lui dis : « Un jeune Français s'est épris subitement de vos charmes; votre œil noir l'a enflammé; il vous trouve la plus jolie femme de Berne, et il meurt d'amour pour vous. »

— C'est une déclaration bien banale.

— La langue allemande lui donne un charme que tu ne soupçonnes pas. Remarque que j'affecte de parler un allemand aristocratique, et qu'habituée au patois, la petite marchande sera émerveillée de quelques mots qu'elle ne comprendra qu'à moitié.

— Ensuite, que lui diras-tu?

— J'attendrai sa réponse.

— Tu as raison, allons la voir.

En nous revoyant, la petite marchande, qui causait avec une grande fille assez laide, la poussa légèrement du coude pour lui faire remarquer sans doute que depuis le commencement du marché elle était poursuivie par les assiduités du *studiosus* en casquette blanche à galon rouge.

— Attends un peu, dis-je à Christen, que cette fille aux cheveux de filasse la laisse seule.

Nous faisons un tour dans le marché; mais nous étions à peine en marche que je m'aperçus que la petite marchande avait quitté ses salades pour s'attacher à nos pas. Accom-

pagnée de son amie, elle feignait d'inspecter les étalages des autres marchands, et nous suivait à peu près.

— Parbleu, dit Christen, l'occasion est trop belle; il y a assez longtemps que tu me tourmentes pour aller visiter les caves de Berne : nous pouvons inviter la petite marchande de salade à venir avec nous.

— Cela se fait-il?

— Je n'y vois aucune énormité.

Comme en ce moment nous nous trouvions en face d'une cave béante qui s'ouvre sur la Grande-Rue, je courus à la petite marchande, et par un geste éloquent je lui montrai la cave, portai la main à ma bouche en renversant la tête, puis m'inclinai pour l'engager à s'aventurer avec nous dans le noir séjour.

Les caves de Berne ont une réputation telle qu'il est peu d'étrangers, parmi ceux qui se trouvent dans la ville les jours de marché, qui ne s'y soient aventurés. Tout le long de la Grande-Rue s'ouvrent deux fois par semaine des portes à deux battants qui laissent voir seulement d'abord une longue succession de marches descendantes, se perdant dans le demi-jour pour aboutir à une obscurité complète. De ces caves partent des cris et des chants joyeux de paysans qui ont terminé leurs affaires au marché. A la longue, l'œil habitué peut apercevoir une lueur tremblante « au fond du sanctuaire. » Ce sont des chandelles dans des chandeliers de bois posés sur des tables où ruisselle un petit vin blanc plein de gaieté; ces caves ont deux ou trois étages dont le mobilier consiste en énormes tonneaux empilés les uns sur les autres. Des œufs durs, des gâteaux, du vin blanc, des cigares constituent les divertissements du lieu, mais la

bonne humeur et les chansons font oublier cette frugalité, et le paysan suisse trouve toute l'année le même plaisir à descendre dans les caves de Berne que jadis des familles de province à l'idée seule de visiter le caveau du Sauvage au Palais-Royal.

La petite marchande me répondit par un geste de refus, toujours en souriant.

— Elle ne veut pas, dis-je un peu attristé à mon ami.

— Que cela ne nous empêche pas de descendre.

Avec *elle*, j'aurais pu trouver le lieu tout à fait fantastique, ces misérables chandelles lançant des lueurs blafardes et éclairant capricieusement les figures des buveurs ; sans elle, je descendis mélancoliquement les marches humides d'un escalier sans fin. Les tables étaient à moitié prises par les paysans ; je m'assis sur un banc de bois, frappé désagréablement par l'atmosphère humide de la cave, le manque de poésie de ses habitués, et les accents gutturaux d'une langue que je ne comprenais pas. Combien la faculté qu'on est convenu d'appeler *observation* est fertile en nuances et manque d'exactitude ? Heureux, j'aurais peuplé cette cave de reflets bizarres ; mécontent, je la voyais avec les yeux de la vulgaire réalité, un regard vitreux et froid. Autant j'avais désiré descendre dans ces caves, que mon imagination remplissait de jeux d'ombres fantastiques, autant à l'heure présente je regrettais les clartés de la Grande-Rue, le mouvement des paysans en plein soleil, les étalages du marché, et surtout le sourire de la jolie marchande de salade.

— Christen ! m'écriai-je, monte vite en haut, et prie-la de descendre.

De l'endroit où j'étais assis, je venais d'apercevoir tout

en haut de l'escalier le profil de la petite marchande, qu'un remords avait sans doute pris, et qui regardait dans l'intérieur pour essayer de nous retrouver. Christen grimpa vivement les escaliers et les redescendit aussitôt, tenant sous le bras la jolie fille émue, les joues en feu, et sur les lèvres son aimable sourire.

— Mademoiselle, soyez la bienvenue, dis-je en lui prenant la main et en la faisant asseoir près de moi. Voulez-vous boire avec nous?

— *Wollen sie nicht auch ein Schluck mit trinken?* dit Christen, traduisant ma question.

Elle fit un signe de tête affirmatif, et nous voilà, à vingt pieds sous terre, à choquer joyeusement nos verres pleins d'un petit vin couleur de légèreté.

En face, à côté et derrière nous étaient des paysans qui nous regardèrent une seconde et qui rentrèrent aussitôt dans leur boisson placide; seulement l'un d'eux dit à la petite marchande qui avait déposé son bouquet sur la table :
— *Was hast du da für ein hübsches Meie ausgelest?*

— *I ha's nit ausgelest, i ha's überko*, répondit la jeune fille; ce que Christen m'assura vouloir dire : — Tu as fait là un beau bouquet? — Je ne l'ai pas fait, je l'ai reçu.

L'entretien en resta là, et j'en fus charmé, car je craignais que la fréquentation de cette cave par un Français et une Bernoise n'entraînât les paysans à des commentaires sans nombre. La petite marchande était habillée à la mode populaire bernoise, c'est-à-dire qu'elle avait la taille emprisonnée dans un corsage noir échancré tout à coup au-dessous de la gorge, pour être suivi de cette étoffe bouffante et empesée qui trompe souvent sur la richesse de poitrines des Suis-

sesses ; sa jupe blanche rayée de noir était plutôt courte que longue : pour ses cheveux, elle les portait à sa fantaisie et devait passer peu de temps à enrouler une grosse natte autour de sa tête. Au comble de mes désirs, je commençais à n'être plus satisfait ; les quelques phrases prononcées en allemand depuis son arrivée me rendaient aussi ridicule qu'un éléphant flairant un harmonica. Toute mon éloquence se figeait devant cette damnée langue allemande.

— Je voudrais bien lui dire quelques mots aimables, dis-je à Christen.

— Je m'en vais la prévenir que tu désires lui parler. *Mein Camarad sagt er mœchte wohl...*

— Ne l'écoutez pas, mademoiselle, dis-je en l'interrompant ; tu es insupportable, Christen.

— Parle-lui alors !

Ayant regardé dans le fond de la cave, où des paysans étaient attablés avec des Bernoises peu farouches, je remarquai que l'un d'eux avait le bras passé autour de la taille de sa voisine, ce qui ne semblait nullement choquer l'assemblée ; je l'imitai, et la petite marchande de salade ne parut point trop formalisée de cette hardiesse. C'était le moment ou jamais de lui couler de douces et mystérieuses paroles dans l'oreille. Elle semblait attendre. — Christen, dis-lui que je l'aime...

Christen prit la parole. — *Mein Freund hat sie sehr lieb.*

La petite marchande de salade rougit plus fort que jamais.

— Elle ne répond rien ! demandai-je.

— Que veux-tu qu'elle réponde ?

— Lui as-tu bien dit que je l'aimais ?

— Certainement, en toutes lettres.

— Dis-lui combien il est difficile de faire des déclarations à trois.

— Désires-tu que je m'en aille? demanda Christen.

— Ne te formalise pas, mais avoue que ma position est gênante.

— *Mein Camarad...*, dit Christen.

— Attends un peu; tu ne me dis pas ce que tu traduis.

— Je suis à tes ordres, que faut-il dire?

— Que je la prie de ne pas s'offenser du bouquet que je lui ai envoyé ce matin.

Christen prit la parole, et la demoiselle lui répondit en riant. Je jugeai ce rire d'un bon augure.

— Eh bien! Christen?

— La salade te remercie de ton amitié.

— Je ne veux pas qu'on l'appelle la *salade*, mais je désire savoir son nom?

— Elle s'appelle Gritti, dit Christen.

Ayant épuisé tous les moyens de conversation, je jugeai que la séance avait été pénible; aussi bien la petite marchande jetait ses regards vers le haut de l'escalier.

— *Ich muss auf dem Mœrktt*, dit-elle.

— Qu'est-ce, Christen?

— Il faut qu'elle aille mettre en ordre son étalage, car le marché va finir.

— Adieu, mademoiselle, dis-je en lui prenant la main.— Christen, demande-lui quel jour on pourra la revoir.

— Au prochain marché, mardi prochain, me fit-elle répondre par mon ami.

Ce fut ainsi que nous remontâmes les escaliers, moi la conduisant par la main et légèrement effrayé du nouveau

rendez-vous que je venais de prendre. Par la conversation qui s'était établie, je commençais à frémir des difficultés d'une aventure amoureuse en pays étranger. Ah! s'il eût été question d'un amour sérieux, tel qu'il s'en rencontre rarement dans la vie, je n'eusse pas hésité à recourir aux moyens les plus aventureux, même à me faire naturaliser citoyen bernois; mais pour une petite marchande de salade que j'ai rencontrée sur le marché, qui m'a souri tout d'un coup comme un rayon de soleil le matin, était-ce vraiment la peine de se fatiguer l'esprit de complots embarrassants? Je me suis souvent repenti de vouloir prolonger mes sensations; l'œuf en est joli, transparent à la lumière, tranquille et pur comme dans un nid : vouloir faire éclore cet œuf, c'est imiter les polissons qui grimpent au haut des arbres, s'emparent du nid malgré les cris et les battements d'ailes de la pauvre mère effarouchée; arrivés au bas de l'arbre, ils s'aperçoivent qu'ils ont écrasé tous les œufs et ne recueillent rien de leurs déprédations. Bien souvent il en a été ainsi de mes aventures, charmantes à la naissance, et qui ont donné des résultats amers au dénoûment. « Je laisserai là la petite marchande, pensais-je; je ne veux ni la chagriner ni me chagriner. Tous deux nous avons bu une toute petite goutte de galanterie, juste assez pour nous faire sourire quand nous y penserons : vider le verre, le remplir, le vider encore, ce serait vouloir goûter à la lie. » Fort de ma résolution, j'allai continuer en compagnie de Christen mes explorations dans la ville. Du haut de la plate-forme où va se promener les soirs d'été la haute société de Berne, j'avais souvent suivi des yeux le cours de l'Aar, qui baigne la ville basse. Une petite île sépare tout à coup l'Aar. On

arrive à cette île par un pont assez élevé à escaliers; dans cette île sont des bains qu'on ne manque pas d'indiquer aux étrangers. Ces bains semblent plutôt des cafés où l'on va boire du vin de Neuchâtel, du *Neubürger*, servi par des jeunes filles en costume oberlandais. Du reste, toutes les maisons de bains à Berne sont des lieux de divertissement autant que des lieux d'hygiène; de très-bons cuisiniers y sont établis, qui ont peu de talent à déployer pour accommoder les excellentes truites des lacs voisins. Les familles bourgeoises vont y prendre leurs ébats le dimanche comme les Parisiens à Romainville. Situées dans la ville basse, dans une rue étroite peu fréquentée, la plupart de ces maisons servent également de lieux de rendez-vous. Les amoureux peuvent y communiquer en sûreté par un certain nombre de portes habilement disposées, et les jaloux y auraient fort à faire. Ces renseignements, que me donna Christen, me travaillèrent le cerveau pendant quelques jours et m'amenèrent à me promener de nouveau sur le marché.

Ce fut aux bains de l'Aarzieli que j'invitai à dîner le mardi suivant la petite marchande de salade. Elle pouvait y venir en toute confiance, Christen étant de la partie. Elle accepta et promit qu'à une heure précise, aussitôt le marché terminé, elle viendrait nous rejoindre. Une heure ayant sonné et la demoiselle ne paraissant pas : — Christen, as-tu bien indiqué la maison?

— Il n'y en a pas d'autre dans le voisinage.

Après cinq minutes d'attente : — T'avait-elle promis de venir?

— Assurément.

— Voici un quart qui sonne; si nous allions au-devant d'elle?

— Je ne sais par où elle viendra.

— Comment! tu ne lui as pas demandé son adresse?

— Je n'y ai pas songé.

— Ah! Christen, que tu es maladroit!

— Alors fais tes affaires toi-même! dit Christen impatienté.

— Voilà que tu me reproches quelques mauvaises phrases amoureuses en allemand qui n'ont même pas décidé Gritti à accepter ce dîner!

Nous étions ainsi à discuter comme deux hommes qui font le pied de grue sur la porte d'une auberge, attendant un compagnon pendant que le dîner brûle. La mauvaise humeur, aussi triste conseillère que la faim, m'amena à considérer Christen sous un jour défavorable : il me parut que le sarcasme se jouait en toute liberté sur sa physionomie; il attendait comme moi sur le pas de la porte, mais sans impatience. Ses sourcils n'étaient pas froncés; j'aurais voulu voir ses lèvres pincées, son pied frapper irrégulièrement le pavé. Christen n'était pas assez inquiet pour la situation; s'il avait fait claquer plusieurs fois sa langue, s'il avait lâché quelques jurons, je l'aurais tenu pour innocent; mais une patiente tranquillité faisait qu'il s'appuyait contre le mur avec le calme d'un lézard qui se chauffe au soleil. Pour moi, je faisais dix pas en avant, retournant la tête à chaque instant; je frappais avec ma canne tantôt les murs, tantôt mes mollets, et mon irritation était assez grande pour empêcher mes jambes de se révolter contre le fâcheux emploi de ma volonté. Ma casquette de *studiosus* elle-

même souffrait des agitations qu'elle recouvrait plus directement, et je livrais de grands combats à la visière afin qu'elle entraînât le reste de la coiffe à couvrir le dépit qui régnait sur ma physionomie.

L'irritation ressemble aux éclairs faisant mille zigzags dans les nuages. Christen se tenait toujours appuyé contre le mur comme ces malheureux voyageurs que la foudre surprend au pied d'un arbre. Il appelait ma colère et ne paraissait pas s'en douter. En ce moment, certaines lignes sarcastiques que j'avais cru saisir autour de sa bouche me dévoilaient sa coupable conduite. « Il sait qu'elle ne viendra pas, » pensai-je; voilà comment j'expliquai sa résignation. Plusieurs fois, en passant devant lui, je l'étudiai du coin de l'œil : on eût dit la statue de l'indolente tranquillité. « C'est pour mieux cacher sa conduite, » me disais-je, car ses conversations en allemand avec la petite marchande de salade ne m'apprenaient rien de positif : il me servait de truchement, se chargeait de mes paroles galantes, les transmettait à Gritti et m'en donnait la réponse; mais qui me prouvait la loyauté de ses traductions? N'introduisait-il pas à la place des jolis mots français amoureux, quelques froideurs à l'allemande dont il était le maître absolu? Déjà ces doutes m'étaient venus à l'esprit et avaient été dissipés à l'instant par l'amitié qui régnait entre nous; mais aujourd'hui n'étaient-ils pas justifiés par l'absence de Gritti?

— Elle ne viendra pas, dit tout à coup Christen.

Cette affirmation me rappela à la raison; je vis que mon ami n'y mettait pas de détours, et je trouvai à sa figure une telle sérénité que je pris son bras.

— Allons dîner, dis-je.

La gaieté du vin blanc et les joyeux propos de Christen chassèrent toute espèce de rancune ; nous bûmes à la santé de Gritti.

— Au prochain marché, dit Christen, je lui ferai des reproches, et je lui demanderai sérieusement où elle demeure.

— Non, pas de reproches, n'effarouche pas Gritti. Qui sait les motifs qui ont pu l'empêcher de venir au rendez-vous? Ah! pourquoi ne sais-je pas l'allemand? Au fait, ne pourrais-tu pas m'écrire un petit registre amoureux en allemand et en français?

— Je ne demande pas mieux ; mais, quand Gritti te répondra, tu n'en seras pas plus avancé. Et la prononciation?

— J'ai mon idée ; dans les restaurants parisiens, quand un Anglais craint de ne pas se faire comprendre, il appelle le garçon, et, s'il a envie d'une caille rôtie, il lui montre l'endroit de la carte où est écrit « caille rôtie. » C'est une sorte de carte qu'il sera bon de dresser pour la montrer à Gritti.

— Si tu veux l'embrasser, tu lui montreras le mot allemand.

Et nous voilà à rire aux éclats de cette idée.

— Non, dis-je, pour le baiser, je le prendrai en français sur ses joues allemandes, et nous nous comprendrons toujours ; mais j'ai d'autres questions à lui faire.

— Lesquelles?

— Plus tard nous verrons, je ne sais. — Puis, revenant à ma première idée : — Il est étonnant qu'on n'ait pas pensé à imprimer pour le voyageur sentimental des *guides* où la passion se peindrait en traits de flamme avec traduction interlinéaire ; car la galanterie est un besoin de

notre existence, comme la nourriture, le sommeil, l'air et la lumière. Certainement on imprime tous les jours des livres moins utiles.

C'est ainsi que se passa le dîner, en conversations plaisantes, qui, si elles ramenaient quelquefois le souvenir de Gritti, attachaient à son nom des paroles gaies et joyeuses.

Le lendemain, il y avait bal à Laengui, et je n'eus garde d'y manquer. Je recommande à tout voyageur curieux, qui arrive dans une ville de province ou dans un pays étranger, de s'inquiéter du lieu où l'on danse. C'est dans les bals publics que se saisissent plus clairement les manifestations du peuple, sans hypocrisie dans ses plaisirs. Le bal me représente les dernières Cours d'amour ; je comprends que les prêtres aient écrit assez de livres contre ce divertissement pour en faire une bibliothèque ; j'y cours en observateur attentif, afin d'analyser les différences d'aimer de chaque peuple. A Berne, j'y avais un double intérêt : j'espérais rencontrer au bal de Laengui l'aimable Gritti. Hélas ! Gritti n'y était pas, mais à sa place beaucoup de servantes et de demoiselles de diverses professions relatives à la couture. Le chef d'orchestre était une énorme Bernoise dont le violon était appuyé sur des coussins naturels qui semblaient devoir l'empêcher de manier l'archet avec agilité, et cependant madame Marthy (car tel était son nom) apportait à la direction de son orchestre un entrain qui se communiquait aux valseurs eux-mêmes. Combien je regrettais l'absence de Gritti, que j'aurais priée de m'initier aux délicatesses et à la gravité de la valse allemande ! Ma qualité de faux *studiosus* me permettait de me mêler aux groupes des étudiants et de ces servantes dont Goethe a dit : « La main

qui tient le balai toute la semaine est celle qui caresse le mieux le dimanche. » Gritti, petite Gritti, pourquoi n'es-tu pas venue au bal? Et je trouvai dans son absence une sorte de dure compensation qui la rendait encore plus séduisante. Gritti ne venait pas au bal de Laengni parce que sans doute sa position l'en empêchait. Quoique marchande de salade en plein air, elle appartenait à une caste plus relevée que celle des servantes.

Le petit dépit que j'éprouvais retomba sur les brandebourgs inaugurés par Christen ce jour-là même. Christen relevait la tête, se carrait, souriait d'un air fat aux servantes du bal, et il était facile de voir combien chacun de ses gestes du corps et de la physionomie était marqué au coin des brandebourgs.

— Comment trouves-tu cette valse? me demanda Christen, qui me savait enthousiaste de ce rhythme tourbillonnant.

— Je trouve que tes brandebourgs sont trop neufs pour ta vieille redingote.

Christen se recula comme s'il avait marché sur un serpent.

— Des brandebourgs neufs et brillants ne peuvent que faire ressortir l'éraillement des coudes blancs. Christen, tu manques de logique; il fallait gratter les brandebourgs avec du verre pour qu'il s'en détachât quelque filoche... C'est une déplorable invention; il faut être de Berne pour oser encore porter ces ornements de housard.

— J'en ai vu à Strasbourg, dit Christen triomphant.

Mon ami, qui avait peu voyagé, regardait Strasbourg comme la capitale de la France; j'essayai de lui démontrer son erreur.

— Avoue que tu es de mauvaise humeur, dit Christen ; mais il s'était servi de la forme la plus maladroite en me disant d'avouer ce qui était vrai. Tout le reste de la journée je fus d'une humeur massacrante, et plus tard je me suis repenti des taquineries que je fis subir à mon ami pendant mon séjour à Berne.

Le lendemain, Christen et moi avions oublié la querelle à propos de brandebourgs, et il fut convenu qu'il irait porter mes dernières paroles à Gritti ; car le jour de mon départ approchait, et déjà je me repentais d'avoir perdu un temps considérable à m'occuper de la petite marchande.

— Un rendez-vous ! s'écria Christen en revenant du marché ; mademoiselle Gritti te recevra aujourd'hui, à deux heures de relevée, dans son boudoir de l'Herrengasse.

— Qu'est-ce que ce boudoir au nom barbare ?

— Cela veut dire que la Gritti demeure rue des Messieurs ou rue des Pasteurs. Traduits le mot à ton choix.

A deux heures, ayant laissé Christen au café, je me dirigeai vers l'Herrengasse, non sans une certaine émotion. Mille doutes et mille questions amoncelées cherchaient à me paralyser par avance ; mais je les repoussai cruellement, sans vouloir écouter leurs malicieuses suppliques. En présence d'une aventure étrange, j'ai l'habitude de l'aborder les yeux fermés, et, si j'ai peu de qualités, je revendique celle-là surtout. Le premier obstacle qui se présenta fut l'absence d'un concierge ; Gritti demeurait au fond d'une petite place, dans une maison dont l'entrée consistait en un couloir assez étroit, avec murs de planches. Au bout du couloir était un escalier de pierre descendant à

un jardin plein de fleurs et de légumes. Le jardin me confirma que j'avais trouvé la réelle demeure de la petite marchande de salade; cependant je flairais la maison, regardant le premier étage et diverses constructions sans magnificence, occupés sans doute par des ouvriers. — Où frapper? me disais-je. Qui demanderai-je, et en quelle langue le demanderai-je? — Heureusement pour moi, j'entendis un éclat de rire féminin qui partait du corridor : c'était sans doute Gritti qui par ce signal m'indiquait son appartement. Une clef est à la porte; je frappe, j'entends un son de voix qui peut vouloir dire : *Entrez;* j'ouvre la porte, et je me trouve en présence de Gritti et de trois ou quatre jeunes filles qui me regardent avec curiosité. — Bonjour, mesdemoiselles. — Je salue, je m'assieds, je regarde Gritti, toujours souriante, occupée ainsi que ses compagnes à gratter avec du verre une corne molle qui produisait des sortes de petits cornets enroulés. Un jeune collégien, que sa mère a forcé à inviter une des plus élégantes femmes du bal, coquette et décolletée, n'est pas plus embarrassé de son maintien que je ne l'étais à cette heure devant Gritti. — Que vais-je lui dire? me demandais-je. Et cette question terrible s'agrandissait de minute en minute. Je voulais faire quelques gestes de la main pour lui dépeindre le plaisir que j'avais de la revoir, et mon bras, se révoltant contre ma volonté, restait ballant comme une marionnette inoccupée. Cependant : — Que faites-vous là, mademoiselle? dis-je en montrant les cornes que les demoiselles grattaient. Pour toute réponse Gritti se tourna vers ses compagnes et leur répondit en allemand. Sans doute on se moquait du Français. En même temps

j'anathématisai Christen, qui m'avait laissé partir avec l'idée de la situation fâcheuse dans laquelle infailliblement je devais tomber.

Je fis un geste éloquent qui signifiait : Attendez. J'ouvris la porte et m'enfuis sans m'inquiéter des commentaires que ce départ subit allait nécessairement faire naître. En cinq minutes je me rendis auprès de Christen, qui m'attendait tranquillement au café. Quoique ma course eût été rapide, j'avais pris des dispositions assez habiles pour que Christen ne pût supposer le réel motif qui m'amenait. Lui demander de me servir encore une fois d'interprète, c'était lui donner trop d'importance et retomber dans les doutes qui m'avaient assailli si vivement ; cependant il me semblait impossible de se passer de truchement, et je n'avais pas d'autre ami à Berne que Christen. Pouvais-je lui confier l'échec de ce premier rendez-vous, mon émotion, mon embarras et ma fuite précipitée ? Il y avait dans ces détails assez de grotesque pour venger mon ami des brocards que j'avais dirigés contre ses brandebourgs. Rappelé en qualité d'interprète, Christen se jugerait indispensable et profiterait de l'infériorité de ma situation.

— Cher Christen, je viens te chercher pour prendre part à une légère collation que je désire offrir à Gritti et à ses amies.

— Comment as-tu été reçu ?

— A merveille, et je veux te présenter. J'ai craint de te laisser seul ici à t'ennuyer. Pouvons-nous emporter de ce café du vin, des gâteaux ?

— Certainement ; mais quelles sont les demoiselles à qui tu veux me présenter ?

— Des marchandes sans doute, comme Gritti ; elles travaillent ensemble.

— Partons, dit Christen.

Les bras chargés de bouteilles et les poches bourrées de gâteaux, nous voilà en route pour l'Herrengasse, moi m'applaudissant de cette inspiration qui me permet tout à la fois de me servir de Christen et de m'en débarrasser. S'il a quelque caprice pour Gritti, je le détourne au profit d'une des demoiselles présentes ; en même temps je l'emploie à traduire mon amoureuse conversation. Quand je reparus chez la Gritti, la chambre n'avait pas changé d'aspect : beaucoup de feuillage sur le plancher, et les demoiselles s'occupant à marier des feuilles avec des dessins en corne. — Chère Gritti, je vous présente mon ami Christen, qui veut bien prendre part à notre collation. — Je m'étais décidé à parler en français, comme si la petite marchande me comprenait, car j'avais senti que les paroles prononcées aident beaucoup à l'accentuation et à la précision des gestes. Je ne sais si les grands acteurs de ballet emploient ce moyen, mais la parole donne une vive impulsion au geste, et il ne suffit pas de *penser* fortement les sentiments qu'on veut exprimer par l'attitude du corps, il faut encore que l'acte plus mécanique de la parole vienne se joindre aux mobiles intérieurs qui dirigent nos mouvements. Christen avait déposé sans façon les bouteilles et les gâteaux sur la table, croyant sérieusement que cette collation était annoncée. Gritti ne parut pas se formaliser de cette liberté ; si elle se fût avisée de se plaindre et que Christen eût prêté l'oreille à ses discours, j'étais décidé à accuser Gritti de coquetterie ou de mensonge pour me tirer d'affaire. Il

me parut même que la petite marchande de salade ne semblait pas indifférente à ce procédé; mais Christen fit la grimace en apercevant les compagnes de Gritti.

— Je ne suis pas absolument satisfait de boire aux beaux yeux de ces demoiselles, dit-il.

— Elles sont charmantes!

Christen poussa un soupir.

— L'amitié est exposée à de rudes épreuves! — Puis il ajouta : — Bah! buvons!

Sur un mot de Gritti, les demoiselles sortirent, apportèrent des verres et disparurent. J'étais assis sur une chaise devant une table assez large qui me séparait de Gritti. Aussitôt ses compagnes sorties, la petite marchande jette à terre tout le feuillage qui encombrait la table; elle range tout ce qui l'entourait.

— Va t'asseoir près d'elle sur le canapé, dit Christen.

— Comment! encore un canapé ici? m'écriai-je.

Dans aucune partie de l'Europe, je n'ai vu autant de canapés qu'à Berne : il n'y a pas de chambre qui n'en contienne deux ou trois. La plupart des voyageurs se sont étonnés de l'importance des ours de Berne et de la vénération dont l'opinion publique les entoure sous toutes les formes : bronze, pierre, marbre, bois ou pain d'épices. En effet, extérieurement, Berne appelle la curiosité par ses ours vivants et par ses ours sculptés sur les places publiques et sur les fontaines, sur les horloges et sur les cannes; mais intérieurement le canapé est aussi vénéré que l'ours. Je m'étonne même que l'ours, traité de *citoyen* bernois, jouissant en cette qualité d'une pension de douze cents francs par an, payable en viandes crues et succu-

lentes, n'ait pas droit à un des canapés dont on peut voir des échantillons aux fenêtres des patriciens de la Grande-Rue, où de grands coussins, invariablement rouges, accoudés sur la balustrade, rompent la monotonie grise de la couleur des maisons. La petite marchande de salade avait aussi son canapé, et rien dans sa chambre ne correspondait à ce meuble d'homme inoccupé. Je pris place, avec un certain battement de cœur, sur ce canapé que Gritti m'avait indiqué elle-même, et je m'occupai de remplir les verres et de disposer les gâteaux en face de chacun de nous. En ce moment j'étais heureux; les souvenirs de ma jeunesse d'étudiant voltigeaient gaiement par la chambre, qui me rappelait le quartier latin, les grisettes de la rue des Noyers et toute cette folle vie parisienne, dont se souviennent encore, après trente ans, les notaires et les substituts de province. Le soleil s'était mis de la partie; ses rayons, profitant de l'ouverture d'un court rideau entr'ouvert par le vent, se glissaient tantôt sur la table et tantôt au milieu des feuillages. Christen se mit à entonner la belle chanson populaire : *Den lieben langen Tag hab' ich nur Schmertz und Plag*, dont la mélodie est pleine de mélancolie allemande. Une large phrase musicale solennelle, qui commande l'attention, ouvre cette mélodie, et se change par un rhythme savant en une inspiration tendre à laquelle il est difficile d'échapper.

— Gritti, voulez-vous être mon *Schatzli ?* dis-je en lui prenant la main.

Elle semblait émue, sa poitrine se soulevait irrégulièrement. De ma phrase, elle n'avait compris que le joli mot *Schatzli;* pour toute réponse elle me tendit son verre, en

m'invitant à y tremper mes lèvres. Je ne sais guère ce qui se passa en moi pendant quelques secondes ; une émotion inexprimable s'était emparée de moi ; mes lèvres avaient pris feu à ce verre, et une douce flamme parcourait tout mon corps. Quand je revins à moi, Christen avait disparu, et je me trouvai seul près de Gritti, dont je tenais toujours les mains dans les miennes. Tout à coup une vision diabolique se dressa dans un coin de la chambre : un grand rideau jaune, à moitié fermé, laissait voir une alcôve et un lit. Ce rideau trop court ne pendait pas jusqu'à terre, et j'aperçus deux pieds d'hommes qui se voyaient sous le rideau. Je pâlis ; une sorte de terreur et de confusion me fit lâcher les mains de Gritti, qui, libre de ses mouvements, se recula aussitôt à l'extrémité du canapé. D'un geste je lui montrai les deux jambes de l'homme caché, et Gritti ne parut pas comprendre tout d'abord. Revenu de ma première terreur, j'allai droit à l'alcôve, tirai brusquement le rideau et me trouvai en présence d'une grosse paire de bottes vides, qui annonçaient, par la forme et la tournure, un locataire vulgaire. — Qu'est-ce que ces bottes? demandai-je à Gritti. — Pour toute réponse elle rit aux éclats et se moqua de mon émotion. D'un coup d'œil elle comprit que je voulais avoir raison de ses rires, et poussa la table de telle sorte qu'elle établit entre nous une sorte de barricade. La coquette petite marchande de salade voulait engager une lutte ; mais au même moment un violent coup frappé à la porte, le nom de Gritti prononcé par une voix mâle tout à fait allemande, la firent changer de physionomie. A son tour sa figure exprima une telle terreur que je pus à peine comprendre son geste, qui me désignait la fenêtre ouverte. Je fis le geste de sauter par

la fenêtre, et Gritti secoua la tête affirmativement. Aujourd'hui je peux à peine résumer les mille sensations qui s'emparèrent de moi en moins d'une seconde. J'allai jeter un coup d'œil à cette fenêtre, qui ne me représentait, comme issue la plus désirable, qu'une jambe ou un bras cassé. Heureusement il se trouvait une échelle. Je descendis le cœur palpitant, et je ne fus pas médiocrement surpris de trouver au bas, arrivée avant moi, ma casquette, que Gritti avait jetée pendant ma descente.

J'étais dans un jardin potager, d'où je ne cherchais qu'à fuir, lorsque j'aperçus Christen étendu sur le gazon, près d'un petit jet d'eau. Au bouleversement de ma physionomie il comprit qu'un événement étrange s'était passé. — Eh bien ! dit-il !

— Ah ! Christen, quelle aventure ! — Et je lui racontai en peu de mots la découverte de la paire de bottes et la malencontreuse visite du jaloux qui appelait Gritti d'une voix familièrement brusque.

— Il faut en avoir le cœur net, dit Christen en se dirigeant vers l'escalier de pierre qui conduisait à l'intérieur de la maison.

— Non, je ne veux pas compromettre Gritti... Partons d'ici sans nous faire remarquer.

— Aurais-tu peur ?

— Non, et la preuve, c'est que je resterai ici si tu le désires ; je n'ai pas quitté de l'œil la fenêtre par laquelle je suis descendu ; personne n'y a regardé.

— Voici Gritti elle-même, dit Christen.

En effet, la petite fleuriste descendait l'escalier avec une certaine émotion qui empourprait ses joues. Christen lui

demanda ce qui était arrivé, et elle répondit tout simplement : Rien. Sans doute elle ne voulait pas donner d'explications. Pour moi, j'étais redevenu timide et je suivais du regard chaque mouvement de Gritti, qui, pour échapper à notre attention, cueillait des fleurs. Quand elle en eut ramassé un petit bouquet, elle me le présenta d'une manière si simple, il y avait dans ses yeux un sentiment plein de regrets et elle nous quitta si mélancoliquement que je fus remué jusqu'au plus profond de mon être. Je courus à elle, lui pris la main :

— Chère Gritti ! dis-je.

Elle détourna la tête.

— Christen, viens donc lui parler... Il y a quelque mystère... Dis-lui combien je voudrais la revoir, mais pas ici.

— Je vais l'engager à venir dimanche à la campagne avec nous.

— Oh ! oui !

Christen et Gritti s'entretinrent quelque temps en allemand. — Dimanche, à deux heures, tu viendras la prendre. Gritti désire que nous la laissions seule.

En chemin, Christen m'apprit que la petite fleuriste s'était fait prier pour donner un nouveau rendez-vous ; mais elle avait avoué que je ne lui déplaisais pas, et elle me priait de garder son bouquet comme elle garderait le mien.

Ces aventures mystérieuses, l'aveu de Gritti, son trouble et son bouquet m'avaient rendu tout à fait amoureux. — Allons ! dis-je à Christen, je ne quitterai pas la ville sans parler le bernois. Et pendant deux jours j'étudiai une sorte de dictionnaire amoureux ; l'allemand me semblait la langue la plus douce du monde. Le dimanche suivant, j'allai

dans l'Herrengasse; je vis avec une certaine inquiétude que la porte de la maison était fermée. Je frappai, on ne me répondit pas. Je revins chez Christen, le cœur serré comme aux approches d'un grand malheur. Je ne savais comment employer mon temps jusqu'au marché suivant, et combien il me parut vide et désert, car la Gritti n'était pas à sa place ordinaire! Je poussai Christen à demander de ses nouvelles aux marchandes voisines; on répondit que Gritti avait quitté la ville pour quelque temps. Moi-même, mes affaires me rappelaient en France, et j'embrassai Christen en le chargeant de me donner des nouvelles de la jolie petite Bernoise, ce qu'il fit exactement huit jours après d'une façon laconique : « La Gritti va se marier. »

V

LE MUSICIEN DUBOIS.

Le chef d'orchestre du Jardin des Lilas s'aperçut un jour qu'un de ses violons se livrait à des exercices irréguliers. Le contrôle d'une armée d'instruments est facile; à plus forte raison la surveillance de quinze musiciens. D'autant plus que sur les quinze, deux tiers qui sont composés de cuivres n'ont besoin que d'être écoutés. Il ne restait que cinq instruments à cordes à observer, le coupable fut bien-

tôt découvert. Les archets en pareil cas sont dénonciateurs. A moins d'être tenus par des maladroits, les archets poussent et tirent avec une grande régularité. Ceux qui ne peuvent pas entendre de la musique sans s'intéresser au travail de l'orchestre, ont pu remarquer que les dix musiciens qui jouent la même partie exécutent un trait, s'il s'agit des premiers violons, avec un semblable coup d'archet. Les dix seconds violons font leurs arpèges avec une égale précision; il en est de même de la famille des altos, des basses et des contre-basses.

Aussi le chef d'orchestre, qui n'avait que cinq violons sous ses ordres, ne tarda pas à découvrir le complot. Les deux premiers violons faisaient leur service avec loyauté; l'alto, qui se cache toujours comme la violette, mettait dans ses humbles fonctions toute la conscience possible. Il n'escroquait pas une note dans ses batteries. Restaient donc les deux seconds violons, dont l'un des archets qui devait aller régulièrement en raison de ses simples accompagnements, eut bientôt trahi son maître. Cet archet montait et descendait avec une grande rapidité; quelquefois il allait par saccades; ce jeu n'était pas naturel.

—Eh bien! monsieur Dubois? cria le chef d'orchestre.

Le musicien interpellé ne répondit pas; mais l'archet confondu rentra dans l'ordre et marcha, pour ainsi dire, au pas avec son compagnon de pupitre.

Après la contredanse: — Que faisiez-vous donc tout à l'heure? demanda le chef.

—Rien, monsieur.

—Rien de bien, vous voulez dire... Souvenez-vous que ces plaisanteries ne me plaisent pas...

Dubois tenta de répondre.

— Tâchez que cela ne se renouvelle plus.

Le soir les musiciens se moquèrent de Dubois, qui s'était laissé *pincer*. Il faut dire que, moitié par moquerie, moitié par bizarrerie, le second violon s'était imaginé de plaquer des airs connus sur de la musique de quadrille et de polka. Ainsi sur une contredanse, je ne dirai pas laquelle, ces sortes d'œuvres sans portée ayant des titres sans significations, Dubois chantait sur son violon *la Marseillaise*. Pendant que ses confrères jouaient une polka, Dubois jouait *le Chant du Départ*. Il avait même inventé, le coupable! de plaquer le *Ça ira* sur une walse de Strauss.

Ces sortes de facéties sont très-communes dans les orchestres parisiens, surtout dans les orchestres de théâtre. Il arrive fréquemment que pendant une scène de vaudeville sentimental, l'amoureux lâche d'énormes plaisanteries à voix basse, pendant la réponse de sa camarade; un caricaturiste moderne a fait là-dessus toute une suite de dessins. Les mêmes *balançoires*, pour employer l'argot théâtral, se reproduisent chez les musiciens. Mais il est bon de dire à la louange de Dubois que, quoique suivant, quant à la forme, les traditions de ses confrères, il s'en séparait pour le fonds. La révolution de février lui avait remis en tête tout le répertoire des anciens airs républicains, et il méprisait avec tant de raison l'insignifiante musique de quadrilles, que, pour ne pas les entendre, il se jouait à lui-même de la musique démocratique; seulement il était forcé de l'accommoder au rhythme vif à deux temps des contredanses.

Quoique joués *piano*, ces airs nationaux avaient contrarié la fine oreille du chef d'orchestre, qui fit rentrer chez Du-

bois des pensées démocratiques opposées à l'instrumentation des quadrilles. Désormais il fit sa partie avec sa bonne volonté accoutumée, lorsqu'un jour il laissa tomber sur le plancher son violon, qui se décolla. N'étant pas riche, le musicien le raccommoda lui-même ; il n'y avait qu'une mince fissure qui courait le long de la table, près du chevalet à gauche. De simples petits tasseaux minces collés le long de la fente, à l'intérieur, empêchèrent l'instrument de sonner le fêlé.

Au bal qui suivit l'accident, Dubois trouva que son violon avait plus de son que d'habitude. D'abord il crut se tromper, écouta attentivement, pencha son oreille sur la table, et enfin fut confirmé dans son opinion par le modeste alto.

— Vous ne savez donc pas que plus un violon est raccommodé, meilleur il est?

— Vraiment! dit Dubois, qui aimait à entendre les personnes d'expérience.

Le jeudi d'après, Dubois dit à l'alto :

— Pourquoi les violons raccommodés sont-ils meilleurs que les neufs?

— Bah! dit l'autre, vous êtes toujours avec vos raisonnements, ça ne sert à rien; seulement, tous les bons musiciens le disent, il faut croire qu'ils ont raison, je sais cela de père en fils. Parce que vous êtes jeune, vous croyez que les vieux ne savent rien, n'est-ce pas? Laissez-moi tranquille; puisque vous ne voulez pas m'écouter, je ne vous dirai plus rien.

Si je ne craignais de faire un grossier calembourg, je dirais que le vieil alto était un peu *quinteux* comme tous les gens de son emploi. Très-importants dans le quatuor, ils

ne sont jamais en évidence; le public ignorant, qui ne voit pas de différence entre la forme sévère de l'alto et les allures sveltes du violon, est incapable de discerner ces sons graves qui établissent entre les deux instruments une ligne aussi prononcée qu'entre le catholicisme et le protestantisme. Les musiciens, qui tiennent ces fonctions sans honneur, paraissent timides et honteux, mais au fond du cœur ils ont de sourdes inimitiés contre les violonistes dont les parties sont plus brillantes. Le vieil alto du bal des Lilas méprisait complétement les violons ses confrères, jeunes gens en habit noir, en faux-cols rabattus, en cheveux frisés, qui de leur estrade laissaient tomber des regards pleins de séduction sur les danseuses. De tout l'orchestre, l'alto ne parlait qu'à Dubois, qui par son costume semblait s'occuper de son art. Jamais on n'avait vu Dubois se peigner qu'avec ses doigts; il portait un certain habillement mixte, veste et culotte qui n'était ni d'hiver ni d'été, et qui n'avait aucun rapprochement avec la brosse.

Le vieil alto ne se connaissait qu'en musique; il en avait beaucoup fait, étant d'une famille de musiciens; il la comprenait en lui, mais il lui aurait été difficile de l'expliquer. Quelques traditions d'instrumentistes étaient entrées dans ses doigts, et il les donnait à l'état d'affirmations sans pouvoir les résumer. Aussi la question : « Pourquoi les violons raccommodés sont-ils meilleurs que les neufs? » le mit-elle de mauvaise humeur. Il prévoyait dans Dubois un certain esprit inquiet et révolutionnaire qui se manifestait dans cette simple phrase. Il laissa tomber la conversation; Dubois qui le connaissait se garda bien de la relever.

Le dimanche suivant, Dubois fit force amabilités au vieil

alto, entendit raconter, en affectant d'y prendre beaucoup d'intérêt, des anecdotes musicales qu'il avait déjà écoutées plus de cinquante fois; il offrit à son confrère une petite boîte de colophane qui, disait-il, quoique de nouvelle invention, était certainement utile et raisonnable. L'alto, d'ordinaire fort emporté contre les productions nouvelles, parut touché du cadeau. Ce n'étaient pas les jeunes violonistes vêtus à la mode qui lui auraient ménagé une surprise de colophane; ces simples procédés, qui ne semblent rien, sont très-importants dans la vie de pauvres musiciens appointés à cinquante francs par mois.

— Est-ce que votre alto a déjà été raccommodé? demanda Dubois, qui avait cherché plusieurs fois, entre les intervalles de contredanses, à revenir à son idée.

— Non, dit le vieux musicien.

— Il est excellent, du reste, dit Dubois, il résonne à lui tout seul plus que nos deux violons, le mien et celui de mon camarade... Mais seriez-vous chagriné, s'il lui arrivait un accident?

— Allons... allons, est-ce que ça se demande? Vous voilà encore, dit l'alto, qui semblait pressentir les éternels raisonnements de son jeune confrère... Je tiens beaucoup à mon alto; car il vient de mon grand-père, et il a été joué par mon père à l'Opéra.

— Ah! votre père était à l'Opéra? demanda adroitement Dubois, pour détourner les soupçons... C'était un bon musicien?

— Oui, comme il n'y en a plus. M. Spontini l'aimait beaucoup; ils étaient quasi amis; dans ce temps-là, il n'y avait pas toute votre cuivrerie qui fait ressembler vos orchestres

à des boutiques de chaudronniers. Il y a eu un temps où c'était un honneur d'être de l'orchestre du Grand-Opéra, mais aujourd'hui je ne ferais pas un pas pour y entrer. On ne s'entend pas jouer... Avec vos trompettes, vos trombones, une corde de violon peut casser sans qu'on s'en aperçoive.

— Et un violon aussi peut casser? dit Dubois.

— Même un violoncelle, dit l'alto qui ne s'apercevait pas qu'il rentrait dans le cercle tracé par l'inquisiteur Dubois.

— Est-ce qu'un violoncelle raccommodé, demanda Dubois de son ton le plus câlin, aurait les propriétés merveilleuses des violons raccommodés dont vous me parliez l'autre jour?

— Je ne me connais pas beaucoup en basses, dit l'alto, mais cela doit être, quoique je ne l'aie jamais entendu dire à mon père.

— J'ai bien pensé à ce que vous m'avez dit dernièrement, car vous vous y connaissez et on gague toujours à vous entendre, reprit l'insidieux Dubois, et je me demandais pourquoi les musiciens ne s'amuseraient pas à casser leurs instruments.

— Hein! dit l'alto qui crut entendre blasphémer.

— Puisque vous prétendez que les violons raccommodés valent mieux que neufs.

— Vous êtes une bbb... s'écria le vieil alto qui allait se fâcher et qui n'en eut pas le courage, en souvenir de la boîte de colophane si généreusement offerte... Je vous ai dit cela pour les instruments médiocres, que rien ne saurait abîmer et qu'un rien peut rendre meilleurs, du moins par hasard; mais touchez voir cet alto.

Dubois regarda comme une faveur immense de toucher l'instrument, qu'on pouvait supposer, à la couleur, âgé d'une centaine d'années. Il était d'une couleur sérieuse et portait sous les cordes une colerette de poudre de colophane épaisse vers le milieu, qui allait en se dégradant insensiblement vers les *ff*.

—Tenez, dit le vieux musicien, tâtez le fond, il ploie sous les doigts... C'est un plaisir que de jouer là-dessus...

Il fit un *trait* plus solide que brillant.

—C'est drôle! dit Dubois, la colophane reste sur certains violons et pas sur d'autres. A la bonne heure! votre alto est chevronné...

—Mon père m'a toujours recommandé de ne pas essuyer la colophane : vous comprendrez qu'étant grasse et résineuse, l'instrument s'en imprègne comme d'une huile, et le son doit y gagner.

Ces conversations ne se tenaient pas d'une filée, il est facile de se l'imaginer; les quadrilles et les polkas les coupaient à tout moment en petits morceaux. Aussi n'ai-je pas tenté de les reproduire avec exactitude, Dubois étant obligé de ramasser ses lambeaux de phrases commencées pour les recoudre.

A la suite de cette soirée, il ne causa plus avec autant d'assiduité; seulement il parut avec un nouveau violon, sur lequel il se tint perpétuellement penché pendant la soirée; il jouait sa partie machinalement et semblait préoccupé. On le vit arriver un autre jour avec un nouveau violon sous le bras, malgré sa boîte qu'il tenait à la main. Le cornet à piston, qui était le plaisant de la bande, le fit passer pour fou, car on n'a jamais vu un musicien avec un

violon sous le bras et une boîte à la main, quand il est facile de ne faire qu'un volume des deux.

Les plaisanteries du cornet demeurèrent sans résultat, car Dubois tira un autre violon de sa boîte; mais toute la soirée, il joua des deux instruments, d'abord de l'un, ensuite de l'autre, les écoutant avec une extrême attention. Et il faisait force grimaces, tantôt souriant à l'un de ses instruments comme s'il lui adressait des compliments, tantôt fronçant le sourcil comme s'il lui faisait des reproches. Chaque quadrille est composé de cinq figures qui sont séparées par un repos de quelques secondes; Dubois aurait pu attendre ce repos pour essayer ses violons, ainsi que font les cuivres qui profitent de cette pause pour changer de tons, mais il n'en avait pas la patience, et, en pleine figure, il déposait son violon à terre, ramassait l'autre, l'écoutait avec l'extrême attention d'un médecin qui ausculte.

Le chef d'orchestre entra dans une violente colère contre le pauvre musicien qui, avec ses déplacements continuels d'instruments, ne remplissait pas sa besogne. Sans doute, Dubois était moins coupable que lors de sa manie de musique révolutionnaire; mais le chef d'orchestre se disait qu'un pareil musicien était d'un dangereux exemple dans un orchestre. Dubois lâcha timidement le mot *essai*.

— Et si tous mes musiciens faisaient des essais, répliqua le chef, on ne s'entendrait plus ici.

— Je suis arrivé à ce que je désirais, dit le second violon; je voulais connaître quel était le meilleur de mes deux instruments.

— Il me semble que vous pourriez les essayer entre les quadrilles.

— Ce n'est pas la même chose, dit Dubois.

A partir de cette soirée, il s'en tint à un instrument. On le crut guéri de ses imaginations musicales; on se trompait : il s'entoura de mystères et prit ses précautions. Personne autre que le vieil alto ne remarqua Dubois, tirant de sa poche de gilet des objets inçonnus qu'il faisait entrer dans son violon par la porte des *ff*, et qu'il semblait vouloir fixer sous la table avec un petit instrument de fer écrasé par un bout, semblable à un ébauchoir de sculpteur. Cette opération finie, il écoutait le son et finissait par des mines approbatives ou chagrines. L'alto crut la première fois qu'une fissure s'était déclarée par hasard, et que Dubois voulait y remédier avec de la cire, car c'était une matière molle d'une couleur indécise que le violon ployait dans ses doigts; mais ce manége se continua trop longtemps pour qu'il fût permis de croire à un accident passager; et un jour l'alto faillit tomber à la renverse quand il aperçut Dubois qui mâchait de la mie de pain et s'appliquait à la faire entrer ensuite dans les flancs du violon.

Il a déjà été dit que l'alto n'avait pas le raisonnement serré et concluant; il pensa à une hallucination qu'on remarque chez quelques musiciens, dont l'état trop nerveux peut conduire facilement à cette triste maladie. « Il donne à manger à son violon, se dit l'alto; il croit qu'il tient dans ses bras un être animé, rien n'est plus certain. Pauvre garçon ! » Ce fut heureux pour Dubois que l'alto ne communiquât jamais avec les autres musiciens de l'orchestre, qui en auraient goguenardé pendant toute la saison. Le hasard voulut que le second violon, qui était au même pupitre que Dubois, arrivât à ses désirs, qui couvaient depuis long-

temps; il prit le grade de premier violon et fut remplacé par un petit bossu qui servit de magot aux désœuvrés de l'orchestre.

C'était comme un ancien notaire, passé dans le corps d'un bossu. Il avait la quarantaine, le front dégarni de cheveux, et sur les oreilles deux mèches que de longues préparations pommadées amenaient à un enroulement factice qui était un grand accroche-cœur. Le petit bossu, habillé d'un large habit noir râpé, aurait voulu commander le respect; il affectait la mine imposante des greffiers de tribunal, il ne lui manquait que la plume sur l'oreille droite. Ce bossu, grave et cravaté de blanc, aimait la coquetterie; cela se voyait à un coussinet de soie vert-pomme qu'on apercevait à l'ouverture de la boîte à violon et qui sert à garantir l'instrument de la poussière. A son entrée dans l'orchestre, il apporta avec beaucoup de sang-froid un rond en cuir pour mettre sur sa chaise, afin de ne pas trop échauffer son sang par la station de cinq heures qu'il faisait au bal.

Le petit bossu éveilla le comique par ses propos mala droits. Il parla de *ses* femmes; cette manière de se poser en galantin doubla immédiatement la bosse. A la longue, ce cône qui fuyait par les barreaux de la chaise aurait pu être oublié par les musiciens; le récit de telles galanteries fit que la malignité ajouta une bosse sur la poitrine de ce violon prétentieux. Il fut surnommé *Bosco* par la petite-flûte, Dürker, qui commandait le respect par une réputation acquise dans la musique militaire. Le bossu, qui aurait conduit un moraliste à écrire cinquante pensées amères sur la femme, paya cher son amour propre. Ce furent de cruelles

plaisanteries sur *Bosco*, et les musiciens employèrent une habile tactique à se faire dire les amours du petit homme. Il s'était formé deux camps, l'un, qui écoutait attentivement, semblait prendre parti pour le bossu, l'autre qui se moquait et enfonçait mille flèches empoisonnées dans la bosse du pauvre homme.

Dubois et le bossu, assis en face du même pupitre, attiraient l'attention rien que par leur dissemblance : l'un, d'une tournure fine et maigre; l'autre, accroupi et petit. Dubois, jeune, les cheveux en désordre, qui n'étaient brossés que par l'oreiller; M. Adhémar, ainsi s'appelait le bossu, cravaté et peigné d'une façon irréprochable. Il arriva à ce dernier une plaisanterie à laquelle s'était associé le chef d'orchestre. D'habitude, dans les petits groupes de musiciens, on choisit le moins savant pour ce qu'on pourrait appeler, comme au théâtre, les *utilités*. Ainsi il a été de mode longtemps de faire des polkas imitant la poste; un musicien est chargé des grelots et de deux bandes de cuir pour imiter le bruit du fouet. On a, par des idées analogues à celles d'Anne Radcliffe, remué des chaînes, imité le tonnerre, et mille autres moyens singuliers qui portent les danseurs à des sauvageries d'écarts inouïs.

Le second violon qui venait d'être remplacé par le bossu tenait cet emploi, qu'on confia méchamment à M. Adhémar. Ce fut un comique spectacle que de voir le bossu, sérieux, agitant en l'air un grand tambour de basque, le frappant, le faisant gronder de son doigt humide, toutes choses qu'on a été trop accoutumé à voir faire aux danseuses pour ne pas saisir les idées qu'excitèrent l'accompagnement du tambour. Il fut complimenté par le chef d'orchestre qui, pour

son plaisir particulier, fit bisser pendant la soirée la polka au tambour de basque.

Pendant trois semaines, M. Adhémar occupa tellement l'attention de ses confrères que Dubois fut heureusement oublié. Lui n'avait pas seulement regardé le bossu; il ne savait même pas qu'il eût un nouveau compagnon à son pupitre. Il regardait *dans* son violon; au lieu de l'écouter, comme par le passé, il passait son temps à tâcher d'introduire son regard par les *ff;* et il se servait d'un nouvel outil, qui était au premier ce que les pincettes sont à la pelle à feu. Si le premier outil semblait porter de la nourriture dans le corps du violon, le second paraissait être en contradiction; car il était composé d'une branche en fil de fer qui supportait une façon de grattoir et retirait la nourriture. Quand le second outil avait fini sa promenade dans l'intérieur du violon, Dubois retournait l'instrument, le ventre vers la terre, et il sortait par les ouvertures de petits copeaux minces, qui n'étaient le plus souvent que de la poussière de bois.

Malheureusement, l'entrée du bossu fut d'un effet énormément court : le grotesque ne peut durer constamment. On en revint à Dubois, qui intéressa d'autant plus les spectateurs, qu'il avait introduit des variantes dans son spectacle. Ses grattages perpétuels, qui lui donnaient l'air d'un avare déterrant un trésor dans un violon, avaient de quoi satisfaire la curiosité inactive des musiciens. Que pouvait-il chercher? Tout le monde se le demandait.

Ce n'est pas que Dubois grattât comme une taupe qui fait un trou; au contraire, il introduisait son outil avec beau-

coup de précaution, lui faisait pour ainsi dire frôler toutes les parties internes du violon, tout d'un coup s'arrêtait et se mettait à ratisser avec ardeur. Sur ces entrefaites, il arriva que le chef d'orchestre se plaignit d'avoir donné à un luthier son violon pour le nettoyer, le revernir, et que l'opération avait fait un mauvais instrument d'un bon. Il n'avait plus que des sons étriqués. Dubois, qui n'écoutait jamais les conversations particulières des musiciens, dressa les oreilles à cette nouvelle. Il se mit à rire bruyamment des regrets du chef d'orchestre.

— Est-ce de moi que tu ris, mauvais gratteur?

— Il y avait longtemps que je ne m'étais amusé, dit Dubois.

— Je ne vois pas, reprit le chef d'orchestre, ce que tu trouves de risible dans ce que je dis.

— Pourquoi avez-vous donné votre violon à un luthier?

— Ne fallait-il pas le porter à un charpentier?

— Non, dit Dubois, il n'y avait qu'à me dire deux mots.

— A toi! tu t'y connais donc?

— Je m'y connais sans m'y connaître, mais je suis plus fort que tous les facteurs de Paris; et il ne tient qu'à vous de retrouver demain votre bon violon.

— Comment! demain?

— Je vous l'emporterai après le bal et je vous rapporte l'instrument aussi bon que jadis et même meilleur.

— Tu veux le gratter sans doute?

— Quant aux moyens, je ne les dis pas.

— Mais si tu l'éreintes!

— Impossible, dit Dubois.

Il y avait une telle confiance dans les paroles du musicien, que le chef d'orchestre se laissa persuader; il n'eut

pas à s'en plaindre; Dubois lui rendit un instrument d'une grande qualité de sons, surtout en vigueur, ce qui n'est pas d'une maigre importance dans les orchestres tapageurs des bals.

— Un mois de plus, dit Dubois, et j'aurais rendu votre violon excellent, car je ne suis pas encore tout à fait certain... Je sais que je ne me trompe pas, mais je veux obtenir des résultats bien supérieurs...

— Est-ce que tu pourras me bonifier mon trombone? demanda un musicien.

— Je me soucie bien des cuivres!

Cette parole fit plaisir au vieil alto, qui conservait une dent contre les instruments à vent; mais il était loin de partager les idées de Dubois. Il regardait les outils s'engager dans le corps des violons avec l'inquiétude d'un patient qui voit entrer dans sa bouche la clef d'un dentiste. Blessé de l'indifférence de Dubois, qui ne se confiait pas à lui, il restait soucieux à son pupitre.

— Eh bien! lui dit Dubois dans le triomphe de son succès, vous avez entendu le violon du chef d'orchestre?

— Oui, répondit froidement l'alto.

— Et vous ne trouvez pas qu'il a gagné?

— Je n'en sais rien.

— Comment! vous, un bon musicien, vous n'avez pas saisi la différence des sons?

— On ne sait jamais ce que c'est... le hasard lui avait bien fait perdre ses sons, peut-être cela tenait-il à de l'humidité... et puis ça revient un jour.

— Ainsi, dit Dubois, vous ne croyez pas que c'est moi qui ai rendu le violon meilleur?

— La jeunesse ne doute de rien... Pauvre garçon ! s'écria l'alto, ce n'est pas à mon âge qu'on se laisse prendre à de pareils enfantillages.

Dubois avait un bon caractère qui l'empêchait de s'offusquer des milles misères de la vie; il laissa le vieil alto à sa misanthropie et continua ses études favorites de grattement; mais chaque jour apportait des modifications. J'ai dit plus haut que dans le principe il se servait d'un outil en forme de spatule, qui servait à introduire dans le violon diverses matières qui n'en sortaient plus; car, une fois les matières posées sur le bois, la spatule, avec son dos légèrement bombé, les aplatissait et paraissait vouloir qu'elles fissent corps avec le bois. Un pinceau remplaça la spatule. Dubois ne manqua pas d'apporter à chaque bal un morceau de bois rond et gros, d'une apparence de sapin; il le grattait légèrement avec son second outil, mouillait son pinceau dans ses lèvres et faisait une espèce de bouillie qu'il introduisait dans le violon. Cette cuisine difficile à dissimuler à quatorze personnes, reçut, tout au commencement, le nom de *jus de bois;* elle n'apporta aucun préjudice au grattage, qui continuait toujours avec une telle obstination que les musiciens de l'orchestre crurent avoir trouvé le but des recherches de Dubois, c'est-à-dire d'obtenir un instrument aussi mince qu'une feuille de papier.— « Alors, il n'aura plus besoin de boîte, disait l'un : il le mettra dans sa poche. — Il roulera son violon sous le bras, disait l'autre. » La bande était arrivée à des plaisanteries faciles sur la flexibilité du futur violon, dont on prétendait que Dubois se servirait en cas d'absence de mouchoir; on ajoutait qu'il marcherait dedans quand ses souliers seraient usés: les plus

spirituels assuraient qu'il monterait en ballon dedans.

Toutes ces farces ne troublaient point le chercheur qui content de s'être désormais assuré la protection du chef d'orchestre, riait volontiers des exagérations plaisantes de ses camarades. Au bout d'un mois seulement il s'aperçut qu'il avait un bossu auprès de lui; il ne s'inquiéta pas de sa difformité, mais de son instrument.

— Vous avez là, dit-il, un méchant violon.

Le bossu sérieux prit un air de dignité offensée, et ne répondit pas.

— Il n'y a pas de mal, continua Dubois, mais si vous voulez, je vous l'arrange immédiatement.

— Je suis à votre service, monsieur, dit le bossu.

Dubois alla prévenir tout l'orchestre, qu'après le bal ceux qui seraient curieux de voir un mauvais violon se changer en un bon n'auraient qu'à rester; il ne demandait qu'une demi-heure d'attention.

Le plus intéressé dans l'affaire, le bossu, n'assista pas à cette séance. « Il avait à suivre, dit-il, une petite fille qu'il avait remarquée dans le bal et qui avait une jambe!!! » Dubois ne tenait pas absolument à la présence du bossu, médiocre musicien, mais l'alto qui partait lui fit plus de chagrin. L'alto déclara qu'il ne voulait pas assister au martyre d'un instrument. L'ophicléide, que sa femme venait chercher à la sortie de chaque bal, s'en alla également; mais le jury musical, composé de douze personnes, était plus que suffisant. Dubois prit le violon du bossu et préluda sur toutes les cordes, pour montrer quel piètre instrument c'était là. Puis il se mit non plus à le gratter, comme il avait l'habitude de le faire, mais à le raboter avec un

grattoir plus large que ceux d'habitude. Les musiciens suivaient attentivement de l'œil les rubans de bois qui sortaient de l'instrument. Avec sa pâte gluante, Dubois ramassa du bout de son pinceau les rubans de bois et les introduisit dans le violon qui venait de les rendre.

Cela dura dix minutes.

— Écoutez maintenant! dit-il en préludant sur le violon du bossu.

— C'est étonnant, s'écrièrent les musiciens, qui ne pouvaient pas nier l'amélioration obtenue si promptement.

Dubois continuait toujours à enlever, à remettre; et il jouait, s'interrompait, palpait avec ses doigts le corps du violon comme s'il lui tâtait le pouls. A chaque nouvelle épreuve, le violon gagnait en largeur de sons.

— Vous avez vu, dit Dubois; eh bien! maintenant je me chargerai de faire un instrument avec un violon excellent de Mirecourt de dix francs, un bon instrument avec le premier violon accroché à la porte d'un fripier; je garantis que je fais un instrument passable avec un violon de fabricant de joujoux, un violon d'enfant, un violon rouge, un violon de dix sous. Mais, pour rendre celui de M. Adhémar tout à fait satisfaisant, il est nécessaire de le démonter, car il y a en dedans une grosse barre qui me déplaît et que je ne peux entamer avec mes outils.

On lui demanda ce qu'était cette composition qu'il humectait.

— Je ne fais pas de mystères, répondit-il; c'est un vieux manche de contre-basse que m'a donné mon frère, qui est contre-bassier à l'Opéra. Le bois était très-sec, ce qu'il me fallait; je mets dessus de la colle qui s'imbibe dans le

bois; je la gratte, je la mouille, et j'obtiens un suc particulier, presque liquide d'abord, qui se solidifie par la suite et qui s'attache aux flancs du violon comme la résine au sapin.

Dubois s'en retourna la joie au cœur; à force de patience, il avait fini par triompher de l'entêtement de confrères ignorants, il avait forcé des musiciens sans éducation et sans amour de l'art à reconnaître la portée de ses inventions. Il est vrai que les instrumentistes du Jardin-des-Lilas avaient écouté Dubois comme ils auraient regardé un veau à trois pattes. Une audition leur suffisait, et il n'aurait pas fallu convoquer souvent ce jury indifférent, qui trouva la chose drôle sans y attacher plus d'importance, et dont la délibération fut résumée par un mot de Dürcker :

—Alors, dit-il, tu vas aussi gratter les flûtes...

Ce misérable flûtiste n'avait aperçu que l'opération du grattage et la croyait applicable à tous les instruments en bois, qu'ils fussent à cordes ou à vent, tandis que Dubois ne s'occupait que de la famille des violons. Un seul homme, qui ne manifesta ni admiration ni enthousiasme, comprit la découverte; c'était un contre-bassier allemand, qu'on n'avait jamais entendu parler, et qui répondait par signes de tête, par la raison qu'il ne savait pas dix mots de français.

Dubois annonça un jour qu'il se livrait à la fabrication d'un violon; le vieil alto entra dans une indignation concentrée.

—Tu ne sais pas ce que c'est qu'un violon.

—Alors je l'apprendrai.

—Malheureux! dit l'alto, dans quelle voie es-tu entré!

—Bah! dit Dubois, on en verra bien d'autres, un jour...

— Dubois, avant de commencer ton violon, viens chez moi...

— Mais il est déjà fait à moitié.

— Tant pis, mon pauvre garçon; tiens, demain matin, viens me réveiller; tu n'y perdras pas, crois-moi.

— Je le veux bien, dit Dubois, vous savez mieux que personne combien je vous écoute...

— Tu m'as entendu, mais tu ne m'as pas assez écouté, dit en soupirant le vieil alto.

Le lendemain Dubois ne manqua pas au rendez-vous; il trouva son ami dans une grande chambre au sixième étage, décorée seulement de violons. Il y en avait de toutes les formes, de tous les âges, de toutes les dimensions et de toutes les couleurs.

— Personne n'entre jamais ici, dit le vieil alto : il faut que je te porte beaucoup d'intérêt pour te laisser voir ces richesses, car c'est une fortune que ces instruments. Mais j'ai voulu te faire comparaître devant les maîtres, afin de voir si tu oseras lutter après ce qu'ils ont fait. Eux aussi ont dû chercher, mais ils ont trouvé; le violon aujourd'hui ne doit plus changer, il est complet... Ne t'arrête pas aux curiosités, dit-il à Dubois, qui regardait avec étonnement un violon en cuir, avec des fleurs de lis sur le ventre : celui-ci n'est pas un instrument, il est historique. Je le garde parce qu'il faisait partie de la collection de Grétry, et je l'ai acheté à la vente d'un de ses parents, Flamant-Grétry, un fou que le nom d'un grand homme a troublé. J'aime mieux te montrer les premiers résultats satisfaisants qu'on a obtenus. Voilà le maître à tous, Jérôme Amatius, le père de l'école crémonaise. La forme de ses violons est grande et de

bel effet; regarde ces bords épais et parfaitement arrondis, dépassant de très-peu les éclisses Comment trouves-tu les filets? Larges et bien dessinés, n'est-ce pas?

Le vieux musicien décrocha un autre violon.

—Celui-ci est un Stradivarius : fais attention combien la voûte de Jérôme Amatius est plus élevée, cependant elle s'élève de la gorge dans laquelle se trouvent les filets d'une manière insensible, elle paraît même plate au premier coup d'œil. Les ondes des éclisses ne sont pas perpendiculaires par rapport à la table et au fond, ils ont peut-être une pente de cent degrés. Quand tu verras un instrument avec une table de sapin à veines larges, la voûte du fond exactement semblable à celle de la table, les *ff* bien découpées, n'ayant que la largeur du chevalet, d'une robe brun-cerise en acajou, souvent le vernis éclaté, si tu as de l'œil tu pourras dire hardiment : C'est un violon de 1615, de Jérôme Amatius. Un autre détail... il employait toujours du plane superbe et ses fonds sont d'une seule pièce. Cinquante ans après vient Antoine Amatius, dont les violons sont rares en France ; il paraît qu'ils ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Nicolas Amatius, du moins des personnes qui en ont vu en Italie et en Angleterre me l'ont dit. Il y a un troisième Amatius que voici, continua l'alto en frappant de son doigt sur un violon d'un patron plus petit que le précédent. Les filets ne sont pas aussi bien travaillés, les coins sont un peu plus aigus ; mais cependant Nicolas Amatius peut lutter sans rien craindre avec son successeur Stradivarius, dont le nom, je ne sais trop pourquoi, a étouffé celui de ses maîtres. De tous les crémonais, ce sont les violons les plus petits. Ils ont, je n'en disconviens pas, le son plein, grave, éclatant;

malheureusement Stradivarius, qui faisait des instruments très-forts en bois, n'employait qu'une barre très-faible et très-courte. Qu'en est-il arrivé? Les violons cèdent par la table, du côté de la barre, au poids des cordes. Tous les remèdes sont inutiles; en voulant y toucher on ne fait que gâter l'instrument. Ce n'est pas comme toi, Dubois, qui prétends donner des sons à un violon de ménétrier. Je passe rapidement sur ceux-ci, Joseph Guarnerius, Rutgeri et Alvany, qui n'ont pas inventé grand'chose, car ils ont suivi le système de Crémone et particulièrement celui de Nicolas Amatius.

— Je voudrais bien les entendre, s'écria Dubois.

— Je ne demande pas mieux, dit l'alto, si je croyais que la voix de ces grands maîtres pût un peu rabaisser ton amour-propre insensé.

Et il décrocha d'abord le vieux Jérôme Amatius, joua un air très-simple, qui devait avoir été composé à l'époque où fut construit le violon; les deux parents d'Amatius et ensuite le Stradivarius eurent leur tour.

— Ne crois pas, dit l'alto, que je laisse ces rois des instruments dans une coupable inaction; tous les matins je les fais travailler chacun une bonne demi-heure; j'en ai soin et ils m'en sont reconnaissants. Je méprise ceux qui ont de pareils chefs-d'œuvre dans leur cabinet et qui les laissent moisir. A quoi sert un amateur de beaux chevaux qui les garde à l'écurie sans les faire courir? Mais tu n'as pas encore vu un des plus remarquables.

L'alto monta sur une chaise pour atteindre un violon dont le manche portait une tête de lion sculptée.

— C'est Jacob Stainer, celui-là, un modeste dont on ne

parle pas et qui vaut tous les crémonais; c'était un homme bizarre qui ne voulait ressembler à personne. Tiens, regarde! Le corps de l'instrument est brun foncé et la table jaune; toujours le manche est sculpté en lion. Par une manie de Stainer, il ne voulut jamais arrondir le bois et le haut de ses *ff;* elles sont triangulaires. Écoute maintenant...

Dubois s'intéressait beaucoup à cette leçon.

—Si j'osais, dit-il, donner mon avis, il me semble que le son des crémonais a quelque analogie avec les sons de la flûte, tandis que Stainer ressemble plutôt à une clarinette.

—Ce que tu dis là n'est pas mal observé, dit l'alto, tu n'es pas encore tout à fait corrompu.

—Et tous ces violons? demanda Dubois, en désignant une quarantaine d'instruments aussi tranquilles que des momies dans un musée.

—Ils sont inférieurs, je n'ai voulu te montrer que les types principaux; tu n'as pas besoin de connaître ces contrefaçons de crémonais et de Stainer qu'on fait dans le Tyrol, ils ne sont pas bons et ne peuvent tromper que les ignorants. La qualité du sapin n'y est pas, la forme des éclisses n'est pas pure, les bords et les filets me feraient voir immédiatement la tromperie. J'ai quelques violons de fous comme toi, qui ont essayé de varier les formes consacrées. En voilà un si plat qu'il semble qu'on l'ait aplati sur une enclume : pas de son; au contraire, celui-ci est si haut qu'il semble la grenouille voulant imiter la contre-basse. Celui-là est octogone; si tu connais le jeu du solitaire avec sa table et sa petite boîte dessous, figure-toi quelle musique on peut tirer d'une invention pareille. J'ai un violon historique donné par Napoléon, qui avait fait peindre son

portrait sur la table et qui n'en est pas meilleur. J'ai conservé le violon d'un de mes amis, et je ne me doutais guère qu'un jour il me servirait à te démontrer la niaiserie de tes grattages. Cet instrument était excellent; mais mon ami, qui ne fut jamais content du bien, avait l'habitude de placer et de déplacer l'âme; quand il ne touchait pas à l'âme, c'était au chevalet. Qu'est-il arrivé? En dedans, la tête de l'âme rongeait un peu du bois de la table; les pieds du chevalet en dehors en faisaient autant. C'est comme deux prisonniers dans deux cachots qui travaillent à faire un trou au même mur; le son du violon se perdait, la vibration de la chanterelle devenait irrégulière. Et un jour les pieds du chevalet touchèrent la tête de l'âme; la table avait été usée petit à petit par ces démolisseurs, ce ne fut plus un violon... c'est un monument de démence. As-tu compris?

Dubois se mit à rire.

—Bon! dit l'alto, tu n'en as pas encore assez vu. Voilà le violon d'un musicien qui le mettait coucher avec lui. Il avait poussé si loin ses craintes du froid qu'il avait inventé, ainsi que pour la cuisine, des espèces de chaufferettes sous sa boîte à violon. Dans l'été, le violon était enveloppé de flanelle; jamais on ne vit un enfant de bonne maison, un fils unique entouré d'autant de soins. Et, chose étonnante! ce musicien, qui s'occupait si follement d'hygiène pour les instruments, mourut d'une fluxion de poitrine dans l'hiver de 1832. Son violon est exécrable. Tu crois, Dubois, que cette histoire n'a pas de rapport avec ton affaire, et tu te trompes. Au lieu de tant chercher à gratter tes instruments, gratte plutôt tes doigts pour les assouplir, si tu veux devenir un grand musicien.

— Je ne tiens pas à devenir un instrumentiste, dit Dubois.

— Vraiment! s'écria l'alto; voudrais-tu devenir un mauvais compositeur?

— Pas davantage.

— Alors que veux-tu? que fais-tu? dit l'alto inquiet.

— Je cherche, s'écrie Dubois.

— Pauvre garçon! « L'alto poussa une plainte. » — As-tu bien réfléchi à ce que tu entreprends?

— Je n'en dors pas, dis Dubois. J'ai été amoureux une fois, et on m'avait conté les désordres qu'une femme peut amener dans la vie d'un homme; cependant je dormais. La moitié du temps j'oublie de manger : je mangeais quand j'étais amoureux. Je me suis occupé un moment de politique avant mes inventions; ma parole, je crois qu'on bouleverserait Paris aujourd'hui, que je ne m'en occuperais pas. Ce que vous venez de me montrer me soutiendrait quinze jours sans manger, et je vous en remercie avec plus de reconnaissance que si vous m'aviez donné une grosse somme.

— Alors, dit l'alto, tu n'es pas effrayé de la beauté des formes de mes violons?

— Non.

— Les formes, passe encore; mais les sons, malheureux, les sons, où trouveras-tu des sons pareils?

— Je n'en suis pas embarrassé, dit Dubois.

— Quel orgueil! s'écria l'alto irrité, quel orgueil! Tiens, tu es un ignorant; va-t-en, misérable! Je croyais que tu savais quelque chose; mais rien ne t'étonne, c'est que tu ne sais rien. On peut jouer du violon devant un âne qui mange un chardon, son oreille restera aussi grande et aussi bête. Un garçon de bonne volonté se serait repenti,

il aurait reconnu ses erreurs, il se serait trouvé petit devant son maître. Toi tu pousses l'ignorance à son comble, tu as des yeux et tu ne vois pas, tu as des oreilles et tu n'entends pas; je t'ai montré des formes de violons à se mettre à genoux devant, tu ne les as pas regardées; je t'ai fait entendre des sons à faire pleurer, tu ne les as pas écoutés. Marmaille qui croit jouer du violon, parce qu'il a un archet dans la main; mais c'est un bâton que tu tiens, et tu frappes sur une table. Je t'ai dit de t'en aller, qu'est-ce que tu es venu faire ici? Tu n'as pas le droit de regarder les maîtres en face, il me semble que tu leur craches à la figure. Je ne sais ce qui m'arrête de te battre...

L'alto tournait autour de l'appartement. « Il me faudrait un grossier archet de contre-basse, tu ne mérites même pas des coups d'archet de violon. » Toujours en parlant et maugréant, l'alto tira avec force un mauvais rideau de toile qui pendait à la fenêtre, et il en couvrit précipitamment les trois Amatius, le Stradivarius et le Stainer qui étaient rangés en première ligne.

—Maintenant, dit-il, regarde les imitateurs, les contrefacteurs, les fous et les imbéciles. Tu es leur digne fils. Fais des violons carrés, fais-en des ronds, fais-en en triangles, tout cela te regarde, je ne m'en inquiéterai pas. Faut-il que je sois venu à cet âge pour m'être laissé tromper comme tu m'as trompé, moi qui n'ai jamais introduit personne ici; moi qui me suis mis à l'alto, craignant que mon talent ne répondît pas aux instruments des maîtres? Ah! quelle leçon!... Allons, as-tu assez vu, que tu ne me chagrines plus de ta présence?... Faudra-t-il que j'appelle pour te faire mettre dehors... Tu comptes sur ma faiblesse, n'est-ce pas, lâche!

Dubois avait écouté froidement toutes ces injures. Il profita d'un repos de l'alto pour dire :

—Qui est-ce qui vous a dit que je m'occupais de violons?

—Hein! s'écria l'alto.

—Je ne vous ai jamais parlé de luttes avec les vieux maîtres, de contrefaçons; j'admire autant que vous l'école de Crémone.

—Alors pourquoi grattes-tu toujours et toujours?... Et je me rappelle que tu m'as dit toi-même avoir commencé un violon qui était à moitié...

—C'est vrai, dit Dubois.

—Et tu nies maintenant; ou plutôt, dit le vieil alto dont la figure réfléchit la joie et la crainte, te repentirais-tu?

—Je ne me repens pas, dit Dubois, je n'ai rien à me reprocher; les violons ne m'intéressent pas, je les trouve complets, et si je les étudie, c'est pour n'en pas faire.

—Bien sûr! s'écria l'alto. Donne-moi ta parole que tu ne toucheras pas aux violons.

—Je vous le jure, dit Dubois.

—Bien, mon garçon, bien, viens que je t'embrasse!

Le vieux musicien s'empara de Dubois et le pressa contre lui.

—Ah! que tu m'as fais peur! dit-il en soupirant. Pourquoi m'as-tu fait tant de mal? Ne pouvais-tu pas m'avouer d'abord ce que tu viens de me dire seulement?

—Vous avez toujours parlé, dit Dubois, cela était difficile.

—Ainsi c'est bien convenu, tu ne toucheras pas aux violons...

—Jamais, dit Dubois, c'est la voix de femme.

. . . . . .

. . . . . .

Dubois demeurait hors barrière dans une maison neuve, au troisième étage. Sur sa porte était un fond de violon qui indiquait sa profession; au-dessous était écrit à la craie : « *Je suis à l'Association.* » Car il ne connaissait que trois endroits dans Paris : sa chambre, son bal et les Cuisiniers-réunis. On ne l'avait jamais rencontré autre part. En entrant on était frappé par le singulier mobilier du musicien : c'étaient toutes sortes d'instruments à cordes accrochés aux murs; quelques-uns complets, mais rarement, la majeure partie sans chevalet, sans cordes. Pour le reste, on se serait cru en plein atelier de dissections; il y avait par terre de grands cadavres de contre-basses, des violons éventrés, des violoncelles coupés par le milieu, et, autour, pêle-mêle, des manches, des touches, des chevilles, des éclisses et des contre-éclisses. Dans les angles étaient entassées des planches d'érable, de plane et de sapin.

Le seul meuble était un établi couvert de sciure de bois et d'outils.

— Ah! vous voilà, citoyen, me dit Dubois en m'offrant la main. Vous voyez, je travaille... asseyez-vous... C'est que vous êtes peut-être accoutumé aux chaises. S'il vous était égal de vous mettre dans le lit!

Et il rit beaucoup de mon étonnement à chercher le lit, qui était formé d'un matelas dans le fond d'une immense contre-basse.

— Je vous demande pardon, citoyen, je n'ai qu'un tabouret qui me sert à travailler, et je n'ai pas de temps à perdre.

Je m'assis résolûment dans la contre-basse, trouvant cette invention pleine de gaieté.

— Je fais un ténor, dit Dubois. Vous ne connaissez pas encore le ténor?

Ce *ténor* était un violoncelle d'un tiers moins grand que ceux dont on se sert habituellement. Il était sculpté avec une grossièreté sans pareille.

— Et à quoi sert ce singulier instrument? demandai-je, pendant que Dubois grattait au dedans de ce qu'il appelait le *ténor*.

— C'est un second violon, me dit-il.

— Un second violon! m'écriai-je.

— Oui, j'en joue au bal de la Tête-Noire. Si vous voulez me permettre de gratter encore un moment, je vous le ferai entendre... Je n'ai pas là l'archet, mais ça ne fait rien.

Une minute après, il prit un archet de contre-basse, plaça un gros violon entre ses jambes et se mit à en jouer comme d'un violoncelle. Je dis *gros violon*, car il serait autrement impossible de décrire cet instrument qui paraissait une petite basse construite pour un nain. Dubois tira des sons tout particuliers de son ténor, qui avait une plénitude inconnue au violon, une légèreté et une agilité qu'aucun violoncelle ne saurait avoir, en raison de sa construction.

Depuis que je ne l'avais vu au Jardin-des-Lilas, je compris quels immenses travaux avait dû accomplir Dubois. Travaux de tête et travaux de corps. Il paraissait avoir grandi de moitié, tant il avait maigri. Ses cheveux allongés et sa rare barbe qui poussait au hasard encadraient une figure longue et pâle, mais pleine de mobilité. Les yeux étaient brillants et remplis de feu, la bouche indiquait de la bonté

et du courage. Quand il jouait avec une singulière ardeur de son ténor, il était curieux de regarder ses longues mains nerveuses qui semblaient construites intérieurement avec des cordes à violons, tant elles étaient souples et les doigts allongés.

Il chantait en s'accompagnant sur son ténor, et il chantait à pleine voix pour donner une idée complète de son instrument à l'orchestre. Jamais je n'aurais cru à une pareille voix dans un corps d'apparence si frêle. Il s'arrêtait à chaque instant pour gratter et reprenait son air comme si de rien n'était. Rarement j'ai vu un homme plus heureux dans une si pauvre chambre, couchant dans une contre-basse.

— Vous regardez la pédale, me dit-il en suivant mes yeux qui s'arrêtaient sur une énorme contre-basse qui touchait jusqu'au plafond.

Cette contre-basse était montée sur une grande boîte à roulettes ; elle n'avait que deux cordes, mais deux cordes qui auraient pu servir à tirer de l'eau d'un puits. Elle avait une ouverture dans un des flancs.

— Ça, dit Dubois, est la mère Gigogne des violons ; il faut un rouet pour en jouer, malheureusement elle n'est pas en état... Bah ! vous comprendrez à peu près, citoyen.

Il laissa tomber son ténor plutôt qu'il ne le posa, et s'élança sur les flancs de cette contre-basse, qui m'étonnait comme un sphynx d'Égypte, et qui en avait la taille. Avec le même archet qui avait joué toutes sortes de facilités sur le ténor, il frotta sur la grosse corde de l'instrument dit pédale. Le son était vague et fuyant, difficile à préciser.

— L'ut, l'ut, dit Dubois, l'ut à l'octave de celui de ma contre-basse.

D'un bond il décrocha une seconde immensité, plus humaine cependant que la pédale, et en tira un *ut* plus raisonnable.

—Voici maintenant une octave supérieure; l'*ut* de la basse.

Et il attira à lui, comme une plume, une contre-basse à quatre cordes, qu'il appelait une basse. De là il sauta sur son ténor, saisit un alto, puis finalement un violon, pour me faire comprendre ses gradations et dégradations d'octaves. Les singes qui sautent d'une branche à l'autre donnent une faible idée de Dubois jouant de tous ses instruments à la fois, ne s'inquiétant pas de leur poids, de leur volume, et faisant sur son énorme contre-basse des démanchés, des feux d'artifice de notes, des fioritures de chanteuse légère.

Un soir, je me suis trouvé avec Listz chez un tailleur allemand de la rue Vivienne. Listz faisait répéter une cantate qu'il avait composée pour les fêtes de Bonn, à l'occasion du monument de Beethoven. Les paroles étaient de M. Jules Janin.

Il y avait déjà matière à curiosité, ne fût-ce que dans l'enthousiasme poétique de M. Jules Janin qui se manifestait d'une façon non équivoque; mais là n'était pas le spectacle important. Listz conduisait ses choristes, il chantait avec eux, les accompagnait au piano; ses deux longues mains quittaient à chaque instant le clavier pour battre la mesure. Cependant le piano accompagnait toujours. Les touches semblaient obéir à un magnétisme que lançaient les mains de Listz.

Ces effets singuliers, je les retrouvais chez Dubois, qui, non content de son agilité à faire entendre successivement sa série d'instruments, s'était ingénié à en jouer de deux à

la fois; mais il n'employait l'archet que pour sa pédale, dont il touchait les cordes à vide, sans les doigter, tandis que la main gauche supportait le *ténor* par le pouce et permettait aux quatre doigts de manœuvrer à leur fantaisie, trois doigts servant à doigter et le quatrième à pincer comme font les joueurs de guitare, à obtenir des *pizzicati*.

Le rêve de Dubois était d'arriver à changer complétement la physionomie de la famille des violons. Il n'aimait pas le second violon, qui a exactement la forme de son supérieur, le premier violon.

—Les accompagnements, me dit-il, se confondent trop avec le chant. On l'a si bien compris, qu'on a voulu que l'alto fût plus grand et eût d'autres sons que le violon.

Mais ce qui fâchait Dubois, c'était l'abîme qui existait entre l'alto et le violoncelle. Effectivement, pour ce qui est de la taille, la transition ne semble pas logique. Aussi Dubois avait-il établi, comme il va être dit, son échelle musicale :

1° Le violon, ou soprano, correspondant à la voix de femme;

2° L'alto, un peu plus grand que celui habituel;

3° Le ténor, qui a été décrit plus haut;

4° La basse, plus grande que le violoncelle d'aujourd'hui, un peu moins grande que la contre-basse usitée; instrument à quatre cordes, facile à doigter;

5° La contre-basse, d'une taille supérieure à la contre-basse des orchestres;

6° La pédale, immense mécanique à deux cordes, utile surtout pour des tenues.

Ce système, qui est très-simple sur le papier, avait demandé cependant bien des travaux, bien des peines et bien des veilles. A qui montrer ces inventions? A qui en parler? Ce n'étaient pas les musiciens de bals qui étaient en état de comprendre. Dans ces temps-ci, la musique de cuivre a été révolutionnée de fond en comble, sans qu'on soit arrivé encore à des résultats positifs; mais il n'en est pas de même des instruments à cordes. Il est encore possible, malgré les efforts des anciens facteurs, de faire des essais dans les musiques militaires : le Gymnase musical est moins dans la tradition que le Conservatoire, et permet volontiers qu'on apporte quelque nouveau tapage dans la musique de chevaux. Il ne reste aux innovateurs musiciens que les orchestres de théâtre; là encore il a fallu l'immense réputation de Meyerbeer pour introduire à l'Opéra ses volontés et ses instruments, et Meyerbeer ne connaît pas les gens qui couchent dans des contre-basses.

Aussi un frère de Dubois, qui partageait toutes ses idées, fut-il malmené à l'Opéra pour avoir osé y introduire le n° 5 de la collection, la grosse contre-basse. Qu'aurait-on pensé si on avait vu la pédale à rouet?

La fameuse pédale ne fut employée qu'une fois par un jeune musicien-saltimbanque, qui trouvait l'invention bizarre et qui s'en servait pour jeter l'étonnement et l'effroi dans l'esprit des auditeurs. Mais ce compositeur n'eut jamais de réputation; on l'employait seulement, à cause de son nom arrangé à l'italienne, pour donner des concerts dans des jardins-bals et mettre en musique des « *branle-bas général, des Sainte-Barbe qui sautent, des incendies du navire sur les côtes du Coromandel.* Le compositeur compromit

singulièrement la pédale dans un concert où on devait entendre :

« LES QUARANTE CHANTEURS MÉROVINGIENS,

« SOUTENUS PAR LA PÉDALE. »

Ces moyens, renouvelés de l'ancien Jardin-Turc, dirigé par Julien, n'amenèrent pas singulièrement les bourgeois, encore moins les artistes. Dubois eut même beaucoup de mal à rentrer dans sa pédale, qui faillit rester en gage, l'orchestre n'ayant pas été payé par l'inventeur des Chanteurs mérovingiens. D'un autre côté, ses découvertes n'étaient pas complètes, car il cherchait toujours l'amélioration du son ; c'est ce qui explique ses grattages perpétuels.

Mais Dubois était parvenu à un résultat important : à savoir que plus la table qui porte le chevalet doit être épaisse, plus le fond doit être mince. Et voilà pourquoi il mettait sans cesse des épaisseurs, au moyen de son jus-de-bois, et pourquoi il râclait sans cesse. Avec une telle simplicité de système, il ne connaissait plus de mauvais violons, car il arrivait à en changer le son au bout de cinq minutes d'opération.

Ayant ainsi réussi dans ce qu'il cherchait, Dubois se livra assidûment à la fabrication du *ténor*, qui, à lui seul, était l'insurrection la plus complète contre la moderne instrumentation à cordes ; il n'y avait que lui qui pût les fabriquer. J'en vis six qui renfermaient plus d'un drame comique ; car Dubois ne se lamentait jamais, ne parlait pas de ses souffrances d'inventeur, ne se révoltait pas contre la société, et n'avait rien de névralgique que dans ses mains, quand il jouait de sa collection d'instruments.

Dubois gagnait peu d'argent à son bal et le convertissait en bois. Il ne mangeait pas beaucoup, étant très-occupé; il refusait même d'accorder des pianos, métier qu'il avait exercé jadis, mais qui l'aurait trop occupé aujourd'hui.

— Qui est-ce qui gratterait pendant ce temps-là? disait-il.

Les outils pour la fabrication des violons sont très-nombreux : il faut des varlopes, des villebrequins, des mèches, des ciseaux, des bédanes, des gouges, des compas, des équerres, des scies, des meules, des pierres à affiler, des limes, des rabots en fer, des canifs, des traçoirs, des fers à plier, des pointes aux âmes, des harpes, des vis, des pinces à barres, des troussequins, etc., etc. Dubois avait tellement simplifié l'outillage que je n'ai jamais vu chez lui qu'un établi et quelques mauvais morceaux de fer trop sauvages pour n'avoir pas été fabriqués par le musicien. Ses instruments se ressentaient un peu de cette facilité d'exécution; la forme en était brutale : ils rappelaient certains dieux dégrossis par les sauvages dans un tronc d'arbre; le rabot ne paraissait avoir jamais caressé l'épiderme du bois. C'était surtout la pédale à la haute stature, dont les clefs touchaient le plafond, et qui semblait, par son rouet, une énorme machine de guerre, telle qu'on en employait pour envoyer des pierres avant l'invention de la poudre.

Les *ff* avaient chacune trois pieds de longueur; quand on regardait par ces ouvertures pareilles à des meurtrières, on ne voyait guère plus que dans une citerne. Le chevalet présentait la solidité de la bosse d'un chameau, car il n'avait pas la légèreté, les ornements et les déliés habituels qui font songer à des ornements de maître d'écriture. Par

son travail, la pédale semblait avoir été construite à coups de hache.

J'ai vu des instruments chinois, égyptiens, indiens, du moyen-âge; ils ne m'ont pas produit un effet aussi singulier que la collection de Dubois.

Pendant que je regardais son musée, il ne s'inquiétait guère de ce que je pensais, et continuait de fouiller sans relâche dans le ventre de ses inventions. Même il m'invitait, me sachant musicien, à râcler sur les cordes des basses.

— M'ont-ils fait des tours, me dit-il, au Jardin-des-Lilas! J'avais fini par me mettre assez bien avec le chef d'orchestre; je lui avais arrangé son violon, il était content; mais un jour il tombe malade et on le remplace. Celui qui est venu à sa place était de ces fameux musiciens qui ne le sont pas, et qui mettent des gants blancs pour conduire; si ça ne fait pas rire. Au lieu de prendre leur violon à pleines mains et de vous enlever leur orchestre, ils font des poses penchées, ils inventent des façons de battre la mesure qui n'appartiennent qu'à eux... On ne sait jamais s'ils battent la mesure à trois ou à quatre temps, mais on les regarde balancer leur bâton langoureusement. Ils ressemblent à une gravure de modes; leurs habits sont si propres qu'ils craindraient de les gâter en appuyant le violon sur l'épaule; s'ils indiquaient sérieusement les angles de la mesure, cela défriserait leurs cheveux blonds, bouclés et pommadés... Vous pensez, citoyen, comme je fus reçu par ce nouveau chef d'orchestre, qui s'imagina de nous faire habiller en noir. « Ma foi, dit le trombone, alors qu'il aille chercher des avocats pour faire danser! » Le trombone n'avait pas tort. Je com-

prends qu'il faille s'habiller quand on fait des bals de noces dans le monde ; mais aussi vous êtes payé dix francs, quinze francs de votre nuit. Ceux qui ont besoin de gagner leur vie passent par là; moi, j'ai toujours refusé, à cause de l'habit. Je ne peux jouer du violon que quand je suis dans mon paletot! Et regardez, citoyen, combien ce chef d'orchestre était coquet. Vous vous rappelez qu'au Jardin-des-Lilas il y avait à mon pupitre un petit bossu qui jouait du violon comme s'il était droit. Les enfants de quatre ans qui demandent des sous dans la rue sont plus habiles que lui. On met tout d'un coup un premier violon au second violon, et on fait passer mon bossu à sa place. Ce n'était qu'un cri dans l'orchestre, car ce malheureux qu'on venait de faire descendre d'un cran y perdait, puisque les seconds violons sont moins payés que les premiers; au contraire, le bosco y gagnait. Eh bien! savez-vous pourquoi tous ces remaniements-là? C'est que le bossu se trouvait être ainsi placé à la droite du coquet chef d'orchestre, et qu'il servait à faire admirer la taille, le teint clair, les cheveux bouclés et les gants blancs du nouveau venu. Il n'y a que les femmes pour avoir des inventions pareilles. Je n'aurais guère fait attention à tous ces manéges si je n'avais pas apporté mon *ténor* au bal. Le chef d'orchestre me demanda ce que c'était; je le lui dis, et il ne comprit rien : d'ailleurs je ne sais pas ce qu'il était capable de comprendre en fait de musique. Je me mis donc à faire la partie du second violon sur mon ténor..... Ah! voilà ce qui garnit tout de suite un orchestre! Comme on saisit bien ce qui manquait auparavant entre l'alto et le violoncelle!..... Je faisais du tapage comme quatre seconds violons... Voilà les premiers

violons jaloux qui se plaignent que je les écrase, qu'on n'entend plus le chant. Moi je leur dis une chose bien simple et que vous pourrez répéter à tous ceux qui riraient du ténor : « Est-ce que l'alto, qui a plus de son que le violon, empêche de l'entendre? Et les basses? Et les contrebasses? Alors, supprimez les cors, les trompettes. Pourquoi ne vous plaignez-vous pas des ophycléïdes? Vous devez avoir aussi une fameuse peur des trombones! Ajoutez à cela les tambours, les cymbales, la grosse caisse. » Ça faisait pitié. J'aurais tout de même laissé dire les premiers violons; mais, comme ils étaient mieux vêtus que moi, le chef d'orchestre prit leur cause. Fatigué de ces misères, j'ai envoyé promener le Jardin-des-Lilas et je suis entré à la Tête-Noire, où on me laisse jouer tranquille de mon ténor. Comme ils n'ont pas beaucoup de musiciens, ils ne sont pas fâchés que je fasse autant d'effet à moi seul que quatre. Là, au moins, je peux étudier la qualité de son, et je suis certain maintenant de mon affaire. J'en ai déjà fabriqué une dizaine... on joue là-dessus avec une facilité sans pareille.

Dubois apportait une telle volubilité dans l'archet, dans les démanchés, avec ses doigts nerveux, allongés comme des serpents, qu'il semblait en effet que rien ne fût plus facile.

— J'ai deux élèves, dit-il, qui vont tout seuls; dans trois mois ils en joueront mieux que moi. Il y avait un pauvre diable qui ne savait que faire pour gagner sa vie; je lui ai montré quelques airs, je lui ai donné un ténor : maintenant il court les barrières, les associations; ça plaît aux ouvriers ce gros violon, il est connu partout... on l'appelle le violon

démocratique, et puis mon homme gagne quelque argent.

Comme il était l'heure de dîner, je sortis avec Dubois, qui m'étonna de plus en plus ; il avait pris son ténor sous le bras, et il s'arrêtait à chaque marche d'escalier pour pincer les cordes.

— C'en est un qui résiste ; je l'emporte pendant mes repas, me dit-il.

Sur le boulevard extérieur, nous nous arrêtâmes pour causer quelques instants ; Dubois continua à gratter au dedans du ténor et à en tirer des sons. Quelques passants s'arrêtaient, croyant que le musicien allait chanter ; pour lui il ne s'inquiétait de rien, car il ne voyait rien, et me quitta cordialement sans se douter qu'on l'avait pris pour un musicien ambulant.

Je restai près de trois mois sans voir Dubois ; il avait déménagé à force de tracasseries des locataires, qui ne pouvaient trouver un moment de repos avec un pareil inventeur. Les sons vibrants des instruments à cordes se répandaient par toute la maison ; c'étaient surtout les voisins de l'étage au-dessous du musicien qui souffraient le plus cruellement, quand la pédale à rouet envoyait ses longues notes sourdes et monotones qui donnaient à penser à des tonnerres lointains.

Dubois déménagea toute la collection à lui seul, et il inquiéta peut-être davantage les douaniers de la barrière que ses anciens voisins. On ne prit pas garde d'abord à ses violons, qui ouvrirent la marche ; mais, comme le voyage se répétait fréquemment et qu'à chaque voyage les violons augmentaient de taille, Dubois faisant un déménagement méthodique, les douaniers s'imaginèrent être victimes d'un

nouveau moyen de contrebande. Alors ils introduisirent, sans respect, leurs sondes dans toutes ces musiques, ce qui mettait Dubois en belle humeur. Il avait réservé la pédale à rouet pour son dernier voyage; ce fut un spectacle pour les gens de la barrière. J'ai déjà dit que cette contre-basse-colosse était montée sur une espèce de boîte qui nécessitait quatre roulettes cachées dessous. Ses dimensions énormes auraient empêché un homme de forte taille d'arriver aux clefs de cuivre pour l'accorder; aussi Dubois avait-il imaginé de bâtir derrière la table un marche-pied solidement fixé, et sur lequel se tenait le joueur de pédale. Il arriva à la barrière en véritable triomphateur, grimpé derrière son instrument qui marchait tout seul à l'aide de ses roulettes, et qui marchait d'autant mieux que, dans ces quartiers qui partent de Montmartre, le terrain va fortement en pente jusqu'aux boulevards. Par plaisanterie, Dubois avait mis en état son rouet, et se plaisait à tirer des sons du plus colossal instrument qui se soit jamais vu.

Je laisse à penser l'effroi du propriétaire et des locataires de la nouvelle maison où Dubois allait s'installer; mais, comme il était rusé et qu'il ne reculait devant rien pour donner un asile à son instrument, il avait payé un demi-terme d'avance, afin que le portier n'allât pas aux renseignements.

Je ne sus tous ces détails que longtemps après, en me rencontrant avec lui. Il était très-heureux de ses inventions, avait trouvé les qualités de son si cherchées, et ne s'occupait guère de réaliser ou de répandre sa découverte. Tout en causant, il vint m'accompagner jusqu'au jardin du Luxembourg, où, ce jour-là, on faisait de la musique militaire.

Nous ne parlions que musique, et bientôt les utopies dressèrent la tête. Dubois se plaignait de l'état de la musique en France, et il avait raison. J'appuyais surtout sur un art qui est loin d'avoir les avantges du livre et de la peinture. Je crois à de grands bienfaits, le jour où la musique sera popularisée.

La peinture peut s'étudier *gratis :* des musées sont ouverts ; une fois par an les peintres exposent leurs travaux.

Le mouvement des idées se répand partout par le journal ; littérature et politique peuvent être étudiées tous les jours pour un sou et pas même un sou.

Au contraire, la musique n'a que deux théâtres à Paris ; deux théâtres qui, subventionnés, sont interdits à tous les travailleurs pour l'énorme prix des places. Il y a des quantités de concerts. A quoi servent-ils ? A montrer des instrumentistes habiles qui ne cherchent qu'à paraître plus adroits que des singes sur leurs instruments, et qui torturent l'œuvre des maîtres sous la forme de variations.

Le Conservatoire seul donne des concerts importants où se retrouve quelque respect pour les grands maîtres : c'est une petite salle où n'entrent guère que les banquiers.

D'un autre côté, on a toléré toutes sortes de bouges chantants où l'on n'entend que de mauvaises romances, des œuvres sans valeur, chantées par des saltimbanques sans voix que chasserait le dernier théâtre de la province. Les cafés en plein air, avec leurs princesses en robes blanches et leurs corsages en velours de coton, et leurs becs de gaz, sont tellement corrupteurs que, si on regarde les arbres qui les ombragent, les arbres semblent peints.

La lune a l'air d'un morceau de papier huilé.

Gœthe a dit un grand mot quand il s'écriait qu'une journée était perdue, celle qui se passait sans avoir lu un bon livre, entendu de la musique et vu un beau tableau.

Le peuple n'entend jamais de musique.

Est-ce de la musique l'orgue des rues, le violon de l'aveugle, la clarinette de l'homme au chien, les cafés-chantants, les pont-neufs de vaudeville, les entrées et les sorties de mélodrames, les chansons de goguettes, les *poésies* patriotiques de banquets, les musiques de la garde nationale, les quadrilles de bals, les musiques de cavalerie? Est-ce de la musique?

Que les classes mitoyennes se corrompent avec leurs pianos, leurs romances et leurs chansonnettes comiques, cela les regarde; elles peuvent s'instruire et ne s'instruisent pas. Chaque homme a le sentiment des arts inné; c'est à lui de le développer. Qu'importe d'où il part!

Paul de Kock peut mener à Balzac.

Mais le peuple ne peut franchir ces degrés : il entend aujourd'hui une romance de Mlle Loïsa Puget, et n'entendra pas demain une symphonie de Beethoven.

Nous sommes arrivés à une telle corruption musicale, qu'il n'y a pas quatre compositeurs capables d'écrire un *quatuor*. Ils n'auraient pas cent auditeurs!

— Si le peuple allait encore à l'église, dis-je à Dubois, il lui resterait l'orgue.

— Oh! me dit-il, j'y ai bien pensé, et j'ai déjà fait des plans que malheureusement on n'exécutera sans doute jamais... Les cloches ne suffisent pas; elles sont étouffées par l'immense bruit de Paris. J'avais songé à établir dans les tours des cathédrales d'énormes buffets d'orgue; j'ai

calculé mon affaire de façon à diriger les sons vers les places publiques. Cela ramènera peut-être les fidèles, quoique j'aie grandement peur qu'ils n'écoutent à la porte tant que dure la musique et ne s'en aillent après. Si cela ne réussissait point pour les cathédrales, j'adapterais mon système d'orgues aux machines à vapeur de chemins de fer; je compte beaucoup sur l'industrie. Dans un temps j'allais au club, et j'écoutais tous ces inventeurs de religions qui cherchent midi à quatorze heures. La religion nouvelle ne serait-elle pas l'industrie?

VI

OU MÈNE LA SCIENCE.

Dans l'année 184., qui fut si célèbre par son hiver rigoureux, je résolus de devenir très-savant : ce sont des idées qui me prennent de temps en temps ; je me renferme, j'accumule lectures sur lectures, et je ne sors que la tête bourrée des matières les plus différentes, qui finissent par se tasser, Dieu sait comment. J'allai donc d'un pas joyeux au Jardin-des-Plantes, avec le fol espoir de connaître à fond les sciences naturelles. Un nouveau cours venait de s'ouvrir, qui avait rapport plus particulièrement à la race des singes. Ce que je jugeais utile dans le cours, c'était de dé-

brouiller un peu mes idées, de me forcer à écouter, chose plus facile que de lire. Les livres d'histoire naturelle, pleins de nomenclature, sont trop souvent d'une aridité qui me les fait jeter de côté dès les premières pages; j'emportai cette illusion que, dans un cours public, au milieu de nombreux auditeurs, je secouerais ma paresse, et que l'hiver ne se passerait pas sans enrichir mon *moi* léger de connaissances positives.

Quoique l'hiver s'annonçât comme très-rude, l'assemblée était en bon nombre; cependant beaucoup plus de vieillards que de jeunes gens. Le cours se tenait dans la galerie des *Primates*, qui sont, comme on sait, les premiers des animaux. Des armoires vitrées renfermaient la plus belle collection de grimaces qui se puisse imaginer, car les premiers des animaux ne s'en font pas faute, et ils ne le cèdent guère dans cette matière qu'à l'homme, regardé par les naturalistes comme un primate tout à fait supérieur. Pour moi, en regardant ces singuliers animaux à qui la science a su conserver après leur mort une apparence de vie, je ne les trouvais pas si grimaciers qu'on se plaît à le dire: partout dans la vie je retrouve la même comédie sur les figures humaines. Nos grimaces sont peut-être un peu plus variées que celles des singes, mais au fond elles se valent. Les uns font des grimaces pour demander de l'argent ou des places, les autres pour obtenir des noix ou des pommes; il n'y a guère de différence.

Ce qui me frappa le plus fut un squelette articulé, placé près du fauteuil du professeur, et qui, les bras en avant, les mains ouvertes du côté du spectateur, ricanait vraiment à l'unisson des primates. Il avait dépouillé toute

pudeur humaine ; il se moquait de la société et ne cherchait plus à dissimuler ses instincts. Par la façon dont il était posé, par ses gestes, par sa bouche entr'ouverte, le squelette semblait parler. « Messieurs, me voici sans fard ; aucuns voiles ne dissimulent ma triste carcasse ; tout ce qui était chair, sang, nerf et muscles, et qui troublait le faible entendement de la science alors que j'étais vivant, a disparu ; regardez-moi bien, tâtez mes bosses à votre aise ; je n'ai plus de secret pour personne. » Le squelette avait aimé peut-être le vin, sans doute les femmes, et certainement l'argent ; à cette heure, il semblait se moquer de toutes ces futilités, et une raillerie éternelle sortait de sa bouche. Il m'intéressait vivement, et j'aurais regardé longtemps sa raillerie si le professeur ne fût entré en séance. C'était un petit homme portant de bonnes couleurs sur les joues, qui me plut tout d'abord par ses façons simples et modestes. Il nous salua poliment et rangea divers singes sur son bureau ; il apportait dans ce travail une grande attention, groupait habilement les primates ricaneurs, et je compris tout d'abord qu'il portait une réelle affection aux sujets dont il avait à nous entretenir. Pendant ce temps, les encriers s'ouvraient dans l'auditoire, quelques cahiers blancs sortaient des habits, mais la majorité des étudiants gardaient les mains dans les poches. C'était, il faut le dire, une majorité composée d'*étudiants* de cinquante à soixante ans, qui dépassaient les limites accordées aux fameux étudiants de quinzième année. Généralement ces étudiants portaient une mauvaise perruque et des habits qui ne valaient guère mieux que la perruque. Je ne connus la vérité que plus tard.

Au milieu de la salle est un gros poêle que l'administration du Jardin-des-Plantes bourre assez pour le faire ronfler énergiquement, de telle sorte que chacun des auditeurs puisse se livrer au genre de mélodie qui lui est particulier pendant son sommeil ; le poêle seul est accusé de ronflements qui, partis de poitrines humaines, feraient rougir de honte le professeur. Ces nombreux étudiants en perruque venaient pour le poêle, et non pas pour l'histoire naturelle.

Les cours sont organisés au Muséum de façon à ce qu'un professeur remplace un autre professeur : l'anthropologie succède à la minéralogie, la géologie à l'ichthyologie, la conchyliologie à la zoophytologie, et ainsi de suite. Il est facile, de onze heures du matin à trois heures de l'après-midi, de se procurer, au Jardin-des-Plantes, une chaleur convenable pendant les grands froids : c'est ce que savent ceux que j'avais pris pour de vieux étudiants en perruque, qui n'étaient autres que de petits rentiers de la rue Copeau, gens remplis d'ordre et d'économie, dépensant de six à huit cents francs par an dans les fameuses pensions bourgeoises groupées autour de l'hôpital de la Pitié, rue Gracieuse, rue de la Clef, rue Copeau et autres.

Tous les matins, après le déjeuner, on voit se diriger dans la direction du Jardin-des-Plantes une bonne quantité de ces petits rentiers en perruque, traînant aux cours d'hiver leurs gouttes, leurs rhumatismes, leurs catarrhes ; ils arrivent les premiers afin d'avoir la meilleure place au poêle, et s'endorment dans un sommeil plein de béatitude aussitôt que le professeur ouvre la bouche. Si on excepte quelques étudiants, quelques spécialistes, quelques amis du

professeur, quelques sous-maîtresses d'institutions, la majeure partie du cours est ainsi remplie d'oreilles inutiles. Les professeurs du Muséum sont remplis d'égards pour les petits rentiers, car ils forment nombre et savent se réveiller à temps pour applaudir la sortie du naturaliste. Aussi je fus singulièrement désappointé en entendant les premières leçons consacrées à l'historique du Jardin-des-Plantes; cinq cours se passèrent ainsi à résumer les tentatives successives faites en histoire naturelle depuis le commencement du monde. C'était un manuel aride, assez semblable à ceux qu'apprennent par cœur les aspirants au baccalauréat. Vint plus tard la comparaison des systèmes, qui se réduisait surtout à des nomenclatures barbares, et il me parut que, sauf quelques rares génies, les naturalistes s'attachaient plutôt à la lettre qu'au fond des choses. La science consiste à changer tous les cinquante ans les nomenclatures admises et à remplacer des mots barbares par d'autres mots plus barbares encore. Je n'étais pas venu dans cette intention; aussi commençais-je à désespérer d'acquérir ces fameuses connaissances dont je m'étais fait fête, et auxquelles j'avais préparé une si large case dans mon cerveau. Cependant je pris quelques notes par acquit de conscience, afin de me forcer à écouter et de me prouver plus tard que j'avais assisté à un cours fort savant; j'y mettais d'ailleurs une certaine ténacité, sachant par expérience qu'une application soutenue à des matières inutiles en apparence amène toujours quelque bon résultat. J'étais encouragé par la présence d'une dame vêtue de noir, d'une grande taille qui la faisait remarquer au milieu des auditeurs : elle arrivait toujours la première à la leçon et n'en

sortait qu'après les autres ; elle écoutait le professeur avec un enthousiasme visible et l'intérêt qu'elle prenait au cours était peint sur sa figure. C'était la femme du professeur. Il y avait vingt ans qu'elle suivait les cours, vingt ans qu'elle entendait l'historique du Jardin-des-Plantes avec la même application. Quel éloge en faveur du naturaliste ! Le mariage ne lui avait pas enlevé cette auréole de savant que les femmes oublient si vite d'habitude. Le mari avait conservé tout son prestige ; c'était un bonheur pour sa femme que de l'entendre parler en public, de voir le cours rempli de spectateurs. Ah ! l'heureuse vie que celle des professeurs du Jardin-des-Plantes ! Loin de tout bruit, vivant en dehors du monde parisien, logés dans de charmantes maisons rustiques au milieu de la verdure, ils ignorent les habitudes d'une société légère, folle de plaisirs ; ils savent conserver une apparence de vie aux êtres morts, ils ont trouvé le moyen d'embaumer l'affection.

Leur génie n'est pas immense : ils vivent toute leur vie sur les idées de quelqu'un ; tous les cinquante ans il naît un homme qui passe pour un révolutionnaire en changeant quelques noms. Ce savant a des enfants : comment n'en aurait-il pas dans un séjour si tranquille ? Les enfants héritent de la place de leurs parents ; et, pendant cinquante autres années, le fils chante la gloire de son père, adopte les idées de son père, n'ouvre la bouche que pour parler des adversaires de son père, et vit ainsi commodément sur l'oreiller que son père lui a bourré d'avance.

Le professeur de mammalogie avait hérité de la chaire de son oncle, et il ne manquait jamais d'ouvrir sa leçon par ces mots consacrés : « Messieurs, mon oncle a dit avec

cette autorité, etc. » Les singes qu'il mettait en scène avaient été découverts du vivant de l'oncle, c'était l'oncle qui leur avait donné tel nom ; on voyait par la tendresse que le professeur leur témoignait, la religion qu'il professait au fond du cœur pour son oncle. Quoique les animaux fussent empaillés, le naturaliste commençait par les caresser avant de les présenter au public : d'une main il prenait délicatement la planchette sur laquelle les singes étaient fixés, et de l'autre main il leur lustrait le poil, ainsi qu'un chapelier qui fait briller un chapeau à la vue d'un client. Je crus d'abord que le naturaliste montrait par ces caresses une passion réelle pour tous les singes ; mais plus tard je m'aperçus que c'était seulement les singes empaillés du vivant de son oncle qu'il affectionnait particulièrement. Il montrait même une animosité partiale contre certaines races. « *Féroce et hideux mandrille !* s'écriait-il en présentant au public un singe remarquable par ses tubérosités sur le nez et d'énormes narines, *animal dégradé !* » Ces invectives déplacées prouvent la faiblesse de l'homme : le mandrille traité si brutalement n'était certainement pas plus laid que le singe rubicond, animal chauve, qui a les joues rouges comme le nez d'un ivrogne et les fesses bleu de ciel ; mais cet animal avait été envoyé des rives de l'Amazone au fameux oncle, et il jouissait des réclames du neveu, tandis que le mandrille insulté était au Muséum depuis la fondation. Sans patrons, regardé comme un orphelin, il était traité comme le sont trop souvent par une nouvelle mariée les enfants d'un premier lit.

Ayant compris ce manége, je ne m'arrêtai plus aux invectives que le professeur lançait contre les singes qui

avaient été découverts par d'autres naturalistes, que son oncle, et je leur fis une part égale dans ma curiosité et mes affections, qu'ils appartinssent au genre *troglodytes* ou au genre *semnopithèque*, *microcèbe* ou *callitriche*. Me dégageant des antipathies du naturaliste, je les enveloppai tous d'une même sympathie; ceux de Madagascar me plaisaient autant que ceux du Japon, ceux de l'Abyssinie autant que ceux des côtes de Malabar. Je commençais à prendre un vif intérêt au cours, émerveillé des traits d'intelligence que le professeur accordait aux singes : la comparaison de leur squelette avec le fameux squelette d'homme ricaneur qui se dressait près de la table du professeur me remplissait d'idées bizarres. Ne sommes-nous, pensais-je en m'en retournant, que des singes augmentés, un peu plus adroits, un peu plus embellis? Le professeur ne touchait cette corde qu'avec réserve; mais, en comparant les vieillards endormis de la rue Copeau aux animaux élégants, pleins de vie malgré l'empaillement, je trouvais l'homme quelquefois inférieur au singe, malgré les fameuses théories de l'angle facial. Un nègre menteur, pillard et voleur, est-il plutôt notre *frère* que ces singes? Telles étaient les réflexions qui se jouaient en moi à la sortie du cours et qui me poursuivaient dans la ville. Plus que singe quelquefois, moins que singe souvent, ainsi pensais-je en regardant les hommes attentivement et en essayant de lire les vices et les passions qui s'agitaient en eux.

Quelques naturalistes ont été très-audacieux et n'ont pas hésité à faire des animaux des *penseurs*. Je ne m'inquiétai pas d'approfondir les idées de ces savants, préférant m'en rapporter à moi-même; mais je me souviens que ces contem-

plations assidues de singes me tenaient l'esprit parfaitement sain et même porté à une certaine gaieté. Les mystères de la création ne se dissipaient pas malgré mes études, je n'entrevoyais aucun système nouveau à établir; mais j'étais heureux, quoique *le grand inconnu* restât toujours fermé à mon imagination. Les livres qui prétendent *dévoiler l'éternité*, ceux qui traitent de la *vie future* m'amusent extraordinairement rien que par le titre, car je n'en ouvris jamais et n'en ouvrirai de ma vie : ils sont bons tout au plus pour les esprits faibles qui veulent y puiser des motifs de conversation. La mort n'a rien de pénible pour ce qui est du résultat. N'est-ce pas la tranquillité absolue, le repos le plus complet? C'est l'avant-mort seule qui peut inspirer quelques craintes aux délicats, car trop souvent la nature a beaucoup de peine à détruire son propre ouvrage, et j'ai toujours pensé qu'il est fâcheux que le mécanisme si remarquable de l'homme ne se démonte pas avec autant de facilité qu'une montre tombée entre les mains d'un enfant curieux : à peine a-t-il touché à la première vis que tous ces rouages savants s'arrêtent et s'endorment. Il est fâcheux qu'il n'en soit pas ainsi de l'homme.

Je n'ai jamais autant pensé à l'autre vie qu'en revenant du cours des singes, et j'y pensais avec une philosophie parfaite. Que nous redescendions l'échelle des êtres après l'avoir grimpée lentement, qu'importe? Nous n'en savons rien, nous ne nous souvenons pas de l'avoir montée. Du moins *je* ne m'en souviens pas, car j'en connais qui prétendent avoir de vagues souvenances d'un certain passé; mais la nature humaine est si bizarre qu'en ces matières comme en beaucoup d'autres il ne faut juger que d'après soi. Li-

bres sont ceux qui *croient* se souvenir; pour moi, je ne me souviens de rien, et je nie, autant que mes facultés me le permettent, *avoir été* avant d'être. Je n'ai pas grimpé les échelons de la chaîne des êtres : si je n'ai pas monté, est-il présumable que je descendrai? N'ayant pas eu d'existence antérieure, la logique me permet-elle de croire à l'existence postérieure? Donc tranquillité parfaite avant la vie, et peut-être après la mort!

Toutes ces réflexions, je les communiquais dans leur désordre à un ami qui s'en amusait, ne prenait pas la peine de les discuter, et pouvait me donner à soupçonner que j'avais raison. Ce n'est pas que je tienne absolument à avoir raison; je pense ainsi, les autres pensent autrement, lui disais-je. Pourvu qu'ils soient bons dans la conversation et qu'ils m'évitent les taquineries de la discussion, je les laisse parfaitement tranquilles.

Au cours suivant, je remarquai trois dames qui, arrivant au milieu de la séance, troublèrent momentanément le cours. Il y avait peu de femmes aux leçons du professeur; jusqu'alors je n'avais guère remarqué que deux ou trois sous-maîtresses qui prenaient des notes. Il existe une longue barrière de bois qui forme un passage pour aller au bureau du professeur : cette barrière est parallèle à la façade du Muséum qui donne sur la grande cour du Jardin-des-Plantes; dans l'embrasure des fenêtres sont disposées des chaises qui jusqu'alors avaient été inoccupées. Les trois dames prirent place dans cet endroit réservé, séparé des auditeurs du cours par la barrière. La curiosité me poussa à regarder ces trois femmes qui s'isolaient ainsi des étudiants, et, quand les trois femmes furent assises, qu'elles eurent levé leur voile, je vis

deux dames âgées et une jeune fille de dix-neuf ans à peu près. Ma curiosité avait été partagée par tout le reste de l'auditoire, car l'entrée des femmes dans les endroits savants inquiète généralement les hommes ; mais, le premier moment passé, chacun se retourna vers le professeur, qui était en train d'expliquer les caractères particuliers de l'*hylobates funereus*, autrement dit gibbon en deuil. Il me venait trop souvent, malgré mon application, des idées étrangères à l'histoire naturelle : la figure du gibbon en deuil me faisait penser au masque noir d'Arlequin, et, une fois entré dans cet ordre d'analogie, je me demandai si le masque connu du personnage de pantomime n'avait pas pris naissance dans la contemplation des singes, faite par quelque acteur du passé ; mais comme ce mot d'*hylobates funereus* reparaissait souvent dans la bouche du savant professeur, je songeai aux dames qui venaient d'entrer, à leur inexpérience du latin, et je les pris en pitié, car les naturalistes sont hérissés de latin, comme des pharmaciens. Les cabinets d'histoire naturelle ressemblent par leurs étiquettes aux officines d'apothicaire : tout ce qui ne se termine pas en *yte*, en *thèque*, en *cèbe*, en *phale*, en *gale*, est écrit en un latin qui sans être des plus fins, est encore assez sauvage pour troubler l'entendement des ignorants. Le professeur avait la manie d'affubler ses singes de noms latins ; aussi attribuai-je ce titre de *gibbon en deuil* à une sorte de galanterie qui le poussa à saluer l'arrivée des trois dames. Un sage a eu raison de dire que la société des femmes rend les hommes plus polis ; peut-être, s'il y avait eu une forte majorité de femmes au cours, le naturaliste eût-il exilé à jamais le latin du Jardin-des-Plantes ; mais il

n'y avait guère qu'une demi-douzaine de femmes au cours, dont cinq n'étaient ni jeunes ni jolies. C'eût été un hommage trop direct à la jeune fille qui venait d'entrer, que de parler tout à fait français.

Tout en suivant les mouvements agiles du gibbon en deuil, que le professeur présentait sous toutes ses faces, auquel il prenait amicalement la patte et qu'il flattait en le grattant sous le cou (l'*hylobates funereus* provenant de la succession de l'oncle), je n'en remarquai pas moins l'impression produite par son terrible nom scientifique sur la figure des dames nouvellement arrivées. — Voyons, pensais-je, comment elles supporteront les singes en latin. — Elles ne me parurent pas trop effrayées du nom de l'animal, la jeune fille même souriait en regardant le singe noir, qui avait à lui tout seul la mine d'un enterrement exaspéré, car il grinçait des dents. Le tamarin aux mains rousses (*midas rufimanus*) lui succéda : on eût dit un singe qui avait trempé ses pattes dans un pot de confitures et qui en conservait une mine pleine de joie. Autant son frère le croque-mort rugissait dans ses habits de deuil, autant celui-ci était gai comme un polisson qui a laissé tomber son pain dans un tonneau de mélasse à la porte d'un épicier. Mes idées précédentes furent un peu bouleversées. — « Non, le singe n'est pas ton frère, pensais-je en sortant. » — Ce nouveau raisonnement venait de la comparaison entre la jeune fille et les singes.

Un rayon de soleil semblait être entré dans le cours avec la jeune fille : elle illuminait tout d'un coup par sa présence toutes ces armoires vitrées remplies de *primates*. Combien maintenant les singes me semblaient loin de notre race en

pensant au profil si fin de la jeune fille, à ses narines roses, à chacun de ses mouvements gracieux, qui me faisaient paraître plus brutales encore les saccades des singes! Les rentiers de la rue Copeau, avec leurs perruques, ressemblent volontiers au *sajou à toupet*, à l'*ouïstiti à pinceaux noirs;* mais les bandeaux de la jeune fille, si lisses, dans lesquels se joue la lumière! mais ce duvet délicat des joues qu'on aperçoit grâce au jour de l'embrasure de la fenêtre! Je commençais à mépriser les singes. Ainsi va la raison humaine : toujours vacillante. La contradiction entre les actions de la veille et du lendemain pousse aussi facilement que les chardons dans un terrain non cultivé. Mon enthousiasme pour les singes s'était éteint subitement comme ces belles fusées de feu d'artifice que l'enfant admire tant qu'elles brillent, et qu'il oublie une seconde après qu'une nouvelle fusée est venue la remplacer. Hier je ne pensais qu'aux singes, aujourd'hui je songe seulement à la jeune fille.

Le cours avait lieu deux fois la semaine, le mardi et le samedi. Je passai trois jours pleins d'inquiétudes provoquées par les raisonnements suivants : « Reviendra-t-elle? N'était-elle pas entrée avec les dames qui l'accompagnaient en simples curieuses? Pourquoi reviendrait-elle? Elle n'a pas suivi les débuts du professeur. Elle n'y peut rien comprendre maintenant. » J'ai l'esprit tourné volontiers vers les choses pires, et le plus fâcheux vient de ce que je les rumine comme un cheval son avoine. Après tout, pensai-je en attachant une grosse pierre au cou de ces pensées, que m'importe une jeune fille jetée tout à coup au milieu de la science mammalogique? Je vais au Jardin-des-Plantes pour étudier les singes et non pour surprendre ce qui se

passe dans la tête de femmes assistant à des dissertations sur les sciences naturelles.

Le samedi arriva, non sans se faire prier, long, fainéant, paresseux à remplir sa tâche. J'entrai dans le cours, où tout était comme à l'ordinaire, les singes dans les armoires, les rentiers de la rue Copeau autour du poêle, le professeur en habit noir. Instinctivement j'avais pris une chaise dans les environs de l'endroit réservé où s'étaient placées les dames à la séance précédente. Le professeur résumait la leçon du dernier mardi, mais je ne l'écoutais pas, prêtant l'oreille au bruit que faisait la porte s'ouvrant pour donner passage aux auditeurs attardés. Je tournais le dos à la porte, mais je me donnais l'inquiète jouissance de deviner, à la façon dont serait ouverte la porte, si le bouton de cuivre était tenu par des mains de femmes; aux grincemens du parquet j'entendrais leurs pas légers. Voilà bien des minuties, mais elles remplissaient mon esprit, et je les dis telles qu'elles se présentaient.

Enfin un certain frôlement m'annonça que les dames traversaient le couloir réservé : la jeune fille était au milieu des deux femmes âgées qui l'accompagnaient; toutes trois prirent place, se débarrassèrent de leurs manchons, s'assirent commodément, et, chose que je n'oublierai jamais de ma vie, la jeune fille porta *ses* regards vers l'assemblée; mais *son* regard tomba précisément sur moi et rencontra le *mien*. Je désespère de rendre le coup qui me fut porté dans tout l'être, les manœuvres de mon sang, l'émotion de ma physionomie, le léger tremblement délicieux qui s'empara de moi. Il faut réellement que des puissances mystérieuses planent au milieu des atomes de l'atmosphère

pour aller chercher un regard inconnu, l'avertir, le mettre en campagne et produire ce choc des yeux qui amène des effets magnétiques, comme on en obtient dans les cabinets de physique. C'est alors que l'homme qui réfléchit se perd à vouloir analyser des faits qui dépassent son intelligence. Comment expliquer la rencontre de ce regard qui vint s'accrocher au mien? Comment a-t-il pu voler jusqu'à moi, perdu au milieu d'une centaine de spectateurs? Faut-il admettre que ma pensée, fortement tendue depuis trois jours vers une jeune fille, ait traversé l'espace et soit allée s'adresser à sa pensée comme ses yeux aux miens? Dois-je admettre une récompense de la part des puissances inconnues? Tout homme qui pense fortement à une femme trouve-t-il, à un moment donné, le salaire de la tension de son être? Et pourquoi la jeune fille m'a-t-elle remarqué, moi sans importance, sans beauté, sans rien qui attire le regard des femmes? Il faut que les yeux soient bien *beaux* en ce moment, fussent-ils médiocres dans les circonstances ordinaires. Je me rappelle maintenant un idiot de village, d'une laideur maladive : on me raconta qu'il regardait avec admiration une jeune paysanne. « Est-ce que tu l'aimes? lui demandai-je un jour. — Oh! oui... *dedans*. » Pendant cette simple réponse sa figure s'était transfigurée; il était devenu un homme à cette pensée, l'*amour* lui rendait la raison momentanément. Tout homme peut devenir beau à son insu, s'il éprouve une passion réelle; mes inquiétudes, le désir de la revoir s'étaient sans doute peints dans mes regards et avaient *frappé* la jeune fille.

Mais n'est-ce pas le hasard, pensais-je, qui m'a fait rencontrer ce beau regard si pur? Dès lors je la regardai fixe-

ment, laissant de côté le professeur et sa leçon. Je voulais un second regard ; il vint tout d'un coup confirmer le premier et chasser l'idée de hasard ; puis j'en obtins un troisième, un quatrième, et jusqu'à dix que je comptais lentement les uns après les autres, et qui étaient entrecoupés par l'attention que la jeune fille reportait de temps à autre sur le naturaliste. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper : elle était tournée du côté du professeur, et pour rencontrer mes yeux elle avait besoin de se détourner. De la leçon je n'avais rien écouté ; je laissais de côté la mammalogie pour m'occuper d'une autre branche de l'histoire naturelle : l'anatomie du cœur.

Le cours finit trop tôt, et je retrouvai à la sortie mon ami qui suivait avec attention l'histoire des singes et qui me fit quelques questions. « Je n'ai pas trouvé le professeur très-clair, » lui répondis-je. Heureusement il avait consacré sa leçon à la comparaison de la race caucasique et de la race éthiopique, et, comme des systèmes avaient remplacé ce jour-là l'étude des faits, mon ami se méprit sur la faible attention que j'avais accordée au professeur.

Dès lors, adieu les leçons de mammalogie ; elles ne furent plus qu'un prétexte de rencontres, de regards et de contemplations. Un de mes plus grands bonheurs était de m'installer dans une longue galerie qui précède la salle des primates et d'y attendre l'arrivée des dames. Caché dans une embrasure, je pouvais les suivre par derrière sans que rien dénotât ma présence ; je les laissais entrer les premières, mesurant le temps qu'elles mettaient à parcourir la salle, à s'asseoir, et j'entrais immédiatement, certain d'être remarqué par la jeune fille. J'avais un intérêt à arriver le

dernier : c'était d'éviter à la demoiselle le soin de me chercher au milieu de la foule, car dans cette embrasure de fenêtre elle était placée quelquefois de telle sorte que nous pouvions à peine nous regarder. Tantôt des dames étrangères se mettaient devant elles et la masquaient, tantôt j'étais assis derrière un étudiant de trop haute taille, ou bien des auditeurs qui tout à l'heure courbaient la tête sur leur papier la relevaient tout à coup, et je perdais ainsi de vue le frais visage de la jeune fille. Tracassé quelquefois par ces obstacles, j'écrivais sur mon carnet quelques mots de souvenirs, quelques notes pour l'avenir. Ainsi je retrouve aujourd'hui, à la place que devaient occuper des détails d'histoire naturelle, ces quelques lignes : « Maudit naturaliste ! Je ne vois plus qu'une boucle de cheveux ; il me la cache entièrement... Voilà dix grosses minutes de regards que je perds. » Il était arrivé ce jour-là un naturaliste allemand auquel le professeur de mammalogie avait fait les honneurs de son cours ; il était installé aux places réservées et s'étalait brutalement devant les dames, sans se soucier de la politesse ni du dommage qu'il me causait. Ce simple fait amena un détail comique. J'avais pour voisin un savant sérieux : j'entends par sérieux qu'il écoutait attentivement le professeur et qu'il prenait force notes ; mais il avait sans doute l'oreille dure, car de temps en temps il mettait une main derrière son oreille gauche pour empêcher que le son ne s'égarât dans la salle ; de l'autre main il écrivait vivement. « Monsieur, me dit-il en s'emparant de mon carnet, pardon ; je n'ai pas entendu. » Comme il m'avait vu écrire, il était en droit de croire que j'écoutais le professeur ; je le laissai faire. Il lut le fameux passage : *Maudit naturaliste !*

je ne vois plus qu'une boucle de cheveux, etc. Les sourcils de l'homme sérieux se froncèrent, le plus profond dédain s'établit sur ses lèvres, et il me rendit le carnet d'un air méprisant en me tournant brusquement le dos. J'ai dû passer pour fou aux yeux de ce brave homme, qui ne pouvait s'imaginer le peu de cas que je faisais de l'histoire naturelle et de ses enthousiastes.

Tout l'auditoire pouvait me prendre en pitié ; mais c'était moi qui avais pitié de ces pauvres savants. L'amour me rendait gai, jeune comme à dix-huit ans, souriant et heureux : tous ces gens qui prenaient des notes me semblaient des maniaques. A quoi bon la science ? Ils arrivaient grelottant, secouant la neige de leur chapeau d'un air de mauvaise humeur ; moi j'accourais au Jardin-des-Plantes comme en dansant. Ils emportaient quelques bribes d'observations plus ou moins justes ; je revenais avec d'autres regards dans les yeux. Le moindre détail de physionomie était plus précieux pour moi que tous les diamants de la couronne : un dix-millionnième de sourire me faisait entrevoir des paradis, car je dois dire que la jeune fille se laissait volontiers regarder sans baisser les yeux ni les détourner ; mais elle souriait rarement, ou c'était un sourire si atténué, qu'il ressemblait à un gramme d'arsenic que les homœopathes jettent dans une rivière, prétendant que la plus petite partie suffit pour produire son effet. Cependant je fis un pas le jour où le savant allemand me déroba presque tout à fait la vue de la jeune fille. Mécontent de ne l'avoir pas regardée à mon gré, je la suivis à la sortie du cours, et je me trouvai à dix pas d'elle pendant qu'elle descendait le petit escalier du pavillon. Sa figure se dérida légèrement, et je

vis par là que mes poursuites ne la choquaient en rien.

Mon imagination trottait toujours pendant l'intervalle des leçons, trop rares, hélas! Deux séances d'une heure par semaine ne me suffisaient guère. Un lundi, je rencontrai une marchande de violettes; j'achetai tout l'éventaire, et je fourrai les bouquets dans mes poches avec l'intention d'en offrir à la jeune fille. Cela était difficile en présence des dames qui l'accompagnaient, du professeur et des cent auditeurs; mais j'avais un plan qui réussit à peu près. J'arrivai dans la salle des singes une demi-heure avant la leçon, et à la place qu'occupaient ordinairement les dames je remplis l'endroit de mes petits bouquets. J'en mis sur les chaises, sous les chaises, jusqu'aux pieds du squelette, qui n'était pas fort éloigné des dames. Pendant que je me livrais à ce jardinage, le préparateur apparut, portant dans ses bras un énorme *cercocèbe enfumé d'Afrique* qui, heureusement pour moi, n'était pas facile à manier. Je n'eus que le temps de me cacher sous le bureau du professeur, et là je réfléchis à quelles suites l'amour m'entraînait. Deux minutes plus tard, la foule arrivait; j'étais surpris par le naturaliste sous son bureau. Dieu sait comment j'aurais pu expliquer ma présence en pareil endroit. Je pus m'échapper pendant que le préparateur retournait à son magasin de singes.

Les dames arrivèrent comme à l'ordinaire, et je crus m'apercevoir que mon semis de violettes ne produisait pas tout l'effet que j'en attendais : cela me peina vivement. A peine le cours fini, je m'élançai dans l'escalier de sortie, traversai la cour et grimpai comme un lièvre le grand escalier qui conduit à la terrasse donnant sur l'hôpital de la Pitié. J'avais remarqué que les dames s'en allaient toujours par là. En

haut de l'escalier, caché par des arbustes qui conservent leur verdure malgré l'hiver, je les observais ; elles traversèrent la cour, parurent se diriger ainsi que moi vers l'escalier, et tout à coup rebroussèrent chemin. La peur me prit d'avoir été découvert ; ces allures me le prouvaient. Je m'étais retourné imprudemment au milieu du grand escalier ; on m'avait vu, on essayait d'échapper à mes poursuites. Néanmoins, voulant connaître le dernier mot de la situation, je redescendis l'escalier d'un bond, et j'arrivai encore à temps dans l'avenue des tilleuls, certain que les deux dames, quoique suivant une autre route, sortiraient du Jardin-des-Plantes. Où elles demeuraient, c'est là ce que je voulais savoir. Je pris plus de précautions pour n'être pas vu. Après un certain nombre de détours, les dames arrivèrent à la rue des Boulangers, qui est une rue escarpée, comme il s'en rencontre beaucoup sur la montagne Sainte-Geneviève. J'avais le soin de me tenir sur le trottoir opposé, à une portée de pistolet, et je ne m'aventurais dans les rues nouvelles qu'en étudiant avec soin les angles et les grandes portes où je pouvais me blottir. La rue des Boulangers forme tout à coup un coude à angle droit qui me cacha les dames, et je grimpai la montée plus vivement qu'avec des ailes. A l'angle était une maison en réparation avec beaucoup d'échafaudages ; je me glissai au milieu des maçons, et mes observations furent couronnées de succès, car je vis les deux dames entrer dans une grande maison de la rue. Aussitôt la porte fermée sur elles, je courus au bienheureux numéro, que j'inscrivis sur mon carnet, et je trouvai mon bonheur si grand que je n'en dormis pas.

La maison au numéro 24 était réellement une maison

d'amoureux, noire, tranquille, vieille, d'apparence quasi abandonnée, et des grillages à toutes les fenêtres. Une vieille porte, qui ne semblait jamais s'ouvrir, était tout à la fois respectable et menaçante, surtout par un petit guichet de fer pratiqué dans le milieu d'un des battants, et qui sentait la province défiante d'une lieue. Ce guichet n'indiquait-il pas qu'on n'ouvrait du dedans qu'avec la plus grande précaution, et qu'on reconnaissait la physionomie des gens avant de leur donner entrée? Il y avait quelque chose de claustral dans les murs humides en mauvais état, dans une petite porte bâtarde abandonnée qui sentait le moisi, et dans certains barreaux de fer rouillé qui se distinguaient à certaines fenêtres. On devait être bien enfermé dans cette maison, aussi triste que les plus tristes maisons de la rue des Postes, de la rue des Poules, qui semblent des déserts à deux pas du mouvement bruyant du quartier latin. La maison me plut, car elle concordait avec l'esprit d'aventure qui me tenait; une racine de plus s'accrocha en moi, et certainement l'aspect de cette vétusté y contribua beaucoup plus que si les dames étaient entrées dans une maison neuve et pimpante. Je n'étais plus dans Paris, mais dans une vieille ville de province : avec les idées que je me bâtis sur tout ce qui entoure les individus, l'auréole de la jeune fille s'enrichit de nouveaux rayons.

Le samedi qui suivit, j'achetai encore des violettes, mais seulement trois bouquets, destinés à éclaircir la situation : j'avais calculé la distance qui sépare le Jardin-des-Plantes de la rue des Boulangers; les dames arrivaient ordinairement à deux heures cinq minutes. A une heure quarante-cinq minutes, je me trouvai à leur porte, et dans ce vilain

petit guichet de fer maussade je plantai un de mes bouquets. Le second était à ma boutonnière, m'envoyant ses pâles senteurs d'hiver. Malgré tout, l'odeur m'enivrait comme une personne dont tout le système nerveux est fortement développé.

Cette fois je me plaçai avant les dames au milieu des spectateurs, et j'attendis impatiemment leur arrivée, car il pouvait se faire qu'elles ne vinssent pas, la neige tombant avec rigueur; mais la Providence protége les amoureux : je ne tardai pas à rencontrer, comme d'habitude, les yeux de la jeune fille, m'appliquant à y chercher la trace des violettes du guichet. Je raisonnai ainsi : en sortant de chez elles par la neige et le froid, les dames ont dû remarquer ce bouquet de violettes planté dans le guichet et s'en sont inquiétées. Si les femmes âgées n'y comprennent rien, il n'en sera pas ainsi pour la jeune fille, qui doit s'attendre à mes poursuites; le rapprochement de ce bouquet planté dans un guichet avec les violettes semées dans le cours ne peut lui laisser aucun doute. Et, pour pousser plus loin le symbole, j'affectai pendant le cours de respirer souvent le bouquet de violettes que j'avais conservé. Je m'attendais à un sourire qui me dirait : *Je vous comprends!* mais les traits de la demoiselle restèrent calmes et comme ignorants de tous mes bouquets. Cependant elle ne put s'empêcher de voir celui que je tenais à la main; j'avais la volonté de le lui faire parvenir, et je renouvelai ma précédente tentative, c'est-à-dire que, mesurant avec habileté ma sortie du cours, j'arrivai à toutes jambes à la porte de la vieille maison de la rue des Boulangers, où je plantai de nouveau mon bouquet dans le guichet. Si elle ne l'a pas vu en sortant, pen-

sais-je, il est impossible qu'elle ne l'aperçoive pas en rentrant.

Hélas! quand je songe à ce beau temps passé, je ne puis m'empêcher de sourire mélancoliquement. Ces joies émouvantes sont trop courtes, elles devraient durer toujours. Je retrouvai mon ami, qui s'écria : « Ah! Josquin! Josquin! » Je ne pus m'empêcher de rire en regardant sa figure sérieuse. Il m'avoua qu'il avait suivi tous mes gestes à la précédente leçon, qu'il en avait étudié la direction, et que jamais un homme ne s'était démené comme moi dans un endroit public. Il est vrai que, par la position des spectateurs qui m'environnaient, j'étais obligé de me hausser sur ma chaise, de me pencher tantôt à droite, tantôt à gauche, pour rencontrer les regards de la jeune fille, et que ces manéges se renouvelaient peut-être vingt fois en cinq minutes. Son profil m'apparaissait de temps en temps au milieu des singes, à travers les os du squelette; le moindre mouvement de mes voisins faisait que je la perdais de vue; elle-même d'ailleurs était tenue à une certaine prudence, afin de n'être pas remarquée par les dames qui l'entouraient et par les auditeurs du cours. Elle écoutait alors le professeur en m'envoyant un regard qui prenait d'autant plus de charme qu'il était difficile à donner. Elle ne devait guère devenir plus savante que moi en histoire naturelle, car elle avait certainement des sensations trop semblables aux miennes pour pouvoir entendre la parole du naturaliste. Je la plaignais intérieurement et je m'accusais du trouble que je lui causais.

Elle était sans doute dans quelque institution du quartier. Que viendrait-elle faire au Jardin-des-Plantes à une pareille

époque, si la science ne l'y conduisait? Elle avait un petit costume dont la simplicité annonçait une condition médiocre : une sorte de manteau de soie à double collet, un chapeau brun et un manchon. Des deux dames qui l'accompagnaient, l'une avait les cheveux gris tirant sur le blanc, une figure ridée, sévère, portant des traces de chagrin; l'autre était plus jeune, la figure rouge, les cheveux blonds, flottant dans les environs de la quarantaine. Quelles étaient ces dames? C'est ce qui occupait mon imagination. Dans l'une, la sévère, je voyais une mère; dans l'autre, la blonde, une tante. Une mère! une tante! personnages bien sérieux en pareille matière! Jusqu'alors elles ne semblaient avoir rien vu de mes empressements; un de mes regards seulement avait rencontré le regard de la dame sévère, mais j'avais feint aussitôt de contempler le squelette voisin. Aucune de ces trois personnes ne prenait de notes, d'où je conclus qu'elles venaient au Jardin-des-Plantes plutôt par passe-temps que dans un intérêt scientifique. Il n'en devait pas moins résulter de temps en temps, à la sortie du cours, quelques causeries sur les sujets curieux que le professeur avait expliqués, et la demoiselle était certainement fort embarrassée de répondre.

C'est une grande occupation pour l'esprit qu'un amour qui débute, si j'en juge par ce qui se passait en moi. Je ne prenais plus aucun intérêt à ce qui pouvait m'arriver en dehors du Jardin-des-Plantes. Grêle et malheurs pouvaient fondre sur moi sans m'atteindre; rien du mouvement de Paris ne me semblait curieux, ni les passans, ni les tableaux, ni les livres, ni la musique; je n'étais occupé qu'à me considérer moi-même; je m'intéressais infiniment au spectacle

de mes propres actions. Il semble que dans ces cas particuliers l'homme se dédouble pour former deux individus parfaitement distincts : l'un raisonnable, l'autre fou; l'un qui agit sans réfléchir, l'autre qui observe; l'un qui s'élance à travers toutes sortes de folles entreprises, l'autre qui en sourit et s'en amuse. Aucun spectacle n'aurait pu me distraire comme le spectacle de mes actions ou de mes pensées. On eût dit que j'assistais à la passion d'un être tout à fait étranger. Quand les regards se croisaient dans le cours, j'en souriais comme si j'avais surpris les amours d'un de mes voisins avec cette jeune fille. L'histoire des violettes m'intéressa autant que ces débuts d'anciens ballets où le berger vient discrètement, au lever de l'aurore, jouer un air de musette sous les fenêtres de sa belle et déposer sur le banc de gazon un bouquet de fleurs sauvages. C'est ce qui explique comment des hommes d'apparence médiocrement aimables, qui semblent préoccupés de matières graves, qui ont dépassé la seconde jeunesse, ont conservé en dedans un cœur jeune qu'il est impossible de soupçonner. J'arrivai même à me moquer de moi, et je fis mentalement un morceau sarcastique sur les lunettes, que beaucoup d'auteurs humoristes sauraient placer à l'occasion. J'ai le malheur de ne pas voir de très-loin, ce qui amène dans la vie beaucoup de désagréments. Ne pas saluer des gens qu'on connaît, froncer le sourcil devant des étrangers, cligner de l'œil sous leur nez, être embarrassé dans un salon où l'on ne reconnaît personne dès l'abord, ce sont là les moindres désagréments de la vue basse; mais la myopie en amour! Qui pourrait détailler par quelle série de petites infortunes on passe? Sans compter que cette armature d'a-

cier sur le nez, que ces verres brillants contribuent à chasser l'air sentimental ! *Ses yeux étaient protégés par le cristal*, a dit un poëte ami de la métaphore. Les jolis jeunes gens, aux yeux fendus en amandes, qui n'ont qu'à abaisser leurs paupières pour enflammer le cœur des femmes, ne sauraient comprendre le ridicule dont se sent convaincu tout homme myope. Un mot provincial décore cette infirmité du titre de *vue tendre*, mais le regard n'est guère susceptible de *tendresse* derrière ces cristaux éblouissants qui semblent toujours destinés à cacher le fond de la pensée. Quoique myope, je me défie des gens myopes : leurs yeux me paraissent protégés par des fortifications; les branches de lunettes me paraissent les chaînes de pont-levis pendant au dehors, qui laissent un fossé entre l'assaillant et l'assailli. Il n'y a pas égalité entre l'homme à lunettes et l'homme sans lunettes ; le premier a trop d'avantages sur le second : il voit les yeux de son interlocuteur, lui cache les siens, et le désavantage est aussi grand que si, revêtu d'une armure, il avait à combattre un ennemi sans armure. Les lunettes sont si peu naturelles qu'un officier de marine, qui s'était trop avancé dans une île sauvage, fut tout à coup environné par la peuplade, battu, terrassé et dépouillé de ses vêtements. Les sauvages le laissèrent entièrement nu, sauf une paire de besicles d'or qu'ils abandonnèrent sur le nez du marin, prenant cet intsrument pour une bizarrerie de la nature. Ces esprits vierges n'avaient-ils pas raison? La civilisation seule a pu nous habituer à cacher nos yeux derrière des carreaux, comme le disent les ouvriers pleins de mépris pour les gens à lunettes. Je ne me rappelle plus quel petit prince d'Allemagne rendit un décret par lequel

il défendait aux étudiants de porter à l'avenir des lunettes. Malgré le chagrin que me causaient ces instruments sur le nez, la jeune fille ne m'en regardait pas d'un plus mauvais œil; mais j'aurais donné volontiers quelques années de mon existence pour la voir naturellement.

Maintenant je la suivais à quelques pas quand elle sortait en compagnie des deux dames; je n'y mettais plus d'insistance, sachant où elle demeurait; mais j'eusse été heureux de lui parler! Cela était difficile en la compagnie où elle se trouvait; je me contentais de la regarder de loin monter les marches du grand escalier de la terrasse. Un jour elle vint au cours en compagnie seulement de la dame blonde, que je supposais sa tante : la plus sévère des deux dames était absente. Nos regards continuèrent à se croiser, comme d'habitude, au-dessus de la tête des amis de l'histoire naturelle. Je la reconduisis, ainsi qu'il m'arrivait depuis quelques séances, c'est-à-dire que je me tenais à dix pas d'elle, et qu'arrivée au bas de l'escalier du Muséum, elle me faisait un petit sourire amical. Elle traversa la grande cour, suivant son habitude, en donnant le bras à la dame blonde; mais, ce qui n'était jamais arrivé, à peine à moitié du grand escalier elle se retourna une fois, puis une autre, puis encore, semblant me dire : *Venez donc!* Était-ce là l'interprétation à donner à sa physionomie? Jouissait-elle de plus de liberté en l'absence de la dame sévère habillée de noir? J'étais en ce moment dans l'avenue des tilleuls, le corps en avant comme si une force inconnue me poussait vers elle; mais une autre puissance mystérieuse me clouait les pieds au sol : je ne pouvais ni reculer ni avancer. Mes bras furent plus hardis que mes jambes, du moins mon bras

droit, qui se chargea de retirer mon chapeau et de le secouer dans la direction de la jeune fille. Trois faits se passèrent ainsi en un seul instant : mon ami qui me regardait saluer sans connaître où les saluts s'adressaient, — l'action de saluer, — et la dame blonde qui se retourna à un imperceptible coup de coude que lui donna la jeune fille. Telle fut la position qui m'a le plus embarrassé de ma vie : la dame blonde m'avait vu; elle était prévenue; elle était donc la confidente; si elle recevait de pareilles confidences, sans doute elle n'était pas la tante de la jeune fille, une amie tout au plus. Je pouvais donc traverser la cour, grimper l'escalier, me présenter aux dames, parler... Je ne le fis pas, et j'en aurai un éternel remords! — Eh bien! Josquin? me demanda mon ami, frappé sans doute de l'émotion extraordinaire qui me tenait; mais je ne lui répondis pas, fis la grimace, mécontent de moi-même et désireux de rester seul avec mes pensées.

Déplorable timidité! déplorables lunettes! Combien je vous maudissais, car ces cristaux extérieurs ne sont que le résultat d'une manière d'être intérieure. Si je ne portais pas de lunettes, je ne serais pas timide : les yeux portent la peine du caractère, du moins un disciple de Gall l'a-t-il annoncé, non sans raison. Myopie, front partagé par une ride horizontale : signes de ruse et de timidité. Ma ruse, hélas! courait les champs, mais ma timidité me garrottait. Le bon sens me disait : *Cours, il est encore temps!* Et je restais à la même place.

Combien de minutes je restai sous les tilleuls sans feuilles, c'est ce que j'ignore; le froid seulement vint me prévenir que j'étais exposé à la neige; autrement j'aurais pu songer

encore longtemps à de belles et éloquentes paroles qui sortaient de ma bouche comme les pierreries de la bouche des fées. Il était inutile de discourir, maintenant que la jeune fille et sa compagne avaient disparu! Honteux de ma faiblesse, honteux de mes actions, je ne me souvenais que des mouvements de la jeune fille, qui avait pris la peine de se retourner trois fois pour m'inviter à venir lui parler, et je me sentais plein de dépit. A mesure que mon émotion disparaissait, il m'était donné de voir plus clair : ce petit coup de coude qui avait fait retourner la dame blonde, et qui m'avait tant effrayé, m'indiquait son rôle de confidente. La jeune fille lui avait tout conté : un jeune homme ne la quittait pas des yeux, la suivait à la sortie, accrochait des bouquets de violettes dans le guichet. Il fallait en savoir davantage; on avait écarté adroitement la dame sévère afin de permettre au galant de venir expliquer ses intentions. Mais le galant s'était bien mal conduit! J'eus des angoisses de remords pendant deux jours; je serais devenu très-malheureux, si la ruse n'était venue à mon secours. Elle me fit envisager que la situation était encore possible, si j'osais continuer d'une façon plus sérieuse. Les amoureux ont une grande foi dans l'encrier. Je vais lui écrire, pensai-je en me demandant, non sans effroi, par quelle espèce de poste ma lettre arriverait. J'écrivis toujours; j'avais la tête pleine de souvenirs, ma plume courait sans s'arrêter. Je laissai dormir l'écriture afin de la relire à mon réveil, et j'avoue que j'en fus médiocrement satisfait. L'amour ne s'y peignait peut-être pas assez à chaque ligne, et il me vint cette réflexion : cette jeune fille ne te paraîtrait-elle si séduisante que par une sorte de contraste? Le lieu où tu

l'as rencontrée, les vieillards de la rue Copeau, les singes dans les armoires ne jouent-ils pas un trop grand rôle dans cette passion? Mais je chassai bien loin ces idées, trop heureux d'être amoureux ou de me croire amoureux, et, quoique ma déclaration me parût assez froide, je la remis au net sans chercher à y jeter quelques flammes. Il ne faut jamais jouer avec le cœur ni le faire mentir : qu'il se montre dans sa nudité, ardent ou froid, il trouvera toujours un autre cœur pour le comprendre ; mais faire des phrases, emprunter des mots au grand dictionnaire de la passion, c'est se préparer des tourments qui n'existent pas avec la sincérité. Pour se servir de pensées brûlantes qu'on ne ressent pas, autant alors acheter de ces papiers, employés par les amoureux de village, où sont dessinés en tête des cœurs transpercés de flèches et coloriés grossièrement. J'écrivis une lettre aimable, d'un amour qui frisait l'amical, et je fus récompensé de ma loyauté par une inspiration qui vint peu après. Je me dis qu'il fallait prévenir la jeune fille que j'étais porteur d'un billet, et, si elle avait seulement le demi-quart d'intelligence que possèdent les femmes en pareille matière, ma lettre arriverait. Pour cela, j'introduisis le billet dans une grande enveloppe de la taille des suppliques aux puissances, et j'appliquai mon industrie à dessiner un beau rond de cire rouge, très-large et très-voyant. J'étais plein d'émotions en allant au cours, chargé de ce billet ; car la situation commençait à devenir significative ; j'entrais de plain-pied dans une intrigue compliquée ; peut-être ma hardiesse blesserait-elle la jeune fille.

Depuis longtemps je ne me servais guère de mon carnet : je me souciais bien de l'enseignement du professeur ! Il eût

pu réunir la poésie positive de Geoffroy-Saint-Hilaire et les aspirations scientifiques de Gœthe, que mes oreilles n'eussent pas été moins fermées à son discours : aussi mon carnet ne renfermait-il que des dates heureuses avec quelques notes de souvenirs, incompréhensibles pour quiconque l'eût trouvé. Voici le moyen que j'employai : j'eus l'air d'écouter attentivement le naturaliste, de prendre des notes, et je tenais mon carnet assez élevé pour que la jeune fille le remarquât. Avec la grande enveloppe appliquée contre le dos du carnet, il était impossible que le large cachet de cire rouge ne fût pas aperçu. J'y allai d'abord avec précaution pour accoutumer la jeune fille à cette idée et ne pas la choquer, car si quelque contrariété eût paru sur sa figure, je retirais ma lettre, qui pouvait paraître un chiffon quelconque ; mais les traits de la demoiselle ne changèrent pas en apercevant un coin du fameux cachet rouge. Cette opération ne se fit pas sans quelque difficulté, à cause de la dame blonde, qui me regardait de temps en temps : il ne faut pas oublier que l'autre dame sévère, qui s'était absentée à la leçon précédente, avait reparu. Comment ferai-je jamais parvenir cette lettre? me demandais-je. S'il en avait été temps encore, je serais entré chez le premier fripier venu : une vieille houppelande, un bonnet de soie noire, d'immenses lunettes d'argent, les moustaches coupées, quelques rides dessinées sur la figure, m'eussent permis de m'approcher tout contre la barrière qui séparait les dames du commun des auditeurs, et il m'eût été facile de glisser ma lettre. Cette comédie manquée m'amusa presqu'autant que si je l'avais exécutée. Est-ce là de l'amour? Je n'en sais rien ; seulement je trouve qu'on ne se sert plus

aujourd'hui assez des expédients. C'est bientôt dit : *je vous aime*, à une femme ; mais un surnumérariat plus ou moins prolongé, pendant lequel des rivaux donneraient preuve de plaisantes imaginations, ferait mon bonheur. Que de beaux souvenirs on amasserait de côté et d'autre, et comme il serait joli d'égrener ces souvenirs pendant les jours de pluie ! Mais je n'avais pas la ressource d'un déguisement, ma lettre avait été entrevue, je regardais avec terreur les aiguilles de la pendule qui annonçaient la fin du cours ; pour plus de certitude, je haussai de nouveau mon carnet aussi haut qu'il me fut possible, et je fis briller le grand cachet rouge dans toute sa largeur.

Le professeur se leva, les habitués également ; les dames avaient l'habitude d'attendre que le gros de la foule fût écoulé. Je m'approchai des armoires vitrées et fis mine de regarder les singes ; mais j'avais soin de ne pas perdre de vue la jeune fille : quoique lui tournant le dos, je calculai le temps qu'elle mettrait à arriver à la porte. Heureusement elle m'avait compris : la barrière de bois, formant un boyau assez étroit, ne pouvait livrer place qu'à une seule personne de front. La demoiselle s'était arrangée pour laisser passer les deux dames devant elle et les suivre ; quoique fortement ému, un détail me frappa : un manchon dans lequel reposaient ses deux mains. J'arrivai près d'elle, et je fourrai brusquement ma lettre dans le manchon...

Il est bien possible que quelques goutteux qui partaient les derniers aient vu ce mouvement, mais ils ne pouvaient lire ce qui se passait au dedans de moi. La sensation était d'autant plus délicieuse qu'il me sembla qu'on ne me laissait pas faire tout, c'est-à-dire que les petites mains de la demoi-

selle s'emparèrent de la lettre aussi rapidement que je l'avais jetée dans cette singulière boîte. Je ne suivis pas les dames ce jour-là ; j'avais à suivre mes pensées rayonnantes. Une grande fête se donnait en mon intérieur, bal et musique : ce sont de rares journées complétement heureuses dont il faut profiter ; en un moment disparaissent toutes les amertumes de la vie, une douce joie parcourt tout le corps ; la chenille qui devient papillon ne doit pas être plus heureuse. Vraiment il semble que l'homme change de peau et rêvet une nouvelle enveloppe, comme ce savetier des contes arabes qui, étendu ivre-mort dans un ruisseau, se retrouva le lendemain sur un trône, couvert d'habits d'empereur. En ce moment on accomplirait les plus difficiles entreprises, on triompherait des plus méchantes intentions ; l'assurance que l'amour donne à l'homme et qui le transfigure fait qu'il pourrait convaincre ceux qui l'entourent des projets les plus audacieux. Dire comment se passèrent les quelques jours qui me séparaient de la jeune fille est impossible ; je voyais la vie et la société à travers un prisme où tout me semblait gai, jeune et beau.

Je ne sais quelle sotte timidité m'empêcha d'aller au cours suivant ; je craignais de voir pâlir les premiers rayons de mon bonheur naissant ; j'avais peur de ma hardiesse, et je ne me rendis pas au Jardin-des-Plantes. Le lendemain, mon ami vint me voir. — *On* t'a bien cherché, me dit-il, mardi dernier au cours. — Vraiment ? dis-je en jouant une certaine indifférence. — Vingt fois pendant le cours on s'est retourné pour te chercher ; il en a été de même à la sortie ; on paraissait inquiet. — C'est bien, dis-je. — Tu sais, Josquin, que le cours va être suspendu ? — Est-il possible ?

m'écriai-je, en sentant le sang qui se retirait de mon cœur. — Seulement une quinzaine, à cause des fêtes du jour de l'an. — Tu m'as fait une peur ! — Du 10 janvier il reprendra jusqu'au 15 mars. — A la bonne heure.

Cette conversation donna des ailes à ma plume ; je me hâtai d'écrire une seconde lettre, emporté en même temps par la joie de ces fraîches nouvelles et par la crainte d'être séparé momentanément de la jeune fille. Je dépouillai l'anonyme, signai de mon nom et traçai mon adresse, en engageant la demoiselle à me répondre. Je traçai ainsi de nouvelles parallèles, comme on dit en style de guerre. Ma lettre me parut un peu plus amoureuse que la première ; je ne me rappelle guère quelle en était la forme, mais le fond me toucha réellement, comme si j'avais été la demoiselle elle-même et que j'eusse reçu une déclaration. — « Bien, mon cœur, pensai-je ; je te croyais sec comme une vieille momie d'Égypte, je te retrouve tout neuf. » Le renouveau de mon cœur me fit sourire doucement, car après le dernier siége qu'il avait subi un an auparavant, siége long et cruel, il n'avait plus donné signe de vie. A cette heure, au contraire, il ressemblait à ces beaux cœurs d'or qui brillent à l'étalage des bijoutiers, il rayonnait, et je ne retrouvais plus le cœur saignant, percé de coups d'épée, tel qu'il se voit dans les images pieuses.

Je n'avais plus autant d'invention à dépenser, je renouvelai ma grande enveloppe officielle, l'immense cachet rouge, et je rêvai à la boîte aux lettres qui m'attendait à la sortie du cours. L'avouerai-je ? le manchon déposé sur une chaise près de la demoiselle attira presque toute mon attention ; j'aimai ce manchon propice, qui, avec sa physionomie

d'ours, se prêtait d'une façon si bienveillante à mes manœuvres. La gueule de soie rose, constamment entr'ouverte, semblait inviter ma main à y rejoindre une autre petite main s'y dérobant à l'hiver. Si j'avais été poëte, j'aurai composé une jolie ode au manchon, dans le goût de ces poésies du XVIIIe siècle que nous ont laissées les abbés de boudoir. — Messieurs, dit le professeur d'un air grave à l'ouverture de la séance, j'ai reçu une lettre... — En entendant ces mots je pâlis, car il me semblait que tout le monde avait les yeux sur moi, que la dame sévère s'était plainte de ma correspondance, que le naturaliste avait découvert l'intrigue qui se passait dans la salle des primates, que peut-être j'avais été dénoncé par de curieux et jaloux vieillards; mais je me rassurai en voyant la jeune fille sourire, sans doute de ma mine. Il s'agissait de la *fameuse* question de l'*arrêt de développement*, qui avait soulevé quelques scrupules dans l'esprit d'un auditeur timide. Effrayé à l'idée que l'homme n'était qu'un animal un peu plus complet que les autres, il voulait mettre sa conscience en paix et suppliait le professeur de s'expliquer positivement sur ce chef. A mon tour je ris de la naïveté de ce curieux, qui s'imaginait que le naturaliste allait mettre à nu ses pensées intimes, pensées matérialistes qui le lendemain l'eussent fait chasser de sa chaire. En effet le professeur louvoya, prit un langage philosophique habillé d'une langue incompréhensible; l'homme à l'*arrêt de développement*, sans être plus avancé, fut heureux seulement d'avoir prouvé qu'il écoutait le naturaliste, et celui-ci fut tout fier de trouver enfin un auditeur sérieux.

Pour moi, il n'y avait pas *arrêt de développement* en amour;

je le prouvai à la sortie, quand, renouvelant mon manége précédent, je m'avançai près de la jeune fille pour lui remettre ma lettre. Cependant j'étais ému comme si ma destinée dépendait de cette missive; mon émotion fit que je plongeai dans la gueule rose du manchon avec si peu d'habileté qu'au moment où ma main y était encore, la dame blonde se retourna et dut apercevoir mon mouvement. Je reculai brusquement sans savoir ce que je faisais : un voile épais descendit sur mes yeux; je devais pâlir, rougir tout à la fois. Inquiet, éperdu, je m'élançai dans les galeries d'ichthyologie qui font suite aux sarcasmes des singes, et l'aspect moins satirique des gros poissons pendus au plafond me rendit seulement la tranquillité. Mes tempes et mes artères battaient, mon front était mouillé, je respirais difficilement; je m'approchai de la fenêtre qui donne sur la cour pour prendre un peu d'air; alors j'aperçus la cour déserte; les plus vieux des habitués avaient disparu; seules restaient les trois dames qui s'éloignaient lentement, je devrais dire les deux dames, car la jeune demoiselle était seule à dix pas derrière elles et se retournait vers la porte de sortie comme pour m'attendre. Un frisson me passa par tout le corps : elle veut me rendre ma lettre; elle aura été surprise par son amie ou sa parente, la dame blonde. Pour se disculper, elle se sera plainte des poursuites d'un audacieux étudiant (je peux encore passer pour un étudiant), et il lui aura été ordonné de me rendre ma lettre. Craignant d'être vu à la fenêtre, je me rejetai vivement vers les armoires où des poissons en bouteilles nagent pour l'éternité dans une huile jaunâtre, et je me dis : Il ne faut pas descendre. — Plein de précaution, je hasardai un œil timide; les dames

s'éloignaient avec une lenteur pleine de mauvais augure : toujours *elle* m'attendait, retournant la tête vers la petite porte du cours, mais je n'avais garde de me montrer. Elle a la lettre, elle la gardera. Quelle humiliation pour moi que de me rencontrer avec la demoiselle et d'entendre sa voix altérée : — « Monsieur, je vous prie de ne pas me compromettre plus longtemps ! » En même temps elle me tend l'enveloppe ministérielle ; je suis en face d'elle, stupéfait, ne trouvant pas un mot à répondre ; les deux dames âgées m'observent, elles me quittent, et je reste au milieu de la cour, tenant mon morceau d'éloquence avec son grand cachet de cire rouge. Pour rien au monde je n'aurais voulu subir cette honteuse situation. Un roué s'en tirerait peut-être ; je ne suis pas roué, ne veux et ne saurais le devenir. Cependant, au milieu des fioles à poissons, je jouai le rôle de Lovelace. Saluer les trois dames, s'avancer vers elles, leur faire quelques compliments, juger à leur voix du degré d'indignation qui les tient, toucher un mot de la vive affection qu'on porte à la jeune demoiselle, témoigner des sentiments honnêtes et purs, reconduire les dames jusque chez elles, demander la faveur d'être reçu dans la maison !... Pour conclusion, j'entrevoyais un notaire rédigeant un contrat et tenant une grosse plume : —Veuillez prendre la peine de signer, monsieur... A votre tour, mademoiselle.

Oui, dans le lointain apparaissait un notaire à lunettes d'or, qui dénouait cette fantaisie. Pauvre Josquin ! pensais-je ; pourquoi faut-il que la civilisation n'ait pas d'autre honnête moyen que celui du vaudeville : le mariage? Une voix me souffla : la demoiselle s'est éprise bien vite ; elle a lancé des regards bien légers dès la première fois. Est-elle

digne véritablement d'une union que rien ne saurait casser? Que représentais-tu à ce cours? — Un étudiant. — Un étudiant ne se marie pas. Une jeune fille qui envoie pendant deux mois des regards à un étudiant est une jeune fille trop avancée. Pense à ta liberté, Josquin, à ton indépendance; prends garde à la grande plume du notaire!

Un mois après, j'en étais encore à ces réflexions, que je faisais entouré de tisanes et de drogues. La mort s'était assise auprès de mon lit, attendant sa proie, et m'avait trouvé sans doute trop misérable pour m'emporter. Je ne me doutais pas quelle vilaine garde-malade était restée un si long temps auprès de moi; j'ignorais les violentes secousses par lesquelles j'avais passé : pendant trente jours je n'eus aucune conscience des tentatives que la mort se permettait vis-à-vis de moi. N'est-ce que cela la mort? Si elle agit toujours ainsi aux derniers moments, elle est peu à craindre, et il a fallu des esprits craintifs bien attachés à la vie pour la symboliser d'une manière si lugubre. Bien des fois ceux qui ont pu m'observer pendant le sommeil m'ont dit les violents soubresauts qui m'agitaient, les singulières paroles qui s'échappaient la nuit de ma bouche; au réveil, je ne me souvenais pas de mes agitations et de mes monologues nocturnes. Il en était de même de la mort : pour ceux qui m'entouraient, j'avais souffert énormément trente jours durant, mais je n'en avais pas conscience. Souffrir sans le savoir n'est pas souffrir. J'en veux à la mort de n'avoir pas parachevé sa besogne, en supposant toujours qu'elle y mît la même discrétion, car elle reviendra un jour ou l'autre, que ce soit demain ou plus tard, peu importe, et elle ne se montrera pas toujours aussi réservée. N'est-ce

que cela la mort? Parole imprudente peut-être! Au début de la jeunesse, je me rappelle avoir dit aussi : N'est-ce que cela l'amour? Hélas! peu après je sentis cruellement la place que cette misère tenait dans la vie, les tourments et les félicités qu'elle traîne après soi. Et, pénétré de crainte, je n'ose plus répéter : N'est-ce que cela l'amour? Chaque chose demande son apprentissage. On ne se rend compte des difficultés du violon qu'après avoir promené longtemps ses doigts sur les cordes. L'homme qui achète une flûte par passe-temps et qui souffle assez facilement un petit air dès les premiers jours est effrayé quand, ayant étudié la portée de l'instrument, il en juge les ressources et les difficultés. Je crains qu'il n'en soit ainsi de la mort : il est fort pénible d'en essayer une seconde, une troisième fois ; à chaque nouvelle visite, j'ai peur qu'elle ne se montre plus rigoureuse et qu'elle ne verse avec trop de complaisance ses philtres noirs, qui sont le coup de l'étrier pour la longue course aux pays nouveaux.

Ses tentatives m'avaient rendu bien faible et mis tout à l'envers : le corps de l'homme ressemble alors à ces appartements dans lesquels des voleurs se sont introduits, faisant des paquets de l'argenterie, des meubles, des lingeries, des vêtements. Arrive une surprise ; les voleurs fuient en laissant les paquets au milieu des chambres. Quand le propriétaire rentre, sa confusion est grande de trouver sa maison en désordre, les meubles renversés, les armoires ouvertes, et tout le butin au milieu de l'appartement. Malgré ce désordre, la première idée qui me vint au cerveau fut : *la demoiselle, le cours*. — Quelle date? demandai-je aux personnes qui me soignaient. — 25 jan-

vier aujourd'hui. — Quand pourrai-je me lever? — Dans une quinzaine. — Quand pourrai-je sortir? — Aux premiers soleils. — Toutes ces questions se rattachaient au Jardin-des-Plantes, car je me souvenais qu'à sa dernière leçon le professeur avait annoncé qu'il terminerait son cours du 10 au 15 mars. J'étais bien faible; l'hiver était rude. La convalescence fut longue. Descendre du lit pour m'asseoir dans un fauteuil était une rude besogne, mais j'avais un souvenir qui me poussait à apprendre à marcher de nouveau : je veux la revoir encore! Quelquefois, dans mon lit, je suivais en imagination le cours. Que s'y passe-t-il? M'attend-elle? me cherche-t-elle? Que pense-t-elle de ne plus me revoir après cette lettre surprise? Et je retombais dans l'accablement, car elle ne répondait pas, quoique mon adresse fût au bas de la lettre; et ce silence, joint à la scène qui s'était passée à la dernière entrevue, me prouvait que ma lettre avait été saisie, et que les dames ne lui en avaient pas donné connaissance. Puis je me faisais des illusions: un jour, en me réveillant, je verrai dans la chambre les trois dames qui ont appris ma maladie, et qui sont venues me rendre visite. Pourquoi pas? Ne pourrais-je leur faire savoir par quelqu'un?... Justement, la femme qui me gardait la nuit, demeurait dans le quartier de la rue Sainte-Geneviève. Une nuit que je ne dormais pas : — Connaissez-vous, lui dis-je, une maison assez triste de la rue des Boulangers, une grande maison qui semble moisie, et dont presque toutes les fenêtres sont grillées. — N'est-ce pas le numéro 24? me dit-elle. — Oui. — C'est un couvent. — Un couvent! m'écriai-je. — Qu'y a-t-il d'étonnant, monsieur? — Vous vous trompez certai-

nement. — Pardon, monsieur, le numéro 24 est un couvent. Du reste, je le saurai plus positivement demain. — N'y manquez pas, je vous prie.

Ainsi se trouvait expliquée la sombre physionomie de la maison, mais je ne comprenais pas qu'on pût sortir d'un couvent. Ce hasard fit que je manquai à la parole que je m'étais donnée de ne devoir de renseignements qu'à l'induction. Petit à petit je voulais deviner la position des dames, leur genre de vie, leurs habitudes, leur profession, la parenté qui les liait; j'avais déjà bâti bien des romans sur ce sujet, mais j'étais loin de songer que les grilles des fenêtres cachaient un couvent; il fallut l'accident de ma maladie pour m'amener à ce résultat. Comment admettre cependant la règle sévère d'un couvent avec les sorties fréquentes des dames? Par moment je croyais que je rêvais ou que je retombais sous l'empire de la maladie; mais la nuit suivante la garde éclaircit la question : « C'est un couvent, me dit-elle, je ne me trompais pas, dans lequel logent des dames pensionnaires. » Je commençai à voir plus clair : presque tous les couvents à Paris tirent parti de vastes bâtiments abandonnés en louant à des dames pieuses des appartements d'autant plus recherchés qu'ils offrent une retraite tranquille, un voisinage en dehors d'une société active : ce sont des dames à demi repentantes qui s'abritent sous la réputation de la maison. La demoiselle était pourtant bien peu repentante! Il y eut dans cette nouvelle de quoi me remplir l'esprit pendant ma convalescence. Mon affection sortait des affections parisiennes ordinaires; tout lui donnait un caractère singulier : la science, la retraite, les singes, les religieuses. L'idée du couvent me trottait par la

tête et activait ma passion. — Vous pouvez sortir au premier soleil, m'avait dit le médecin. Malheureusement l'hiver était d'une dureté inaccoutumée : le ciel noir formait une calotte neigeuse si opaque qu'on ne pouvait supposer la présence du soleil derrière ; la neige tombait par gros flocons, et la clarté ne se faisait pas davantage au ciel. Je commençai à faire quelques tours dans ma chambre, et je ne pensais qu'au soleil, je ne parlais que du soleil, à tout le monde je demandais des nouvelles du soleil ; je me serais converti certainement à la religion du soleil si j'avais cru pouvoir en hâter les rayons. Les semeurs de récoltes ne manifestent pas plus d'inquiétudes en interrogeant le ciel que je n'en avais, appuyé contre la fenêtre, faisant fondre de mon haleine les dessins cristallisés que le froid traçait sur les vitres.

Enfin le 28 février le soleil daigna se montrer. Il était bien pâle, mais je le regardai avec un attendrissement qui ressemblait à de la passion. Le lendemain, 1er mars, le professeur faisait son cours au Jardin-des-Plantes. J'allais donc la revoir ! Plein d'émotion, j'écrivis la troisième lettre, qui devait décider de l'avenir.

« J'ai cru, mademoiselle, que je ne vous reverrais jamais, sauf dans l'autre monde, où j'ai failli aller faire un petit voyage. Pendant quinze jours j'ai flotté entre la vie et la mort ; pendant une autre quinzaine, une seconde maladie est survenue ; enfin le dernier mois a servi à ma convalescence, et me voilà au cours, à ce cours qui a été mon seul rêve pendant ma maladie ; car je n'ai eu qu'une idée fixe, celle de vous revoir encore ! En pressentant combien ma maladie serait longue, je me disais : « Le cours finit en

mars, il faut que je sois debout le 1er mars, afin de la revoir. » Et je maudissais la neige, la gelée, le dégel, l'humidité, qui me retenaient dans mon lit et m'empêchaient de reprendre des forces.

« Enfin depuis trois jours je marche, je peux me tenir debout, et c'est à vous que je dois ces forces si désirées. Bien certainement votre souvenir, qui ne m'a jamais quitté, et la volonté que j'avais de vous revoir ont aidé à la guérison au moins autant que la nature, et beaucoup plus que les médecins.

« Quelquefois il me prenait l'idée d'envoyer un ami dévoué qui vous accosterait au cours, vous et vos parentes, et qui vous dirait : « On se meurt, on veut vous voir. » Mais vous seriez-vous souvenue de cet *on* sans nom qui prenait tant de plaisir à vous regarder, qui vous écrivait et à qui vous n'avez pas voulu répondre?

« Je sais bien, mademoiselle, que l'éducation moderne des femmes ne leur permet pas de se *compromettre* par des écritures; mais, ayant l'habitude d'aller droitement dans mes affections, de ne pas les cacher et de m'en faire honneur, je ne pense pas qu'une jeune fille n'est pas élevée comme moi, et que ce qui me paraît si simple à demander est impossible.

« Si je vous demandais une réponse par lettre, c'est que ma malheureuse timidité m'empêchait de vous aborder, vous, mademoiselle, et les dames qui vous accompagnaient. Aller à vous en sortant du cours n'est rien; mais si l'émotion arrête la voix dans mon gosier? si je tremble? si je suis ému au point d'être obligé de m'asseoir? Quelle situation dans un jardin public!

« Cependant, mademoiselle, j'essayerai de vaincre cette timidité. A la sortie du prochain cours, mardi, je me présenterai à vous, si vous le permettez, et je ne vous demande qu'une faveur : c'est, dans les cinq premières minutes, de vous tenir un peu en arrière des deux dames, vos amies ou vos parentes. Est-ce trop demander?

« Mais vous reverrai-je? n'est-il rien survenu pendant ces deux mois? Suivez-vous toujours les leçons du professeur? La boue, le froid et la neige ne vous chassent-ils pas du Jardin-des-Plantes? C'est aujourd'hui, ce jour que j'ai tant caressé, que je crains maintenant d'entendre sonner une heure de l'après-midi!

« Adieu, mademoiselle; quoi qu'il arrive, votre souvenir me restera toujours dans la mémoire. »

J'arrivai dans la cour du Muséum, près de la petite porte grise, sous l'horloge. — Le cours est terminé depuis trois jours, me dit le gardien en m'ouvrant la porte.

Avoir porté si longtemps cette espérance en moi, l'avoir caressée pendant deux mois pour arriver à ce résultat, recevoir un tel coup en état de faiblesse, n'y avait-il pas mille motifs pour accuser la Providence? Mais le soleil était gai, la verdure commençait à se réveiller de son sommeil d'hiver. La convalescence rend égoïste. Échappé à de violentes tortures physiques, mon moral se refusait sans doute à me tyranniser. Je reçus ce nouveau coup du sort avec philosophie; peut-être une petite tristesse vint-elle grossir le nombre des sœurs grises qui tiennent un couvent au plus profond de mon être. Je m'en retournai à pas lents à la rue des Boulangers contempler la vieille façade et le petit guichet

de la porte moisie, et je me dis : « Il vaut mieux sans doute qu'il en soit ainsi. Les amertumes de la passion n'ont pas eu le temps de pousser ; songe plutôt à remercier les dieux. » Alors des pensées consolantes vinrent m'environner, qui pouvaient se formuler de la sorte : « Si tu en es digne, tu retrouveras la jeune fille. Ne cherche point à troubler sa tranquillité ; ne t'embarque dans aucune folle entreprise pour la revoir ; les agents mystérieux, hasard, destin, fatalité, te la feront retrouver, si tu en es digne. »

Depuis, j'ai beaucoup voyagé, me répétant sans cesse ces paroles ; mais à chacun de mes retours je me sens attiré vers la vieille rue des Boulangers, et devant cette maison délabrée, tout un hiver riant se déroule, me reportant chargé de violettes au Jardin-des-Plantes, pour en être chassé bientôt par les grimaces des singes goguenards.

VII

LE COMÉDIEN TRIANON

Il importe de dire à quel propos je fis la connaissance de l'homme singulier que j'appelle de son nom de famille, afin de cacher son nom de théâtre. On jouait *Hamlet* sur un théâtre du boulevard, et je me gardai bien de manquer

à cette représentation. Quand Hamlet parut, il se fit un grand silence dans le public, qui se trouva saisi aux premiers pas de l'acteur et à ses premières paroles. C'était un petit homme maigre, pâle, avec des caves dans les joues et dans le cou ; il marchait avec emphase et s'arrêtait brusquement tout à coup ; il tenait du professeur de belles manières et du maître de danse, et il coupait brusquement cette démarche pompeuse par une pause inattendue, simple et vraie. Sa parole, par moments, n'eût pas choqué les admirateurs du grand siècle ; mais, quand il avait déclamé un vers suivant les fameuses traditions, il poussait une espèce de rugissement, de cri, il broyait le vers dans son gosier ; par un singulier travail de la langue, il le prononçait presque inintelligible, et cependant le masque se prêtait si bien au sens voulu par le poëte qu'un professeur du Conservatoire, qui détaille chaque mot avec clarté et complaisance, n'eût jamais pu rendre aussi bien la pensée de l'auteur.

A peine avait-il joué deux ou trois scènes qu'une même pensée traversa l'esprit de quelques êtres intelligents qui vont rarement au spectacle : « C'est un élève de Delacroix. » Effectivement, à l'exactitude du costume, à certaines poses, à tout ce qui est extérieur, on reconnaissait un homme nourri de cette immense mélancolie qui a été dessinée sur pierre par le grand maître. La preuve en était dans quelques airs du peintre que le comédien gardait religieusement pendant toute une scène. Mais ceci n'est qu'un léger détail, qui deviendrait insupportable dans un acteur médiocre, et qui ne prenait son importance que par la pantomime trouvée par le comédien.

Il avait le geste.

Par cette phrase de quatre mots, qui est le plus grand éloge que je puisse faire d'un comédien, je crois tout dire; mais la nouvelle langue dramatique, mais les enthousiasmes des gazettes de théâtre et des critiques me forcent d'expliquer ma pensée. Rien n'est plus rare au théâtre qu'un geste juste, et je ne sais pas trois comédiens qui puissent montrer une passion courir dans leurs membres. Quoique exagérés, les mouvements de Trianon étaient vrais; s'il tombait parfois dans le faux, cela ne servait qu'à mieux faire ressortir un geste de génie qui suivait. Ainsi, il se laissait aller à des mouvements de marionnette dont les fils sont trop longs, pour, une seconde après, faire éclater la passion dans ce qu'elle a d'amer et de saignant. Cette façon de jouer convenait merveilleusement au rôle du jeune Hamlet, et le public du boulevard, peu habitué à une telle interprétation et encore moins à la dramatique de Shakspeare, faisait un merveilleux silence.

Le peuple du boulevard est étonnant en ce sens; il ne raisonne pas, mais il a un sentiment des grandes choses qui le rend supérieur aux meilleurs juges. Le comédien Trianon rompait avec toute espèce de traditions, anciennes et nouvelles, classiques ou romantiques; il jouait un rôle étrange, sur lequel les poëtes disserteront longtemps; pourtant le public comprenait la pièce et l'auteur. Quand Hamlet a tué Polonius et qu'il pousse son cri sanglant : *Au rat, au rat!* le comédien reparut avec sa petite épée qu'il secoua trois fois comme un fouet, au lieu d'en nettoyer le sang, suivant l'habitude; ce geste névralgique fit frémir la salle. La fausse et cruelle joie qui fait que Hamlet saute de joie comme un en-

fant habitué à faire souffrir les animaux, cette pantomime si fine qui appartenait bien à l'acteur, ne fut perdue pour personne, pas même des esprits les plus grossiers.

Entre le premier et le second acte il y eut un assez long intervalle, trop long même pour les bavards du foyer, car le moment n'était pas encore venu de discuter les mérites ou les défauts du nouveau comédien. Le bruit se répandit que le retard du lever du rideau venait de ce que l'auteur et l'acteur s'étaient pris, disait-on, d'une vive querelle à propos de la façon dont le rôle de *Hamlet* était rendu; mais il fut impossible à cette heure d'en connaître davantage, et, quelque vif que fût le démêlé de coulisse, la toile finit enfin par être levée. C'était le fameux acte des *Comédiens*. Hamlet, qui a engagé une troupe de comédiens, leur donne des conseils et les invite à représenter devant la cour une certaine tragédie dont le dénoûment lui paraît avoir des analogies trop fondées avec la mort de son père. Le théâtre est élevé au fond du palais; à droite, près du théâtre, sont assis sur un trône le roi et la reine; en face, à gauche, Hamlet est aux pieds d'Ophélie, lui disant des douceurs, faisant mine de ne pas s'occuper de la tragédie terrible qui se joue double, par les comédiens, et dans le cœur du roi et de la reine.

Trianon avait imaginé cette singulière pantomime, qui est la plus dramatique que j'aie jamais vue. Tout en disant des *concetti* à Ophélie, il s'était emparé de son éventail, comme le font ces esprits inquiets qui touchent à tout dans un salon. Il agitait l'éventail pour se donner de l'air et feignait d'en regarder les curieuses peintures; mais le vrai est qu'à travers les meurtrières et les découpures des bran-

ches, sans être vu, il pouvait étudier à loisir l'effet que produisait la pièce sur la figure du roi et de la reine. La cour était trop accoutumée aux folies du jeune Hamlet pour s'étonner (lui dont le corps était toujours en mouvements inquiets) de le voir quitter son tabouret, se rouler par terre et s'avancer sur le milieu de la scène, les yeux toujours cachés par son éventail. Cette scène, qui dura cinq minutes, montra Trianon non plus élève de Delacroix, mais élève d'un serpent. Il rampait sur le plancher et son corps s'allongeait comme mû par des anneaux. Dans cette position, l'acteur, qui était petit, paraissait avoir dix pieds; et encore aujourd'hui je ne suis pas certain que, par la tension des nerfs mis en action par une volonté suprême, Trianon ne gagnât au moins un pied en grandeur. Sa figure se creusait, les cordes de son cou se tendaient, et toujours l'éventail cachait sa figure amère. C'est de lui qu'on eût pu dire : « Il mord la poussière. » tant son corps s'effaçait et tendait à disparaître dans le plafond. Petit à petit il avançait onduleusement, faisant moins de bruit qu'une mouche; et, derrière son éventail, il riait de la façon sarcastique d'une tête de mort, en voyant sur la figure du roi et de la reine assassins les remords et les souvenirs que leur rappelait la représentation trop vraie d'un roi assassiné pendant son sommeil.

Jamais on n'a vu une salle si attentive à l'action d'un comédien; tous les efforts de l'acteur, sublime dans cette scène, passaient dans l'esprit des spectateurs; chacun devenait Hamlet, chacun souffrait, chacun rugissait en dedans, chacun ricanait avec rage et chacun rampait comme un serpent. Quand Hamlet, arrivé ainsi aux pieds du roi

et de la reine, se leva devant eux comme le Remords en poussant un cri, il y eut dans la salle des éclats d'enthousiasme qui font peut-être plus de bien à celui qui les envoie qu'à celui qui les reçoit. Alors l'applaudissement est une dette sacrée; il n'y a plus de convenances à garder; on déchire ses gants, on crie, il faut que l'émotion sorte violemment; tout ce que l'acteur vous a donné, il faut le lui rendre. Un empereur de Russie défend d'applaudir quand il est dans la salle, sinon vous êtes conduit en Sibérie; malgré l'empereur, malgré la Sibérie, vous applaudissez ou vous n'êtes pas un homme.

Le comédien était brisé comme les spectateurs, sans leur causer les fatigues maladives, les cauchemars éveillés que le théâtre d'aujourd'hui nous donne avec ses moyens d'ogres puérils, avec ses parades ensanglantées, ridicules, avec tous les systèmes qu'on se vante d'avoir trouvé dans les théâtres étrangers, et qui deviennent monstrueusement niais, employés par des esprits pédagogiques sans naïveté et qui ont mis la fantaisie en rhétorique. La scène des comédiens, telle que l'avait jouée Trianon, laissait le cœur libre, la tête légère, l'esprit satisfait. C'est alors que commença la comédie du foyer. Il y a à Paris cent personnes intéressées, qui, pendant les entr'actes, se promènent dans le petit corridor étroit du premier étage, qui est comme le chemin de ronde des premières loges. Le public ne va pas là, et, sur la foi de la tradition, se promène dans le vaste foyer avec l'honnête intention d'y coudoyer des célébrités; mais le foyer n'existe plus aujourd'hui que pour les badauds, qui ne se doutent pas que ce petit corridor, où l'on se presse, où l'on s'étouffe, où l'on se parle en

groupes, est désormais l'endroit où sont discutés les intérêts dramatiques. Ce boyau circulaire, qui rappelle les exercices des chevaux dans les tanneries, n'est pas sans quelque ressemblance avec les endroits obscurs du passage de l'Opéra où se tenaient jadis les boursiers qui discutaient à une cinquantaine les mystères de la hausse. Tout Paris est ainsi organisé en palais et en antichambre, en temple et en sacristie. Chacun va au temple, croyant y apprendre la vérité, qui ne se dit que dans la sacristie, où personne n'entre.

Dans la galerie circulaire du premier étage se promènent les critiques, suivis de *leurs* jeunes gens, qui sont de sincères admirateurs ou qui feignent l'admiration. Les actrices viennent assister à la création du nouveau rôle d'une camarade, se pressent autour du critique influent, cherchent à accaparer son bras et font leurs mille simagrées les plus aimables. Tout est mouvement et cohue dans le flot remuant de gens qui se cherchent et qui ont intérêt à se trouver. Le directeur recommande son théâtre, l'auteur sa pièce; on consomme des poignées de main sans fin.

Ce fut après la *scène des comédiens* que Trianon fut discuté avec l'acharnement qu'on apporte, à Paris, contre tout ce qui s'éloigne des formes acceptées. L'opinion générale tourna contre le comédien; il était, disait-on, déclamatoire, emphatique, trivial, névralgique; on alla même jusqu'au mot saltimbanque. Peut-être dix personnes tout au plus dirent-elles : « C'est le plus étrange comédien que nous ayons. » Mais ces dix personnes, qui étaient une minorité imperceptible, n'avaient pas l'habitude de discuter en public, n'acceptaient aucun jugement reçu, ne formaient pas de groupe, et protestaient seulement par un silence méprisant contre

les opinions de foyer. L'auteur, le premier, abandonna son comédien, et déclara que Trianon avait joué pour la dernière fois un rôle de sa façon, qu'il était orgueilleux, intraitable, n'acceptant aucuns conseils, et qu'il faisait le plus grand tort à sa traduction de Shakspeare. L'auteur jetait le comédien à la mer dans l'espérance de sauver son vaisseau. On verra comment il fut puni.

Je n'ai rencontré qu'un seul homme de valeur, rendant des arrêts dramatiques au bas du journal, qui eût conscience de sa mission. Jamais il ne monta au foyer pendant les entr'actes de la représentation, jamais il ne voulut accepter du théâtre plus d'une place à l'orchestre. Il allait seul, dans la crainte d'avoir avec lui un ami bavard qui lui parlerait de la pièce; il s'était condamné à ne pas bouger de sa stalle pendant la représentation. Aussitôt le rideau tombé, il quittait le théâtre la tête basse pour ne pas être reconnu. Il rentrait chez lui avec des impressions toutes personnelles, et il les jetait immédiatement sur le papier; mais c'était un homme modeste, qui resta toute sa vie dans une position plus que modeste à cause de la sincérité de ses opinions. Contrairement à ses amis du journalisme, il ne croyait pas au pouvoir absolu de la critique. Tous les lundis il émettait des idées pour vingt mille abonnés, mais il savait que le sentiment public est plus fort que le sentiment privé. Il était depuis trop longtemps habitué aux succès dits *littéraires* pour ne pas reconnaître la supériorité des succès populaires. Les cent personnes, plus ou moins intelligentes, disséminées dans l'orchestre, dans les loges, au balcon, et qui font l'opinion du monde le jour de la première représentation, n'étaient rien à ses yeux en comparaison des flots du par-

terre et des esprits naïfs qui se pressent dans l'atmosphère malfaisante des hauteurs du *paradis*. Donc cet homme avait résolu d'exprimer avec sagesse ses opinions, bonnes ou mauvaises, justes ou fausses, se trouvant heureux quand le succès d'une œuvre, aux représentations suivantes, venait confirmer la droiture de son jugement.

Cette heureuse nature faisait rire les beaux esprits du foyer, qui, battus souvent par l'opinion publique, ne se rendaient pas compte de leur faible importance. Les désœuvrés, qui demandent un jugement le lundi à la gazette, sont avides avant tout d'esprit, de paradoxes, de singularités, d'amusements, et ne s'inquiètent guère si le feuilletoniste apporte quelques idées nouvelles, s'il instruit l'auteur en le critiquant, s'il apprend quelque chose au comédien. Cela n'existera jamais.

Cependant on s'étonnait que l'auteur ne soutînt pas son acteur, et le retard du lever du rideau au second acte fut expliqué naturellement. Il faut remonter aux répétitions générales, dans lesquelles Trianon joua et apporta les effets singuliers et nouveaux qu'il avait puisés dans de longues études de *Hamlet*. L'auteur, ayant assisté à une de ces répétitions, s'étonna des mouvements pantomimiques de l'acteur.

—Qu'est-ce que ces sauts, Trianon?

—Vous voyez, monsieur.

—Je ne comprends pas, dit l'auteur; je n'ai pas marqué ces jeux de scènes sur le dialogue.

—Cela ne se marque jamais; on ne note pas plus le mouvement des jambes que la voix, que les yeux.

—C'est mauvais, en tout cas, dit l'auteur.

— Je ne trouve pas, dit le comédien.

— Bien! allons jusqu'à la fin.

Et, pendant que la répétition continuait, l'auteur sautait de rage sur sa chaise.

— Vous vous moquez de moi, Trianon?

— Pas du tout.

— Je n'ai jamais vu jouer le drame de la sorte.

— Je l'espère bien, dit le comédien.

Et l'auteur marchait sur le théâtre en frappant du pied, regardant le comédien, haussant les épaules.

— Est-ce qu'il est malade? demanda-t-il au régisseur.

— Ah! monsieur, il me fait mourir avec ses idées; je le lui dis tous les jours.

— Imbécile! s'écria l'auteur, qui fut indigné d'un nouveau geste que Trianon prolongeait avec complaisance. Je m'en vais, Martin, dit-il au régisseur; cet animal me donne sur les nerfs; je le battrais... Vous qui êtes un homme prudent, parlez-lui; qu'il étudie la pièce; cela ne peut pas marcher ainsi.

Après la répétition, le régisseur Martin, que tous les comédiens aimaient à cause de sa douceur et de sa modestie, appela Trianon.

— Mon cher, tu dois être fatigué; veux-tu venir prendre du café?

— Du café, non; je suis trop excité. Tu m'offriras une bouteille de porter, cela endort mes fatigues.

— Tu boiras ce qu'il te plaira... Du porter, c'est drôle; j'ai pourtant connu bien des artistes dans ma vie, ils ne buvaient pas de porter.

— Est-ce que tu veux m'irriter encore, s'écria Trianon! Tu ne vois donc pas combien je suis énervé?

— Allons, mon petit, tu boiras du porter; tout ce que tu voudras.

— Prenons une voiture, dit Trianon.

— Une voiture! pour descendre au café du théâtre.

— Tu crois, Martin, que je vais boire du porter en bas; c'est rue de Rivoli que nous allons; il n'y en a de bon que là, chez un épicier.

— Mon petit, il faut deux heures pour aller et revenir. Et mes accessoires qui ne sont pas préparés pour la représentation de ce soir; tu ne voudrais pas mettre ton vieil ami en défaut... Dieux! si mes accessoires manquaient!... Moi! Martin! je ne me le pardonnerais jamais.

— Je m'en vais seul, dit Trianon, je n'ai pas besoin de toi. Prépare ton vieux pâté de carton, ton poulet, tes épées de bois.

— Me promets-tu que je serai de retour à cinq heures?

— Certainement.

On arriva en une demi-heure dans le petit salon d'un épicier, qui a la spécialité de fournir du porter, de l'ale et autres boissons aux Anglais de la rue de Rivoli.

— Comment peut-on boire quelque chose d'aussi noir? dit Martin, qui en revenait toujours à son étonnement relativement au porter.

— Maintenant, me voilà calmé, dit Trianon; je ne me souviens plus des fatigues de la répétion; tu devrais en boire, Martin.

— Oh! jamais! Je suis trop Français, j'aime mieux le

vin. Quoi que tu en dises, je ne peux pas croire à ton porter; j'aimerais autant de l'encre.

— Tu ne souffres pas, Martin, tu ne t'émeus de rien, tu fais ton devoir, mais tranquillement; pourvu que la répétition se fasse à l'heure dite, te voilà content.

— Tu parles de cela facilement, je voudrais te voir régisseur... Oh! Trianon régisseur! discutant les toilettes des actrices, les suppliant de ne pas mettre de bijoux quand elles jouent des rôles de paysannes, veillant à la tranquillité des coulisses, empêchant les entreteneurs d'entrer. Mon pauvre garçon, je ne te donnerais pas dix jours de mon métier pour devenir fou.

Après un silence, Martin reprit :

— Comment trouves-tu la pièce que nous répétons?

— Bien, dit Trianon; je ne donnerais pas mon rôle pour cent mille francs! Mais quel travail! Je n'en dors pas; si je m'endors, je rêve d'Hamlet, toujours Hamlet... Je le comprends bien; je le vois plus loin que l'horizon, et jamais je ne le rendrai comme je le sens... Quelle pièce!... Quel caractère! C'est une fortune que de créer un tel personnage.

— Est-ce que tu ne trouves pas qu'il y a des passages obscurs... des expressions hasardées? dit Martin.

— Tu as cinquante ans, mon pauvre bonhomme.

— Quarante-neuf, s'il te plaît.

— J'aurais dû dire soixante; tes paroles sont d'un homme de soixante ans.

— Ne dirait-on pas, dit Martin, qu'il faut avoir trente ans pour comprendre Hamlet; mais, mon petit, je le connais avant toi, Hamlet. J'ai été à la première représentation de l'*Hamlet* de M. Ducis, et le rôle était tenu par Talma.

— Et puis? demanda Trianon.

— Eh bien! je te souhaite de le jouer seulement la moitié aussi fort que Talma. Il ne faut pas croire non plus que vous avez tout inventé. Les artistes d'aujourd'hui font mépris du passé, et ils ont tort. Il y avait du bon, crois-moi, et si tu avais eu le bonheur de voir jouer Hamlet par Talma, peut-être comprendrais-tu ton rôle d'une façon plus sage. Tiens, dans le fameux monologue, Talma pleurait.

— Et moi je ris, s'écria Trianon.

— Tu vois bien que tu ne suis pas la tradition.

— Si tu n'étais pas mon vieux Martin, dit Trianon, je te tordrais le cou... Est-ce que je suis Talma?

— Non, pas tout à fait, dit le régisseur d'un ton moqueur.

— N'étant pas Talma, dit Trianon, je ne puis pas jouer comme Talma. Était-il maigre comme moi?

— Non, il était gros.

— Était-il petit?

— Il était grand.

— Avait-il ma voix, mon nez, ma bouche, mes jambes, mes yeux? Non, n'est-ce pas? Et tu veux que je reproduise ses gestes, son regard, sa manière de marcher, ses vices, ses qualités. Tout au plus pourrais-je m'habiller comme lui. Encore, à cette époque, on ne savait pas ce que c'était que le costume vrai. Comprends donc, Martin, que je m'appelle Trianon, et que je dois jouer en Trianon.

— Cependant, dit Martin, la tradition...

— Tu oses encore parler de tradition ; quel est le gredin qui a inventé la tradition? Où sont les auteurs qui ont laissé des détails assez exacts sur la manière dont jouait Talma pour que je puisse m'en servir?

—Il y a les connaisseurs, dit Martin.

—Ah! les connaisseurs, les amateurs, les vieillards, qui vous disent : Qu'il était beau! sublime! comme il faisait frissonner la salle! J'admets que leur acteur faisait frissonner la salle; mais a-t-il laissé une recette positive sur la manière de faire frissonner la salle?... Parle, voyons... Comment faisait-il frissonner la salle?

—C'était par un simple geste, un certain coup d'œil, dit le régisseur.

—Je n'en suis pas plus avancé, dit Trianon, avec ton simple geste, ton certain coup d'œil... As-tu pensé à mesurer le geste, à le dessiner, à savoir quel angle faisait son bras; la façon dont il tenait sa main, dont il écartait les doigts?... Son regard est-il peint? peux-tu l'imiter? Essaye de rendre le regard de Talma; je t'achète le regard.

—Quand tu te moquerais de moi.

—Je ne me moque pas, je demande le regard de Talma; tu ne peux pas me le rendre. Je m'en vais t'apprendre la tradition, mon vieux Martin. Je lis Hamlet, je cherche à le comprendre; je le relis, je réfléchis... et je commence à dire le rôle en marchant dans ma chambre, sur le boulevard, peu m'importe; je me regarde dans une grande glace, je me vois marcher, je vois mes gestes, je vois mon masque. Si je suis content de moi, c'est que je comprends le rôle. Je dois rire en étudiant les effets comiques, et je dois pleurer moi-même des pleurs que je ferai répandre dans la salle; j'ai peur des moyens qui feront peur au public. Enfin, il faut qu'en étudiant mon rôle je passe par les sensations que je communiquerai plus tard au parterre; si je n'éprouve pas de sensations, c'est que le rôle est mauvais, la pièce absurde, je n'en

pourrai rien faire à la représentation, et j'ai envie de refuser de jouer, mais je ne suis pas le maître. Le comédien, Martin, trouve tout en lui. Quand il va chercher des effets chez les anciens, il n'est pas comédien.

— Alors tu n'as jamais rien appris en voyant jouer tes camarades ?

— Énormément, s'écria Trianon, j'ai appris à ne pas les imiter. Chez quelques-uns, j'ai trouvé des qualités particulières qui m'ont surpris et que j'ai employées.

— Ah ! tu l'avoues, tu profites en voyant jouer un grand comédien, dit le régisseur, tu te condamnes, tu es dans la tradition.

Trianon sauta sur une chaise et effraya un Anglais qui lisait le *Morning-Herald* en buvant un grog.

— Vieil âne, dit-il, je profite des acteurs vivants parce que je les vois ; mais je ne peux pas me servir d'acteurs enterrés dont il ne reste pas de traces ; toi-même, qui es un homme intelligent, tu ne peux pas me rendre un seul geste de ton Talma.

— Il n'y a pas à raisonner avec toi, dit Martin, tu es écervelé, jeune et orgueilleux.

— Orgueilleux ! s'écria Trianon ; moi, un orgueilleux ! Prouve-moi que je joue une scène au rebours de la vérité, arrête-moi à la répétition quand un mot te semblera faux, et, si tu me le démontres, je change immédiatement.

— Mais tout le monde le pense au théâtre ; l'auteur lui-même est effrayé de la façon dont tu comprends le rôle : il n'y a pas qu'un geste faux, il y en a cent.

— Dis-tu vrai ? demanda Trianon d'un ton grave.

— Oui, mon pauvre ami, tout est faux, ta manière de

marcher, ta voix, tes gestes, c'est baroque; tu jouerais Hamlet les pieds en l'air, la tête en bas, que tu ne serais pas plus ridicule.

— Vraiment? dit Trianon, qui réfléchissait.

— Ce n'est pas moi seul qui le pense, c'est tout le monde.

— Est-ce croyable? disait le comédien, qui les deux coudes sur la table, enfonçait la figure dans ses mains. C'est impossible... ajouta-t-il. Ma mère est contente cependant.

— Les mères, mon petit, trouvent tout beau; mais, tu me crois ton ami, n'est-il pas vrai? Eh bien, je te le dis pour ton bien, il faut revoir ton rôle et changer tes allures. Au théâtre, je prends ton parti devant le directeur et l'auteur, je leur dis que tu exagères tes effets aux premières représentations afin d'arriver à des moyens plus calmes ensuite, et je mens parce que je t'aime... Je sais ce que c'est que la jeunesse, j'ai été jeune aussi, je me croyais le meilleur comédien de la terre... Vois où j'en suis; j'ai une position aujourd'hui, mais j'ai reconnu qu'il ne fallait pas choquer le public par des extravagances. Le public aime le jeu simple et naturel... Tu ne m'écoutes pas, Trianon?

En effet, le comédien n'écoutait plus, il n'entendait pas et souffrait. Tout le monde le trouvait faux; tout le monde pouvait avoir raison; rien ne lui prouvait qu'il était dans le vrai, rien que des sensations isolées, personnelles. Ne pouvait-il pas se tromper la nuit quand, rentré dans sa chambre, il étudiait son rôle aux flambeaux et que seul devant sa glace il ne trouvait que son image réfléchie qui l'applaudissait? Trianon avait rencontré assez de comédiens médiocres dont l'orgueil grandissait en raison de leur peu de talent.

Le public les jugeait mauvais, mais ils ne s'en croyaient pas moins les rois du théâtre. La crainte d'être un comédien vulgaire avait paralysé Trianon, qui resta près d'un quart d'heure sans dire un mot, laissant le vieux régisseur parler pour lui seul. Il se leva par un mouvement spontané.

— Adieu, Martin.

— Tu me laisses partir seul ?

— J'ai mal à la tête.

Et il s'enfuit dans la direction des Champs-Élysées. Le lendemain, le régisseur dit à l'auteur :

— J'ai parlé à Trianon ; il sera plus sage aujourd'hui, vous verrez.

Trianon entra, pâle, les traits fatigués, le corps un peu affaissé.

— Comment vas-tu ? lui dit le régisseur.

— Bien ; je suis content, j'ai étudié depuis que je t'ai quitté, je suis sûr de mon affaire ; ce que tu m'as dit hier m'a profité.

— J'en étais sûr, dit le régisseur ; si tu voulais mettre un peu d'eau dans ton vin, tu irais loin.

La répétition commença. Le premier acte marcha assez bien, l'auteur et le directeur étaient contents de la manière dont Trianon jouait sa scène avec l'Ombre ; mais tout d'un coup il recommence ses gestes désespérés, parcourt le théâtre comme un fou. On lui crie : « Trianon ! Trianon ! » Il n'entend rien, continue ; le régisseur se jette sur lui.

— Arrête ! tu es plus mauvais que jamais.

— Mais je vais vous retirer le rôle, dit l'auteur ; vous compromettez ma pièce, monsieur.

Le directeur se fâche plus fort que l'auteur et dit que

Trianon le fait exprès, qu'il est scandaleux, et qu'il demande à rompre l'engagement. Trianon finit par devenir froid.

— Voulez-vous m'écouter, oui ou non? dit l'auteur. J'ai vu jouer Hamlet par le fameux Kean, et ce n'est pas ça. Je m'en vais vous dire comment Kean entrait en scène.

— Eh! monsieur, dit l'acteur, le régisseur a vu jouer Hamlet par Talma, vous par Kean; d'un côté on me tire pour ressembler à Talma, d'un autre on veut que je joue comme Kean; je n'y puis rien...

— Il est bien question de Talma, dit l'auteur; je ne vous ai pas parlé de Talma... Oui ou non, voulez-vous jouer le rôle comme je l'entends, sinon je vous le retire à la minute?... Dieu merci, il ne manque pas d'acteurs qui seront enchantés de créer Hamlet.

— Monsieur, si vous voulez me donner quelques conseils, je jouerai comme il vous plaira.

— Voilà qui est mieux. Demain matin passez chez moi, nous lirons la pièce ensemble, et je vous jure que vous vous en trouverez bien.

Le lendemain, Trianon va chez son auteur à l'heure dite; il écoute attentivement la lecture, en l'interrompant par des *très-bien!* et des marques d'enthousiasme. Il n'avait pas compris la pièce ainsi; mais maintenant il disait qu'il s'était fait une révélation en lui. Aux répétitions, l'auteur était dans le ravissement; il citait Trianon comme le modèle des comédiens soumis. Martin lui-même, quoique la tradition Kean dérangeât un peu la tradition Talma, était forcé de dire comme l'auteur et de renchérir sur ses éloges. C'est peu de temps après que se donna la première représentation. L'auteur avait fait grand bruit de Trianon dans Paris.

— Vous croirez voir Kean lui-même, disait-il à tous ses amis.

Mais le scandale fut d'autant plus grand que la conduite du comédien avait été rusée. Devant le public, il se dépouilla de tout ce qu'on lui avait enseigné aux répétitions ; il ne tint aucun compte des conseils de l'auteur, il semblait prendre plaisir à faire le contraire.

L'auteur était joué. Il n'y avait plus moyen de reculer, Trianon avait le dessus, il était maître du public, il pouvait ouvrir la porte à toutes ses fantaisies, ses caprices, ses études ; il redevenait le grand Trianon, le comédien qui avait puisé toute sa force dans son tempérament, dans son individualité et dans une fréquentation assidue de la plus grande œuvre de Shakspeare. Les vers de l'auteur, il en faisait bon marché ; il ne prononçait distinctement que ceux qui lui plaisaient. Le comédien se souciait peu de la colère de l'auteur, et il supporta avec beaucoup de patience les reproches de celui-ci.

— Laissez-moi faire, dit-il ; est-ce vous le comédien ? Est-ce vous ou moi qu'on va siffler ou applaudir ? A chacun son métier. Je ne pense pas à refaire vos vers, vous n'avez rien à voir à ma pantomime.

Cette réponse, prononcée avec le ton d'un homme entier dans ses opinions, fit hausser les épaules à l'auteur, qui se retira, laissant Trianon continuer la pièce à sa fantaisie. Le comédien fut admirable dans la scène du cimetière, et le public se laissa aller à son enthousiasme. Les esprits les plus chagrins, de ceux qui se soucient peu des meilleures qualités pour s'attacher aux petits défauts, étaient émus malgré eux ; mais ils faisaient durement payer ce moment

d'admiration involontaire, en insistant sur les côtés baroques du comédien. La fin de *Hamlet* traîna en longueur. Nous ne sommes pas habitués à d'aussi longues représentations, et le dernier acte fut reçu médiocrement; surtout les esprits intelligents furent choqués d'un dénoûment nouveau qui n'avait aucune raison d'être. Hamlet ayant vengé le meurtre de son père, ayant puni les assassins, échappait à leurs embûches et vivait heureux sur son trône. Le beau dénoûment de Shakspeare, qui nous montre au contraire Hamlet, cette pauvre âme, mis à mort après avoir accompli sa mission, était remplacé par un moyen de mélodrame de boulevard : le crime puni, la vertu récompensée.

La pièce, en somme, n'eut pas grand succès : c'était justice. Malgré ses préfaces et les assentiments de ses amis de la critique, qui soutenaient que la France ne pouvait admettre les moyens barbares du poëte anglais, l'auteur fut puni de son sacrilége. Il soutenait que, supposé que Shakspeare eût vécu de notre temps, il eût traité le dénoûment tel qu'il venait d'être refait. Cet ordre de raison tombait évidemment devant le suivant : Si vous n'êtes pas satisfait de l'*Hamlet* de Shakspeare, ne le traduisez pas pour le théâtre. Puisque vous vous dites un des plus fervents admirateurs de l'auteur de *Macbeth*, montrez-le dans son ensemble et ne touchez pas à ses jambes; montrez-le sur le plus riche piédestal que vous pourrez, mais ne mettez pas au contemporain d'Élisabeth des souliers de Franklin. Soyez certain que le sentiment populaire sera contre vous à la moindre profanation. Le peuple n'a pas lu Shakspeare; vous lui montrez *Hamlet*, il ne demande pas mieux que de s'y

intéresser, il aime tout ce qui est beau ; mais aussitôt que vous aurez introduit des idées bourgeoises dans une œuvre grande et fière, le public le verra aussi clairement que si un sauvage trouvait un arbre taillé du parc de Versailles dans une forêt vierge.

Les esprits ignorants ont un instinct merveilleux de ces choses ; ils ne se rendent pas compte des *raccords*, ils ne les jugent pas scientifiquement, mais ils en sont aussi vivement blessés qu'un musicien qui entend accompagner en *mineur* une mélodie en *majeur*. C'est ce qui explique le peu de succès qu'eut *Hamlet*, soutenu seulement pendant quinze représentations, grâce au génie de l'acteur, tandis que l'auteur mettait la chute de sa traduction sur le compte du comédien.

Je perdis de vue Trianon et je n'entendis que rarement parler de lui, à l'exception d'un incident dont les journaux rendirent compte. Il y avait au même théâtre que lui un de ces beaux comédiens à barbe et moustaches romantiques, qui avait conservé les manières théâtrales du temps de Buridan. Les femmes adoraient ce bel acteur, qui, par un geste favori, abaissait lentement ses paupières sur deux grands yeux taillés en amandes. Il appartenait à cette classe de comédiens qui flattent le public, qui lancent des coups d'œil langoureux dans la salle, et dont chaque geste semble dire : Regardez-moi, je suis si beau ! En effet, il était convenablement bâti. Ses principaux effets dramatiques venaient de costumes étudiés avec soin, presque toujours riches, qu'il portait avec une espèce de sans-gêne cachant de longues études. Les auteurs ne manquaient jamais d'écrire un beau rôle qui devait contenir ces mots : *manant*,

gentilhomme, car il les disait depuis vingt ans avec une exagération chérie du public féminin. Toutes ses phrases devaient être coulées dans un certain moule où l'idée prend la forme ronflante. Il aurait été incapable de dire : *Bonjour, messieurs*, mais il disait : *Salut, messeigneurs*, avec un accent supérieur. Aussi, le soir, quand il sortait du théâtre, trouvait-il dans la loge du concierge nombre de petits billets parfumés contenant des déclarations, des invitations à souper de femmes qui ont la manie d'aimer les comédiens.

Trianon contrastait par sa grande simplicité avec le beau premier rôle. Jamais en jouant on ne le vit regarder dans la salle; il ne parlait pas au public, mais aux acteurs. Sur les planches, il oubliait qu'une foule énorme le contemplait; il agissait et marchait comme si un mur l'eût séparé du parterre. Il fallait les applaudissements du dehors pour lui rappeler qu'il jouait un rôle, car une fois entré dans l'habit d'Hamlet, il était devenu Hamlet. Jamais on ne vit Trianon lancer pendant une scène quelqu'une de ces plaisanteries que les acteurs français aiment tant à montrer, prouvant par là au public qu'ils sont fiers de ne pas oublier qu'ils sont plaisants tout en exerçant l'état de comédien. Dans la conversation avec le fossoyeur, celui-ci, qui était un goguenard de profession, pendant qu'Hamlet monologue, lui ayant soufflé à voix basse : « Ah! vous dirai-je, maman, ce qui cause mon tourment? » Trianon l'attendit dans les coulisses, le prit à la gorge et lui déclara que, s'il recommençait ses facéties en sa présence, il le traînerait à genoux devant la loge du souffleur et le forcerait de demander pardon au public. Par ces raisons, le comédien était mal vu de ses camarades. Comme il apportait au théâtre,

aux répétitions, ses inquiétudes, son travail perpétuel du cerveau, son sérieux et ses croyances, Trianon passait pour un être bizarre, colère et méchant, qui ne supportait pas le plus petit mot pour rire. Cependant, hors des coulisses, Trianon était la nature la plus douce de la terre, affectueuse, bonne, sensible à l'excès; mais aussitôt que son art le tenait, il n'appartenait plus à la vie. Souffrant des difficultés énormes de l'art théâtral, cherchant à les vaincre, il ne comprenait pas pourquoi chacun n'en faisait pas autant que lui. Il eût voulu que le dernier des figurants comprît l'importance de la pièce. Aussi il se faisait de grands ennemis dans les médiocrités qui peuplent les planches, et il jouait le rôle d'un réformateur que personne ne se soucie d'écouter.

La scène du duel faillit avoir des suites sérieuses : le rôle de Laertes était tenu par le beau comédien, qui, n'ayant cette fois qu'un modeste rôle, avait pensé à s'y montrer sous le côté des formes. Pour cela, il saisissait les épées en gentilhomme, se posait avec complaisance, et ne demandait pas mieux que de parader un quart d'heure devant le public. Trianon, qui apportait une grande conscience dans les plus petits détails, prit des leçons d'armes un mois avant la représentation, se rompant aux exercices élémentaires, afin, le jour venu, de ne pas faire de fautes contre les règles; mais il abandonna ce qu'il avait appris pour se battre avec violence et impétuosité, ce qui est dans le caractère exalté d'Hamlet. Le beau comédien, son adversaire, qui, lui aussi, savait les armes, voyait tous ses effets rompus par un tel furieux; il y eut même à ce propos une querelle de coulisses pour laquelle Trianon prit

à témoin le directeur, lui demandant si Hamlet doit se battre de sang-froid, comme un maître d'armes, quand il a à venger la mort de son père.

— Vous, dit-il au comédien, vous n'êtes qu'un instrument du roi, vous devez chercher à me tuer, vous tirez parti de toutes les ressources de l'escrime; mais cela est froid et calculé, parce que vous n'apportez pas la même passion que moi.

Le directeur, qui aurait donné dix acteurs tels que Trianon pour son beau comédien, fut obligé de convenir que Trianon avait raison. Mais à une représentation, Hamlet se laissa emporter et fondit sur son adversaire avec une rage et un emportement tels qu'il lui fit des marques violentes, quoique les épées fussent mouchetées. La jalousie et la malignité s'emparèrent de ce fait; le beau comédien contrefit le malade pendant deux jours, et le bruit se répandit parmi tous les acteurs de Paris que Trianon, pour se venger d'un acteur aimé du public, avait essayé de le blesser.

Trianon connut alors ce que peuvent la sourde jalousie, les basses haines de ses camarades, qui ne pouvaient lui pardonner d'avoir été malmenés par la critique, à l'occasion de l'*Hamlet*. En effet, qu'on admirât ou non Trianon, il ne faisait pas moins l'effet d'une lumière électrique entourée de lampions. Sa façon de jouer rompait tellement avec les habitudes de ses camarades, que le plus ignorant des spectateurs devait être frappé de l'accent de sincérité qui se manifestait à chacune de ses paroles. Quand il donnait des conseils aux comédiens, on sentait combien Trianon était nourri de Shakspeare, combien il le comprenait, et combien

il désirait faire passer ses convictions dans la bande ; mais c'étaient des cabotins orgueilleux qui n'étaient pas de force à rendre le drame du grand poëte anglais. Leur métier était d'apprendre des rôles, de se lever tard, d'aller aux répétitions en s'ennuyant, de rêver à des parties de billard, et, le jour de la représentation, de montrer à nu leur impuissance et leur médiocrité.

Le drame ne se joua guère qu'une quinzaine; et cependant chaque jour amenait une anecdote nouvelle sur Trianon : ses ennemis, comme tous les ennemis du monde, contribuaient pour une bonne part à sa réputation, soit en inventant des calomnies contre lui, soit en dénaturant ses actions, soit en commentant ses propres paroles. S'il est vrai que les oreilles tintent à celui dont il est question ailleurs, Trianon aurait dû être tourmenté de bourdonnements sans interruption. Il ne faisait rien comme personne, disait-on; il se grimait la figure avec des drogues particulières.

Les comédiens achetaient les grands journaux qui critiquaient le jeu de Trianon et on les lisait à haute voix dans les coulisses; d'autres feignaient de le plaindre et lui montraient ces feuilles, lui disant qu'un journaliste qui écrirait de pareilles choses sur leur compte passerait un mauvais quart d'heure. On comptait sur sa nature fiévreuse, et l'on espérait un scandale ; les comédiens n'aiment pas les journalistes, et n'auraient pas été fâchés d'en faire insulter un par Trianon, sauf à l'abandonner aux suites de cette esclandre. C'est par la connaissance de tels faits que les comédiens avaient essayé de le mettre aux prises avec un journaliste. Bientôt Trianon rencontra au café du théâtre

un de ceux qui l'avaient le plus malmené dans une feuille de théâtre.

— Est-ce que vous croyez un mot de ce que vous avez écrit sur mon compte? lui demanda Trianon.

— Mais, certainement.

— Eh bien! monsieur, tant pis pour vous.

Il n'en dit pas davantage et lui tourna le dos.

La dernière aventure de Trianon montrait assez à quel emportement il pouvait se laisser aller quand il croyait qu'on se moquait de lui. Un de ces dessinateurs dont le métier est de reproduire les traits d'un comédien, son costume dans les principales scènes, invita Trianon à se rendre à son atelier pour lui poser une esquisse. Trianon n'avait pas grande sympathie pour le dessinateur, qu'il trouvait perpétuellement dans les coulisses, en train de jouer quelque farce; cependant il obéit à l'habitude et se rendit un matin à l'atelier du peintre. Il sonne, il entre, et à peine a-t-il fait quelques pas qu'il entend une détonation; très-nerveux de sa nature, le comédien tressaute et marche encore lorsque le bruit recommence : le peintre rit aux éclats d'avoir semé des pois fulminants dans un endroit obscur et d'avoir inquiété Trianon. Il introduit le comédien dans l'atelier et le prie d'attendre quelques minutes. Trianon, moulu des fatigues de la répétition, tombe sur un divan, dans cette position si enviée des gens brisés, heureux de ne penser à rien. Une porte s'ouvre, un ours blanc paraît et fait entendre un grognement terrible; le comédien tressaillit en voyant avancer vers lui l'ours blanc; mais en entendant un second grognement il redevient calme, car il a reconnu un faux ours; le peintre est certainement dans cette peau.

Cependant l'ours avance toujours et se dispose à mettre ses pattes sur l'épaule du comédien, qui, sans rien dire, donne un énorme coup de poing sur la tête de l'ours. Le peintre croit que sa plaisanterie a réussi et que la terreur est dans l'âme de Trianon; il continue à rôder autour de lui et reçoit un violent coup de pied qui lui fait pousser un cri moitié ours, moitié homme. A la fin, le comédien, impatienté de la sottise du peintre, le prend à bras le corps, lutte avec lui et le renverse à terre. L'ours crie: « C'est moi! tu ne me reconnais donc pas? » Trianon, sans paraître remarquer cette parole humaine, prend un paquet de cordes qui se trouve à sa portée, lie les pattes du malheureux ours vaincu, et s'en va en le laissant étendu sur le plancher.

Quand je fis la connaissance de Trianon, il était sans engagement et sans espérance d'engagement; mais c'était une nature croyante, quoique maladive, qui retrouvait de nouvelles forces dans l'adversité. Plus il se sentait bas aujourd'hui, plus il se voyait grand demain. Le comédien souffrait momentanément des milles tracasseries dont les gens médiocres couvrent un homme supérieur; aussitôt la part faite à ces irritations, il se relevait plus fier que jamais, poursuivant avec passion ses études favorites.

— Tout l'art dramatique consiste dans la pantomime, me dit-il un jour; certes la voix est quelque chose, mais je mets le geste en premier. Le jeu de la physionomie est également une affaire de pantomime, et c'est justement ce à quoi on pense le moins. La grande affaire des jeunes comédiens est d'étudier la diction: ils apprennent comme une sorte de mélopée soit tragique ou comique avec laquelle ils viennent jouer Racine ou Molière; mais leurs bras sont

de bois, leurs jambes sont en fer et leur figure ressemble à une belle tête de coiffeur. Je préfère entendre un perroquet crier *vive le roi* ou demander *à déjeûner*. Si j'avais quelque puissance, continua Trianon, je vous le dis à vous, à tout autre je n'oserais en parler, j'ai une idée qui me poursuit depuis longtemps, et qui, exécutée sagement, ferait de bons comédiens. Le Conservatoire, tel que je le comprends, je l'ai découvert au Jardin-des-Plantes.

Et le comédien s'arrêta en me voyant sourire.

— Avez-vous vu quelquefois le palais des singes? Eh bien! dit Trianon, supposons qu'on m'amène un jeune garçon qui se destine au théâtre; vous me savez assez d'intelligence pour reconnaître s'il a en lui quelque germe; d'ailleurs, si je me trompe, je le saurai au bout de deux jours. Je fais enfermer mon futur comédien dans le palais des singes au Jardin-des-Plantes. Là je le laisse seul avec un singe. Mon homme reste sans nourriture; naturellement à la fin de la journée il a faim, et, comme il n'y a pas de gardien qui vienne lui apporter à manger, il faut qu'il se fasse un ami du singe à tel point que l'animal juge à propos de partager sa nourriture avec l'homme. Or, pour devenir ami du singe, il faut déjà une certaine souplesse de naturel; pour que l'homme fasse comprendre à l'animal qu'il a faim, il ne peut employer que des gestes: si le singe consent à partager son repas avec l'homme, c'est qu'il a compris les gestes de mon comédien. Des gestes d'homme qu'un animal peut saisir sont des gestes justes. Donc c'est un grand pantomimiste, soyez-en persuadé. Je n'hésiterai pas à lui confier un rôle dans l'ouvrage le plus sublime.

— Mais, dis-je, si le singe n'apporte pas de nourriture?

— Oh! dit Trianon, mon homme n'a pas l'instinct dramatique, il n'a pas pu accomplir la première de mes épreuves, il ne sera jamais bon à rien.

— Il peut arriver, répondis-je, que le singe, par gourmandise ou par caprice, ne veuille pas faire les honneurs de sa table à votre débutant.

— Pardonnez-moi, dit Trianon; d'ailleurs vous pensez bien que je choisirai un animal d'une voracité pas trop énorme.

— Et les femmes? dis-je à Trianon.

— Oh! les actrices, dit celui-ci en soupirant, jamais je n'arriverai à les faire entrer dans mon conservatoire du Jardin-des-Plantes. Les actrices! s'écria-t-il, les actrices! il n'y a rien à en faire... Vous en rencontrez une par hasard qui a le diable au corps, qui ne craint pas de se casser la tête en descendant d'un escalier comme madame Dorval, mais ces femmes-là sont des phénix... Si vous saviez comme j'ai souffert des actrices... Vous vous rappelez bien la Orry, qui jouait Ophélie avec moi?

— Oui, elle était bien mauvaise...

— Si elle n'eût été que mauvaise actrice; mais ce n'était pas même une femme, c'était un banquier... Vous n'avez donc pas remarqué son œil froid et calme, sa bouche d'usurier... Ah! les femmes d'argent au théâtre... pas de cœur... Elle aurait mené une vie dévergondée, elle aurait trompé trente-six amants à la fois, elle pouvait être une grande comédienne; malheureusement elle ne trompait personne, elle n'avait jamais aimé que l'or, les actions de chemin de fer et les coupons de rentes. Qui est-ce qui a poussé les comédiennes dans cette voie-là? Les malheureuses! elles

ne veulent plus mourir à l'hôpital. C'est une honte! Que voulez-vous faire de pareilles femmes au théâtre? L'argent leur a glacé le cœur; il leur est impossible de trouver un cri, un geste vrai. L'habitude de vivre avec des gens d'argent leur fait avancer les mains comme pour recevoir un sac de louis ou un portefeuille; en un moment tout devient faux en elles, aussitôt qu'elles ont mis leur corps en exploitation régulière, rapportant tant, bon an mal an. Elles jouent la comédie, le drame, le vaudeville, parce que cela les pose, les fait admirer, les met en montre; on devrait les envoyer tourner, en costume décolleté, chez les marchandes de modes à la place des poupées de cire.

Voyez-vous un comédien, un homme qui pense, qui sent vivement, et qui adresse une déclaration à une telle actrice; il a pensé qu'il l'échaufferait à force d'émotions, qu'il lui remuerait le cœur, les entrailles; et rien... Vous avez toujours devant vous cette femme qui fait des multiplications en dedans, qui *fait l'œil* à quelqu'un ou à quelques-uns de l'orchestre, et qui vous répond avec la même voix qu'elle a en discutant chez son agent de change. Son costume n'est pas plus vrai que sa voix: n'importe comment elle s'habille, vous retrouvez à tout moment les goûts de la femme entretenue. Pas de cœur, vous dis-je, pas de cœur. Je suis sorti quelquefois de scène en grinçant des dents contre la Orry; une fois seulement elle apporta dans son rôle une certaine tristesse, mais qui n'avait rien de commun avec la mélancolie d'Ophélie. Cette fille, depuis quelque temps, affectait une grande passion pour un des plus élégants jeunes hommes du boulevard qui s'appelle

le comte Villot, un beau garçon très-spirituel, à ce que vous allez voir.

Le jeune comte avait hérité d'une quarantaine de mille livres de rente, et, en sa qualité d'héritier, il ne croyait pas absolument à la passion de la Orry. Cependant, comme elle le poursuivait partout, comme elle avait l'air de se compromettre pour lui, le comte accepte un souper chez la Orry; il y passe la nuit et s'en va le matin. Puis on n'entend plus parler de lui. Notre Ophélie se plaint, lui fait parler, le comte ne répond pas; enfin, poussée à bout, l'actrice lui écrit qu'il est étonnant qu'on ne l'ait pas revu à la suite du souper.

Le soir, en venant au théâtre, la Orry trouve chez le concierge du théâtre un billet par lequel l'amant s'excusait d'avoir oublié sa petite dette de souper en envoyant un louis. Ce jour-là j'ai été vengé, et peut-être, si la Orry avait pu être volée coup sur coup par ses amants, peut-être eût-elle reconnu que l'art ne vole pas. Elle était d'autant plus honteuse qu'elle avait confié l'histoire à une rusée qui s'empressa de la répéter à tout le théâtre. Aussi joua-t-elle Ophélie tristement. Quand j'y pense, je suis encore heureux, s'écria Trianon en sautant. Pourquoi ces créatures-là ne s'engagent-elles pas dans les tableaux vivants? elles ont tout ce qu'il faut pour réussir; point, elles viennent toucher à Shakspeare... Ah! que je leur en veux!... Aussitôt que je vois une comédienne regarder dans l'orchestre ou à l'avant-scène, je me dis : Nous sommes perdus; elle ne pensera plus à son rôle, elle ne pensera plus au public; elle pense à quelqu'un... Tous les théâtres sont pleins de ces femmes, et il faut les connaître dans la vie

privée, même celles à qui l'on trouve de l'esprit. C'est une sorte de langage qu'elles ont appris avec les poëtes et les peintres, qu'elles répètent avec une certitude renversante. On est effarouché d'abord de cette espèce d'esprit, bientôt on finit par s'apercevoir que tout cela est appris comme une grammaire, et on donnerait cent francs pour entendre causer un chiffonnier, parce que celui-là ne va pas chercher ses pensées dans les ateliers ni dans les vaudevilles. J'ai remarqué, continua Trianon, que les acteurs étrangers apportent beaucoup plus de passions que nous dans leur art. Ils s'y mettent tout entiers et en jouissent les premiers.

On m'a mené presque de force voir la Tedesca, une danseuse espagnole; je me fis prier d'abord, ayant quelque haine contre les danseuses françaises; cependant, aussitôt les premiers pas de la Tedesca, je me suis senti pris, j'étais un amateur fou de danses parce que je venais d'avoir une révélation. J'avais devant moi sur les planches une femme qui croyait à son affaire et qui était heureuse comme un enfant qui saute à la corde. Je ne vous parlerai pas de sa façon particulière de danser : toutes sont bonnes quand elles sont sincères; mais j'ai remarqué un fait qui montre le profond amour de la Tedesca pour la danse. Elle avait terminé sa scène, une longue scène très-fatigante; une autre danseuse venait la remplacer. Vous croyez que la Tedesca va retourner dans la coulisse, tomber épuisée de fatigue dans les bras de sa femme de chambre, se faire entortiller d'un grand châle. Peuh! cela est bon pour nos danseuses françaises. La Tedesca restait au fond du théâtre et se mettait à rouler des castagnettes avec l'animation d'un ga-

min qui suit des tambours, deux morceaux de faïence dans la main. Cette action m'a ému, oui, ému, car j'y ai vu toutes sortes de bonnes qualités. La Tedesca, la tête de la troupe, le premier sujet, l'étoile, comme on dit dans le dictionnaire de théâtre et de feuilleton, cette femme applaudie servant d'orchestre à une autre danseuse, à une rivale... jamais vous ne verrez cela dans aucun théâtre français, où l'ambition et l'orgueil sont démesurés. Et j'ai appris, par des camarades, un fait qui a rapport aussi à ces danseuses. La mère de la Tedesca est une femme fort âgée, pouvant à peine marcher, à cause de son embonpoint. Les jours de représentation de la troupe, elle venait dans les coulisses avec ses castagnettes, et elle les faisait claquer avec rage, comme si elle avait encore vingt ans. Cet exercice la mettait en nage; eh bien! elle se croyait dans son pays! elle oubliait le théâtre, les coulisses; peut-être d'ailleurs la Tedesca reconnaissait-elle le son particulier de ces castagnettes, tenues par une vieille main enthousiaste.

Nous avons trop d'esprit, l'esprit nous perd tous les jours, dit Trianon... Ah! l'esprit français! quelle fâcheuse qualité, qui est la perte de toute croyance, de toute naïveté. Chacun tire à soi l'extraordinaire, le bizarre, pour faire de l'effet, et il arrive des artistes nouveaux qui veulent renchérir là-dessus et qui se tortillent dans tous les sens pour amener les résultats que vous savez. Je ne nie pas, continua le comédien, qu'il n'y ait dans les arts des êtres en dehors de toutes les formes reçues; mais ce sont des êtres incomplets, qui ont des défauts et des qualités extrêmes, qui tombent des nuages sur la terre, et qui n'y ont

pas plus tôt pris pied qu'ils s'envolent. Ces natures exceptionnelles ont existé de tous les temps et ont beaucoup souffert; mais, quand je vois d'honnêtes gens qui se mettent en quatre pour paraître singuliers, je me dis: Voilà des personnes qui se préparent une destinée amère et une triste fin. Cela est bon quand ils sont jeunes; on les trouve drôles comme de jeunes chats qui font des cabrioles; mais, quand arrive l'âge plus sérieux où ils réfléchissent que leurs grimaces ne les ont menés à rien, ils veulent rattraper le simple, le naturel, et ils ne trouvent que le terre à terre.

J'admirais à part moi combien Trianon se servait vis-à-vis des autres des reproches qui lui étaient adressés de partout, et ces idées saines dans la bouche du bizarre acteur prouvaient assez combien un jeu excentrique était personnel à sa nature; cependant je voulus le tâter jusqu'au bout.

— Des comédiens, lui dis-je, se plaignent de ce que vous ne voulez pas vous mettre au diapason.

Trianon éclatera de rire.

— Ah! on vous a parlé du diapason?

— Oui. Cela m'a fort surpris; je ne connaissais jusqu'ici de diapason qu'en musique; mais un comédien m'a expliqué qu'il y avait une certaine tonalité de convention dans le drame ou la comédie, que chacun s'y mettait même sans le vouloir, et que vous les dérangiez beaucoup par votre changement de diapason.

— Tout cela sent le Conservatoire, dit Trianon; le plus extraordinaire est qu'au boulevard du Temple les comédiens subissent de pareilles règles. Puis-je raisonnablement

dire le rôle d'Hamlet sur une tonalité qui, quoique vaste, me gêne encore dans ses règles. M'avez-vous entendu faire des fautes vocales? enfin m'avez-vous entendu parler faux? Non. Eh bien! du moment que je ne parle pas faux, je ne trouble pas leur concert et mes camarades n'ont rien à y voir. Je n'admets pas leur diapason... S'ils ont été quelquefois victimes de *Frédérick*, cela ne me regarde en rien. *Frédérick* est un rusé comédien; il veut être le maître au théâtre; il n'admet pas d'intelligence dramatique à côté de lui, tout au plus veut-il des capacités. *Frédérick* est même jaloux d'une femme; si elle avait des effets trop marqués dans un drame, il ne consentirait pas à jouer le drame. Vous pensez que je ne vous fais pas là des cancans de coulisses. Il s'agit de regarder *Frédérick* dans une loge, assistant à une première représentation dans un autre théâtre que le sien. Tout le temps que jouera un acteur remarquable, il grognera, il se remuera ou bien il fera semblant de dormir, comme si l'acteur ne valait pas la peine d'être écouté; mais, aussitôt qu'une honnête médiocrité aura paru et dit quelques mots, vous verrez *Frédérick* se réveiller, s'enthousiasmer, pousser des grognements approbateurs, crier bravo, applaudir, enfin jouer une très-comique comédie... Voilà *Frédérick*. Au théâtre, c'est autre chose. Un jour, on engage pour jouer avec lui un jeune homme, beau garçon et qui avait pour toute qualité un organe remarquable dans le médium de la voix. Aux répétitions *Frédérick* se tournait vers son troupeau de médiocrités dont il avait fait des esclaves dévoués :

— Quel crétin que ce garçon-là!

Au directeur il disait :

— Comment avez-vous pu jeter ainsi dix mille francs à l'eau en engageant cet homme?

Et tout le théâtre croyait à la sincérité de *Frédérick;* mais cela ne lui suffisait pas; il ne fut content qu'après avoir trouvé une forte ruse.

— Monsieur, dit-il à l'acteur qui, plusieurs fois dans le drame, devait se trouver seul avec lui, je ne vous entends pas; veuillez répéter la phrase.

L'autre répète bonnement sans se douter du tour.

— Plus haut, monsieur, s'il vous plaît.

Le comédien hausse un peu la voix.

— Mais, monsieur, votre voix se perd dans le trou du souffleur; à peine si le chef d'orchestre vous entendra.

Le débutant hausse encore le ton.

— On voit bien, monsieur, que vous sortez d'un théâtre de province; vous êtes habitué à de petites salles; croyez-moi, parlez plus haut. Si vous continuez sur ce ton, nous ne jouerons pas la pièce jusqu'au bout; vous ne connaissez guère les voyoux: ils veulent tout entendre.

Le malheureux débutant haussa de deux notes sa voix ordinaire; il fut exécrable, car sa voix n'était agréable que dans les cordes moyennes. Comme tous les gens qui se forcent, il était aussi maladroit qu'un perruquier qui voudrait fabriquer de la chandelle. *Frédérick* fut charmant dès lors pour son nouveau camarade, qui n'avait eu aucun succès. Si je vous parle de *Frédérick*, c'est pour vous faire comprendre à fond cette question de diapason; mes camarades ont cru que dans *Hamlet* je voulais jouer cette même comédie; mais jamais je ne me suis inquiété de leur tonalité; j'étudie la mienne et je

les laisse libres de chanter leur rôle comme il leur plaît.

La conversation de Trianon m'intéressait au plus haut degré; constamment proccupé de son art, je le rencontrais toujours réfléchissant, et je ne le voyais pas cinq minutes qu'il ne me fît quelque observation intéressante sur l'art dramatique.

— Mon cher ami, me dit-il un jour près du Château-d'Eau, n'êtes-vous pas fâché de ce que je vous ai quitté si brusquement la dernière fois ? Je vous avoue que j'étais froissé, et j'avais tort. Ce mot d'*instrumentiste*, que vous m'avez lancé tout d'un coup, m'a humilié sur le moment. J'ai beaucoup réfléchi depuis. Oui, certainement, dans l'échelle des arts, le comédien n'est qu'un instrumentiste.

— Je suis content, Trianon, que vous soyez de mon avis.

— Il est très-difficile, dit le comédien, de jouer du violon; j'ai causé avec un ami... Quelle mécanique terrible à dévider que ces doigts, que cet archet, que ce bras gauche. Et pour comprendre un maître, pour rendre des pensées justes, sans efforts, sans augmentation, sans variations, sans *farces*... Oui, un instrumentiste sérieux est encore un homme rare... Nous ne sommes que des instrumentistes, les esclaves des poëtes, et je crois que nous pouvons être orgueilleux quand nous les rendons juste... Mais il faut les comprendre, et cela n'est pas facile... Je vais comme tout le monde voir jouer des vaudevilles, des drôleries; cela a une importance médiocre; vous ne sauriez croire combien je souffre quand je vois le comique introduire des plaisanteries à côté de celles de l'auteur; cela jure comme un repeint dans un tableau. Si j'étais directeur de théâtre, je condamnerais à cent francs d'amende tout

comédien qui se serait permis d'introduire un mot de lui dans une pièce.

— Vous êtes dur, Trianon.

— Oh! non, je vous assure; il y a déjà tant de gestes qu'on ne peut empêcher; ces mots sur lesquels l'acteur appuie avec intention, comme s'il doutait de l'intelligence du public. Et ces comédiens qui s'avancent vers le trou du souffleur, qui s'arrêtent au milieu de la phrase; on sent qu'ils pensent : je vais vous dire quelque chose de très-drôle. Cela fait pitié. Le public comprend ou ne comprend pas. S'il n'a pas d'intelligencc, rien ne lui en donnera; s'il en a, ce n'est pas en soulignant les mots qu'on les lui fait comprendre.

— Puisque nous disons du mal des comédiens, lui dis-je, j'ai encore une observation à vous soumettre qui me paraît résumer en un mot leur orgueil de Titans : quand ils ont étudié un rôle et qu'ils l'ont joué, ils disent avoir créé un rôle...

Trianon ne répondit pas.

— A quoi voulez-vous en venir? me dit-il.

— Ce mot *créer* ne vous choque-t-il pas?

— Il est tellement passé dans la langue, dit Trianon, que j'y étais habitué et que peut-être je m'en serais servi. La coutume est, en effet, aveuglante. Nous serions blessés d'entendre dire que Shakspeare a créé de grands drames, et le moindre cabotin s'entend dire par des journaux qu'il a créé un rôle.

— Voilà où nous conduit tous les jours l'asservissement des écrivains. Ils finissent par prendre au sérieux les mots inventés par l'orgueil des coulisses, et il arrive

qu'un drôle a fait, à lui seul, plus de créations que Dieu.

— Vous allez bien loin, me dit Trianon; mais il faudrait savoir d'où part le mot et à quelle époque il a été employé pour la première fois. Peut-être un grand comédien, n'acceptant pas ce rôle d'*instrumentiste* que vous lui accordez, s'est-il révolté et a-t-il imaginé de se poser en créateur, insistant sur le mot et le répétant de telle sorte qu'il a fini par prendre racine. Notre rôle est double : d'un côté, je veux bien être l'esclave du poëte; mais, de l'autre, je reprends ma liberté et j'apparais au public tel qu'il oublie l'auteur, qu'il ne se demande pas si je suis un simple interprète, qu'il m'applaudit, moi acteur, et qu'il se soucie fort peu de la pensée qui dirige mes gestes. Dans une première représentation, l'honneur revient presque tout entier à l'auteur; aussi a-t-il un public particulier, ses amis, ses parents, ses confrères; mais, le lendemain, il court sur les boulevards, chez les petits bourgeois, dans les ateliers, ce seul bruit : *La pièce a réussi*, ou bien : *La pièce n'a pas réussi*. Pensez-vous que ce vrai public pense à l'auteur? Pas du tout. Le public veut être ému, intéressé; l'acteur rend bien ou mal la situation du drame, et l'acteur est applaudi ou sifflé parce qu'il est l'être le plus visible, celui qui concourt le plus apparemment à la pièce; quant à l'auteur, on ne le voit pas et on l'oublie. Vous brûlez du charbon de terre dans votre cheminée, et vous ne pensez guère au mineur qui passe sa vie à extraire ce charbon de terre. D'ailleurs nous avons droit à ces applaudissements publics, à ces enthousiasmes visibles, à ces appointements élevés, que quelquefois on nous reproche avec dureté. Le poëte qui meurt

à trente ans a vécu, j'en suis sûr, d'autant de sensations que le poëte qui meurt à cinquante ans. Pour les êtres organisés délicatement, plus la vie est courte, plus elle est mieux remplie. Les comédiens vivent peu, ils vivent seulement le temps de leur vie. Quand le comédien est mort, qu'est-ce? un souvenir pour quelques vieillards qui se font moquer d'eux par les jeunes gens. C'est ce qui justifie jusqu'à un certain point la part de fortune, d'honneurs, de bravos, qu'ils recueillent pendant leur vie. Morts, on les enterre dans l'*Almanach des Spectacles*, et c'est un petit enterrement, un convoi de dernière classe tout à fait.

Un matin Trianon accourt chez moi, un journal à la main.

— Mon ami, que je suis heureux! Tout ce que j'avais dit à la répétition de *Hamlet* est confirmé. Si vous saviez ce que j'ai lu!

— Qu'est-ce?

— Attendez, j'ai monté trop vite vos escaliers et je suis fatigué. Vous vous rappelez ce beau morceau, dans *Hamlet*, où il est démontré qu'un mendiant peut manger un roi? Ce passage avait été supprimé à la représentation.

— Je ne le sais que trop; j'attendais toujours cet endroit si comique et je fus désolé de la mutilation.

— Et moi, dit Trianon, j'ai bataillé tant que j'ai pu aux répétitions; je n'en avais pas le droit, cela ne me regardait pas, mais j'étais appuyé par l'auteur, et pour la première fois nous nous entendions. Le directeur disait: « Jamais le public n'acceptera cette grossièreté; ce n'est pas fin, ce n'est pas là de l'esprit français. » Je crois bien. Il y a une chose à remarquer, toutes les fois qu'un homme médiocre

s'entête contre quelque chose qui dépasse son esprit, il se rejette sur le public, il prend le public à témoin, il se dit le représentant du public, il met des sottises sur le dos du public; ce pauvre public a servi bien des fois à masquer des mauvais vouloirs et des inepties. Enfin notre directeur ne voulut pas entendre parler de cette nouvelle cuisine. Vous rappelez-vous bien le fameux dialogue entre le roi et Hamlet?

— J'en ai l'idée, mais je ne saurais dire les détails.

— Alors il est nécessaire de vous le réciter pour vous le mettre en mémoire.

Et Trianon se mit à déclamer les deux rôles.

LE ROI. Eh bien! Hamlet, où est Polonius?

HAMLET. A souper.

LE ROI. A souper. Où?

HAMLET. Non pas dans un lieu où il mange, mais où il est mangé. Un certain congrès de vers politiques s'est réuni autour de lui. Votre ver est votre véritable souverain en fait de nourriture; pour nous engraisser, nous engraissons toutes les créatures de Dieu; et pour qui nous engraissons-nous? pour les vers. Votre roi gras ou votre mendiant dîne; ce n'est que le même repas, mais diversement accommodé: deux plats pour la même table; c'est la fin de tous.

LE ROI. Hélas! hélas!

HAMLET. Il peut arriver qu'un homme pêche avec le ver qui a mangé d'un roi, et qu'il mange du poisson qui a avalé ce ver.

LE ROI. Que veux-tu dire?

HAMLET. Rien ; vous prouver seulement comment un roi peut traverser l'estomac d'un mendiant.

— Faut-il être directeur de théâtre, s'écria Trianon, pour couper de pareilles choses ! Enfin il disait que cela était contre la nature, que cela soulevait le cœur rien que d'y penser, qu'il y avait déjà assez de têtes de mort, de fossoyeurs, de plaisanteries de croque-morts, et que l'auteur devait lui savoir déjà beaucoup de gré d'avoir laissé presque en totalité la scène du cimetière. Jugez de mon bonheur, continua le comédien ; ce matin, je tombe sur un vieux journal, un numéro de *la Gazette des Tribunaux*, et j'y trouve la confirmation de la fameuse scène de Shakspeare. Je vous avertis qu'il s'agit d'une petite chanson de bon enfant, faite sans façon ; mais je voudrais bien connaître le brave homme qui l'a faite. Il était traduit devant la police correctionnelle pour avoir pêché sans autorisation, et il disait aux juges qu'il avait l'habitude de chanter pour attirer les poissons, qu'il ne faisait de tort à personne et qu'il ne pensait pas à inquiéter le gouvernement. « Lisez-la, disait-il aux juges ; je ne peux pas vous la chanter ici, bien sûr, parce qu'il faut être au bord de l'eau pour qu'elle ait tout son charme. » Comme vous allez le voir, c'est un dialogue entre le goujon et le ver.

LE GOUJON.

Toi qui n'es pas d'ici,
Que viens-tu faire
A Bercy ?

LE VER.

Celui qui m'envoie ici

N'est pas loin d'ici,
Dieu merci!
Si tu me manges, il te mangera aussi.

LE GOUJON.

Merci.

— Voilà-t-il pas une bonne drôlerie? continua Trianon. Le rapport avec le fragment du vieux Shakspeare n'est pas difficile à saisir, et cependant ce pauvre homme, on peut en juger par sa chanson, n'avait jamais lu *Hamlet*. Vous m'accusez peut-être d'enfantillage; cela m'a plu peut-être parce que j'ai la tête pleine d'*Hamlet* et que tout ce qui s'y rapporte m'intéresse.

Il y a à Paris quelques gens peu nombreux qui vivent tout à fait d'une vie étrangère à la société; ils vivent uniquement de l'art; ils s'y sont jetés à corps perdu., ne connaissent ni père, ni mère, ni femme, ni enfants; pour eux, la famille se compose de cinq ou six personnes qui éprouvent les mêmes sensations, les mêmes jouissances, les mêmes souffrances. Tout ce qui est en dehors de l'art leur échappe; la politique les ahurit, les moindres besoins de la vie pratique les effrayent. Malheur à eux s'ils ne rencontrent pas un ange de dévouement qui accepte leurs douces manies, leurs innocentes joies, qui les console de leurs vifs chagrins et qui les relève de temps en temps! Trianon était un de ces rares hommes entrés dans l'art sans arrière-pensée.

Trianon fut engagé à l'Odéon par un directeur qui, voulant monter des pièces de Shakspeare, crut avoir trouvé son homme dans le comédien qui avait joué le rôle d'*Hamlet*.

L'éducation moderne, les tentatives littéraires ont fini par vulgariser Shakspeare plutôt par le nom que par les œuvres. Vous rencontrez beaucoup de personnes honorables de la magistrature, du commerce, de la finance, qui s'écrient : *Shakspeare, ah! ah!* en fermant un peu les yeux, en faisant claquer la langue et en secouant la tête. D'autres vous disent : *Shakspeare, diable!* Vous n'en tirerez pas davantage ; c'est une manière à eux d'exprimer un profond enthousiasme simulé, car ils n'ont jamais lu le poëte anglais. Le directeur de l'Odéon était dans ce cas ; il avait entendu parler de Shakspeare dans le monde, et, lorsqu'il fut reçu par le ministre qui lui demandait comment il entendait la question littéraire, il fit entendre son : *Shakspeare, ah! ah!* qui lui valut immédiatement sa nomination.

Heureusement il avait pour secrétaire un jeune homme doux, qui avait lu une certaine traduction de *Macbeth* par un poëte romantique, célèbre en 1827. La tentative de l'*Hamlet* avait amené une association assez singulière, mais dont les gazetiers se servent souvent : c'était de confondre Trianon et Shakspeare, de n'en faire qu'un pour ainsi dire. Le bruit en vint aux oreilles du secrétaire, qui en parla à son directeur ; c'est ainsi que Trianon fut engagé ; seulement on ne songea pas que Trianon n'avait pas de rôle dans *Macbeth ;* mais il était engagé. Il passait pour un acteur shakspearien et il fallait s'en servir. On lui donna le rôle de *Macbeth*, qui n'entrait pas dans ses moyens. Trianon étudia le rôle, et ce fut alors que commencèrent ses vives colères qui étaient quelquefois comiques à entendre. Il entrait comme un orage.

— Ce monsieur n'a pas de sang dans les veines.

— De qui parlez-vous?

— Le malheureux! il n'est pas possible qu'il ait traduit lui-même; il aura pris la version d'une demoiselle forte sur l'anglais.

Comme il jetait la brochure avec colère sur la table, je la pris et je reconnus le *Macbeth* du tendre romantique.

Effectivement Trianon se gendarmait avec raison contre cette traduction qui semblait sortie d'une plume chlorotique.

— Est-il possible de déclamer des vers pareils? s'écriait l'acteur; cet homme-là n'a pas de nerfs, ma parole!... Est-ce qu'il avait besoin de traduire Shakspeare?

— Le plus simple, dis-je, serait de jouer en prose.

— Ah! n'est-ce pas? dit Trianon; j'y avais pensé.

— Cela paraît tout naturel; mais vous ne savez pas qu'il vous serait plus simple de gagner une bataille que de faire jouer *Macbeth* ou *Hamlet* en prose. Les gens qui font des vers sont plus rusés qu'ils ne le paraissent; ils savent qu'ils étonnent le public, tandis que la majorité n'a pas grand respect pour un homme qui écrit une simple prose que chacun manie à tous moments, les commerçants dans leurs lettres à leurs commettants, les créanciers à leurs débiteurs, les grisettes à leurs amants, et ainsi de suite. Un directeur de théâtre a encore quelque respect pour les vers; il s'incline et regarde un manuscrit versifié comme une chose curieuse; un comité de lecture entend une sottise qui n'a ni queue ni tête, qui ne répond à aucun sentiment, qui ne contient ni drame ni analyse de passions; n'importe! La drogue est en vers, elle offre en apparence de la difficulté, ce qui n'est pas, car le vers

est plus facile à écrire que la prose. Eh bien! ce comité accepte la drogue; elle est jouée dix fois; tout le monde s'ennuie, mais on n'ose pas trop dire de mal des vers dans les gazettes. Voilà pourquoi on ne jouera jamais Shakspeare en prose, car jamais un directeur ne soupçonnera la différence qui existe entre une prose ferme et riche et des vers mous et communs.

— Pourquoi ne diriez-vous pas cela dans un journal?

— Parce que cela ne servirait à rien. Pour arriver à la traduction en prose de Shakspeare au théâtre, il n'y aurait pas assez de dix critiques sérieux qui le crieraient à tue-tête toute l'année.

— Mais, dit Trianon, il y a bien dix critiques de bon sens.

— Dix, c'est beaucoup; mettons-en cinq; ces cinq-là se soucient peu de faire triompher une idée; ils préfèrent faire triompher une actrice. Le combat fatigue l'esprit et le corps; or un critique qui veut durer une vingtaine d'années à faire ce triste métier s'arrange de telle sorte qu'il soit à l'abri de toute passion et de toute lutte: il s'userait trop vite.

— Quand il s'userait! s'écria Trianon.

— Vous en parlez bien à votre aise; il y en a beaucoup qui trouvent la vie curieuse, amusante, pleine de jouissances, et qui ne tiennent pas à aller voir ce qui se passe dans l'autre monde. Pour se maintenir sains de corps ils font des concessions à l'esprit bourgeois, à la tradition, et surtout ne s'amusent pas à creuser leur esprit pour en faire jaillir quelque chose de neuf. Ce *Macbeth*, que vous joueriez si bien en prose, n'a l'air de rien; c'est une révo-

lution ; je veux bien essayer d'imprimer mes raisons, mais je vous avertis que nous ne réussirons pas.

Le traducteur de *Macbeth* était un homme doux, poli, et qui avait dans le caractère de souples insinuations qui mettaient Trianon en fureur ; le comédien préférait encore le violent traducteur d'*Hamlet*, avec qui il avait eu tant de scènes désagréables. Après avoir étudié le rôle de *Macbeth*, Trianon le rendit, en faisant comprendre qu'il ne saurait s'en tirer ; seulement, pour ne pas montrer trop de mauvaises dispositions à son début à l'Odéon, il consentit à jouer le rôle de *Banquo ;* mais il sema le trouble dans le théâtre. L'idée de la prose le poursuivait ; et, comme certains acteurs avaient quelque confiance en lui, parce qu'il sortait d'un théâtre supérieur, il leur fourra la haine de la poésie. Il s'avisa d'acheter une douzaine de brochures d'une traduction de *Macbeth* en prose et leur en fit cadeau, en les engageant à apprendre leur rôle en prose par cœur, afin de se pénétrer de l'esprit du drame, qui était tout à fait dénaturé par le traducteur en vers.

Quelques-uns se laissèrent persuader et apprirent sérieusement leur rôle en prose.

— Ils iront très-bien, dit Trianon à l'auteur ; je leur ai donné des conseils.

— Ah ! mon cher monsieur Trianon, que je vous en remercie, disait le poëte romantique.

— Il n'y a pas de quoi.

— Au contraire, c'est un grand service que vous me rendez.

— De rien, dit Trianon.

— Pardonnez-moi, dit le traducteur, qui se confondait

en compliments, et qui déclarait n'avoir jamais rencontré de comédien aussi enthousiaste de son art que Trianon.

— Écoute ici, Félix, dit Trianon à un comédien qui jouait le rôle de Macduff; récite un peu de ton rôle à monsieur.

Le comédien obéit et commença un récit; l'auteur le regardait avec étonnement, n'entendant plus ses rimes.

— Qu'est-ce donc? dit-il, je ne vous comprends pas.

— Je dis mon rôle, dit Félix.

— Votre rôle! s'écriait le traducteur; mais vous me parleztout naturellement comme s'il était écrit en prose.

— En effet, dit le comédien, c'est de la prose.

— De la prose, disait l'auteur.

— N'est-il pas convenu, dit Macduff, qu'on jouera *Macbeth* en prose?

Le traducteur s'enfuit devant cette menace et alla se plaindre au directeur, qui découvrit la conspiration. Une partie de la troupe était passée à l'ennemi, avait suivi les conseils de Trianon et étudiait le *Macbeth* en prose, pendant que les autres se conformaient au texte dit poétique du traducteur.

Cette conspiration, montée par Trianon, lui fit perdre la faveur de la direction, fatigué de cet enragé conseilleur, qui ne rêvait que plans et réformes dramatiques; lui-même comprit sa mauvaise situation et rompit à l'amiable son engagement. Il vint me dire adieu.

— Je suis engagé.

— A la bonne heure, lui dis-je, et j'en suis bien heureux... A quel théâtre?

— Hélas! je ne sais à quel théâtre; je m'en vais courir la province.

— Peut-être vous comprendra-t-on mieux qu'à Paris.

— J'en doute, dit Trianon.

— Et quand reviendrez-vous?

— Qui sait!

Depuis cette époque, je ne revis plus ce grand et bizarre comédien. J'ai quelquefois cherché son nom dans les comptes rendus de gazettes de théâtre : jamais on ne parlait de lui.

VIII

LES ANABAPTISTES.

Il y a longtemps que j'ai une mission pour étudier la littérature populaire, une mission que je me suis donnée, car je ne m'aviserai jamais d'aller trouver un ministre et de lui dire : « Monsieur, voici tel point de l'histoire à éclaircir, les matériaux sont à tel endroit, pourriez-vous me donner les moyens d'aller travailler dans cette province? » Ce n'est pas ainsi que s'obtiennent les missions.

Il est bon d'aller pendant un certain temps dans un certain monde, il faut être convenablement ganté, verni et

peigné avec le plus grand soin. Je recommanderai surtout à tout homme qui désire une mission, de tirer une raie au milieu du front et de la prolonger jusqu'à la nuque, en la faisant passer par le sommet du crâne. Ce jeune homme est certain d'obtenir ce qu'il demande, en joignant à sa raie quelques attentions pour de vieilles dames qui s'empresseront de le recommander au ministre.

Autant que possible ne pas apporter de convictions dans la conversation. Combien d'hommes ont vu leurs projets mis en déroute par des idées arrêtées, par une simple affirmation ou une négation!

Quelqu'un me disait un jour : « Quand vous entrez dans un salon, laissez vos opinions dans l'antichambre avec votre paletot. » Ce quelqu'un me sembla particulièrement corrompu, car je n'aime que les conversations substantielles, et je resterais muet toute la soirée si j'entendais des paroles instructives ; mais si quelque niais veut m'imposer ses goûts, alors il m'est impossible de me retenir : je dis ce que je pense, ce que je crois. Voilà pourquoi je ne demanderai pas de mission. D'ailleurs, il me serait impossible de rédiger mes observations dans la forme officielle ; je suis certain qu'en voulant rester terne et monotone, il m'échapperait toujours de tirer quelque pétard.

Aussi me suis-je donné une mission à moi-même, celle de visiter Troyes, qui fut le berceau de la Bibliothèque populaire ; de là j'irai à Langres faire un petit pèlerinage à la mémoire de Diderot ; je traverserai Besançon pour me rendre à Montbéliard, où je retrouve des traces d'imprimerie populaire, et je passerai soit en Suisse, soit en Allemagne.

Comme je parlais de mes projets à table, une personne qui se trouvait là me dit en m'entendant parler de Montbéliard :

— Ne manquez pas de visiter les anabaptistes.

— Pourquoi ?

— Vous y remarquerez des mœurs fort curieuses. Surtout tâchez de vous introduire dans une famille anabaptiste où il y aura des demoiselles ; faites un petit bout de cour à l'une d'elles, et demandez-lui la permission de passer la nuit en sa société.

Toute la table se mit à rire.

— Je ne plaisante pas ; si vous convenez tant soit peu à la demoiselle, elle vous accordera cette faveur.

— Dans quel but ?

— Que vous importe ? Vous passerez la nuit avec une jolie fille, car elles sont toutes jolies, et cela avec la permission de ses parents.

— Est-il possible ?

— C'est la coutume du pays. Il en est de même dans l'Oberland, et il n'y a là rien contre la pureté des mœurs.

— Bah !

— Ce sont de jeunes filles sages qui vous accordent une très-légère faveur, vous causerez seulement avec elle.....

— Toute la nuit ? dis-je.

— Oui.

— Et que fait la demoiselle ?

— Elle est dans son lit.

— Et moi, quelle sera ma situation ?

— Vous vous coucherez également.

— Allons, vous vous moquez !

—Non; seulement vous serez sur la couverture et la demoiselle dessous.

—Une fameuse précaution!

—La demoiselle garde sa jupe et vous la moitié de votre costume.

—Je ne comprends pas quel est le but de cet usage.

—Allez à Montbéliard.

—Il n'est jamais arrivé de malheur?

—Si vous vous avisiez d'être trop entreprenant, la demoiselle appellerait aussitôt ses parents.

—A la bonne heure; mais qui est-ce qui la pousse à m'accorder cette nuit?

—Allez à Montbéliard.

—Est-ce une épreuve pour la vertu de la jeune fille? Par là comprend-elle les séductions futures qui viendront plus tard l'assiéger?

—Je n'en sais rien, allez à Montbéliard.

—Bien certainement. Je veux en avoir le cœur net; mais je ne peux pas décemment arriver à Montbéliard sans y connaître âme qui vive et me présenter dans la première maison venue d'anabaptistes.

—Puisque vous connaissez beaucoup de monde à Besançon, faites-vous donner des lettres d'introduction pour Montbéliard.

—Je n'y manquerai pas.

—Allez voir de ma part M. l'abbé X...., à Montbéliard.

—Décidément, vous vous moquez? Comment irais-je trouver M. le curé et lui expliquer ce qui m'amène à Montbéliard?

— M. l'abbé X..... est un homme intelligent qui vous

donnera des renseignements très-curieux sur les anabaptistes; il y a plus de protestants dans la ville que de catholiques, vous pourrez étudier les luttes des deux religions en présence.

—Mais si je me lie avec M. le curé, je risque fort de me compromettre aux yeux des protestants.

—Ne vous liez pas, rendez seulement une visite à M. l'abbé X..... pour étudier le terrain et de là pénétrer chez les anabaptistes.

—Vous me séduisez, je pars demain.

—Ce sera de votre faute si vous revenez sans avoir fait connaissance avec une famille anabaptiste.

—Adieu donc.

Nous nous embrassons là-dessus; je fais mes malles et je rêve de Montbéliard la nuit, en attendant que je prenne le chemin de fer de Troyes le lendemain matin.

IX

PUREMENT ARCHÉOLOGIQUE.

Troyes est la ville par excellence des libraires; des murs épais de Troyes sont sortis des montagnes de petits livres qui ont inondé les campagnes. C'est la patrie de la *Bibliothèque bleue* dont le titre seul réveille tous les souvenirs de jeunesse. Contes de fées, histoires de brigands, cantiques pieux, tous nous avons eu dans les mains quelques-uns de ces petits volumes imprimés illisiblement sur du papier à sucre, et que nous lisions avec nos jeunes yeux avides de douze ans. Il y aurait un beau livre à faire sur la bibliographie de Troyes, un livre demi-spirituel, demi-savant, comme en écrivait jadis Charles Nodier. Depuis longtemps je voulais visiter Troyes, de même que j'ai été à Rouen, à Épinal, pour y retrouver les dernières traces d'un art populaire dont la fin est arrivée; cependant que de déceptions me sont arrivées dans ces villes qui ne soupçonnent pas l'importance de leur librairie et de leur imagerie!

A Rouen, un de ces imprimeurs m'a pris pour un être bizarre quand je lui ai dit l'objet de mon voyage. « Ces petits livres, m'a-t-il répondu, nous les avons tous mis au pilon. »

A Épinal j'espérais trouver d'anciennes planches de l'imagerie coloriée, la joie des chaumières ; on a brûlé les vieux bois de poirier qui ont illustré le nom de Pellerin.

Tout d'abord en descendant du chemin de fer, j'ai été désillusionné. Par suite des terrassements qu'ont nécessités les voies ferrées, les arbres de ceinture de la ville ont été coupés et le niveau des boulevards extérieurs tellement exhaussé que les remparts seront enterrés tout à fait; ce travail de remblayement n'était pas encore terminé et j'ai pu voir l'extrémité de deux énormes tours dont la base est déjà perdue dans les décombres. Voilà de la besogne pour les archéologues futurs.

Singulière chose! nous passons une partie de notre temps à rechercher d'anciennes constructions, à demander à la terre ses secrets, et une autre partie se passe à enterrer des monuments non moins curieux.

Ce début m'a jeté du noir dans l'esprit, quoique je ne sois pas un extrême regretteur du passé et que je n'aie jamais dépensé de colères contre les chemins de fer, motif chéri par les petits poëtes.

Au contraire, appuyé souvent sur un pont, je me laisse aller à considérer avec plaisir ces grandes voies ferrées calmes, qui ont même du charme en l'absence des machines à vapeur. Les talus coupés en biseau dans les prairies vertes en montrant de grandes tranches sablonneuses jaunes, un ciel bleu, les entrecroisements des rails au milieu de courbes douces, n'y a-t-il pas là pour un paysagiste nouveau un tableau qui n'attend qu'un peintre? L'industrie mélangée à la nature a son côté poétique : il ne s'agit que de le voir et de s'en inspirer.

Troyes dut ses nombreuses imprimeries aux foires importantes qui s'y tenaient au quinzième siècle, d'où la littérature particulière qui y prit naissance. D'abord ce sont les romans de la chevalerie et de la Table-Ronde, les légendes de saints, les moralités, les complaintes. Puis vinrent les almanachs dont l'histoire à elle seule serait excessivement curieuse, ces almanachs, dont le grave Duval, dans ses *Éléments de la Géographie de la France*, a dit : « La ville de Troyes est habitée de plusieurs bons marchands et *d'un bon nombre d'astrologues.* »

Hélas! que sont devenus ces astrologues? L'almanach d'aujourd'hui, dit l'*Almanach des Anes*, semble rédigé par des perruquiers. Encore un renversement singulier de la civilisation !

Au quinzième siècle, l'almanach, qui s'appelle du titre pompeux de *Grand Compost des Bergers*, est rempli de gravures et de poésies précieuses par leur simplicité et leur sentiment naïf; au dix-neuvième siècle, l'*Almanach des Anes*, vendu à vingt mille exemplaires, semble le premier livre sorti de la première presse d'un peuple sauvage.

Le Grand Compost se termine par les *Chants des oiseaux*, « tels que les bergers les entendent parler en gardant les brebis. » C'est un véritable concert champêtre, où chaque oiseau parle à son tour. Le pinçon siffle :

Le temps d'hyver m'est fort contraire,
Car il me fait grand froid avoir.
Pour m'en garder que dois-je faire?
Rien ne me vaudroit le sçavoir.

Le paon parle comme un moraliste ;

Quand je vois ma belle figure,
Orgueilleux suis, hautain et fier ;
Mais telle beauté peu me dure :
On ne doit autruy mépriser.

Je connais peu de poëtes d'aujourd'hui capables d'écrire le quatrain suivant, tel qu'il sort de la bouche de l'oye :

J'aime mon maître et ma maîtresse
Sur ma plume dormant au lit ;
Après auront ma chair et ma graisse :
Ce leur fera un grand profit.

Voilà l'Amanach du quinzième siècle, bourré de prédictions, de conseils médicaux, de poésies et de gravures remarquables ; l'almanach de 1856 se borne à indiquer les mois où il est bon de couper du bois, ceux où il est important de prendre médecine. On l'appelle *Almanach des Bergers*, mais son véritable titre est *Almanach des Anes*.

Un homme de génie, on ignore malheureusement son nom, a trouvé moyen *d'écrire* un livre pour les gens qui ne savent pas lire.

Réunissez en une même série les signes des sourds et muets, les hiéroglyphes égyptiens, les signes sténographiques, et vous arriverez à peine à vous faire une idée de ce singulier almanach, plus comique à lui seul que les funèbres almanachs *pour rire* dont nous semblons fiers aujourd'hui. On a dessiné en le moins de signes possible ce qui paraît le plus utile aux paysans, c'est-à-dire la connaissance des nouvelles lunes, les jours de fête, les changements de saisons et de temps ; en médecine, on indique les jours où il est bon d'être saigné ou purgé ; en hygiène, l'é-

poque favorable à la coupe des cheveux; en astronomie, les temps les plus favorables à la coupe des bois et à la semaison des terres.

Ces signes sont d'une intelligence facile; ainsi une petite *fiole* montre qu'il faut prendre médecine; les mois où la vue est souvent affectée sont signalés par un *œil;* des *ciseaux* montrent clairement une coupe de cheveux inévitable; s'agit-il de fumer la terre, une petite *fourche* dresse ses dents en l'air; une *main* indique qu'il est bon de couper les ongles; on ne peut se tromper, en voyant une *hache*, sur l'époque propre à tailler les arbres.

L'*Almanach des Anes* n'est-il pas la confirmation des doctrines de cet économiste qui teintait de noir les départements français encore plongés dans l'ignorance?

Je me suis longtemps promené par la ville, cherchant des traces de cette nombreuse famille d'imprimeurs dont les *Oudot* sont le tronc.

Jean Oudot, premier du nom, imprimeur du roi en 1594, demeurait rue Notre-Dame.

Nicolas I, son fils, qui imprimait en 1628 *la Farce nouvelle du Meusnier et du Gentilhomme*, à quatre personnages, avait pour enseigne le Chapon couronné.

La veuve Nicolas Oudot, sa femme, établie en 1636, publie *la Navigation des compagnons à la bouteille*, in-16 (sans date).

Il ne faut pas la confondre avec la veuve de Nicolas Oudot, de Paris, qui demeurait en 1665 rue la Bouclerie.

Jean II, frère de Nicolas I, demeurait aussi rue Notre-Dame, à l'enseigne du Chapon d'or couronné. On l'appelait

Jean Oudot le jeune. Il publie en 1622 l'*Almanach pour* 1622, par Pierre l'Arrivey, avec de grandes prédictions.

Nicolas II, fils de Nicolas I, imprimait pour les libraires de Paris. Il a donné cependant en 1641 *le Roman de la belle Hélène de Constantinople, mère de saint Martin de Tours*, et, en 1682, les *Débits et facétieuses rencontres de Gringalet et de Guillot Gorju, son maître*, in-12; en 1641, la *Grande Danse macabre*. Il signait ses livres de son nom en caractères microscopiques, dans l'un des fleurons du frontispice.

Jean III, qui demeurait en 1696 rue du Temple, dans l'avant-dernière maison, du côté de Croucels, n'a pas imprimé de facéties.

Jacques, fils de Nicolas II, imprimait, en 1686, la *Bibliothèque bleue*, comme ses ancêtres, et entre autres le *Tiel Ulespiègle*.

Sa veuve, Anne Havard Oudot, qui le remplace en 1711, imprime avec son fils, Jean IV Oudot, la *Danse macabre* en 1729.

Jean IV imprime les *Étrennes de la Saint-Jean* (par le comte de Caylus), deuxième édition. Troyes, chez la veuve Oudot, 1742, in-12. Il y a un portrait grotesque au bas duquel on lit : *Portrait de M. et Mme Oudot.*

En 1782 la veuve Oudot publia *les Écosseuses ou les Œufs de Pâques*, deuxième partie des *Étrennes de la Saint-Jean* (par le comte de Caylus). Il y a une jolie vignette en tête dans la manière de Fragonard, qui est gravée par le comte de Caylus. On y lit l'avertissement suivant de madame Oudot : « Je souhaite au public de bonnes fêtes et je me dis la veuve Oudot. »

La veuve Jeanne Royer imprima : *la Peine et Misère des garçons perruquiers*, réimprimé sur un privilége de 1739.

Elle laisse une fille qui vend l'imprimerie occupée depuis trois siècles par ses parents aux Garnier.

De cette illustre famille des Oudot et des Garnier, il ne reste plus que le fameux libraire Baudot dont j'ai pu voir la maison.

X

PLUS INTÉRESSANT QUE LE PRÉCÉDENT.

Au déjeuner de la table d'hôte, on a conté une histoire gaie qui s'est passée dernièrement à l'hôtel du Faucon, maison rivale des Trois-Rois, où je suis descendu. L'hôtelière du Faucon est une petite brune piquante, qui, jusqu'alors, n'avait pas menti au *oui* conjugal ; mais il arriva un Anglais qui se laissa prendre à ses beaux yeux et le fit connaître à la dame. Celle-ci rit de bon cœur, n'ayant nul souci d'apaiser la flamme de l'Anglais.

Jusqu'alors l'hôtel passait pour un des meilleurs de la ville, la table était servie à souhait et les commis voyageurs

qui y descendaient chantaient par toute la France les jolis yeux de la femme, la cuisine du mari. Soit par défaut d'ordre, soit par manque de surveillance, l'hôtelier se trouva un jour gêné, le dîner n'offrit plus cette abondance chère aux commis voyageurs, la maison était moins bien tenue : c'est ce qu'attendait patiemment l'Anglais qui était resté six mois sans reparler de sa passion à l'hôtelière plus jolie que jamais.

Un matin un huissier montra son nez crochu sur le seuil de la porte et l'Anglais trouva son hôtesse en larmes : c'était le moment de la consoler. Il s'agissait d'un malheureux billet de six cents francs en souffrance, l'Anglais offrit mille francs en échange d'un rendez-vous. Grande colère de la dame qui, furieuse, s'en va trouver son mari.

Au lieu de s'emporter, l'hôtelier réfléchit et fit entendre à sa femme qu'il serait possible d'écouter les propositions de l'Anglais, sans donner un coup de canif dans le contrat. N'était-il pas facile au mari de paraître s'absenter un jour, d'annoncer qu'il ne reviendrait que le lendemain matin? L'hôtelière recevrait l'Anglais le soir, se ferait donner *d'abord* les mille francs; aussitôt le mari caché apparaîtrait et la vertu de sa moitié serait préservée de toute atteinte.

Le complot fut organisé de la sorte, l'Anglais eut son rendez-vous à minuit dans la chambre conjugale, et, une demi-heure avant l'événement, l'hôtelier, qui n'était pas des plus braves, se blottit dans une armoire, accompagné de son chef de cuisine qui devait au besoin lui prêter main-forte.

A minuit l'Anglais arrive et trouve couchée la jolie au-

bergiste, qui, dans son coquet déshabillé, eût enflammé un être dix fois plus flegmatique. La belle se laisse dérober quelques baisers innocents, car elle ne voulait pas tout à fait tromper son homme ; mais l'Anglais décroise son habit, et, au lieu d'un portefeuille, tire deux petits pistolets de poche qu'il place sur la table de nuit.

« Ne vous effrayez pas, madame, lui dit-il ; je ne sors jamais sans armes, on ne sait ce qui peut arriver. »

Il avait dit ces mots à haute voix en se déshabillant ; dans l'armoire le mari poussait son chef de cuisine à se montrer, l'autre refusait. Ce débat dans l'armoire amena quelques craquements.

« N'ai-je pas entendu du bruit? » dit l'Anglais en armant ses pistolets dont le bruit sec fit tressaillir le malheureux mari. Le bruit ayant cessé, l'Anglais souffla la bougie. Une demi-heure après il ouvrit son portefeuille, en tira une liasse de billets de banque et en offrit un à la jolie hôtelière, ainsi qu'il avait été convenu.

L'émotion, la honte d'avoir été prise pour dupe, la crainte de voir apparaître son mari tout à coup rendaient l'hôtesse plus séduisante que jamais : indignée de la lâcheté de son mari qui ne donnait pas signe de vie, la jolie aubergiste envoya un si charmant regard dans la direction de l'Anglais, que celui-ci fit sans doute avec la dame une nouvelle convention, car il ne sortit qu'au point du jour. Alors le mari, pâle et furieux, se montra et laissa exhaler toute l'indignation qu'il avait concentrée..... contre son chef, assez lâche pour ne pas tenter de sortir de l'armoire.

Cette aventure a relevé les affaires du Faucon ; voilà ce qui se dit par la ville.

XI

LA LÉGENDE DU BONHOMME MISÈRE.

Le moyen âge a toujours ri de ces deux grandes maladies de l'homme : la *misère* et la *mort*. Que de philosophie sarcastique dans les pinceaux des vieux maîtres qui n'ont jamais manqué dans leurs symboliques inventions de faire marcher la mort de pair et compagnon avec le pape et l'empereur, les courtisans et les filles de joie.

Rien n'est plus consolant que ces images, où l'*idée* se fait humble, où le symbole se montre modeste sous le ciseau et le pinceau de grands artistes ignorés, qu'ils soient graveurs, peintres de vitraux, ou sculpteurs de figures sous les porches des églises.

Aujourd'hui nous regardons ces choses sèchement, au point de vue de la statistique, de l'économie politique. Les grands esprits de l'Allemagne, poëtes, savants, professeurs, docteurs, ministres, enveloppaient leurs idées du doux manteau de la poésie.

Pourquoi Goethe publiait-il sa belle légende du *Fer à cheval?* Jésus-Christ fait une longue route avec saint Pierre ; en chemin ils trouvent un fer à cheval. Saint Pierre ne juge pas à propos de le ramasser : il est trop fatigant

de se baisser ! Le Christ ne dit rien, ramasse le fer à cheval, et au prochain village le troque contre des cerises. La chaleur continue pendant la route ; saint Pierre tire la langue de soif. Jésus-Christ laisse tomber une cerise ; l'apôtre la ramasse. Une seconde cerise tombe, puis une troisième, puis une quatrième. Saint Pierre se baisse vingt fois, lui qui avait craint de se courber une fois tantôt.

C'est un grand enseignement en vingt lignes que cette ballade de Goethe.

Lavater, en Suisse, Hébel ont marché dans cette belle voie. Les frères Grimm quittent leurs chaires de professeurs et voyagent vingt ans pour recueillir dans les villages les chroniques et traditions populaires.

De pareils livres nous manquent. Cependant, en France, bien des légendes existent ; mais on ne les tire pas de la poussière des bibliothèques ; beaucoup sont enfouies dans des patois obscurs, et les meilleures sortent de la bouche des paysans.

En passant à Troyes, j'ai trouvé une rareté qui devrait être tirée à un million d'exemplaires. C'est cependant une brochure d'une forme piteuse, imprimée sur du papier à chandelle, avec le caractère d'imprimerie usé qu'on appelle *tête de clou*. Mais le papier à chandelle a résisté plus longtemps que nos papiers satinés d'aujourd'hui, et, avec de la bonne volonté, les *têtes de clous* se lisent aussi bien qu'un Elzevir.

La brochure a pour titre : *Histoire nouvelle et divertissante du bonhomme Misère, dans laquelle on verra ce que c'est que la Misère, où elle a pris son origine, comme elle a trompé la Mort, et quand elle finira dans ce monde.*

Saint Pierre et saint Paul, surpris en voyage par un grand

orage, arrivent dans un village et ne trouvent d'abord qu'une maison riche où ils hésitent d'entrer.

— Il me paraît, sauf meilleur avis, dit saint Pierre, qu'il serait bon, auparavant que d'entrer chez le riche, de nous informer dans le voisinage quelle sorte d'homme c'est que le maître de ce logis, s'il a du bien ou s'il est aisé, car on s'y trompe assez souvent. Avec toutes les belles maisons qui paraissent à nos yeux, nous trouvons pour l'ordinaire que ceux qui semblent en être les maîtres les doivent aussi bien que tout ce qui est dedans, et n'ont quelquefois pas un liard à y prétendre.

Saint Paul entra tout de suite dans ce sage raisonnement; mais il avait faim, et il clignait de l'œil tout autour de lui.

— Voilà une bonne femme qui lave du linge dans ce lavoir, je vais lui demander ce qui en est. « Hé bien, dit-il à la lessiveuse, il pleut bien fortement aujourd'hui. »

— Bon, répondit-elle, monsieur, ce n'est que de l'eau, car, si c'était du vin, cela n'accommoderait pas ma lessive; mais aussi nous boirions bien, car nous amasserions notre bonne provision.

—Vous êtes gaie, à ce qu'il me paraît, reprit saint Paul.

— Pourquoi pas? dit la lessiveuse. Grâce à Dieu, il ne me manque rien au monde de tout ce qu'une femme peut souhaiter, si ce n'est de l'argent.

— De l'argent, hélas! vous êtes bien heureuse si vous n'en avez pas et que vous puissiez vous en passer.

— Oui, cela s'appelle « parler comme saint Paul, la bouche ouverte. »

— Vous aimez à plaisanter, bonne femme, continua le saint; mais vous ne savez pas que l'argent est ordinaire-

ment la perte d'un grand nombre d'âmes, et qu'il serait à souhaiter pour beaucoup de gens qu'ils n'en maniassent jamais de leur vie.

— Pour moi, dit la femme, je ne fais point de petits souhaits ; je manie si peu d'écus que je n'ai pas seulement le temps de regarder une pièce pour savoir comment elle est faite.

Saint Pierre, qui s'était mis à couvert sous un chêne, s'impatienta de cette longue conversation, et pria saint Paul de venir chercher quelque abri. Ils sonnèrent à la porte du château ; mais le maître ayant mis le nez à la fenêtre :

— Allez, allez, leur dit-il d'un air méprisant, cherchez à loger où vous l'entendrez ; ce n'est point ici un cabaret.

Et il se retira brusquement.

Les pauvres voyageurs étaient mouillés jusqu'aux os, ce qui inspira quelque pitié à la lessiveuse.

— Je voudrais, dit-elle, qu'il me fût permis de vous loger ; je le ferais de grand cœur, parce que vous paraissez de braves gens ; mais je suis veuve, et cela ferait causer. Cependant, si vous voulez avoir un peu de patience, je vous mènerai tout à l'heure au bas du village, où un bonhomme, mon voisin, qui s'appelle *Misère*, pourra bien vous donner un gîte pour cette nuit.

La lessive finie, la femme conduisit saint Pierre et saint Paul selon qu'elle avait promis. Il n'était que six heures et demie du soir, et déjà le bonhomme Misère était couché.

— Eh ! Misère, cria la lessiveuse, il y a là deux pauvres gens qui ne savent où donner de la tête.

Aussitôt le bonhomme demanda ce qu'il pouvait faire

pour son prochain, et, dès qu'il eut entendu parler de donner à coucher, il tira le loquet.

— Allumez la lampe, dit-il à sa voisine.

Saint Pierre et saint Paul entrèrent dans la maison; mais tout y était sans dessus dessous, l'on n'y connaissait rien au monde. Le maître de ce taudis logeait seul; c'était un grand homme maigre, sec et pâle, qui semblait sortir d'un sépulcre.

— Dieu soit loué! dit saint Pierre.

— Hélas! s'écria Misère, ainsi soit-il; nous aurions bien besoin de sa bénédiction pour nous donner à souper; car je vous proteste qu'il n'y a pas seulement un morceau de pain ici.

Mais la lessiveuse, qui s'était doutée du tour, avait été chercher quatre gros merlans tout rôtis, un grand pain et une cruche de vin.

— Ah! Seigneur, du poisson! dit saint Paul avec admiration.

— Grand merci, dit saint Pierre; nous ne demandions qu'à mettre notre tête à couvert.

— Ça n'a jamais fait de mal, dit la bonne lessiveuse, un morceau avant de se coucher, et je suis bien payée de pouvoir offrir à votre ami un petit morceau de son goût.

On mangea de grand appétit, à l'exception de Misère, qui était d'une humeur chagrine par suite des événements de l'après-midi. Le pauvre homme avait pour tout revenu un jardin grand comme le bras; la haie n'était guère plus difficile à traverser qu'une toile d'araignée, et les maraudeurs en avaient profité pour ravager un beau poirier qui était tout le revenu de Misère. Il s'était couché sans souper, de

dépit de voir la moitié de sa récolte maraudée, et son chagrin l'empêchait encore à cette heure de toucher aux quatre gros merlans tout rôtis.

Saint Paul, en regardant saint Pierre, dit :

— Voilà un homme qui me fait compassion ; il faut que nous prions le ciel pour lui.

— Hélas ! messieurs, vous me feriez bien plaisir ; car, pour moi, il semble que mes prières ont bien peu de crédit, puisque je ne puis sortir du fâcheux état auquel vous me voyez réduit.

— Le Seigneur éprouve quelquefois les justes, dit saint Pierre. Avez-vous quelque grâce à demander à Dieu ?

— Les fripons qui m'ont volé mes poires m'ont mis dans une telle colère, dit le bonhomme, que *je voudrais que tous ceux qui monteront sur mon poirier y restent tant qu'il me plaira.*

— C'est se contenter de peu de chose, dit saint Pierre.

— Oh ! c'est beaucoup, dit Misère. Quelle joie de voir un coquin perché sur une branche et demeurer là comme une souche, en me demandant quartier !

— Votre souhait sera accompli, dit saint Pierre ; car, si le Seigneur fait, comme il est vrai, quelque chose pour ses serviteurs, nous l'en prierons de notre mieux.

Toute la nuit saint Paul et saint Pierre se tinrent à genoux en prière ; d'ailleurs ils n'avaient pas voulu se reposer, malgré les bons offices de Misère, qui avait séparé en trois une botte de paille, son lit de tous les jours. Le matin, saint Pierre dit au pauvre bienfaisant que son vœu serait exaucé, et Misère donna une franche poignée de main aux voyageurs en se méfiant d'avoir été gaussé.

Mais voilà que le lendemain, Misère, revenant de la fontaine avec sa cruche, aperçut un mauvais garnement du village sur son poirier ; il se remuait bras et jambes, ayant la mine d'un oiseau pris à la glu.

— Ah! je te tiens, voleur, cria Misère... Mon Dieu! quels gens est-ce là qui sont venus chez moi cette nuit? Pour toi là-haut, je vais te faire souffrir les tourments de l'enfer; je vais d'abord appeler tout le village, et puis j'allumerai une grosse botte de paille pour te griller comme un cochon.

Le garnement demandait pardon, en offrant de payer pour le moins dix récoltes de poires.

— Non, pas d'argent, dit Misère; quoique j'en aie bien besoin, j'aime mieux me payer en vengeance. Attends un peu un demi-quart d'heure que je trouve quelques faguettes pour te rissoler le poil! Ah! tu aimes les poires; je t'en ferai passer la soif.

Misère parti, l'autre appela au secours, et amena par ses cris deux bûcherons qui revenaient du bois.

— Qu'est-ce que tu fais là-haut, Nicolas? dirent-ils.

— Misère, dit le vaurien, est un méchant sorcier qui m'a jeté un sort. Je ne peux plus descendre de l'arbre, pour quelques méchantes poires que j'ai mangées, étant très-altéré.

Les bûcherons s'amusèrent un moment des terreurs de Nicolas; ils soutenaient avec raison que Misère était un pauvre sorcier; autrement, disaient-ils, il y a bel âge qu'il aurait eu la sorcellerie de ne pas mourir de faim. Après ce beau raisonnement, ils essayèrent de secourir Nicolas en montant à l'arbre; mais ils auraient arraché les bras et les jambes du fainéant plutôt que de le retirer de là.

— Ma foi, dirent-ils, il n'y a rien à faire, mon pauvre garçon ; tout ce que nous pouvons, c'est d'aller prévenir le juge.

Mais quand ils voulurent descendre, ils se trouvèrent aussi englués que Nicolas.

Ce qui fit que Misère, revenant peu après avec un gros fagot de broussailles comme il l'avait dit, trouva trois voleurs de poires au lieu d'un. Trois larrons et trois mauvais larrons.

— Ah! ah! dit-il en riant, la foire est bonne, à ce que je vois, puisque voici tant de marchands qui s'amassent. Je vais vous fumer comme des jambons.

— Mon brave Misère, disaient les deux bûcherons, dont les larmes coulaient jusqu'au pied de l'arbre, reconnaissez-nous donc pour vos bons voisins. Nous sommes montés sur cet arbre maudit afin de porter secours à Nicolas.

— Nenni, vous veniez prendre mes poires.

— Mais, Misère, nous n'avons jamais passé dans le pays pour des voleurs ; dans notre enclos il y a des poiriers, et il y pousse des poires aussi belles que celles-ci. Nous n'aurions ni poires ni poiriers que, si l'envie nous en prenait, le marché n'est pas loin où il y en a des gueulebées à des prix doux.

— Si ce que vous dites est la vérité, reprit Misère, vous pouvez descendre ; la punition n'est que pour les voleurs.

En effet, les deux bûcherons sentirent leurs membres se déraidir et purent sauter à terre. Leur premier mouvement fut d'intercéder pour le vaurien qui était resté sur l'arbre, plus ennuyé qu'un crapaud dans les vignes.

— Non, disait Misère, il restera là-dessus autant d'années qu'il a volé de quarterons de poires.

Les bûcherons plaidèrent si bien, et le cœur du pauvre était si riche en bonté, qu'il pardonna, à condition qu'il ne passerait pas à l'avenir à moins de cent pas de distance du petit enclos. Le vaurien jura ses grands dieux qu'on ne le verrait même pas à une lieue de là, tant ce poirier lui faisait mal au cœur.

L'aventure se répandit dans le village, et jamais personne ne tenta de goûter aux poires de Misère ; même les enfants, qui sont intrépides en toutes choses, n'auraient pas jeté une pierre de ce côté-là : ils redoutaient le poirier bien pis que le loup-garou.

Pendant quelques années Misère jouit gaiement de la vie, et il avait une joie secrète quand il regardait son poirier vivace qui lui tenait lieu de tout ; mais les années avançaient, les cheveux du brave homme s'étaient couverts de neige, de temps en temps la maladie le prenait.

Un jour on frappa à sa porte. C'était la Mort.

Beaucoup se troublent quand ils voient arriver la reine du pays de Claque-Dents ; Misère ne la craignait point, n'ayant rien de mauvais sur la conscience, ayant toujours vécu en honnête homme, quoique très-pauvrement.

— Tu ne me crains pas ? dit la Mort surprise, moi qui fais trembler les papes, les rois, les empereurs.

— Vous ne me faites aucune peur, dit Misère ; quel plaisir ai-je dans cette vie pour n'en pas sortir avec plaisir ? Je n'ai ni femme ni enfants ; j'ai assez de mal sans cette engeance ; je n'ai pas un pouce de terre vaillant, à l'exception de ma chaumière et de mon poirier, qui lui

seul est mon père nourricier par les beaux fruits qu'il me rapporte tous les ans. Tenez, il est encore tout chargé, et je n'ai qu'une peine, c'est de le quitter avant d'avoir mangé la récolte. Malheureusement, avec vous il n'y a point de réplique, sans quoi je vous aurais demandé la permission de mordre un coup dans la plus belle poire; après ça je vous suivrai.

— C'est trop raisonnable, dit la Mort; va choisir toi-même un fruit.

Misère, suivi de près par la Mort, sortit dans l'enclos, tourna longtemps autour de l'arbre pour guetter une poire bien mûre.

— Ah! qu'en voilà une rouge! s'écria-t-il ; mais quelle est haute! Passez-moi un moment votre faux que je puisse atteindre la branche.

— Ma faux! dit la Mort, je ne la prête à personne; mais je regarde qu'il vaudrait mieux cueillir à la main cette poire, parce qu'en tombant elle se foulerait.

— Vous avez ma-foi raison, dit Misère; hélas! mes pauvres membres sont si impotents que je ne saurais plus grimper comme quand j'avais quinze ans.

— Eh bien! dit la Mort, j'irai moi-même cueillir cette belle poire dont tu espères tant de contentement.

La Mort grimpe sur l'arbre; mais voilà qu'elle ne peut en descendre.

— Ah! qu'est-ce qui me prend? dit-elle à Misère; je ne peux descendre.

— Ma foi, dit Misère, ce sont vos affaires; pourquoi êtes-vous entrée chez moi? Vous avez tout l'univers à faucher, et vous vous avisez de venir dans une misérable chaumière

chercher la vie d'un homme qui ne vous a jamais rien fait !

— Tu oses te jouer de moi ! dit la Mort ; réfléchis à quoi tu t'exposes.

— C'est tout réfléchi, dit Misère ; je vous tiens, et vous resterez sur mon poirier. Aussi bien je rends service à un tas de gens auxquels vous vous proposiez de rendre visite aujourd'hui.

La Mort, qui ne s'était jamais trouvée à pareille aventure, connut qu'il y avait dans cet arbre quelque chose de surnaturel.

— J'ai mérité ce qui m'arrive, dit-elle, par une complaisance qui n'est pas dans mes habitudes ; mais cela ne te servira de rien de t'opposer aux volontés du ciel. S'il désire que tu sortes de cette vie, tes détours seront inutiles, il t'y forcera malgré toi. D'ailleurs, si tu ne me fais pas descendre de bonne volonté de l'arbre, tout à l'heure je ferai mourir le poirier avec ma faux.

— Bah ! dit Misère, mon arbre mort ou vivant, vous n'en descendrez que par la permission de Dieu.

— Pourquoi suis-je entrée dans cette fâcheuse maison ? disait la Mort ; j'ai affaire aux quatre parties du monde... Tu t'en repentiras, et il sera trop tard.

— Non, répondit Misère, je ne crains rien ; tout homme qui n'appréhende point la mort est au-dessus de bien des choses. Vos menaces ne me causent pas la moindre émotion ; je suis toujours prêt à partir pour l'autre monde, quand le Seigneur l'aura ordonné.

— Tu peux te vanter, bonhomme, d'être le premier de la vie qui ait vaincu la Mort. Le ciel m'ordonne que, de ton consentement, je te quitte et ne revienne jamais te voir

qu'au jour du jugement universel, après que j'aurai fini mon grand ouvrage.

— N'est-ce point pour me tromper, dit Misère, que vous me parlez ainsi?

— Non, tu ne me verras qu'après l'entière désolation de toute la nature, et ce sera toi qui recevras le dernier coup de ma faux.

— Si c'est ainsi, reprit Misère, vous avez la liberté de descendre du poirier.

Aussitôt la Mort s'envola à travers les airs, et Misère jamais plus n'en a entendu parler. La Mort est souvent revenue dans le petit village, où elle a enlevé des personnes considérables; mais elle passe devant la porte du bonhomme en fuyant comme s'il avait la peste.

Misère a vécu depuis ce temps-là dans la même pauvreté, près de son cher poirier.

Misère restera sur la terre tant que le monde sera monde.

Quelle est touchante cette légende qui me fait réjouir de mon voyage à Troyes! Une telle invention ne vaut-elle pas beaucoup d'ambitieux morceaux de littérature? En un petit cahier se trouve résumée la plainte éternelle de l'humanité: *misère*, et le petit cahier a rempli tous les villages de la France; car Troyes n'a pas eu le *privilége* exclusif d'imprimer le *Bonhomme Misère;* toutes les imprimeries de la Normandie, Rouen, Falaise, l'ont édité et colporté. Sans tomber dans l'archéologie, combien désirerais-je faire revivre le nom de l'homme de génie naïf qui a conté doucement, sous forme allégorique, la grande inquiétude de l'humanité? Une édition de Normandie porte le nom du

Sieur de la Rivière, inconnu de tous les biographes. Quand les académies proposeront des questions utiles, ce qui n'arrivera jamais, il serait curieux de chercher quelle a été l'*influence* (les académies manquent rarement de demander l'*influence* à des gens qui ne répondent pas) du *Bonhomme Misère* sur le peuple des campagnes; en même temps on rechercherait l'origine, les variations et l'auteur réel. En ce moment, je suis seulement frappé de l'invention de la légende et de son ton naïf, de sa popularité et de son impression typographique.

Un esprit philosophique a pu seul conclure par le trait de la fin : « Misère restera sur terre tant que le monde sera monde. » Mais que de persuasion il a fallu employer dans tout le cours du récit pour mener à cette cruelle conclusion ! Et combien le pauvre est peint d'un trait bienveillant dans la légende ! Il sourit en voyant sa misère et ne peut s'empêcher de trouver heureux le bonhomme Misère près de son poirier.

Les professeurs de beau langage, ceux qui soutiennent avec impertinence que l'Idée n'est rien sans la Forme, peuvent étudier ces récits naïfs, toujours vivants et toujours populaires. L'homme qui a écrit cette légende a trouvé une forme convenable pour rendre son idée. Il n'est pas besoin de rhétorique ni de dictionnaire pour que la pensée sorte du cerveau, quand il y a pensée. Tout homme profondément ému trouve à son service une forme qu'il ne soupçonnait pas, dont il n'avait pas conscience. Qu'on explique autrement le charme qui s'attache à des chansons populaires, sans rimes, sans mesure, en révolte ouverte contre toutes les lois de la prosodie, sinon qu'il s'est trouvé un

homme joyeux qui, pour faire passer sa gaieté dans l'esprit de ses convives, a rimé une chanson à boire ; un paysan a chanté ses peines d'amour, et, comme son cœur était gros de chagrins, il a laissé une chanson amoureuse qu'on répète dans le village deux cents ans après sa mort, et qui frappe l'oreille des érudits par son accent sincère.

La popularité du *Bonhomme Misère*, je l'attribue au sentiment doux et consolant qui en ressort à chaque ligne. La morale bienveillante, entremêlée d'un grain satirique, a toujours plus de durée que les œuvres de destruction, de colère et de rage. Cette littérature ressemble au peuple par son enveloppe typographique : le papier est d'une *pâte* grossière, où se voient encore des restes de chiffons mal convertis dans la cuve du papetier ; la couleur est d'un bleu-gris qui ressemble au pain d'avoine que mangent les paysans dans les montagnes loin des villes. Le drap de leurs habits n'est-il pas fabriqué aussi simplement que la pâte de ce papier bleuâtre ?

Analogie dans l'enveloppe, simplicité dans le langage imagé, philosophie doucement railleuse, misère des pauvres gens, à laquelle il est répondu en quelques pages, n'y a-t-il pas là de quoi expliquer cet éternel succès d'une légende tirée à des millions d'exemplaires ?

XII

SAINT LE GAT.

Il y a beaucoup de personnes qui parlent d'un pays étranger et disent : « Je connais ce pays. » Ces voyageurs sont restés huit jours tout au plus dans une ville quelconque, ont passé le temps à visiter les rues, les monuments, et ils s'imaginent *connaître un pays* pour y avoir mangé à table d'hôte avec d'autres voyageurs aussi pressés qu'eux. Pour moi de tels voyages sont insupportables ; ils servent tout au plus à changer d'air. A quoi bon visiter des monuments, des églises, des musées, des fabriques ? Là n'est pas la connaissance du pays, qu'il faut habiter au moins un an pour se rendre compte des nuances de caractères qui font de la France le pays le plus intéressant de l'Europe.

J'ai pour croyance que la plus petite ville française demande six mois de séjour pour laisser quelques observations dans le cerveau. Ne faut-il pas surprendre le peuple et la bourgeoisie dans ses joies et dans ses peines ? au théâtre, à l'église, au tribunal ? quitter les ensembles pour arriver aux détails ? étudier quelques caractères de différentes classes, qui soient en même temps les *types* de la

localité? Voilà ce qui m'inquiète dans le voyage que j'ai entrepris à la recherche des Anabaptistes : combien de temps demandera une simple introduction dans ces familles où je veux étudier sur le vif ces singuliers usages qui m'entraînent loin de Paris.

Je ne connais personne à Troyes, et je suis obligé de me rabattre sur la bibliothèque et le musée. A la bibliothèque, il m'a été répondu qu'elle n'ouvrait que deux fois par semaine, de même que le musée. Hier ces établissements étaient ouverts ; il me faudrait attendre trois jours. Je maudis l'administration municipale qui veille si mal aux intérêts des savants. Que la bibliothèque ne soit ouverte que deux fois par semaine aux Troyens, je n'y vois pas grand mal : ils me paraissent, en général, plus préoccupés de bonneterie et de cotonades que de sciences ; mais un étranger peut arriver de très-loin, comme moi, avec le désir de faire des recherches dans une bibliothèque immense, et trois jours passés à Troyes, à se promener dans les rues, sont trois jours plus longs qu'ailleurs. Cependant, en l'absence du bibliothécaire (peu d'hommes sont plus heureux de s'absenter que les bibliothécaires), j'ai réussi à me faire ouvrir la bibliothèque, et j'ai trouvé, ainsi que je m'y attendais, une immense pièce vide et tranquille, faisant partie d'une ancienne abbaye, bourrée de vieux livres jusqu'au plafond.

Dans ces cases, combien de renseignements utiles pour me guider dans mes recherches sur la littérature populaire ! Mais qui m'indiquera la place au milieu de tant de volumes?

Peut-être cette absence du bibliothécaire est-elle un

avertissement de la Providence pour m'empêcher par là de m'enfoncer dans le bourbier archéologique. Un long bagage de documents précis, de titres, d'analyses, de notes, porte à la sécheresse, au positif et entraîne au catalogue; et ce ne sont pas les catalogues qui manquent aujourd'hui! Tandis qu'avec peu de notes l'esprit se sent plus vif et s'élance librement dans les vastes champs de la Fantaisie, contrée interdite aux catalogueurs, sortes de malheureux *Solognots* cultivant péniblement des sentiers arides.

Le musée touche à la bibliothèque. Deux tableaux m'ont particulièrement intéressé : l'un qu'on ne voit pas, couvert comme il est d'habitude par une grande peinture religieuse d'une valeur nulle, mais dont la toile forme un vaste champ. Ce petit tableau presque invisible est provincial et facétieux : M. Bergerat, curé de Chemezy, fait exécuter un *motet* de sa composition par ses enfants de chœur, en présence de Louis XIII. La peinture de ce petit tableau est excellente, par la raison que le peintre n'a fait que des portraits. Ce curé Bergerat, compositeur et ami de la bouteille, dit à table, à Louis XIII, un mot que je n'ai pas encore lu dans les almanachs. Le roi lui faisait l'honneur de lui offrir une grappe de raisin.

— Sire, dit le joyeux curé, je rends grâce à Votre Majesté; j'aime mieux la purée que les pois.

En face, est un singulier portrait en pied de vieillard à demi-nu, couvert seulement d'une draperie rouge, portant une longue barbe blanche, qui, à partir du menton, se divise en deux et descend jusqu'aux genoux. Un petit chien carlin suit ce singulier personnage au crâne carré, qui

tient du Diogène et d'un gueux de Callot. C'est saint Le Gat, que les fidèles ont longtemps adoré dans l'église des Trinitaires. De quel vieux calendrier, de quel martyrologe sortait ce saint? C'est ce que les dévotes ne pouvaient dire; elles affirmaient seulement que saint Le Gat guérissait de nombreuses maladies, suivant la ferveur des oraisons à lui adressées.

La foi en saint Le Gat fut longtemps enracinée à Troyes et aux alentours; les paysans venaient de dix lieues en pélerinage prier saint Le Gat de veiller sur leurs bestiaux, sur leurs maisons. Un jour il se trouva un prêtre qui trouva saint Le Gat trop enfumé par les petits cierges qu'on brûlait sous son image, la fabrique chargea un peintre de le débarbouiller. Qui fut surpris? Dès les premiers lavages à l'éponge, des lettres d'or paraissent au bas du tableau, dénotant la réelle profession du saint, qui n'était autre qu'un riche boucher de la ville. Chacun put lire cette prosaïque inscription : *Jean Le Gat, mort en* 1589, *maître boucher à Troyes, âgé de* 75 *ans*. Le scandale fut grand : les dévotes prétendaient livrer aux flammes ce grossier boucher qui s'était fait passer pour saint. La municipalité eut peine à sauver le tableau en le cachant dans un grenier, d'où il fut tiré plus tard, après que l'apaisement public fut éteint, pour être transféré au musée. Ce Jean Le Gat, qui s'est fait peindre si magnifiquement, était plus fier de son titre de maître boucher que de sa qualité de saint; il tirait grande vanité de sa barbe immense, n'ayant sans doute pas d'autres qualités remarquables, et il fut présenté à Henri III, en passage à Troyes. Le roi, étonné, prit la barbe et daigna la tirer lui-même pour se rendre

compte de sa réalité. En retour de cette familiarité, disent les historiens provinciaux, Jean Le Gat demanda le fermage des boucheries de Troyes, que le roi lui accorda.

Ma mission est terminée ici. Je n'attendrai pas l'ouverture de la bibliothèque. J'ai trouvé dans la ville nombre de petits volumes de la *Bibliothèque bleue*, d'anciennes éditions; ils me désennuiront pendant les jours de pluie.

XIII

EXPLIQUE QUI POURRA LA NATURE HUMAINE.

J'allai prendre au débarcadère la petite diligence du pays qui devait me conduire à Chaumont. Une jeune fille, habillée de noir, paraissait fort inquiète; la voiture était complétement pleine, et elle risquait de rester à la station. Elle demeurait à cinq lieues de là et semblait fort pressée d'arriver à son village.

— Mademoiselle, lui dis-je, si vous voulez accepter une place d'impériale, je vous la cède volontiers, on me logera où on pourra, avec les paquets, au milieu des malles.

Elle consentit.

Comme on allait partir, le conducteur nous prévint que nous allions monter une côte pendant près d'une heure, et que ceux-là lui rendraient un véritable service qui consentiraient à la grimper à pied, car la petite diligence était démesurément chargée.

— Si vous vouliez faire la route avec nous, mademoiselle? dit un des voyageurs.

Elle nous suivit sans se faire prier.

— Vous venez de Paris, mademoiselle?

— Oui, messieurs, et vous?

— Nous aussi.

— Il faisait froid dans le chemin de fer?

— Je n'ai pas eu très-froid.

C'est ainsi que toutes les conversations s'engagent entre voyageurs.

Je cherche à me rendre compte par quel enchaînement de questions j'appris que la demoiselle était dans les modes, que son magasin était situé dans les environs de la Madeleine; enfin, au bout d'un quart-d'heure, je savais beaucoup plus sur la jeune fille qu'elle n'en savait sur moi.

Comment arriva-t-il que je me trouvai seul dans la montagne avec elle? Pourquoi le voyageur m'avait-il laissé en avant tout à coup? C'est ce que je ne comprends pas, car rien dans mes paroles et mes questions ne pouvait faire supposer que j'eusse l'intention de faire la cour à la modiste. Elle me dit alors qu'elle avait perdu sa mère, une sœur et trois autres proches parents de fièvres épidémiques, en quatre jours, et qu'elle n'était libre d'aller

retrouver sa famille que quinze jours après la mort de sa mère, à cause de l'ouvrage qui pressait au magasin.

— J'ai bien changé, dit-elle, j'ai bien souffert.

— On ne le croirait pas à vous voir, lui dis-je.

Effectivement, ce n'était pas une beauté, mais, pour une femme de Paris, elle avait conservé ce précieux vermillon de campagne qui s'étale sur des joues rondes et fermes : les yeux étaient noirs, sa chevelure épaisse se mariait avec des agréments de deuil. Elle raconta la mort de ses parents avec une douleur simple et pénétrante ; quinze jours auparavant elle attendait sa mère à Paris au chemin de fer ; ne l'ayant pas trouvée, elle rentra à son magasin, espérant la voir arriver le lendemain ; mais le lendemain une lettre vint qui la mit au fait de son malheur. L'épidémie avait enlevé sa mère presque subitement, et il fallait rester au magasin *faire des modes*. Les clientes arrivent, se font montrer tous les chapeaux, ne trouvent pas cette fleur *jolie;* elles *tremblent* que le chapeau n'aille pas à leur physionomie. Quel *malheur* si la coiffure de madame une telle était plus distinguée !

Voilà les propos que la pauvre fille entendait et qu'elle fut forcée de subir pendant quinze jours après la mort de sa mère. Elle savait le jour qu'on l'enterrerait ; de son comptoir elle suivait tout le triste cérémonial du convoi, et elle était enfermée dans son comptoir comme dans une prison : l'ouvrage allait, et il ne lui était pas permis de quitter.

Ce n'est pas elle qui me dit cela, c'est moi ; car elle racontait les faits sans réflexions, mais la broderie s'en faisait dans mon esprit. La jeune fille me raconta qu'elle

était première demoiselle du magasin, qu'elle avait l'entière confiance de sa maîtresse, qui s'occupait fort peu des affaires de la maison; qu'elle faisait la correspondance, touchait l'argent, allait chez les pratiques porter l'ouvrage, et cependant elle s'ennuyait à Paris dont on lui avait fait un tableau si séduisant lorsqu'elle était en province. Elle n'y connaissait personne, travaillait beaucoup, et les après-midi de dimanche, ses seuls congés, elle ne pouvait sortir seule.

— J'ai une pauvre parente, lui dis-je, dans le même cas; elle s'ennuie aussi à Paris, et elle voudrait faire un petit commerce.

Je ne sais pourquoi je cherchais un moyen de lier une amitié entre cette jeune fille et ma parente; il me semblait que je serais heureux le dimanche entre elles et que j'y trouverais le bonheur vainement cherché.

— Que fait votre parente? me demanda-t-elle.

— Rien, c'est une jeune femme bien élevée, et qui, cependant, a appris à travailler.

— Oh! dit-elle, l'ouvrage que nous donnons au magasin est bien mal payé; les jeunes filles n'en trouvent même pas quand elles en ont besoin; alors, pour ne pas mourir de faim, elles se donnent au premier venu.

Ces paroles me firent le plus grand plaisir; voilà une femme qui connaît déjà la vie parisienne et qui met le doigt sur une de ses plaies les plus vives avec une simplicité, une douceur qui m'enchantaient.

— Vous êtes étudiant? me dit-elle.

— Malheureusement il y a longtemps que je ne le suis plus.

— Vous avez cependant l'air jeune, me dit-elle en me jetant un petit coup d'œil.

Cela me fit encore plaisir d'être pris pour un jeune étudiant. Je porte tant de réflexion dans ma tête et tant de tristesse dans mon cœur, que je m'étonne qu'elles ne paraissent pas sur ma figure. Afin d'entrer dans l'esprit de la modiste, je m'avisai de parler de chapeaux de femmes, pour lesquels je me sens une forte imagination.

— Croiriez-vous, lui dis-je, qu'on pourrait vendre aux modistes sans idées des idées de chapeaux?

— Je n'en sais rien, me dit-elle.

— J'ai songé qu'un nid d'oiseaux, perdu dans des brindilles et posé sous la capote d'un chapeau, conviendrait parfaitement à une jeune femme nouvellement mariée... De l'autre côté du chapeau on pourrait placer sur une branche une mère s'élançant vers le nid.

— Quelle folie! dit la modiste.

— Rien n'est plus sérieux; cet hiver vous verrez apparaître les chapeaux *à giorno*, n'en parlez pas surtout.

— Moi, en parler, dit-elle, est-ce possible? je ne retiendrai jamais ce mot-là.

— Eh bien! puisque vous ne comprenez pas le mot, je vais vous expliquer la chose; ce sont des chapeaux éclairés comme les arbres des Champs-Élysées aux jours d'illuminations. J'ai combiné sous la capote de toutes petites lampes de la taille d'une grosse perle qui répandront une douce lueur sur la figure des femmes. Telle est mon invention, qui prendra le titre de chapeaux *à giorno*.

— Vous êtes fou, vous vous moquez de moi, dit-elle.

Puis elle réfléchit : Vous avez sans doute une bonne amie parmi les modistes?

— Pourquoi?

— Parce que ce n'est guère possible autrement : vous avez eu de quoi faire votre choix.

— Je vous assure que non.

— Allons, dit-elle, ne faites pas le mystérieux.

— Je ne le cacherais pas, je vous jure.

— Bah! dit-elle, vous avez une bonne amie chez une marchande de modes, un jeune homme ne peut pas rester sans bonne amie. Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous parle de cela.

— Et si je m'avisais de soutenir que vous avez un amant, quoique vous vous en défendiez?

— Pour moi, dit-elle, c'est différent, il n'y a que six mois que je suis à Paris.

— Est-ce parce qu'il n'y a que six mois seulement?

— Oui, dit-elle franchement.

Je restai un moment stupéfait de cette franchise naïve, et j'allais rendre la conversation plus galante lorsque le conducteur apparut.

— Il est temps de monter en voiture, dit-il.

J'eus un mouvement de dépit d'abandonner un si joli thème; mais, pensais-je, la modiste va monter sur l'impériale, moi derrière elle, au milieu des malles, sous la bâche, et malgré mes compagnons, je pourrai lui parler. Malheureusement le conducteur avait fait acte de galanterie en priant les voyageurs de l'intérieur de vouloir bien donner place, quoiqu'ils fussent très-serrés, à la jeune fille. Adieu ma charmante conversation en haut de l'impériale, ou je

grimpai tristement! La modiste était perdue pour moi : nul moyen de communication entre nous pendant le reste de la route.

— « C'est la fille au meunier Gabourd, dit le conducteur, qui va à son village trouver sa famille dans la désolation. » Singulier effet du hasard? Le conducteur semblait répondre à mes désirs les plus vifs en me donnant le nom de la jeune fille, que je répétai pendant un quart d'heure de suite de la sorte : Mademoiselle Gabourd, 17, faubourg Saint-Honoré... 17, faubourg Saint-Honoré, mademoiselle Gabourd..., Ga... bourd, Gabourd, dix... sept..., vingt moins trois... Gabourd, dix-sept... dix-sept, Gabourd. Dans la conversation j'étais arrivé, sans le chercher, à connaître son adresse à Paris ; deux choses m'occupaient à cette heure, de retenir son nom et le numéro de la maison. J'allumai un cigare; il tombait une petite pluie fine, mais je n'y pensais guère, car je me créais pour l'instant une méthode mnémonique particulière, à l'effet de bien caser dans mon cerveau le numéro et le nom qui m'intéressaient. Sans doute je pouvais l'inscrire sur mon carnet ; mais le postillon connaissant la jeune fille, je ne voulais la compromettre en rien; aussi bien, serré entre deux énormes compagnons, il m'était impossible d'arriver jusqu'à ma poche.

De temps en temps j'apercevais à l'horizon des montées roides et escarpées.

— Conducteur, est-ce que nous n'allons pas descendre?

J'espérais que ma jolie compagne de route descendrait également de l'intérieur de la voiture et que je pourrais continuer la conversation.

— De loin, çà a l'air de montagnes, disait le conducteur, de près ce n'est rien.

Encore un espoir qui s'échappait! A la descente de la voiture, pensais-je, je lui donnerai ma carte et mon adresse. Mais rien ne m'y autorise... Elle ne me comprendra pas... De quel droit lui donnerais-je ma carte? Si encore je lui avais fait une petite déclaration, mais je n'ai rien dit qui la décide à nous rencontrer à Paris... Pourquoi ai-je perdu une heure à parler de choses indifférentes? C'est justement en parlant de choses indifférentes que j'ai surpris la franche nature de cette jeune fille. Je savais le nom du village où elle descendait, je savais son nom, pourquoi ne pas lui écrire? N'était-ce pas plus simple et plus convenable? Mais si ses parents décachètent la lettre! N'importe, je la combinerai de telle sorte qu'elle ne sera pas compromettante. Je rédigeai de tête la lettre suivante : Mademoiselle, n'oubliez pas de m'apporter les chemises que je vous ai commandées en montant la montagne; on peut me trouver tous les jours jusqu'à midi. Josquin. » Et l'adresse à la suite. Ainsi, pensais-je, de la sorte elle connaîtra que je veux la revoir, si elle tient à réaliser l'amoureux qu'elle rêve; elle saura mon nom et mon adresse; et ses parents, s'ils lisent la lettre, ne pourront s'en formaliser. Malgré tout, je me repentais de n'avoir pas brusqué un peu plus ma réponse, lorsqu'en haut de la montagne elle me parlait de chercher un amoureux.

— Ceux qui veulent manger un morceau, dit le conducteur, on va s'arrêter un quart d'heure pour changer de voiture.

Je sautai par-dessus mes compagnons de voyage pour

descendre le premier de l'impériale, afin de me trouver près de la jeune fille. Elle était déjà dans la cour de l'auberge, un carton à la main; je m'approchai d'elle, mais elle parut me recevoir froidement.

— Étiez-vous bien dans cet intérieur? lui dis-je.

— Pas trop, dit-elle.

Et elle entra dans l'auberge comme si elle ne m'avait jamais vu.

C'est de ma faute, pensais-je, elle m'en veut de ne pas m'être montré assez galant en montant la montagne. Je la vis qui causait avec la maîtresse de l'auberge et qui lui confiait ses paquets; puis elle sortit de la maison, et traversa la rue. Le jour commençait à tomber. Dois-je la suivre où elle va! Il me sembla qu'elle entrait dans la boutique d'un épicier, en face de l'auberge, et je m'aventurai jusque-là. Mais quoique la boutique fût éclairée, je ne la revis plus. Où est-elle? me demandai-je. Peut-être à manger dans l'auberge. J'entrai dans une chambre illuminée par un grand feu, devant lequel cuisait un gigot, et, à tout hasard, comme personne ne me voyait, j'inscrivis mon nom sur mon carnet, et je pliai la feuille assez petite pour qu'elle présentât peu de volume. J'avais l'espérance de revoir la modiste et la ferme volonté de lui remettre mon adresse. Cependant tourmenté, j'allai de la cuisine à la cour, de la cour à la rue, et je remarquai avec terreur que déjà les chevaux étaient attelés à une nouvelle voiture plus petite encore que la première et qui consistait en un cabriolet ouvert pouvant contenir trois personnes derrière le postillon, et en un arrière-train pour quatre voyageurs à peu près.

— Vous pouvez monter, monsieur, me dit le conducteur.

— Non, pas encore.

Je me sauvai inquiet à la porte de la rue. Mes compagnons étaient là, qui se composaient d'un bourgeois et d'un prêtre ; ils m'engagèrent à monter en leur compagnie.

— Il fait bien froid, messieurs.

— Vous vous réchaufferez.

Ils marchèrent en causant, et je profitai de leur conversation pour m'arrêter et revenir à l'auberge. Justement la modiste reparut et chassa toutes mes inquiétudes. Je suivais ses moindres pas, et il me semblait que tous les gens de l'auberge s'en apercevaient. Elle demanda où demeurait telle personne dans le village, et si elle avait le temps de la voir ; on lui accorda cinq minutes et une fille d'auberge, afin de lui montrer le chemin. Encore cinq minutes mortelles à attendre ! La mettra-t-on dans le même compartiment que moi ? Pourrais-je lui parler, lui dire un mot, lui remettre mon billet ? Si j'avais le temps, ne devrais-je pas lui écrire une déclaration ? Tous ces petits obstacles avaient augmenté le prix de ma conquête, et je commençais à m'y attacher réellement. Enfin la jeune fille reparut.

— Nous partons donc ensemble ? lui dis-je.

Mais la maîtresse d'hôtel lui faisait mille recommandations qui m'agaçaient par leur détail. Je tournais autour de la modiste comme ces chiens qui se doutent que leurs maîtres vont sortir, et qui, par des sauts, des aboiements et des caresses, veulent les forcer à partir plus vite. Mon idée était que la jeune fille entrât dans le cabriolet découvert et moi à côté d'elle : La nuit était venue, la voiture était étroite, et je pourrais enfin causer librement.

— Montez sur le devant, mademoiselle Gabourd, dit le conducteur, cela ne fera rien aux autres voyageurs, puisque vous descendez bientôt, au prochain village.

Elle monta en tenant ses paquets, et je ne perdis pas une minute à la suivre dans ce cabriolet. Déjà le conducteur était sur son siége, devant nous, nous portant une ombre favorable ; mais j'enrageais, car la maîtresse de l'auberge ne cessait de faire des recommandations à la modiste. Enfin, profitant d'un moment :

— Mademoiselle, je serais bien heureux de vous revoir à Paris, le voulez-vous ?

— Oui, dit-elle.

— Voici mon adresse.

Et je la lui donnai en lui serrant la main.

— Surtout ne la perdez pas.

— N'ayez pas peur, dit-elle : je vous écrirai quand je serai de retour, et vous me montrerez votre bonne amie.

— Je n'en ai pas, et si je vous montre une bonne amie, ce sera vous.

— Ah ! vous en avez une, tous les jeunes gens en ont.

— J'en ai eu, dis-je, mais elles m'ont fait beaucoup de mal et je les ai quittées.

Tout cela se disait à voix basse à cause du conducteur. Je tenais la main de la jeune fille dans les miennes, et je tâchais de faire passer dans une vive pression tout ce que je ne pouvais dire.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

— Céline.

— Eh bien, Céline, je vous aime depuis que nous nous sommes rencontrés, et je ne saurais vous dire combien j'ai

pensé à vous là-haut et combien j'étais malheureux d'être séparé de vous.

Elle ne répondit pas, mais, quoique nous nous regardions sans presque nous voir, le charme n'en était pas moins puissant.

— J'ai encore appris ici de tristes nouvelles, dit la jeune fille; mon père est peut-être mort à l'heure qu'il est.

— Pauvre fille! pensais-je; et je lui serrai la main pour lui marquer mieux que par des paroles la peine que je prenais à son chagrin. Pour une marchande de modes, elle avait encore les mains un peu rugueuses de la campagne, et ces mains répondaient bien à sa naïveté.

Comme nous étions sans parler, chacun agité de nos pensées, la voiture s'arrêta et le prêtre parut avec son compagnon, qui tous deux me regardèrent et me trouvèrent peut-être un peu près de la modiste.

— Ah! monsieur le curé, dis-je, la voiture est bien étroite.

Le prêtre monta dans le cabriolet ouvert, à mes côtés, et le bourgeois prit place à côté du postillon. J'avais étalé effrontément ma main gauche sur le devant de la voiture, et je la remuais assez adroitement pour qu'elle remplacât l'autre qui était en prison dans les mains de la jeune fille. Le prêtre et le bourgeois discutaient sur une question d'ultramontanisme; ils y mettaient beaucoup de feu. Je ne sais quelle idée me prit, je levai doucement la main de la jeune fille et je la portai à mes lèvres. Est-il rien de plus charmant que l'amour gêné par un obstacle? Ce que je n'avais risqué étant seul dans le cabriolet avec la jeune fille, me semblait d'un prix inexprimable. Donner un baiser au mi-

lieu d'une question d'ultramontanisme en doublait le prix. La marchande de modes, au premier enlèvement de sa main, la retira doucement de mes lèvres et fit entendre un petit cri qui pouvait être autant de plaisir que de reproche. Je ne me contentai plus de cet heureux début; en feignant de laisser tomber mon mouchoir, je m'arrangeai de telle sorte en me baissant, que mes lèvres rencontrèrent la joue de la jeune fille.

— Je vous en prie, monsieur, me dit-elle.

Mais j'étais aussi heureux qu'Arlequin, quand il trouve le moyen de serrer dans ses bras la gentille Colombine en présence de son vieux tuteur Cassandre. Voilà le véritable amour, le seul toujours durable, le seul vrai, qu'un homme de génie a personnifié dans les tourmentes, les agitations et les courses vagabondes d'Arlequin et de Colombine; sa grandeur vient des obstables, et il s'éteindrait du jour où les deux amants verraient toute contrainte disparaître. Le prêtre, le bourgeois, le conducteur, qui pouvaient se retourner, donnaient un grand charme à cette rencontre en diligence.

— Plus j'approche, dit la jeune fille, et plus je souffre... ma tête me fait mal... je n'ose croire que nous allons arriver.

Elle parla alors de la mort de ses parents avec une douleur vraiment sentie; j'attendais quelques mots du prêtre, mais il ne fit qu'une exclamation froide qui me blessa, car j'étais ému de la douleur de la modiste.

Tout à coup j'aperçus une lueur au loin.

— C'est l'église qui est illuminée, dit le postillon.

La jeune fille soupira tristement, quoique l'heure fût

passée d'enterrer les morts. Elle songeait sans doute comme j'y songeais, à son père mourant... Sa main devint froide, ainsi que son bras...

— Ah! ma pauvre mère! s'écria-t-elle d'un accent de douleur profonde.

L'église était à droite; à gauche nous longions un petit mur bas, qui laissait voir à la faible lueur des lanternes de la voiture le profil vague de croix de bois et de cyprès. C'était le cimetière. Ému, je laissai retomber de ma main la main de la modiste. Quelles paroles, en pareille circonstance, devant une telle douleur, sont possibles! La meilleure preuve d'affection, n'était-ce pas de laisser la modiste seule avec son chagrin, sans la troubler?

— Que vais-je apprendre? dit-elle lorsque la voiture s'arrêta.

Elle descendit lentement et resta affaissée contre un mur pendant que le conducteur cherchait ses paquets.

Le fouet claqua; les chevaux hennirent; j'entendis des sanglots près de la voiture, et je n'osais même dire à la jeune fille *au revoir*. Jusqu'au prochain relai, je m'arrêtai sur les idées suivantes: Libertin sentimental, — la mort, — l'amour, — la religion.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
PRÉFACE		1
CHAPITRE Ier.	Ludivine et Sylvie	7
— II.	Histoire de M. T.	42
— III.	Les Orgues de Fribourg	79
— IV.	Gritti	96
— V.	Le musicien Dubois	127
— VI.	Où mène la science	169
— VII.	Le comédien Trianon	213
— VIII.	Les anabaptistes	261
— IX.	Purement archéologique	266
— X.	Plus intéressant que le précédent	272
— XI.	La légende du bonhomme Misère	275
— XII.	Saint Le Gat	289
— XIII.	Explique qui pourra la nature humaine	293

57580515